

# DIGITHÈQUE

## Université libre de Bruxelles

---

*La Lutte*, 3<sup>ème</sup> année, Bruxelles, Avril 1897 – Mars 1898 (n°1-12).

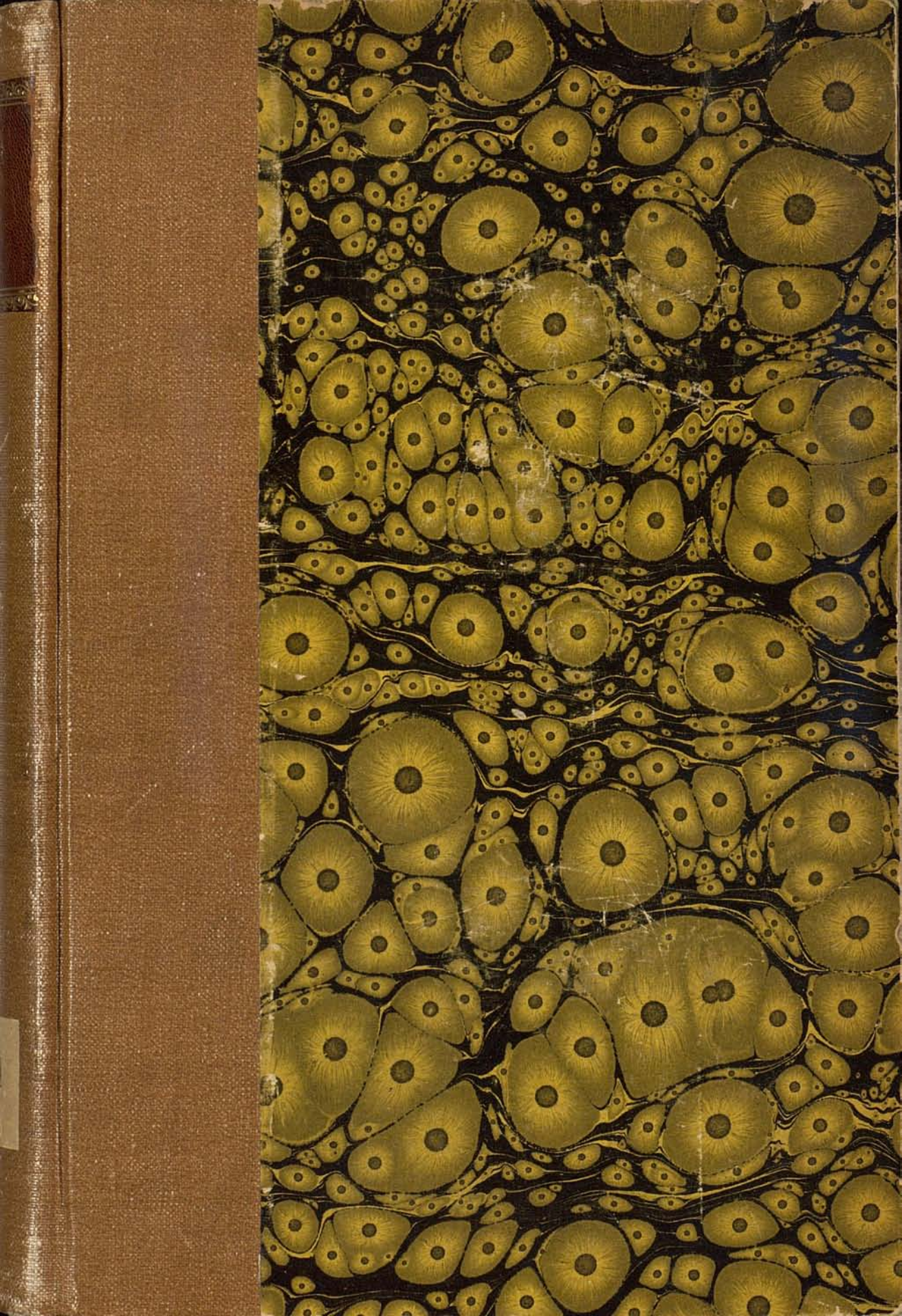
---

**En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.**

*S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be))*

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>









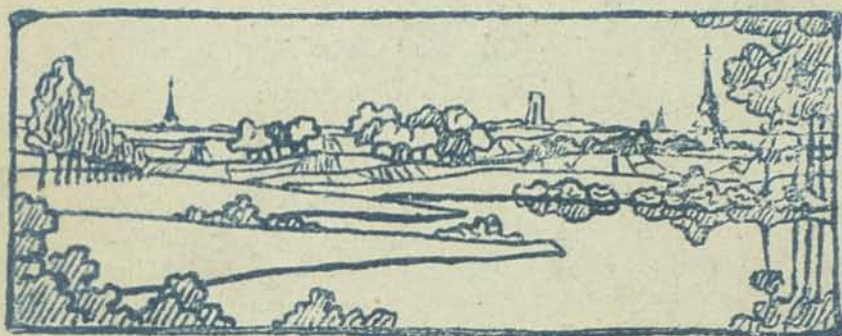
52391



# LA LETTE

« L' Art pour Dieu! »

REVUE CATHOLIQUE  
D'ART.



*D'Avril.*  
Sommaire du n° de ~~Mars~~  
1897.

- Edouard Rod ..... *Les Semailles.*  
 Paul Mousse ..... *Ballades du Printemps.*  
 Ernest Périer ..... *La Chambre.*  
 Georges Oudinot ..... *Paroles du Solitaire.*  
 Georges Ramaekers ..... *Pays fleuris.*  
 Georges Le Cardonnel ..... *La Vision.*  
 Paul Crokaert ..... *Le Coy Noir.*  
 Léon Souguenet ..... *Observations.*  
 Camille Schiltz ..... *Paysage lunaire.*  
 Edgar Richaume ..... *Henry Bataille.*  
 Ernst Deltenre ..... *Franz Schubert.*  
 Les livres - Ça & là - les Revues.



# LA LVTTE

REVUE CATHOLIQUE D'ART  
15, Place Van Meÿel, à BRUXELLES.

*Directeur* : GEORGES RAMAËKERS.  
*Secrétaire de rédaction* : JOHAN NILIS.

—  
Rédaction de LA LVTTE :

ERNST DELTENRE — CHARLES LEMBOURG — PAUL  
MUSSCHE — EDOUARD NED — JOHAN NILIS — ERNEST  
PÉRIER — GEORGES RAMAËKERS — EDGAR RICHAUME —  
GEORGES VIRRÈS.

Principaux collaborateurs :

Franz Ansel — Thomas Braun — Georges Brigode — Victor  
Charbonnel — Paul Crokaert — Edmond De Bruijn — Mgr  
de Harlez — Louise et Louis Delattre — Pol Demade —  
Henri de Régnier — Max Elskamp — Henry Ghéon —  
Joris-Karl Huysmans — Georges Le Cardonnel — Alfred  
Lemaire — Camille Lemonnier — Jehan Maillart —  
Georges Marlow — Charles Morice — Georges Oudinot —  
Victor Remouchamps — Georges Rodenbach — Blanche  
Rousseau — Léon Rycx — Laurent Savigny — Camille  
Schultz — Joseph Soudan — Léon Souguenet — Firmin  
Vanden Bosch — Emile Verhaeren — Francis Vielé-Griffin.

—  
Vient de paraître :

Dans la collection de LA LVTTE :

## AMOURS ET FLORINS

Comédie en un acte par : PAUL CROKAERT.  
représentée sur la scène du Théâtre flamand, à Bruxelles.

Prix : 1 Fr. 50.

—  
Paraîtra en Mai :

Dans la collection de LA LVTTE :  
*L'HYMNAIRE DU PRINTEMPS*  
poèmes par GEORGES RAMAËKERS.

Prix : 2 Francs.

## LES SEMAILLES

*Or voici le printemps joyeux de clair soleil  
De rire clair de grand soleil dans la branchée  
Et d'oiseaux enivrés qui chantent le réveil  
Et la brise qui va sa douce chevauchée.*

*Et les poètes blonds, les fous, les chante-clair,  
Sur la montagne et dans la plaine ensoleillées  
Avec des gestes grands de pourfendeurs d'éclair  
Sèment les ors des Paroles échevelées.*

*Car les temps vont venir des jeunes feuillaisons  
Et voici les semailles blondes des Idées  
Du Beau, du Bien, pour les futures floraisons  
Dans les âmes d'Amour idéal obsédées.*

*Qu'importent les sentiers pierreux et les buissons  
Où tombe un peu de la Semence évangélique  
Si les oiseaux du ciel y prennent des chansons  
Et la source du bois son chant mélancolique.*

*Et qu'importent les cœurs de ronces épineux  
Où le germe est éteint sous les fièvres en sève  
S'il est un petit coin solitaire et pieux  
Où ma chanson fleurit bellement, fleur de rêve.*

*Les Poètes, Semeurs des Verbes de Beauté  
Et d'Amour, en leurs mots si doux, hiératiques,  
Sous le rire du grand soleil et sa clarté  
Commencent dans les cœurs les Semailles Mystiques.*



EDOUARD NED.

## BALADES

## I

**Du gamin juché sur un arbre.**

A la poursuite d'un petit écureuil roux, le gamin est monté, très haut, sur un grand pin de Norwège, qui dépasse tous les arbres du bois montueux, mais arrivé au sommet, il n'a plus songé à l'écureuil, tout empoigné par la grandeur du paysage:

« Ah ! toutes les choses que j'ai vues de là sont très belles.  
 » Le spectacle est immense et l'horizon sans bornes, les lointaines collines s'y découpent nettement, les toits d'ardoise  
 » et les croix des clochers rutilent au soleil de midi, le moulin  
 » écartèle ses bras au milieu de la plaine où des moissonneurs  
 » fauchent les blés murs et font des meules ; le pas d'un  
 » cheval, qui sonne clair sur la grand'route, rythme la  
 » chanson des travailleurs. J'ai vu mon père, de loin, conduire  
 » les moutons paître l'herbe courte, qui croit dans les fossés,  
 » au bord de la route ; j'ai vu aussi la fabrique où mon frère  
 » travaille dur toute la semaine, et les coquets villages où il  
 » va, les dimanches de kermesse, après vêpres, danser avec  
 » sa promise, sous les tilleuls.

» L'air est chaud, mais, là haut, comme au bord des étangs,  
 » souffle un vent torréfiant et pur, chargé de parfums ; le  
 » faite du pin s'incline sous la brise et s'agite, comme secoué  
 » par la tempête.

» En bas des oiseaux chantaient dans le feuillage et, quoique  
 » serrant l'arbre entre les bras, le vertige m'avait saisi, et  
 » toute la plaine diverse et fleurie vibrait devant moi comme  
 » un tourbillon de vie et de lumière. J'ai fermé les paupières  
 » un instant et suis alors descendu lentement, les habits  
 » imprégnés de la saine odeur de résine, voyant à chaque  
 » branche inférieure l'horizon circulairement diminuer.»

Peut-être ai-je mis quelques fleurs à ce récit mais ce sont les phrases wallonnes, musicales et chantantes d'un gamin de Braine que je traduis ici ; on voyait luire encore dans ses yeux le grand baiser de lumière reçu là haut !

Il m'a dit cela au pied du grand pin, dans le bois du Forriet ; autour de nous, le sous-bois était délicieux, les dernières anémones et les stellaires jonchaient le sol de

leurs pétales, le soleil, tamisé par les branches feuillues, donnait à toute chose une teinte blonde.

Pendant que je cueillais des fleurs, le gamin s'en est allé, insoucieux et libre, sifflant un air populaire, les mains dans les poches et la culotte déchirée.

## II

**Du soldat qui revient au pays.**

Le ciel est bleu et plein de printemps azuré, des tas de petits nuages blancs y voguent très vite ; ciel de mai, tu es mouvementé et joyeux comme le cœur du beau soldat qui vient là bas : c'est Jan Krackman, le fils du métayer. Il a achevé son temps de service, et le voilà définitivement de retour au pays.

Tenant entre ses dents un coquelicot cueilli dans le blé vert, et cœur battant la charge dans la poitrine, il marche d'un pas alerte sur la route, hâté d'être rendu chez lui, gai comme un pinson et prêt à se rouler dans l'herbe, follement, comme un jeune chien. Il sent descendre en lui la joie des grands retours et l'âme de la terre patriale, enclose dans le vent qui passe et le ruisseau qui fuit, le possède et l'étreint.

A mesure qu'il approche, il reconnaît des gens qui travaillent aux champs et les salue de joyeuses paroles, auxquelles ceux-ci répondent à peine ; il se dit alors que le diapason de son bonheur est trop élevé pour ces gens placides, et il continue son chemin.

Ah ! quel bonheur et joie ce sera de retrouver, après absence, les vieux parents décrépits : le père, chêne vétuste, bêchant le sol du petit enclos ; la mère, ruine chargée d'années, circulant dans la maison avec la porte ouverte au clair sur le jardin fleuri et plein d'abeilles.

Mais voici le village natal et les premières maisons, les vergers clairs où mai chante sa joyeuse chanson, et, plein d'oiseaux et de nids, le grand bois à la lisière duquel se trouve la maison propre et blanche capuchonnée de tuiles rouges ; mais pourquoi, mon Dieu, y a-t-il tant de femmes pleurant dans leurs tabliers qui sortent de la maison ?

Oh ! pauvre, pauvre petit soldat, c'est que ta vieille mère est morte ! Hier soir, le curé est venu par le sentier, précédé

d'une clochette, lui donner le Saint-Viatique et l'implacable mort n'a pas voulu que tu l'embrasses vivante. Elle est couchée, roide et sinistre, sur le lit funéraire, dans la grande chambre froide qu'on n'ouvrait qu'aux jours de fête, où brûlent maintenant les cierges bénits ; et l'on t'attend, toi, le Benjamin, pour que tu fermes ses yeux, pieusement. Ton pauvre père, les reins cassés par la douleur, sanglotte tout seul quelque part dans un coin, car c'est une moitié de lui-même qui s'en est allée et ce sont cinquante années de vie côte à côte qui sont là, brisées et anéanties.

Arrête-toi soldat ! regarde le paysage, mets dans ta prunelle lucide la vision de ton pays aimé, conserve tes habits de carnaval — pantalon amarante et dolman vert — reprends la vie bête de caserne et les promenades à gants blancs au boulevard, puisque ta mère, ta vieille et bonne mère est morte !

Mais l'angoisse, comme un étou, lui serre la gorge, il n'écoute, et court le long des haies printanières : en un coup il a tout deviné et sanglote atrocement...

Pauvre petit soldat dont la vieille mère est morte !

### III

#### **Des enfants qui jouent procession.**

C'est le printemps ; la route est calme, bordée d'arbres jumeaux, et, tout au bout de l'allée, flotte l'âme des avenues : un peu de brouillard gris et bleuté.

En double rang, les maronniers à frondaison précoce sont épanouis et leurs petites fleurs en touffes coniques et aromales embaument l'atmosphère.

Un oiseau chante sur la branche, un papillon aux ailes tavelées vole parmi les rayons atténués du soleil qui filtre et s'éparpille parmi les feuilles...

Douceur du printemps jeune !

Voici venir un cortège naïf d'enfants, ils sont dix au moins, les petites filles couronnées d'humbles pâquerettes et les garçons, comme les saints, ont, en auréole, derrière la tête, une feuille trilobée de maronniers ; tous tiennent des fleurs en main : le premier, le plus grand des garçons, porte un lys rare pris en cachette au jardin et disant la pureté de tous ;

derrière lui, marche une petite fille qui enlace une gerbe retombante de violettes et d'anémones ; sa sœur blonde aux yeux doux, porte des renoncules et des jonquilles ; puis vient un petit garçon qui court, pieds nus, avec des primevères dans les bras, puis encore une porteuse de jacinthes des bois, et tous et toutes jusqu'au dernier portent ainsi de grandes brassées de belles fleurs.

Ah ! le dernier bambin marchant à peine avec ses sabots où l'on a peint un oiseau rouge, il est le plus petit, mais le plus beau, et celui là, devinez ce qu'il porte,... une énorme branche de pommier tardivement fleurie de boutons blancs qu'il balance comme un encensoir et tout à l'entour bourdonnent des abeilles d'or !

Il ferme la procession des fleurs et la théorie entonne un hymne printanier, c'est une chanson d'avril qu'elle chante sur un ton d'église, mais de voix claire et matutine qui vibre doucement.

Tout le cortège, transfiguré, apparaît comme ces anges des tableaux gothiques qui passent, portant des fleurs hiératiques, sur fond de ciel bleu. La procession défile et suit la route bordée de marronniers ; en tête marche le merveilleux porteur de lys, puis viennent ceux et celles qui portent les anémones, les violettes, les jonquilles et beaucoup d'autres fleurs et le plus petit vient le dernier ; avec les autres il disparaît peu à peu au loin de l'avenue en agitant au dessus de sa tête puérière le symbole du Printemps.

PAUL MUSSCHE.

---

## LA CHAMBRE

### I

Posé sur les demi-ténèbres des rideaux, un zigzag solaire irisait, derrière les vitrines d'un vaissellier, les hauts lys argentins des vases, les carafes aux belles corolles grêles, les tulipes des coupes, tout le jardin prismatique des verres.

La chambre, en ces trois années, n'avait pas changé. Pèlerin revenu de magiques lointains, j'y retrouvais à leur place, au long des panneaux de chêne, les mêmes meubles renais-

sance, taillés par quelque artiste athlétique et chevelu d'alors. Le rire aux dents, les cariatides de la cheminée fixaient toujours, en une béate ironie, les personnages des tentures. Par la baie de la fenêtre, le paysage de jadis apparaissait d'ambre vert dans la lumière, un joli paysage de décor, bordé de saules, peuplé de parterres. Et les mêmes hirondelles y passaient, légères sarcleuses d'air, comme dans les romances.

## II

Thus dwelt together in love these simple Acadian farmers —  
Dwelt in the love of God and of man...

Ainsi vivaient unis dans l'amour ces simples fermiers acadiens —  
Ils vivaient dans l'amour de Dieu et de leurs semblables.

LONGFELLOW

Là, devant ce paysage, en cette chambre, autrefois, des âmes de courage, de charité, de bonheur, avaient clos mon âme au psaume de la solitude, m'avaient réappris durant un hiver, durant un été, les saintes litanies des jours consolateurs. Aujourd'hui, la sensation d'il y avait trop longtemps me rattachait au roman serein de ces choses, à cet ameublement, aux bergères des tentures, à la flore illusoire des cristaux ; et, parmi tout cela, dans ma mémoire, s'évoquait d'abord, comme un grès fragile, la figure aux lignes nobles, très rares de bonne maman. Puis, venait ma cousine Madeleine, la sérieuse Madeleine aux yeux de pervenches matinales ; puis, son mari, l'historien moqueur, mais si profondément bon, amoureux de ce passé, qu'il retrace d'une écriture droite, sobre, nette, avec des reliefs d'estampe. C'était, enfin, leur délicieuse enfant bouclée d'or, leur petite Gisèle âgée de deux ans, créée pour devenir un motif de colonnette dans l'ajour enchanté d'un fin croisillon. Et cette idée se levait en moi, sidérale, cette unique idée : — Je vais les embrasser, les embrasser tous ! Tous ? Hélas, non ! Car vous étiez morte, pauvre pieuse bonnemaman, morte sept mois avant mon retour, et là-bas, en Orient, un vieillard en turban m'avait remis la lettre de Madeleine, au crépuscule, près d'une citerne, à l'entrée d'un bourg perdu sous les palmiers, tel qu'il s'en détache au fond des poèmes arabes !

Non, la chambre n'avait pas changé. Raillieuses, les cariatides de la cheminée riaient toujours leur béatitude aux pastourelles des gobelins. Au long des panneaux de chêne, les mêmes meubles renaissance s'alignaient, hardiment taillés par quelque sculpteur musculeux et barbu d'alors. L'arbalétrier céleste, au travers du store, envoyait encore sa flèche au printemps chimérique des verres. Et derrière la croisée le paysage, avec ses arbres en pleurs, ses hirondelles, ses parterres avait gardé son allure de pimpant théâtre, sa coquetterie d'art végétal.

Mais, à présent, l'attrait s'était évanoui ; c'en était fini, bien fini d'amarrer à ce château tranquille ma vie. Le sanctuaire des saulaies manquait de couleur sans bonne maman, sans son bonnet de tulle ébauché dans les allées, sans son châle de tricot, sans sa robe de laine où diaphanes et plates, ses mains pendaient en un effeuillement des doigts blêmes. Et ces verres épanouis, ces amourettes murales, ces bois découpés, l'irritant sarcasme de ces cariatides, tout ça rendait plus amère ma peine d'apercevoir son fauteuil à sujets Watteau vide au coin de l'âtre. Ah ! ce fauteuil de bonne maman ! De le considérer ainsi délaissé, morne et chaud fauteuil des méditations grelotteuses, je me rappelais une impression du dernier décembre vécu près d'elle. Une après-midi : le feu, touffe d'ardentes roses, éparpillait des lueurs vives aux quatre angles de la chambre. Depuis un quart d'heure, je lisais à bonne maman la *Sainte-Marie Madeleine* de Lacordaire. Insensiblement, sans distraire ma lecture, tant l'illustre moine me saisissait à l'esprit par son verbe forgé, par la géniale ferronnerie de son style, le ciel, au loin des saules, s'était obscurci : l'hiver entonnait sa symphonie blanche, le grand cantique des neiges.

— Bonne maman, de la neige !

Mais bonne maman dormait d'un visage irradié dans l'ombre, et je fermai le livre — sans bruit, pour n'éloigner point de ses cils l'éphémère araignée du sommeil, la frêle toile si chère aux yeux des vieilles. Alors, je m'aveuglai, durant quelques instants, à contempler dans l'âtre la corbeille infiniment variée des flammes pourpres, et je m'engourdis à mon tour, les pieds sur les chenêts, dans une exquise grisaille de songe,



A mon réveil, le tisserand décembre avait achevé, sur le métier des saules, le voile des ensevelissements ; et tout, dans la perspective, était si blanc, d'un blanc ruché, d'un blanc de guipure, qu'il en montait au cœur un désir archangélique de pureté, de candeur, d'enfance. Bonne maman dormait toujours. Soudain, je ne sais pourquoi, l'épouvante m'avait frappé du soir éternel si près de descendre sur ces paupières aimées. Hélas ! j'étais parti quelques mois après, sourd à ce pressentiment, et le Seigneur avait attendu ce départ pour faire signe à la pâle ouvrière de l'au-delà, penchée sans cesse active, jamais lasse, au rouet des destinées !

## IV

— Mon ami, mon brave ami ! Quelle surprise !

C'avait été prononcé d'une voix chantante, aux tremblantes cordes, un peu grave mais très limpide, où s'assourdissait à la chute de la phrase la tendresse des luths anciens. Tout en noir, — un noir de deuil, sans un ruban, avec un doux profil de clarté surgi de la collerette mauve ainsi que d'un chrysanthème, Madeleine entra d'un pas glissé, les mains tendues, le sourire heureux ; et sur les estompes de la portière, ils semblaient, ce sourire et ces mains, les mains d'une fée fileuse de rayons, le divin sourire d'une apparition.

Il y eut, un moment, de moi vers Madeleine, de Madeleine vers moi, l'élan muet des êtres trop émus de se reconnaître, à l'épilogue des longues séparations tristes, pour briser d'une parole l'harmonie de leur silence. Alors, tout au miracle de sa présence, bien inhabile encore à couler mes pensées en des mots, je lui dis quelque chose, un je ne sais quoi, ma joie de la revoir, châtelaine de conte bleu, dans ce cadre sévère. Madeleine ne répondit pas, mais ses larges yeux continuaient à sourire, resplendissants calices d'azur tout mouillés de rosée.

Jusqu'à midi, ce fut entre nous, sur le rythme des affections bercées, une causerie paisible, à bâtons rompus, sans autre sens, parfois, qu'un arpège de termes modulés, mélodieux, choisis. Suave, son ouvrage sur les genoux, — d'une simplicité dans le luxe uni de sa robe, d'un charme de brodeuse peinte par un élève des portraitistes toscans, Madeleine m'avait raconté, d'un timbre musical, caressant comme un satin, l'au-

jour-le-jour de ces trois années. Elle interrompit son récit pour me verser, suivant la coutume flamande, le vin de la richesse hospitalière, un vin sucré, vermeil, plein d'étincelles, sang généreux de royales vignes mortes depuis longtemps. En ce moment, l'éclair de la croisée frôlait une onde de ses cheveux, et cet éclair cerclait d'une gloire ses tempes, la faisait pareille aux déesses des fontaines légendaires, qui répandent d'un geste rond la gerbe claire des amphores. Et dans cette attitude, avec ce diadème irréel au front, toute sa personne était un hymne à la jeunesse, au triomphe de vivre, à la beauté.

## VI

... Abrisés du soleil par de gigantesques mais légers chapeaux, où leurs visages semblaient de tout petits tableaux en de grands cadres.

ABEL HERMANT.

Or, à l'autre extrémité de la chambre, au seuil de la serre-terrasse, une fillette, un délicat chef-d'œuvre aux boucles de soleil, avait poussé la porte vitrée. Coiffée d'un immense chapeau de paille, et des graminées en bouquet dans son tablier de batiste, l'enfant s'avança, mignonne, digne de figurer, enguirlandée de verveines, la majuscule initiale d'un merveilleux abécédaire.

— Mon ami, je te présente bébé.

— Quoi ça bébé?

Toute l'extase des vieux recueils ornés d'enluminures m'immobilisait, stupéfié, devant cette vivante esquisse au pinceau, tant sa grâce ressuscitait à ravir la petite princesse des naïves bluettes, la filleule, aux traits mutins, des puissants rois bardés de fer.

— Déjà si grande ! Mais ce n'est pas ça bébé !

— Il y a trois ans, mon ami.

— Trois ans ? C'est vrai, pourtant. Trois ans depuis mon départ... Eh bien, peut-être riras-tu, Madeleine, mais je m'attendais, je te le jure, à retrouver bébé porté par sa bonne, avec, t'en souviens-tu ? sa drôle de petite tête ébouriffée comme un plumeau !... Dis mois, ma petite chatte, tu ne me reconnais pas, hein ?

Gisèle, les sourcils remontés en une expression d'inquiétude, darda sur moi les saphirs sombres de ses prunelles,

puis, éprise brusquement de mon teint pierreux et de mes moustaches, s'écria, familière :

— C'est y toi le grand cousin ?

— C'est moi.

Le pan du tablier s'échappa des menottes — adieu les graminées ! — et deux bras en cerceau me prirent au cou, de fraîches lèvres, sur mes joues brûlées, fleurirent en un baiser.

## VII

— Vous voilà bien déçus, mes enfants ! Vous attendiez un conte, et vous n'avez devant vous que quelques ombres, quelques silhouettes profilées à l'emporte-pièce, une simple impression. Et puisque ces notes d'un pauvre vieux fumeur de pipes vous déplaisent, je n'ai plus qu'à conclure : Pauvres de vous ! car l'avenir de l'art est là, pauvre de moi ! car, peut-être, mes figures sont-elles dénuées d'attrait.

(INÉDIT.)

Et ce baiser de Gisèle essuya, sur la dalle entr'ouverte du souvenir, ce que la mort de bonne maman y avait mis, tantôt, de grosses larmes. Non, ce n'était pas fini de trouver dans ce domaine féodal un peu d'amical ombrage à mon exil d'errant pensif ! Non, trop forte, malgré ce fauteuil vide au coin de l'âtre, la sensation d'il y avait si longtemps me rattachait aux symboles des tentures, au paradis des verres, à ces meubles renaissance, taillés par quelque maître herculéen d'alors. Que vous dirais-je encore ? Religieusement, je pressai l'enfant sur ma poitrine.

Dans la véranda, pour fêter cette espérance d'une Atlantide où reposer, parfois, ma fatigue, les notes d'un canari scintillaient dans la splendeur estivale.

ERNEST PÉRIER.

---

PAROLES DU SOLITAIRE (1)

---

Voici. Des gens ont passé, parmi la ronce ; des pierres roulaient sous leurs pas, — et j'entendis des voix qui me parurent étranges, les voix humaines, depuis longtemps abolies en mon esprit.

(1) Petites proses — 2<sup>e</sup> série.

Ils ont traversé la forêt, sans doute. Ils allaient vers la ville, que je suppose de l'autre côté de la colline. J'ai continué ma promenade, tranquille dans ce domaine de Dieu — où des fleurs croissent par milliers, où des fruits blonds et vermeils, luisent sous les feuillages. Nulle muraille ne limite le jardin favori.

J'ai prié pour ces passants malheureux, afin qu'un jour, ils deviennent libres — libres de comprendre, de penser — libérés du joug des lois périssables. Je sais : l'indifférence les fige dans un sommeil apaisant ; ils ignorent et veulent ignorer ; ils ne peuvent voir plus loin que l'immédiat ; — les mesquineries journalières les inquiètent seules ; les choses vaines les troublent.

Moi, le solitaire, dont l'âge s'incline vers l'ineffable aurore, moi qui devine seulement les luttes, les heurts de la vie — moi dont la risible ambition (risible selon le Temps) est de regarder le mystère face à face, — j'ai pitié de ces pauvres ! Ils ont vu l'œuvre humaine, chétive, infirme : ils ont admiré cependant ; et l'œuvre éternelle, éclatante, sublime, ils l'ont rejetée... Autour d'eux, ils ont distingué les Êtres, les Formes, les Mouvements ; en eux, rien. Le vide, le néant ! Quelquefois, pourtant, à des heures fixées, ils murmurent peut être — hâtivement — des mots dont le sens leur échappe, en s'inclinant profondément. Ensuite, l'oubli total, avec la satisfaction d'un acte obligé, enfin accompli. Ce qu'ils nomment outrageusement prier, mon Dieu !

Autrefois, je songeais à convaincre. J'allais au milieu des foules ; vainement. J'annonçais la Parole, et je n'eus pas même la joie de souffrir.

Puis, je suis parti vers les belles solitudes, vers les montagnes, vers les bois, car j'ai connu jadis la honte des contacts ; j'ai vu naître les haines masquées de rires ; j'ai vu les faux prophètes, j'ai vu les faux pasteurs, « ceux qui viennent en habits de brebis, et sont au dehors des loups ravissants ».

Aussi, j'ai gardé pieusement le Trésor de la Parole.

quatre fois révélée — celui que l'homme ne touchera jamais, sans que le geste soit sacrilège, qui demeure au dessus des décrets, au dessus des lois, au dessus des symboles, et présente à quiconque, en esprit, vers Lui tend ses bras, le rayonnement du Calvaire...

Je savoure la joie du silence. J'érige des cathédrales de rêve, aux dentelles de marbre, aux clochers merveilleux — les fidèles à genoux, ont la gravité sainte, comme aux époques très lointaines, et les cloches tintent, tintent, de colline en colline.

Je suis le solitaire ; — ma solitude est illuminée de visions. J'ai le droit de parler ; mais je ne sais discourir. Il m'advint de connaître les fiancées aux doigts chargés de bagues, et l'éloquence de leurs yeux me ravit, alors. Elles portaient des cheveux longs, des vêtements pareils aux nuées de l'aube et je voguai dans un océan de blancheurs...

De quels prodigieux sommets glissèrent mes songes ! Oui, j'ai souhaité, parfois, de me mêler à la Vie, de dominer les actions, comme les phares dominent les houles mauvaises ; — et j'ai compris l'inutilité de l'effort.

Maintenant, je vais au hasard, ridicule au siècle qui s'efface, plus dédaigné qu'une épave, misérable et heureux, parce que je suis l'Idée qui s'obstine — l'Idée solitaire, souveraine des horizons...

GEORGES OUDINOT.

\* \* \*

Il sera bien tard, peut-être, pour parler encore de ces choses, lorsque cette page sera publiée.

Des chrétiens sont massacrés en Orient. Et les peuples chrétiens (de nom seulement, et de baptême!) se tournent du côté de l'Islam. Les abominables lois de Mahomet, lois de meurtre, lois sacrilèges, trouvent des défenseurs... intéressés en Europe ! C'est une navrante constatation que je tiens à faire.

Le Coran glorifie le crime ; l'Évangile ordonne la miséricorde sans fin. (Ceux qui ne furent pas miséricordieux, en dépit de leurs affirmations, se montrèrent anti-chrétiens ; ils ont commis le crime contre l'Esprit, pour lequel seul, il n'est point de pardon).

A présent, il ne s'agit plus de savoir quels rites observent ces chrétiens ; à quelles sectes ils se rallièrent, où s'ils se suffisent en présence de leur conscience. Il importe particulièrement de se remémorer les événements d'Arménie, mieux que les rappelèrent les gazettes pour la propagation de l'athéisme, et de remarquer l'exemple de Foi que donnèrent au monde les chrétiens des confessions différentes. G. O.

---

## PAQUES FLEURIES.

*Resurrexit, sicut dixit.*  
(REGINA CÆLI.)

*Que les plus petits marchent les premiers.  
Par leur Innocence ils sont nos modèles  
sur terre — et c'est d'elle  
que s'avivent clairs leurs yeux printaniers.  
Rondes et vermeilles,  
leurs joues sont encor  
plus fraîches, plus belles,  
qu'aux vergers d'été les fruits des pommiers.*

*Que les plus petits marchent les premiers  
portant des corbeilles  
où sans s'épeurer les jeunes abeilles  
viendront butiner dans les bouquets d'or.*

*Puis vous —, et radieux, les gars,  
offrez vos bras vaillants à vos belles promises  
et que l'Amour qui brûle vos regards  
pénètre et puisse*

*au fond des leurs  
ainsi que les jeunes abeilles  
puisent aux bouquets des corbeilles  
dans les grands yeux d'amour des fleurs.*

*Et les bonnes vieilles que l'on trouve assises  
le jour au jardin, le soir près des portes,  
dans leurs grands manteaux, tous de même sorte,  
se lèveront — et puis les vieux à barbe grise.*

*Et, lentement, suivant les couples enlacés  
des gars aux bras vaillants et des belles promises,  
ils s'aimeront tout bas dans leurs baisers passés.*

*Et le village entier partira pour l'église,  
par les chemins d'Avril  
tout le long des vergers,  
et le soleil luira sur l'herbe des prairies  
et tout-à-couplà-haut, dans le clocher,  
les cloches revenues d'exil  
lanceront vers l'immensité  
leur fête de métal, car c'est Pâques fleuries !*

*Ainsi qu'Il l'avait dit, Il est ressuscité !*

GEORGES RAMAEKERS.

---

## La Vision du Chanoine Hulmann

(Fragment.)

A GEORGES RAMAEKERS.

Le chanoine Hulmann était à une époque ancienne de haute foi chanoine au chapitre régulier d'une vieille cathédrale.

En réparation d'un passé qui fut une offense à Dieu, il vivait saintement et aimait les pauvres.

A la veille de la fête de Pâques, avant qu'il ne franchisse le seuil de sa grande paix spirituelle, il fut depuis

l'heure où s'allument devant les tabernacles, les rubis des lampes gardiennes, jusqu'à l'aurore bénie de ce matin, une dernière fois tenté dans son orgueil et accablé dans son humilité.

En cette veille de fête, avait continué de longues heures par les nefs, un long défilé vers les gestes qui absolvent et consolent. Tandis que la paix de la nuit s'était épanchée des voûtes, peu à peu s'étaient lassés tous les pas vers les portes ; une dernière chaise avait enfin grincé, griffant la dalle, tout au fond nocturne, du côté de la porte des entrées triomphales ; un pas cahotant de vieille s'était approché vers le maître autel, là, s'était tu, le temps d'une genuflection, puis était reparti, pour s'aller éteindre, vers un seuil ; alors une porte avait tourné sur de vieilles charnières, s'était refermée avec un bruit sourd, comme étouffé en de la ouate et le silence était entré, un silence recueilli, du recueillement d'invisibles et pures présences.

Le chanoine Hulmann aimait l'obscurité pieuse de son église. Il priait, chaque soir, de longues heures devant les autels ; quand la dalle meurtrissait trop douloureusement ses genoux, il laissait ses regards se poser, pacifiés, sur les martyrs que célébraient les vitraux ; lorsqu'il se libérait, il lui paraissait qu'il était tout en joie, en la même chaude joie éprouvée, alors que par les chemins de la vie quotidienne, allait vers lui, la reconnaissance de quelqu'un après un bienfait ; aussi, le chanoine Hulmann avait pensé que les âmes impures des morts pieusement se devaient lamenter sous les porches des cathédrales et depuis, il avait prié là plus souvent car sans doute que les prières dites presque parmi ces âmes devaient faire plus douces, leur attente de l'essor.

Ce soir, le silence exultait d'allégresse : des âmes avaient dû en multitude franchir les seuils, et le chanoine Hulmann songeait avec joie, à leur bonheur, quand se dévoileraient pour elles les mystères cachés à celles



dont la robe de chair obscurcit les regards ; puis il avait pensé à toutes les âmes en marche vers la grande nuit, qui étaient venues sous le geste de son pardon, et il avait prié afin que sa parole leur fût un réconfort et que leur marche s'écartât de la nuit. Il entendait encore dans le crépuscule de son souvenir les voix des repentis accourus en cette veillée de fête : voix claironnantes des jeunes hommes, blanches des vierges, cassées des petits vieux et des petites vieilles aux haleines tombales, aux âmes lumineuses prêtes à l'essor ou bien voilées de nuit comme des cryptes.

Faut-il cependant, que soit purificatrice l'atmosphère des cathédrales ? avait-il pensé, tandis qu'il s'était relevé péniblement courbaturé par son long agenouillement, car enfin, il sont venus, tant et tant, ouvrir ici toutes écluses à la sanie de leurs vieux péchés ; cependant l'air est déjà lavé de toute haleine impure et c'est comme un chant d'allégresse dans ce silence.

Quand il était ainsi, tout frémissant d'une telle joie, pour dompter la crise d'orgueil qu'il savait devoir suivre, il laissait d'ordinaire ses regards éclairer les souvenirs fanés de son passé : son enfance malade, son adolescence grise, le commencement fauve de sa maturité.

En l'enfance malade, déjà l'avait saisi son amour des choses de Dieu, et il se rappelait d'heures pensives devant la douleur du Christ érigé sur les autels, mais au sortir de la grisaille de l'adolescence, la vie brutale l'avait saisi, englouti, bercé dans la vieille tourmente. Ce soir, cette période de sa vie lui était presque étrangère, si lointaine, qu'il se demandait, si alors n'avait pas vécu l'ombre fardée du vrai lui-même et se dressaient du passé, plus que jamais nettement, les souvenirs de ses durs réveils, des éclaircies, qui dans son ciel déjà dévoilaient l'étoile.

D'ordinaire, il arrêtait là sa course à travers le passé, mais ce soir il s'était découvert si loin de cette phase que déjà il l'avait regardée comme une, qui ne serait pas de sa vie, et sans joie comme sans douleur il avait évoqué

sa renaissance blanche : le passé nouveau était venu dans l'atmosphère de ses parfûms spirituels ; avec les virginales joies de son enfance nouvelle, il semblait qu'un nouvel homme était vraiment né ; à tel point que son visage avait recouvré des traits d'enfant, puis d'adolescent et le corps maintenant s'inclinait vers une vieillesse sacerdotale.

En l'adolescence nouvelle le vieil homme avait bien essayé de frapper durement à la porte, mais l'église est bonne préservatrice — le vieil homme s'en était allé — et le chanoine Hulmann se réjouissait, car il devait être à jamais mort et il irait toujours s'apâlissant, dans le souvenir. Cette mort, il la saluait sans terreur. Longtemps, elle l'avait inquiété, cela surtout à certaines heures solitaires. Alors, tandis qu'il allait en avant, il lui paraissait qu'un immense abîme se creusait en arrière de sa marche, et si des brumes voilaient l'étoile de sa Foi, c'était Dieu sait, quelles transes en sa solitude : le vieil homme qui fuyait, laissait le vide derrière ses pas, le vieux monde s'éloignait, le nouvel homme se libérait des servitudes anciennes, le tissu de ses complicités avec ses frères se déchirait, et de l'autre côté de l'abîme s'éloignaient leurs dos découragés.

Longtemps ainsi, il avait marché à travers les ténèbres de la vie spirituelle; puis peu à peu, il lui avait paru que le sol se raffermissait derrière ses pas, comme si la prière le reliait au monde par un lien nouveau et mystérieux. Il avait alors pensé, que décidément était franchi le seuil de la région, où l'âme se ranime aux clartés intérieures.

Cette veillée de fête l'avait trouvé tout éclairé par la lumière de cette sérénité ; la nuit s'inclinait vers le matin de Pâques ; bien des heures avaient déjà heurté le bronze des cloches ; en échos d'argent clair, petites et grandes horloges avaient à l'envi répété les heures ; il avait écouté leurs venues sonores et il lui avait paru qu'elles venaient plus radieuses dans un air plus délivré.

Il allait en une attente vague, et il éprouvait une immense soif d'épandre sa bonté sur son chemin. Il

désirait maintenant après la venue de toutes les autres âmes, celle d'une, entre toutes malheureuses ; bien souvent depuis que l'inspirait LA GRANDE PAROLE, des yeux l'avaient regardé curieusement, tandis qu'il causait sur la beauté intérieure ; il se souvenait de certains scintillants d'intelligence humaine, en lesquels avaient brillé comme d'anciens regards religieux. Quelle joie ! pensait-il, s'il m'était donné de savoir qu'une parole semée sur le chemin de ma vie, a pu créer en quelque âme la base d'une église spirituelle...

GEORGES LE CARDONNEL.

---

## LA LÉGENDE DU COQ NOIR.

---

Le coq noir lança dans l'espace sa fanfare sinistre... Or c'était un clair matin d'avril, miroitant dans les eaux, dans les belles eaux vertes qui baignent les îles de Zélande et s'en vont se confondre très loin, là-bas, dans l'agitation infinie des nuages.

Et sur le grand fleuve paisible, majestueuse voguait la caravelle amirale des Gueux de mer. Ses oriflammes claquaient à la brise, ses voiles se gonflaient en ailes, ses canons de bronze brillaient. Au château d'arrière, surmonté de lanternes de cuivre, des doigts habiles avaient sculpté les mains unies et la besace symboliques.

Et partout, au balcon de poupe comme aux bastingages il y avait des hommes de guerre le mousquet au poing et la mèche allumée ...

O ! dans le recueillement de la matinée fraîche et douce la navrance de ces engins qui tuent !

Et voilà d'une crique de la côte, que se détache une péniche.....

Des hommes sur le pont de cette péniche chauffaient à un brasier des boulets de fer et à l'avant d'autres

disposaient une canonade. Le timonier était un grand vieillard, la barbe blanche, le visage bronzé comme le visage de ceux qui vivent face au soleil. Il se nommait Jan Berg. Rude pêcheur et bon chrétien, quand quelques mois auparavant, les moines-mendiants parcouraient les villes et jusqu'aux hameaux prêchaient la guerre Sainte, il n'hésita.

Son fils avait péri aux dernières grandes pêcheries, quelque part dans l'océan du Nord, — là-bas.

Sa bru et les enfants n'avaient plus que le grand-père pour soutien.

Mais Dieu commandait par la voix des moines, il fallait combattre.

Le pêcheur arma sa péniche et attendait la flotte des Gueux.

Chaque jour il montait au clocher de l'Église et regardait si les caravelles ne cinglaient pas vers le fleuve.

Or ce matin-ci son cœur avait battu plus vite en redescendant les degrés de la tour.

La flotte était en vue.

Et dans la cabane du pêcheur la femme et les enfants priaient pour que les vaisseaux des méchants ne vinsent pas.

Au murmure des oraisons se joignait le grésillement des grains de chapelet.

Quand le grand-père ouvrit la porte, tous comprirent que les ennemis étaient là.

Parmi les pleurs et les supplications, sans un mot, le vieillard décrocha sa rapière, sa pique, son arquebuse, embrassa tout le monde et sortit

La femme de son fils, immobile au milieu de la route, ses enfants autour d'elle, le regarda partir et s'embarquer.

Et comme le batelet quittait le rivage, le Coq noir perché sur la mâture d'une barque échouée, chanta.

Alors la femme pleura, car le chant du coq noir est un présage de mort.

Et pour ne pas voir le combat, et pour ne rien entendre elle rentra dans sa cabane.

Elle fit allumer par le plus petit un grand cierge de cire jaune devant une Madone de bois, affreuse représentation de la Mère de Dieu, si secourable aux pauvres gens.

Cependant la péniche glissait entre les lames courtes et les hommes s'appliquaient à leur travail de guerre.

Le vaisseau-amiral les avait aperçus et ricanait.

Les Gueux se demandant par quelle folie ce batelet osait s'aventurer ainsi.

Les canonniers de tribord chargèrent leurs pièces jusqu'à la gueule, puis, enflammant la poudre, lâchèrent la première bordée..... Un orage épouvantable roula sur la mer, avec des jets de feu dans de la fumée blanche.

Et dans la retombée du silence, la fumée blanche, par flocons joyeux, s'évapora vers le matin pur.

Les boulets avaient ricoché sur l'eau du fleuve qui giglait, mais la péniche avançait toujours, n'ayant subi nulle atteinte.

Les oiseaux de mer, qui se rassemblent sur les rochers où les pêcheurs mettent à sécher leurs filets, tournoyaient maintenant avec des cris d'effroi.

Puis ils disparurent tout à coup par delà les dunes.

Et le coq noir, perché toujours sur la mâture du rivage, lança de nouveau dans l'espace sa fanfare sinistre.

Alors les gens du village se renfermèrent dans leurs maisonnettes ; c'étaient surtout des vieillards, des femmes, des enfants ; les hommes étaient loin, sur la mer.

La canonnade étant pointée, les pêcheurs au moyen de pincés y placèrent un boulet rouge et le canonnier tira.

Le globe de feu pénétra par un sabord, tua quelques hommes et s'enfonça en sifflant dans l'entre-pont où il mit l'incendie....

Les Gueux tirèrent encore.

L'ouragan de feu rasa le mât de la péniche, jeta par dessus bord presque tout l'équipage et brisa le gouvernail.

Jan Berg renversé par le choc se releva, courut au canon et tira à son tour.

Et bientôt la caravelle des Gueux cracha des flammes par tous les trous de ses sabords. Les voiles et les mâts brûlaient.

Et l'on eût dit des tours de flammes.

Les oriflammes au haut des mâts embrasés se tordaient en reptiles de feu.

Les Gueux affolés couraient dans l'incendie avec des cris.

Jan Berg rama.

Sa péniche atteignit le brasier flottant.

Accroché au vaisseau il coupa les amarres des chaloupes de tribord, et les coula.

Puis contournant la caravelle éblouissante, il vit d'autres chaloupes qui embarquaient les fugitifs.

Alors Jan Berg sans hésiter mit lui même le feu à sa propre péniche.

Son effort opiniâtre repoussa les dernières chaloupes des Gueux contre leur caravelle.

Pris entre deux brasiers les ennemis se jetèrent à l'eau, montèrent sur leur navire, partout c'était la mort.

Le feu menait sa fête de clarté du château d'arrivée à la proue et soudain l'étendit jusqu'à la soute aux poudres.

Dans une détonation terrible la caravelle sauta.

Jan Berg debout à la poupe de sa péniche, incendiée par lui, récitait le « Confiteor. »

Il était le dernier survivant de son équipage.

Et quand il eut prononcé l'*Amen*, la mort le frappa.

Le clair soleil d'avril et l'incendie des deux barques, miroitaient dans les eaux paisibles

Et rien de vivant n'apparaissait plus sur la mer. Seulement des épaves calcinées la parsemaient.

Et le coq noir lança dans l'espace sa fanfare sinistre.

Quand la bru de Jan Berg et les petits, et tous les gens du village vinrent tremblants à la grève, ils crurent

dans leur naïveté qui ne voyait plus rien, que la foudre du Seigneur avait frappé les méchants et les bons.

Et prièrent en pleurant pour les trépassés.

A son retour en la cabaue la bru chassa le coq noir à coups de galets.

Mais au soir venu le coq noir chanta une dernière fois au haut de la matûre du rivagé.

Devant la statuette de Marie, le cierge jaune se mourait doucement dans la maisonnette qui semblait toute trépidante encore du bruit du combat matinal

Et tandis que les enfants, les yeux gros d'avoir pleuré, s'endormaient dans leurs lits fermés la bru demanda au Seigneur de ne plus laisser chanter le coq noir.

PAUL CROKAERT.

## PAYSAGE LUNAIRE

Une femme d'Albion, surprise par un sommeil mystérieux, croit voir en songe la lune se pencher vers elle ; bientôt il lui naît une fille chaste et triste comme le flambeau des nuits, et qui fondant un monastère, devint l'astro charmant de la solitude.

Chateaubriand (*Génie du Christianisme*, 4me partie, livre III, chapitre III.)

### I

*La nuit si chère aux âmes nostalgiques  
Répand son charme en rêve sur les bois.  
Dans les rameaux où frémissent des voix,  
L'ombre a semé ses visions magiques.*

*En le miroir des étangs léthargiques,  
En l'eau qui stagne au creux des fossés, — vois !  
Spectre hanté du songe d'autrefois,  
Un vieux manoir mire ses tours tragiques.*

*Le grand sommeil des ruines en deuil  
Pèse à jamais des lourds créneaux au seuil  
Sur les hauts murs baignés de clair lune.*

*Mais, ô rêveur, dis-moi, n'entends-tu pas,  
 Dans les rumeurs vagues de la nuit brune,  
 Le souvenir qui te parle tout bas ?..,*

## II

*Voici le temps des chocs et des armures,  
 Voici le temps des chevaliers de fer  
 Qui bataillaient, hardis, contre l'enfer,  
 Les mécréants et les causes impures.*

*Un noble but guidant leurs âmes dures,  
 Que le chemin soit doux ou soit amer,  
 Aussi houleux que les flots de la mer  
 Ils chevauchaient parmi les aventures.*

*Cependant que les dames de leurs cœurs  
 Se consumaient d'attente et de langueurs  
 En les châteaux pleins d'un morne silence.*

*Et par les soirs des rêveuses saisons,  
 Pour endormir les peines de l'absence,  
 Des troubadours écoutaient les chansons.*

## III

*Or en ces jours une très noble dame  
 En ce manoir se désolait ainsi.  
 Par une nuit semblable à celle-ci,  
 Elle songeait aux ennuis de son âme.*

*Lune, tout cœur dont s'allèra la flamme  
 Chérit tout bas ton rayon adouci.  
 Lors sur la dame au cœur plein de souci,  
 Tu vins pencher ton visage de femme.*

*Et ton regard languide et caresseur  
 Lui fut d'un charme à ce point obsesseur,  
 Bel ange obscur, pâle magicienne,*



*Qu'elle sentit en un souffle frôleur,  
Ton âme d'or se mêler à la sienne  
Et sa douleur se fondre en la pâleur.*

## IV

*La dame encor pleine de ce mystère,  
Eut une enfant frêle aux membres tremblants ;  
C'était une ombre douce aux yeux dolents  
Trop pâle et trop lointaine pour la terre.*

*Elle grandit rêveuse et solitaire.  
Rebelle aux vœux des plus nobles galants,  
Et dans les bois chers à ses rères blancs  
Elle voulut fonder un monastère.*

*O chaste sœur du flambeau de la nuit,  
Son âme fut la tristesse et l'ennui.  
Elle ignora l'humaine inquiétude.*

*Sous les rameaux si sombres et si rieurs  
Elle devint l'astre silencieux  
De la Prière et de la solitude.*

## V

*Le temps qui fane et brise toute chose,  
N'épargne pas les rêves les plus beaux.  
Sur son chemin tout jonché de tombeaux  
L'oubli vainqueur fleurit comme une rose.*

*Mais par la mort tout se métamorphose,  
Tout ressuscite en les amours nouveaux,  
Et la splendeur des antiques flambeaux  
De jour en jour sur d'autres se repose.*

*O toi fut si pure au temps jadis,  
La mort un soir vint faucher comme un lys  
Ta forme blanche à jamais abolie ;*

*Mais ton parfum, mystérieuse voix,  
Ton charme triste et ta mélancolie  
Par cette nuit revivent dans ces bois.*

Auxerre, mai 1896.

CAMILLE SCHILTZ.

---

## OBSERVATIONS SIMPLES

D'un journal quotidien qui a bien voulu se préoccuper d'une question artistique (1) : « Quand le bâtiment va tout va... Il s'agit de construire l'église qui a été promise au quartier Nord-Est... Comment sera-t-elle bâtie?... Généralement l'architecte choisi n'a pas de talent véritable et il veut, le malheureux, faire du « neuf »... Or, en fait d'églises, il n'y a pas jusqu'à nouvel ordre, c'est-à-dire, jusqu'à l'époque indéterminée où un nouveau « style » universellement accepté aura imposé ses lois au gout public, il n'y a pas à inventer quelque chose de « neuf » (sic) .. Le signe auquel vous reconnaîtrez un architecte médiocre c'est son impuissance à imiter purement et simplement... Le collègue. . pourra économiser... en choisissant un jeune homme, instruit, qu'il chargera tout « bêtement » d'imiter l'église de Villers .. M. le Bourgmestre lui dira : Jeune homme prenez du papier, un crayon et un décimètre ; allez à Villers, consultez .. mesurez,... dessinez,... puis revenez ;... vous « ferez des « plans et des coupes, puis vous construirez *et Bruxelles possèdera un chef d'œuvre* ». Hum ?

\* \* \*

Donc, Monsieur F. B , vous ne voulez plus de neuf ? Je vous comprends : Revêtons nos idées de vêtements d'occasion, et longtemps portés par les aïeux. plutôt que de hideux costumes à la mode. Pourtant les idées changent ; les vêtements s'usent : le besoin du nouveau se fera sentir.

(1) Article intitulé : *Un chef d'œuvre au square Marguerite et signé F. B.*

Pourquoi notre siècle n'a-t il pas d'architecture ? Parce qu'il ne sait ce qu'il pense — l'église d'antan exprimait la suprême pensée d'un peuple — il est trop savant. Il est grec, romain, oriental, moyenageux, tout, excepté lui-même. Dégagez de ce chaos la vraie pensée du siècle : foi ou haine. Et du sol jaillira, naturellement alors, le monument radieux ou terrible.

Moins de science, n'est-ce pas ? Je crois que l'architecte de génie pourrait être le plus ignorant des hommes. La technie lui suffirait. Pourvu qu'il soit un sincère réceptacle des idées qui rodent. Songez que cet homme a le plus effrayant des devoirs : il doit marier le rêve à la réalité ; faire un poème de pierre qui soit une maison commode, et il ne peut pas comme le peintre ou le poète laisser dans l'indécision les contours de son rêve.

Rien par conséquent qui nous soit personnel ? Plus de neuf ? C'est donc que nous avons peur de laisser à nos fils le témoignage de nos hontes. Nous étouffons notre immortalité dans les souvenirs. En avons nous le droit ? dut l'avenir nous être sévère.

Je crois, Monsieur F. B., que la science — cette vieille demoiselle austère qui vit au coin du feu et dans les serres chaudes des écoles où grandit votre jeune homme instruit et décimètreur — a fait un vilain coup : sans doute, en quelque coin, elle étrangla la jeune Beauté, fille riante des flots ou des bois et en « créma » le cadavre.

Pourtant qu'il vienne le héros qui traduira en pierre nos aspirations vers l'infini, nos chutes, nos désespoirs, et le cri d'angoisse poussé, vers le ciel, par la souffrance et couvert par le sifflet des locomotives et les orchestres de bastringues ou d'expositions.

\* \* \*

Dans mille ans les savants fouillant le sol de nos patries y retrouveront des monuments assyriens, grecs, gothiques, de tous âges, mais rien — je vous assure que la tour

Eiffel ne durera pas — ne leur rappellera notre siècle triomphant.

Ces hommes doctes s'inquiéteront de cette lacune. Peut-être alors retrouveront-ils cette chose très frêle : un cadavre. Bossuet jadis persista dans son cercueil pour montrer aux hommes la suprême figure du XVII<sup>m</sup>e siècle.

Les académiciens sans doute découvriront celui qui synthétise à merveille notre époque.

En son cercueil dûment zingué, plombé, capitonné, les mains sur le ventre, vêtu d'un habit noir, béat, auguste, ils verront Tribulat Bonhomet — *homme savant*.

Alors ceux qui prieront, pleureront, aimeront, sur la terre à notre place comprendront pourquoi se sont suicidés ces peuples qui survivaient à la Beauté.

\* \* \*

Mais peut-être que Tribulat Bonhomet ne mourra plus. La science, sa complice, lui indiquera le moyen de lutter victorieusement contre la mort.

LÉON SOUGUENET.

---

## HENRY BATAILLE.

Et c'est la Chambre blanche.

Ses murs sont tout crépis de blanc, mais d'un blanc sali, endeuillé de poussière attristé de ci de là de grandes tâches humides et puis écaillé déjà, près de s'émietter au moindre cri. Dans les coins des toiles d'araignées, brunes et poussiéreuses. Et attachées par quatre clous, deux petites images coloriées invariablement de vert vif, de bleu de prusse et de carmin. L'une c'est une petite fille s'en allant à l'école, un cahier à la main, vêtue pourtant comme une princesse, et laissant pleurer sur vous des yeux si doux et si absolvants qu'on voudrait s'en approcher et y regarder, croyant y découvrir quelque paradis perdu, jadis, il y a si longtemps et qu'on cherche toute sa vie. En l'autre apparaît subitement ce ciel de

rève : un jardin fleuri de blanc où, lents, des enfants aux yeux ingénus, mais si sérieux et même si tristes processionnent se tenant par un doigt sous les ailes de lys d'anges faisant pleurer à leurs violons des hirondelles blanches.

Dans un coin un berceau primitif, carré de forme, et peint en jaune serin. Et un enfant aux joues de brugnion y rêve de pommes et de mûres et d'un grand bateau partant pour les Indes, ses voiles éployées blanches. Au dessus de ce nid, une cage d'oiseau, vide, la porte ouverte, d'où, l'oiseau bleu, couleur de temps, s'est envolé, à toujours peut-être, vers l'infini, d'un autre azur, où dans la brise du mai nouveau ondoient — tels ceux d'un soleil — les rayons d'une chevelure blonde. Sur la cheminée sourient — ô si lointaines déjà en leurs cadres de deux sous — une femme grise et une brune.

La fenêtre entrouverte laisse voir un jardin où la pluie tombe sur les ramées et les roses, lente, murmurante, à peine pleurante.

Et tout cela est triste. Tout cela est si vieillot. Et cette chambre est doublement triste sous le crêpe de la poussière et de l'ombre. Car seul, de l'abat-jour vert s'étend sur la table un cercle de lumière douce et vague un peu. Et sur cette table, l'on voit se penchant alanguies en un verre, d'où l'eau s'est envolée, quelques branches de lilas blanc, jadis, mais maintenant jauni et tout desséché. Et puis l'on voit aussi un petit livre blanc — comme la chambre et comme s'il était l'âme de toutes ces vieilleries enfantines et naïves et si douloureuses. Et l'on ouvre tout lentement ce petit livre avec, à peine, un chuchottis des feuillets et on lit sous le regard de la lampe doux comme le regard d'une grand'mère.

Et ce sont de petits vers défaillants et pleurés, mais tout doux pleurés comme par une femme blonde. Et ce sont de petites phrases à peine dites, soupirées seulement et finissant en un sanglot. Et ce sont de petits poèmes las, exténués, immensément exténués de tant de douleur

deja soufferte et de tant de cris déjà poussés qu'ils ne savent presque plus souffrir et qu'ils ne savent plus crier.

Et ce sont des mots dits à voix basse par un grand père au petit enfant qui dort là maintenant dans son berceau campagnard, tandis que la pluie tombe tendre, tendre. Et ce sont de petits vers vagues à l'oiseau envolé de la cage, des vers si vagues et où agonise un pauvre amour tirant sur lui les rideaux du lit pour mourir tout seul loin des yeux. Et c'est l'évocation d'un rêve enfantin : la petite fille de l'image s'en allant à l'école sous les pistachiers.

Et c'est un cri de joie au coin du feu, mais un cri à peine poussé, à peine soufflé car il détonnerait dans la chambre blanche et ferait peut être s'éteindre la bonne lampe triste :

Si tout s'est va toi tu t'approches...  
Les beaux navires n'ont pas de nids  
Où lève heureuse, regards fermés, soucis finis.

Puis encore l'enfance, le village où l'on vécut petit, un cri de coq, mais pas gaiement sonné, oh non, affaibli dans les loins et noyé dans

Le bruit des écluses au fond frais des vallées,  
Et le vent qui n'est plus le même qu'autrefois  
Dans les chemins et près des bien-aimées ramées...

Et puis encore des villages qui meurent « tout doux, tout bonnement comme de vieilles femmes » et fermant un à un les yeux rougis de leurs fenêtres. Et c'est un rêve de mélancolie, d'impression si fouillée, de nuances si tenues.

Je voudrais être un vieux bouvier très solitaire...

Et dans leurs chambres, lentement des souvenirs meurent las, ô las immensément, meurent et emportent le meilleur de notre cœur. Et par la fenêtre le vent nous apporte deux noms, deux noms soupirés dans le jardin par la bouche des roses :

Les doux noms que Marthe et Marie  
Les doux noms que morte et passée...

Et l'on comprend le sourire lointain des aimées, grise et brune, de la cheminée et l'on pleure . . Et revoici des

soupirs et des sanglots étouffés par le mouchoir et des mots chuchotés tout bas comme en une chambre de mourant où l'on n'oserait souffler un mot et où les yeux seuls se disent l'angoisse de l'âme. Et des impressions qui forment presque tout le tréfonds du cœur, mais si menues qu'avec notre brutal regard nous ne les entrevoyons en nous jamais presque. Et puis enfin ce sont des adieux à l'enfance si résignés, si exténués, si défaillants, si toussotants de phthisie !

Et c'est toujours une lassitude infinie, lassitude si naturelle à l'âme contemporaine, privée de toute action, hyper intellectualisée, lassée des spéculations auxquelles seules on la confina, hyper sensibilisée aussi, tourmentée par des sentiments infinis en nombre et, de plus, infinitésimaux, au point de n'avoir pas été connus auparavant, bref, souffrant, ô souffrant beaucoup — surtout quand elle n'a plus la foi. cette âme, et ne conserve en ses prunelles la lucur des étoiles tombées — et aussi désillusionnée, découragée d'avoir reconnu que cette science qui lance ses trains hurlants à des milliers de lieues et fait monter le regard humain jusqu'aux étoiles perdues dans l'infini n'a pu et ne pourra jamais s'en aller au couchant soulever les voiles de pourpres qui nous cachent l'Au delà. Et cette lassitude s'appesantit encore de toute la sénilité de la race humaine, ou du moins de notre famille, fatiguée raffinée, prête pour la décadence et dont nous, les derniers représentants, nous portons en nos bras et nos âmes toutes les meurtrissures des luttes et des souffrances ancestrales. Oui tous nous sommes las, infiniment las. sans espoir de sentir encore en notre sang bleui reflamber la rouge étincelle. Et que voulez-vous donc que fasse parmi notre décrépitude le Poète ? Peut il encore sonner du cor sous les chênes tordus de vieillesse ? Non. il est trop vieux pour cela. Il ne sait plus éveiller les chevauchées épiques et les lyriques claironnées d'antan. Il s'en retournera vers la chambre blanche, où dort la jeunesse insoucieuse qui, elle, ne connaît pas encore

la fatigue de vivre. Et il y cueillera la naïveté, la naïveté, dont partout on voit en ce moment éclore le blanc muguet sous les sapins tristes. Mais, naïf, le poète contemporain apportera son esprit affiné, analytique, et subtilisé en l'expression simpliste de ses sentiments d'enfance et ce sera là une naïveté subtile.

Et voilà le poète de notre temps et voilà Henry Bataille et sa Chambre blanche. O ce petit livre comme il exprime notre âme lassée, ô comme avec plaisir je l'ai repris en la chambre blanche et sous l'abat-jour vert de la lampe au regard doux et bon. Avec quelle tristesse lénifiante j'en ai à nouveau tourné les feuillets pleureurs. Et puis tout en lisant, de ci de là, sur telle page, sur tel vers j'ai laissé tomber de mes larmes — simple obole que je ne pouvais refuser à ces pauvres petits qui s'en vont

. . . . . boitant,  
Demander l'aumône à qui les entend.

Allez, allez pauvres petits estropiés, voici mes pleurs. Jadis en les métaphores romantiques on disait que les pleurs devenaient des diamants

Peut-être même vaudront-ils plus que des pierreries aux yeux du pauvre poète .. Enfin apportez les lui toujours à lui qui vous a dit un matin au bord de la grande route :

Demandez l'aumône, allez mes petits.  
Je vous attends, triste, mais sans révolte  
Vous m'apporterez la belle récolte. . .

EDGAR RICHARME

---

## CHRONIQUE MUSICALE.

### LE CENTENAIRE

de Franz Schubert, créateur du « Lied ».

*Le 31 janvier dernier le monde musical fêtait le 100<sup>e</sup> anniversaire du prodigieux et fécond compositeur Franz Schubert...*

*Sa vie : Son « histoire » plutôt ? O très simple ! Il naquit à Lichtenthal, un des faubourgs de Vienne, où son père était maître d'école et*



tout ce qu'il y a de prodigieux dans cette vie, c'est que l'harmonie ne dut pas être enseignée, à « ce garçon là », car, comme disait son maître Sahéri. « il avait tout appris directement du ciel ».

A 17 ans, il se fait maître d'école, il compose, beaucoup, toujours ! Il aime romantiquement la jeune Caroline Esterhasi, postule des places d'organiste, de maître ou sous-maître de chapelle, qu'il n'obtient jamais.

... Entretiens, d'admirables compositions passaient inaperçues : il vit très obscur, se fait écouter par sa famille, écrit pour son frère Ferdinand, qui seul l'admire et comprend. Il est si timide ! Un jour Beethoven converse avec lui : il radote, s'égare et s'enfuit !...

Puis, intimement avec son ami Vogl il excursionne à travers la Haute-Autriche et le Salzbourg : dans les châteaux, les monastères, Schubert crée ses lieder et Vogl les interprète...

Schubert s'est surmené ; en 1828 on le retrouve malade, exténué, à l'hôpital... 19 novembre, 1828 ! Schubert s'est éteint, tout « simplement ». Ses funérailles avaient eu lieu, que ses amis, les habitués du café qu'il fréquentait, ignoraient sa mort !... Il s'en était allé chanter au Ciel !

A peine âgé de 31 ans, Schubert laissait 600 lieder, une multitude de sonates, de messes, d'opéras, de symphonies et tout cela fut taxé, lors de l'inventaire de son pauvre logis, à dix florins !

A l'occasion du centenaire de ce grand maître, on a exécuté maintes de ses symphonies, et on lui a reproché certaines longueurs, le manque d'unité, la monotonie de ses œuvres concertantes : et pourtant, R. Schumann dans ses « Jugendbriefe » témoigne d'un grand enthousiasme pour ces compositions, notamment, pour la symphonie en « ut majeur », que l'on vient d'exécuter à Paris, et qu'il déclare être « d'une ampleur toute divine »... On a aussi dit, à propos de ces symphonies, que Schubert était un « bavard » !

On aurait dû dire « UN BAVARD GÉNIAL » !

Et, les « lieder de Schubert » ! Ici on est unanime dans l'admiration. Wagner, lui-même, les regardait comme « des véritables modèles ». Oh ! ces mélodies écloses parmi les pâles violettes du pays de Salzbourg, à l'ombre des « Lindebaumen » ! Poète, Schubert aimait passionnément la nature : écoutez comme il peint les merveilleux pays, alentours de Linz et d'Ischl, avec les lacs et les petits ruisseaux bien clairs et si doucement bruyants, les fleurs, et les prairies à l'horizon d'azur...

Je l'ai dit, je crois, il nous reste environ 600 lieder de ce maître, et combien n'en reste-il pas, qui traînent, inédits dans un vieux coffre, ou abandonnés au fond de vétustes armoires !...

Nous possédons « die chöne Mullerin », lieder cycloer, plein de fraîcheur, d'innocence, dirai-je, « Der Müller und der Bach » : radotez tout ingénu entre le meunier et le ruisseau, soutenu par un accompa-

gnement. dessin gracieux, rendant le murmure et la vivacité du ruisseau.

Puis dans la « Winterreise » le lied très vrai du « Leierman », et dans le « Schanengesang », la Sérénade, si souvent entendue et dont jamais on ne se lasse : « Leise flehen meine lieder durch nacht zu die » : l'aimant chante devant la demeure de l'aimée et l'invite à descendre, pour mieux comprendre, ensemble, le bruissement mystérieux des arbres, au clair de lune, et la voix perlée du rossignol, qui veut joindre son chant mélancolique, au sien si plaintif ! « Liebschen, höre mich ! komm, beglücke mich » !...

« Am Meer » encore, si tragique : union intime de la poésie et de la musique ! Et le drame qu'est « Erlkönig » avec cette continuelle galopade de l'accompagnement, ces terreurs de l'enfant, moribond, ces appels langoureusement passionnés du roi des Aulnes, l'anxiété toujours croissante du père, et l'accelerando de la fin, où la galopade devient folle... Le père arrive à la demeure du médecin, qui peut-être sauvera l'enfant... « Mais dans les bras du père l'enfant était mort... »

Par ses « lieder », Schubert vivra. Et qu'importe, qu'aujourd'hui on ne les chante plus, ou presque plus : on ne pourrait d'ailleurs, que les froisser, — ils sont si délicats !

Wagner, Grieg ! ils sont à la mode, avec tous les compositeurs heureux dont le nom se termine par un « ski » magique ! On aime (! ?) Grieg, Wagner, mais combien journellement on les massacre !...

... Les hommes ont célébré le génie de Franz Peter Schubert, ils lui ont élevé des monuments et un buste : cela ne dit rien. Les vrais artistes l'admirent toujours, et cela dit beaucoup ! ROBERT SCHUMANN L'AIMÉ !

ERNST DELTENRE.

---

## LES LIVRES.

---

EMILE VERHAEREN. *Les Heures claires* — Enluminures de Théo. Van Rijselbergh. (Deman, éditeur, Bruxelles). Mais ce n'est plus le forgeron géant qui fit jaillir l'Idée en éclaboussures de feu, sous le fracas de son martèlement rythmique.

La forge bruyante de son cerveau s'est tue. (Sera-ce sans réveil ?)

Ici sonnent, dans le Printemps, les heures claires du Sentiment.

Dans ce jardin paisible, sous les pommiers fleuris n'est-ce pas un nouveau Poète qui célèbre ce calme et lumineux amour ? Car sa voix s'est faite si douce, sa passion se révèle, forte, mais si reposante et son rythme, ici, est sans heurt :

Comme aux âges naïfs je t'ai donné mon cœur

Ainsi qu'une humble fleur

Qui s'ouvre, au clair de la rosée ;

Entre ses plis frêles, ma bouche s'est posée.

La fleur, je la cueillis au pré des fleurs en flammé,  
 Ne lui dis rien : car la parole entre nous deux  
 Serait banale, et tous les mots sont hasardeux.  
 C'est à travers les yeux, que l'âme écoute l'âme.

La fleur qui est mon cœur et mon aveu,  
 Tout simplement, à tes lèvres confie  
 Qu'elle est loyale et claire et bonne, et qu'on se fie  
 Au vierge amour, comme un enfant se fie à Dieu.

\* \* \*

ANDRÉ RUIJTERS. *A eux deux* (P. Lacomblez, éditeur, Bruxelles). Et c'est encore Georges et Margy, et c'est encore aussi comme dans *les Oiseaux dans la Cage*, le second livre du jeune et fécond écrivain, le même style un peu précieux mais si musicalement doux et frêle et ouvragé, avec souvent de ravissants tableaux de vie juvénile et joyeuse, à cette nouvelle page de leur amour très simple — amour, ou plutôt amitié.

Et ce ne sont pas des aimants ordinaires ceux qui s'exhaussent, l'âme en se racontant leur tristesse de ne pouvoir atteindre à rendre la Beauté telle qu'ils la comprennent ou la rêvent.

Mais les beaux élan de jeunesse sont ici attdiés par la trop visible recherche de métaphores savantes, par des digressions descriptives et des théories esthétiques, comme cette discussion, d'un intérêt d'ailleurs fort élevé, en soi, sur la compréhension de Wagner, qui ne laisse pas de détonner dans la belle joie cordiale de cette idylle de printemps.

André Ruijters a déjà trois charmants bouquins à son actif et voici que ce poète de vingt ans nous annonce un nouveau roman : *A vu l'Amour* pour tout prochainement. Bravo !

\* \* \*

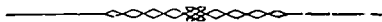
L'ABBÉ VICTOR CHARBONNEL. *Le Congrès universel des Religions en 1900, histoire d'une idée*. (Librairie A. Colin, Paris.)

Notre collaborateur Edmond De Bruijn, directeur aujourd'hui du *Spectateur catholique*, dès le mois d'Avril de l'an dernier démontra dans *La Lutte* tout le profit que la Vérité catholique pourrait tirer de ces assises religieuses à la veille du XX<sup>e</sup> Siècle et quel démenti serait fait ainsi à ceux qui vont criant : « L'esprit de religion se meurt, la notion de la divinité, le souci de l'au-delà ne hantent plus les hommes. »

L'abbé Victor Charbonnel, — que nous avons défendu contre d'inqualifiables procédés de polémique et parce que plusieurs de ses idées sont inspirées par la justice et le désir apostolique, — a cru opportun d'entrer en campagne pour la réalisation de ce Congrès. Malheureusement notre ami s'est laissé emporter par son caractère. Et la témérité, pour ne pas dire plus, de certaines appréciations, de certaines opinions surtout quand on s'adresse aux foules, avec l'autorité du sacerdoce, lui méritent aujourd'hui le reproche d'imprudence. S'il a voulu l'attention autour de son nom qu'il soit donc satisfait, mais si le congrès des religions de Paris n'a pas pour le catholicisme les heureux effets du Parlement de Chicago, (QUE LE PAPE N'A JAMAIS DÉSAPROUVÉ) qu'il s'en prenne surtout à lui-même. Cela est regrettable, profondément, mais cela est. A vouloir trop oser, on compromet l'idée bonne et l'on s'expose dans l'entraînement des polémiques, à confondre la timidité et l'esprit de routine absurde qui lui font obstacle, avec les justes protestations que soulèvent les équivoques regrettables et les accointances compromettantes.

G. RAMAËKERS.

Accusé de réception : GEORGES RODENBACH : *Le Cavillonneur*. — FRANZ ANSEL : *L'Idylle d'un Eschoïer* (bluette.) — *Les sept tuteurs d'Elohim* par EDGAR BAES. Aux prochains les comptes-rendus de ces œuvres ainsi que des livres annoncés au précédents, dont la critique n'a pu trouver place en ce numéro.



## ÇA & LÀ

En février dernier, avec pleine justice, M. Paul Mussche loua dans cette revue le livre de début d'un jeune Poète français : M. Jean Viollis.

Mais ce même Poète signe dans la *Revue naturaliste* un article où il discute le maître écrivain Joris-Karl Huysmans de la façon que voici :

« Huysmans ! Ce nom évoque la défroque d'un *bureaucrate* suspendue au clou d'une sacristie..... « Cher *petit employé* !.... »

Il est l'*Ubu* du mysticisme. »

Les « naturalistes » qui aiment tant se donner des ancêtres comptent-ils donc, parmi ceux-ci, M. Homais ?

\* \* \*

Au *Mercur* de mars un manifeste littéraire de Francis Jammes : LE JAMMISME, dont ci dessous les trois derniers aphorismes :

« V. Il y a eu bien des écoles depuis le monde (On m'a moné dans les écoles, j'en savais plus que les docteurs dit le Buddha), mais n'ont-elles pas dénoté, toujours, chez le fondateur de l'une quelconque d'elles, la vanité de voir se grouper autour de lui des inférieurs qui contribuent à sa gloire ? Dira-t-on que c'est pour préconiser, d'une façon désintéressée, quelque système philosophique ? Ce serait enfantillage, car tel aime le riz, qui déteste le poisson, et qu'il n'y a qu'un système : la Vérité qui est la louange de Dieu.

VI. Un poète a donc tort de dire à ses frères : « Vous ne vous promènerez que sous les tilleuls. » Ayez bien soin de fuir l'odeur des iris et de ne pas goûter aux fèves : parce qu'ils peuvent n'aimer point le parfum des tilleuls, mais celui des iris et la saveur des fèves.

VII. Et comme tout est vanité et que cette parole est encore une vanité, mais qu'il est opportun, en ce siècle, que *chaque individu* fonde une école littéraire, je demande à ceux qui voudraient se joindre à moi, pour n'en point former, d'envoyer leur adhésion à Orthez, Basses-Pyrénées, rue Saint-Pierre.

FRANCIS JAMMES.

N'est-ce pas, mais avec en plus, cette poésie délicieusement fauillère et naïves qui est si bien celle de Francis Jammes, la même condamnation des écoles en art, que la condamnation de ces écoles par les jeunes catholiques, au Congrès de Gand ?

\* \* \*

Pour se convaincre de la valeur des railleries que M. Henry Lavedan lança récemment au *Journal* contre les tentatives vaillamment novatrices dans les arts d'ameublement, sous prétexte de « non-confortabilisme », il suffit de se rendre à l'exposition permanente d'ameublements en néo-style, que la maison SERRURIER-BOVY de Liège vient d'ouvrir au no 141 de la rue Neuve à Bruxelles.

\* \* \*

*Loyalité littéraire.* « Quoique nos idées, nos tendances soient différentes de celles de *La Lutte*, revue catholique d'Art (Bruxelles), nous ne pouvons que louer le talent qui se dépanse dans ses colonnes. Voilà certes une revue agréable à lire, malgré son mysticisme ».

Merci à l'*Ardèche Artistique et littéraire* pour cet acte d'impartialité, vertu que *La Lutte* n'a pas toujours rencontrée certes, au cours des deux premières années qui viennent de finir.

\* \* \*

M. Laurent Savigny, le directeur de notre consœur française : *la Province Nouvelle*, y commence ainsi la critique de la *Nuit Rédemptrice* :

« M. Georges Ramaekers est en Belgique un des protagonistes de l'Art catholique. En réalité cela n'est ni mieux ni pire que l'Art national, dont M. St. Georges de Bouheliér rêve de doter la littérature française. »

M. Savigny nous étonne quand il équilibre dans son estime un souci d'éternité, et un souci du temps ; mais nous prions qu'il nous connaisse et ne nous juge capables de verser dans ce fanatisme imbécile qui refuse de reconnaître le Beau dans une œuvre, parceque l'artiste qui l'élabora n'était pas de telle confession religieuse. Nous sommes d'avis avec tous ceux de bonne foi que sculpter une statue, que dessiner la façade d'un édifice, que peindre un paysage ou le décrire en vers et tout cela, avec Art, peut être tout autant le fait d'un bouddhiste, d'un panthéiste, d'un juif, d'un musulman, d'un protestant, d'un grec schismatique que d'un catholique.

Mais seulement nous voulons que l'on rende justice au Catholicisme qui inspira plus d'artistes et de plus grands artistes qu'aucune autre religion, et nous voulons aussi démentir cette calomnie qui le déclare impuissant désormais à inspirer ceux qui cherchent la Beauté, car nous savons que l'Art ne l'aura trouvée, totale et éternelle, que du jour où il se tournera vers la Religion de Jésus. Et dans ce sens, oui, nous désirons que l'Art soit catholique.

Mais M. Laurent Savigny ajoute tout de suite :

« Et parce que la vision spéciale que M. Ramaekers a de la vie n'est pas la mienne, je ne crois pas nécessaire de ramasser les pierres du chemin pour l'en accabler. » Ceci prouve la sincérité de notre confrère et c'est une leçon pour certains.

\* \* \*

Notre bon confrère « *Escholier* » en son no du 26 février publia la préraison de la conférence sur « *l'Idéal de l'écrivain catholique* », que notre savant ami M. l'abbé Félix Klein donna aux congressistes de Gand. Et ce nous est un orgueil d'en reproduire ici la conclusion, car la conclusion de ce prêtre éminent, peut se résumer par notre devise : « *l'Art pour Dieu !* » :

Toujours, chez tous les hommes, stimuler sans conflit l'activité de toutes les puissances, ce serait le rêve et l'idéal suprême.

— Dieu s'en est à lui réservé l'étonnante réalisation. La plus belle œuvre d'art qu'il ait créée pour nous, c'est le ciel des nuits pures, c'est l'infini semé d'étoiles. A tous les hommes, toujours s'adresse ce divin spectacle ; chez tous il charme la vue par la douce clarté bleue, il ravit l'oreille par le prochain silence et l'harmonie lointaine, il pénètre le cœur de douce et infinie tendresse, il ouvre à l'imagination l'illimité du calme et effrayant espace, il montre à la raison la grandeur de la cause première et presque il lui fait voir Dieu ; — mais tout cela sans effort, sans fatigue, sans souci, dans le total oubli de nos besoins terrestres, dans l'harmonie de nos puissances, dans l'ordre conforme au bien, dans le plein épanouissement de tout ce qu'il y a de bon en nous.

Voilà le chef-d'œuvre de l'art divin ; plus s'en rapprochera l'art des hommes, moins il différera de son idéal. Et l'auteur le plus grand sera celui qui, possédant en lui les puissances les plus vastes et la plus riche humanité, à la fois le meilleur, le plus sage et le plus aimant, saura faire part de tous ses dons au plus grand nombre de ses frères et suscitera en eux le plus d'amour, de lumière et de bonté !

Un seul, dans ses paroles, a pu se montrer tel et pieusement remplir cette œuvre.

Mais ce n'était pas qu'un homme. Il était le Chemin qu'il faut suivre, la Vérité qu'il faut savoir et la Vie qu'il faut vivre. Gloire à celui qui, étant l'Homme-Dieu, est par là même, dans tout ordre d'idées et de faits, en esthétique non moins qu'en morale, l'Idéal divin de l'humanité.

Abbé FÉLIX KLEIN.

## LES REVUES.

**LE SPECTATEUR CATHOLIQUE** ( Mars ) publie une page inédite et superbe d'HELLO, que suit une étude sur ce Penseur catholique par ADRIEN MITHOUARD — *La Foi* poème par GEORGES RAMAEKERS. — Notes cursives sur le peintre visionnaire *Frà Angelico* par ARNOLD GOFFIN. *Le théâtre* par RAOUL NARSY.

**LE SILLON.** Revue catholique de Paris. (90 rue Bonaparte ) Directeur : PAUL RENAUDIN, rédacteur en chef OCTAVE HOMBERG, le modeste mais savant orateur que la jeunesse littéraire et catholique de Belgique eût la joie d'entendre et d'applaudir au Congrès de Gand, puis au « *Blé Vert* » de Bruxelles, en même temps que son éminent ami l'abbé FÉLIX KLEIN.

**LA PROVINCE NOUVELLE.** HENRY MAZEL : *Le Calife de Carthage*. — ANTOINE SABATIER : *Au fond de tes yeux* — JEAN VIOLLIS : *Préface à « l'Emoi »*, et de spirituelles chroniques par LAURENT SAVIGNY.

DURENDAL publie de notre ami Henry Carton de Wiart des pages littéraires sur « *la Cité de la folie* ».

**LA TRÈVE-DIEU**, de Février, ontient de beaux vers de son directeur YVES BERTHOU, et *Vent de Nuit* d'OCTAVE BÉLIARD.

**LA REVUE BLANCHE.** (15 Mars) qui augmente le nombre de ses pages, publie des réponses nombreuses aux questions : I. Quel a été votre rôle au 18 mars à la fin de mai 1871 ? II. Quelle est votre opinion sur le mouvement insurrectionnel de la commune ?.. III. Quelle a pu être, à votre avis, l'influence de la Commune, alors et depuis, sur les événements et sur les idées ? —

Paul Adam y poursuit son roman *Lettres de Malaisie*.

Nous avons reçu le 1<sup>er</sup> numéro de **L'ESTAMPE ET L'AFFICHE**, revue illustrée, où cette partie très moderne de l'art décoratif est traitée d'une façon fort intéressante, et qui s'annonce compréhensive et complète.

Il faut lire encore **LA CRITIQUE — LA REVUE SEPTENTRIONALE — L'ESCHOLIER — L'ART MÉRIDIONAL.** — **L'ARDÈCHE LITTÉRAIRE.** — **LE MAGASIN LITTÉRAIRE**, la vaillante revue catholique de Gand, et **L'EFFORT** dont le sommaire est toujours si nombreux, et qui publie de Maurice Magre une belle *Chanson des Forgerons* ; d'EMANUEL DELBOUSQUET : un poème : *le Forgeron*, de MARC LAFARGUE *L'Ironiste d'un soir*, et des vers sur *Octobre* par JACQUES NERVAT.



# LA LUTTE

« L'Art pour Dieu! »

REVUE CATHOLIQUE  
D'ART

Sommaire du n<sup>o</sup> de MAI 1897.

Albert Jounet : *La Conquête des Cimes intérieures.*

Edgar Richaume : *Par un soir de Printemps.*

Abbé Armand Thiéry : *Art & Socialisme.*

Léon Souguenet:

« Epilogue du Roman d'un Pauvre Jeune Homme. »

Georges Virrès : *Dictions.*

Johan Nilis : *Visions d'Ézéchiel.* (trad.)

Georges Ramaekers : *Réveil de Mai.*

*L'Art au Parlement: Extraits du discours*  
du député: H. Carton de Wiart.

Ed. R. - Ed. M. - P. M. - G. R. - *Les Livres.*

*Vylenspiegel: Ça & Là. — Revue des Revues.*

Ce n<sup>o</sup> contient un supplément hors texte de 4 pages.



# LA LVTTE

REVUE CATHOLIQUE D'ART  
15, Place Van Meÿel, à BRUXELLES.

*Directeur* : GEORGES RAMAËKERS.

*Secrétaire de rédaction* : JOHAN NILIS.

---

Rédaction de LA LVTTE :

ERNST DELTENRE — CHARLES LEMBOURG — PAUL  
MUSSCHE — FDOUARD NED — JOHAN NILIS — ERNEST  
PÉRIER — GEORGES RAMAËKERS — EDGAR RICHAUME —  
GEORGES VIRRÈS.

Principaux collaborateurs :

Franz Ansel — Thomas Braun — Georges Brigode — Victor  
Charbonnel — Paul Crokaert — Edmond De Bruijn — Mgr  
de Harlez — Louise et Louis Delattre — Pol Demade —  
Henri de Régnier — Max Elskamp — Henry Ghéon —  
Joris-Karl Huysmans — Albert Jounet — Georges Le  
Cardonnel — Alfred Lemaire — Camille Lemonnier —  
Jehan Maillart — Georges Marlow — Charles Morice  
— Georges Oudinot — Victor Remouchamps — Georges  
Rodenbach — Blanche Rousseau — Léon Rycx —  
Laurent Savigny — Camille Schultz — Joseph Soudan  
— Léon Souguenet — L'abbé Armand Thiéry — Firmin  
Vanden Bosch — Emile Verhaeren — Francis Vielé-Griffin.

---

Vient de paraître :

Dans la collection de LA LVTTE :

## AMOURS ET FLORINS

Comédie en un acte par : PAUL CROKAERT.  
représentée sur la scène du Théâtre flamand, à Bruxelles.

Prix : 1 Fr. 50.

---

Vient de paraître :

Dans la collection de LA LVTTE :

## L'HYMNAIRE DU PRINTEMPS

poèmes par GEORGES RAMAËKERS.

Prix : 2 Francs.

## JEAN CASIER

L'âme de notre cher collaborateur et ami Jean Casier vient d'entrer dans la joie éternelle.

Nos lecteurs se souviennent encore de l'admirable *Prière* que le Poète des *Harmonies chrétiennes* et de *Scintillements* signa dans *La Lutte* d'octobre 1895 :

*Pour les Poètes morts je vous prie humblement  
Seigneur !... Contemplant-ils votre gloire bénie ?*

*Pitié pour eux, Jésus, Poète essentiel !  
Pitié par vos douleurs ! Pitié par votre gloire !  
Pitié par votre sang que leur soif voudrait boire  
Pitié par votre Cœur dont l'amour fait le Ciel !*

Et nous, ne prions pas pour celui qui priaît, car il fut un juste et la longue agonie qu'il subit sans murmure aura lavé son âme angélique ; mais, plutôt, prions le d'intercéder pour nous, comme il fit en ces vers, auprès de Celui qui est La Beauté et qu'il contemple et qu'il possède à présent sans fin !

Prie pour nous, tes frères d'art et de Foi, JEAN CASIER, Poète chrétien !

La Lutte



---

## *La Conquête des Cimes intérieures.*

---

*La Mystique intrépide et l'héroïque Amour  
Se lèvent au lointain de mon âme voilée,  
Comme au fond d'une blême et brumeuse vallée,  
Des monts jusqu'à l'azur très-clair haussant leurs tours.*

*Mystérieux sommets que je porte en moi-même  
Et que ma volonté n'a pas encor gravés...  
Possesseur nonchalant d'un sublime pays  
Son plus fier horizon n'est pour moi qu'un poème.*

*Dieu met au fond de nous des gloires à gravir,  
Célestes facultés, cimes d'extase reine.  
Mais qui n'envahit pas ces gloires les rend vaines  
Et, bien qu'on nous les donne, il faut les conquérir.*

*Mystique, Extase, ô vous dont les crêtes ultimes  
Dressent à mon désir un virginal Thabor,  
J'irai. Vous cesserez d'être un songe, un mort,  
Et je ne serai plus l'exilé de mes cimes.*

*Que trouverai-je en vos mystères radieux ?  
Sur vos glacieux divins où l'air se raréfie  
Quelle vie effrayante absorbera ma vie  
Et quels rôles d'un mal des montagnes de Dieu.*

*Courrons, à spasmes haletants, dans ma poitrine ?  
J'ai soif de le sentir et de boire réel  
Le souffle inexorable et pur de l'Éternel  
Et de m'ensevelir dans la neige divine.*

*O Dieu, je me consacre à ta réalité !  
Je la veux. Je suis las de vivre sans te vivre.*

*Je veux, jusqu'au plus haut de mon âme, poursuivre  
Et forcer ta puissance et forcer ta beauté !*

*Aux sommets de mon être où l'éclat s'immacule,  
Dieu brûlant, dans la blanche extase, je t'aurai  
Et, pour ronger à toi ma lèvre, baiserais  
L'ardente chasteté de la neige qui brûle...*

ALBERT JOUNET.

---

## PAR UN SOIR DE PRINTEMPS...

(PROSE RYTHMÉE)

*C'était un soir bien doux...*

*Une douceur grise neigeait sur la campagne,  
neigeait sur les prairies vert sombre,  
où l'on voyait des vaches noires et blanches  
se perdre en l'ombre, lentement,  
sous les abois d'un chien  
toujours de plus en plus lointains.*

*Une douceur grise neigeait sur les champs  
sur les champs aux grands carrés, jaunes et verts,  
très vagues en le gris  
et où les fermes noires s'endormaient  
s'endormaient tassées et basses  
sous le rideau des ormes et des peupliers  
sur l'oreiller des pommiers blancs, tordus et massés,  
et dans le lit des haies.*

*Et toutes dormaient calmes et innocentes  
toutes dormaient...*

*Elles rêvaient tout haut, avec le meuglement des vaches  
et les abois des chiens,  
de gerbes brunes, de trèfles rouges et de lin bleu.*

*Toutes rêvaient paisibles et douces  
en la douceur grise du soir...*

*A l'occident, plus une trace rose...  
la pureté d'une étoile en le ciel...  
et pas de lune...  
mais la neige grise de douceur infinie.*

*Et devant nous la route, droite et déserte,  
la route entre deux rangs de saules bourgeonnants  
de saules où ne pleure nul vent...  
très loin des chocs, sur le pavé, d'une carriole...  
un sifflement qui s'écoule en la nuit  
et quelque voix en une ferme...  
un cri...  
et puis le calme immense et l'infinie douceur...*

*Et tous deux, ô mon ami, nous allons en silence,  
et moi je rêve le bon Pasteur,  
qui nous apparaîtrait soudain entre les saules,  
à la main sa houlette,  
suivi d'une brebis blanche  
et d'un agneau.*

*Il étendrait sa droite aux deux doigts levés  
Et ses cheveux d'or couleraient sur son épaule  
sa barbe d'or sur sa poitrine  
et ses yeux bleus, humides d'une larme,  
nous souriraient, pourtant, noyés de douceur bleue,  
sous la douceur grise neigée des cieux...*

EDGAR RICHARME.

---

## ART ET SOCIALISME.

Voici un extrait d'une brochure intitulée *Art et Socialisme*, brochure vendue dix centimes et répandue à profusion dans le pays.

*Foi catholique et foi socialiste* tel est le sous titre que l'auteur Jules Destrée, représentant socialiste, fait

imprimer aux dernières pages de cette brochure en *très gros caractères* pour servir d'intitulé à une haineuse péroraison où il a mis tout son aveuglement anti-religieux.

Voici ce texte intégralement :

### Foi catholique et Foi socialiste.

Ce qui a fait la grandeur de l'Art chrétien, c'est la foi chrétienne. Lorsqu'un sentiment profond soulève l'âme humaine, il la rend capable de grandes expressions.

Une autre foi pourra faire naître une nouvelle éclosion d'art. Aujourd'hui la foi catholique décline, l'art catholique disparaît. Je ne suis pas seul à l'affirmer ; je pourrais apporter en témoignages les constatations désolées des écrivains catholiques eux-mêmes. Je pourrais citer un chapitre entier d'un terrible volume de Léon Bloy ; je pourrais citer l'abbé Charbonnel qui vint naguère dire aux cléricaux belges quelques vérités esthétiques avec l'indépendance que met parfois l'abbé Daens à leur dire quelques vérités politiques. Je me contenterai d'une autorité moins révolutionnaire et citerai l'abbé Moeller :

« Il ne suffit pas pour faire une statue ou un tableau repré-  
 » sentant, par exemple, la Mère de Dieu — je parle bien  
 » entendu d'une œuvre d'art — il ne suffit pas, dis-je, de  
 » peindre ou de sculpter une femme quelconque, de lui  
 » mettre dans les bras un bébé quelconque et de placer au  
 » dessous cette inscription : Sainte Vierge Marie, priez pour  
 » nous. Telles ces caricatures grossières et ineptes, façonnées  
 » par de vulgaires et infâmes sculpteurs qui souillent nos  
 » églises modernes ! Ce n'est pas de l'art cela ! c'est la profa-  
 » nation de l'art ! J'ai la mort dans l'âme quand je vois nos  
 » temples déshonorés par la présence de ces misérables statues  
 » de Saints et de Saintes qui s'œuvrent actuellement, non  
 » dans des ateliers d'artistes, mais dans les fabriques de  
 » mannequins. Elles ont une physionomie stupide, un air  
 » sentimental idiot, elles regardent bêtement le ciel, elles  
 » sont laides à faire pleurer ! Le seul moyen de ne pas perdre  
 » toute dévotion à l'objet qu'elles ont la prétention insolente  
 » de représenter, c'est de fermer les yeux pour ne point les

„ voir. Bien loin d'inspirer l'enthousiasme pour l'idéal religieux, elles en donneraient la nausée. »

L'art catholique se meurt donc. Pourquoi? Parce que la foi s'en va. Les mieux intentionnés parmi les esthètes catholiques essayent de ressusciter un art disparu, de recommencer des formes épuisées. Rendre la vie à un cadavre serait plus aisé. Eux, se tournent désespérément vers le passé; nous, nous en appelons avec confiance à l'avenir. Chez nous, on trouve encore des croyants. Chez nous brûlent des âmes ardentes passionnées pour l'apostolat et la propagande, comme jadis chez les premiers chrétiens. De ces ferveurs, comme des leurs autrefois, sortiront des expressions d'art nouvelles. *Et que ceux qui seraient tentés de sourire de ma prophétie veulent bien se rappeler que l'aube seule du socialisme se lève sur le monde*, au milieu — comme il y a des siècles, le christianisme — des sarcasmes, des ignorances, des persécutions et que lorsque les premiers chrétiens, de leurs mains pieuses et gauches, griffonnaient sur les murs des catacombes d'informes rébus, on ne pouvait prévoir que ces rudimentaires essais seraient un jour suivis des incomparables merveilles de l'art roman et de l'art ogival.

Dans ce lourd morceau Jules Destrée a au moins cela de sensé qu'il s'y reconnaît ridicule. A l'endroit de cette citation que nous avons soulignée et fait imprimer en italiques il prévoyait à juste titre ceux qui ne pourront manquer de sourire de pitié en entendant le prophète Destrée dans ses politiques et prétentieuses visions d'avenir. — Destrée a raison de s'excuser auprès d'eux et de se sentir ridicule. Cette tirade ne serait en effet que pitoyable à en sourire si elle n'était surtout digne de pitié pour la tristesse des blasphèmes et si elle ne criait vengeance au ciel pour la malice de cette persécution systématique de la vérité. — Destrée ne nie pas l'art chrétien. Il consent même à l'admirer et à lui reconnaître tout le mérite de ce qu'il appelle avec emphase les incomparables merveilles de l'art roman et de l'art ogival. Mais cet hommage est à une condition : c'est que l'on convienne tout aussitôt que l'art chrétien si grand autrefois est maintenant tout à fait



inexistant à l'heure présente et qu'il est mort et bien mort, et ce qui plus est, mort dans sa racine, mort avec la foi catholique. Voici le raisonnement : pour avoir un art il faut une foi, or, le socialisme a encore des croyants, le catholicisme n'en a plus, donc plus d'art catholique rien que l'art socialiste mirifique prestigieux, c'est, vous le voyez, simple et précis autant qu'enthousiaste, c'est le sophisme tel qu'il le faut pour abuser et frapper l'imagination par des étincellements.

Et cependant le dit Seigneur Destrée ne se contente pas de ce raisonnement et des étonnantes affirmations qu'il contient. Pour tuer la vaillante foi catholique il sent bien qu'il faut un peu plus que de la dire morte. Il prétend triompher par l'aveu des catholiques eux-mêmes. Pour confondre les arts des chrétiens il va soutenir que ces arts ont dégénérés et que les croyants religieux n'y croient pas et Destrée cite avec complaisance un passage des écrits d'un prêtre. Comme c'est terrible un prêtre qui se plaint que nos églises n'ont pas leurs statues de saints assez belles assez splendides assez artistiques ? Qu'est-ce à dire et pourquoi triompher, si avec l'abbé Moeller que vous citez nous ne trouvons pas les statues de saints assez belles, c'est précisément parce que nous avons la foi religieuse qui nous fait désirer pour les statues de saints une beauté de plus en plus parfaite. Permettez moi de vous raconter une histoire que notre peuple catholique connaît bien. Par la certitude de la foi Bernadette Soubirous savait que la Ste Vierge existe. Elle l'avait priée par le rosaire toute sa vie d'enfant, elle l'avait vue visiblement et bien distinctement et avec attention et bien longuement dix-huit jours à Massabielle. Eh bien cette Bernadette quand un artiste eut taché de rendre dans la sculpture du marbre la Sainte Vierge de l'apparition, Bernadette sentit bien aussitôt au premier coup d'œil l'imperfection désespérante des choses de la terre à représenter celles du ciel. Direz vous cependant que si Bernadette a

trouvée la statue de marbre insuffisante et nécessairement incomplète, cette enfant ait voulu blâmer et condamner la statue, la faire briser ou rejeter. Ainsi il n'est pas jusqu'au plus simple catholique qui ne sache la Sainte Vierge plus belle infiniment que la plus belle statue de la madone de son village. Il n'en est pas qui ne désirerait que la statue soit plus belle et plus resplendissante et moins indigne du modèle. Quoi qu'en dise Destrée, cela ce n'est pas la mort de la foi mais au contraire la foi vivace qui est attestée par ce sentiment d'insuffisance de la statue et ce désir de la voir revêtue de plus de splendeur ! Qu'importe que l'abbé Moeller ou tout autre sache moins facilement se résigner à l'imperfection qui sera nécessairement le propre de toute reproduction que les catholiques feront eux-mêmes ou feront exécuter. D'ailleurs les chefs d'œuvre d'art qui servent au culte les catholiques y sacrifient leurs ressources depuis des siècles; on bâtit des églises magnifiques dans tout le pays et en tous les pays; même dans l'art industriel l'admirable enseignement des écoles Saint-Luc de nos jours encore est admirable de foi et de vie catholique. Tout cela va à l'encontre des sophismes pernicieux de Destrée et tout cela en montre toute la malicieuse fausseté.

L'ABBÉ ARMAND THIÉRY.  
*Professeur à l'université catholique  
 de Louvain.*

---

#### POST-SCRIPTUM.

Depuis la publication de la fameuse brochure que vient de réfuter ici, — et de quelle maîtresse façon ! — notre éminent collaborateur M. l'abbé ARMAND THIÉRY, le même JULES DESTREE se moqua en plein Parlement belge « *des petits jeunes gens bien pensants qui écrivent POUR L'AMOUR DE DIEU dans des revues où l'on s'inquiète d'abord de l'orthodoxie de l'écrivain avant de se demander s'il a du talent.* »

Avant que de parler aussi spirituellement que le premier Maurice Desombiaux venu, l'honorable amant de Marianne, eût bien fait de se renseigner.

Il eût connu, alors, que LA LUTTE, revue *catholique* d'Art, dont la devise « *l'Art pour Dieu !* » fait sourire sa lèvres de Chevalier (1) s'honore de la collaboration d'écrivains dont les « convictions philosophiques » sont parfois très opposées à celles de ses rédacteurs attitrés. Ayez donc la loyauté, Citoyen, d'ouvrir n'importe quel n° de LA LUTTE et vous pourrez lire au verso de la couverture des noms tels que les noms d'HENRY DE RÉGNIER, CAMILLE LEMONNIER, EMILE VERHAEREN, GEORGES MARLOW, CHARLES MORICE, VICTOR REMOUCHAMPS, tous artistes qui, je l'espère, ne seront pas arrêtés comme « *suspects de cléricalisme* » le jour où avec vos amis de la Sociale vous tenterez de pasticher les grands tueurs de quatre-vingt treize.....

« *Connaissant que l'esprit d'intolérance est l'antipode du catholicisme, LA LUTTE ouvre, SANS PRÉOCCUPATION D'OPINIONS RELIGIEUSES, ses pages, à la manifestation de tous les talents.* »

Telles sont les textuelles paroles de « *l'Appel aux lettrés catholiques* » que la *Lutte* vient de publier tout récemment.

Et, il est bon de le rappeler, ce manifeste ajoute :

« *Mais connaissant aussi que la Laidure morale est essentiellement destructive de la Beauté parfaite, les Rédacteurs de LA LUTTE renient comme doublement infâmes ceux qui prostituent l'Art de la forme en le faisant servir à la louange de l'immoralité.* »

Et puis, s'il vous reste un doute, citoyen député, donnez vous donc la peine de réveiller l'artiste qui est en vous, en dépit du sectaire, et faites à LA LUTTE

---

(1) Les Chevaliers protégeaient les *Veuves et les Orphelins* aux temps barbares du moyen-âge.

l'honneur d'une *belle page littéraire* ; je vous donne ma parole qu'elle paraîtra en bonne place au plus prochain numéro qui suivra sa réception.

GEORGES RAMAËKERS.

---

## *Epilogue du Roman d'un Pauvre Jeune Homme* (1)

A mes amis de *La Lutte*.

*La paix soit à celui qui souffrit et n'est plus ;  
Les morts ont droit au calme au repos absolu.*

\* \* \*

*L'aube vierge, d'un geste ineffable et charmeur,  
chassera du ciel pur la lune qui ricane,  
les nuages mauvais et les monstres moqueurs  
vêtus de haillons noirs et le rire profane.*

*Aube splendide et pâle, à l'autel flamboyant.  
monte, triomphatrice, aube splendide et pâle,  
dans l'or de tes rayons à flots versés noyant  
les nocturnes terreurs, vierge matutinale.*

*Monte, triomphatrice, éveille sur les monts  
Qui tressaillent de joie un hymne d'espérance ;  
fais couler vers nous un fleuve sacré, profond,  
et de vie et d'amour, aube de délivrance.*

*Bénis le jour naissant de tes mains virginales,  
Rayonne sur le monde, aube splendide et pâle.*

\* \* \*

UNE VOIX.

*Toi qui naquis avec le matin et les fleurs,  
Enfant miraculeux lassé d'avoir souffert  
sans même avoir saigné sous l'ongle du malheur,*

---

(1) *Le Roman d'un Pauvre Jeune Homme*. — Huit tableaux pour ombres et marionnettes — paraîtra dans quelques jours.

*enfant qui crains la vie au rire dur et fier  
 qui n'as point encor bu le vin fort du combat,  
 réponds au baiser de la lutte au cœur de reître  
 Enfant choyé, peureux, toi qu'opprime, et abat  
 le lourd manteau de gloire de royaux ancêtres,  
 le vertige t'a pris du sommet paternel.<sup>1</sup>  
 Je t'ai créé pourtant en un jour de bonté,  
 Toi rayon de mon front, mon reflet éternel,  
 et t'ai placé la haut sur le sommet hanté  
 par mes aigles et par ma foudre et par les vents  
 et t'ai mis au dessus de ces êtres serviles,  
 — phare consolant — de ceux qui pleurent souvent.  
 Vers la plaine noyée en l'ombre bleue, ô vois,  
 enfant des soirs d'orgueil d'un roi silencieux :  
 dans la nuit, des bas fonds, des yeux levés vers toi  
 veulent voir le soleil se lever dans tes yeux.  
 Une plainte a vibré jusqu'aux sommets altiers !  
 Ecoute encor: des cris et des rires impies —  
 Ont traversé l'espace et meurent à tes pieds ;  
 Le rire sacrilège au jour de deuil s'expie,  
 Fils de l'aurore douce et des cieux triomphants,  
 verse sur les rieurs le dédain d'un pardon.  
 Sois sans armes, sois nu, garde une âme d'enfant,  
 sur l'abîme étends tes mains pleines de rayons.  
 Viens ! du seuil patrial le sépare la vie,  
 je suis le feu qui brille au delà des flots noirs,  
 les temps, les temps viendront où ton âme ravie  
 chantera le bonheur sans fin de me revoir.  
 Viens! car je t'ai frayé le chemin triomphal  
 parmi les lâches pleurs et les rires méchants  
 et j'ai mis près de toi le rêve sororal  
 dont partout te suivra l'immarcessible chant.  
 Marche, annonçant partout aux échos assombris  
 le frisson caressant de l'aube maternelle :  
 montre l'illusion dont l'on âme s'éprie  
 consolante aux vaincus des défaites réelles.  
 Passant d'un jour, né le matin, qu'emportera  
 le soir, voleur furtif, en son rouge manteau,  
 viens ! de mon infini vers toi j'étends les bras ;  
 tu t'étonnes déjà de m'entendre si tôt.  
 Tu parus droit en une auréole gothique  
 pour ne jeter qu'un cri, pour ne faire qu'un geste :  
 jaillisse, à ton appel, du sol la fleur magique  
 de la foi revenue aux merveilles célestes !*

*En route ! et que ton glaive au soleil étincelle,  
des vols d'or sillonnent l'air soudain parfumé,  
du ciel rose ont neigé des violettes frêles,  
et le monde l'écoute à l'espoir ranimé.*

\* \* \*

LE POÈTE.

*De loin et dans mon cœur une voix a parlé  
et j'ai compris. J'irai dans la royale escorte  
de mes rêves casqués par la ville et les blés.  
avec l'éblouissante et joyeuse cohorte  
de chants devant mes pas bourdonnant en essaim ;  
déjà m'entraînent loin des angéliques fées  
mes sœurs, dès le berceau, qui se donnent la main ;  
d'autres ont ramassé des gerbes en trophée,  
présentant à ma lèvre un calice enchanté ;  
quand, pelerin, je crains les dangers du voyage,  
des palmes, des rameaux devant mes pas portés  
ont de mon front pali dissipé les nuages.*

\* \* \*

*O toi vers qui je vais le cœur gonflé d'espoir,  
Mère Auguste, Beauté, qui m'as rendu la foi,  
Salut ! dans mon exil je puis apercevoir  
ton sourire penché de l'infini vers moi.*

*Je crois ; je ne crains plus de jamais succomber,  
une immense bonté dans l'air frissonne et vibre,  
des bras mystérieux m'empêchent de tomber,  
et du rire du gnome un vengeur me délivre.  
Le soleil ancestral me vêt de son éclat,  
vieillard royal, soudain devant moi rajeuni,  
et ses rayons vivants dressent devant mes pas  
l'escalier flamboyant qui mène à l'infini.*

*Les lutins de la nuit ne me nargueront plus.  
O foi des anciens jours, salut, salut, salut !*

*J'espère — aux lendemains consolants et vengeurs  
au retour pour jamais dans l'antique patrie  
que je retrouverai, fatigué, voyageur  
ébloui sur le seuil du palais de féerie*

*Je dirai mon espoir par la route sans fin  
à ceux qui sont courbés sur le sol infécond ;  
ils verront du pressoir jaillir rouge le vin  
et la moisson d'espoir luire avec les blés blonds.*

*La bas est la maison, mes yeux ne cherchent plus,  
clair espoir rallumé, salut, salut, salut !*

*J'aime, J'aime, o mon cœur étouffé de sanglots,  
mes yeux, mes yeux noyés de larmes qui voilèrent  
la splendeur des demains à mes regards éclos !  
Qu'importent les sanglots et les larmes amères !  
Ah! saigne la blessure, et rayonne mon front  
du diadème ardent d'où tombe le manteau  
de douleur qui me fait, hôte orgueilleux des monts,  
semblable aux malheureux découragés trop tôt.*

*Fraternels messagers du ciel bleu descendus,  
Amour, Espoir et Foi, salut, salut, salut !*

*O calme des forêts, en avril, pacifiques !  
les feuilles mortes font un pelage éclatant  
de fauve au sol caché. Mais la terre palpite,  
Se fleurit pour l'accueil des courriers du printemps.*

*O forêt grave et nue. ô forêt endormie  
à l'heure du matin. Le souffle haletant  
d'un beau rodeur sous bois poursuivant une amie  
invisible, s'élève et passe par instants.*

*Un murmure grandit, le vent qui passe éveille  
un rugissement doux de lion amoureux :  
des sourds craquements, des bourdonnements d'abeille  
font pressentir la vie aux lendemains heureux*

*O robuste forêt au beau printemps promise  
exulte dans ta force et ta sérénité !  
entends hennir au loin les cavales soumises  
au char du bien aimé vers toi précipité.*

*Il approche. il est là : baiser de fiancailles !  
Fiers, vigoureux amants, le ciel vous a souri ;  
Vierge prise en les bras du fiancé fleuri.*

*Écoutez ! car voici que les cloches pascals  
ont donné le signal de l'éveil et d'amour  
la nature a vêtu sa robe floréale  
et frissonne au lever promis de meilleurs jours.*

*La forêt fremit comme une biche amoureuse,  
les thyrses des lilas s'élancent des buissons,  
Et la vierge effeuilla sur la prairie heureuse,  
des fleurs par les sentiers et de douces chansons*

*O Mère vous semez l'azur d'étoiles frêles  
et vous illuminez de fleurs le sol des champs  
La terre a sangloté comme les tourterelles  
Et puis, folle d'amour, au ciel lança des chants.*

*En marche ! mon triomphe ira parmi la foule  
Sonnez, buccinateurs ! l'airain de vos fanfares  
couvrira le bruit sourd qui s'éteint de la houle  
des cris exaspérés et des clameurs barbares*

*Je vais, dans la splendeur de mon exil mouvant  
je vais parmi la foule et l'horreur des batailles  
inattentif aux cris, hautain, jetant au vent  
par les plaines, les monts, de brillantes semailles  
sans même désirer les voir un jour germer.  
Me précédant la bas, mes désirs envolés  
déjà heurtent au seuil du beau palais fermé,  
au seuil hospitalier dont je suis exilé.*

LÉON SOUGUENRT.

Pâques 1897.

---

## DICTIONS.

Devers l'arbre, devers le soleil filtrant à travers l'arbre,  
sous la pluie de ses mille rais, où se mêlent les reflets  
des jeunes verdurees  
et l'or neuf des flèches vibrantes,  
parmi les aromes troublants que soupire la prairie  
sous le ciel candide dans sa robe de Sainte Vierge,  
à côté — tout près — de la rivière petite, peignant le  
printemps



aux miroirs de l'eau qui sourit,  
 clapotante, et jasante avec l'oiseau, joyeux aussi,  
 dans l'émoi des pubertés,  
 — Salut Printemps, bonjour Printemps !  
 Herbes dorées, et haies vermeilles,  
 peupliers somptueux dont les dômes frissonnent  
 attiédés dans l'émoi, et qui regardent  
 la plaine, dont le sein lentement se soulève  
 au travail des moissons en closes.  
 Celles-là crieront la gloire au ciel sublime.  
 Mais le chant précurseur,  
 tout de douceur,  
 languide et lent,  
 tel d'une vierge ignorante et troublée,  
 passe aux ailes des brises langoureuses.  
 Le soir achève le rêve des choses.  
 Le soir en qui se résorbe cette première diction  
 d'amour.  
 Et l'ombre frôleuse sauve les palpitations et les  
 extases  
 qui s'accouent ce soir  
 aux bords de nos routes.

\* \* \*

Laissons partir nos joies emportées par les brises.  
 Si les cœurs frissonnants se souviennent, qu'importe ?  
 Glissent les songes vers les cintres de lumières  
 tandis que la feuille morte,  
 récéleuse de clartés, mortes,  
 fuit gémissante sur le sol déjà durci.  
 Mais la terre garde encore le signe de nos pas  
 L'empreinte nous survit. Que la neige la cache,  
 et que s'acharne la grêle aux apparences  
 Victorieuses, celles-ci toujours diront l'immortalité  
 du Printemps.  
 Et l'ombre frôleuse saura l'éternité du souvenir  
 qui traîne ce soir au ras des routes blanches

\* \* \*

Hors des temps et du lieu  
 croît immuable et fier  
 le lys.  
 Vers lui de tes efforts, l'essor,  
 fougueux et répété.  
 Hors des temps et du lieu fleurit la fleur.  
 Mais la clarté divine qui la baigne,  
 pauvre artiste charnel brûle tes mains  
 terrestres. Et tout effort est vain.  
 L'ombre frôleuse sait la tristesse des fronts,  
 auxquels la chimère inlassable  
 montre la route impraticable

GEORGES VIRRÈS.

---

TRADUCTION DE L'HÉBREU  
**VISIONS D'EZECHIEL**

J'étais parmi les captifs sur le fleuve du Kebar et les cieus s'ouvrirent et j'eus des visions divines.

Et voici : il vint du Septentrion un ouragan, un grand nuage, un feu étincelant et tout autour une lumière éclatante et au milieu comme l'aspect du « hasmal ». (1)

Au centre apparaissait comme la ressemblance de quatre animaux dont l'aspect avait une ressemblance d'homme. Chacun avait quatre formes et chacun avait quatre ailes. Leurs pieds étaient droits, et la plante de leurs pieds était comme la plante du pied d'un veau ; et ils étaient luisants comme l'airain poli. Ils avaient des mains d'homme dessous leurs ailes sur leurs quatre côtés ; et tous les quatre avaient leurs faces et leurs ailes. Leurs ailes étaient attachées l'une à l'autre ; ils ne se détournaient point en marchant et chacun marchait droit devant soi. Quant à la ressemblance de leurs formes ils avaient tous une forme d'homme, une forme de lion à droite, à tous les quatre ; et une forme de taureau à gauche,

(1) « hasmal » désigne ici l'émail. La Vulgate traduit ce mot par électron (ambre) mais les découvertes modernes nous ont appris qu'il faut comprendre par ce mot l'émail brillant dont les babyloniens couvraient leurs briques.

à tous les quatre, et une forme d'aigle à tous les quatre. Telles étaient leurs formes. Et leurs ailes se déployaient par le haut; deux de leurs ailes étaient jointes l'une à l'autre, et deux d'entre elles couvraient leur corps. Chacun marchait devant soi; ils allaient où l'esprit les portait à aller; ils ne se retournaient point dans leur marche. Ces animaux ressemblaient à des charbons de feu ardents. C'était comme l'aspect des flambeaux, et ce feu courait entre les animaux; le feu était éblouissant et il en sortait des éclairs. Et les animaux couraient et revenaient comme la foudre. (2)

\* \* \*

Je regardais les animaux et voici une roue sur la terre à côté des animaux, devant leurs quatre faces. L'aspect des roues et leur apparence extérieure était couleur de tarsi (3) et toutes les quatre avaient la même forme, leur aspect et leur structure étaient tels que chaque roue paraissait être au milieu d'une autre roue. Elles allaient des quatre côtés et elles ne se retournaient point quand elles marchaient. Elles avaient une hauteur effrayante et la surface des quatre roues était pleine d'yeux tout autour. Quand les animaux marchaient, les roues marchaient à côté d'eux et quand les animaux s'élevaient au dessus de terre les roues s'élevaient aussi. Ils allaient où l'esprit les poussait à aller, là où l'esprit les portait à aller; et les roues s'élevaient avec eux, parce que la volonté des animaux était dans les roues. Quand ils marchaient, elles marchaient; quand ils s'élevaient de terre, les roues s'élevaient avec eux, car l'esprit des animaux était dans les roues.

\* \* \*

Au dessus de la tête des animaux était la ressemblance d'un firmament, ayant l'aspect d'un cristal éblouissant, il était étendu sur leurs têtes, au dessus et au dessous du firmament. Sous ce ciel, leurs ailes étaient droites l'une contre l'autre et ils en avaient chacun deux qui les couvraient, chacun deux qui couvraient leurs corps.

J'entendis le bruit de leurs ailes comme le bruit des grands eaux ou la voix, la voix du Tout Puissant; quand ils mar-

(2) Cette partie de la vision du Prophète, nous rappelle d'une façon frappante les taureaux ailés de Korsobad.

(3) « tarsi » mot hébreu qui désigne probablement le saphir.

chaient, c'était comme le bruit d'une grande foule, comme celui d'une armée ; quand ils s'arrêtaient, ils baissaient leurs ailes. Et il se faisait un bruit qui partait du ciel étendu sur leurs têtes, lorsqu'ils s'arrêtaient et laissaient tomber leurs ailes.

\* \* \*

Au dessus du ciel qui était au dessus de leurs têtes était comme une espèce de pierre de saphir, en forme de trône et sur cette ressemblance de trône était une forme ayant comme l'apparence d'un homme en haut, au dessus.

Et je vis encore comme l'aspect du « hasmal » comme la ressemblance du feu, au dedans duquel était cet homme et qui rayonnait tout autour depuis la ressemblance de ses reins jusqu'en haut et depuis la ressemblance de ses reins jusqu'en bas, je vis comme la ressemblance du feu et de rayons, autour de lui comme la ressemblance de l'arc qui est dans la nue aux jours de pluie. Telle était la ressemblance de la splendeur qui rayonnait tout autour, telle était la ressemblance de la forme de la gloire de Javeh.

JOHAN NILIS (trad.)

---

## *Réveil de Mai.*

*C'est l'aube et voici que la cloche a sonné  
sa prière claire  
avant que soit née  
la fête solaire  
qui valumera aux coteaux gazonnés  
l'or des renoncules.*

*L'azur est un beau pré, voilé de crépuscule  
où se ferment les fleurs stellaires.*

*L'écho de la cloche éblouit le silence,  
une lucur rosâtre entr'ouvre l'ombre et danse  
en papillons brillants dans la feuillée nouvelle.*

*Mais déjà tout le long des lointains nébuleux  
s'étend la mer paisible et pure du ciel bleu  
où les nuages lents semblent des caravelles.*

*Et là bas au bout des sillons  
avec leurs gais toits vermillons  
les maisonnettes du hameau  
les maisonnettes aux murs clairs  
ont du soleil plein leurs carreaux  
et le petit clocher monte tout droit dans l'air.*

*La vie ravie s'éveille aux prières des cloches.  
et les vieux lierres qui s'accrochent  
aux pignons des vieilles maisons  
sentent monter la sève au milieu des chansons.*

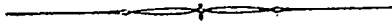
*Et les vachers et les bergers  
ouvrent les portes des étables.  
O ! l'herbe fraîche et délectable !  
fête des bêtes aux prairies !  
O ! les pommiers qu'on fait neiger !  
fête des enfants aux vergers !*

*Et dans le ciel fête à Marie !*

*Et vous que n'a pas réveillés  
la prière des cloches saintes,  
vous qui n'avez pas vu les cieux émerveillés  
de voir combien les champs sont beaux  
et n'avez pas senti le parfum des jacinthes,  
ni des roses en fleurs autour de vos tombeaux,  
la terre où vous dormez doit vous être moins lourde,  
terriens, car c'est à vous qu'elle doit sa beauté.  
Aux rires des enfants si votre oreille est sourde  
si vos yeux ne voient plus les gazons veloutés  
où, neige de Printemps, les fleurs des pommiers tombent,  
Espoir ! la Croix du Christ s'élève sur vos tombes !*

Mai 1897.

GEORGES RAMAEKERS.



## L'ART LITTÉRAIRE

au Parlement.

(Extrait du discours prononcé par M. HENRY CARTON DE WIART  
en la séance du 13 avril 1897.)

(Discussion du budget de l'Intérieur.)

M. H. CARTON DE WIART. — ... Quant à l'allocation de subsides littéraires, je doute qu'elle ait quelque efficacité ; mais, aussi longtemps que des subsides de ce genre resteront inscrits au budget, j'insisterai pour qu'il en soit fait le meilleur usage possible. Ceci dépend de l'intelligence et de la conscience du chef du département.

Puisque le pays lui donne mission de favoriser le rayonnement littéraire — qui consacre la splendeur d'une nation, — qu'il s'acquitte donc de ce rôle avec tout le soin qu'un si beau rôle requiert !

Ernest Hello a écrit cette phrase admirable : « La gloire de la charité, c'est de deviner. » Eh bien, on peut dire que la gloire d'un ministre qui prétend protéger les arts ou les lettres, c'est de deviner. Deviner le mérite là où il se cache. Deviner aussi les besoins là où une intervention respectueuse peut corriger l'inaptitude des vrais artistes dans la lutte pour l'existence. *Ces quelques dix mille francs mis à votre disposition pour encourager les lettres, ne les galvaudez pas, ne les deshonnez pas !* Si je consulte les documents, déjà anciens il est vrai, qui ont été fournis à la section centrale, je dois constater, hélas ! dans l'indication de la plupart des encouragements donnés à la littérature, un arbitraire ou une incompétence qui suffiraient, s'ils étaient invétérés, à nous faire repousser à l'unanimité des crédits si mal employés.

Sur une somme d'environ 10,000 francs pour la littérature française, nous voyons accorder 1,000 francs à un très haut fonctionnaire honoraire du département de l'intérieur et de l'instruction publique !...

Je ne voudrais pas relever l'un après l'autre les subsides indiqués dans la liste remise à la section centrale. Ce serait manquer à la charité. Il n'en est pas moins vrai que les noms qui figurent dans cette liste n'ont, pour la plupart, que des

rapports fort lointains, tout au plus des rapports de courtoisie, avec la littérature et les arts !

Je crois que l'on peut, en cette matière, s'inspirer utilement de ce qui se pratique dans les pays étrangers, en France notamment. Il existe en France — ce n'est malheureusement pas le cas chez nous — un grand nombre de prix et de fondations de tout genre qui rendent la vie littéraire plus facile qu'ailleurs. Mais la France indépendamment de ce moyen, a une façon discrète et ingénieuse d'encourager ses écrivains. Elle leur donne la préférence dans la désignation lorsqu'il s'agit de pourvoir à certains emplois, lorsqu'il s'agit, par exemple, de nommer certains fonctionnaires aux bibliothèques, aux archives, aux musées et même dans l'enseignement et l'administration. Voilà des occasions que l'on devrait saisir pour favoriser les littérateurs qui ont fait leurs preuves en leur permettant de poursuivre leurs travaux littéraires à l'abri des soucis absorbants.

Musset, Leconte de Lisle, de Bornier, bien d'autres encore ont dû à des désignations de ce genre d'avoir la tranquillité matérielle assurée.

Il y a un autre moyen que je veux indiquer à l'honorable ministre : c'est d'employer une part des subsides, puisque ces subsides existent et qu'il faut les épuiser, à encourager, sous forme de souscription et d'abonnements, les publications périodiques littéraires.

Les publications de ce genre deviennent nombreuses en Belgique et leur multiplication est un indice évident du développement de notre esprit littéraire. Les jeunes talents s'y essayent et s'y affirment. Ces revues n'ont aucun souci de lucre. Loin delà, elles vivent parfois de sacrifices.

Puisque le culte des belles-lettres est toute leur raison d'être, l'argent que le ministre doit dépenser ne trouverait-il pas là à s'employer utilement.

Or le département de l'intérieur et de l'instruction publique, loin d'en agir ainsi, a rogné, si mes renseignements sont exacts — et pour en faire bénéficier Dieu sait quel budget-tivore ! — quelques-uns des rares abonnements qu'il souscrivait à ces publications. Nous assistons en Belgique à un véritable renouveau en matière littéraire ; nous voyons des groupes de jeunes gens, admirablement désintéressés, aller au beau avec toute leur âme et traduire leurs impressions

esthétiques dans des proses et des poésies qui, pour être parfois de deuxième ou de troisième ordre, si on les compare à des chefs-d'œuvre, n'en sont pas moins de nature — par leur ensemble — à rehausser le niveau littéraire de notre pays et à lui donner une certaine auréole d'intellectualité et d'art qui lui faisait terriblement défaut. A des manifestations aussi intéressantes, on ne devrait pas marchander quelques subsides qui honorerait l'argent public. Il existe beaucoup de ces publications dans notre pays : je vous signalerai *la jeune Belgique, le Coq rouge, Durendal, La Lutte, le Magasin littéraire, la Revue générale*, etc., toutes revues qui s'occupent de littérature française.

N'oubliez pas que, lorsqu'il s'agit de la production des œuvres d'art, picturales ou plastiques, l'Etat n'hésite pas à faire d'importantes commandes à de jeunes peintres, à de jeunes sculpteurs.

La littérature, elle, ne travaille pas sur commande. Mais ces encouragements peuvent trouver leur équivalent dans les souscriptions et les abonnements que je viens de signaler.

Voilà, messieurs, les brèves observations que je croyais devoir présenter au sujet de l'article 41.

L'honorable ministre de l'intérieur et de l'instruction publique a déjà prouvé, notamment par plusieurs nominations dans l'enseignement moyen, qu'il savait discerner et encourager le mérite littéraire. Par atavisme comme par tempérament, il a l'amour des belles choses. Le seul danger que nous pourrions redouter, c'est que le rôle de mécène officiel que l'article 41 de son budget lui impose ne soit éclipsé par les autres occupations multiples qui sollicitent son activité. Ces subsides que nous allons voter, qu'il les répartisse par lui-même avec soin ! Faite avec sagesse, cette répartition peut être de quelque utilité à la littérature. *Faite par routine ou favoritisme, elle encourage les pires ennemis de la beauté : le servilisme et la médiocrité d'âme ! »*

—

Tenu dans une enceinte où rarement s'écoute un tel langage, ce langage honore grandement l'éloquent député qui est aussi pour *La Lutte* un confrère littéraire, et — ce discours en est la preuve — un confrère



loyal. Qu'il nous soit permis de le féliciter ici de sa loyauté belle et de ses trop justes paroles.

LA RÉDACTION.

---

## LES LIVRES.

PAUL GERMAIN. — LE NOËL DES FEMMES. — Voici encore une œuvre de valeur, et qui ouvre la collection du *Libre Journal* — cette vaillante revue montoise vivante, et de belle et vermeille santé encore, malgré l'indifférence absolue et parfois même les railleries d'esprit pétillant et neuf, à n'en pas douter, des intellectuels habitants de la ville du Doudou que, seuls, intéressent les suppléments du « Hainaut », les sonnets attendrissants d'Hippolyte Laroche, les cantates et les concerts militaires du Waux Hall.

Mais qu'importe, malgré cette indifférence et ces railleries, le groupe du *Libre Journal* révo, sent, pense, écrit. Si sa cité ne le veut lire, lisons le nous avec d'autant plus de hâte, et parlons en — comme l'occasion s'en présente avec le Noël de Paul Germain.

Oui, donc, le *Noël des femmes* est beau et élevé en sa prose rythmique, riche et ferme, comme gravée sur un cippe de marbre — sur le cippe du tombeau ou git — selon le poète — l'espoir des femmes douloureuses en une rédemption promise et en la pacification de leur chair. Car, malgré le Christ, jamais — dit le poète — elles ne trouveront la Lumière où rallumer leurs lampes éteintes dans leur course folle vers l'amant des carrefours.

Telle l'idée que développe Paul Germain en ce poème. La femme, d'avoir conversé avec le serpent, garde en son âme et ses lombes, je ne sais quoi d'animal, de sinueux, d'insidieux, mais ce que je nie, c'est que le Christ ait prononcé contre elle la malédiction — comme le poète se plaît à le prétendre en une fable impure — et qu'il ait refusé de faire de son cœur le ciboire des Eucharisties. Bien au contraire, son Hostie s'offre à ses lèvres, aussi bien qu'à celles de l'homme et sa main s'abaisse aussi, absolvante et toute emplit de grâce et de Force sur les cheveux — peut être chauds encore de baisers — de l'Eve sept fois impure — comme il le fit jadis sur les cheveux roux de la Madeloino perverse, mais qui avait beaucoup aimé...

EDGAR RICHARDE.

GEORGES PIOCH. — *La légende blasphémée*. — Sous la couverture sanglante — du sang d'un Ephèbe peut être — ce sont, clamés de voix sonore et claironnante et superbe, l'assassinat des Forgerons nouveaux torturant le métal

Pour que s'arment les purs aux luttas vengereuses  
Du souffrant Idéal,

et la vengeance que tirent les Ephèbes de cette mort, après avoir chanté vainement aux Lucifuges,

la joie du vouloir libre et des libres instincts  
et le plaisir des tâches brèves.

La fin de la légende s'éblouit, en une apothéose où l'humanité apparaît en possession de cette joie et de ce plaisir, dans l'Eden retrouvé et rouvert.

Hélas, hélas, je ne crois pas — quitte à recevoir ce beau nom de Lucifuge — je ne crois pas, que cette fausse liberté de l'instinct et du vouloir nous permette de retourner au Paradis d'où fut exilée toute la postérité d'Adam. Car — et ce serait une hypothèse par trop ingénue — ce n'est pas l'homme qui s'exila lui-même de son royaume. C'est Dieu qui l'en chassa. Mais Il vint, annoncé par des milliers de prophéties, Jésus fils de Marie et de l'Esprit. Il n'indiqua pas la voie perdue du

Paradis terrestre, mais de son doigt levé Il nous montra le Paradis céleste, et prononça : « Mon Royaume n'est pas de ce monde »....

Dans le reste du volume viennent encore quelques poèmes brefs et une idylle tous inspirés de la même pensée et qui ne manquent certes pas de beauté. Car si je combats la philosophie du poète je ne manque pas d'admirer ses poèmes — surtout la *légende blasphémée*. La conception en est vigoureuse ample et belle. Georges Pioch s'y révèle quelque peu de la famille des grands aèdes qui annoncent du haut de la montagne, au son des trompettes d'or, les destinées de l'humanité. Je reprocherai au poète de ne pas assez s'occuper du décor. Des tableaux, qu'il eut su brosser grandioses et éblouissants, il ne fait que les ébaucher, à peine les indiquer de quelques mots furtifs.

GEORGES PIOCH. — Tor. — La Transition de ces poèmes grandioses à ces vers d'amour ? La voici et dans les tout premiers vers du livre.

J'ai traîné le remords de n'avoir pas compris  
Que la vie et ma joie exaltaient par ton rire  
Et voici que du rêve où n'avait su proscrire  
Mon erreur, je reviens repentant et dépris.

Que n'est-il pourtant demeuré en son rêve d'un mirage édénique plutôt que de retomber, comme il dit, « sauvé dans le réel ? » Franchement, je le dirai, je n'aime pas ces poèmes d'amour malgré quelques vers assez beaux et quelques poèmes « réussis ». Aucune face ne s'y découvre nouvelle, sous laquelle soit présenté l'amour.

Que George Pioch ne plie donc pas sa taille à cueillir quelque violette au pied d'un chêne.

Qu'il n'emprisonne pas son âme, orgueilleuse et large, en une seconde de spasme lui parût-elle immense — ou en le poème d'une seule femme — fut-elle exquise et belle — mais qu'il la lance, ailes éployées et clamante, en l'ouragan de l'éternel et l'ode de toute l'humanité.

Ah ! quand il daigne être grand que je dois l'admirer :

L'orgueil rocheux des monts troua d'ombre le ciel  
Enfonçant dans l'éclat vainqueur de son mystère  
L'énormité de la vengeance de la terre  
Érouche de la chute et du trépas sublimes  
De ses géants originels.  
Et depuis l'attentat de cette antiquité  
Sur les monts triomphants qui dérobent leur cime  
Dans les nuages violés  
Le ciel non vengé pleure en un or lumineux  
Le sang divin de sa blessure.

EDGAR RICHARDE.

GEORGES BOSTERHAUT. *Les Rancunes*. — Incontestablement, de ce premier livre de Georges Bosterhaut, les meilleurs poèmes sont : *Evocation, Holi ! Tavernier ?* et, surtout, *Défaillance*, qui parurent en la *Lutte*, l'an dernier, sous le mystérieux pseudonyme : LE MASQUE.

S'il se rencontre dans *les Rancunes*, d'autres poèmes moins soutenus et de forme que l'on regrettera, peut-être, surannée, il en est encore où déjà se révèle un écrivain de race et qui ne démentira ce que le maître aimé : Léon Cladel, attendait de Georges Bosterhaut alors que tout jeune, il dirigeait à Paris le *Spartiate*, la *Fournaise* et la *Revue moderne* ; beau temps de batailles ardentes et juvéniles... Tel le *Bohème* dont l'ironie vengeresse est à la société marâtre un beau soufflet d'adieu....

ED. NED.

FRANZ ANSEL. — *L'Idylle d'un Escholier*. — Collection de l'*Escholier*.

Dans cette charmante bluette le délicat poète Franz Ansel nous raconte les amours idylliques de Laure, jeune orpheline, et de Roger l'escholier poète, amours entravées par le traître chevalier d'Arnac.

Dans des vers ailés et — on l'a dit, — à rimes trop riches, lassantes parfois et banvillesques le Poète ressuscite la vie des escoliers d'autan :

Ces escoliers ! toujours moqueurs ! toujours rians !  
 qui croirait que de vers ils sont parfois friands  
 eux qui, de l'aube au soir, assis dans les tavernes  
 ne vont oyant ni racontant que balivernes ?...

Oui ils en sont friands, cher Poète, et leurs joyeux bravos vous l'ont prouvé  
 naguère à la première, au Théâtre flamand. P. M.

EDOUARD DUCOTÉ : *Fables*. — On ne saurait assez louer cette tentative heureuse  
 d'innovation on un genre où depuis Jean de la Fontaine, ce versilibriste du « grand  
 siècle », ne se signalent plus — dans les *Chrestomaties françaises* — que Florian, le  
 Prince de Ligne et le protestant Vinet. Le directeur de l'*Ermitage* bâtit ses affabu-  
 lations sur des gestes humains, non plus sur ceux, — un peu vieillots depuis Esope,  
 — des animaux. Et ses affabulations sont plus élevées beaucoup, que celles  
 d'égoïsme peu noble, ou de « moralité pratique » souvent, de Jean de la Fontaine.  
 Le vers libre est de belle musique légère en ces *Fables* charmantes, dont l'une,  
 l'*Ecuyère et le Clown*, parut à *La Lutte*, l'an dernier. G. R.

JOSEPH SOUDAN : L'ABBÉ FÉLIX KLEIN. — (Extrait du *Magasin littéraire*.)

Publié peu avant le Congrès des littérateurs catholiques à Gand, cette mono-  
 graphie fut comme le premier salut d'enthousiasme à l'âme vraiment sacerdotale,  
 du prêtre admirable qui ne démentit certes point l'éloge, durant son trop éphémère  
 passage parmi nous.

L'abbé FÉLIX KLEIN eût cette gloire de faire connaître à l'Eglise de France et  
 du vieux monde le grand évêque du siècle, en la jeune Amérique : JHON IRELAND,  
 et cette autre : de pouvoir se faire un tel témoignage : « *J'ai passé ma vie à rendre  
 la jeunesse un peu plus chrétienne et les chrétiens un peu plus jeunes.* »

Et c'est œuvre de haute apologétique qu'accomplit JOSEPH SOUDAN en aidant à  
 faire ainsi connaître, à son tour, un Prêtre comme est l'abbé Klein en résumant  
 l'œuvre de sa vie. G. R.

GEORGES RODENBACH : *Le Carillonneur*. (Paris, Flammarion). Ce livre  
 est le plus beau, selon plusieurs, de l'écrivain subtil du *Règne du Silence*, des  
*Vies encloses*, du *Musée de Béguines* et des *Bruges-la-Morte*.

Tous ces beaux livres s'y retrouvent en une harmonie fraternelle. Et c'est, à ceux  
 là qui ont lu, en son entier, l'œuvre du grand Poète, comme un réveil très doux de  
 vie lointaine et vague, ensevelie dans un pieux brouillard mystérisant de rêve...

La table des livres est, souvent, comme leur synthèse. Ainsi celle du *Carillonneur* :  
 *Première partie : LE RÊVE. — Deuxième partie : L'AMOUR. — Troisième partie :*  
 *L'ACTION.*

Le Rêve c'est pour Joris Borluut, le Carillonneur du Beffroi de Bruges, d'y  
 vivre au dessus de la vie, avec l'image aimée de Barbe, la fille de Van Hulle  
 l'antiquaire, et d'éveiller, aux pas du Temps, la chanson des heures très lentes et  
 paisibles comme les eaux des canaux aux courants paresseux, afin de rendre ainsi à sa  
 ville bien-aimée un peu de sa Beauté déchue...

Le Rêve pour l'antiquaire Van Hulle, le collectionneur passionné de vieilles  
 horloges qui ont sonné l'heure autrefois, au temps de la gloire de Bruges, c'est  
 d'atteindre cet idéal : *unifier l'heure* et la joie de les entendre sonner en bel accord  
 mélancolique....

Le Rêve pour Bartholomeus, le peintre, c'est de réaliser en un chef-d'œuvre « la  
 vie silencieuse. »

Et pour tous trois le Rêve c'est revoir la Cause flamande triompher et Bruges  
 secouer son silence de tant de siècles pour renaitre à sa vie lointaine et somptuaire.

L'Amour, c'est, pour Joris Borluut, la désillusion atroce de son rêve de joie auprès  
 de Barbe, dont la lèvre hélas, est trop ardemment rouge et le teint trop bronzé,  
 désillusion dont la douleur s'aggrave encore par la conscience, alors trop complète,  
 que celle qu'il fallait à son cœur d'artiste c'était Godelive la seconde fille de l'anti-  
 quaire Van Hulle, celle dont la chevelure est d'or comme les blés de Flandre et  
 dont les yeux sont bleus comme ses ciels d'été.

En l'Amour mystique et très pur de Godelive, Borluut croit avoir trouvé le

Bonheur, mais voici que la cloche aux deessins obscènes qu'il fait résonner au beffroi, hallucine ses sens et réveille en lui la passion pour Barbe. Et les deux amours, charnels et mystiques, se livrent en son âme affolée le dernier combat, avant le désespoir final, et l'acte de lâcheté qui le jettera devant Dieu n'ayant pas réalisés la beauté de Bruges, pour avoir écouté la voix de la cloche luxurieuse....

Borluut attacha la corde de son suicide à l'intérieur de cette cloche-là.

« Et il entra dans la cloche comme la flamme dans l'éteignoir.

« Ce jour là, le lendemain, tous les jours suivants, le carillon tinta, le jeu automatique des hymnes et des heures recommença, tout le concert aérien s'envola, enquiranda de mélancolie les âmes nobles, les vieux pignons, le cou blanc des cygnes, sans que personne ait senti, parmi la ville ingrave, qu'il y avait désormais — une Ame dans les cloches... »

En regrettant certaines comparaisons des choses profanes aux choses sacrées, et le silence (que plusieurs prendront certes pour approbatif) de Georges Rodenbach en décrivant le suicide de son héros, qu'il nous soit permis de dire ici combien nous admirons et combien nous aimons, dans ce livre surtout, l'écrivain de Bruges, et combien un tel monument ressuscite, pour la ville de Borluut, de grandeur et de gloire....

GEORGES RAMAËKERS.



GA & LA.

Le Poète français ALBERT JOURNET, dont nous publions en tête de ce fascicule un Poème, où se révèle l'ardeur de sa Foi et la sincérité de son talent, n'est autre que l'Albert Jhōney qui fut directeur de *L'Etoile* revue ésotérique de Paris.

Pour avoir cherché la Vérité dans la toute sincérité de son âme d'élite, il lui fut donné de chanter désormais avec nous l'alleluia pascal.

Sitôt que la Lumière l'illumina il fonda en France la *Résurrection* que fièrement il soustitra : *revue catholique d'avant-garde*.

Belle vaillance de néophyte.

En mars 1896 *La Lutte* signalait avec joie sa conversion et cette joie se grandit combien aujourd'hui que nous admirons et chérissons en lui un des plus beaux écrivains de notre renaissance des lettres catholiques !

G. R.

\* \* \*

Un Jésuite le R. P. PACHEU — ce nom est à retenir — vient d'éditer chez Plon à Paris un volume de jugements littéraires — *de Dante à Verlaine* — qui ne manqueront pas de susciter gros scandale parmi les R. R. P. P. NOURRIT de la Compagnie et tous les prudes VALENTIN dont l'œil du Seigneur peut seul dénombrer la légion innombrable.

Miracle inespéré, ce Jésuite a la loyauté de rendre justice au Joris-Karl Huysmans d'*En Route* !

Et, comble à ses audaces, dans un chapitre sur *Paul Verlaine et la mystique chrétienne* il reconnaît dans le Repenti de SAGESSE « un poète de pure inspiration chrétienne et de franche orthodoxie » et que la conversion de Paul Verlaine « est bien conversion par la Pénitence et l'Eucharistie, non les variations d'une religiosité quelconque mais le chant d'une âme qui retourne vers les bras ouverts de l'Eglise, comme la qu'pè vole au lys épanoui. »

Bons jansénistes catholiques glovez les bras au ciel, vous décriant : « Doux Jésus ! où allons nous ! si au sein même de la Compagnie se rencontre un prêtre artiste en plein accord dans ses jugements sur Huysmans et Verlaine avec les jeunes revues catholiques ! »

« Nous avons applaudi des deux mains à la « conversion » de Taxil-la-Crapule, mais nous ne reconnaitrons jamais comme chefs d'œuvre les livres catholiques de Verlaine et d'Illysmans *« parceque ceux-ci ont écrit d'autres livres. »*

Et soyez fiers de la logique de votre charité.

UJLENSPIEGEL.

\* \* \*

La *Revue Blanche* en son n° du 15 avril publie d'EMILE VERHAEREN la conférence qu'il donna à la *Libre esthétique*, en cette séance de commémoration émue, où CHARLES MORICE et HENRY CARTON DE WIART glorifièrent avec lui PAUL VERLAINE.

J'y ai trouvé tant de si admirables paroles qu'elles m'obligent, forcée et beauté, à vous les redire ici.

*« Un grand Poète est celui qui mêle sa personnalité si profondément à la beauté, qu'il imprime à celle-ci une attitude nouvelle et désormais éternelle... »*

*« Parfois les grands Poètes se succèdent comme des antithèses. »*

*« VICTOR HUGO fut un peintre et un rêveur. Il matérialisa la langue.... Une fusion de teintes violentes crispa ses strophes en crinières d'incendie..... »*

*PAUL VERLAINE fut au contraire un musicien et un émotionnel. Il spiritualisa la langue : les nuances, les flexions, les fragilités des phrases le tentèrent. Il en composa d'exquises, de fluides, de tenues.... Il chanta surtout le mysticisme. »*

*Cette exaltation violente et sacrée, cette fusion du cœur dans les brasières du cœur d'un Dieu, cet amour gratuit, affolé, au delà de l'enfer et du ciel, au-delà de toute idée de récompenses ou de châtiement, cette transe divine n'avaient jamais été traduits ainsi, ni dans la littérature française, ni dans aucune littérature moderne. Les effrois, les cris d'une Sainte-Thérèse d'Avila, les adorations d'un Saint-François d'Assise s'affirmèrent avant tout ascétiques et la poésie ne peut qu'accessoirement les réclamer. »*

*Ce sera l'originale gloire de Paul Verlaine d'avoir conçu, vécu et bâti une œuvre d'art qui, à elle seule, reflète en l'agrandissant, la renaissance d'idéalité et de foi, dont ces dernières années ont vu s'épanouir la floraison. »*

*« Un chef-d'œuvre est un morceau de la conscience du monde. »*

\* \* \*

Le Mercredi-Saint fut représenté à la *Maison d'Art* LES YEUX qui ont vu mystère chrétien, dû au grand styliste Camille Lemonnier. Lemonnier n'est pas chrétien, et malgré tout son Art il ne donnera jamais l'illusion de la Foi. Pourtant des instants s'y applaudissent, admirables, telle cette apparition de la Face de Jésus dont le corps se courbe sous la Croix ; Et j'ai pensé à Berlioz le sceptique composant sur un sujet chrétien : la *Naissance de Jésus-Christ*. Tout cela est bien loin de « Sagesse » cependant.

L.

\* \* \*

Au n° de mars-avril du *Magasin littéraire*, en suite des discours sténographiés du Congrès littéraire de Gand, quelques appréciations :

De POL DEMADÉ :

Songez désormais à réaliser *quelque chose*, hors des rhétoriques et des poétiques magnifiquement conspuées. Je sais un beau plan, un programme si vous voulez. Le voici :

*« Nova sint omnia  
Corda, voces et opera. »*

Que tout se renouvelle, les cœurs, les voix et les œuvres, les cœurs par l'idéalisme, les voix par l'éclectisme, les œuvres par le modernisme. »

De RAMAERENS (lettre à J. SORDAN, secrétaire du *Magasin littéraire*.)

« ... Comment susciter un mouvement catholique littéraire, si l'on ne produit pas d'œuvres littéraires catholiques ? Ce n'est pas suffisant, vraiment, quelques vers ou quelques prosas dans les revues. *Ce qu'il faut ce sont DES LIVRES*. Et ne crois-tu pas qu'un *beau livre* chrétien et moderne, soit contre les doctrinaires de lettres, plus éloquent mille fois que toutes ces vides et tapageuses polémiques en faveur du mouvement jeune ?

» Sans doute il est urgent parfois de tomber quelque cuistre, surtout s'il se rencontre dans nos rangs, voire dans une revue qui se prétend jeune ; mais que nos œuvres, écrivains catholiques, soient plus nombreuses, dix fois, que nos critiques, si nous voulons sincèrement que l'art retourne à sa source éternelle.....

Nous qui possédons le vrai Nom de La Beauté, notre devoir est de le crier à tous ceux qui cherchent la Beauté totale en errants douloureux et déçus, afin que bientôt et partout l'Art soit pour Dieu !

De l'abbé FÉLIX KLEIN :

« Vous nous donnez déjà des Rodenbach et des Verhaeren : nous attendons de vous plus et mieux encore. Des fécondes plaines de Flandre, l'art chrétien espère en littérature l'équivalent des grands peintres qu'il en a reçus. *Exoriare aliquis* : Oui, que de chez vous de grands talents, des génies surgissent, et que bientôt, la plus catholique nation du monde nous donne, comme écrivains, l'équivalent de ses Van Eyck, de ses Pourbus, de ses Rubens ! Vous avez la foi, la jeunesse, l'intelligence, la victoire elle-même : ô mes amis de Belgique, faites nous part de votre enthousiasme, ressuscitez-nous au contact de votre vie ! »

De FIRMIN VAN DEN BOSCH :

« Jeunes gens d'aujourd'hui, aux œuvres ! La période de déblaiement est close ; la période d'édification est ouverte.

« Vos anciens vous ont conquis le droit de revêtir la vérité éternelle des formes fulgurantes ou délicates de l'Art de ce temps ; faites, mieux que nous et plus que nous, des livres où votre Foi soit magnifiée et où votre siècle soit glorifié.

» Et puis de temps à autre n'oubliez point de faire le tour de la plaine où la fronde de vos aînés coucha les Philistins et assurez-vous qu'aucun d'eux n'a velléité de se réveiller. »

\* \* \*

Au Salon des Beaux-Arts, à l'Exposition de Bruxelles, admiré, parmi des tas de croûtes : Un FRÉDÉRIC de toute beauté : *Le Peuple*, tryptique où des gamins jouant aux cartes, des fiancés, des mères allaitant leurs progénitures, des ouvriers trimant dur, et tout au fond du panneau principal des drapeaux rouges aux fenêtres de la rue pauvre et tumultueuse — Et deux BURNÉ-JONES très connus : *L'Amour dans les ruines et la Roue*.

PICTON.



## LES REVUES.

LA RESURRECTION, *revue catholique d'avant-garde*, Directeur A. JOUNET. (St. Raphaël, Var. — Abonnement annuel 3 francs.) Cette revue est l'une des plus intéressantes que nous connaissons. Sous le titre : *La Doctrine catholique et le monde nouveau*, notre confrère valliant ALBERT JOUNET y démontre l'accord harmonique de la Vérité catholique et de tous les Progrès de la Pensée moderne. Nous en reparlerons bientôt.

LE SPECTATEUR CATHOLIQUE a interrogé des notabilités du clergé, de la politique et de la littérature sur *la question d'Orient* et publié leurs réponses dans son plus récent n° dont l'intérêt est ainsi très actuel et très haut.

LE MAGASIN LITTÉRAIRE nous donne, en un superbe n° double, *compte-rendu du Congrès de Gand*, la *conférence* de M. L'ABBÉ KLEIN sur l'*Idéal littéraire* et de très beaux vers de notre rédacteur PAUL MUSSCHE : *Soleil couchant*.

LA PAIX depuis que POL DEMADE en est le directeur littéraire publie — à côté de polémiques « sociales » que nous sommes loin d'applaudir, — de belles proses et de bons poèmes, tel le conte admirable de POL DEMADE : *Soir de Race*.

*La Lutte* remercie la *Paix* des bienveillantes paroles qu'elle prononça à son égard.

LE SILLON revue catholique de Paris, publie d'intéressants articles de MM. OCTAVE HOMBERG, PAUL RENAUDIN, ROBERT VAN DER ELST, FRANCIS BOHAN.

L'ERMITAGE et la REVUE BLANCHE soutiennent leur renom de grandes revues jeunes de France ainsi que le MERCURE.

DURENDAL a de beaux vers de THOMAS BRAUN et FRANZ ANSEL et, surtout, un engeulement sublime de LÉON BLOY à l'adresse du « *Gentilhomme Cabaretier* » aujourd'hui, — grâces à Dieu ! — défunt. Une impression d'A. GOFFIN et l'*Obole* de FIRMIN VAN DEN BOSCH.

LA PROVINCE NOUVELLE publie de délicieux vers de son directeur LAURENT SAVIGNY. — La TRÈVE DIEU nous donne du Poète YVES BERTHOU : un poème chrétien *A Daniel de Venaucourt*.

L'AUBE et le MENESTREL sont deux nouvelles revues littéraires de Bruxelles, où les noms d'ALPHONSE BLANC, JOMEAUX, BISCHOPS, etc.

LA REVUE NATURISTE insère de MAURICE LE BLOND une bonne étude sur le poète MICHEL ABADIE et d'EUGÈNE MONTFORT une exquise prose sur : l'*Éducation sentimentale des petits enfants*.



Vient de paraître dans la  
collection de "LA LUTTE"

Hymnaire

du

printemps

par



Georges  
Ramaekers

Ce volume de vers tiré sur papier  
fort est orné d'un frontispice

peint à la main  
par l'auteur.

Prix: 2 frs.

Goffinet, éditeur,  
Arlon.

# LA LETTE

« l'Art pour Dieu ! »

REVUE CATHOLIQUE  
D'ART

## Sommaire du n<sup>o</sup> de Juin 1892.

Franz Ansel : .. Vers l'inconnu.

l'abbé Armand Thiéry : De la Bonté et de la  
Beauté.

Louis Delattre : .. Le Couvreur.

Edgar Richaume : Cloches de crépuscule et chant  
de cop à l'aube.

Edouard Téb : Et chante l'alouette....

Charles Droupy : .. Rancœur.

Anne Thierens : .. Des soirs.

Albert Jounet : ... Chez les Clarisses de Lourdes.

Georges Ramaekers : Un grand méconnu.

Blanc Saint-Bonnet : Des temps Présents.

Chronique des livres

par : Paul Mussche — Edgar Richaume — G. Ramaekers.

Vijlenspiegel : Ça et là.

Les Revues.

# LA LUTTE

REVUE CATHOLIQUE D'ART  
15, Place Van Meÿel, à BRUXELLES.

## COMITÉ PATRONAL :

MM. VALÈRE MABILLE — LÉON SOMZÉE — AMÉDÉ DE BRESOUT.

*Directeur* : GEORGES RAMAËKERS.

*Secrétaire de rédaction* : JOHAN NILIS.

## Rédaction de LA LUTTE :

ERNST DELTENRE — CHARLES LEMBOURG — PAUL  
MUSSCHE — F'DOUARD NED — JOHAN NILIS — ERNEST  
PÉRIER — GEORGES RAMAËKERS — EDGAR RICHARME —  
GEORGES VIRRÈS

## Principaux collaborateurs :

Franz Ansel — Thomas Braun — Georges Brigode — Victor  
Charbonnel — Paul Crokaert — Edmond De Bruijn — Mgr  
de Harlez — Louise et Louis Delattre — Willem Delsaux  
— Pol Demade — Charles Droupy — Henri de Régnier  
— Max Elskamp — Henry Ghéon — Joris - Karl  
Huysmans — Albert Jounet — Georges Le Cardonnel  
— Alfred Iemaire — Camille Lemonnier — Jehan  
Maillart — Georges Marlow — Charles Morice —  
Georges Oudinot — Victor Remouchamps — Georges  
Rodenbach — Blanche Rousseau — Léon Ryck —  
Laurent Savigny — Camille Schiltz — Joseph Soudan  
— Léon Souguenet — Anne Thierens — L'abbé Armand  
Thiery — Firmin Vanden Bosch — Emile Verhaeren —  
Francis Vielé-Griffin.

## LES AFFICHES CI-DESSOUS

sont en vente chez nos dépositaires, et aux bureaux de la revue:

1<sup>o</sup> Affiche de « *La Lutte* » (2<sup>e</sup> couleurs)

PRIX (majoré) 2 FRANCS.

2<sup>o</sup> Affiche des « *Poèmes catholiques* » d'ED. NED (cinq couleurs)

PRIX (majoré) 2 FRANCS 50.

3<sup>o</sup> Affiche (nouvelle) de « *L'Hymnaire du Printemps* »  
de G. RAMAËKERS.

PRIX : 2 FRANCS.

Ces trois affiches ont été tirées par la MAISON JUMPERTZ.

## DÉPART VERS L'INCONNU.

Fragment de :

*La Couronne d'ombre, poèmes d'amour.*

*Dans le jardin baigné d'ombre bleue, il s'élève  
Une rumeur pareille à celle de la mer ;  
Et les nuages blancs semblent, sur le ciel clair,  
De lents voiliers voguant vers des grèves de rêve.*

*Voici pour notre Amour l'heure d'appareiller  
Et de partir, ainsi que ces légers nuages,  
Vers les mystérieux et paisibles rivages  
Où la langueur du soir convie à sommeiller....*

*Que tes yeux sont brillants ! que cette nuit est belle !  
Comme une bonne étoile, ô ma sœur ! ton regard  
Me sourit en silence et m'invite au départ ;  
Tandis qu'au loin, la voix des arbres nous appelle :*

*Car il nous attend là, ce bonheur inconnu  
Dont la seule espérance a mis notre âme en fête !  
Et déjà son approche, à présent, inquiète  
D'un trouble tout nouveau notre cœur ingénu.*

*Mais qu'une telle angoisse a de douceur divine !...  
Pendant que nous marchons, recueillis, je sens bien  
Ton bras, timide encor, frissonner sur le mien ;  
Et tes yeux clos voilent des pleurs que je devine.*

*Pourquoi donc trembles-tu, dis-moi, ma chère enfant ?  
Le mystère est si doux à qui sait le comprendre !  
Il n'est pas de chanson plus suave au cœur tendre  
Que le lointain soupir des arbres dans le vent.....*

*As-tu peur du pays où l'Amour nous entraîne  
Et qu'au seuil de l'éden qui s'apprête à fleurir,  
Des parfums ignorés ne nous fassent mourir  
Sans avoir vu la fin de cette nuit sereine ?*

*Ah ! si telle est ta crainte aux beaux jardins obscurs,  
Laisse monter en toi cet émoi plein de charmes !  
Le bonheur est meilleur qui naît parmi les larmes,  
Et les matins mouillés rendent les jours plus purs.....*

FRANZ ANSEL.

---

## De la Bonté et de la Beauté.

Pour être artiste, il faut être bon.

Il faut être bon soi-même pour donner aux objets cette splendeur de bonté, cette perfection marquée qui constitue la beauté.

Et être bon, cela veut dire savoir se donner ; l'artiste doit savoir se dévouer à sa besogne, y donner son temps, tout son cœur, ses préoccupations.

Il faut qu'il sache se dépenser. Celui qui repousse l'effort pénible, celui qui ne veut pas être travailleur consciencieux et dévoué, comme aussi celui qui ne s'occupe des choses d'art que pour en jouir, et non pour produire péniblement les œuvres artistiques au prix de tous ses labeurs et de ses lourdes peines, tous ceux-là ne peuvent qu'être étrangers aux joies fières du travail artistique.

Mais au contraire celui qui, en son cœur, porte quelque trésor de bonté, cette bonté se manifeste au dehors de lui ; elle produit des actes ; et elle resplendit dans les œuvres.....

Oui, ce qui nous donne de produire des œuvres, c'est le dévouement que nous savons avoir. En art aussi, c'est en sachant soi-même se donner à tous et de tout cœur, qu'on crée des œuvres ; il faut pour faire les choses belles, y vouer son énergie et son dévouement. Que voulez-vous, l'artiste n'est pas seulement celui qui admire égoïstement autour de

lui, c'est celui qui s'impose la peine d'étudier et de comprendre les objets, pour ensuite les livrer charitablement à d'autres tels qu'ils sont rendus saisissants par sa pensée artistique.

L'artiste ne veut pas seulement ressentir, il veut donner de son impression admirative une expression, — qui la traduise et la manifeste.

Pour que les autres, eux aussi, aient la joie d'admirer, il se dévoue à son œuvre. Et c'est pourquoi l'artiste doit être bon, parcequ'il doit se donner.

C'est le secret des œuvres, il faut s'y sacrifier ; et, s'il s'agit d'œuvres d'art, il faut se donner pour en ressentir la splendeur, et surtout il faut se donner, pour leur faire reproduire l'idéal qu'elles doivent réaliser et pour les mener au but de beauté qu'on a en vue.

S'il est vrai de dire qu'il y a du dévouement d'âme à s'intéresser autour de soi à ressentir ce qui nous entoure, il en faut à la fois plus pour étudier, pour comprendre et surtout plus pour agir et pour produire le travail.

Quoi qu'on fasse toujours, travailler reste pénible. Mener à bien quoi que ce soit, demande intimement notre cœur, notre sympathie, un sacrifice de nous à l'œuvre à laquelle nous nous employons.

Aussi les œuvres que nous inspire cette sympathie, sont d'autant plus belles que notre compréhension a été plus profonde, et que notre œuvre le manifeste plus parfaitement.

Ainsi la beauté est fondée sur la bonté. La beauté n'est que la bonté, en tant que celle-ci est manifestée ; mais la bonté, précisément parce qu'elle est la bonté, tend d'elle-même à se manifester ; ainsi elle tend à devenir la beauté, et c'est cette tendance du bien à se manifester qui lie intimement le beau et le bien.

Cette doctrine (1) dans toute sa profondeur a été dès l'origine celle des philosophes chrétiens ; elle est aussi restée la doctrine pratique du peuple ; et elle se vérifie pour lui dans les moindres choses familières.

Par exemple, au point de vue de la bonté, quel est le meilleur cheval ? C'est celui qui a le plus d'aisance, de force, de rapidité à la course ; naturellement ces bonnes qualités tendent à se manifester par l'extérieur même du cheval :

(1) Saint Donys l'Aréopagyte. *Traité des noms divins*. Saint-Thomas comm. de div. noms et 1A, 2X, 9. 18, 1.

aussi le plus beau cheval est-ce celui dont les qualités apparaissent dans sa tenue, sa forme, et en toute son allure.

De même, dans l'art industriel, la plus belle maison est celle qui loge le mieux ses habitants et qui le montre en toutes choses ; comme aussi la plus belle structure est celle qui met en évidence les matériaux et leur action réciproque de pesée et d'assemblage, de façon à faire comprendre à l'œil la solidité, la légèreté, la grâce, la stabilité et la force. De même, en construction le plus bel emploi des matériaux, c'est celui qui fait le plus manifestement, le plus visiblement le meilleur choix d'éléments appropriés.

En est-il ainsi du monde moral ?

Certainement. Au point de vue de la bonté, en tant que chrétiens les meilleurs chrétiens sont ceux qui suivent de plus près la vie de notre Seigneur (1) ; par conséquent leur dévouement chrétien atteint toute sa beauté, quand, inspirés par leur foi, on les voit les plus héroïques aux œuvres de l'Homme-Dieu, sachant mourir en martyrs.

C'est ainsi par exemple que, comme créature, Marie est la plus parfaite splendeur, lorsqu'elle manifeste le plus parfaitement sa condition de créature, rendant à Dieu toute la gloire dont il l'a comblée, soit que, de toute son âme glorifiant Dieu, elle lui dise le solennel et humble *Magnificat* ou que, plus humble encore, elle se montre vraiment créature par la confession et sa dépendance, se disant elle-même : la servante du Seigneur.

L'ABBÉ ARMAND THIÉRY.

*Professeur à l'École St-Thomas, Inst. sup. de Philosophie  
de l'Université de Louvain.*

---

## Le Couvreur.

---

Quand on descend le grand chemin qui traverse le village, on ne peut s'empêcher de fixer les yeux sur le clocher de l'église ; et, si l'on est deux, de discuter le côté où il penche.

---

(1) *Summa ingenuitas ista est in qua servitus Christi comprobatur.* (Breviarium, office du 5 février).

« Eh bien, finit-on toujours par dire, ne va-t-on pas bientôt le réparer ? » Un côté entier du cône est dénudé d'ardoises ; la tempête du printemps l'a achevé, si bien qu'il semble le cou d'une vieille poule qui mue et montre sa peau grise entre les plumes luisantes.

D'ailleurs, chaque génération a droit au spectacle d'une réparation du clocher. C'est un vieil usage.

Or, il y a des jeunes hommes qui ont passé les après-quatre-heures de leur enfance à jeter des pierres dans les carreaux verdâtres à mailles de plomb de l'église, et vers les auvents ardoisés au travers desquels s'aperçoivent les charpentes des cloches. Le clocher est la pointe de leur vie ; le coq édoré qui chante là-haut, c'est ce qu'ils espèrent tous les jours et pourtant ne toucheront jamais. Ne verront-ils pas, enfin, un homme au moins, qui le touchera ?

Leurs pères, dans leur jeunesse, ont vu le couvreur là-haut.

« Quoi ? Il grimpeait au clocher ? — Oui — Et il clouait des ardoises sans se tenir ? — Oui, une journée entière. Il monta dans la tour et sortit par le trou, là, là ! Il était attaché à une corde passée autour de ses reins. Et au soir, il redescendit dans la tour par ce trou qu'on ne dirait pas grand assez pour un martinet. Cette année-là, j'ai vu aussi vider l'étang. Le fond de vase apparut ; les poissons grouillaient et sautaient en luisant, et le ruisseau continuait de couler son filet d'eau au milieu.

— Ah ! répondait l'enfant alléché, quand vont-ils donc se mettre au clocher, que je voie ça aussi ? Ils sont en retard de dix ans. Et les tout petits qui regarderaient n'y auront pas droit ; car ce n'est pas leur tour encore. »

Enfin, la nouvelle se répandit que le conseil de fabrique de la paroisse cherchait un ardoisier qui se chargeât de couvrir le clocher. On s'enquit près de Pierre Poilu, l'ardoisier du village, s'il le voulait. « Oui, il l'aurait bien, dit-il, mais il était trop vieux, dit-il. Il ne voyait plus



sans lunettes et le vent lui troublait la vue. » On chercha ailleurs.

Dans un village voisin, on trouva un jeune ardoisier. Il venait de s'établir à son compte ; il couvrait très bien aussi les meules à l'automne et les toits de glui. Il avait une moustache d'un chatain très clair et la peau si rose qu'il semblait qu'on y voyait courir le sang. Les midis, après les repas, il se mettait devant la maison où il travaillait; et son tablier roulé en un paquet, et les mains dans les poches, il disait des polissonneries aux passants. Mais le plus grincheux n'aurait pu s'empêcher d'arrêter pour rire avec lui, tant sa voix était claire et tant étaient vifs ses yeux bleus.

Tous les ans, au carnaval, il portait un costume fait d'une étoffe couverte entièrement de feuilles de houx fraîche cueillies et une à une cousues et juxtaposées. Il semblait un gros buisson en marche avec un bruit de feuilles chassées par le vent. Sur la grand'place où passait le cortège des masques, il serrait les filles de près. Il y en avait maintes, allez, qui se laissaient piquer des feuilles, sachant quel joli garçon il y avait là dessous, et que peut être... Car les filles sont fines, mais comptent toujours sur le hasard, et sur leur chance.

Eh bien, il vint devant l'église au jour fixé, avec ses outils et ses échelles garnies de bourrelets de paille. Le maître d'école avait donné congé aux enfants. Le préau était couvert de villageois. C'était une clair avant-midi d'avril.

Le couvreur fumait sa pipe, en attendant je ne sais quoi; les mains en poches. Il était vêtu de toile bleue fort souvent lavée et pâlie, et qui serrait son corps nerveux. Près de lui, M. le curé devenait tout rouge à force de se rejeter en arrière pour voir la pointe du clocher, en donnant ses explications.

Quel gaillard c'était ce couvreur ! Il riait de tout. Il frappait sur sa cuisse et faisait parfois, sur ses talons, un tour entier, sur lui-même, comme si le plaisir l'em-

portait, quand M. le curé lui tenait, pourtant, des propos pleins de raison, et de prudence :

« Et n'allez pas vous pencher outre mesure. Fermez les yeux si le vertige vous gagne! »

L'instituteur cependant, se rappela les accidents qui surprisent, disent les livres, les aéronautes aux grandes hauteurs. Il donna des conseils aussi au couvreur rose et bleu.

« Respirez plus souvent .. Ainsi, disait l'instituteur en faisant monter et descendre la cage de ses côtes. Car la rare... la raréré... la « raréréfaction » de l'air, si je sais le dire, pourrait vous jouer un vilain tour. »

D'autres vinrent encore lui rendre compte de bonnes idées qui leur venaient tout à coup, et qui ne manquaient jamais d'amuser fort le couvreur.

Ainsi, quelqu'un exprima qu'il devait faire terriblement froid là haut, à tous les vents. Le boucher courut donc chercher, à sa maison, sa casquette de loutre qu'il mettait, l'hiver, quand il allait dans les fermes se fournir de bétail, et il l'enfonça lui-même sur la tête du couvreur. Un autre apporta son plus épais et chaud paletot doublé de flanelle. La vieille demoiselle du préau qui suivait tout ce qui se faisait, de derrière son rideau clos, ne voulut pas être en reste d'intérêt à l'ouvrier qui allait toucher le coq du clocher. Elle lui apporta une petite tartine fourrée de viande que le couvreur avala d'une bouchée en riant. On lui donna aussi un flacon de « goutte » qu'il but en frappant sur sa cuisse, à la joie de voir autour de lui des gens si drôles et si bons.

Je vous demande un peu, il dût passer des guêtres autour de ses mollets pour contenter je ne sais plus qui ; et prendre le bâton qu'un autre lui apporta, pour se défendre du mouquet (qui était un épervier qu'on voyait quelquefois rôder dans le ciel)s'il se montrait aujourd'hui.

Hum ! A présent, il va monter. Il est entré dans l'église. Il gravit l'escalier de la tour. Il paraît aux auvents entre deux feuillets d'abat-son, et fait une

grimace qu'on ne distingue pas, en se penchant vers la foule. Mais le boucher reconnaît bien sa casquette sur la tête du couvreur ; et celui qui a donné son paletot reconnaît bien son paletot ; ils ont plus de plaisir que les autres ; ils sont aussi un peu là-haut, avec l'ouvrier.

Le village est au préau et tient le cou tendu. Et tandis que tous les yeux sont attachés au ciel, maints polissons viennent chatouiller maintes jolies gorges blanches de filles absorbées dans le spectacle, et qui gloussent en criant.

Voilà le couvreur arrivé aux échelles, et le voilà qui s'assied sur une planche attachée à la fine pointe de la tour par une corde, comme à un pivot.

« Ah Dieu ! qu'il est haut ? — Est-ce qu'il touche le coq, pensez-vous ? — Je ne le vois plus ! — Allons, il n'est point si haut que cela. Moi, cela ne me fait pas peur. Je le vois, comme je vous vois. — Moi, je ne vois rien ; mais tout de même je regarde. Tout à l'heure, peut-être verrai-je quelque chose »

De son observatoire, le couvreur aperçoit le pays arrangé comme une arche de Noé sur une nappe. Le ciel est bleu et rose ; et les herbes, sur la terre, sont d'un gris vert qui chatoie avec le vent. Les jeunes blés se couchent et se relèvent et ont l'air de marcher. Les arbres de la route courent par deux, descendent dans les fonds et montent aux collines. Les hameaux sont des poignées de maisons derrière les haies. Dans les champs, des attelages font des lignes et reviennent sur leurs pas. Et le couvreur n'entend aucun bruit.

En se poussant avec les pieds qu'il appuie à la tour, il peut se faire tourner comme à un tourniquet. Alors la foule le suit en bas et galope autour de l'église pour le voir. « Par ici, par ici ! »

Directement sous lui, le couvreur voit le toit de l'église, avec les chenaux pleins de terre et de mousse. Il voit le dessin de la route du village, et les cours. A la fontaine, des femmes qui lavaient se sont arrêtées ; et

tenant du linge en main elles lèvent la tête vers le clocher aussi, et le couvreur voit la tache claire et brillante de leurs visages.

Il n'a jamais été si haut, ni vu tant de ciel sur tant d'herbe et de champ étalés. Lui qui aime à clouer sur les toits en s'allongeant au soleil, il n'a jamais été si bien.

Et même, il laisse à ses pieds le paquet d'ardoises, et les clous et le marteau dans sa pochette. Il ne travaille pas; il tourne et regarde.

Les oiseaux viennent jusqu'à lui; dans toute l'ardeur de leur vol, ils se renversent quand ils le touchent et font brusquement un crochet en montrant leurs ventres et l'envers de leurs ailes...

Or, le couvreur n'a pas voulu descendre du clocher. Il attrape des corneilles, des pigeons sauvages qui nichent dans la charpente en dessous de lui; et c'est sa nourriture; et il boit l'eau que retient le coq de zinc dédoré dans le creux de son dos large comme un bassin. Il se fait tourner la journée durant, et il est fou de la joie de sentir le ciel si clair et sans obstacle développé à ses yeux, et tant de choses vivantes qui s'agitent à ses pieds, à la fois ..

D'en bas, du préau, on le rappelle. On crie. Il y a le boucher qui redemande sa casquette; celui-ci ses guêtres; et celui-là, sa bonne houppelande toute neuve. Ils restent, des heures, la tête levée, à appeler le couvreur, en vain.

Et pendant qu'ils ont le visage en l'air, quelquefois, sur le nez, et quoi que le ciel soit pur et sans nuages, il leur tombe de larges gouttes d'une pluie tiède.

LOUIS DELATTRE.

---

## *Et chante l'alouette...*

*Et chante l'alouette grise, chante d'or  
Toujours plus haut vers les sommets et vers les cimes,  
Et chante l'alouette grise en bel essor  
Vers tout le grand azur de ses fêtes opimes*

*Joie et fête ! c'est le soleil et c'est l'Été,  
La nature riant avec toutes ses lèvres,  
Avec ses fleurs, avec ses arbres de clarté.  
Avec l'amour chanteur de ses oiseaux en fièvres ;*

*Et le rire éclatant des blés sur les côteaui,  
Et des grands bœufs muets qui traînent les charrues  
Et des bons laboureurs aux gestes ancestraux  
Et des poètes fous qui rêvent par les rues.*

*Joie et fête ! Je suis, en essor vers l'Azur,  
L'alouette qui chante un bel hymne de joie  
Toujours plus haut, toujours plus haut, d'un envol sur.  
Cherchant dans les sommets, vers Dieu, la droite voie.*

*Et vous les fleurs, et vous les arbres, vous les blés,  
Toujours plus haut riez votre rire de brise  
Et de soleil, chantez vos chants émerveillés  
Vos chants harmonieux et candides d'église.*

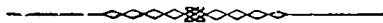
*Et vous les laboureurs recourbés vers le sol  
Toujours plus haut levez vos yeux et vos prières  
Et chantez avec moi le chant de mon envol  
Vers Celui qui vous fit la terre nourricière.*

*Et vous encor, les belles filles qui rentrez  
Au bras de vos promis les beaux garçons de ferme  
Toujours plus haut jetez vos cœurs énamourés  
Vers l'océan d'Amour idéal et sans terme.*

*Et vous Poètes fous, folle sublimité,  
Chantez plus haut le fier Hosannah des Idées,  
Pour que vers l'immuable et céleste Beauté  
Les Ames soient d'Amour sans bornes possédées.*

*Et chante l'alouette grise, chante d'or  
Toujours plus haut vers les sommets et vers les cimes  
Et chante l'alouette grise en bel essor  
Vers tout le grand azur de ses fêtes opimes.*

EDOUARD NED.



## Cloche de Crépuscule

ET

### Chant de Coq, à l'Aube !

---

C'est un spectacle banal à la fois et immense, selon les yeux — et l'âme !

Sous ma fenêtre, au premier plan, des jardins où brille la verdure neuve des parallèles, pommiers et cerisiers défleuris de leurs bouquets, filigranés de rose et de blanc — évocateurs de fiançailles, en l'aurore, — où se meurent les lilas, roussis déjà — comme par les chaleurs trop brutales et flambantes pour la gracilité de leurs clochettes.

Puis, une ligne de maisons, d'un jaune assombri de soir, bêtement cubiques et monotones, chevauchées lourdement, à hauteurs différentes, de l'angle des toits à tuiles rouges, uniformément hérissées de hautes cheminées rectangulaires et néanmoins se silhouettant, pittoresques de la magie crépusculaire.

Plus loin, passé cet alignement de maisons en bordure sur quelque rue, une chapelle découpant, à même le rose du ciel, ses angles aigus d'où s'élançe un clocheton pointu au milieu d'une houle de toits et de cheminées, où se volute parfois — lame de nuit de cette mer — quelque fumée noire, jusqu'à l'horizon, là-bas où s'érige, en sa verdure, rajeunie encore du noir et du banal des maisons, un écran de peupliers touffus.

Et enfin, — écrasant, de l'ampleur belle de ses contours, de la douceur et de la joliesse de ses teintes, toute la laideur et la stupidité des œuvres humaines, — le ciel crépusculaire ! le ciel que soutient un trône de nuages de fer, le ciel que rose de ci de là, une flambée de lueur d'au delà et que frange un reflet d'argent vif.

Et sur ce trône s'érige, triomphal, prestigieux, le soleil de pourpre, dilaté d'orgueil sous le dais immense démesurément des cieux infinis, tendus de bleu et de

blanc — blanc, derrière le soleil dominateur, comme un manteau d'hermine, d'un blanc qui semble fluide et qui s'étend toujours, toujours, et qui se fonce peu à peu jusqu'à devenir, par toutes les exquisés teintes intermédiaires, un beau bleu d'Orient, où brillera bientôt, pour auréoler le front impérial de l'astre, le diadème, or et argent, émeraude et perle, du croissant lunaire et des étoiles.....

Car ce soir le soleil triomphe — triomphe, impérial !  
Et tout le chante et tout l'encense et tout le magnifie !

La ville a dû taire son fracas de voitures, ses bruits de pas, ses cris, ses bourdonnements de vie et de fièvre. Le vent n'ose plus huer les feuillées et les oiseaux. Et eux, oiseaux et feuillées, libres maintenant, tout à leur extase et tout à Lui, oiseaux, gazouillent, un chœur déliré où se dit toute la reconnaissance de leurs poitrines frêles ; feuillées, se taisent, immobiles de toutes leurs feuilles, courbées un peu par l'adoration, élevant les bras de leurs branches et la tête de leur faite, que vient baiser le regard rose de leur seigneur !

Et moi-même, éperdument, vibrant de tout l'être, les yeux fixes et comme hypnotisés par lui, j'avance la tête, le tronc, je tends les bras au triomphateur et à mes lèvres, montent à flots lents et immenses de triomphales hymnes latines

Où, gloire, gloire, au roi de splendeur !

Mais, comme vibre la lyre de mon âme, avec tout ce qu'il y a de pur sur la terre, les oiseaux et les feuillées, et lance son ode vers l'au de là, le réel vient, de sa main calleuse, me clôt les yeux, brutal, frapper les cordes d'argent de ma lyre et saisir, de l'aile, le cri de mon âme, qui s'éployait. Soudainement, une fenêtre s'ouvre, avec un fracas, dissonnant en toute l'harmonie suave du soir et une voix de femme — voix peut être douce et argentée en d'autres moments, mais maintenant, criarde en ces chansons d'oiseaux et ces hosannas

de feuilles — appelle quelque personne en un jardin proche.

O cette voix méchante et dure, qui ne sait se joindre à l'unanime vibrance, ô cette âme, qui du moins ne sait prier, pleurer, en cette minute glorieuse, ô ces yeux en qui ne s'est reverbérée la beauté magistrale du soleil, ces yeux qui n'ont pas su se lever et boire une goutte de lumière !

Et ils sont ainsi tous sur cette terre, tous, ô mon Dieu !

A cette heure, où vous êtes symbolisé par la radiance somptueuse du soleil, en la vénération du soir, dans cette ville il en est tant dont les yeux n'ont pas vu, selon l'éternelle parole du Psalmiste...

Seigneur ils s'en vont par les rues, rieurs, spirituels peut être, bruyants toujours, et ils ne s'arrêtent pas et ne se jettent à genoux, sentant voleter dans l'air, l'aile de vos archanges ..

Ils ont passé alourdis du labeur bête, sentant pétiller en leur cœur le vin mousseux du rut, regardant les yeux des femmes, où si souvent flambent les rouges flammes de la chair, au lieu de regarder votre prunelle large ouverte, là-bas entre les paupières et les cils d'or des nuages.

Ils leur ont murmuré des mots étranges, que n'eussent trouvé des satyres, au lieu de balbutier l'hymne lyrique et grandiloquent de votre crépuscule. Ils ont passé par les rues, comme les fauves, en l'ingénuité printannière s'en allant, rugissant, chercher une femelle à qui s'accoupler, sous l'auréole d'or, dont le soleil voulait leur nimber le front et l'âme...

Seigneur, ils n'ont pas vu.... Hélas l'ont-ils voulu ? Je ne crois, mais qu'importe ils n'ont pas vu et je suis triste.

Et pourtant, Seigneur, vous vous trouvez dans le soir, offert aux hymnes des oiseaux, aux prières des ramées, à l'encens des fleurs, mourantes ou naissantes.



Car je le vois et je le crie, ce n'est pas le Soleil, qu'adorait toute la candeur de cette terre, c'était Vous, Vous, Dieu!

Le soleil a beau se dilater dans sa superbe, il semble infime sous l'infini ciel blanc des soirs. Sur son globe et le trône des nuages, c'est Vous qui vous dressez, parfait, infini de Vertu, de Vérité, de Beauté. Vous vous dressez, recevant les adorations et les chants de ceux, à qui vous permettes de vous voir ou du moins de vous sentir...

Car mes yeux, Seigneur, ne peuvent vous voir...

Peut-être, les oiseaux naïfs vous contemplent - ils dans tout votre absolu, eux qui n'ont pas péché et dont les yeux ne sont pas embués d'avoir vu fumer, un jour, la chair immonde et illicite...

Mais nous, nos sens sont si bornés.

Dans les triomphes de vos gloires, nous ne voyons qu'un ciel bleu ou blanc ou rose, qui nous paraît immense plus ou moins, mais ne pouvons voir plus loin et votre ciel nous est un écran !

Ah! quand donc vous verrons nous et vous adorerons nous, comme l'œil vif et l'âme simple des oiseaux ?...

Or à ces paroles de mon oraison douloureuse, comme pour répondre, une cloche s'est mise à chanter les deux vers de sa complainte monotone, là-bas dans le clocheton de la chapelle, allant et venant, noire entre les abat-son.

Et sa voix, encore que grave et large, semblait si infime, si grêle dans l'immensité vespérale, infinisée encore par la chute du soleil, mais pourtant la frêleur de ses sons exprimait bien la grandeur et la solennité éparses. Tout en semblant si terrestre encore, elle qui voulait s'envoler en fusées harmoniques dans le bleu et le blanc célestes, elle traduisait bien la religieuse ferveur et l'espoir angoissé de mon cœur...

Et j'ai regardé le clocheton de l'église, dressé seul sur le bleu, tandis que les toits des maisons se confondaient déjà avec les grisailles de l'horizon. Une croix

de fer ouvré, à son sommet, écartelait larges ses bras, comme pour recevoir Celui qui devait arriver et que priait l'angoisse de la cloche, et tout au haut, un coq d'or déteint, mais rutilant neuf à quelque rayon de là-bas, y fixait le ciel, prêt à chanter le lever du Vrai Soleil !

EDGAR RICHARME.

---

RANCEUR.

*J'avais toujours rêvé, dans des flots de splendeur,  
Une cité de catacombes,  
Où, dans de pâlisantes tombes,  
Dormiraient, enfouis, les blonds chagrins du cœur ;*

*Où des Sphinx, sur l'émail de vitreuses allées,  
Roses, et la prunelle en feu,  
Couchant au sol leur muſte bleu,  
Veilleraient, accroupis, le long des mausolées ;*

*Ou, porte-clefs muets, du temple éiyséen,  
Les Cinq Sens, purs comme l'albâtre,  
Serviraient sans fin, près de l'être,  
Les mets, les plus exquis, que rêvât un païen ;*

*Où de doux pleurs d'amour, cristallisés aux branches,  
D'un vaste myrthe verdoyant  
Mettraient une aube d'Orient  
Aux souvenirs éteints, enchassés de fleurs blanches ;*

*Où, dans le calme abri de timides roseaux,  
Sur une jonchée infinie  
De moisson de roses bénie,  
Une source étendit l'ambre clair de ses eaux ;*

*Où la brise serait un souffle aimé de femme,  
Ineffaçable et virginal,  
Que, dans un coffret de cristal,  
Le cœur renfermerait en y mettant sa flamme.*

*Et je n'ai pu trouver, dans ma nuit sans réveil,  
Sur chaque marche, qu'amertume  
Et morne néant, dans la brume,  
Dans l'escalier profond de mon cœur sans soleil.*

CH. DROUPY.

## DES SOIRS.

*La lampe est éteinte. seul le feu flambant dans la cheminée éclaire vaguement de lueurs rouges la chambre paisible ; il fait froide nuit dehors : le vent clame et hurle au long des fils télégraphiques.*

*Dans la chambre, une douce chaleur ; une vapeur légère et parfumée flotte sur les meubles qu'on devine, plutôt qu'on ne les voit, aux intermittences des flammes sautillantes de l'âtre. Les photographiques clouées aux murs s'animent dans ce clair obscur, les paupières battent, les yeux vivent et les chairs ! Le printemps de Botticelli déroule sa danse silencieusement lente ; les Vierges bercent pieusement, sur leurs genoux, les enfants Jésus, la Joconde plus expressivement sourit son mystérieux, incompréhensible sourire...*

*Sur le divan, que lèche la lueur oblique, repose une femme. Elle rêve?... Elle dort?... Elle regarde la flamme jaune et rouge, et bleue, qui s'enroule et monte, et se tord et se replie ; et dans le foyer, les charbons rouges amoncelés comme des rochers de feu où surgissent des images, des signes, des symboles .. On dirait qu'elle ne vit pas, car dans tout ce mouvement d'ombres rien d'elle ne bouge ni les plis de la robe, ni la poitrine ni les yeux obstinément fixés vers la clarté.*

*Elle est pâle et belle d'abandon ; ses lèvres douloureusement scellées, défont les baisers, son cœur semble ne plus battre ; les parfums de l'encens et la troubleur du soir l'ont enivré peut-être!... Et jusqu'à quand sera-t-elle ainsi inerte?... Déjà le feu baisse, il fera froid tantôt! Le froid alors la tirera de sa torpeur?... ou la bouger?... Mais qui osera la bouger, elle est si belle dans sa languissante pose de très fatiguée. Peut-être aussi sentit-elle trop intensément tout-à-coup ; et toute la vie qu'elle portait dans son sein se détachant d'elle à cette heure de mystère se sera en allée animer les choses : les portraits, les bibelots, les draperies, les meubles?..*

*Et la Joconde énigmatique sourit comme quelqu'un qui sait mais qui ne veut pas dire.*

---

*Heure mystérieuse, soleil sombre derrière la masse large et lourde des bâtiments au fond du parc, ô soir d'automne favorable aux mélancoliques rêveries, feuilles jaunies, doucement plaintives sous le vent frais, brumes grises où percent les clartés dernières !*

*Je marchais seule, pensant à ceux qui sont loin et dont on ne peut garder l'âme vagabonde, à ceux qui s'esquivent tout-à-coup avec un peu de votre joie et de vos illusions...; et j'étais lasse et dolente à cette pensée. Le silence tombait épais et mol sur le parc, des ombres vaguement se profilèrent aux carrefours des chemins pour se perdre bientôt dans l'oubli des éloignements.*

*Soudain une masse sombre, abattue n'apparut sur le banc habituel de mes rêveries, puis... ô la petite figure de cire vivante ! l'accablement des épaules frêles, la plaie d'âme transparente au travers des yeux ! C'était un enfant, tout vieilli de souffrance ; Et quel mal avait pu grandir ainsi ses purs yeux bleus ? Pouvoir soulager un peu cette misère !... Je sentais me monter aux lèvres des paroles de douceur, des paroles de bonté comme je n'en ai jamais dites comme je n'en dirai peut-être jamais !... lorsque, devant ce masque d'intense douleur, j'ai senti le néant des mots, la vanité des phrases, et ne pouvant désormais rien pour lui, j'ai repris mon chemin sous l'endeuillement du parc.*

*La frêle petite vision me poursuivait avec ses grands yeux profonds, ses yeux de tristesse infinie, comme un reproche à mon cœur saignant ; pourquoi ne l'avoir pas baisé au front ?... Il y a tant de consolation dans un baiser ?... Puis, ce n'était qu'un enfant, et son visage eût fleuri peut-être, et ses lèvres bleuies d'amertume se fussent détendues.*

*— Oh ! j'ai souffert, ce moment, toute la souffrance, petit inconnu apparu sur ma route, j'ai supporté, comme pour le laisser reprendre haleine, tout le poids de ton âme, j'ai senti, sans pouvoir la déchiffrer, ta peine énigmatique.*

*Et n'en pouvant plus, prise de remords, je suis retournée en hâte vers là où je t'avais laissé, mais le banc était vide !*

*Et je t'ai attendu dès lors, avec le persistant espoir de te revoir, petit morceau de cire vivante vêtu de l'encrêpement du soir.*

ANNE THIÉRENS.

---

## *Dans la Chapelle des Clarisses, à Lourdes.*

*De lents alleluias tout trempés de tristesse,  
D'une tristesse calme et de renoncement,  
Derrière un voile noir et des grilles épaisses  
Mouraient mystérieusement.*

*C'était le chant claustral et sans fond des Clarisses.  
 Nous étions à genoux dans leur chapelle et, sourd,  
 Près de nous s'épanchait l'hymne de leurs offices,  
 Effrayant d'immuable amour.*

— *Leur couvent, prison grise, appuie aux bords du Gave  
 La majesté d'une puissante pauvreté.*

— *Nous écoutions leur hymne et ses ténèbres graves  
 Et mon cœur s'était arrêté.*

*Moi qui vais espérant les publiques victoires,  
 Rêvant le Christ ouvert, Social, Citoyen,  
 Je tressaillais devant les claustrations noires  
 De la foi des siècles anciens.*

*Et j'étais ébranlé jusques au for de l'âme...  
 Mais deux purs sentiments trouvent toujours l'accord  
 Et du Christ social je levai l'oriflamme  
 Au chant des grands hymnes de mort.*

— *Même victorieux sur la terre conquise  
 L'amour chrétien sera l'exilé du vrai Ciel  
 Et le Christ social, roi des foules éprises,  
 Aura soif du Christ éternel.*

*Et c'est pourquoi l'amour désolé des Clarisses  
 Encor s'isolera même sous le Christ-roi  
 Versant large tendresse et brillante Justice  
 Pour fomenter les peuples froids.*

*O Clarisses, chez vous, mon âme transportée  
 Lève donc en esprit l'étendard de Jésus  
 Prince du monde enfin, malgré le monde athée,  
 Et n'exauçant plus les refus !*

*Ce splendide étendard ne vous est pas contraire.  
 Il ne détruira pas votre renoncement.  
 Il apporte le règne et la joie à la terre  
 Et vous ne sourirez, vous, qu'éternellement...*

*Mais au Christ social vous n'êtes point l'obstacle  
 Non plus qu'à vous sa joie et votre ardent soupir  
 Demande à Dieu pour nous le terrestre miracle  
 Que dépasse votre désir !*

*Ce Christ triomphateur, cette Eglise éclatante,  
 O sœurs, vous les voulez sur la terre pour nous*

*Bien que l'immensité de votre sombre attente  
Ne les veuille qu'au Ciel jaloux.*

*Communion subtile, ivresse délicate  
D'opposés dévouements servant l'unique Esprit.  
Qu'en vous s'abrite, ô nobles sœurs, en nous éclate  
La vérité de Jésus-Christ.*

*Pour qu'un jour, sans troubler votre tombe adorante,  
Un écho de notre œuvre y caresse vos fronts  
Et qu'au fond de notre âme une Clarisse chante,  
Lointaine, à l'heure où nous vaincrons.*

*Pour que dans nos travaux quelque chose vous plaise,  
Un reflet passager mais reflet du vrai Ciel  
Et pour qu'en nous surtout rien n'ét eigne et n'apaise  
La soif sans nom de l'Eternel...*

*Pour qu'en nous votre nuit se creuse, ferveur noire  
Où tout le créé sombre en d'insondables vœux  
Et que seul comblera l'Infini dans sa gloire,  
Vide à la mesure de Dieu...*

ALBERT JOUNET.

---

## UN GRAND MÉCONNU.

A POL DEMADE qui me le révéla.

Qui donc a lu BLANC SAINT-BONNET ?

Les aigles ont le vol si hautain que les pase-reaux de la plaine ne les soupçonnent même pas, tout là haut, au dessus de leurs têtes, qui montent en fixant de leurs yeux grands ouverts l'éblouissance du Soleil.

Mais les aigles « se rencontrent sur les sommets. » Aigle de génie et de Foi, JULES BARBEY D'AUREVILLY sur les sommets de la Pensée chrétienne rencontra donc BLANC SAINT-BONNET.

La deuxième série des *Œuvres et des hommes* s'ouvre au livre des *Philosophes et des écrivains*

*religieux* par le panégyrique enthousiaste que « le Conétable des lettres françaises » prononce à la louange de ce grand méconnu.

Catholique aussi fervent que MAISTRE, Penseur aussi puissant qu'HELLO, BLANC SAINT-BONNET surpasse l'auteur de *l'Homme* de toute l'émotion de son style admirable, et l'apologiste historien du « *Pape* » de toute la hauteur de sa métaphysique chrétienne.

Et pourtant, oui, je le répète, qui donc a lu BLANC ST BONNET ? En son introduction au livre *de l'Homme*, l'écrivain de *N. D. de Lourdes* : HENRI LASERRE, a dit, excellemment hélas, le sort de qui atteint au faite :

« Point méchante dans le cours vulgaire des choses, la « bourgeoisie intellectuelle » devient atroce, devient inepte en présence de tout homme qui a jugé bon d'enjamber ses frontières et de camper au delà.

« Celui-là c'est l'ennemi du dehors, *l'hostis* antique. On repousse sa personne et on ne comprend pas sa langue.

« A cette race moyenne le démesuré fait peur. Le Génie lui semble démente. Assise dans ses aréopages et ses académies, cette bourgeoisie intellectuelle emprisonne Colomb, enferme comme insensé Salomon de Caus, hausse les épaules devant Fulton..... Si, pressée par les faits ou par la rigueur des mathématiques, elle est en quelque sorte contrainte de progresser malgré elle dans le domaine de la Science, elle est, de tout temps, demeurée stationnaire dans le domaine de l'Art, de la Philosophie, de la Pensée pure. »

Peut-être, eût-on pu croire, la grande voix de Barbey d'Aurville allait réconcilier pourtant cette « bourgeoisie intellectuelle » avec l'œuvre et le nom de BLANC SAINT BONNET.

BARBEY eût cette gloire, à côté de bien d'autres, d'avoir tenté non seulement en son livre des *Philosophes*, mais dans de nombreux articles, de faire rendre justice enfin à celui que d'un trait de plume il caractérisa vraiment : « *Un Samson doux.* » Lui-même vit bien que son effort était resté presque infécond.

« Ah ! SAINT BONNET ! SAINT BONNET ! s'écrie-t-il, il n'aura ni Caro ni Ribot, dans ce siècle sot. Ni Ribot pour le traduire ni Caro pour le commenter ! »

Ce que BARBEY n'a réussi je n'ai pas la sottise de le tenter ensuite. Ceci n'est qu'un cri, un écho faible, mais un écho pourtant, de ce qu'il a écrit pour la gloire de ST BONNET.

Je n'ai pas non plus commis la folie de vouloir ici « expliquer » ST BONNET. « Comprendre c'est égaler » disait RAPHAEL et répétait HELLO. Dieu seul comprend Dieu. Il faut-être un autre SAINT BONNET pour le commenter et le dire, BARBEY D'AUREVILLY fut celui-là. Il ne m'appartenait que de le rappeler.

Au Congrès des écrivains catholiques, à Gand, une lacune resta incombée.

On y magnifia : VERLAINE, HELLO, BARBEY, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, HUYSMANS et LÉON BLOY, les plus grands artistes catholiques de notre fin de siècle en France ; mais on n'y



prononça pas le nom de leur égal et de leur frère : le nom de BLANC SAINT BONNET.

Que ces lignes soient à ce grand méconnu, qui, même parmi nous, est un grand oublié, comme la précurSION de la réparation prochaine.

De ses confrères catholiques — le *Magasin littéraire*, le *Spectateur catholique*, *Durendal*, le *Sillon*, la *Trêve-Dieu*, la *Résurrection*, — *La Lutte* réclame pour BLANC SAINT BONNET ce qui fut fait pour Paul Verlaine afin que les lecteurs de nos revues, c'est-à-dire l'élite du catholicisme de Belgique et de France, n'ignorent plus désormais, mais proclament avec nous, à côté du nom D'HELLO, le nom de BLANC SAINT BONNET, l'auteur de l'*Unité spirituelle*, de l'*Infailibilité*, de la *Chute*, des *Temps présents* et, surtout, du livre admirable de la *Douleur*.

GEORGES RAMAEKERS.

---

### DES TEMPS PRÉSENTS. (1)

---

Le problème économique est dans le problème infini.

Partout les hommes ont parlé de jouir. Ne rêvant plus aux biens du Ciel, on chercha des biens sur la terre.

Un ordre nouveau se présente ; ne croyez pas que la douleur va s'affaiblir. L'âme s'accroît, la sensibilité augmente.

Plus près du Ciel, l'homme doit se présenter plus grand !

L'existence en dehors de Dieu s'explique par la liberté ; la liberté, par la douleur.

L'homme vient de sa force ; il est le fils de l'obstacle.

Retirer la douleur, ce serait retirer la création elle-même. Qui n'a pénétré la signification de trois mots qui ont six mille ans : la faim, le travail, la mort !

*Les premiers chapitres de la Genèse subsistent toujours.....*

\* \* \*

---

(1) LA LUTTE publiera dans ses prochains numéros d'autres passages de ce visionnaire social : BLANC ST-BONNET. Il écrivait ces choses il y a 50 ans !

La liberté est l'enfant de la douleur : le bonheur est pour la substance faite. (1) Cette idée éclatera visiblement dans les faits, et restera comme la loi qui est dans les événements. Ces mots *douleur*, *liberté*, vont se mettre à décomposer eux-mêmes le sens de ce mot TRAVAIL, sorti déjà de la bouche du genre humain.

L'avenir ne sera point comme on l'entend.

L'homme n'est pas entreposé sur la terre pour jouir, mais pour grandir. L'absolu nous a envoyé la subsistance ; d'éternelles lois s'accomplissent ici-bas.

Cette révolution politique est peu ; mais elle porte dans ses plis un fait économique immense : le Christianisme non plus caché au fond des cœurs, mais sur les lois et dans les mœurs, le christianisme dans le travail et dans les œuvres de la vie. La production et la consommation deviendront un mode chrétien. Car aucune des deux n'est le but. Ici, tout n'est que moyen pour préparer les citoyens à l'Infini.

\* \* \*

Les hommes ne doivent pas s'associer pour plus produire. en vue de plus consommer, mais en vue de plus s'aimer.

L'Union des cœurs demande celle des bras.

Et quand l'amour sera en eux, ils comprendront le grand mystère de la liberté et de la fraternité pour la vie éternelle. Dieu attend ce jour pour voir la marée de la foule monter vers lui.

On n'emprunte pas au Christianisme que ces mots.....surtout pour les interpréter avec l'esprit du paganisme !

\* \* \*

Ecole payenne, que pensais-tu ? Le plaisir n'est pas offert pour y céder ; mais pour y résister, et par ce moyen devenir libre.

\* \* \*

L'unique malheur de ce temps est qu'on ait redit à l'homme qu'il était ici pour jouir. Cette dune fatale que le gravier

(1) \* Le Christ n'a pas été une seule heure dans sa vie sans souffrir de la douleur ; s'il y avait un meilleur moyen pour l'homme, Dieu nous l'aurait sans doute appris.\*  
IMITATION DE J.-C.

antique a jetée en travers fera buter l'avènement que le Christianisme préparait pour nos jours..... Mais les révolutions conduiront la mer sur ces sables. Elles effacent toujours les races qui empêchent l'humanité de traverser.

\* \* \*

Il ne possède point la loi celui qui ne l'a vue que par bout, à son extrémité sur le fini. La loi s'élance dans la création entière. La richesse, puisque votre pensée butte là, repose sur le travail, le travail sur le capital, le capital sur la vertu, et la vertu sur la Foi. On ne peut faire d'économie politique pour la terre.

Suscitez beaucoup de systèmes, le fait est ce que je viens de dire. A moins que vous ne repreniez l'escalier antique : la richesse par le travail, le travail par le capital, et le capital par l'esclavage.

L'individu a subi le sort de la pensée actuelle. Chrétien, il a voulu jouir en payen ; payen, il a voulu être traité en chrétien. L'un demande le luxe, sans réfléchir qu'on ne peut convertir en or le pain de l'homme sans l'appauvrir ; l'autre voulant être en tout égal à son frère, sans songer qu'il faut remonter à ce Père qui est aux Cieux. On ne peut être chrétien et jouir, on ne peut être libre et sans foi. Les bénéfices du christianisme ne sauraient être recueillis pour les festins impurs.

\* \* \*

Le luxe sur un point de la société a eu pour contre coup le communisme à l'autre bout. Dès l'instant qu'on ne traverse cette terre que pour la vanité et le plaisir, il est juste que chacun en tire sa part. Votre morale ne demande qu'à s'étendre !

Aristocrates et communistes, reconnaissez-vous enfin : de part et d'autre est le principe de jouir !

La fortune se tenant toute d'un côté, et la misère toute de l'autre, il est simple qu'on procède à l'écoulement qui rétablira le niveau !

Il faudrait prendre, sans doute, mille ménagements sur ce qu'il est à propos de dire à *une époque où tant d'hommes ont un tact si fin sur ce qu'il est à propos de penser ?.....*

Peut-être faudrait-il encore pratiquer le mensonge pour mieux nous sauver de l'erreur, prodiguer les petits soins au mal de crainte de toucher au bien ?

Déjà vous avez sur ce point consulté les prudents ?

Eh bien, ce sera le sage parti que vous continuerez de prendre; laissez-moi la sottise de ma simple question :

Sont-ce les ouvriers des campagnes, produisant le pain, la laine et le vin, qui vous menacent en ce jour ; ou bien les ouvriers des villes, que vous avez appelés à produire tous les objets de votre luxe ?

Vous avez arraché les bras de la terre, ils se retourneront contre vous !

Ce n'est pas le cultivateur qui fait les révolutions. L'homme qui tient suspendu sur vos têtes le glaive du désordre, est celui que vos besoins ont enlevé à la destinée que lui avait faite Dieu, pour venir fondre comme une cire dans vos cités, en produisant pour vos plaisirs.

Car voilà que le luxe a pourri maintenant et la classe qui le consomme et la classe qui le rapporte ; voilà que le peuple est tout semblable à vous ! En seriez-vous irrités ?

BLANC ST-BONNET.

---

## SUR UN LIVRE DE PRIÈRES.

---

J'eus la rare fortune, récemment, grâce à une obligeance dont je me souviendrai. de posséder quelques jours un luxueux petit volume édité sur Japon soyeux, qui ne fut pas en librairie et d'un tirage d'ailleurs restreint à 100 exemplaires

Il s'intitule : *Aspirations* et fut écrit par Madame la douairière BENJAMIN PIRMEZ qui mérita si bien la gloire d'être la mère d'Octave Pirmez le premier et l'un des plus grands parmi les écrivains catholiques belgès de ce temps-ci.

Et voici donc un *livre de piété* écrit par une femme à l'âme toute claire de Dieu un livre qui enseigne l'héroïsme chrétien de la vie coutumière dans toute sa force et dans toute sa beauté.

Ah ! combien les aspirations de cette âme admirable nous exhaussent l'âme au dessus de ces banalités dévotes et pleurnichardes , dont nous inondent les librairies pieuses, vraies fabriques de pâte de jujupe céleste et de boules de gommes bénites, à l'usage des bonnes âmes, que cette nourriture — exclusive hélas ! — doit rendre, à n'en pas douter, vraiment fortes contre la chair et les assauts du Mal !

Pour notre édification et pour notre sanctification écoutons là et faisons l'aveu ainsi qu'elle :

« Non je ne change pas : les brillantes bagatelles de la vie sociale, voilà le milieu dans lequel mon âme tout entière vit et aime toujours à vivre.

« Qu'il m'est pénible de constater de nouveau combien peu mes pensées font effort pour sortir de là et s'élever plus haut que la terre !

« Ralentissons la vivacité de nos actions.

« Efforçons-nous d'apporter plus de calme dans ce que nous faisons.

« Mais cette action paisible, ce désir sans passion, ce zèle sans agitation, ne peuvent venir que de vous, Sagesse éternelle. C'est vous qui êtes le Principe et de la véritable paix, c'est de vous seule qu'elle provient.

« Ne cherchez plus la vie heureuse où elle n'est pas, le Bonheur dans le Néant ;

« La Durée dans l'Ephémère ;

« La Paix dans le Trouble ;

« Le Vrai dans le Faux.

« O ! Dieu, consolateur suprême, montrez-moi la Lumière de votre visage

« Quand Dieu fixera votre attention, vous verrez partout son image. Il embellira tout ce qui frappera vos regards ; le jour se lèvera plus pur et plus brillant à vos yeux ; les productions de la nature vous paraîtront plus belles, parce qu'il est le Principe, la Source, la Plénitude et la Fin de tout ici-bas.

« Et toutes choses ici-bas sont des voiles qui couvrent Dieu. »

N'est ce pas visiblement l'éducation donnée par une telle mère, qui fit d'Octave Pirmez ce qu'il fut ; le grand artiste que révèlent ses livres, le grand chrétien qu'affirment ses pensées.

Et de celles-ci je veux ne citer que deux ou trois saillantes, afin que la comparaison soit faite entre les ferveurs de la mère et les méditations du fils :

« Sont vraiment religieux ceux qui ont la frénésie de croire en éternisant leurs amours. »

« L'Amour est le Désir éternel. »

« Au jour où vous avez tant souffert, où vous avez sondé l'abîme de vos maux et mesuré leur profondeur, si le chagrin s'empara de vous. si vous avez désespéré de Dieu et de vous même, si vous avez cru votre faiblesse plus forte que sa grâce et que sa liberté, c'est que vous avez abandonné la prière. »

*Maintenant que Paul Verlaine aura certainement son monument « sous les discrets ombrages du Luxembourg », ne sierait-il pas de songer, écrivains catholiques belges, à l'érection d'un autre monument, d'un monument à la mémoire d'Octave Pirmez, le premier et l'un des plus grands parmi vous ?*

LA LUTTE y aidera de tous ses efforts, je vous le promets.

G. RAMAËKERS.

## LES LIVRES.

GEORGES RAMAËKERS. — L'HYMNAIRE DU PRINTEMPS. Collection de la *Lutte*. Goffinet E. ; Arlon.

Voici un délicieux et frais bouquin que Georges Ramaekers nous donne, il y chante gaiment le Printemps reconquis dans des strophes ailées et musicales qui agitent tout le long des poèmes leurs joyeuses sonnaillies.

Le livre fait de poèmes divers possède pourtant une remarquable unité de conception et de facture : c'est une louange émerveillée du Poète en face de la Nature au Printemps, et rapportant l'offrande de son hymne au Dieu Créateur.

Que j'aime donc le métier de ces aquarelles, car vraiment cela est vivant et peint ou plutôt dessiné selon des rythmes. Ecoutez ces vers des *Blés*.

O ! les vagues des blés qui vont  
vers les là bas couleur de plage  
et la joie claire des villages,  
O les vagues des blés qui vont  
avec des éclats métalliques  
vers les petites tours gothiques  
chantant, tintant dans l'air sans fond  
la salutation angelique.

Et cette notation d'un sentier dans *Paysage flamand* :

Sous l'éblouissement du gai matin solaire  
entre les champs, beau petit ruisseau d'or  
un tout petit chemin sableux,  
va, dégringole et puis regrimpe encor  
pour redescendre et remonter, vermiculaire,  
et disparaître enfin sous les bois bleus  
qui bornent sur le ciel l'horizon circulaire.

Et voyez le vol des papillons dans les *Sous Bois* :

O ! dans la danse des rayons  
bleues, jaunes, blanches, vermillon  
virantes et frêles  
et folles, les ailes  
des papillons.

Quoique n'étant pas vers-libriste, de bonne foi, je ne pourrais refuser mon admiration à ces vers qui rendent si adéquatement les merveilleuses choses du Printemps. L'auteur a en lui un don merveilleux : la couleur, cependant — je dis ceci pour les œuvres futures — qu'il ne s'éprenne pas trop d'elle, il pourrait ainsi délaïsser l'émotion et surtout l'esprit.

Qu'on me permette d'insister à nouveau sur cette qualité essentielle : l'unité, qu'on rencontre si rarement. Ce n'est un simple lien de juxtaposition qui unit ces poèmes, mais ils forment un tout harmonique et on ne pourrait en détacher une pièce sans nuire à l'ordonnance de l'ensemble.

Le livre forme un Triptyque, dans le premier panneau s'exalte l'*hymne de la clarté* célébrant le Beau, dans le second l'*hymne d'Amour* glorifiant le Bien et dans le troisième l'*hymne de Foi* célébrant le Vrai.

L'auteur chante d'abord la beauté de la simple nature et nous la présente sous ses multiples aspects : le soleil, les blés, les bois, les oiseaux, les fleurs; ces choses merveilleuses dont l'oreille humaine n'est jamais lasse : c'est le premier volet. Dans le suivant il étudie — vraiment ma plume est lourde pour dire ces choses — il étudie et décrit la nature en tant qu'elle remue les facultés affectives : le cœur, le Poète aime. Dans le troisième volet enfin il chante la nature encore et le Printemps mais ce n'est plus que pour voir « les perfections invisibles de Dieu qui nous sont devenues visibles par la connaissance que nous en ont données les choses créées » selon une phrase de St-Paul qui épigraphe le volume.

Ce livre enfin qui est un chaste et beau livre ne prouve pas que — selon nos adversaires — « quoique catholique » on peut aimer et célébrer la nature et la vie mais plus et mieux : qu'on ne saurait jamais les célébrer plus parfaitement que lorsque la nature et la vie s'illuminent au soleil de la Foi !

Le livre se clot sur un appel au *Poète catholique* qui est une éloquente réponse à ceux qui nous accusent de ne pouvoir aimer l'art.

Je finis cette étude que j'aurais voulu faire plus longue — mais je dirai tout ce que je pense ailleurs quelque jour quant je ne serai pas dans une maison qui est à lui comme elle est à moi, dans cette chère revue où il dépense le meilleur de son âme et de ses énergies et où d'excessives louanges pourraient paraître inspirées par la profonde affection que j'ai pour lui.

PAUL MESSCHE.

• • •

HENRY CARTON DE WIART. — LA CITÉ DE LA FOIE. — Bien que député actif et nullement honorifique et somnolent, comme bon nombre de ceux, qui doivent être et sont de fait la Représentation du pays, Henry Carton de Wiart trouve encore moyen d'être un lettré talentueux — comme le prouve l'opuscule, qu'il vient de faire paraître en la collection de notre consœur *Duwendal*.

La cité de la Foie — c'est Gheel, le placide village campinois, où vaguent et divaguent les bons aliénés, sous l'œil céleste et guérisseur de la patronne de l'endroit, Sainte Dymphne la virginale — que l'on finit par vénérer tout gentiment, rien qu'à lire son histoire, que nous conte Henry Carton, d'après le retable de l'église, en prose spirituelle et artiste.

C'est, d'ailleurs, ce qu'on rencontre en toutes ces pages, la finesse et l'acuité artiste du coup d'œil et de l'impression — dans les croquis du village, de la Campine — dont le caractère fut perçu admirablement — dans cette galerie de fous, silhouettés d'un trait de plume et d'un sourire malicieux, rosant la brume de tristesse et d'interdit dont ne manquent pas d'enténébrer l'âme, de telles détresses.

Et ce genre de finesse ne disparaît que vers la fin, pour le céder à la vigueur du coloris et l'émotion embrassée des dernières pages, que je dirai « belles » — qualificatif si commun mais qualité si rare.

EDGAR RICHARME

\* \* \*

GEORGES RENCY ET HENRI VAN DE PUTTE. — LES HEURES HARMONIEUSES. Frontispice de EMILE FABRY. (Collection du *Coq rouge*).

Heures certes harmonieuses celle qui sonnent en les vers du Poète Georges Rency.

Et c'est l'heure matutine :

*Le ciel est doux et vaste, et sa louté s'effeuille  
et neige calmement en lumière éditée*

Et c'est l'heure diamantaire :

Chanson des nids, chanson des sphères,

Et puis celle *délicieuse de peine et de soir* :

O ! nuit, fermant les yeux je vous vois, pâle,  
Un doigt posé sur vos lèvres ouvertes,  
Avec en vos cheveux des parures d'étoiles,  
Avec en vos grands yeux des prières offertes.

Et voici l'heure ardente :

Flambez ma joie dans l'heure ardente  
Ma joie de vivre sous le ciel !

Celle à présent d'exquise lune, celle de joie, de cristal bleue, et celle d'or, celle de chair, celle de pluie, et l'heure de divinité et la dernière, l'heure vraie, où dans un cri désespéré et le plus beau du livre Georges Rency a bien montré la désolance épouvantable devant la mort universelle, pour ceux qui panthéistes et payens, ne croient plus au Ciel, à la joie éternelle et consciente en Dieu !

Henry Van de Putte à chacune de ses heures ajouta des proses éclatantes ou douces mais toujours exubérantes d'images et de cris, avec des trouvailles belles et des émotions factices.

Et l'idée est louable certes, qui fut réalisée en ces heures harmonieuses d'allier ainsi la poésie et la prose en un livre unique.

G. RAMAËKERS.

\* \* \*

EDGAR BAËS. — LES SEPT LUCRES D'ELOHIM. — Un grave reproche est à faire, sans doute, à l'auteur : d'avoir aventuré dans un infernal magasin de mage sa muse, qui se révèle à plus d'un endroit, belle, quand elle secoue un peu tout ce fatras de symboles sans sincérité, pour se révéler telle qu'elle est.

Car, à côté de ce ton emphatique des Sous-Pelladan que l'auteur, croyant comme nous, eut le tort double d'imiter, il se rencontre dans ce livre des passages vraiment bien beaux :

« Faisant cortège à l'aurore qui surgit de l'Infini, des esprits de l'air au vol de blanches colombes se jouaient à travers les flocons nuageux, attendant l'inconnu, parsemant autour d'eux, et l'espoir et la joie.... »

« Comme les bourgeons naissants et le tendre fenillage printanier, leurs robes et leurs ailes verdissantes se mouvaient légèrement dans les airs et leurs faces empreintes d'une innocence souriante, témoignaient de leur surprise extrême à la vue des sphères intermédiaires.... »



De leurs ailes discrètement agitées, ils chassèrent les vapeurs dernières qui voilaient encore l'astre matinal, et alors se dessina, dans un berceau d'argent, un enfant endormi, étendu sur un amas de fleurettes si gracieuses et si blanches qu'elles paraissaient un minuscule duvet neigeux ou le grésil cristallin de Noël.»

\* \* \*

ERNEST RAYNAUD. — LE SIGNE (*La Plume*, Paris.) Livre de vers assez quelconques et d'une élévation nulle.

Quelque vers gentils cependant :

Le soir, où traîne, éparse au vent, l'âme des roses,  
baigne d'or le feuillage et les lointains flottants ;

Le faité du palais s'éclaire de feux roses,

Et ces autres, parmi les meilleurs du bouquin :

Il pleut très doucement dans le parc au réveil,  
si doucement, que rien ne bouge en les feuillées :  
Cette pluie, avivant l'odeur des fleurs mouillées,  
fit traversée au loin d'un rayon de soleil.

G. R.

\* \* \*

PAUL CROKAERT. AMOUR ET FLORINS. Comédie. (Collection de *la Lutte*).

Cette comédie rappelle les meilleures scènes de la vie de Bohême estudiantine ; c'est vraiment du bon esprit qui pétille dans ces pages ; encore que la lecture en soit laborieuse, jouée elle obtint franc succès au Théâtre flamand où la salle debout applaudit l'auteur et les acteurs.

Voici en deux mots l'intrigue simplotte : La scène se passe à Louvain vers 1820. Henri joyeux étudiant ruiné par tropées et festins, traqué par son aubergiste, maître Grégoire, vient d'écrire à son père pour avoir cent florins — la somme de ses dettes. Survient Marianne sa cousine — O la fraîche et belle fille ! — amie d'enfance. Elle apporte l'argent et tous deux se fiancent sous l'œil paternel et narquois de l'amé Aristé.

Le souvenir léger de Murger flottait dans la salle et Mimi Pinson revivait dans Marianne — mais pure et sans licence.

Somme toute bon début que je souhaite présage d'œuvres futures.

Aux prochains : SALLAGE ORNUDAC : *En Pèlerin par les routes*. — HENRI GIÉON : *Chanson d'Aube* (*Mercury*). — ANDRÉ RUYTERS : *La musique et la vie*. (*Art moderne*). — HENRI MAUBEL : *Octave Pirmez*. — JEAN VIOLLIS : *l'Emoi*. (Collection de *l'Effort*). — MAURICE GRIVEAU : *Fêtes et Flammes*. — CHARLES-LOUIS PHILIPPE : *Quatre histoires de pauvre Amour*. (Edition de *l'Enclos*).

---

CA & LA.

---

*Eryta*. Dans les *Dictions* que GEORGES VIARRÈS signa au précédent no une coquille abolit tout un sens. Page 52, en place de : « Et l'ombre frôlense « saure » les palpitations et les extases » etc., il fallait : « saura » les palpitations et les extases. Et la première phrase de la troisième *diction* devait parler des *bises*, non des *brises*.

\* \* \*

*L'Art de la reliure*. Notre ami Thomas Braun m'entretint récemment d'extraordinaires relieurs MM. Desamblanc, dont l'atelier est rue Ducale, 93, à Bruxelles.

Or, vraiment, j'y admirai des chefs-d'œuvre inattendus. Au lieu de bêtement cartonner de la toujours même manière, qui fait que dans une bibliothèque d'intellectuel les lumières d'un Thomas d'Aquin ont identique aspect aux verbiages de M. Cicéron, les deux artistes s'efforcent — et que souvent parviennent! — à symboliser par la couverture le livre lui-même.

Ceci nécessite des capacités de compréhension littéraire, et un travail intellectuel insoupçonné au prime abord.

Pour atteindre cet idéal — qui est bien l'idéal vrai de l'art qu'ils ont ressuscité — il leur faut préalablement *lire et comprendre* l'œuvre écrite;

Imaginer ensuite les plus adéquats symboles, en harmoniser les couleurs et travailler enfin sur veau ou sur marocain des dessins d'une minutie déconcertante, et se voir entravé à tout instant par les exigences ou les impossibilités que suscite un art aux moyens si spéciaux.

Admiré tout spécialement la reliure « *les fleurs de mal* » : tête de mort ailé d'ailes vampirales, avec tout autour des *fleurs mauvaises, épineuses* : les chardons, sur marocain jaune, cette couleur qui s'harmonise le mieux m'affirma-t-on avec le génie funèbre de Beaudelaire.

Sur des *évangiles* de M. l'abbé Thiéry (qui composa lui-même les croquis), remarqué que les figures séparées du tétramorphe d'Ezechiel, où, par des gestes d'ailes se symbolise la tendance spéciale de chacun des évangélistes.

Un *siège d'Ostende* enfin a, dessiné sur sa couverture, une caravelle bombardant et les emblèmes de la guerre au temps d'Isabelle; La couverture postérieure figure au contraire un bateau paisible qui revient et des dauphins insoucieusement se mordent la queue : la guerre est finie, et le livre aussi.

\* \* \*

Trois tableaux à surveiller ! Signalé à M. le Ministre des Beaux-Arts. Tout au fond de l'Église St-Pierre, à Louvain, derrière le maître autel, est un tout petit trou hideusement plâtré en Louis-je-ne-sais-quantième, où dans une « chaise » en plâtre repose une importante relique de Ste-Marguerite : (la tête de la Sainte s'y vénére, coiffée d'une couronne d'un effet absolument grotesque.)

Or dans le dit trou, que vingt visites précédentes et pourrissent minutieuses, à la même église, ne m'avaient pas fait découvrir, sont appendus, au mur blanchi, trois tableaux admirables de l'époque gothique. Ces tableaux que nul ne voit (il est vrai que dans cette église les autres tableaux sont voilés !) *n'ont pas même de cadre !* et la couleur s'écaille à plus d'un endroit.

L'un de ces tableaux est un fragment important d'une *Chute des anges* où les démons sont d'une imagination point baroque, mais d'un dessin et d'un coloris vraiment puissants.

Le second est du commencement de la Renaissance mais peint encore à la manière gothique et représente *La décollation de Saint Jean Baptiste*. Le bourreau surtout est remarquable.

Le troisième et le plus beau rappelle *le martyre de Ste Catherine* et figurerait dignement, ainsi que les deux autres d'ailleurs, au musée de Bruxelles.

Quelque soient les artistes qui les euvrèrent, et qui peut être seront reconnus, ce sont de grands artistes, et ces œuvres méritent mieux que cet abandon scandaleux.

PICTOR.

\* \* \*

*Les plus récents chefs-d'œuvre parnassiens* : D'un journal hebdomadaire et pornographique qui a conservé le titre d'une revue autrefois artistique, ces... poèmes sont extraits :

*Au céramique.*

Promachos fut heureux. Né dans Athènes, il a  
réçu dans la cité lumineuse et c'est là

qu'au sein de la beauté la puissante Déesse  
 Lui conféra l'amour du sol et la sagesse.  
 Sa maison fut bénie ; aussi, beaux et nombreux,  
 Des enfants l'égayaient, qui furent vertueux  
 Par l'âge il n'a point vu sa jeunesse flétrie :  
 Au premier rang, en combattant pour la patrie,  
 Les armes à la main il est tombé parmi  
 Les plus vaillants, ayant repoussé l'ennemi.  
 Il fut pleuré de tous. Or sa ville a fait rendre (!)  
 En public les honneurs les plus grands à sa cendre.  
 Et l'Etat a payé les frais de son tombeau

Passant, oserais-tu rêver destin plus beau ?

Et plus beau poème, ô Passant ? Non n'est-ce pas. Eh bien, il est de M. VALÈRE GILLE. Tu vois qu'il est vraiment celui qui peut se permettre de rire des plus grands artistes belges d'à présent : de Verhaeren, de Rodenbach, d'Elskamp.

Et voici le pendant :

*Vieille estampe.*

Vous êtes pour mon cœur la frêle chatelaine  
 Qui dans son oratoire aux gothiques vitraux  
 — Combien vous êtes pâle aux reflets des carreaux ! —  
 Penchée à son rouet, dit d'une voix lointaine  
 Une chanson guerrière on dévidant sa laine.

.....  
*Tandis qu'une pendule en grinçant sur sa chaîne  
 Récitelle brusquement en son frottement de chêne  
 Madame votre Mère assise dans sa traîne..*

FRANCIS DE CROISSET.

Ce nom seul vaut tout le poème, dont le trait final est surtout admirable et pour lequel sans doute il fut écrit.

\* \* \*

*Questions d'Art : « Christianisme ou blanc d'œuf ? »*

Dans le même journal, où les belles choses décidément fourmillent, M. Gilkin, parlant du Congrès de Gand, reproche aux écrivains catholiques de mettre les questions d'art fort au dessous de la tendance chrétienne qu'ils voudraient voir se manifester dans les œuvres d'Art. »

« *Savoir s'il peindra à l'huile ou au blanc d'œuf cela importe beaucoup plus à l'artiste, affirme ce Parnassien, que de savoir s'il peindra une Madone ou une Vénus.* »

« Car dans le premier cas son art même est en jeu (*sic !*) tandis que dans l'autre il ne s'agit « que » (*resic !*) de choisir un sujet. »

On croyait jusqu'ici que la conception prime un peu dans une œuvre d'art la question de procédé. — Il n'en est rien.

Et le blanc d'œuf importe beaucoup plus que s'efforcer de réapprendre aux artistes le chemin lumineux du Ciel !

Pour M. Gilkin qu'un vers ait douze pieds voilà ce qui est capital ; l'idée qu'il exprime n'est que secondaire. Car dans les douze pieds, « l'art même est en jeu. » Ah ! vive le blanc d'œuf, Messieurs !

UYLENSPIEGEL.

## LES REVUES.

*LES HEURES* est une revue qui continue l'*Art Wallon*. Son premier n° contient de bons vers de MOCKEL et TRISTAN KLINGSOR.

*LA REVUE BLANCHE* (du 1<sup>er</sup> mai) donna d'HENRY GHÉON, — qui vient de publier un admirable livre : *Chansons d'Aube*, — un « *lieder tout le long du jour* » et PETER NANSEN, un scandinave (encore !) y entama la publication d'un roman qui nous plaît : *Marie*. Au n° du 15 mai : ERNEST LA JEUNESSE : l'Inimitable roman. — OCTAVE RAQUIN : *Sur l'architecture moderne*.

*LE MERCURE DE FRANCE*, de Mai, contient une étude sur le maître écrivain ANDRÉ GIDE signée HENRY GHÉON. Un poème : *Le Rêve de verre* de MAURICE MAGRE, et une étude sur CAMILLE LEMONNIER par ALBERT MOCKEL.

*L'ERMITAGE* est un coquet « magazine » depuis que le dirige EDOUARD DUCÔTÉ.

*LE SPECTATEUR CATHOLIQUE* : consacra à PAUL VERLAINE son n° de Mai. HENRY CARTON DE WIART prononça à la *Libre Esthétique* les nobles paroles qu'il signe en ce n°, et A. E. JOLY y inséra *Sur le tombeau du Christ* une vision pieuse et poignante.

AU *MAGASIN LITTÉRAIRE*, WILLIAM RITTER poursuit ses critiques d'Art et JOSEPH SOUDAN répond avec finesse au R. P. LINTLO, dont la personnalité (?) devient décidément encombrante.

*LA TRÈVE-DIEU*, *LA PROVINCE NOUVELLE* et *L'EFFORT*, sont trois revues décentralisatrices et vivantes où volontiers se lisent de bons poèmes.

*LE JOURNAL DES ARTISTES* publia dans des n°s du moi de Mai une étude bien faite sur BOTTICELLI.

*L'AUBE* contient de E. JONIAUX des vers au CRUCIFIX qui sont d'un bon poète.

*DURENDAL* édite du LÉON BLOY et de bons vers de G. BRIGODE.

*LA REVUE NATURISTE*, nous vient avec des critiques (assez anodines du reste quant à leur effet) de ST-GEORGES DE BOUHELIER à l'adresse de PAUL ADAM. MAURICE LEBLOND y prédit le triomphe prochain de la Prose et réédite à l'adresse de notre grand HUYSMANS les grotesques diatribes que JEAN VIOLLIS eût l'aberration de signer en un précédent n° de cette même revue.

Ces MM. sont vraiment déconcertants. *Naturistes*, ils s'indignent du « grossier jargon » de l'auteur de « *En Route* » mais ils admirent la langue de l'auteur de *Nana* !

Une suite de six lieder

sera envoyée

ce mois

en cadeau à

tous les

abonnés

de

« LA LUTTE »

par



Ernst

Deltenre

Cet important supplément musical  
sera encarté dans une  
luxueuse couverture ornée d'un  
frontispice en couleur

(lithographie

de Ramackers.)

# LA LUTTE

50 Cts. le Numéro

3<sup>e</sup> Année N<sup>o</sup> 4.

« L'Art pour Dieu ! »

REVUE CATHOLIQUE  
D'ART.

Sommaire du N<sup>o</sup> de Juillet 1897 :

GEORGES RAMAEKERS : *Ils t'ont menti...*

BLANC SAINT-BONNET : *Déjà l'anarchie est en nous...*

ANNE THIRENS : *Nana.*

EDGAR RICHARME : *Mort d'Ompdrailles.*

LOUISE ET LOUIS DELATTRE : *La fille aux mains coupées.*

CAMILLE SCHILTZ : *Vitraux.*

ALFRED LEMAIRE : *Reconstitutions.*

CHARLES DROUPY : *Soir.*

PROSPER ROIDOT : *Buée matinale.*

EDGAR RICHARME : *Henry Ghéon.*

G. VIERRES et G. RAMAEKERS : *Les Livres.*

*Çà et Là. — Les Revues.*

Bruxelles.  
15 place Van Mevel. 15.

# LA LUTTE

REVUE CATHOLIQUE D'ART  
15, Place Van Meÿel, à BRUXELLES.

---

## COMITÉ PATRONAL :

MM. VALÈRE MABILLE — LÉON SONZÉE — AMÉDÉ DE BRESOUT.

*Directeur* : GEORGES RAMARKERS.

*Secrétaire de rédaction* : JOHAN NILIS.

---

## Rédaction de LA LUTTE :

ERNST DELTENRE — CHARLES LEMBOURG — PAUL  
MUSSCHE — EDOUARD NED — JOHAN NILIS — ERNEST  
PÉRIER — GEORGES RAMAEKERS — EDGAR RICHARME —  
GEORGES VIRRÈS.

## Principaux collaborateurs :

Franz Ansel — Thomas Braun — Georges Brigode — Victor  
Charbonnel — Paul Crokaert — Edmond De Bruijn — Mgr  
de Harlez — Louise et Louis Pelattre — Willem Delsaux  
— Pol Demade — Charles Droupy — Henri de Régnier  
— Max Elskamp — Henry Ghéon — Joris - Karl  
Huysmans — Albert Jounet — Georges Le Cardonnel  
— Alfred Lemaire — Camille Lemonnier — Jehan  
Maillart — Georges Marlow — Charles Morice —  
Georges Oudinot — Victor Remouchamps — Georges  
Rodenbach — Blanche Rousseau — Léon Rycx —  
Laurent Savigny — Camille Schultz — Joseph Soudan  
— Léon Souguenet — Anne Thierens — L'abbé Armand  
Thièry — Firmin Vanden Bosch — Emile Verhaeren —  
Francis Vielé-Griffin.

---

## LES AFFICHES CI-DESSOUS

sont en vente chez nos dépositaires, et aux bureaux de la revue:

1° Affiche de « *La Lutte* » (2 couleurs)

PRIX (majoré) 2 FRANCS.

2° Affiche des « *Poèmes catholiques* » d'ED. NED (cinq couleurs)

PRIX (majoré) 2 FRANCS 50.

3° Affiche (nouvelle) de « *l'Hymnaire du Printemps* »

de G. RAMARKERS.

PRIX : 2 FRANCS.

---

Ces trois affiches ont été tirées par la MAISON JUMPERTZ.

*Ils t'ont menti.*

Tout entiers à la joie de cueillir sans répit  
 parmi les épis  
 l'azur des bluets  
 et le sang rivant des coquelicots  
 dont se maculait  
 la plaine dorée  
 nous lancions tous deux, ô mon adorée,  
 nos cris de jeunesse aux cris des échos !

Quand soudain là-bas du bout de la route  
 qui sous les grands arbres s'en va vers le bourg  
 l'écho nous apporte  
 un roulement sourd :  
 Tout se tait, j'écoute :  
 ce sont des tambours  
 dont le rythme lourd  
 et funèbre, escorte  
 dans la plaine en joie un mort qu'on emporte.....

Comme ces hauts blés, que tu vois mouvants  
 au plus faible vent,  
 comme ces hauts blés, qui nous environnent,  
 ont mûri déjà sous l'œil radieux  
 de l'Été brûlant qui sur eux rayonne,  
 nos âmes aussi vont mûrir, mignonne,  
 pour le temps prochain des moissons de Dieu.

Ils t'ont menti, vois-tu, ceux qui t'ont dit : La Terre  
 est la tombe éternelle où nous retournerons.  
 Car s'ils avaient dit vrai notre inerte poussière  
 ignorerait les fleurs qui d'elle germeront.  
 Car s'ils avaient dit vrai, si la tombe éternelle  
 devait nous séparer, ô ! chère, et pour toujours,



*plus cette courte vie s'offrirait claire et belle,  
plus nous torturerait leur croyance cruelle  
en la nuit sans Réveil, succédant aux beaux jours*

*Panthéistes-paiens, n'ont-ils donc pas compris  
que s'ils nous disaient vrai, mieux vaudrait ne pas naître  
que de jamais avoir le malheur de connaître  
l'ineffaçable espoir d'un Bonheur infini !*

*Donc, quitter sans retour l'admirable nature  
où nos cœurs éperdus se seront tant aimés  
et porter dans tes flancs notre progéniture  
avec le seul espoir de donner en pâture  
à des tombeaux sans croix des corps inanimés !*

*Mais à nous possesseurs des Paroles de Vie,  
disciples du Christ-Dieu, résurgi du tombeau.  
O bien aimée ! sens-tu combien l'Espoir est beau  
en ce Ciel éternel où sa Croix nous convie !*

GEORGES RAMAEKERS.

---

## Déjà l'anarchie est en nous...

---

La vanité et la sensualité ont prélevé sur le pain et sur le sang, et comme l'homme adore ce qui est de ses mains, il appela son impiété du doux nom de luxe. Puis il a dit à la foule :

Il t'enrichit.....

C'est le luxe qui enrichit le peuple ?

Les Juifs ont donc prêché chez nous ! (1)

Le capital et le travail employés à la production donnent-ils des fruits à la terre ? Sachez-le : l'homme n'est point pauvre pour manquer d'objets somptueux, mais pour manquer de pain, de laine et d'un toit.

Encore si tant de luxe, trempé de pleurs, avait conduit sa

---

(1) Je rappelle que BLANC SAINT-BONNET écrivait ceci il y a cinquante ans !  
DAUMONT était encore à naître. G. R.

sève dans la branche de l'Art ! si tant de pain s'était converti en pensée, et tant de sang en vertu, pour élever l'esprit de l'homme ?

Mais on vit des femmes baptisées porter plus de richesses sur elles que n'en avait tout un temple de Dieu ; et des hommes dont l'orgueil a mis sur le front plus de vices que l'âme n'a reçu de dons !

\* \* \*

Ce n'est pas des maux de la Révolution que nous aurons à souffrir. mais de ceux qui l'ont amenée.

Tout pliait sous le paganisme, et la croissance de dix-huit siècles de christianisme s'arrêtait. Quand les hommes perdent de vue les nécessités morales, Dieu fait sortir la lumière des nécessités d'un autre ordre... Veillez ceci : si la foi n'est plus enseignée par l'oreille, elle sera enseignée par la faim.

\* \* \*

Le christianisme constituera la société moderne, ou la fera voler en éclats.

A l'homme purement humain, certes il faut un pouvoir purement humain, une société purement humaine ! afin que, semblables à lui, Société et pouvoir restent suspendus en l'air, où s'asseoient dans les nuages, sur le trône des tempêtes...

Déjà l'anarchie est en nous. Elle est dans les croyances, qui demandent plusieurs sortes de Foi ; dans les pensées, qui sont la proie d'innombrables opinions, dans les mœurs, qui n'ont de loi que l'intérêt ; dans les lois qui ne se rattachent par aucune raison à Dieu ; elle est enfin dans l'Etat, qui ne vit que par les croyances, par les idées, par les mœurs et par les lois. Que dis-je l'anarchie a rongé la Société : elle entre déjà dans les faits.

\* \* \*

A cette heure vous criez, pleurez, montrez partout le mal :  
Toujours le peuple, jamais vous-mêmes !  
Ecoutez bien :



DANS LA BOURGEOISIE EST LE SCEPTICISME PAR LEQUEL LE PEUPLE  
EST EN ANARCHIE.

C'est parce que le mal est dans la tête qu'il frappe les  
extrémités.

ALPH. BLANC SAINT-BONNET.

(A continuer).

P. S. Des écrivains et des lecteurs voulurent bien me témoigner l'admiration, que les seuls extraits parus en *la Lutte* de Juin, avaient éveillée en eux à l'égard de BLANC SAINT-BONNET. Qu'ils soient remerciés ici de m'avoir instruit de ce que mon appel n'est pas resté sans échos. Or voici — coïncidence bénie ! — que la Maison de la Bonne Presse, 8, rue Cassette, à Paris, vient, me dit-on, de rééditer son plus beau chef-d'œuvre : le livre *De la Douleur*, devenu quasi introuvable !

G. R.

---

## NANÆ.

### I.

C'était à l'automne, quand monte des labourés une bonne odeur de nature, où les sillons se tracent minces et longs, et de couleur sombre dans les grandes pièces de terre, en un inlassable parallélisme.

Nous étions tous réunis dans la salle commune, ma tante, les enfants et moi.

L'air chargé d'abruptes senteurs, entrain du jardin par les fenêtres ouvertes, et venait se mêler à l'arôme du café fumant que l'on versait dans nos grandes jattes.

Le soleil chauffait encore, quoique octobre fut proche : ses rayons en longues trainées d'or entraient par les deux fenêtres et traversaient en biais la chambre, entraînant dans leurs faisceaux tout un monde minuscule. Sous leur caresse étincelaient les poignées de cuivres des bahuts et sur les carreaux rouges du pavement, se faisaient des jeux d'ombres qui étonnaient un petit chat roux.

Il eût fait exquis là, sous ces derniers ardents rayons de lumière et de gaité, sans les continuelles agaceries des enfants qui se volaient leurs tartines, puis s'en allaient pleurer auprès de la mère, et dans l'autre coin, les domestiques qui se lançaient de lourdes plaisanteries, auxquelles répondait un gros rire gras ! Et je leur en voulais à tous, pour leur veulerie discordante, et je me hâtais pour m'en aller seule, dans les champs, quand la porte s'ouvrit avec un léger bruit du loquet qui me fit tourner la tête :

— O Nana ! petite fée des champs et des ruisseaux tu m'apparus dans l'entrebaillement de cette porte, avec autour de toi un nimbe de soleil ! Petite pauvrese deminue, tu me fus plus sauvagement belle que tout ce que j'avais vu jusqu'alors, que tout ce que j'ai vu depuis !

Tu n'osais avancer, et craintive d'abord de cette intruse de la grande ville, tu restais là, mains jointes à me regarder; et je sentis bientôt que ton regard indéfinissable pénétrait les recoins de mon âme et que tu allais me savoir toute. Petite fille dès cette heure, ton être mystérieux a dominé mon être, et tu fus la femme, et moi je fus l'enfant, et j'eus peur de la mer de tes yeux glauques et insondables.

— Viens, Nana, entre, crièrent les enfants, viens manger et boire avec nous !

Elle fit : non de la tête, et resta sur le seuil. Alors, je lui tendis la main, sans savoir, subjugué; elle s'avança lentement avec un sourire qui entr'ouvrait des lèvres

charnues, pour montrer deux rangées de petites dents aiguës et blanches.

Et elle s'appuya sur mon épaule comme si nous nous connaissions depuis très longtemps.

Ma cousine Liline lui beurra une bonne miche, qu'elle trempa dans ma jatte d'une façon toute naturelle, sans me demander de permission.

Puis quand elle eût fini, elle s'en retourna gravement, sans rien dire.

-- Liline me dit alors en manière d'explication : C'est Nana !

— Nana ?

— Oui, la petite fille à Zozo !

— Zozo était un vieil homme, tout cassé, tout blanc, qui venait aider à la ferme : l'hiver, il battait le blé dans les granges, l'été il conduisait les bêtes au pré, et portait les cruches de bière aigre aux moissonneurs. Il ne pouvait plus faire grand'chose, mais il s'imaginait très utile ; lorsqu'on avait voulu payer ses premières journées, il avait refusé, disant qu'il venait en ami, et pour se délasser de ses longues heures inactives ; néanmoins il acceptait quelques petits cadeaux, tels qu'une provision de pommes de terre pour l'hiver, un pain à chaque cuisson, une jarre de lait quand les vaches donnaient abondamment

— Depuis quand Nana est-elle ici avec son grand père ?

Liline respira longuement, s'installa bien à l'aise, puis commença son récit :

— Vois-tu, c'est aux premiers lilas, de cette année, il faisait frisquet au dehors, je me rappelle ; comme je courais au bout du chemin pour ramener un cochon qui s'était évadé, je rencontre un vicillard tout loqueteux tenant à la main une fillette : C'était Zozo avec Nana. Elle allait nu pieds sur la terre dure et le vent collait à ses genoux et à ses hanches la petite jupe rouge que tu lui as vue, un vieux châle déteint enveloppait ses épaules, et malgré tout cet étalage de misère, elle marchait fièrement tenant en sa main libre une fleur, oh ! si

étrange !... je n'en ai jamais vu de pareille : grande et rouge, et à feuilles épaisses...

— J'ai eu peur d'eux en les voyant ; le vieux était si vieux, si grand ! la petite avait des yeux si verts, si rapprochés, si obliques !... oui ! j'ai eu bien peur en les voyant !

Toutes les femmes étaient sur les seuils à les regarder passer, les gamins les suivaient de loin, se tenant sur la défensive : ils allèrent chez le mayeur, pour pouvoir habiter la vieille maison Lambert qui n'appartient à personne, puis ils vinrent s'installer. Ah ! l'installation n'a pas été bien longue va ! ils dorment sur la paille, et n'ont pour chaise qu'un morceau de tronc d'arbre. Quant à leurs ustensiles de ménage, ce sont de vieux plats ébréchés ramassés au hasard des routes ! ..

— Mais d'où viennent-ils donc ?

— Ah ! Dieu le sait ! Nana m'a dit un jour que sa maman habitait là bas par delà la forêt, au pays flamand ; c'est tout ce que j'ai pu savoir. Eh ! regarde donc, la voilà revenu, la sauvageonne !...

En effet, dans l'encadrement de la fenêtre souriait sa petite figure ironique, d'ovale très allongé, très pâle, avec la tâche sanglante de ses lèvres et ses yeux emplis de toute la verdure sombre des forêts. Les cheveux courts et frisés lui formaient un casque de bronze inouïment fouillé, avec des saillies claires comme de cuivre rouge !

Elle me fit un léger signe de la suivre, une invitation qui était un ordre et à laquelle je ne pouvais désobéir.

Oh ! petite sphinge, petite démoue, d'où venais tu, et de quelle satanique étreinte étais-tu le fruit...

Elle m'attendait tout en haut du jardin, parmi les plantations de houblon, enguirlandée de leurs fleurs et de leurs feuilles vertes, et semblant la reine des végétations de l'automne.

Comme j'arrivais, elle dit d'une voix lente et musicale :

— Quel est ton nom ?

Et je dis humblement : Anne ! car n'était-elle pas la

reine des végétations de l'automne? et forte de toute cette dernière vigoureuse poussée de sève ? ..

— Je t'aime, toi !

Ses deux bras furent à mon cou, ses deux bras en cuisante, délicieuse caresse ; petite ingénue magnifique amoureuse, ses deux bras nus et minces en collier de douceur ! Et ses lèvres goulues, à mes lèvres fiévreuses, et tout son corps à mon cou suspendu à le faire ployer, à me faire choir sur le lacis touffu des plantes de houblon, d'où s'exhalait l'ivresse... contre moi pelotonnée, toute féline, elle murmurait en rêve, les yeux clos : « Mie Anne, Mie Anne ! »

Le soleil s'en allait, par delà l'horizon, ne laissant plus au ciel qu'une mare de flamme ! Les mouchettes volaient éperdues autour de nos deux têtes, les frelons bourdonnaient : bou ! bou ! bou ! .. de la plaine, bien loin le vent nous apporta cette chanson de quelque semeur solitaire :

Aimons-nous au printemps, par les sentes fleuries,  
Aimons-nous à l'automne, aimons-nous à l'été,  
Aimons-nous, car vois-tu, l'amour est à la vie  
Tout ce qu'est le soleil aux roses des rosiers !

Nana s'était relevée sur le coude, attentive, et tout à-coup en échos, sa voix frêle et jolie comme un tintement de clochettes reprit à l'octave :

. . . . Car, vois-tu, l'amour est à la vie  
Tout ce qu'est le soleil aux roses des rosiers !

Oh ! qu'elle était belle, qu'elle était belle, et que vous l'eussiez aimée, vous tous aux sentiments exquis et affinés ! Que n'ai-je pu l'emmener avec moi, la petite bacchante, la petite fée de l'air et des plaines vertes. la petite femme des mystères à l'ironique sourire ! Ah ! que je vous dise encore l'enlacement de ses bras et ses baisers avides !...

— Mie Anne, veux tu nous irons promener demain ? Il y a, passé la Bruyère et Tourinnes, sur la route

d'Hamme un endroit merveilleux Mais c'est loin? ..  
 La plaine est vaste et unie, et d'herbe haute, toutes les  
 fleurs y poussent : il y a des marguerites géantes des  
 mille feuilles, de beaux trèfles roses, dont le cœur est à  
 sucer, doux comme miel!... puis de l'oseille sauvage  
 rafraichissante pour manger avec ses tartines, car, je l'ai  
 dit, c'est loin, il faudra prendre des provisions ! Tu  
 verras les ruisseaux gais, si clairs que l'on en distingue  
 le fond tapissé de pierres blanches et moussues. Et les  
 saulées ! Et les ruines de la vieille abbaye !... Nous  
 partirons très tôt, c'est entendu ?

— Oui très tôt !

Elle s'était relevée d'un bond de jeune chèvre, et sa  
 petite main rude, me jetait en adieu quelques fleurs de  
 houblon arrachées à la hâte. Elle descendit en courant  
 le sentier, où ses petits pieds nus faisaient flac ! flac !,  
 flac ! flac !... Au hasard des buissons apparaissait le  
 drapeau rouge de sa jupe puis, derrière elle, la porte se  
 ferma avec un bruit sec. Alors de l'autre côté de la haie sur  
 le chemin, la petite voix grêle reprit en sonneries de  
 clochettes :

. . . L'amour est à la vie  
 Tout ce qui est le soleil aux roses des rosiers !

avec l'accompagnant flac ! flac ! flac ! flac ! des petits  
 pieds nus battant la terre dure !

ANNE THIBRENS.





## Mort d'Ompdrailles Tombeau des Luteurs

*Pour Ch. Van Der Stappen.*

*Fleurs de force et de bronze et des muscles,  
ils se bombent, tous deux, tragiques puissamment,  
au dessus des clameurs de la ville en furie*

*et sur l'indignation d'un ciel,  
tout bosselé de muscles noirs,  
tout flamboyant de nuages d'or vert  
et de crinières écarlates,  
fleurs de force et de bronze et de muscles !*

*Et voyez donc, l'Ours s'arque d'un jet lourd,  
tour de fer et de puissance,  
sur l'architrave du râble  
et sur les colonnes des jambes !*

*Et lui, Albe, l'Ompdrailles,  
le carrier, qui, jadis, brandissait les blocs,  
Albe, flasque et tordu de sa musculature  
et de son corps géant,  
Albe s'écroule, flasque,  
Hercule grec et beau  
venu d'un Parthénon, sur la montagne blanche,  
Albe le fort s'éboule en avalanche !*

*Albe s'écroule entre les bras saillis  
mort ! — non pas ! car les deux bras aimants  
le tiennent, superbe, énorme et fort  
et veulent l'ériger, sur la foule, éblouie et criante,  
ostensoir de Force et de Beauté !  
car tout le corps se bande,  
s'arc-boutant des muscles et des os,  
stèle de puissance et de bronze*

*du tombeau des Lutteurs !  
 car la bouche, élargie et lippue,  
 écumante, hurle de rage,  
 hurle, rugissement de fauve et de tonnerre,  
 sa rage, en les cieux indignés,  
 sa rage et la défaite de la Force,  
 de la Beauté, de la Bonté !*

*Et la Foule, la Foule, passe, sinistre et féroce,  
 la Foule, court, la-bas, à la vengeance,  
 la Foule monte, monte, océan hurleur,  
 à la vengeance effroyable du Beau,  
 au massacre du Laid !  
 Monte, bondit, hurle la Foule,  
 brûlant toujours d'un regard de douleur,  
 — sous les cieux rouges, bosselés de torses,  
 convulsés de titans, tordant leurs bras —  
 l'Ours rugissant et lui offrant, muscles bombés,  
 l'ostensoir de la Beauté morte !*

EDGAR RICHARME

---

## LA FILLE SANS MAINS.

Conte des frères Grimm.

Un meunier, de malheur en malheur, était tombé à ne posséder plus que son moulin et le pommier qui poussait derrière.

Une fois qu'il ramassait du bois dans la forêt, un vieil homme qu'il n'avait jamais vu s'approcha et lui dit.

« Ne t'échine plus à ramasser ces broutilles. Mais donne-moi ce qui se trouve à présent derrière ton moulin, et tu es riche pour toujours !

— Ce qu'il y a derrière mon moulin ? pensa le meunier. Il n'y a rien que le pommier derrière mon moulin. Je m'en fais quitte volontiers pour devenir riche ! »

Il donna donc à l'étranger ce qui se trouvait derrière son moulin ; et même, il jura sa parole qu'il le lui donnait.

« C'est entendu, ajouta l'étranger d'un air malicieux. Je reviendrai, dans trois ans, réclamer ce qui m'appartient. »

Et il disparut.

Quand le meunier rentra à sa maison, sa femme était sur le pas de la porte.

« Meunier, lui cria-t-elle, d'où nous arrive cette fortune subite ? nos coffres et nos armoires s'emplissent, depuis une heure, sans que j'aie vu personne nous apporter rien ! Comment cela se fait-il ? »

— C'est un inconnu, figure-toi, répondit le meunier, que j'ai rencontré, dans la forêt, et qui m'a promis des trésors sans fin si je voulais seulement lui accorder ce qui se trouvait derrière le moulin ! Tu comprends que je lui ai dit oui ! Et c'est notre pommier qui paie toutes ces richesses !

— Ah ! malheureux, s'écria la meunière avec effroi. Cet étranger était le diable, et ce n'était pas du pommier qu'il parlait en te demandant ce qui était derrière le moulin ; mais de notre fille qui justement alors balayait la cour ! »

La fille du meunier était une douce, pieuse et jolie fille. Et elle passa dans l'innocence les trois ans qui suivirent.

Le jour fut où le diable devait se présenter pour la prendre et le meunier l'en avertit. Elle se lava proprement, s'assit sur une chaise et traça sur le sol, autour d'elle, un rond à la craie blanche.

Le diable parut de fort bonne heure ; tourna autour d'elle, mais ne put l'approcher. Avec colère, il dit au meunier :

« Ecoute, meunier ! Il faut que tu empêches ta fille de se laver, car telle qu'elle est, je n'ai sur elle aucun pouvoir. »

Le meunier, comme tous les meuniers, un peu voleur, avait peur du diable et peut être de devoir lui rendre ses richesses. Il défendit donc à sa fille de toucher aucunement à l'eau. Mais quand le malin vint le lendemain pour la prendre, elle avait tant pleuré durant la nuit et elle s'était tant de fois essuyé les yeux, que ses mains étaient parfaitement nettes, et que, cette fois non plus, il ne put pas seulement la toucher.

« Meunier, coupe les mains à ta fille, ou je ne pourrai la saisir, dit-il.

— Ah ! comment trouverai-je le cœur de trancher les mains

de ma propre enfant ? s'écria le meunier épouvanté, malgré son avarice, de la cruauté de cet ordre.

— Si tu t'y refuses, eh bien, c'est toi que j'emporterai, foi du diable ! »

Ces menaces du diable terrifièrent le meunier au point qu'il promit d'obéir. Il alla vers sa fille.

« Mon enfant, lui dit-il, si je ne te coupe les deux mains, le diable va m'emporter. Prends pitié de ma misère et pardonne-moi le mal que je vais te faire, ma fille.

— Cher père, faites de moi tout ce que vous voulez, répondit-elle. Je suis votre enfant. »

Elle avança ses deux mains sur la table et le bourreau les lui coupa.

Pour la troisième fois le diable se montra pour la saisir. Mais elle avait tant pleuré, encore, et tant de fois essuyé ses yeux avec les bouts de ses bras, qu'elle les avait rendus parfaitement blancs. Alors le diable dut renoncer à elle pour toujours ; et le meunier dit à sa fille :

« C'est toi qui m'as permis de conserver les richesses dont je jouis. Je veux, ma vie entière, te considérer comme mon bien le plus précieux.

— Non, répondit la jeune fille, non, ici je ne puis plus rester. Adieu, il faut que je m'en aille. Je ne veux plus tenir ce dont j'ai besoin, que de la compassion des bonnes gens. »

Elle se fit attacher ses deux bras mutilés devant sa poitrine, et au lever du soleil, elle se mit en route. Elle marcha jusqu'à la nuit et devant le jardin du roi, elle s'arrêta. La lune se levait et sa clarté d'argent lui découvrit d'infinies rangées d'arbres chargés des plus beaux fruits qui brillaient dans les feuilles. Un grand fossé plein d'eau luisante entourait ce jardin de toute part.

Or, la jeune fille sans mains n'avait plus mangé depuis son départ ; et la faim la tourmentait cruellement.

« Ah ! pensait-elle, que ne suis-je dans ce beau jardin, et que ne puis-je y cueillir seulement un de ces fruits dorés ! Hélas ! me faudra-t-il donc ici, mourir de faim ? »

Elle s'agenouilla et pria Dieu de la secourir. Un ange tout à coup apparut devant elle ; détourna l'eau du fossé, et conduisit la jeune fille dans le jardin. Elle alla sous un poirier chargé de fruits en cueillit un et le mangea. A l'instant sa

faim se trouva apaisée, et elle se coucha dans un buisson pour y passer la nuit.

Cependant le jardinier qui veillait sur le jardin avait tout vu. Mais celle qui dérobait la poire avait un si bel ange à ses côtés, qu'il eut peur qu'elle fut une âme du paradis et qu'il n'osa lui crier de s'en aller.

Le lendemain, le roi vint visiter ses jardins. C'était un roi extrêmement sage et qui savait par cœur le nombre des fruits de tous ses arbres. Dès l'abord, il vit qu'une poire manquait. Il la chercha sous le poirier, mais elle n'y était pas. Il demanda au jardinier qui l'avait prise.

« Seigneur, dit l'homme, la nuit passée, c'est un fantôme qui n'avait pas de mains qui vint la manger à l'arbre en la prenant avec ses lèvres !

— Comment avait-elle pu franchir le canal qui garde mes jardins ? demanda le roi. Et après avoir mangé la poire, où s'en alla-t-elle ?

— Une créature venue du ciel et vêtue d'une robe blanche avait détourné pour elle l'eau du fossé. Et c'est dans un buisson que cette ombre disparut ensuite.

— Oh !... Garde-toi de répéter à personne ce que tu viens de m'apprendre, dit le roi au jardinier. Je reviendrai, cette nuit, veiller moi-même à ces prodiges. »

Le roi en effet, vint au soir dans ses jardins ; et il avait pris avec lui un prêtre pour apostropher l'esprit, au cas qu'il fût malin. Avec le jardinier, ils s'assirent sous le poirier et attendirent.

A minuit, la jeune fille sans mains sortit d'un buisson, s'approcha de l'arbre ; et de la bouche, cueillit une poire qui pendait très bas, et la mangea. Et l'ange en robe blanche se tenait derrière elle.

Le prêtre s'avança et lui demanda :

« Viens-tu du sein de Dieu, ou viens-tu de la terre ? Es-tu un esprit ou es-tu une créature humaine ?

— Je ne suis pas un esprit, répondit la jeune fille d'une douce voix. Je ne suis qu'une pauvre femme délaissée de tous, hormis de Dieu.

— Mais si tu es délaissée du monde, dit le roi en s'approchant, tu ne le seras pas de moi. »

Il la mena dans son château. Elle était si belle qu'il ne

tarda pas à l'aimer de tout son cœur. Et plus tard, lui ayant fait mettre des mains d'argent, il l'épousa.

Ils étaient mariés d'un an, que le roi partit pour la guerre. Il confia sa femme à la reine-mère en disant :

— « Quand elle mettra son enfant au monde, soigne-la tendrement, garde-la toi-même et fais-moi savoir tout ce qui arrivera. »

La reine mit au monde un gros garçon et la reine-mère écrivit promptement au roi pour lui annoncer l'heureux évènement.

Or, en chemin, le courrier chargé du message se reposa au bord d'un ruisseau ; et comme il était fort fatigué, il s'endormit. Et le diable qui en voulait toujours à la fille sans main devenue la reine, le guettait; il changea la lettre du messenger en une autre où la reine-mère était sensée annoncer au roi qu'il lui était né un monstre affreux.

Voilà ce que lut le souverain. Il en fut plein d'affliction. Il répondit pourtant à sa mère de garder sa pauvre épouse, et d'en avoir grand soin et grand respect.

Le messenger partit du camp du roi avec ses ordres. Et justement au bord du fossé où il s'était reposé en venant, il s'endormit de nouveau. Le diable le guettait toujours. Il prit dans sa poche, la lettre du roi et en remit une autre à sa place, où le roi enjoignait de mettre à mort la reine et son enfant.

La reine-mère terrifiée de cet ordre barbare écrivit au roi qu'elle ne pouvait y croire. Mais le roi répondit la même chose, cependant toujours parce que le diable, en route, glissait ses fausses lettres dans la boîte du messenger. Et même, le roi ajoutait dans la dernière qu'on aurait soin d'arracher les yeux et la langue de sa femme et de les conserver pour les lui montrer à son retour en preuve de l'exécution de ses volontés, à lui, le roi.

La vieille mère ne cessait plus de pleurer sur ce sang innocent qu'on voulait lui faire verser, et elle n'avait point le cœur de se charger de ce crime.

Il lui vint une idée. Elle fit, en secret, chercher une biche au bois, la tua, lui arracha les yeux et la langue ; et les jeta dans du sel.

« Je n'ai pas le courage de te faire mourir, et ton enfant avec toi, ainsi que le roi me l'ordonne par ces lettres, alla-t-

elle dire ensuite à la reine. Mais hélas, je ne puis te garder plus longtemps ici. Fuis donc avec ton fils, chère et malheureuse fille, et ne te remontre plus en ce pays. »

Elle lui attacha son enfant au dos par des lanières; et la pauvre femme partit, les yeux pleins de larmes.

Bientôt, elle pénétra dans une sauvage et obscure forêt. Et là, s'étant mise à genoux, pour implorer de l'aide à sa misère, un ange lui apparut et la prenant par la main, la guida vers une petite maison.

Cette petite maison avait une enseigne portant ces mots : « Qui entre ici est sauf. » Et à l'approche des voyageurs une jeune fille blanche comme la neige au matin, se montra sur le seuil.

« Soyez la bienvenue, madame la Reine » dit-elle avec une révérence.

Puis, elle guida la voyageuse dans la maison et détacha le petit garçon qu'elle portait sur son dos pour le déposer doucement dans un joli et frais berceau.

« D'où sais-tu que je suis la reine ? demanda ensuite la pauvre femme à la jeune fille blanche comme la neige du matin.

— Je suis un ange envoyé par Dieu pour vous protéger, toi et ton enfant » répondit celle-ci.

La reine demeura sept ans dans la maison de la forêt. Elle y fut parfaitement entretenue. Et, même par la grâce de Dieu qui voyait jusqu'au fond de son cœur, ses mains coupées repoussèrent.

Cependant, la guerre étant finie, le roi était rentré à son palais, et dès l'abord, il avait demandé à voir sa femme et son enfant.

« O méchant homme, lui répondit sa mère en pleurant, tu les demandes, et toi-même tu m'as ordonné de tuer ces doux agneaux ? »

Elle lui montra ces lettres qu'elle ne savait pas encore du tout falsifiées par le diable.

« J'ai donc accompli, à tes ordres, le plus lamentable massacre dont la terre ait jamais été coupable ! » ajouta-t-elle en lui présentant la langue et les yeux qu'elle avait conservés.

Alors le roi accablé de malheur et d'épouvante se mit à pleurer. Il se mit à pleurer, le roi si tristement la mort de sa

pauvre femme et de son pauvre petit garçon, que sa mère en eut pitié.

« Puisque tu as pleuré, réjouis-toi, lui dit-elle. Ils vivent peut-être encore ! Cette langue et ces yeux ne sont que ceux d'une biche que je fis tuer secrètement pour sembler t'obéir. A ta femme, je ne fis que lui lier son enfant sur le dos, en lui ordonnant de s'éloigner et de ne plus reparaitre ici, dans le pays d'un roi si irrité contre elle !

— Ah ! s'écria le roi, je veux aller à sa recherche aussi loin que le ciel est bleu, ma mère. Non ! je ne veux plus boire ni manger, que je n'aie retrouvé ma chère femme et mon petit enfant. »

Il se mit en route. Il voyagea sept ans, en les cherchant jusque dans les trous des bois et les cavernes des montagnes. C'était en vain. Et il pensait qu'ils étaient morts dans la faim et l'abandon.

Il ne buvait ni ne mangeait pendant tout ce temps, et Dieu seul et son amour soutenaient ses forces. Enfin, il arriva dans la forêt et toucha à la maison avec l'enseigne : « Qui entre ici est sauf. »

La jeune fille plus blanche que la neige au matin était sur le pas de la porte. Elle le prit par la main.

« Seigneur Roi, lui dit-elle, soyez le bienvenu. »

Elle lui demanda ensuite d'où il venait.

« Depuis sept ans, je suis sur les chemins, répondit le roi, à la recherche de ma femme et de mon enfant qui sont perdus. »

Il ne voulut rien boire ni manger de ce que l'ange lui offrit. Il dit qu'il voulait seulement se reposer, et il se coucha en jetant son manteau sur son visage.

Or l'ange étant entré dans la chambre où se tenaient la reine et son fils qu'elle appelait *Le petit malheureux* il dit à la reine :

« Reine, lève-toi, viens avec ton fils, car ton époux est arrivé ! »

Le voyageur était couché et dormait; la mère et l'enfant se mirent devant lui. Cependant le pan du manteau qui recouvrait son visage tomba.

« *Petit malheureux*, dit la reine à son fils, recouvre le visage de ton père. »

— Quel père veux-tu dire, mère ? demanda l'enfant. Tu



m'as dit que mon père était aux cieux. Ce pauvre homme peut-il être mon père. »

Le roi à ces mots se dressa sur sa couche, et voyant cette femme et cet enfant devant lui :

« Qui êtes vous, vous deux ? demanda-t-il.

— Je suis ton épouse, répondit la reine, et voici ton fils le *Petit malheureux*.

— Mais, femme, ma femme avait des mains d'argent, dit le roi, et les tiennes sont de chair.

— Le bon Dieu les fit repousser, répondit-elle

L'ange courut, dans la chambre voisine et prenant les mains d'argent, il les rapporta au roi qui vit qu'elle avait dit vrai et qu'elle était sa femme et qu'il était son fils.

Il les embrassa tendrement ; et ravi de joie, il s'écria :

« Une lourde pierre est tombée de mon cœur ! »

Puis avant de se quitter, ils prirent avec le bon ange un dernier repas. Et ils s'en retournèrent au palais.

Ils célébrèrent de nouvelles noces, au milieu de grandes réjouissances ; et une douce vie et une fin bien heureuse les payèrent de leurs malheurs.

LOUISE & LOUIS DELATTRE.

*Traduct.*

---

## VITRAUX.

---

*Dans le cadre ogival des verrières fleuries  
Les divins primitifs dessinaient autrefois  
Ces vierges en extase ou tout endolories,*

*Qui lorsque le soleil les inonde parfois,  
Semblent avoir gardé parmi nos jours sans rêves  
La sublime clarté de nos antiques fois.*

*Leurs yeux indifférents des réalités brèves  
Epanchent leurs rayons vers le bleu firmament.  
Ou demeurent baissés sur un songe sans trêves.*

*Leurs lèvres en refus à tout mortel amant  
Sont des fleurs au parfum d'encens et de prière,  
Qui vers Dieu s'évapore et monte doucement.*

*Leurs pieds ne semblent pas toucher notre poussière,  
Leurs mains se croisent sur leur sein jamais troublé.  
Ou se tendent vers nous en sources de lumière.*

*Comme une aube éclairant leur front auréolé  
En flots lents et vermeils tombe leur chevelure  
Et leur corps diaphane a le geste envolé*

*D'un bel ange exilé sur notre route obscure,  
D'un ange qui n'a plus ses grandes ailes d'or  
Pour s'enfuir et revoir la clarté toute pure.*

*Oh ! que j'aime à vous voir en l'immuable essor,  
Blanches parmi les lys d'ineffables prairies,  
O vous qu'un rêve ancien fait si belles encor*

*Dans le cadre ogival des verrières fleuries.*

CAMILLE SCHILTZ.

---

## « Reconstitutions ! »

---

O les petites villes moyenageuses soudées aux temps comme en un ecclésial trésor, des châsses séculaires!... Qu'il fait bon en ces coins perdus s'en aller rêver et épeler à son âme le charme des très vieilles choses !... Qu'il fait bon aux quais esseulés entendre l'eau pleurer son éternelle chanson et voir en des miroitements de ciel, les grands cygnes blancs rouler leurs nuées.....

Au hasard, des rues étranges ondulent à leur guise — des rues tranquilles où l'ombre s'accroche aux vieillottes maisons, des rues mystérieuses où s'atténue tout bruit, où dans un glissement la paix descend jusqu'au pavé moussu... Et tout là-bas ce sont aux palais austères, aux crêtes dentelées des pignons, des

rougeurs d'incendie qui s'allument cependant qu'aux fenêtres ogivées le grand soleil pleure des larmes d'or...

O l'ineffable quiétude de ces pittoresques carrefours ! ô le recueillement de ces vetustes pierres !... poésie divine de ces cours d'autrefois où se refugie la paix et s'abrite l'amour !...

. . . . .

C'est une mode à présent fort en vogue, de laisser s'effriter hélas ! ces chers coins d'autrefois.

Et la pioche, souvent, hâte l'œuvre du temps, trop lent sans doute, au gré des édilités, à profaner ce qui survit encore des vieilles villes disparues.

Mais consolons-nous, rêveurs amis, car un ingénieux subterfuge va compenser l'irréparable.

Réjouissez-vous et tressaillez de joie vous tous qui aimiez rêver et épeler à votre âme le charme amoncelé des très vieilles choses, dans les vieux quartiers démolis de nos cités gothiques.

Voici que l'on a construit pour vous d'artistiques pastiches des chefs-d'œuvre abolis.

Saluez ! acclamez ! bénissez le *Staf* !

Car c'est en *Staf* que l'on a reconstitué — o joie ! — les grosses tours de pierre de nos villes démantelées.

Le *Staf* ! il est le Symbole de « l'Art » architectural du XIX<sup>e</sup> siècle, et j'en sais qui m'ont dit, tout bas, « Il est le symbole du siècle tout entier. ».....

Après le « *Vieil Anvers* » dont la grand'place donnait malgré tout une certaine illusion de beauté morte, et que l'on pourrait dire « la perfection de la contrefaçon du Passé » ce fut le « *Vieil Amsterdam* ».

Et voici le « *Vieux Bruxelles* ».

Ici l'on n'a pas même atteint à la vérité archéologique.

Puisque l'on tentait une reconstitution n'eût-il pas fallu dépasser ces choses vues, tout au moins se tenir à leur niveau et ne point servir une mauvaise parodie du Vieil Anvers ?

D'abord l'époque choisie est ici trop proche du présent pour évoquer l'attrait des résurrections archéologiques, le vrai vieux Bruxelles, subsiste encore grâce à Dieu, malgré la rage des démolisseurs. Mais celui-là est ailleurs que dans les jardins recueillis et le calme pieux des Expositions Universelles...

Le « Vieux Bruxelles » ou mieux « Bruxelles-Kermesse » est une véritable Babel, est le bazar universel où l'on a convié tous les peuples : Des turcs, des Anglais, des Italiens, des Suisses, des orchestres étrangers, « si bien que le « Vieux Bruxelles hélas ! n'est plus même Bruxellois ! »

« Rayons X, Phonographe, horloges électriques, becs à incandescence, réverbères hideux, « soleil électrique • Carroussel à vapeur, voilà qui est bien fait n'est-ce pas pour évoquer au visiteur la capitale de ce pays telle qu'en 1830 ?

Nous n'aurions point parlé de ce pastiche ridicule dans cette revue d'Art, si par de telles « attractions » l'on ne gâtait « le goût » esthétique du public belge, qui n'a vraiment nul besoin qu'on l'aide pour le gâter plus.

Que ceux qui entreprennent ces sortes de Reconstitutions, avouent leur impuissance à même reconstituer. Et que la leçon profite pour l'avenir.

On avait projeté tout d'abord un « *Bruxelles de Demain* » un « *Bruxelles du XX<sup>e</sup> siècle* ».

Voilà qui eût été, — construit par des artistes comme Hankar et Ortat — un peu plus artistique et d'un autre intérêt que cette parodie de ce qui fut fait ailleurs, parodie où le mauvais goût se mêle à la « *Zwanze* ».

ALFRED LEMAIRE.



## Le Soir

*Le Jour quitte à regret la brume des collines,  
Et le Soir, s'avancant comme un larron de nuit,  
Dans des flots odorants de blanches aubépines,  
Met des rougeurs de pourpre au nuage qui luit.*

*Et l'on dirait, là-haut, une immense fournaise  
Où des fantômes noirs, le marteau dans la main,  
Sur une vaste enclume où gresille la braise,  
Reforment un soleil pour le jeune matin...*

*Puis s'apaise le bruit des forgerons dans l'ombre ;  
La fatigue roidit leurs bras démesurés ;  
L'atelier fantastique apparait morne et sombre,*

*Et le soleil, comme un navire sans agrès,  
Roule et se précipite, hors de la noire enclume,  
Dans le vert Océan qui se frange d'écume*

CHARLES DROUPY.

## BUÉE MATINALE.

*L'aube sourit en de roses caresses  
sur l'étang qui dort en le matin blanc,  
et sur les bois aux rythmes de paresse  
qui sont de grands songes se berçant.*

*De la vallée aux ombres vaporeuses  
monte lentement un fin brouillard bleu  
qu'exhalent les sources chanteuses  
sourdinant sur la mousse leur chant nébuleux.*

*Et voilà tout-à-coup s'envoler de doux rêves  
hors des calices purs de ces beaux lys gothiques  
là-bas, en l'or du soleil qui se lève.*

*Et viennent jusqu'à nous, blancs papillons de joie  
éblouir de l'aile des Espoirs mystiques.  
l'ombre farouche qui se reploie.*

PROSPER ROIDOT.

---

## LES SIMPLISTES

---

HENRI GHÉON (1)

---

Ce fut, pour moi — toujours affolé d'Au delà — une surprise heureuse.

J'avais laissé là, sur ma table de travail, le livre d'aube de Henri Ghéon, et en revenant m'asseoir devant, pour le lire, vraiment ce me fut un émerveillement joyeux de trouver, enluminant la couverture blanche, légèrement jaunie, comme d'un premier rais de soleil, glissé furtif, entre les chèvrefeuilles de la fenêtre, devinez quoi?..... une branchette de blanc seringua.

Vraiment, ce me fut une surprise exquise...

Et, imaginaire, je croyais voir, dans ce qui n'était qu'un hasard, somme toute, un conte merveilleux et tremblant.

Si jamais, un séraphin, attendri par ces vers candides et fleurant la joue rose, s'en était venu, à lentes ailes, cintrées et blanches, fleurir en merci de l'attendrissement, qu'en le lisant avait souri son âme, ce livre clair, de ces étoiles blanches, cueillies à son front?

C'eût été si gentil.....

Mais, en prenant la branchette, je vis que la tige en était rousse et recroquevillées les feuilles — de la tiédeur de doigts, sans doute.

Non, désillusion comme toujours, ce n'était pas un

---

(1) *Chansons d'Aube*, un volume de vers, au *Mercur*e de France.

ange qui avait déposé ces quelques fleurettes à senteur piquante et verte. Ce n'était qu'une simple main, pétrie de bœue, comme les nôtres, et qui, sans doute, l'avait fait par le plus involontaire des hasards.

Hélas, en tout ceci, en toute cette historiette féerique, le Réel, — comme partout quasi — triomphait.

Pourtant, jolie, ne l'était-elle pas, cette coïncidence et bien juste aussi, avouez le. Car, pour qualifier ce volumet, convient une seule épithète, exquis, oui, il est exquis, même s'il me faut préciser, j'ajouterai qu'il est exquis de candeur. Et, dans le jardin étroit et reposant de la simplesse et de sa littérature, dans ce jardin aux murs crépis, où courent pâles et souvent s'arrêtent pensifs, des enfants, entre l'innocence des marguerites et les roses de velours grenat, fanées et s'effeuillant, pétale à pétale, sous les baisers des abeilles et du soleil, certes, le livre de Henri Ghéon a une physionomie bien caractérisée — violette blanche, sur qui volètent les ailes d'un argus, aux reflets bleus...

Ici, ce n'est plus le morne accablement et la lassitude bégayante de Henry Bataille, dont je parlais, il n'y a longtemps guère, non, c'est au contraire, la joie, mais la joie contenue, assagée, même attendrie, la joie d'une fleur ou d'une aube.

Et pour dire, entière, l'âme de ce livre, j'y trouve, comme le sourire recueilli et mystique qu'ont certaines Vierges enfants.....

Et ce sourire et cette joie, vous me demandez ce qui les fait éclore aux lèvres et au cœur du poète ?

Vous vous étonnerez, je crois. C'est loin d'être un triomphe ou même une banale félicité d'amour, loin d'être un ensoleillement de la large Beauté de la Nature, qui nous fasse remonter, par ses rayons éparpillés, jusqu'au soleil un, que nimbe le triangle.

Le cœur et la nature — les deux pôles sur qui tourne tout l'immense monde de la Poésie — n'apparaissent ici que fort peu. Ou, du moins, si le cœur bat en ces vers, ce n'est qu'à battements doux, émus.

D'autre part, de la nature ne souriront ici, qu'une feuille, une fleur, un panache de fumée, un linge humide, ondoyant au vent, tout blondi de soleil, des enfants, surtout des enfants, et, surtout aussi, des êtres simples et frustes.

Bref ce sera le cœur en ses impressions toutes premières — dernières aussi — et la nature en l'infime de ses moindres choses et l'humilité de ses êtres, à elles réellement, et — caractéristique — toujours pris isolés, un à un, jamais synthétisés.

Enfin, ce qui rendra, d'un mot, l'art de Henri Ghéon, ultime évolution, je pense, de l'Art simpliste, c'est qu'il se base, exclusivement quasi, sur la sensation, — comme, d'ailleurs, vous prévient une épigraphe de l'auteur, qui me semble s'être fait, de son livre, une notion très nette.

La sensation, vous l'y trouvez constante. Ah, je ne le nie, vous l'avez sans doute déjà ressentie chez bien d'autres simplistes, mais jamais isolée, à ce degré, je crois, envahissante, despotique, jamais employée, comme unique moyen d'Art, à l'exclusion de tout autre, pensée ou sentiment.

*Des matins, mon âme est si jeune  
quand je vois les rideaux rosir  
qu'elle se demande si elle s'éveille  
ou si elle naît à l'existence toute neuve*

*Elle emplit la chambre de sourires  
elle salue la lumière  
elle va voir à la fenêtre  
ce que se passe dans la cour  
et elle voudrait s'échapper par les faubourgs.*

*Elle s'en va sur le pavé sec  
qui sonne au pas comme un cristal ;  
elle trouve beau tout mot et tout geste  
et clairs comme des visages de fillettes  
les murs et les fenêtres et les boutiques...*



*Devant ma maison close  
 Tout le village est passé  
 et ma chambre, cette matinée  
 fut toute pleine des bruits de l'aube. .*

*Sais tu toute la beauté  
 d'une fenêtre qui s'ouvre,  
 quand on repousse à deux mains les voletés  
 et qu'ils claquent contre le mur,  
 et quand soudain dans la chambre silencieuse  
 épanouie comme une fleur  
 tout le jardin murmure ?*

On le voit, c'est précisément ainsi que je l'avais qualifié, un art d'exclusive sensation.

Mais pour que cet art, n'usant que d'un seul moyen pour parvenir à la vibrance du Beau, atteigne à cet objet, il faut une intensité prodigieuse de sensation et une précision évocatrice de verbe, qui, je pense, ne sont pas coutumières et qui parfois, malgré sa réelle faculté de netteté et d'acuité, font défaut à Henri Ghéon, en sorte que ses tableautins sont alors – ce qui est peu fréquent, j'y insiste — non plus des aquarelles, mais des dessins à la plume et encore rapidement griffonnés. Ah ! c'est qu'il n'est guère facile de laver une aquarelle comme celle-ci, délicieuse de dessin, de coloris, et de parfum — parfaite reconstitution, en nous, de la sensation du poète :

*Les herbes de la prairie  
 ont des verdeurs pâtes et tendres,  
 comme les mystérieuses plantes  
 qui éclosent au fond des sources ;  
 toutes les herbes de la prairie  
 sont nées dans le flot de la rosée douce*

*Les branches de la forêt  
 luisent de leurs feuilles mouillées,  
 comme s'il venait de pleuvoir,  
 la forêt aux ramures noires*

*rit d'un rire d'émeraude  
sous le ruissellement de l'aube ..*

*Et si tu veux cueillir l'iris  
qui balance ses flammes mauves  
dans la prairie,  
ou si tu désires une noisette verte  
des frondaisons épaisses du bois,  
tu sentiras la rosée  
baigner chacun de tes pas  
et pleuvoir sur tes cheveux...*

*Et lorsque tu reviendras  
Ta chair sera molle et fraîche  
et je croirai que tu dormis  
dans la prairie ou dans les bois  
et que tu t'es éveillée telle  
sous l'onde que versa la nuit  
comme l'iris mauve ou la noisette verte.*

N'est-ce pas que l'on voit « les mystérieuses plantes qui éclosent au fond des sources • que l'on entend « la forêt aux ramures noires rire d'un rire d'émeraude sous le ruissellement de l'aube » que l'on sent « la rosée baigner chacun de ses pas et pleuvoir sur ses cheveux » et que l'on touche « la chair molle et fraîche » ?

Que si, maintenant, vous voulez avoir en quelques vers et, par'ant, mieux dits que par ma prose insipide et radotteuse, toute l'âme et tout l'art du poète que j'ai tâché à vous faire voir et admirer en cette étude, écoutez :

*Un petit bouquet sur un coin de table  
et les portes bien fermées  
ce serait tout le bonheur de mon âme. .*

*Des violettes en hiver,  
achetées deux sous à une petite marchande,  
une rose que j'aurais moi-même cueillie  
l'été. .  
un feu s'endormirait dans les cendres*

*avec un reflet rouge sur le parquet,  
ou un rayon de soleil entrerait  
par le volet entrouvert,  
et j'entendrais la cuisine se faire. .*

*D'autres au vin s'en iraient joindre  
des gerbes qu'ils rapporteraient fanées  
Moi, mes fleurs seraient très fraîches  
de l'eau chaque matin renouvelée,  
baignant les tiges dans le vase...*

*Un petit bouquet sur un coin de table  
et les portes bien fermées  
ce serait tout le bonheur de mon âme.*

Et ce simple bouquet serait le bonheur de tant d'âmes de poètes, dont quelques unes ont déjà pleuré et chantonné l'ineffable suavité des petites choses, des heures intimes des jardins étroits et dont tant d'autres la chantonneront et la pleureront encore — jusqu'à ce qu'un jour ceux qui sont allé glaner des gerbes, ouvrant la porte verte du jardin, où s'attristent des enfants, et poussant les contrevents et la fenêtre, criront, au poing une gerbe de soleil, non plus fanée, mais rouge et bleue de coquelicots et de bluets — des coquelicots du cœur et des bluets du Ciel — et les cheveux piqués d'épis gonflés et brunis, qui leur nimberont le front clair, d'un symbole de moisson et de maturité, clameront, dans la chambre assoupie sous la poussière, l'expansion délivrée de leur virilité : Midi, le Soleil, l'Aube dès longtemps est levée, revoici le Soleil !

Car cette naïveté d'enfance, selon moi, ne durera qu'un temps — comme la virginité d'un bouton de rose blanche...

Elle arrive à son heure, toutefois. Elle est l'enfance de la poésie de demain. En ce moment, fillette au jardin, elle cueille des violettes et les joint « deux à deux et trois à trois, pour un petit bouquet sincère ». Elle est tout yeux « aux draps qui font des carrés de fleurs blanches ».

Et c'est là un moment nécessaire dans le cycle évolutif de sa vie. C'est l'âge du rose et du bleu pâle, l'âge des demi teintes, des demi chansons, des demi mots. C'est la prime enfance.

Oui, en ce moment, la Poésie, loin d'être, comme le proclament certains Jérémie jérémiadant, proche de sa destruction et de sa captivité en quelque Babylone de lucre, de stérilité ou de gongorisme, la poésie vient, oui, vient de renaître au soleil, en le lit où déjà était né cette superbe progéniture : le grandiose, outrancier, grandiloquent, hyperbolique et sublime Romantisme, le Parnassisme, fils souffreteux et débile d'un précédent enfantement, trop puissant, et le Symbolisme, art factice de décadence et de civilisation outrée, peut-être, mais art grand et immense lui aussi et qui parfois fit s'unir, sur l'acier de ses armures bleues, la torsion des flambances du cœur, au rayon blanc et prestigieux de l'Au-delà, glissé, fantomatique et fluet, entre ses rideaux lourdement pourprés et dorés de clinquant.

Mais, Aurore et Noël, voici qu'après ces trois frères, naît de l'Hymen de l'Âme et de l'Univers, une petite enfant, frêle et rose, aux yeux d'un bleu fané. On lui a mis une petite chemise, qui laisse transparaître, sous le soleil, son corps mignon, nacré de rose... En main, elle tient un petit bouquet de fleurettes toutes blanches où pleure, seule, une pensée de velours lilas, au regard jaune et douloureux.

*« Petite, à petits pas elle est venue »  
avec des résignations pleins les yeux  
à la grille...  
La grille de fer est verrouillée  
et si haute !  
Elle contemple le monde à travers la grille du jardin  
et il « lui » paraît si beau de si loin !*

Mais bientôt, un adolescent grave et tenant à la main un lourd bâton de chemin, s'en viendra par le jardin,

faisant crisser le sable ratissé de l'allée, ou bien par la grand'route peut-être, je ne sais lequel...

Il baisera, de lèvres sonores, la blonde enfant de Poésie et, tirant le verrou de la grille, il prendra l'enfant par la main.

Et tous deux s'en iront, encore que jeunes et grêles, s'en iront par la route, brune, entre les fraînes drapés de soleil, par les campagnes ensolcillées, vertes et dorées à l'infini, sous le ciel d'un bleu doux et aimant, vers le bois vert, embrumé de soleil, et où les arbres, têtes au ciel, grands, prient le Seigneur et dédaignent les hommes mesquins et minuscules qui passent, sans leur parler, qui passent, sans les voir et sans baisser les yeux, devant leur pureté hautaine, qui passent et, au coude du sentier, derrière un tronc verdi de légère mousse, sont disparus déjà.

EDGAR RICHAUME.

---

## LES LIVRES.

---

Jean Viollis. L'EMOI. Toulouse, bibliothèque de l'EFFORT.

*« La pénétration d'une circonstance, d'une destinée et d'un paysage. » Et c'est L'EMOI. Celui qui envahit Mademoiselle. Mademoiselle Aline, la vieille Mademoiselle, « dans son agonie de sexe et d'âme; » (l'expression est de M. Jean Lorrain.) Vraiment ce petit livre est presque révélateur. Mais nous hausserons les épaules devant ce passage de sa préface, où sont cités de même le scribe ignare et ordurier du GAGA (le sieur Dubut de Laforest) et Joris-Karl Huysmans. Pourquoi cette assimilation? Par incompréhension d'Art? Cela n'est pas possible quand on est capable d'œuvrer L'EMOI. Alors, « esprit » d'anticléricalisme? Probablement. Car ce motif, pour lequel Jean Viollis conspuie Huysmans et glorifie Zola, Zola l'écrivain de NANA, ce motif quel est-il? Le Naturisme a de ces surprises.*

*Ce livre vaut d'être lu, et il le sera, pour des vibrances de paysages et d'atmosphère intime d'âme, toujours délicieuses, souvent neuves. On ne résiste pas au charme de pages, telle celle-ci :*

. . . . .

*Brusquement, un vol frissonnant d'ailes bleues et blanches glissa sur la fenêtre et se perdit, soyeux, dans l'air fluide.*

— « Ce sont, dit Madame Mader, les pigeons de Saint-Eusèbe. Vous n'avez jamais visité leurs nids au clocher ? Monsieur le curé les soigne les soigne... Il doit vous y avoir fait goûter. »

— « Oui, non... dit mademoiselle Aline embarrassée. Il m'en envoie chaque année, des petits... mais ils sont vivants, ma chère, tout vivants... avec encore des fils jaunes dans leurs plumes, et des becs claquants. Alors... »

Vivement :

— « Alors, je donne dix sous au sonneur pour qu'il les rapporte dans leur clocher. — N'allez pas le dire, au moins ? »

« Soyez sans crainte, dit Madame Mader avec bonhomie ; mais... c'est drôle. »

Mademoiselle Constance regardait tendrement son amie ; timide, elle balbutia :

— « Je ferais de même... »

Et mademoiselle Aline sentit une main confuse qui cherchait la sienne et qui tremblait en se cachant.

Pour la deuxième fois, elle fut merveilleusement émue ; il lui sembla qu'elle goûtait l'odeur du miel ; son cœur défaillait, ses yeux se brouillèrent de larmes.

— « Ma chère amie... ma bonne amie... »

\* \* \*

**Henry Maubel et James Vandramen. OCTAVE PIRMEZ.**  
— Impressions. Souvenirs. (Ixelles. Imprimerie générale de G. J. Huysmans).

Un PORTRAIT, qui est surtout une étude idéologique du philosophe, par James Van Drunen ; une MÉDITATION de Henry Maubel.

De belles, de très belles pages, profondes et nobles, telles que l'exigeait cet hommage à un grand mort.

Henry Maubel a médité pieusement, uniformant son style avec celui du Maître, et atteignant une religieuse émotion.

Livre votif et bréviaire pour nos âmes.

GEORGES VIRRÈS.

\* \* \*

**Sallage Orndac. — EN PÈLERIN PAR LES ROUTES. —**  
Sous ce pseudonyme grotesque, et dégradant par d'inexcusables facéties les réelles beautés de ce premier livre, notre collaborateur et notre ami LÉON RYCX (d'autres l'ont déjà démasqué) a réuni ses Rêves de sentimental et d'enthousiaste.

*Trop de verbe peut être, mais quelle émotion tout au long de ce pèlerinage par bien des Routes douloureuses et de joie !*

*Le livre est ainsi très diffus. Et les plus divers sentiments, dans les décors les plus divers, se succédant sans autre suite que les chiffres de pagination, causent des heurts à qui vient lire.*

*Proses et vers, il y a là des pages admirables d'Art et de Foi. Le grand poème du retour : LA VOIE PATHÉTIQUE, m'apparaît surtout révélateur d'un vrai Poète.*

*C'est un cri d'homme et de chrétien qui souffre.*

*Et ce cri de souffrance se justifie par ces vers de BEAUDELAIRE qui sont parmi les plus chrétiens et les beaux que je connaisse et que LÉON RYCX a bien fait de nous remémorer :*

*Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage  
Que nous puissions donner de notre dignité  
Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge  
Et monte vers le bord de votre éternité.*

\* \* \*

**Charles-Louis Philippe. QUATRE HISTOIRES DE PAUVRE AMOUR.** (Édition de l'ENCLOS. Paris).

*Cet écrivain eût assez de jugement pour ne pas s'opiniâtrer dans cette langue charabiesque qui le ridiculisa à ses débuts et le livre qu'à présent il nous offre, est d'un style clair et beau.*

*En ce style l'auteur nous raconte QUATRE HISTOIRES DE PAUVRE AMOUR — o ! oui et de bien pauvre amour ! et je dirai d'IGNOBLE amour pour trois de ces histoires, qui ne sont rien autre hélas ! qu'un document de plus pour ceux qui écriront l'Histoire de la Syphilisation moderne, païenne et obligatoire.*

*Mais il s'y trouve UNE AUTRE histoire : LE CLAIR AMOUR ET L'INNOCENCE. Resouvenir d'un passé de Foi et de Bonheur. Rien ne m'a plus ému dans toutes mes lectures que ce resouvenir d'UN CLAIR AMOUR, à côté de ces ignominies qui nous devraient rendre honteux d'être des hommes tant elles obscurcissent de leurs boues la grandeur divine du genre humain.*

*Et cette histoire est, simplement, comme l'auteur le dit si bien : un « Beau récit de joies simples où s'est chanté le dernier chant du banquet de son cœur ».*

*Alors, pour sa fiancée, Aline, qui « prie comme une bonne femme des champs, et dont les yeux et la bouche et les doigts sont des choses de Dieu », le Poète, « exhala » des vers :*

*« Verlaine, d'une voix bénie, y chanterait la tristesse monotone des jours humains et s'éjouissait de Dieu venu les éclairer. »*

*Alors « les jours étaient baignés d'un azur grandiose dont la lumière, dont la tendresse lui faisaient apparaître la face de Dieu et savourer sa bonté. »*

*Par ce livre, où sont ainsi en parallèle, les plus infâmes vautrement de la chair et le clair amour innocent des fiancés pieux, CHARLES-LOUIS PHILIPPE a fait, en artiste, une des plus puissantes apologies de notre Foi, qui enseigne que DIEU FIT L'HOMME A SON IMAGE ET A SA RESSEMBLANCE, et nous prouva, jusqu'à la nausée, que LE PANTHÉISME PAÏEN A FAIT L'HOMME QUI S'UIT SA LOI A L'IMAGE, ET A LA RESSEMBLANCE DE LA BÊTE.*

*Comme artistes et comme chrétiens, nous l'en remercions ici.*

G. RAMAEKERS.

---

GA & LA

---

### Remerciements à la Presse.

*Le Journal de Bruxelles, la Métropole, le Petit Be'ge, la Paix, l'Avenir du Luxembourg et, tout particulièrement, le Journal de Courtrai (que dirige M. JULES VERMAUT, un lettré des plus délicats), firent l'éloge de La Lutte dans le courant du mois dernier soit par des articles spéciaux, soit par la reproduction dans leurs suppléments littéraires d'œuvres parues à La Lutte, telles : Les Souffrances de notre rédacteur EDUARD NED et des BALLADES de notre rédacteur PAUL MUSSENE.*

A tous notre gratitude et surtout nos bravos, car c'est miracle semble-t-il qu'en Belgique la Presse quotidienne et hebdomadaire catholique ose louer une revue catholique d'Art aussi audacieuse que LA LUTTE ! Où sont donc les rires et les lazzi, qui jadis (ce jadis est bien proche encore) accueillirent les premiers essais du Renouveau littéraire ? La Presse catholique belge aurait-elle donc enfin velléité d'aider notre Lutte d'Art, pour Dieu, et de vaincre pour nous l'indifférence — qui déjà se corrige — des lettrés catholiques ?...

### Un Concours de Poésie.

En exécution du legs Folloppe, la Société Havraise d'Etudes diverses a ouvert son troisième Concours annuel de poésie.

Les manuscrits, portant une devise, — reproduite sur un billet cacheté renfermant les noms des Auteurs, — devront être adressés au siège social (Hôtel de Ville du Havre) au plus tard le 30 Novembre 1897. — Ils devront être inédits.

Aucun sujet n'est imposé : tout ouvrage en vers quelle que soit sa forme et à quelque genre qu'il appartienne peut être soumis au Concours.

Un Prix de 800 fr. (espèces) et Médaille d'or de 200 fr., et autres prix en médailles et mentions seront distribués aux lauréats.

Demander le règlement complet du Concours au Secrétaire de la Société.

(Communiqué)

### A Malines : „ l'En-Avant “.

Quelques tout jeunes, — catholiques du XX<sup>e</sup> Siècle, et poètes d'après demain, —



se sont réunis en cercle d'Art sous le titre clair-disant : « L'ES-AVANT ». *Vivat, crescat, floreat !*

Et donc, hardi ! les amis, contre les cuistres et les iguanodons classiques, ces grands maîtres de la Routine, et soyez vraiment « L'En-Avant » du Catholicisme intellectuel en notre ville épiscopale, Jeunes en Art et Jeunes en tout, affirmant, à ciel ouvert, que la Jeunesse croyante, que vous êtes, veut marcher par les chemins nouveaux, pour conduire, par ces chemins là, le siècle, qui sera le nôtre, à la Beauté, à la Justice de Dieu !

ERNST DELTENRE.

### Statues Nouvelles.

Bruxelles vient de s'enrichir d'un bronze admirable. Depuis longtemps déjà CHARLES VAN DER STAPPE, rêvait de réaliser le formidable chef-d'œuvre de Léon Cladel : *l'épisode de la MORT D'OMPDRAILLES*. Le sculpteur flamand, cette fois se surpassa. Et rien ne remue comme la vision soudaine, au rond-point de l'Avenue Louise, de « l'ours » érigeant sur le ciel tumultueux d'ici le corps flasque d'ALBE L'OMPDRAILLES.

C'est sous l'émotion énorme de cette vision soudaine, que notre rédacteur EDGAR RICHARME œuvra le Poème que la *Lutte* publie aujourd'hui...

Au Jardin Botanique nombreuses — trop nombreuses, statues nouvelles, dont de parfultes croûtes et quelques œuvres brunes : *Un tigre de GASPAR, un lion de SAMUEL*, un tigre de HERRAIN.

PICTOR.

### Deux Attitudes.

M. LAURENT SAVIGNY en une récente critique des *Revue à la Province Nouvelle* dont il est directeur, en suite d'une appréciation restreinte au seul numéro de Juin de *La Lutte*, donna cette appréciation générale :

« *La Lutte* s'agrandit et conquiert patiemment, par sa seule valeur, une belle place au Soleil littéraire. Nous suivons ici ses efforts avec une toute particulière sympathie. »

Tandis que se moquent les philistins de Belgique, les artistes français ont cette autre attitude envers nos efforts.

Nous ne nourrissons à l'égard des rieurs nulle colère nous souvenant de ce beau vers de LÉON SOUVENET :

« *Verse sur les rieurs le dédain d'un pardon.* »

Mais nous savons gré à M. LAURENT SAVIGNY et à tous nos amis de France de nous exprimer ainsi leurs vives sympathies, qui nous vengent assez des rieurs.

### L'anarchisme chrétien.

M. ALBERT DELACOUR, dans la *Revue Blanche* du 15 Juin, s'efforce à prouver, par interprétation des textes évangéliques et par certains mouvements populaires dirigés par des hommes d'église, à travers l'histoire, contre l'Autorité impériale ou royale, en faveur de la Justice, que le catholicisme est doctrinalement libertaire.

Sans vouloir aucunement amoindrir les sorties violentes des prédicateurs chrétiens du moyen-âge contre les abus scandaleux des monarques et l'injustice des nobles, nous ferons remarquer à M. DELACOUR que : « stigmatiser des crimes sociaux » est très distant de : « partager la doctrine libertaire. »

Dans leurs flagellations de la société telle que le Philosophisme Voltairien et le paganisme allemand l'ont faite à présent, nous ne saurions assez applaudir JEAN GRAVE et LOUISE MICHEL.

Nous le disons sans détour, dû le manque de réflexion ou de sincérité de quel-

ques « papes laïcs » nous excommunier à jamais, pour avoir pratiqué ainsi la vertu de franchise.

Mais où nous ne sommes plus du tout d'accord avec JEAN GRAVE et LOUISE MICHEL, c'est quand ils veulent bannir, plus complètement que déjà, le Christianisme de cette société, à laquelle précisément, avec nous, ils ne font que reprocher, sans s'en apercevoir peut-être, de ne plus pratiquer les préceptes de Dieu-le-Christ !

Sans doute le Catholicisme (l'Universel) est cosmopolite, sans doute la tyrannie des Rois fut souvent martelée par lui, sans doute Jésus lui-même prédit le malheur aux riches, mais de quel droit conclure de là que la Doctrine Evangélique soit anarchiste ?

L'Anarchisme revendique pour tous la liberté totale, c'est-à-dire pour chacun la liberté d'enlever à ses semblables la leur.

Le Catholicisme au contraire reconnaît l'autorité temporelle aussi longtemps que celle-ci ne transgresse les lois de Dieu.

Il n'existe pas plus d'*Anarchisme chrétien* que de *Despotisme chrétien* : Il n'y a que l'*Amour chrétien*. Et si trop souvent cet Amour s'éteint au cœur des Baptisés n'en accusez donc pas la Doctrine mais la faiblesse humaine ou la foi affaiblie par l'influence néfaste des philosophes païens, de tous les temps. G. R.

### Pour le célibat des prêtres.

JEAN DE BONNEFON publie au *Journal* du 25 Juin dernier une apologie du célibat ecclésiastique qui, sous sa plume, décuple sa puissance.

Ceci à propos d'une ordure contre le célibat des prêtres écrite par « un prêtre » indigne, ordure qui vient de paraître et d'allécher la curiosité perverse par un titre révélateur.

Voici la riposte de BONNEFON :

« *La loi du célibat est LA PLUS POÉTIQUE parmi celles de la discipline ecclésiastique.* Dans l'imagination des hommes, elle rapproche les disciples, semés parmi les temps et le monde, du Maître mort chaste sur la croix... »

« ... Et n'aurait-elle qu'un avantage, celui de nous délivrer des abbés pervertis, il faudrait la conserver comme un instrument de sauvetage précieux..... »

« A regarder les chutes de l'impénitent qui écrit son histoire, on se prend d'admiration pour la main qui a gravé l'obligation de chasteté et en a suspendu le commandement aux murs du Temple.

Quant à « l'auteur » JEAN DE BONNEFON le juge tel :

« ... Il aurait fini mauvais époux comme il a fini mauvais prêtre ». Et il prouve son assertion

Et plus loin d'un seul argument il écroute tout les griefs du détroqué en lui indiquant le remède pour lui-même « et pour ses pairs, s'il en a » : « *ne pas se faire prêtre ; car l'Eglise ne force personne à entrer dans les ordres ; Elle multiplie les barrières à la porte de son sanctuaire.* »

Or — et ceci est bien le comble — « le plus bel amour du Don Juan en robe est une modiste qu'il rencontre dans la rue et qui fixe pour toujours sa vocation. » « Voilà, pour quelle femme l'abbé, prisonnier évadé de la chasteté, réclame le droit au mariage et fait entendre aux oreilles des hommes l'éloquence de ses chaînes » !

Ne serait-on pas tenté, presque, devant pareille abjection d'oser dire avec JEAN DE BONNEFON :

« Il est moral de lire ce livre, pour que le dégoût, vengeur divin des hontes bues, monte aux yeux et au front » ?...

Et pourtant des jeunes gens se sont rencontrés qui, devant nous, tel soir, blasphémèrent avec fureur le doux Crucifié du Calvaire pour avoir préché l'exemple à ses Prêtres, de la Chasteté héroïque !

Et quels étaient donc ces jeunes gens ?

Ils étaient de ceux-là qui cherchent LA BEAUTÉ : des *Poètes* !!

Païens, ils ont donné leurs admirations et leurs louanges aux plus ignobles d'entre tous, ils ont glorifié une fois de plus la Bête humaine.

Ils ont préféré l'Immonde à Jésus. C'était leur droit et même, païens, leur « devoir ».

Mais alors, Poètes aussi, ils ont blasphémé la Beauté, et fait l'apologie des suprêmes laideurs.

Et c'est leur crime.

G. R.

### Nos Suppléments.

Le présent n° contient trente six pages au lieu des trente deux pages dont se composent depuis Avril les fascicules de *La Lutte*.

Outre ce supplément de texte, tous les abonnés de *la Lutte* recevront ce mois-ci — le tirage de la couverture ayant été retardé de quelques jours — le magnifique *supplément musical* promis le mois dernier.

### Notre n° d'Août.

L'abondance des collaborations nous oblige à retarder jusqu'en Août la *Chronique musicale* de notre rédacteur ERNST DELTENRE, où était faite la critique d'un livre de M. André Ruijters la *Musique et la Vie*.

Au n° au mois d'Août *la Lutte* publiera des poèmes de HENRY GHÉON, GEORGES MARLOW, EDOUARD NED, GEORGES RAMAËKERS, etc., et la suite de *Nana*, la nouvelle d'ANNE THIERENS dont nous commençons la publication en ce numéro. Au n° d'Août également des pages de GEORGES VIRRÈS et ERNEST PÉRIER.

### ÉDITIONS DE « LA LUTTE ».

#### LIVRES PARUS :

*LA NUIT RÉDEMPTRICE* par Georges RAMAËKERS. (Poème 1896.)

*L'HYMNNAIRE DU PRINTEMPS* par Georges RAMAËKERS. (Poèmes 1897.)

*AMOURS ET FLORAINS* par Paul CROCKAERT. (Comédie 1897.)

#### LIVRES A PARAÎTRE :

*MON JARDIN FLEURI* par Edouard NED. (Poèmes.)

*LA LÉGENDE DE Ste-MARIE LA LAMENTABLE* par G. RAMAËKERS. (Prose.)

## LES REVUES.

*LE MAGASIN LITTÉRAIRE* de Juin a d'intéressantes critiques de RITTER et une monographie de GEORGES RAMAEKERS par EDGAR RICHARME.

*LE MERCURE DE FRANCE* et *l'ERMITAGE* (Juillet) donnent tous deux de belles *Ballades françaises* de PAUL FORT qui a fait une glorieuse ascension talentuelle depuis les premières Ballades qu'il publia l'an dernier.

*LA REVUE BLANCHE* éditée de MATHIAS MORHARDT de bons vers : *le Retour*, et TARRIDA DEL MARMOL intime au Gouvernement d'Espagne de l'entendre prouver l'innocence des prétendus anarchistes que la couardise et le sectarisme anti-chrétien, assassinèrent légalement,

*LA PROVINCE NOUVELLE* : VINCENT D'INDY par E. DESTANGES, GEORGES DENOINVILLE y juge de *l'Art aux Salons*, et CHARLES VELLAY signe un poème : *Apaisement*;

A *l'EFFORT* de juin : Un extrait de *la Tour d'Ivoire* roman à paraître de RAYMOND MARIVAL où cet écrivain affirme que : « A l'encontre du poète païen qui trouvait dans la nature une source féconde pour ses rêves, le poète mystique a besoin, pour éprouver sa chimère, de la paix monotone des cloîtres, des grandes salles blanchies à la chaux, des voûtes obscures des cathédrales. »

Cependant qu'à quelques lignes de là il prononce le nom de François d'Assise.....

Au même n° des vers de FERNAND PRADEL et la *Méditation, des soirs d'ivresse* de MAURICE MAGRE.

*L'ENCLOS* pose ces deux questions :

I. Pourquoi la Société actuelle est-elle incapable de s'exprimer en Art ?

II. Quelle Société pourrait produire un Art social et qu'elles en seraient les idées génératrices ?

*LA PAIX* publia récemment d'EDOUARD NED un poème chrétien de haute beauté : *Fleurs Saintes* et de POL DEMADE : *M. de la Gerberoy* un conte digne de l'auteur d'une *Ame princesse*.

*LA REVUE GÉNÉRALE* publie d'ERNEST PÉRIER des notes où ne se dément pas le talent de ce bel orfèvre des phrases.

*DURENDAL* : Des vers de SEVERIN et FRANZ ANSEL.

A lire aussi : *LA TRÈVE-DIEU* — *LE SILLON* — *LA RÉSURRECTION* — *LE JOURNAL DES ARTISTES* — *LA REVUE-NATURISTE*, etc., etc.

Vient de

paraître:

Léon Souguenet.



Prix : 2 francs.

Edition de "LA LUTTE."

Bruxelles 1897.

Cinquante Centimes  
le Numéro

Troisième Année  
Numéro 5

# LA LUTTE

REVUE CATHOLIQUE  
D'ART

« L'Art pour Dieu ! »

SOMMAIRE DU N° D'AOUT 1897 :

Edouard Ned : « *Mon jardin fleuri* » :

- I. *Mes fleurs.*
- II. *Fleurs de Rêve.*
- III. *Fleurs Mystiques.*

Anne Thierens : *Nana*. (suite et fin).

Paul Mussche : « *Chansons* » :

- I. *C'est en Zélande.*
- II. *L'Appel.*
- III. *Au Bois.*
- IV. *Le Poète.*
- V. *À Quelqu'un.*

Georges Virrès : *Page liminaire.*

Henri Ghéon : *Averse d'été.*

Georges Marlow : *Fleur de silence.*

Georges Ramaekers : « *L'Art pour Dieu !* » :

(Réponse à « *L'Art moderne* »)

Edgar Richaume : *Larme d'enfant.*

Blanc Saint Bonnet : *Déjà l'Anarchie est en nous...*

Ernst Deltentre : « *La Musique et la Vie* ».

P. Roidot et Georges Ramaekers : *Les Livres.*

*Çà et Là. — Les Revues.*

Bruxelles  
15 place Van Mevel.

# LA LUTTE

REVUE CATHOLIQUE D'ART

15, Place Van Meÿel, à BRUXELLES.

ABONNEMENT : Un An 5 Fts. ETRANGER 6 Fts. (1)

COMITÉ PATRONAL :

MM. VALÈRE MABILLE — LÉON SOMZÉE — AMÉDÉE DE BRESOUT.

*Directeur* : GEORGES RAMAËKERS.

*Secrétaire de rédaction* : JOHAN NILIS.

Rédaction de LA LUTTE :

ERNST DELTENRE — CHARLES LEMBOURG — PAUL  
MUSSCHE — EDOUARD NED — JOHAN NILIS — ERNEST  
PÉRIER — GEORGES RAMAËKERS — EDGAR RICHAUVE —  
GEORGES VIRRÈS

Principaux collaborateurs :

Franz Ansel — Thomas Braun — Georges Brigode — Victor  
Charbonnel — Paul Crokaert — Edmond De Bruijn — Mgr  
de Harlez — Louise et Louis Delattre — Willem Delsaux  
— Pol Demade — Charles Droupy — Henri de Récgnier  
— Max Elskamp — Henry Ghéon — Joris - Karl  
Huysmans — Albert Jounet — Georges Le Cardonnel  
— Alfred Lemaire — Camille Lemonnier — Jehan  
Maillart — Georges Marlow — Charles Morice —  
Georges Oudinot — Victor Remouchamps — Georges  
Rodenbach — Prosper Roidot — Blanche Rousseau —  
Léon Rycx — Laurent Savigny — Camille Schultz —  
Joseph Soudan — Léon Souguenet — Anne Thierens —  
L'abbé Armand Thiéry — Firmin Vanden Bosch —  
Emile Verhaeren — Francis Vielé-Griffin.

## SOMMAIRE DU N<sup>o</sup> DE JUILLET 1897 :

*Georges Ramaekers* : Ils t'ont menti. — *B. St-Bonnet* : Déjà  
l'anarchie est en nous. — *Anne Thierens* : Nana (1<sup>re</sup> partie).  
— *Edgar Richaume* : Mort d'Ompdrailles. — *Louis et Louise  
Delattre* : La fille aux mains coupées. — *Camille Schultz* :  
Vitreaux. — *Alf. Lemaire* : Reconstitutions ! — *Charles  
Droupy* : Soir. — *Prosper Roidot* : Buée matinale. — *Edgar  
Richaume* : Henry Ghéon (monographie). — *G. Virrès* et  
*G. Ramaekers* : Les livres de : *Jean Viollis*, *Henri Maubel* et  
*J. Van Drummen*, *Léon Rycx*, *Ch.-L. Philippe*. — Ça et là.  
— Les Revues.

(1) Les abonnements partent de chaque mois.

---

*Mon Jardin fleuri* (1)

## I

**Mes Fleurs.**

*Lassé de la Misère et des Stupidités  
Que la Vie en souffrance éternellement clame,  
Fuyant l'horreur des mauvaises Réalités,*

*Je suis descendu seul et triste dans mon âme.*

## II

**Fleurs de Rêves.**

*Or voici qu'ont fleuri mystérieusement  
Beaux lys impollués et riches orchidées,  
Or voici qu'ont fleuri luxurieusement  
Les fleurs du Rêve, et des Chansons, et des Idées.*

*J'ai senti dans mon cœur tout baigné de soleil  
Et d'Idéal, monter forte leur chaude sève,  
En mon âme déserte, avide de réveil,  
J'ai senti dans mon cœur fleurir les fleurs du Rêve.*

*Et je me suis laissé sur leurs pétales nus  
Avec un bercement de vagues sans colères  
Emporter radieux vers des bords inconnus,  
Vers les oasis bleus habités des chimères.*

*J'ai vu les bois jolis et les bois enchanteurs  
Plantés de myrte vert et de lys et de roses*

---

(1) Volume en préparation.



*Et la source chantante aux accents caresseurs  
Et les mondes nouveaux peuplés d'apothéoses*

*J'ai vu dans un brouillard lucide et vapoureux  
Beau voile d'Orient teinté qui se dérobe  
Des Symboles humains et des Formes de dieux  
Et des corps de déesses blondes, belles d'aube.*

*Et j'ai vu, tout au fond du rêve transcendant  
Les bras en croix, avec un geste qui pardonne,  
Ecartelé sous le ciel rouge m'obsédant,  
Notre doux Seigneur Christ et Sa Sainte Madou.*

*Vers eux montaient sans fin, gestes émaciés  
De toutes pâles mains toutes pâles d'ascètes  
Suppliantes vers eux de péchés expiés  
De toutes pâles mains de Saints et de Poètes.*

*O le rêve éternel et triste et consolant  
Et dans mon cœur en fleur le Rêve plein de sève  
Qui grandit à travers mon être pantelant,  
O dans mon cœur rêveur le Rêve qui s'élève !*

### III

#### Fleurs Mystiques.

*Dans la paix de mon âme ecclésiatement,  
Parmi les floraisons des Fois dominicales  
Les Iris violets étalent dolement  
Leur clarté douce et leurs couleurs épiscopales.*

*Mon âme est claire ainsi d'une douce clarté  
Comme d'un soleil gris d'un printemps chimérique  
Fusant par un vitrail de rêve et de bonté  
Dans le mystère aimé d'une église gothique.*

*Et devant des autels où sont des visions  
De Saintes et de Saints en claires attitudes  
Voici les fleurs de mes belles dévotions  
Ecloses par les soirs vastes des solitudes.*

*Et ce sont des élans agenouillés vers eux  
Saints dorés et nimbés d'auréoles de flammes.*

*Petits enfants Jésus aux regards douloureux  
Et les yeux bons et bleus des Saintes Notre-Dames.*

*Voici là bas la Notre Dame des Douleurs  
Avec son cœur percé des sept glaives mystiques  
Et ses beaux yeux voilés de tristesse et de pleurs  
Symbole déchirant des peines fatidiques.*

*C'est vers elle que vont aux jours désespérés  
Cherchant un baume auprès de la Consolatrice  
Mes yeux de suppliant, mes yeux décolorés  
Et les cris de mon âme en proie au sacrifice.*

*Et c'est encor plus loin un autel tout fleuri  
A la voûte d'azur bellement étoilée ;  
C'est la Vierge joyeuse et douce qui sourit,  
Et je la prie aussi la Vierge Immaculée.*

*Et mon amour éclos au pied de son autel  
Fleurit pieusement vers sa grâce infinie  
En un hymne vibrant de louange éternel  
Avec une divine et troublante harmonie.*

*Mon âme est claire ainsi de la clarté qui dort  
Très douce et grise au fond des vieilles cathédrales  
Avec, devant la paix des tabernacles d'or  
La lampe qui frissonne en flammes augurales.*

*O mes fleurs et mes fleurs vers les grands ostensoirs !  
Et ma ferveur qui monte en parfum de prières  
Dans les recueils mystérieux des soirs  
Et la musique du Silence et des Lumières !*

*O les regards des Saints de pierre en la clarté  
Et leur main qui bénit pour le bonheur céleste  
Et qui verse en mon âme avec tranquillité  
La douceur ineffable et mystique du Geste !*

*Dans la paix de mon âme ecclésiatement  
Parmi les floraisons des Fois dominicales,  
De mystiques Iris étalent dolement  
Leur clarté douce et leurs couleurs épiscopales.*

EDOUARD NÉD.



*Nana*

## II

— **Mie Anne, Mie Anne !**

Elle était déjà là, sous ma fenêtre, de tout matin.

— Ohé ! la paresseuse !... Eh bien, allons nous ? Dépêche toi voyons !... pas besoin de te laver, nous rencontrerons des fontaines en route. Vite, vite, ou je m'en vais seule, et tu ne sauras jamais me retrouver, car je n'ai pas de petits cailloux à jeter le long de la route, moi, comme petit Poucet !

— **Me voilà, me voilà, je suis prête.**

— **Et les provisions ?**

— **Sur la table dans la salle !**

— **Je vais les prendre !**

Et légère, elle pénétra dans la maison. Pendant ce temps j'avais fini de m'habiller, et nous voilà parties par l'aube opaline, vers ce coin qu'elle aimait. Toute enguirlandée de vapeur rose matinale, sa robe avait des teintes inouïes, veloutées et soyeuses, sa pauvre robe de coton ! Elle allait, sourieuse tout absorbée par l'idée des merveilles qu'elle voulait me montrer. Et pourtant, enfin ce silence me pesa.

— **Et Zozo, sait-il que tu es partie ?**

Elle fit de grands yeux étonnés, puis haussa les épaules avec une petite moue, délicieuse :

— **Mais non, je ne lui dis jamais où je vais ! Est-ce que je ne suis pas libre ?...**

— **Oh ! ce mot dans sa bouche !... Un grand frisson monta de la terre, l'enveloppa toute, et s'ondula à travers les champs nus et les vergers jusqu'aux cimes des forêts lointaines.**

Le soleil était déjà haut, vainqueur des brumes aurorales, sa lumière donnait à chaque goutte de rosée un étincellement de pierrerie : Le champ de trèfles que nous

traversions était un tapis de perles, de diamants, d'émeraudes et de rubis, gros comme le pouce.

Nana sentait bon la terre et les verdure, car toutes les plantes-encensoirs se balançaient afin que s'élève vers elle, comme vers quelqu'agreste déité, leur parfum rude et capiteux.

Et d'où venait-elle, celle que je suivais ainsi par les villages et les campagnes, et que j'eusse en ce moment suivie jusque dans n'importe quel enfer !...

Et quel fauve ou quel démon l'avait créée?...

— Nana, ta mère vit encore ?

Les sourcils fins se froncèrent, et j'eus peur, car son visage fut tout-à-coup si maléfique !... Mais ses traits se détendirent aussitôt, et d'un geste las elle répondit :

— Que t'importe ! Tu voudrais savoir, n'est-ce pas, d'où je viens, comme les autres !... Mais, puisque je suis là et puisque je t'aime, que peuvent te faire ces choses?... puis, vois-tu, tu as trop lu dans les livres, tu as appris trop de mots pour pouvoir me comprendre ! Moi, je ne sais rien de tout cela, et c'est pourquoi je connais mieux ton âme, Mie Anne, que toi-même.

— Petite fille, petite fille, tu parles comme un philosophe ! Quel âge as-tu donc ?

— Je ne compte pas les années, mais je dois être vieille déjà, j'ai vu tant de choses !... Et qu'importe d'ailleurs !... Regarde, là-bas cette colline boisée et tout en haut l'église basse, affaissée sur elle-même, c'est Tourinnes ! Nous avons marché ferme !

Sais-tu que tu es une rude compagne !...

Il doit être huit heures maintenant, hâtons-nous, nous arriverons à temps au village pour la sortie de la messe. Vois-tu, je veux aussi apporter ma part pour notre dîner ; j'ai mon plan, j'irai chez M. le curé, on me connaît bien là !

Cette fois, je ne demandai plus d'explication, me contentant de la suivre dans le petit chemin en escalier qui grimpait la colline. Aux dernières marches, elle s'arrêta, essoufflée...

L'église était devant nous, grise et vétuste, avec sa porte béante, haussée sur trois marches de pierres usées, par laquelle s'échappaient des parfums d'encens et de mélodies.

On voyait à l'autel le prêtre en chasuble blanche, et les enfants de chœur à genoux de chaque côté. Autour de l'église, s'étendait le cimetière entouré d'un mur bas, blanchi à la chaux, où s'étiraient d'ennui quelques vieilles croix disloquées, luxe inutile et prétentieux !

Nana s'était agenouillée sur la première marche de l'Eglise : à la bénédiction, lorsque le prêtre, tourné vers la nef, fit le geste semblable à un battement de grande aile blanche, elle, pieusement, se signa de la main gauche.

— Maintenant, dit-elle, en ouvrant la petite porte du cimetière, attends-moi ici, je ne serai pas longue !

Les tombes se suivaient gazonneuses, moutonnant le sol presque régulièrement, deux chèvres qui broutaient, vinrent me regarder de leurs grands yeux inquiets, et se frottèrent la tête à mes genoux, puis elles s'en furent plus loin, arrachant à belles dents les fleurs jaunes des pissenlits.

Le cimetière descendait en pente derrière l'église, je m'accoudai à la muraille. Un grand calme régnait. La plaine s'infinissait à mes pieds, avec à peine quelques ondulations, et c'étaient des urés où rêvaient les vaches brunes et blanches, toute petites à cause de l'éloignement ; et c'étaient des champs nus où la charrue traînée par deux ou trois chevaux de front s'avancait en traçant son sillon. Et de tout ce labeur embrasé de soleil, aucun bruit ne parvenait jusqu'à moi. Seul un coup de fouet cinglait parfois l'espace, et venait s'écraser contre le mur de l'église. Tout au loin un bouquet d'arbres, un toit de tuiles rouges... il devait faire heureux là !...

— Mie Anne, où es-tu ? . . Mie Anne !

— Ici, je viens !

Oh ! quel regret de partir ! et quel communion déjà

s'était établie entre mon âme et ce paysage de rêve, dont toutes les bouches étaient closes d'un doigt de mystère. Mais Nana était plantée à la porte, ses doigts impatients faisaient grincer la serrure, ses yeux reflétaient l'herbe et le soleil :

— Nous aurons un diner superbe ! fit elle en me montrant une petite corbeille d'osier recouverte d'une serviette, posée sur une pierre tombale.

— Et maintenant, en route !...

Elle avait posé la corbeille sur sa tête, la soutenant d'une main, et dévalait la colline ; au beau milieu de la pente, elle s'arrêta, et se faisant une visière de la main, elle chercha par l'étendue :

— Là, vois-tu ?... Suis mon doigt .. non, plus à gauche .. : une double rangée de saules, leur feuillage est d'argent au soleil ! C'est là le ruisseau clair que nous devons suivre Nous y serons pour midi, bien sûr !

Puis elle continua alerte, par le sentier dont les cailloux roulaient sous ses pas Il y eut des fossés à sauter, des passerelles étroites faites d'un tronc d'arbre ; elle allait à travers tout s'amusant de mes frayeurs. Enfin, la chanson harmonieuse et claire du ruisseau monta vers nous : il flanait au long du chemin, baisant les touffes de cresson qui se laissaient couler à lui avec des molleses et des langueurs de femme.

Nana déposa sa corbeille, et s'appuyant sur les genoux et sur les mains, d'un mouvement brusque, elle plongea la tête dans l'eau, puis la rejeta en arrière : Il y avait à chacune de ses boucles légères, une pointe de cristal ; des perles tremblaient à ses cils noirs, ruisselant au long des joues vers la bouche.

— Oh ! c'est délicieux ! c'est délicieux !... — Veux-tu boire ?

Les mains en coupe plongèrent à leur tour, et je bus l'eau glacée sentant bon la flouve. Puis, Nana cucillit du cresson jeune à feuilles tendres, et grasses, d'un arôme exquis.... Et gravement, elle reprit le panier.

Nous ne parlions pas, le paysage était trop beau, trop absorbant, l'air trop chargé de griseries : notre sentier zigzaguait comme un ruban d'or pâle à travers un pré immense dont le foin coupé gisait sur le sol, enivrant l'atmosphère; tout au long du sentier, le ruisscau gazouilleur courait entre sa double haie de saules aux troncs enroulés de liserons pâles.

Tout à coup, le petit front autoritaire de la fillette se rida d'un pli profond :

— Quand repars-tu, Anne ?

— Ah ! ah ! tu en as déjà assez de moi?... Eh bien soit, je retourne après demain.

En m'entendant parler ainsi, elle avait eu un geste triste de n'être pas comprise :

— Ne parle pas ainsi, tu sais bien que je t'aime ! C'est seulement pour savoir quel temps durera mon bonheur?... alors, tu pars si vite ? je t'ai à peine connue ! Tous ces jours passés, j'ai été au pays flamand, si loin qu'il m'a fallu loger en route... J'ai couché dans les étables auprès des vaches, car les nuits sont déjà froides sais tu ! .. Dans les étables bien closes il fait bon, les bêtes répandent une chaleur douce, leur grand souffle paisible vous invite au sommeil L'été, je dors dans les champs de blé qui me cachent toute, le bruit du vent dans les tiges de paille est une chanson berçante, un peu plaintive, la terre est molle et parfumée.

— Et tu n'as pas peur de dormir par les champs, si quelque vagabond te faisait du mal ?...

Elle fit non en souriant, avec cette idée peut-être qu'elle était elle-même une petite vagabonde. et marcha silencieuse, suivant des yeux un brin d'herbe qu'elle avait jeté à l'eau et qui tournoyait, emporté par le courant.

Le soleil dardait sur nos têtes, c'était un automne superbe à reflets d'été, l'air était plein de sourires bleus, des baisers d'abeilles ondulaient sur toutes les fleurs, le ruisseau évoquait des danses de nymphes jolies.

Nana marchait en avant, toujours plus silencieuse, ses petites épaules étaient affaissées, sa tête penchée découvrait une nuque blanche veloutée d'or : Petite Nana, mélodiquement dolente !

Ironique amertume des paroles qu'elle égréna ! Toute sa sauvagerie s'était en allée, elle n'était plus maintenant qu'une petite fée malheureuse d'avoir cassé sa baguette contre la puissance trop forte d'une fatalité. Elle murmurait des : — Qui t'attend à la ville ? Ne fait-il pas bien beau ici !... auxquels je ne savais que répondre.

Alors, soupçonneuse, elle se retourna brusquement : Tu aimes quelqu'un là-bas, n'est-ce pas ? oh ! ne dis pas non, on ne me trompe pas, moi ! on ne me trompe pas !

J'avais beau lui expliquer que c'était ma mère qui me rappelait, tout simplement, elle répétait en branlant la tête : on ne me trompe pas, moi, on ne me trompe pas !...

Pauvre Nana, ! Ses yeux emplis de larmes, !... petites larmes salées, exaspérantes aux lèvres en baisers !... Pourquoi ne l'ai je pas emmenée, pourquoi ? . . . Sous le poids de sa tristesse ployaient les herbes légères, la voix de l'eau devenait plaignante !... Non, non, je ne pouvais pas la prendre à la nature ! que serait elle devenue sans sa petite fée ? Et Nana qu'aurait elle fait sans la grande mère ?... Elle serait morte de nostalgie, peut-être !

Rassérénée un peu, elle disait en fervente prière :

— Tu ne m'oublieras pas, dis, oh ! ne m'oublie pas, je serais si malheureuse !...

Puis, le visage contracté cruellement, elle se tourna vers l'espace somnolent sous la lourdeur du midi, et brandit son poing nerveux en un défi à l'ennemi lointainement inconnu.

Le mince bras me retomba, tandis que les yeux plongés dans l'invisible, et comme une qui prévoit des choses sombres, lente, elle âit :

— Les hommes sont si méchants, Mie Anne !



Je ne pus m'empêcher de rire de ce ton prophétique, de ce paradoxe, sorti de sa bouche enfantine.

Au lieu de se fâcher, elle me regarda pleine de commisération ; décidément, je ne pourrais jamais la comprendre :

— Venons dîner, dit-elle, voilà le bosquet de l'abbaye qui nous servira de salle à manger.

Il faisait frais sous les arbres ; Nana étendit la nappe sur le sol couvert des feuilles sèches du dernier automne, puis, avec des précautions infinies, elle tira du panier les tartines que j'avais préparées, plus quatre belles pommes tôt mûries, une boulette de fromage et deux tranches d'un succulent pâté.

Elle disposait tout cela sur des larges feuilles rouge-sombre de noisetiers qu'elle arrachait à mesure. Quant tout fut prêt, elle s'éloigna d'un pas, pour donner un dernier coup d'œil :

— Viens à table, maintenant !.. puis tout à coup se ravisant, non, ce ne serait pas complet, attends encore, et surtout, ne touche à rien pendant mon absence ! Elle s'encourut à travers le fourré, sans souci des branches feuillues qui lui barraient le chemin et frappaient à grands coups son visage. Elle revint chargée d'une grande brassée odorante : il y avait du chèvrefeuille, qu'elle jeta aux quatre coins de la table, de grandes mauves musquées, des orchis pâles, des geraniums sauvages, des violettes tardives, dont elle joncha la nappe.

Alors, gentille, elle me conduisit à ma place, mais, comme je voulais m'asseoir sur le sol, elle se pencha à mon cou, et me renversa en arrière dans les feuilles sèches, et me jeta en riant, dans la bouche, dans les yeux, partout, des poignées de fleurs.

— Voilà, voilà, voilà ! Vengez-vous donc, Mademoiselle, si vous le pouvez.... Ils sentent bon les chèvrefeuilles, n'est-ce pas ? Eh bien, en voilà encore !. . .

Et entre ces fleurs dont j'étais couverte, elle trouvait encore un petit coin de visage à baiser, une mèche de

cheveux ! Enfin, je pus me dégager, mais elle voulut absolument diner sur mes genoux. Elle était ravie et goûtait de tout à la fois : d'une main elle prit une tranche de pâté, de l'autre une pomme où elle mordait avidement.

Il y avait autour de nous des jacassement de moineaux et des bruits d'ailes :... Nana prit du pain et l'émietta, elle fit aussi une part du fromage ;... les gros moineaux, les plus francs de la bande vinrent d'abord, puis voyant qu'on ne leur voulait pas de mal, les linots s'approchèrent, puis les hoche-queue, et les tarins, et d'autres. Oh ! le festin des oiseaux sous la feuillée bruissante ! Qu'ils étaient jolis et gracieux nos petits hôtes quand ils accouraient à petits sauts légers vers la bonne aubaine. Ils purent se rassasier à leur aise, car Nana s'était tout doucement endormie dans mes bras, et moi-même je m'assoupis.

Un grand éclat de rire m'éveilla en sursaut ! : — Que tu es drole, Mie Anne, que tu es drole ! I a gamine, qui s'était réveillée avant moi avait fabriqué des lunettes avec de petites branches flexibles, et les avait posées sur mon nez ! Elle riait tant et tant qu'elle en roula dans l'herbe et m'entraîna dans sa chute, jusque contre le tronc d'un arbre.

— Et l'abbaye ! dit-elle tout-à-coup, se rappelant soudain le but de la promenade.

— Eh bien, allons-y !

Nana me conduisit à travers les buissons !... Le vieux couvent était fort délabré, il n'en restait plus qu'un corps de logis en ruine, où toutes sortes de plantes croissaient entre les pierres. Après la visite, ce furent des courses dans la grande prairie : la petite gambadait, sautait dans l'herbe molle, tandis que les papillons, prenant ses lèvres pour une fleur, la poursuivaient sans trêve, malgré les mouvements de bras qu'elle faisait pour les éloigner :

— En voilà des amoureux tenaces !... Allez vous en, Messieurs, je n'ai que faire de vos baisers, puisque j'ai ma Mie Anne !

Et toute l'après midi fut ainsi simple et joueuse, puis, comme le soleil baissait à l'occident, Nana m'affirma qu'il allait être quatre heures et qu'il était temps de partir.

Le retour fut plein de chansons ! on ne parlait plus de la séparation prochaine : nous flanions enlacées, elle habillarde et caressante. Le chemin fut court, l'heure du bonsoir tôt venue, car déjà apparaissaient sombres dans la nuit blême les premières maisons du village, avec leurs fenêtres béantes de lumière rouge sur la route.

— Bonsoir Anne !

— Bonsoir Nana !

— A demain, n'est-ce pas, à demain ?

— Oh ! oui, à demain !

A demain, à demain, autant dire à jamais ; ont elles des lendemains les joies de la vie ?... Pourquoi vouloir prolonger des minutes exquisés ? pourquoi vouloir cette impossibilité d'un bonheur constant.. ..

Je ne la vis pas, et je ne la vis plus, et j'eus beau heurter à sa porte, beau hêler par la campagne : Nana ! Nana ! rien ne répondit que la voix railleuse du vent !

### III

Par un matin d'avril endolori de brume froide, je revins au village : Dans les fossés, dans les buissons il embaumait la violette ! Les haies d'épine blanche enrouaient chastement les bouquets roses des pommiers en fleurs ; et parmi toute cette prime beauté, j'imaginai voir sautiller la petite fée Nana toute claire et jolie de printemps.

Elle n'était pas venue à ma rencontre, mais j'étais certaine de la trouver à quelque tournant de la route . pourtant, je hâtai le pas en vain ! à la fontaine alors ? Sûrement, elle serait là à m'attendre les pieds dans l'eau !... Mais la fontaine fut dépassée, puis le village s'étala au soleil, ramassé sur lui-même, faisant gros dos, avec le seul élancement de son clocher comme un doigt fuselé

indicateur du ciel ! Liline marchait auprès de moi, contente de revoir sa grande cousine, et coulant de temps en temps des regards doux à mon sac de voyage, qu'elle prévoyait rempli de bonbons alléchants.

Jamais je n'aurais osé lui parler de Nana, j'avais la pudeur de ma passion !... et je me cassais la tête à chercher des périphrases... :

— Quelles nouvelles au village, Lili ?

— Oh ! depuis que tu es partie... l'hospice est achevé et Zozo y est entré le premier !

— Et Nana, que fait-elle ? fis-je, tâchant de simuler l'indifférence.

— Disparue !

— Disparue ?... Comment !...

— Elle est allée conduire le vieux, puis on ne l'a plus revue.

— Et leur maison ?

— Oh ! pour ce qu'il y avait !... Puis, il faut que je te dise : elle était si étrange !... après ton départ, elle n'a plus jamais prononcé ton nom, seulement, chaque jour, pieusement, elle venait s'asseoir dans la salle à ta place coutumière, et restait là, à rêver, pelotonnée sur cette chaise basse que tu aimais !

Elle ne m'avait donc pas oubliée, ma petite amie, ma petite fleur de beauté, oh ! penser qu'elle avait souffert de mon absence, que peut-être elle m'avait évitée à l'heure des adieux pour cacher sa tristesse.

Et qui me la rendra maintenant ?... Et qui me dira vers où s'est envolé le drapeau rouge de sa jupe flottante au vent ? . Vers quels éloignements ses petits pieds nus ont battu le sol dur ? .

— Pourquoi ne m'avoir pas attendue, Nana, est-ce que je pouvais t'oublier, dis ?... est-ce que l'on oublie les belles fortes dernières fleurs de l'été, est ce qu'on oublie les sources et les plaines aux horizons immenses, et les couchers de soleil incendiaires ?... Et ton être pour moi résumait la nature, vois-tu, la belle sauvage fière nature,

la nature en fruits mûrs, semblable à ta peau savoureuse duvetée de soleil.

— Oh ! ta petite maison ruinée et morose au bord du chemin comme un regret, — comme un reproche ! — la façade crevassée, le toit branlant !... Tu n'en as pas eu pitié, dis ? Mais comment donc a-t-elle fait pour te laisser partir ?... Elle était vieille, elle n'avait plus de force... mais ses plaies béantes, tu les as vues, puisqu'elle les étale à tous les yeux sur la route : ses aies disjointes, ses fenêtres brisées ?... Et tu n'as pas eu pitié de cette pauvre, qui t'abrita tant de nuits, et qui abrita ton grand père ?

Maintenant, elle git sans courage, transpercée par les pluies et les vents, toute misérable de n'avoir pu conserver le parfum de ton âme, petite aimée en allée Dieu sait où ?

Et non plus tu n'as eu pitié de mon cœur, Nana cruelle, tu n'as pas craint de me faire mal ?...

Si tu pouvais comprendre pourtant, petite femme aux yeux en barbare douceur, combien et de quelle merveilleuse façon je t'aimais !... Mais non, non, tu es une buveuse d'âmes, une ensorcelleuse, une damnée. ... — oh ! Nana, je m'égare, je suis folle, ... pardon, pardon... je t'aime, reviens Nana !... Nana ! reviens ?...

#### IV

Et voilà des années, et des années que tu es partie, petite fée sans pitié, et que je clame ainsi et toujours, vainement, mais quand même, ne pouvant effacer de mon âme le souvenir de ton étrange beauté.

ANNE THIERENS.



*Chansons.**C'est en Zélande...*

*C'est en Zélande, un beau dimanche ;  
des gens se promènent heureux  
sous les blonds tilleuls dont les branches  
se penchent doucement vers eux.*

*On voit de loin la mer brillante  
et l'on entend le bruit des eaux  
finir tout doux en chanson lente  
où pleurent de très longs sanglots.*

*Peut être est-ce la longue plainte  
de ceux morts là bas, sur la mer  
et dont l'âme chante complainte  
au plus profond des flots amers.*

*Sont ce les pleurs des fiancées  
de pauvres gars partis là bas  
Avec des voiles nuancées  
et revenus ! jamais hélas !*

*Cris des naufragés d'Islande ;  
fracas des tempêtes d'hiver !  
et l'on entend jusqu'en Zélande  
tout ce qui pleure avec la mer.*

*Pourtant voici qu'il fait dimanche  
des gens heureux vont deux par deux  
sous les blonds tilleuls dont les branches  
se penchent doucement vers eux.*

**L'Appel (\*)**

*C'est le printemps, mignonne,  
Viens dans les bois jolis  
ouïr la chanson bonne  
des oiseaux et des nids.*

*L'aube est légère et frêle,  
le ciel, paré d'atours,  
frissonne de bruits d'ailes,  
de chansons et d'amours.*

*Viens cueillir par la sente  
la jeune et belle fleur,  
où l'aurore innocente  
a laissé choir un pleur.*

*C'est le printemps, mignonne,  
Viens dans les bois jolis  
ouïr la chanson bonne  
de ceux qui font les nids.*

**Au Bois**

*Le bois est plein d'enfants rieurs  
petits garçons, petites filles  
aux yeux candides de bonheur  
cueillant la moisson des myrtilles.*

*Petits garçons en veston noir  
jeunes filles en robe blanche  
le bois est plein de bel espoir,  
de paix, de calme : il fait dimanche*

*Toute la joie éparse en l'air  
a fait chanter ceux qui défilent*

---

(\*) Mis en musique par Henri Henge.

*naïf cortège de fronts clairs  
petits garçons, petites filles.*

*Mon cœur est plein d'enfants rieurs  
petits garçons, petites filles  
aux yeux candides de bonheur  
me disant des strophes gentilles.*

### Le Poète.

*Un poète est chose fragile  
un rien le blesse, un rien l'émeut  
c'est un fol, croyant aux idylles  
à la bonté des vertueux.*

*Le fier poète est un malade  
venu sur terre à contre temps  
un malade qui se ballade  
au beau soleil, à travers champs.*

*Le poète est un vieux d'hospice  
qui dit son chapelet, souffrant  
toujours de vieilles cicatrices  
qui se guérissent lentement.*

*Le fier poète c'est la femme  
qu'on doit aimer si l'on est bon  
car il possède une grande âme  
qui comprend que nous tombions*

*Le poète est un cœur qui saigne  
qui souffre toutes les douleurs  
un cœur qui saigne sans qu'on plaigne  
ses souffrances et ses malheurs.*

*Son cœur est une tire-lire  
Si quelqu'un le cassait pour voir,  
il trouverait et j'en soupire  
moins de pensers blancs que de noirs.*



## A Quelqu'un.

*Ah ! jadis l'envol vers l'azur  
et le printemps de la lumière,  
le rêve étoilé des fronts purs,  
les degrés d'or de la chimère !*

*Jadis, le soir, l'ardent désir  
d'aller, là haut, parmi les sphères,  
de pouvoir enfin s'affranchir  
de toute chair — c'était naguère !*

*Le temps n'est plus du beau jadis  
ton âme est triste et veuve d'elle  
ton cœur est morne car y git  
l'essor cassé des blanches ailes !*

PAUL MUSSCHE.

---

*Page liminaire.*


---

Ce soir d'arrière-saison, par la rafale, à l'orée des sapinières noires, voici s'ouvrant devant moi à l'infini, la plaine des bruyères.

Le vent, qui mugit sa longue détresse par le bois fantômatique, s'élançe délivré d'entraves dans l'immense horizon morne, au-dessus duquel en saccades folles, en bonds sauvages, irrésistibles, passent dans le ciel, devant une lune toute grande et vermeille, les armées des nuages qui déferlent, se ruant à quelque combat titanesque.

Le paysage est hanté. Car surgissent au milieu de la tempête des appels, des voix encolérées, des clameurs qui s'exaspèrent.

J'entends ces cris, et bientôt je vois, je vois des hordes grandissantes. Elles arrivent du Nord, du Sud. Elles débordent, comme d'un fleuve qui, suffoqué par les eaux

furieuses, les déverse sur les campagnes. Des troupes, des bandes, encore ; déjà se perçoivent nettement des bruits de guerre. Et soudain, des hommes noirs, ensoutanés aux gestes tragiques, tonsurés épiques se ruant avec le sublime « Pour Dieu et la Patrie ! » à la révolte sainte, aux tueries sacrées, suivis de la glèbe rassemblée en cortège volent au milieu de la nature courroucée.

Hommes de labours, brisés d'années et de travaux dans les gras terreaux du pays de Waës, tâcherons rugueux de la fière Campine, gars de partout, amenés là pour la conflagration voulue, au son des tocsins hurlant le soulèvement et soufflant la vengeance dans les cœurs promus aux glorieux carnages. Quelques femmes aussi, près des garçons robustes, et qui courent vers les massacres avec la fleur d'amour entre leurs lèvres carminées.

Les clochers grondent au loin, les faux se heurtent parmi les éclairs de lumières d'argent, déjà s'immisce dans l'ouragan l'odeur âpre des coups de feu précurseurs. Une seule âme, un seul corps, dont s'entend le frisson, dont se perçoit le battement. L'âme flamande, la patrie flamande.

Et soudain, sous la fuite furieuse des nuages échevelés, je vois la lune toute rouge....

Devant la réalité, devant le désert baigné de clarté vaporeuse, sous un ciel calme, où luit la tranquille splendeur des astres immobiles, demeure encore vivant — plante enracinée parmi le sable et les pierres — le rappel de la nigrade époque, qu'incendièrent les flambées d'héroïsmes. Georges Eckhoud sut fixer ses haines et amours. Et c'est pourquoi s'effraye, à de similaires tentatives, un esprit brûlé cependant d'identique vouloir. Après l'œuvre du chantre inspiré, l'humble couronne de souvenirs, tressée par des mains inhabiles, mais dévotieuses aux mêmes pensers.

GEORGES VIRRÈS.



*Averse d'été.*

*Soudainement contre les vitres  
l'averse s'est jetée  
comme un vol d'oiseaux en fuite  
buté  
soudainement contre les vitres...*

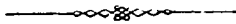
*Un assaut de becs crible le verre  
et les becs fragiles se brisent  
et d'autres viennent  
— je n'ouvrirai pas la chambre grise  
de crainte de les faire taire...*

*Ce sont des becs sonnant clair  
des becs de cristal harmonique  
qui frappent,  
et cristal contre cristal  
les vitres sonnent et les becs sonnent : double musique ;  
à la vitre  
la pluie parle...*

*Et les gouttes  
dans le heurt  
s'étalent  
et coulent en longues larmes douces  
comme un Deuil le long d'une jeune face ;*

*Telle une Destinée qui passe  
aux carreaux ingénus de la close demeure  
la pluie tour à tour chante et pleure...*

HENRI GHÉON.



*Fleur de silence.*

A EDMOND RASSENFOSSE

*Sourire illuminant quelque vague agonie  
Une fleur dissimule un visage penché  
Derrière les rideaux de dentelle jaunie*

*Elle parle d'espoir et le rêve caché  
De la Femme tremblante et pâle, qu'on devine  
Triste à mourir, en son urne s'est épanché.*

*Chaque pétale où traîne une clarté divine  
Evoque tour à tour des aveux à mi-voix  
Et des baisers craintifs que l'aube claire affine.*

*Est-elle née hier, ou bien est-ce autrefois ?  
tout comme l'âme dont elle orne la détresse  
Elle semble très vieille et très fraîche à la fois.*

*Douce fleur du silence, une lèvre caresse  
Parfois son humble grâce et sa débilité  
Mêlant à son exil l'émoi de sa jeunesse.*

*Et sa tendre candeur s'unit à la bonté  
De Celle qui fait naître en son âme ravie  
La calme vision d'un pays enchanté*

*où rayonnent les fleurs célestes de la Vie.*

GEORGES MARLOW.

—•••••  
« *L'Art pour Dieu* ».

**Réponse à l'ART MODERNE.**

L'écrivain ne remercie pas son juge. Je ne dirai donc pas merci à l'*Art moderne*, mais seulement répondrai-je à la ques-

tion, qu'au début de sa bienveillante critique de *l'Hymnaire du Printemps*, ce confrère me posa :

« Nous aimerions chicaner un peu son auteur au sujet de l'épigraphe qu'à son livre il a donnée et lui demander ce qu'il entend par « l'Art pour Dieu », formule qui, depuis quelque temps, rallie plusieurs jeunes hommes et leur est devenue le signe d'une conviction artistique, sans qu'aucun d'eux ait songé à nous dire si la simple qualité de catholique suffisait à justifier l'étiquette, chez un artiste, ou si une nécessité d'apostolat était requise pour assurer à la devise sa plénière application .. »

En épigraphant « *La Lutte* » et les livres édités par elle, de cette devise « *l'Art pour Dieu !* » les jeunes écrivains catholique ne font rien autre chose que dire le But de l'Art qui est — nul n'en disconvient — la Beauté !

Si nous nous étions bornés à formuler : « l'Art pour le Beau ! » qui donc eût trouvé à redire ?

Mais *parce que nous avons appelé la Beauté par son Nom*, parce que nous avons écrit : « l'Art pour Dieu ! » d'aucuns ont ricané, plusieurs s'étonnent.

« *L'Art pour l'Art* » fut la formule vide et stupide qui dans le moyen voit le But, veut le moyen pour le moyen !

On ne marche pas pour marcher mais pour atteindre au but, pourtant !

L'Art et la Foi sont deux pèlerins, à travers le temps, vers la Beauté, vers la Bonté !

Tous deux donc marchent vers le même Dieu.

Mais l'Art trop souvent ignore la Foi, la Foi ignore quelque fois l'Art.

Notre vouloir à nous c'est les unir pour les grandir tous les deux l'un par l'autre.

Notre vouloir à nous *c'est que l'Art soit pour Dieu*.

La Chair et la Vanité ont brisé trop longtemps l'aile des rêves, et fait marcher la muse à quatre pattes !

Voilà pourquoi nous assistons à ce spectacle inconcevable de jeunes hommes, épris comme nous de la merveilleuse nature, qui se croient, pour l'aimer vraiment, obligés de se proclamer « réactionnaires contre le mysticisme et contre toute la doctrine de renoncement à la vie « normale ». (1)

(1) A *L'Effort* de Toulouse, article du Poète Jean Viollis.

Que les panthéistes me répondent : François d'Assise fut-il ou non un mystique, et parmi les plus fameux observants de la doctrine du renoncement catholique ?

Et quel *naturiste* pourtant oserait prétendre aimer mieux la nature que « le petit pauvre de Jésus-Christ ? »

Ce que nous ne pouvons comprendre, c'est l'aberration qui pousse certains artistes à rejeter comme inartistique le mystère et le renoncement, cet héroïsme qui a fait les plus beaux des hommes, les Saints de l'église catholique !

Il est vrai, comme le constate BLOY, que la raison moderne répugne au surnaturel. Tout le monde sait cela, et les Saints, avec leur envol perpétuel au dessus du temps, offrent peu de prise à des enthousiasmes de fantassins.

Mais que *des poètes* prétendent interdire à l'Art de s'essorer par de là l'horizon des yeux vers l'au-delà mystérieux qui l'attire, cela nous passe et cela nous peine.

Ces poètes ne savent donc plus qu'à demi ce que c'est : un Poète.

Un Poète pour eux n'est qu'un chantre de la nature visible.

Et vous l'avez faite si belle, Seigneur, cette nature visible que si vous n'étiez pas venu, on devrait presque les excuser de confondre votre œuvre et Vous !

Pour nous, qui savons bien votre venue, un Poète « est un interprète de l'idée divine comme un révélateur de l'infini » (CARLYLE).

Et la Foi avec la raison nous a dit que l'Idéal c'est l'infini et que son nom est DIEU.

Dieu est l'Artiste.

Dieu est l'Architecte de la création, le Peintre de la nature, le Sculpteur du corps de l'homme et des animaux.

Il est le dirigeant de l'orchestre immense du monde.

Sa Providence a distribué à chaque être sa partition, afin qu'à l'unisson tous les êtres rythment leur existence selon cette harmonie divine.

Mais à l'homme il a donné la liberté en lui indiquant où était l'eurythmie.

Et l'homme abusant de cette liberté, jeta la discordance dans ce concert universel qui vibre et monte jusqu'à Dieu.

Dieu est le Poète.

Et c'est lui la Toute Beauté.

Et c'est lui que nous tous, poètes, glorifions en chantant les fleurs, la neige et les oiseaux, car les fleurs la neige et les oiseaux sont ses chefs-d'œuvre à lui, comme aussi le soleil de midi et la nuit pieuse où rayonne la lune douce et hostiale.

Et notre Art baptisé et candide vaincra demain le votre, païens et panthéistes, parce que notre idéal à nous est plus beau est plus grand mille fois que vôtre idéal, à vous : *la nature visible*.

« Pour nous catholiques l'espace où peut voler librement notre rêve n'est limité que par l'infini ; car la foi et l'espoir sont en nous d'une vie sans fin et consciente dans un ciel plein de joie, peuplé d'anges, illuminé de Dieu.

Que sincèrement tout artiste soit juge :

Laquelle de ces deux croyances est la plus élevée, la plus propice aux créations du Poète ?

Est-ce la catholique, qui ouvre à son rêve tout le monde surnaturel et lumineux ?

Est-ce la panthéiste qui le ferme à jamais pour lui ?

Oh ! poète, s'écrie CARLYLE, ôte donc les écailles de tes yeux et regarde : Tu verras que ce sublime univers, dans la moindre de ses provinces est à la lettre, la cité étoilée de Dieu ; qu'à travers chaque étoile à travers chaque brin de gazon, surtout à travers chaque âme vivante rayonne la gloire d'un Dieu présent ! »

Et donc, poète, que ton Art soit pour Dieu !

GEORGES RAMAKERS.

P. S. Quant à la seconde partie de la question que nous pose l'*Art Moderne* il est clair que la qualité de catholique chez l'artiste suffit à justifier la devise mais que sa pleine application s'assure par l'apologétique dans les œuvres d'Art.

---

## *Larme d'Enfant.*

—

*Ce que je veux, ce soir, c'est une chanson triste,  
comme un voile violet, sur le corps mort du Christ ;  
ce que je veux, ce soir, c'est une chanson vague,  
comme la plainte douce, après les grands sanglots ;*

*c'est une chanson triste et vague et simple, oh simplement poignante  
comme une mort d'amour, en un soir vert de Mai.*

*Ce que je veux, ce soir, c'est une chanson triste...*

*Une musique, une musique, une musique grise,  
une musique tremblottante et vague, oh vague!  
comme des brumes de crépuscules, à l'horizon.  
une musique qui évoquât — formes bluettes, sans contours,  
pastels clairs et doux comme velours,  
et parfums si ténus si lointains que j'en pourrais sourire —  
l'aimée et ses yeux gris et ses sourires, fondus et entendus,  
vous savez bien, l'aimée douce, que l'on aime peu  
et à qui l'on ne pense que lorsqu'on souffre...*

*Car je souffre beaucoup, ce doux soir nostalgique  
oh, je souffre, je souffre immensément  
et comme nul de vous n'a souffert de sa vie.  
Je souffre et sans savoir pourquoi...*

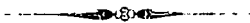
*C'ar sachez-le, en tous les cœurs est un enfant,  
qui dort quasi toujours.  
Parfois, un rien, un parfum qu'il reconnaît,  
pour l'avoir senti jadis en paradis,  
une pique d'abeille ou de mouche, un baiser même,  
viennent le réveiller  
et le faire pleurer, comme tous les enfants à leur réveil.*

*Oh bienheureux alors l'enfant!  
sur qui luisent deux yeux clairs et sourieurs de mère  
à qui s'offre un sein blanc,  
tout rond d'un lait sucré, plus blanc encor.*

*Oh bienheureux trois fois, l'enfant  
pour qui chante une chanson naïve,  
quelques plaintes tristes et balbutiantes et graves,  
quelques plaintes de nourrice...*

*Oh dites, une musique, une chanson, par grâce, une chanson ce soir,  
pour endormir en le berceau du cœur  
l'enfant qui pleure.*

EDGAR RICHARME





## *Déjà l'anarchie est en nous...*

Un Protestantisme économique est tout ce que vous avez à conjurer en ce moment....

Là nous en sommes Un effroyable despotisme pourrait seul contenir cette anarchie.

Une effroyable Révolution pourra seule nous en guérir.

Tout s'y prête en ce moment....

\* \* \*

Les Rois se sont faits Dieu sur la terre ; les hommes à leur tour se sont faits rois devant Dieu. Leur cœur a quitté ses temples, leur sang a reconduit l'infamie sous le toit de la famille, et la stérilité sur la terre.

Partout ils se sont couronnés des trois vices de leur paresse; aucune chair n'a assouvi leur vanité.

Le feu des saturnales s'allumait dans les hauts lieux, le plomb fondu en dégouttait sur les têtes de la foule.. .

Vous direz à Dieu maintenant de la rendre chrétienne pour vous !

Il ne s'agit plus aujourd'hui de détourner tel ou tel bras de l'erreur ; le fleuve entier est dans ses bords.

Je puis toute la dire dans un mot : l'homme se cherche au lieu de Dieu.

\* \* \*

Une plume suffisamment éloquente a commencé un livre ainsi : *Qu'est-ce que la propriété ? c'est le vol*

Par quel principe fut-elle tenue de vos cœurs que vous ne sùtes pas répondre !

Depuis sept ans, pas un économiste parmi vous n'a commencé ainsi un livre : *Qu'est-ce que le communisme ? c'est le vol.*

Vous avez dénoué tout principe divin, vous cherchez votre légitimité sur la terre !

Je ne connais aucun de vos économistes, aucun de vos jurisconsultes qui puissent répondre au livre que je viens le nommer.

Je ne connais que Moïse

L'auteur du *Enin homo non erat qui operaretur terram* conçut toute la notion de la liberté ; il est vrai qu'il connaissait la notion de la création.

\* \* \*

A l'heure où je parle il y a foule de gens en France qui se tordent l'esprit pour savoir comment on se sauvera sans rentrer dans la religion.

Hommes d'Etat, économistes, académistes, tous croient leur Renaissance politique à la veille de complètement triompher.

L'éditeur de Jacques Delille paya sept francs pièce ses vers au moment où Châteaubriand paraissait !

\* \* \*

Le temps de la plénitude des peuples est venu.

L'homme ne pourra faire un pas qu'en réduisant ses besoins.

Tout capital ne se tient que par la force de l'âme.

Vous l'apprendrez, la Religion seule peut donner du pain sur la terre.. .

Tout peuple qui fera un pas dans la jouissance en reculera de trois dans ses droits.

Un progrès dans la civilisation est un pas fait par la Douleur.

Si vous ne savez pas que la civilisation est la sainteté du grand nombre, je n'ai plus rien à vous dire

Le christianisme seul éclaire toute la situation présente.

Il est la question préparatoire de toutes vos questions :

Nos principes ont leurs motifs dans l'infini.

Ce qu'on prend pour l'utilité sur la terre n'est qu'une voie obligée pour l'intérêt éternel.. .

Mais en tout on n'a voulu voir que les raisons humaines.

Alors on a opposé des raisons humaines.

Maintenant sortez de ce cercle !

ALPH. BLANC SAINT-BONNET.

(Des Temps Présents)

Mai et Août 1848.

---

## *Chronique Musicale.*

**LA MUSIQUE ET LA VIE** par ANDRÉ RUYTERS

*On connaissait ANDRÉ RUYTERS poète et conteur exquis, le voilà qui, dans un manifeste intitulé « La musique et la vie », se révèle PROFONDÉMENT MUSICIEN.*

*Ruyters est, avant tout, un sentimental de La musique : il ne l'écoute pas, il la SENT et de là, peut-être, un certain vague, assez d'hésitation.*

Ruyters pose en principe : « Tout art, quelqu'il soit est à son apogée de vertu, lorsqu'il exprime la vie » ; soit ; mais ce que je n'admets pas c'est que « de tous les modes d'expression dont nous avons l'usage, il n'en est de supérieur à la musique, car c'est sur elle que SEMBLE s'attacher le plus définitivement ce CARACTÈRE D'UNIVERSALITÉ que nous avons prouvé nécessaire à un art vraiment humain ». Somme toute cela revient à dire « la musique peut, — ou mieux : « SEMBLE » exprimer LA VIE ; or la musique est incapable — il me serait impossible de concevoir le contraire — de traduire l'UNIVERSEL, ou ce qui est la même chose, d'exprimer une idée : comme l'amour, la vertu, LA VIE. Mais, si la langue des sons ne peut exprimer LA VIE, elle, qui vit tout entière de SENTIMENT, reflétera admirablement NOTRE VIE intérieure : et cela, Ruyters le prouve !. . . Un littérateur de mes amis, me disait, il y a quelques jours : « Ruyters a prouvé dès son dernier livre, que la musique exprime l'UNIVERSEL, LA VIE. »

Pour moi, Ruyters a superbement montré que LA MUSIQUE REFLÈTE NOTRE VIE INTÉRIEURE, mais RIEN DE PLUS . . . Je cite pour finir une phrase, tout simplement adorable : il s'agit de Robert Schumann, le plus pénétrant des compositeurs du XIX<sup>e</sup> Siècle :

« Nous ne savons même soupçonner combien profondément il (Schumann) nous pénètre. Ne l'avez-vous pas éprouvé en l'écoutant ? Il rayonne au delà de l'endroit où nous l'espérons et ce n'est que peu à peu, en reculant en nous même, que nous parvenons à le joindre. S'il m'était permis, pour me faire comprendre, d'user d'une sorte de schéma idéographique, je dirais que la courbe d'émotion qui sort de nous n'aboutit pas au point précis où s'achève la courbe d'émotion venue de la musique. Par là, nous percevons pourquoi Schumann trouble bien longtemps avant que nous sentions l'avoir compris. . . »

Celui qui a écrit cette phrase a SENTI la musique de Schumann, il l'a SENTIE comme il l'a VÉCUE ! Avais-je raison de dire en commençant cette critique : que « Ruyters est un sentimental de la musique » et aussi qu' « il est PROFONDÉMENT MUSICIEN » !

ERNST DELTENRE

---

## LES LIVRES

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. LA CLARTÉ DE VIE (Edition du Mercure de France).  
 « Au Printemps de Touraine » fut dédié ce livre par le Poète, qui signa : « Son ôte ébloui et reconnaissant ».

Et c'est déjà un beau poème.

Mais tout le livre est plein de poèmes plus beaux avec des mots qui sont des ailes. Ici, comme en toute l'œuvre de Griffin : l'Amour et la Mort, les deux hantises de notre vie, troublent le rêveur parmi sa clarté.

Bien qu'on les poèmes d'Archadie sonne « le rive de Mélissa » j'aime et bien mieux, les poèmes d'au gré de l'heure et puis surtout les Chansons d'ombre où notamment j'admire Vision de Juin l'un des plus parfaits poèmes de ce livre d'un grand Poète.

C'est une petite enfant qui a revêtu pour la Procession sa robe de communiant :

*Maintenant tout est si simple en elle,  
que ses yeux naïfs regrettent  
Le mystère d'avant ses Pâques nudes :  
Avec sa blanche guimpe grêle,  
la robe raide, où pas un pli ne prête,  
On la dirait quelque petite veuve  
En grand deuil blanc  
d'un frère époux enfant...*

*Sa joue est rose encor  
Du grand espoir :  
On l'accuit entrée d'un rêve fort  
Comme le vin d'éternité que foule dans le soir  
Le pied du jour en marche vers la nuit,  
Et, las, son cœur à jeun s'en est évanoui.*

*Fillette lève-toi et prends des roses :  
Le geste de la Fête est pour tes mains.  
Le Dieu qui marche par le pré de juin.  
S'émervaille de toi et rit de loin  
que s'ouvre vers sa gloire tes paupières closes !...*

*Le voici rayonnant d'amour vers ton émoi :  
Entre les touleaux nains qu'on a cueillis au bois,  
Tout au haut, vers l'azur dans un signe de croix,  
L'ostensoir sur la vie fait le geste infini,...*

*A grandes poignées éparille les roses,  
Jette à l'immensité l'amour ailé des choses,  
Sois le Rêve, et le Geste et la Voix,  
Fleur de la terre éclose,  
O ! notre acte de foi !*

Et dans les poèmes d'au gré de l'heure j'ai glané les vers que voici :

*ESPOIR !  
Ton vert pennon levé mène les jeunes Avrils  
Au cri des troupes neuves chantant par mille et mille  
Et les filles vêtues du vert reflet des feuilles  
Vont, par l'ombre légère, au-devant de l'accueil  
Tout baiser se veut tien fût-il d'un soir néfaste,  
Espoir perpétuel, astres de nos désastres :  
Et tu mets de la joie dans le fond du Cercueil.*

La lecture de ces quelques vers justifie assez n'est-ce pas ce que VERHAEREN a dit un jour au Coy rouge de l'auteur de la *Cheruchée d'Yeldis* et de la *Clarté de Vie* : « FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN est avant tout un rythmour. »

Si le reproche de maniérisme lui fut adressé avec quelque justesse, peut-être, il n'en restera pas moins un admirable artiste et la joie n'est très sincère et très vive

de déclarer ici que les Jeunes l'aiment autant pour son haut talent que pour avoir brisé les barreaux qui depuis deux siècles encastraient les Rêves.

G. RAMAKKERS.

\* \* \*

CH. DE ST-CYR. LES FRISONS (Paris-Channuel).

Livre assez inégal et gris, n'indiquant que peu de personnalité, ne révélant aucune tendance vraiment originale, mais des pastiches de Verlaine.

Un amalgame assez inattendu de pièces revêtant un souci très religieux et de mièvreries galantes, où les cœurs « agonisent et sont fidèles, » où « l'amour rainqueur — est un moqueur, etc., etc.

Pourtant de belles pensées souvent et de beaux vers, ainsi :

*Je me sens par moment, tel un soir qui s'endort,*

*La lumière s'éteint. La nuit descend en moi*

*Comme la lune au ciel, mystérieux pourquoi,*

*Se livre lentement le doute qui me mord.*

d'autres encore, mais à côté de cela des singularités :

*Mon esprit lroule le gazon de l'erreur.*

des souhaits inattendus :

*Mon âme ignorerait art et philosophie*

*Et science, et tout ce qui trompe et mystifie.*

et puis des banalités et des faiblesses de forme, et de malheureuses bizarreries de titres, comme :

— Qu'importe que — Je souffre. Quelque. — Vous, dans votre flouteuil — qui semblent, certes, ridicules.

Franchement nous croyons que M. de St-Cyr fait fausse route, et qu'il ferait bien d'abandonner en même temps que les boudoirs Louis XIV, les procédés usés par l'usage trop fréquent, ve itables habits de rechange que l'on se passe de la main à la main, et qui gardent toujours l'empreinte de ceux qui les ont portés, en un mot, qui sont banals.

PROSPER ROIDOT.

\* \* \*

MAURICE GRIVEAU. FÊTES ET FLAMMES. (Bruxelles Coomans).

Fêtes, que vous êtes tristes, que vous êtes instructives, ô flammes !

Et c'est la dernière phrase du récit ému de la lugubre catastrophe qui jeta sur le monde une lueur d'horreur et de tristesses.

Oh, oui, bien triste la fête, et bien instructives aussi les flammes.

Instructives ? Ecoutez l'auteur, qui songe aux jeunes mortes sauvées là-haut, « sauvées pour de bon », et à leurs mères. « Et vous les mères, tombées aussi, là dans cette fête, vous aussi vous êtes sauvées. Vos mains s'étendant sur la flamme, dans la fumée, les cherchaient... Vous les avez très vite retrouvées très loin d'ici, dans la même minute. »

« Ah, n'essayez pas de me prouver le ciel autrement, cela suffit. Il suffit à ma foi que mon cœur se gonfle à ces récits. Est-ce que ce frisson qui secoue ma chair aujourd'hui vient d'une frayeur de ma chair. En ce cas je pourrais me croire mortel tout entier. »

Mais non, l'auteur sait que, « si la chair est perdue, sa splendeur ne l'est pas, et qu'elles se retrouveront là-bas, idéalisées, belles et pures, les jeunes mortes, dans toute la Beauté » dont elles n'eurent ici-bas, que le signe précurseur, et s'il fremit, c'est d'enthousiasme.

Mais les flammes sont éteintes : bien peu se souviennent encore, et la foule indifférente retourne à la joie.

Et l'auteur qui a vu, au premier moment de douleur, tous les fronts se pencher, toutes les mains se joindre, termine tristement avec trop de vérité :

Et la cendre accumulée là-bas, au bazar historique, sera froide à peine, que nous redeviendrons égoïstes et mous, désunis et fragiles, violents et sensuels, souvent coupables — insouciant de vérité, de beauté — ce que nous étions.

PROSPER ROIDOT.

Aux prochains : EUGÈNE DEMOLDER : *La légende d'Yperdamme. — Le Royaume authentique du vrai Saint-Nicolas. — Quatuor.* (Tous ouvrages illustrés par ROPS et MORANNES et publiés par « le Mercure ».) — ABBÉ F. KLEIN : *Le P. Hecker — PAUL ANDRÉ. De l'indifférence et de l'injustice belge en littérature.* — LÉON SOUGUE ET : *Le Roman d'un pauvre jeune homme* (8 tableaux pour ombres et marionnettes) édition de *La Lutte*.

## CA & LA.

### Banquet Virrès.

La louable initiative du journal le XX<sup>e</sup> Siècle, qui organisa récemment un Concours littéraire, avec pour sujet : « un épisode de la Guerre des Paysans », réunit le Mardi 3 Août en l'hôtel Ravenstein les rédacteurs de la Lutte et les écrivains POL DEMADE et MAURICE DULLAERT autour d'une table servie et parée bellement de fleurs. afin de célébrer notre ami GEORGES VIRRÈS, dont une page vigoureuse et forte et bien terrienne, intitulée « La Glèbe héroïque », avait exalté avec le plus d'Art les campinaires chrétiens en résistance contre les sans-culotte. (1)

Soirée de ferme et franche et fraternelle gaieté, où l'on mangea du Turbot et du Parnasse, où ERNST DELTENRE exécuta son Hoffnungs-traenen, où furent dit des vers de PAUL MUSSCHE, délicieux de fraîcheur naïve, où chacun s'incita au travail et qui ne sera pas sans résultats heureux pour les lettres catholiques belges, car là fut décuplé l'enthousiasme et prise la résolution de produire des livres ayant un souci d'Art et de Foi !...

### Erratum.

Ce n'est pas 8, rue Cassette, mais bien RUE FRANÇOIS I<sup>er</sup> à PARIS, que sont les magasins de « la Maison de la Bonne Presse » où vient d'être fait réédition du chef d'œuvre de BLANC ST-BONNET : le livre De la Douleur.

### « La Belgique ».

(N<sup>o</sup> spécial de la Revue Encyclopédique).

Numéro vraiment encyclopédique de l'Art d'ici, par des écrivains tels que VERHAEREN, ECKHOUD, LEMONNIER, MOCKEL, MAETERLINCK, MAUBEL, DEMOLDER, RUYTERS, BUYSSE, MARIE WALI, etc.

Sans doute il est injuste que les collaborateurs de ce fascicule n'aient point parlé de tout le grand mouvement catholique littéraire belge. Ils daignèrent il est vrai louer « le bon vouloir » de La Lutte et mentionnèrent nos rédacteurs PAUL MUSSCHE et ERNEST PÉRIER, mais ni d'écrivains comme DEMADE, CARTON, VAN DEN BOSCH, etc., il ne fut fait mention. Ce n'est pas un motif pour que nous bavions comme les journalistes du Parnasse belge.

### Du Duel « littéraire ».

Tous les journaux quotidiens ont relaté par le menu les péripéties ridicules du duel CATULE MENDÈS — LUGNE-POË. Nul n'ignore donc plus, que le mois dernier, ce Poète rencontra sur le pré ce directeur de Théâtre.

Aussi bête qu'anti chrétien, toujours, le duel, de nos jours, est devenu tout simplement grotesque. Mais un duel entre intellectuels est, en plus,

(1) Nous donnons en ce n<sup>o</sup> même la « Page liminaire » de « la Glèbe héroïque » de GEORGES VIRRÈS ; cette page faisait partie du fragment soumis au concours.

odieux et vérifie trop bien le mot célèbre : « Il y a des imbéciles avec beaucoup d'esprit. »

N'a-t-on pas vu pourtant l'un des plus puissants prosateurs français d'à présent, LÉON PLOY, fidèle, en cela à la Raison autant qu'à l'Eglise, devenir le bouc émissaire du monde littéraire de la France pour avoir eu cette bravoure du refus ?

Car combien, en effet, parmi tous ces bretteurs fameux, qui n'auront jamais, eux, cet héroïsme-là, l'héroïsme qui brave la foule stupide tandis qu'elle crie : « lâche ! lâche ! au Penseur qui n'est pas abruti jusqu'à croire, lui, que le triomphe du hasard ou de la force brutale, est le justicier de l'honneur ?

Aussitôt qu'il eût répondu par un refus, à la provocation, LÉON PLOY vit s'organiser la conspiration du silence non seulement autour de lui mais aussi autour de ses œuvres, qui sont des chefs-d'œuvre, pourtant !

Seul OCTAVE MIRBEAU osa rendre à l'auteur de la Femme pauvre ce qui lui était dû, dans le Journal, récemment. M. Edmond Lepelletier s'empressa donc dans l'Écho de Paris de baver comme un bon crapreau (c'est le titre de son article). Je dois à la vérité de reconnaître qu'il s'acquitta de ce rôle d'une façon vraiment satisfaisante et qui lui fera grand honneur chez le public.

Ah ! LÉON BLOY ! LÉON PLOY ! combien j'envie maintenant la massue de ton verbe qui seule pourrait crever tous ces batraciens-là !

Mais non ! ton talent a triomphé de leur tactique.

Qu'ils bavent en paix.

G. R.

### A propos de « Godoleva ».

Du Guide musical :

« Certes l'œuvre est honorable, elle marque un grand effort de travail, elle a des pages de bel éclat et d'un réel effet, mais elle semble terne, incertaine, sans style propre et personnel, et ce qui est plus inquiétant, à mon sens, elle relève d'une conception artistique surannée.

« Personne n'a le droit d'imposer une formule à l'artiste : il doit être libre dans sa création ; il serait aussi absurde de vouloir le contraindre à se conformer au procédé wagnérien, sous prétexte que ce procédé domine aujourd'hui toute la musique, que de lui faire un grief de s'appuyer plutôt sur les formes consacrées des maîtres classiques.

« Mais ce qu'il n'est pas permis à l'artiste de faire, sous peine de se condamner volontairement à l'oubli, c'est de s'abstraire de son temps, de vouloir ignorer les tendances générales de son époque, de se tenir en dehors des courants ou même y vouloir résister...

« En Art, ne pas avancer, c'est pis que le pécunement sur place, c'est le recul. Et Sainte Godelive n'est pas en avance sur l'Franciscain.....

« Tout ce qui, dans la musique instrumentale ou vocale s'est fait depuis vingt-cinq ans, M. TINEL l'ignore. Il veut ignorer, il le condamne et, de parti pris, renonce à s'en servir, sans nous apporter autre chose, en manière de compensation, que les sensations les plus rebatues et les plus usées..... »

MAURICE KUFFERATH.

## Les Revues.

LA REVUE est un nouveau confrère catholique, et vrai jeune celui-là, de Paris. Ce n'est pas LA LUTTE, certes, qui reprochera à ces vaillants d'oser (enfin !) un « MERCURE DE FRANCE CATHOLIQUE ». « Cette REVUE sera littéraire et sociale, idéaliste et démocrate. Sa tâche sera remplie si elle réussit à devenir une plume de l'aile qui emportera le XX<sup>e</sup> Siècle vers une Vie plus juste, vers un Idéal plus pur ! »

Remarqués aux trois premiers numéros, la Chronique littéraire d'EDOUARD BEAUFILS, et dans la partie sociale les noms de GABRIEL ARDANT et TH. GRASSET.

LA REVUE a ouvert une enquête « très suggestive » sur « Le Cléricalisme » et voici qu'elle ouvrira le mois prochain un *Concours de cantiques*.

Pour cette belle jeune vitalité, dès le début, LA LUTTE dit à sa sœur de France un cordial bravo !

LE SPECTATEUR CATHOLIQUE : Au n<sup>o</sup> de Juin de feu GEORGES SIMON des pages à retenir « pour un projet d'Esthétique spiritualiste. » Au n<sup>o</sup> de Juillet une très heureuse collaboration des Poètes bretons : LOUIS TIERCELIN, OLIVIER DE GOURCUFF, CH. LE GOFFIC, ANATOLE LE BRAZ, YVES BERTHOU, FRED. PLE SIS, et FLEURIOT-KÉRNIOU sous le titre « *La Poésie religieuse en Bretagne.* »

D'ADRIEN MITHOUARD, en suite « l'Ame bretonne » qui est d'un psychologue artiste. Ces poètes sont les collaborateurs des deux belles revues catholiques de Bretagne : LA TRÉVE-DIEU et l'HERMINE.

LE MERCURE DE FRANCE publie, ce mois, un conte de GEORGES ECKHOUD : *Tremeloo*. L'ERMITAGE donne les *Passants* poème par EDOUARD DUCOTÉ, des poèmes de CHARLES CHAUVIN, *la mauvaise face* par ANTOINE SABATIER et *Ville de Georges Pioch*. — LA REVUE BLANCHE enquête *Sur l'œuvre de Taine*. DURENDAL (Juillet) *Vers* de CARTON DE WIART, *une Ame contemplative* (BLANC ST-BONNET) par M. l'abbé HENRY MÖLLER, qui répond ainsi bellement le premier à notre appel en faveur de *ce grand méconnu*. — De notre rédacteur GEORGES VIRRÉS une page admirable : « La journée de Ghéel », de THOMAS BRAUN ; un bon poème : *les fenêtres de l'Été*. LÉON BLOY : *Belluaires et Porchers*.

L'ŒUVRE est un nouveau périodique qui paraît à Valence-sur-Rhône. Toutes nos sympathies sont pour ces tentatives de décentralisation artistique. Premier numéro bien vivant.



# L'Ermitage

revue mensuelle *illustrée*

Directeur: Édouard  
Ducoté.  
18 rue de l'Odéon  
Paris.

# La Province nouvelle

revue  
littéraire

Directeur:  
Laurent  
Savigny.  
43, rue de Paris.  
Auxerre.

Paraîtra prochainement:

Édition de "La Lutte,"

mon jardin fleuri - un volume de vers -  
par Édouard Red.

# le magasin

72  
rue de Bruges littéraire

Gand  
(revue cath.)

# La Revue

189 rue de Grenelle

(revue  
catholique.) Paris.

# Du renoual

14 rue du grand-cessif

(revue cath.)  
Bruxelles

# le Spectateur

FIDES  
QVAERENS  
INTELLECTVM.

Bruxelles:  
40 rue Hydraulique.



# catholique

FIDES  
QVAERENS  
INTELLECTVS.

Directeur:  
Edmond De Bruijn.

Cinquante Centimes  
le Numéro

Troisième Année  
Numéro 6.

# LA LUTTE.

REVUE CATHOLIQUE  
D'ART

“L'Art pour Dieu!”

SOMMAIRE DU N° DE SEPTEMBRE 1897 :

- Paul Mussehe** : *Ode à la Nuit.*  
**Eugène Demolder** : *Les cloches de Rome.*  
**Georges Le Cardonnel** : *Enfance !*  
**Edgar Richaume** : *Tandis que pleure la pluie.*  
*(trois petits poèmes)*  
**Georges Virrès** : *Plaisir d'Amour, chagrin d'Amour.*  
**Prosper Roidot** : *Mon rêve simple.*  
**Georges Oudinot** : *Vers l'Autrefois.*  
**Albert Jounet** : *Le Christianisme glorieux dans la poésie  
et l'Art.*  
**Jacques Nervat** : *Nuit d'Hiver.*  
**Marie Nervat** : *Nuit d'Été.*  
**Georges Ramaekers** : *Préface dédicatoire*  
*(à la légende de Ste-Marie la lamentable)*  
**Edouard Ned** : “ *Mon jardin fleuri.* ”  
*Fleurs de souvenir.*  
**Edgar Richaume** : *A Léon Souguenet.*  
**Blanc St-Bonnet** : *L'Expiation.*  
**G. Ramaekers** : *Une loge Martiniste à Bruxelles.*  
**Ernst Deltenre et G. Virrès** : *Chronique musicale.*  
**G. Oudinot, G. Virrès, G. Ramaekers** : *Les Livres.*  
**Uijlenspiegel** : *Çà et là. — Les Revues.*

Bruxelles

114 rue Franklin.

# LA LUTTE

REVUE CATHOLIQUE D'ART

114, Rue Franklin, à BRUXELLES.

ABONNEMENT : Un An 5 Frs. ETRANGER 6 Frs. (1)

COMITÉ PATRONAL :

MM. VALÈRE MABILLE — LÉON SOMZÉE — AMÉDÉE DE BRESOUT.

*Directeur* : GEORGES RAMAËKERS.

*Secrétaire de rédaction* : EDOUARD NED.

Rédaction de LA LUTTE :

ERNST DELTENRE — CHARLES LEMBOURG — PAUL MUSSCHE — EDOUARD NED — JOHAN NILIS — ERNEST PÉRIER — GEORGES RAMAËKERS — EDGAR RICHAUME — GEORGES VIRRÈS.

Principaux collaborateurs :

Franz Ansel — Thomas Braun — Georges Brigode — Paul Crokaert — Edmond De Bruijn — Mgr de Harlez — Louise et Louis Delattre — Willem Delsaux — Pol Demade — Eugène Demolder — Charles Droupy — Henri de Régnier — Max Elskamp — Henry Ghéon — Joris - Karl Huysmans — Albert Jounet — Georges Le Cardonnel — Alfred Lemaire — Camille Lemonnier — Jehan Maillart — Georges Marlow — Charles Morice — Marie et Jacques Nervat — Georges Oudinot — Victor Remouchamps — Georges Rodenbach — Prosper Roidot — Blanche Rousseau — Léon Rycx — Laurent Savigny — Camille Schultz — Joseph Soudan — Léon Souguenet — Anne Thierens — L'abbé Armand Thiéry — Firmin Vanden Bosch — Emile Verhaeren — Francis Vielé-Griffin.

SOMMAIRE DU N° D'AOUT 1897 :

*Edouard Ned* : « Mon jardin fleuri » : I. Fleurs de Rêve, II. Fleurs mystiques. — *Anne Thierens* : Nana (nouvelle) suite et fin. — *Paul Mussche* : « Chansons » : I. C'est en Zélande, II. L'Appel, III. Au Bois, IV. Le Poète, V. A Quelqu'un. — *Georges Virrès* : Page liminaire. — *Henri Ghéon* : Averse d'été. — *Georges Marlow* : Fleurs de silence — *Georges Ramaekers* : « L'Art pour Dieu! (Réponse à l'Art moderne) ». — *Edgar Richaume* : Larme d'enfant. — *Blanc St-Bonnet* : Déjà l'anarchie est en nous. — *Ernst Deltenre* : « La Musique et la Vie. — *Prosper Roidot* et *Georges Ramaekers* : Les Livres de : *Vielé Griffin* — *Charles de St-Cyr* — *Maurice Griveau*. — Ça et là — Les Revues.

*Ode à la Nuit.*

à ERNET DELTENEE.

*O Nuit ! nuit de printemps langoureuse et divine !  
le parfum de l'amour et l'odeur des jasmins  
que tu mêles au vent qui passe et qui lutine,  
font défaillir le cœur de qui te comprend bien.*

*Sur les champs embaumés voguent d's vapeurs blanches ;  
le ciel est haut, le ciel est pur et palpitant  
d'astres vers où s'essore un vol de clairs archanges  
dont bruissent en cadence les ailes d'argent.*

*La terre est dans l'attente et l'heure est nuptiale :  
du calice des fleurs monte l'encens bleuté  
surnaturel des effluves vers les cieux pâles  
o nuit ! qui font un dôme à ton éternité.*

*A l'horizon des roix semblent s'appeler l'une  
l'autre, pour parler bas ; et dans le noir taillis  
parfois un oiseau réveillé chante à la lune,  
une chanson berçant doucement ses petits.*

*Mais nul fantôme en fuite au détour des allées,  
nulle vierge ne vient d'un pas tranquille et sûr  
vers qui l'attend en vain, au bord de la saulaie,  
pour s'en aller rêver sous les arbres obscurs.*

PAUL MUSSCHE.

## *Les Cloches de Rome.*

A MAX ELSKAMP.

Tout d'un coup, les clochers de la terre s'étaient tus, et les cloches s'étaient envolées.

On n'entendait plus tinter les *Angelus* ; les voix de bronze n'appelaient plus les fidèles aux messes. Elles étaient remplacées, au sommet de certaines tours, par des cors dont les veilleurs sonnaient à l'heure des offices ; ailleurs, c'était des trompes, dont le son mélancolique passait sur la cime des arbres ; aux pays voisins de l'océan, on soufflait dans des conques marines.

Mais toutes les cloches étaient parties. Et elles se perdaient dans l'azur, si haut, que les fleuves leur paraissaient des rubans d'argent clair épinglés, et les villes, de grands gâteaux roses qui s'émiettaient au soleil. A droite, la mer se montrait, aux unes grise et dorée, aux autres bleue.

Elles étaient toutes heureuses comme des filles aux jours de fête, et il ne leur manquait que des visages frais et des yeux joyeux, car elles possédaient la parole.

Le Jeudi-Saint, les sonneurs avaient détaché les cordes pour laisser aux campanes toute la liberté. Elles savaient ce que cela voulait dire, et comme si cet ordre du Dieu des enfants avait été coulé dans leur airain avec la date de leur fonte ou les armoiries de leur évêque, elles étaient parties d'un élan frémissant pour Rome.

Hi ! Hi ! Hi ! Hi ! riaient les plus petites, qu'on prenait de loin pour des hirondelles égarées. Les grandes étaient plus graves. Elles avaient plus de mal à se tenir en équilibre au sommet des nues, et au lieu de converser comme cela se fait en voyage, les plus peureuses veillaient à ne s'aller point fêler sur quelque très haute montagne, dont le sommet de glace éblouissait les rares passagers des zéniths, dans la région des aigles.

Il en venait de partout, de cathédrales si vieilles que leurs bénitiers de pierre s'usaient, de villages plus doux et plus anciens que Bethléem. Certaines, en même temps que la musette, avaient accompagné, sur des grèves ou sur des plages, des rondes de pêcheurs et des rires hâlés de fillettes

en blanc bonnet. Il en était qui venaient du pays des vignes, des oliviers et des pins parasols, d'autres arrivaient d'où la neige rend l'hiver candide et les clochers pareils à de grands lys. Il en était qui avaient frissonné au choc des vieilles guerres, d'autres ne connaissaient que la paix du ciel. Elles étaient parties des monts ou des vallées, des plaines ou des étangs, des golfes ou des lacs, des palais ou des cours des miracles. On en voyait de tristes et de gaies, de brunes et de vertes, de noires et de dorées. Les unes, à leur départ, avaient sonné pour les morts, les autres avaient tinté à des mâtines, pour des mariages de soie blanche, de frais angelus d'avril ou des baptêmes fluets.

Sans crainte des vautours, elles trimbaient à travers l'espace connaissant le chemin, car il leur avait été prescrit : « Quand vous verrez, au sortir de chaînes de montagnes vêtues de blancs surplis, un beau pays, en forme de botte, et qui a l'air, à sa pointe, de jeter une île d'or à une grande mer bleue, vous descendrez vers une cité de cette patrie, dont les dômes sont innombrables, les chefs des prêtres rouges, et qui s'étage sur sept collines, au milieu des campagnes nues où courent seuls de longs aqueducs. »

Et tandis qu'elles pèlerinaient ainsi, promenant au ciel la voix du monde envolée, les anges, qui habitent plus haut encore, se disaient, en caressant les plumes blanches de leurs ailes, avec un très joli sourire :

— Voilà les cloches ! car c'est bientôt Pâques-fleurie !

Et les enfants, sur terre, parmi les ondées d'avril élaboussées de soleil, attendaient celle de sucre et de dragée, qui jette de beaux œufs magiques aux buis odorants des jardins

Et tous les gens, parmi les fleurs nouvelles et les bourgeons verdissants, se trouvaient bien heureux de cette aubaine et de cette renaissance.

EUGÈNE DEMOLDER.

---

## *Enfance !*

J'ai regardé l'étoile de mon Enfance, au loin dans le ciel de mon Passé. Elle était blanche et douce. Elle est lointaine et pâle et triste comme mon âme.

Enfance ! Enfance !

Silencieuse et douce comme un pas de vierge sur la mousse.

Enfance ! Maternelles mains sur mon front, scrutant les fièvres. Robes blanches comme de pieux dimanches ; et plus tard, communions saintes où l'on allait, des Cieux dans les yeux, les mains jointes et blanches et priant Dieu.

Mon Enfance est une maison blanche au bord d'un très vieux chemin.

Mon Enfance est un rayon de soleil qui dans la chambre luit, tandis que maternelle, au chevet l'angoisse veille, car la mort aime les âmes blanches.

Mon Enfance est une envolée de cloches, cloches de Noël ou de Pâques en fleurs. Mon Enfance est une envolée de cloches qui sonnent et sonnent pour le Devoir futur — peut-être.

Mon Enfance est une Dame blanche près du sommeil de mon corps.

La chaste Dame a sur mon front posé ses lumineuses mains et sa pureté a éclairé une veilleuse en mon âme. Pauvre veilleuse, depuis tant de fois clignotante sous le vent du Péché.

Sans une ombre derrière ses pas, mon Enfance s'en est allée et mes yeux se remémorent ses yeux comme une vision des cieux. Toute lumière était nuit auprès de la lumineuse Dame — ses paroles étaient pour mon âme, graves comme un silence — si graves que mon cœur émerveillé les revit en son été ; si graves que malgré la folie du corps, mon cœur n'a plus aimé jamais aucune femme.

Et je livre mon sanglot à la tristesse du soir.

GEORGES LE CARDONNEL.

---

## *Tandis que pleure la pluie...*

### Papillons blonds et grillons gris

POUR ERNET DELTRNRE

*Sous la pluie grise d'automne,  
en mon cœur volent des chansons blondes ;*

*Sous la pluie grise d'automne  
en mon cœur meurent des chansons grises.*

*Sous la pluie de l'automne grise,  
en mon cœur ne chantent des chansons d'or  
et des chansons noires moins encor ;  
mais sous la pluie de l'automne,  
des chansons blondes et grises.*

*Dès la première goutte d'automne grise,  
des blondes gerbes, en mon cœur  
sautillent les grillons gris ;  
dès la première goutte grise,  
des vilains cieux gris d'automne  
volent les blonds papillons. volent en mon cœur.*

*Et tous les gris grillons y meurent  
en un grand cri-cri qui leur brise le cœur,  
et volent aussi tous les blonds papillons  
volent, volèrent à me briser le cœur...*

*sous la pluie d'automne.*

---

## Poupées.

A Mon Frère.

*C'est très émouvant d'entendre et de voir  
jouer les fillettes à la poupée...*

*Dans la chambre déjà noire,  
c'est bon immensément quand le soir,  
aux rideaux gris de la fenêtre,  
se fleurit de blanc et de rosée  
Comme un verger épanoui.*

*C'est bon. C'est à pleurer et à sourire,  
de voir les têtes blondes dans le noir  
d'entendre les voix claires le soir.*

*« — C'est très vilain, mademoiselle  
d'écouter parler les dames.*

*Il fait noir, voulez-vous dormir ? »*

*« — Vous entendez, n'est-ce pas Jane*



*ce que vient de dire madame ?  
 Vous aussi endormez-vous vite.  
 Mais avant, dites bonsoir et maman. »  
 Et Jane pleurniche maman et bonsoir.*

*Ingénuité, roseur et blancheur !  
 tu es ineffable et suave et divine  
 ô rose fleur des pommiers,  
 rose fleur des vergers d'Avril,  
 ingénuité des fillettes !*

*Tu es à pleurer...*

*... Et pourtant, nul de nous n'a jamais pleuré  
 en voyant un homme aimer une femme !  
 Nul de nous n'a jamais compris la beauté  
 et la naïveté merveilleuse  
 de l'homme, qui croit que la femme sent,  
 qui lui parle et lui fait chanter  
 le refrain appris du « Je t'aime ! »*

*Nul n'a souri jusqu'à pleurer,  
 en pensant que l'homme était un enfant  
 et la femme sa poupée.*

---

## La complainte de la petite fleur et de la petite âme

A Henri Henge.

*Un jour, fleurit une petite âme...  
 un jour naquit une petite fleur...*

*Un soir fleurit une petite âme,  
 qui aurait tant voulu aimer.  
 un matin naquit une petite fleur,  
 qui aimait tant aimer.*

*Si l'âme était couleur de lune,  
 couleur de nuit ou de soleil,  
 les autres âmes ne me l'ont dit.  
 Les autres fleurs ne m'ont pas dit  
 si la fleur était couleur de neige  
 de lèvres d'enfant ou de ciel...*

*Mais, au soir lilas, toutes m'ont chanté  
qu'une aube blanche, la brise rose  
avait emporté l'âme fleurie...*

*Elle s'en fut, parfumant, sautillant,  
au sentier vert, fleuri de blanc.  
Elle s'en fut, cœur battant, espérant,  
à la fleur neuve du sentier rose.*

*Et l'âme fleurie cueillit la fleur neuve,  
afin de l'offrir à son âme sœur.  
Et la petite âme s'en alla si gaie,  
avec la brise rose de l'avril blanc,  
vers son âme sœur.  
Et la petite fleur s'en alla si folle,  
avec la petite âme du sentier vert  
vers la petite fleur qui serait sa sœur...*

*Les âmes et les fleurs m'ont dit toutes en pleurs  
que la petite âme en fleur s'en était fanée  
et que dans ses doigts était morte la fleur.*

*Il y a longtemps, si longtemps de cela,  
il doit y avoir des ans et des ans,  
des ans par mille et par cent.*

*Mais les fleurs et les âmes pleuraient, dans leur chant,  
que depuis on en vit par cent et par mille,  
au sentier rose, au sentier blanc,  
des petites fleurs qui aimaient aimer,  
des petites âmes qui n'ont pas trouvé.*

EDGAR RICHARME.

---

*A Paul Mussche.*

**Plaisir d'amour, chagrin d'amour.**

*(Chanson connue).*

Marinette au gai soleil matinal ouvre sa fenêtre toute grande, et le parfum des prés, de la rivière, et du jardin fleuri, entre avec la lumière ambrée. Et c'est une journée

bénie. Marinette se penche en rajustant sa chemisette qui glisse sur ses épaules. La grande roue du moulin plonge ses rais, rythmique, dans l'eau sautante, bruisante, folle et toute blanche de ce perpétuel remous. Des gouttelettes parfois volent jusqu'au visage, jusqu'au cou et sur les bras nus, si roses ou si blancs, de Marinette. Elle regarde ces petites perles que sa fraîcheur et le soleil font de nacre vivante, et ses yeux et sa bouche ricurs hument l'ineffable allégresse du matin. Une paix souriante pleut des peupliers sur la verte étendue des prés et des prés — sans fin, à l'infini presque — verts mourants, verts profonds, où les arbres plongent leurs ombres régulières. Le soleil trille ses lumières dans les saules d'argent et là, la rivière passe plus grave, calmée déjà, glissant sans bruit entre ses berges odorantes. C'est le matin, le gai matin, que Marinette contemple ravie, buvant à sa coupe fleurante le jeune émoi des premières heures. C'est le matin, le gai matin, qui vêt de couleurs plus tendres les roses trémières du jardinet, qui donne une grâce nouvelle au col flexible des lys, et attarde le scintil des rosées sur la vigne capricante, dont le sang rouge s'allume dans les grappes, sous les lumières. C'est le matin que Marinette chante à pleine voix joyeuse, comme un petit oiseau frétilant sur sa branche, dans le baiser du premier rayon.

Mais Marinette s'accouda le soir du même jour à sa fenêtre, en pleurant, devant le même paysage se noyant dans la nuit, tandis qu'au loin des échos rieurs montaient aux étoiles. Marinette pleura, silencieuse. Le paysage disparut, seule l'eau sous la grande roue du moulin bouillonnait toujours blanche, et les gouttelettes volaient invisibles, et les larmes de Marinette voilaient ses yeux.

C'était affreux. Son Jean, celui là même qui aux semailles dernières avait juré pour elle un éternel amour, celui-là, oh ! l'horrible chose ! aujourd'hui...

Marinette sanglota.

Aujourd'hui, vers la soirée, passaient sur la route

rêveuse les amoureux ayant au bras leurs amoureuses. Elle, attendrie, voyait tous ces heureux et songeait à son Jean. Les yeux mi-clos, elle s'était rappelée ce coin de bosquet où il lui avait pris subitement les deux mains, et vite, très vite, il avait dit ceci : Je t'aime, depuis si longtemps... Un jour, je te vis passer fillette, tes cheveux noirs au vent, tes yeux noirs allumés de vic et de bonheur, et déjà mon cœur te suivit. Plus tard, lorsque jeune fille, je te rencontrais, quel émoi en mon âme ! J'étais silencieux. j'étouffais, mais pour te voir, te revoir, j'eus donné tout. Quand je devinai, car les amants savent toujours, que j'étais aimé aussi, ce fut le ciel. J'ai prié alors, Dieu m'ayant voulu ce bonheur. Je t'aime...

Marinette ferma sa fenêtre et se jeta, toute vêtue, sur sa couchette.

L'ingrat ! Je t'aime .: Elle avait cru. Pourtant il semblait, il était sincère. Une détresse immense envahit Marinette devant son rêve aux ailes mortes. Lorsqu'il parlait, c'était la musique du soir çans les hauts peupliers, lorsqu'il la regardait, c'était un coin bleu du firmament, effleuré par un reflet d'or, ses gestes avaient la douceur et le charme des anges blancs qu'on voit à l'église au dessus de l'autel, et ses lèvres...

Elle frémît, se cacha le visage entre ses mains crispées.

La femme odieuse, celle que Marinette et ses amies ne regardaient pas et dont les parents détournaient leurs fils, était avec lui tantôt. Sur la route rêveuse des amoureux passaient, puis eux, soudain. Elle avait vu leurs caresses, et quelque chose s'était rompu en elle. Son front avait senti un contact glacé il lui cingla tout le corps, et aveugle aux choses extérieures, elle avait marché, sans le savoir, jusque chez elle

Marinette, enfiévrée, percevait un gouffre devant elle, et s'étant penchée elle roulait dans l'abîme. Toute la nuit fut hantée par cette angoisse.

A la même heure, le meunier, son père, vaquait aux besognes, mélancolique. Il pensait à sa fille, et soupirait.

On compatit aux peines de ceux que l'on chérit. Son enfant, le seul lui laissé par Dieu, était plongé dans un désespoir lancinant ; sa femme était partie, tôt emportée par un mal qui ne pardonne pas. L'affection du père s'attachait étroitement à la rieuse Marinette dont il avait béni les rayonnantes fiançailles ; il redoutait ce soir le drap de deuil si souvent étendu sur sa maison. Pour conjurer un sort néfaste, l'homme se mit en prières, et supplia avec ferveur le Maître.

Les gazouillis d'oiselets dirent le jour qui venait. Les ombres se dissipèrent, et une nouvelle journée lumineuse allait naître.

Marinette a ouvert sa fenêtre ; elle frissonne. Ses yeux noirs, immobiles, dans une orbite sanglante, regardent le matin ; ses cheveux noirs, tombants, drapent de douleur son visage blême ; elle s'éloigne de la fenêtre.

Le meunier s'est endormi dans l'atmosphère blanche du moulin chantonnant, et la grande roue plonge ses rais, rythmique, dans l'eau sautante, bruissante, folle et toute blanche de ce perpétuel remous.

Le jour vient, le jour est là, les clartés s'éparpillent sous le ciel, et une femme et un homme passent au bras l'un de l'autre, le long de la rivière, lentement, suivant son cours alongui, et y contemplant leurs extases. Ils se répètent toujours les mots identiques, scellés chaque fois de baisers lents. Le jour, comme la nuit, les voit passer, arborant leurs ivresses. Ils marchent. Et Jean chantera à la fille de joie les cantiques qu'il dédia à la vierge. Les oiseaux cependant la salueront comme ils ont salué l'autre, et les plantes des sentiers auront les mêmes parfums. Mais ils passent tous deux le seuil fleuri, et les ronces de la route ne déchirent les rêves qu'au réveil.

Le soleil monte déjà haut sur l'horizon. Jean presse une main brûlante .. Au revoir !

La femme s'est éloignée de quelques pas à peine, quand vibre un appel, frémissant comme un vol dans un tranquille soir d'été.

Ils écoutent. Jean ! semblait dire le cri lointain, et des gémissements leur arrivent maintenant, continus. C'est un appel douloureux, suffoquant ; il dresse devant eux l'image du malheur.

Jean est déjà parti, emporté dans une course violente vers la voix qui pleure. Et c'est la rivière qu'il suit, bondissant sur ses jarrets nerveux, la poitrine secouée de durs battements précipités, et c'est la rivière qui s'agite, et c'est une voix toute proche qui râle, impuisante, et qui lui crie : — A l'aide !

Dans les remous, brassant l'onde, Jean cingle vers l'endroit que le meunier exténué lui a montré d'un geste fou. Il disparaît. Les eaux remuent, en étendant des cercles concentriques agrandis toujours, et leurs clapotis frangent les bords d'écume. Puis rien, le courant efface toutes rides, et le père tentera son dernier effort, pour mourir ensuite. Mais voilà qu'à dix toises plus bas, émerge une blancheur qui glisse vers la rive, et dans une poussée violente, un corps s'affaisse sur la berge, puis Jean accroché aux herbages se hisse hors de l'eau, et se penche.

Marinette, ainsi qu'une trépassée, a les mains jointes sur la poitrine. Jean et le père l'emportent en silence. Elle est étendue sur le sol dans le moulin, et tous deux, éperdus, s'agenouillent ; alors, hallucinés sans doute, ils voient s'ouvrir ses yeux qui regardent Jean, et un sourire même entrouvre ses lèvres ; elles murmurent : Jean !

Mais lorsque celui-ci s'approcha, l'enfant détourna la tête, et baisa une médaille qui pendait à son cou

— Va-t-en, dit à Jean, doucement, le meunier.

\* \* \*

Les gais matins frappent encore aux carreaux de sa fenêtre, et Marinette l'ouvre toute grande.

Marinette sourira, devant le lac vert des prés et des prés étendant sa sérénité à l'infini presque, et regardera, attendrie, l'éveil des lumières qui sèmeront les clartés

radieuses. Elle aspirera la vie, montant à pleins bords vers elle, du matin enchanté.

Cependant son sourire ne fleurira plus qu'à l'ombre de la mélancolie. Elle sait que la douleur est enclose dans toutes choses, et que si le soleil se lève au milieu de la gloire des rayons d'or, il saigne souvent dans le soir pathétique.

Elle sait aussi que les fleurs poussent sur les tombes.

Lammen, ce 14 août 1897.

GEORGES VIRRÈS.

---

### *Rêve simple.*

*Mon rêve simple, mon rêve doux ?*

*Voici :*

*En un sentier perdu sous bois  
parmi l'ombre et les chansons.*

*voir apparaître l'attendue,*

*la voir simple et frêle*

*et belle ;*

*lui voir de grands yeux clairs,*

*une chevelure de sainte auréolée,*

*sur son front pur,*

*et les lèvres mélancoliques*

*L'aimer, oh, simplement,*

*et le lui dire,*

*le lui dire en mots très doux et aimants.*

*et puis s'en aller à deux*

*en des ballades sans fin,*

*entendre chanter les feuillées*

*et aussi nos cœurs.*

*Oublier les heures, oublier la vie,*

*lire l'amour et la candeur*

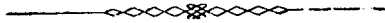
*en ses yeux ravis,  
avoir des rêves moyen âge,  
et n'en rien dire  
se croire même un petit page  
et sourire  
de la joie de chanter  
et d'être aimé.*

*Et puis se bâtir en plein bois  
un ermitage de rêveur,  
avoir des biches pour amies  
et lire des vers aux chênes graves  
qui vous écoutent.*

*Cueillir des fleurs très simples,  
des anémones frêles  
des renoncules et des jacinthes  
et des muguetts clairs,  
les repandre en sa demeure  
et s'en faire un palais  
d'amour et de senteurs.*

*Voir les jours paraître  
et mourir,  
fêter les aubes et les soirs,  
se croire heureux  
et l'être,  
et ne plus connaître  
la réalité.  
O ! oui mon rêve est simple, très simple,  
et pour cela, peut-être,  
il n'est qu'un rêve.*

PROSPER ROIDOT.





*Vers l'Autrefois.* <sup>(1)</sup>

... Elaine, petite fille aux nattes longues et brunes, je vous retrouve dans le lointain de ma mémoire, et parmi tous les visages aperçus, pâlis comme des pastels d'aïeules, le vôtre m'est resté familier et très cher, sans doute parce que la Vie résolut heureusement de nous séparer à tel carrefour... je puis ainsi vous évoquer en vos austères vêtements sombres, avec le simple ruban de moire, portant les médailles d'argent et la minuscule croix d'ébène, seules parures permises au couvent, dont vous étiez alors l'élève docile. Je me souviens de nos jeux tranquilles, de nos causeries paisibles. Tout un passé trop naïf, que je n'oserai fixer, même pour de rares confidents, se lève devant mes yeux.

Il me serait triste de vous supposer aujourd'hui parmi les êtres, au milieu des fêtes, au milieu des haines, même au milieu de l'indifférence. Puissiez-vous avoir conservé votre parure humble, sur le costume noir d'autrefois ; puissiez vous ignorer les foules, les propos inutiles et multiples, et n'entendre jamais les conseils prudents de ce qu'il convient de nommer la raison. Je vous aimerais, effacée dans le silence de quelque cloître, sous la malédiction invisible du monde, sous la bénédiction visible de Dieu. Peut-être, vous ai-je rencontrée cependant, sans vous reconnaître, au bras d'un époux, d'un ami, éblouissante, triomphante, dans les parfums, dans les fleurs, dans les bijoux, oublieuse de notre enfance, — pareille à celles qu'on admire.

Non, vous êtes plutôt la grave et douce sœur de mes premiers songes, dont la prière protège ceux qui la dédaignent ; vous ne savez plus mon nom, et vous vous chargez des fautes de tous, portant l'éternelle croix que nous sommes indignes de soulever.

Splendeur des soirs d'amour, joies du foyer, bonheurs éphémères, vous renoncez à ces choses, car vous savez,

(1) *L'Errante*, fragment.

— inconsciemment peut-être, mais vous le savez — que rien ne demeure — et vos regards se fixent vers la mystérieuse et ineffaçable Aurore

Oui, la juste Destinée fut sage de nous séparer, et de vous séparer de la cohue. Moi, le dissident, j'aurais terni votre pur rêve ; conduite par une route différente et inconnue, vous eussiez été la passagère inquiète, sur une mer dangereuse, la passagère désolée, qui regarde les signaux inusités qu'elle ne comprend pas.

Ce que je suis devenu ? Peut-être, seriez vous effrayée de l'apprendre. J'ai marché parmi les hommes ; j'ai entendu les récits qui plaisent, les discours qui invitent aux heures brèves et faciles, les déclamations des tribuns les plus nuls. J'ai voulu conformer ma vie, aux misérables doctrines de néant, puis désespéré, j'ai cherché le refuge dans la paix solitaire de la nature. Je me suis enfui comme un criminel poursuivi. Je sais, à présent, la beauté des paysages, l'éloquence des nuits de solitude, la magie du silence — et je suis las déjà des sites où j'ai vécu. Ma pensée me reporta bien vite, vers les misères des villes, vers les incessantes douleurs auxquelles je devais participer. J'ai donc vu la détresse en ses formes multiples ; j'ai entendu les cris et les blasphèmes, des palais aux mansardes, et j'ai maudit, j'ai maudit avec des imprécations de démon.

Je suis allé, sans but déterminé, croyant à la gloire, croyant à l'or, aux mille moyens vantés *de parvenir*, croyant aux promesses ridicules de ceux qui dirigent les peuples, aveuglé moi-même d'orgueil vain ..

Notre enfance est endormie, Elaine, et c'est elle, la Naïve, la Belle, que je voudrais réveiller. C'est elle qui me parlerait en mots harmonieux et me révélerait « ce qui fut voilé aux sages et aux intelligents ». Elle me dirait sans doute, la vanité de nos actions, et combien est futile tout ce qui regarde l'immédiat.

Si vous êtes ensevelie pour le monde, amie très sainte, avec des compagnes dont plus d'une serait libre de triom-

pher, princesse ou Reine, et voulut seulement glorifier Celui qui marchait auprès des gueux et qui choisit pour sa couche d'enfant la paille de l'étable, — amie, levez vos bras pieux devant ce calvaire rayonnant, et demandez au Père des miséricordes, qu'il me donne la force, non de comprendre, mais de suivre la Voie que désigna le geste auguste de Son Fils...

GEORGES OUDINOT.

---

## *Le Christianisme glorieux* *dans la poésie et l'Art.*

A la mémoire d'ERNEST HELLO.

L'expression païenne de l'Idéal chrétien et l'expression païenne de l'Idéal païen subsistent encore, après dix neuf siècles de christianisme, dans l'art et la poésie parce que l'Idéal chrétien n'y a pas déployé encore assez la manifestation de sa gloire.

Cette pénurie de gloire est visible dans les arts plastiques: Combien de Christs souffrants pour un Christ glorieux et combien rares les Christs glorieux de beauté vraiment sublime et de gloire vraiment chrétienne !

Elle est visible dans la poésie et la littérature chrétienne !

Combien l'expression de la souffrance et de la Passion plus fréquente et réussie que celle de la Résurrection et de la gloire !

Et l'Art et la poésie dénoncent ainsi fidèlement l'état du monde.

La vie a deux éléments : douleur et joie et l'Idéal chrétien deux sublimités : Martyre et gloire.

Dans le monde le martyr a déjà pénétré et surnaturalisé la douleur, au moins beaucoup de folles douleurs, mais la gloire n'a pas encore assez pénétré et surnaturalisé la joie.

(Je dis la joie, *même en ce monde*, joie pure bien entendu)

Or, je l'espère, le monde ne demeurera pas toujours

constitué de la sorte : le règne et la gloire du Christ, le règne social du Christ arriveront « sur la terre comme au ciel. »

L'Art et la poésie, qui reflètent aujourd'hui un monde où la douleur, au moins la plus haute, est chrétienne mais où l'Idéal païen domine la joie, refléteront un monde où la douleur sera chrétienne et chrétienne la joie !

Mais l'Art qui reflète l'état du monde peut aussi le devancer et le préparer.

Dès maintenant préparons, évoquons dans l'Art et la poésie le règne du Christ de gloire.

Qu'on ne chante plus, qu'on ne peigne plus, qu'on ne sculpte plus de dieux païens ni d'hommes et de femmes animés de leur fausse et basse gloire

Que la joie, la sérénité, l'harmonie, la force, l'initiative, la victoire, l'essor, le resplendissement, la gloire ne s'expriment plus que par le Christ triomphant, l'art victorieux, les saints et les anges radieux et des hommes et des femmes altérés de gloire céleste et portant déjà sur leur visage un reflet prophétique du Paradis après le Jugement dernier !

On se tourne aujourd'hui vers l'Idéal chrétien pour supporter, se recueillir et pour travailler patiemment, mourir et vers l'Idéal païen pour oser, dompter et vaincre.

Il faut désormais que l'on se tourne vers l'Idéal chrétien pour supporter, se recueillir, travailler, patiemment mourir et vers l'Idéal chrétien encore et toujours pour oser, dompter et vaincre.

Il ne s'agit pas d'abandonner la douleur chrétienne. Il ne s'agit pas de rien perdre mais de tout gagner à Dieu.

Il faut que le Christ soit maître de la douleur et maître de la joie.

Il faut que le dernier vestige de paganisme soit anéanti et que le Christ prenne la vie entière.

Il faut que le Christ, ayant pris la douleur, prenne la joie et qu'il ne laisse, au paganisme, rien.

ALBERT JOUNET.



*Nuit d'hiver.*

LUI :

*Douce, écoute mourir ce murmure de l'âtre :  
lis tes rêves confus aux contours de sa flamme.  
et, reposant ta joue sur mon épaule, songe  
aux lendemains épars dans notre espoir profond.*

*Sur les murs, sa clarté a des remous de flots  
lorsque dans le foyer s'écroulent les tisons :  
vois se mouvoir, aux murs ténébreux de nos corps  
la joie et la tristesse, évoquées en frissons.*

*Des étincelles d'or giclent, tournoient et meurent :  
vois comme elles tomber les jours avec les nuits,  
petits astres bruyants dans le foyer de Dieu  
qui vont s'anéantir dans la cendre d'oubli.*

*La chambre close étouffe un peu ta voix qui chante  
et l'aube y suit comme un regard convalescent  
mais demain va s'étendre en horizons joyeux  
où les terres au loin se marient au ciel bleu.*

*La sereine harmonie des formes se révèle  
aux yeux fixés sur de l'amour dans d'autres yeux  
la vie y paraît bonne, et simple et solennelle  
ainsi qu'un champ de blé rempli de moissonneurs.*

*Nuit d'été.*

ELLE :

*Ah ! lorsque tu me tiens dans tes bras, toute pâle  
de ton étreinte et de la beauté de la nuit  
quand je baise tes yeux. alors, sous les étoiles  
sens-tu, sous mon baiser, naître de l'infini ?*

*car c'est de l'infini, mon amour, qui pénètre  
en nous. quand nous souffrons d'un mal qu'on ne sait pas ;  
c'est l'infini qui nous étouffe. pauvres êtres,  
comme un géant qui nous serrerait dans ses bras.*

*Infini....., Au Delà..... mots que cherchent leurs lèvres  
quand les amants mêlent leurs bouches, dans la pair  
que les astres errants épandent sur leurs fièvres :  
ce qu'on cherche toujours pour ne trouver jamais.*

*Ah ! soulever un coin du ciel... Dieu, aie pitié !  
— l'infini est trop lourd pour nos forces humaines, —  
trainons notre désir divin comme une chaîne,  
et cherchons dans l'amour un peu d'éternité.*

MARIE ET JACQUES NERVAT.

---

## *Préface Dédicatoire*

### *à la « Légende de Sainte - Marie la lamentable ».*

C'est à toi, frère Herman, que je dédie cette légende, en gratitude fraternelle pour toutes les heures si bonnes, qu'avec toi j'ai passées en nos promenades champêtres, dont le but accoutumé fut la petite chapelle de cette Vierge chrétienne qui se fit mendiante et endura le plus affreux des martyres par amour de ce même Christ pour lequel tu nous as quittés.

Dans les longues veillées d'hiver, où tu te reposeras des excessives fatigues de ton apostolat, lorsque dehors, sur la neige perpétuelle de Mongolie, enlinceillant l'immensité muette de la steppe, la pure nuit de gel ruissellera d'étoiles, par myriades éblouies, puisses-tu revivre en souvenir, à la lecture de ces pages, tout le printemps des matins brabançons, dont tu n'as plus connu le bienfaisant soleil.

Dans le village de Woluwe rien n'a changé :

Le vieux moulin tourne toujours et bat en neige l'eau courante, que nous suivions — te souviens-tu ? — par le sentier qui la cotoie et où nous égayait de ses gambades folles notre petite chienne : « Kari ».

N'as-tu pas oublié combien elle était frêle et gracieuse, mon frère, avec ses gestes souples et les petites taches feu au dessus des yeux émerillonnés et aimants ?

Les enfants du voisin l'ont enterrée, quelque temps après

ton départ, au terrain vague de la rue « des deux églises », tout à côté de la maison où je suis né... .

Mais au village de Woluwe rien n'a changé :

La petite chapelle de la Sainte domine toujours le monticule de sa jolie flèche élancée.

La mousse y est un peu plus abondante et les tuiles des maisonnettes disséminées dans la prairie sont d'un vermillon plus terni.

Mais à tous les printemps les primevères fleurissent toujours les gazons, comme aux printemps, déjà si loin, où tu les cueillais avec moi.

Et c'est par les sentiers que tu savais si bien que j'y retourne seul, bien des fois.

Seulement, maintenant, en entrant au village, je me détourne un peu, pour pénétrer au cimetière qui est tout autour de l'église, et je m'arrête, pour prier, devant une tombe de pierre, très simple, que surmonte, au milieu des fleurs, une croix de granit. Sur la pierre on a gravé cette inscription :

A LA PIEUSE MÉMOIRE  
DE DAME ISABELLE THYS  
ÉPOUSE DE M. JEAN RAMAËKERS  
DÉCÉDÉE A ETTERBEEK  
LE 5 SEPTEMBRE 1896  
R. I. P.

Car c'est là que son corps repose, sous la Croix du Ressuscité, depuis le jour anniversaire de ton départ, comme si le Bon Dieu nous voulait manifester ainsi la récompense du sacrifice de ses entrailles, que sans murmure aucun elle accomplit pour Lui en se séparant de toi pour la vie. . .

Je te demande pardon, frère Herman, d'être si lourd à remémorer de telles choses.

Mais trop de larmes en écrivant ont brouillé mes yeux.

Et si je te fais mal, parlant ainsi, oh ! non ! tu ne m'en voudras pas.

Une telle douleur est sanctifiante.

Et c'est si bon d'avoir pleuré.

GEORGES RAMAËKERS.

Le 5 Septembre 1897.



*Mon jardin fleuri* <sup>(1)</sup>*Fleurs de Souvenir*

A Paul Mussehe

*Quand il fait nuit, quand il fait triste en ma Pensée  
Et que plane l'effroi des longs jours à venir  
Dans le jardin fleuri de mon dme oppressée  
Je visite les fleurs douces du Souvenir.*

*Voici le coin du Souvenir qui monte pâle  
En bleus myosotis de joie ou de regret  
Et sous la lune blanche en la blancheur d'opale  
La fleur est comme un œil qui me regarderait.*

*Et chaque fleur a sa beauté particulière  
Selon qu'elle me dit les maux que j'ai soufferts  
Ou la joie en allée au champ du cimetière  
Chacune plante en moi des sentiments divers.*

*Voici les souvenirs d'enfance et de jeunesse,  
Le premier fol amour si candide et si pur,  
Car elle était aimante et douce et charmeresse  
Et ses yeux étaient bons et bleus comme l'azur.*

*Mais un jour que l'hiver pleurait sur les vendanges  
Et chantait sa chanson de pluie et de brouillard  
Elle partit vers le lointain pays des anges,  
Et des roses riaient aux coins du corbillard.*

*Et puis voici les souvenirs de mes souffrances  
Des grands combats livrés en fièvre d'inconnu  
A la vie assassine en ses désespérances,  
Des grands combats où j'ai laissé de mon cœur nu.*

*Je les revois lointains comme à travers un voile  
Mes jours tristes et gris sans un peu de soleil*

---

(1) Volume à paraître en Octobre.



*Et les nuits de mon cœur noires sans une étoile,  
Et la Douleur près du chevet à mon réveil.*

*Et voici peu nombreux et plus tristes encore  
Les pâles souvenirs dolents et caresseurs  
De mes heures de beau matin, de claire aurore  
Heures de joie et de folie et de douceurs.*

*Et puis là-bas perdus dans l'ombre symbolique  
Croissent les souvenirs mornes de mes péchés  
Envers le doux Jésus, le Christ évangélique  
De mes péchés sans nombre odieux et cachés,*

*De mes péchés pour qui je souffre pénitence  
Et pour lesquels vers Dieu sans fin je tends les mains  
En signe de pardon et signe de clémence  
Pour m'épargner l'horreur des sombres lendemains.*

*Hélas ! il fait encor nuit sombre en ma Pensée  
Et l'effroi plane aussi des longs jours à venir  
Lorsque dans le jardin de mon âme oppressée  
Je visite les fleurs douces du Souvenir.*

---

## *A Léon Souguenet.*

### *A propos de son « Roman » (1)*

Que d'autres, ô pauvre jeune homme, analysent ton livre. Que d'autres plus froids ou, endurcis ayant déjà plus souffert que moi, en discutent telle scène, tel procédé, applaudissent à la largeur de conception qui embrasse la vie de tant de douloureux rêveurs, à la beauté de telles strophes, suivent, de tableau en tableau, le développement de ton idée et l'histoire de ta vie. Que d'autres en critiquent parfois le vers, s'amuse de la pruderie d'Aglaé, du crétinisme ventru de monsieur

(1) LÉON SOUGUENET « Le Roman d'un pauvre jeune homme » (Edition de LA LUTTE. Bruxelles.) — (E. GOFFINET 4dit)

Bienassis et promettent vie longue et malheureuse à ce cousin germain de Joseph Prudhomme, du pharmacien Homais et de Tribunat Bohomet.

Pour moi, je ne veux voir ici que de la souffrance, entendre dans tes vers qu'un cri de nerveuse et sanglottante souffrance

Car avant tout, c'est ta voix que j'ai entendue, dominant les admirables vers du Récitant, de la Muse et de la Voix, évocateurs d'un royaume de féerie beauté, dominant les hi-han de l'ânerie bourgeoise, les rots de son estomac bienheureusement épanoui.

Je n'ai entendu en tout ceci que le beau cri d'un large cœur humain blessé par les platitudes laides de la vie, griffé par les ongles de la femme, piétiné par la foule, écrasé par l'imbécillité niveleuse qui s'assied dessus et y pèse de toute la lourdeur de sa corpulence, et enfin, troué, vide, saigné de tout espoir, s'emplantant des rêves glauques et calmeurs de l'absinthe.

Mais aussi, j'ai entendu en retour, après le cri de l'ignoble douleur, le cri d'argent de l'Espoir, la belle vibration d'une âme dont la hache du malheur frappe la cuirasse, l'hymne pascale des cloches que heurte le battant lourd.

Et tu as compris, dans la largeur de ton âme, que cet amour qui voulait couler en flots d'or sur la femme et la foule exclusivement, devait monter, gerbe d'arc en ciel, vers le soleil de la Beauté.

Et tu espères Et tu veux marcher par la foule, chantant le verbe d'Aurore.

Va, c'est bien et mon âme t'applaudit.

Mais crois-tu que la Beauté t'ouvrira les portes de son palais ?

Ton désir ne sait pas même l'appeler de son vrai nom. Il ne sait qu'elle même se nomme Jésus.

Et puis aussi ignores tu qu'il faut toujours l'aimer cette foule, mais l'aimer comme une sœur et non pas d'un amour exaspéré et protecteur ? Ignorest-tu que Jésus saignant des mains, des pieds, du front, du cœur,

ne cesse pas, sur sa croix, de prier son Père et de tenir ses bras ouverts, tout larges, à l'entière humanité; que la gerbe de ton amour après être montée vers Dieu doit retomber en bénédiction de rosée sur les herbes et les hommes?

Il ne manque plus, pour qu'il porte des fruits, à l'arbre de ton espoir que la blanche fleur de l'humilité et la fleur rose de la sympathie universelle.

Et c'est seulement si ton âme se fleurit que la Beauté divine — qui est aussi la divine Bonté — la recevra dans son palais et lui offrira son étreinte.

EDGAR RICHAUME.

---

### *L'Expiation.*

Sortiriez-vous de la terre pour échapper aux flammes de l'expiation? Elles vont s'allumer en vous-mêmes.

L'Ange d'extermination, ce sera votre propre orgueil.

Pour moi, voilà le jugement que je porte de ces choses: vous serez punis selon le corps, afin que votre âme soit sauvée.

Je ne déplorerai point les maux du présent, mais ceux qui les ont amenés! et je nommerai bien tout ce qui rappellera les hommes à leur conscience

Quelles que soient les calamités que laissera sur son passage tout ce peuple irrité, elles n'égaleront point celles dont on a dévasté son âme.

J'UNIRAI ma voix à celle des événements....

Dieu a vu sa parole repoussée du riche et oubliée du pauvre; il a remis à nu les éléments du monde, afin que sa parole fut enseignée toute vivante dans les faits

Mais le pauvre sera le premier pardonné. Il dira en montrant l'impie: — Voilà celui qui m'a trompé!

Sur mes chemins j'ai rencontré les faux prophètes, les prophètes du Monde. Ils ont couvert la voix de tes prophètes, ô Seigneur!

L'impie a refait pour lui la science. Sur la première page il a mis : *Sa Providence ne s'étend point sur toi !*

Sur la seconde : *Ton âme n'a point d'immortalité !*

Sur la troisième : *Ton corps est fait pour jouir de la terre !*

Et tel s'est montré l'impie en sa vie. Il a jeté de côté son âme, il a embaumé son esprit dans la vanité.

Et la cupidité de son corps s'est tournée vers moi.

En échange de mon travail et de mon sang, il m'a donné le livre où était sa pensée, et l'exemple où était son mal.

Mes larmes sont venues au bout de mes pas.

Seigneur, le genre humain est fait pour être enseigné.

Tu as dit d'enseigner les nations ! Les nations se tournent vers toi et te disent : Vois ce qu'ils nous ont enseigné !

Notre sang appauvri par le mal a crié vengeance vers toi et toutes nos âmes quittant ce monde dans la difformité du vice sont allées rouvrir ta pitié !

Car ta pitié redescendra sur la race d'Adam pour sauver, comme au jour de Noé, les germes purs du genre humain.

Dieu seul sera grand en ce jour....

Seigneur, il n'est plus besoin de prophètes : l'humble n'a qu'à ouvrir les yeux.

Les fils de l'homme se sont creusés des demeures où la lumière n'entre plus ; ils ont trouvé le moyen de tourner la Foi ; ils ont rendu la Vérité inutile à la terre.

L'impiété est descendue chez les âmes comme un brouillard ; et elles sont devenues comme des plantes affreuses, n'ayant ni racines, ni fleurs.

Le vice et l'orgueil fondus ensemble, comme un airain mêlé ont coulé dans le cœur vide du riche, et son visagé est devenu celui de la bête.

Le riche est descendu sur la place publique ; soudain, comme dans une glace brisée, il a vu sa face réfléchie sur tous les visages de la foule.

Malheur ! sur les visages de la foule, dont les regards venaient sur lui, il a reconnu l'image que son âme offrait à Dieu....

Et cette foule dressera ces collines autour de lui; et lui se sentira au fond d'une vallée d'horreur.

Le rire tombera de ses lèvres, pour la première fois; et dans son âme épouvantée il entendra une voix :

— Parce que tu as rendu mon temple désert, je ferai le désert autour de toi; et parce que je n'avais pas une pensée dans ton cœur, je n'y laisserai pas un espoir !

Parce que tu as porté mon nom en oubli, tu le prononceras trois fois sans que mon oreille l'entende; et parce que tu as ri sur ma parole, le peuple se rira de tes lois !

Parce que l'éclat de mes temples a passé dans tes festins, et parce que tu m'as laissé seul pour courir à tes folles joies, un jour sera où je te laisserai seul avec toi !

Cherche ta Foi! appelle-moi, tout ce peuple est debout!

Tu as effacé mon Nom de son cœur, il effacera le tien de la terre...

Jusqu'à ce que, dans son âme châtiée, le peuple entende également une Voix.

Et le peuple s'arrêtera aussitôt qu'il verra briller la lumière, qu'il sentira remuer le nouveau germe de la vertu dans son cœur.

Car l'expiation sera faite

Dieu ne peut plus perdre l'homme, il porte déjà trop en lui la substance de son Fils! Les nations sont tombées et Il en a relevées dans ses bras.

Mai et Août 1848.

ALPH. BLANC SAINT BONNET

---

## *Une loge « Martiniste » à Bruxelles.*

Dans l'un des derniers numéros de l'*Art idéaliste*, organe de M. JEAN DELVILLE peintre et Mage, se remarquait un articulet

intitulé : « Appel aux Artistes, Ecrivains, etc. », dans lequel, oh ! discrètement, l'on sollicitait les littérateurs et tous les intellectuels, afin de les initier au grand arcane de l'ORDRE MARTINISTE.

Nos amis des premiers jours savent à quoi s'en tenir lorsqu'un adepte de la Magie (qu'elle soit *noire*, ou qu'elle soit *blanche*) proteste de son dévouement à l'Eglise catholique. Car ils n'ont pas oublié sans doute la longue polémique que j'engageai dans « *La Lutte* » il y a deux ans et demi, avec le même JEAN DELVILLE, dont les injures finales accentuèrent d'autant mieux la défaite.

Il ne nous plaît pas de tolérer à nouveau ses fastidieuses ripostes, le débat étant d'ailleurs vidé, mais il est de notre devoir de catholiques, de prévenir les artistes et les littérateurs et de les mettre en garde contre les sollicitations des occultistes de toutes couleurs, contre les « *Martinistes* » notamment.

Depuis un certain temps déjà, ces sectaires qui, avec le Docteur *Papus* (de son nom vrai : ENCAUSSE) ont repris les doctrines hérétiques du juif espagnol MARTINÉS PASQUALIS et de son disciple SAINT-MARTIN, possédaient des adeptes en Belgique. C'est ainsi que l'officier belge qui a pour nom magique : MICHAËL est le chef de la branche « *ViSCvM* » d'Anvers, et que l'Ordre Martiniste possède une loge à Liège, la loge *Horus*. Or voici que des loges sont « en voie de formation » à Verviers et à Bruxelles.

Détail bien « suggestif » : le JEAN DELVILLE qui se prétendait dans « *La Lutte* » de Juillet 1895 « catholique ardent » est bien prêt de devenir président de la *loge Martiniste* de Bruxelles. Mais hélas ! il ne manque rien plus que des adeptes !

Les Martinistes, nous disait alors Delville, ne sont point du tout les Francs-Maçons.

Sans doute Martinistes et Francs-Maçons ne s'entendent pas beaucoup mieux entre eux que Luthériens et Calvinistes, mais ils n'en sont pas moins tous fils d'UN MÊME PÈRE :

« Le Martinisme bien que totalement indépendant de la Franc-Maçonnerie, est cependant un Rite maçonnique par son but, sa constitution, son histoire et par beaucoup d'autres particularités qui ne doivent pas être confiées à l'écriture ».

Ainsi s'exprimait le *Morning Star* organe américain, dirigé par le Dr E. Blitiz, Souv. délégué de l'Ordre Martiniste pour

les Etats-Unis, dans un article que le *Voile d'Isis* du 4 mars 1896 a traduit et publié

Et puis, si les Martinistes n'éprouvent qu'une sympathie très mitigée pour « les dignes successeurs du maître de danse Lacorne » il n'en est pas ainsi vis-à-vis des FF. Maçons des grades supérieurs. Sinon comment expliquer que le D<sup>r</sup> Papus président du S :: C :: martiniste, à Paris, soit en même temps Chevalier Kadosch, 33<sup>e</sup> degré de la Franc-Maçonnerie Universelle (Rite écossais.) ??

Et que l'on ne s'étonne pas trop de l'audace de ces Messieurs, quand ils se prétendent « catholiques ardents », et « Fils dévoués de notre Mère l'Eglise », eux qui s'adonnent à la Magie tant de fois et si sévèrement condamnée par l'Eglise. Ils ne font en cela que suivre fidèlement le conseil de l'ex-abbé Constant, dit : ELIPHAS LEVI.

Cet apostat auquel Dieu permet de renier la Magie avant de mourir (1), écrivait en effet dans son livre initiatique « Dogmes et rituel de la Haute-magie » :

« *Si le Dogme religieux est un conte de nourrice, pourvu qu'il soit ingénieux et d'une morale bienfaisante, il est parfaitement vrai (sic) et le père de famille (c'est-à-dire le Mage qui cherche de nouveaux adeptes) serait fort sot d'y contredire.* »

Et voilà pourquoi Monsieur Jean Delville et ses amis se prétendent « catholiques ardents », auprès des artistes et des écrivains catholiques qu'ils espèrent ainsi mieux prendre dans leurs filets afin de les enroller, à leur insu presque ou de vive force, dans leur secte occulte.

Et nous avons grande joie d'avoir déjoué leur tactique.

GEORGES RAMAËKERS.

---

## *Chronique musicale.*

**Ernst Deltenre.** *Hoffnungstränen.*

Lieder für eine singstimme mit orgelbegleitung.

(Collection de *La Lutte*).

*Larmes d'espoir chrétien ! Le titre s'affiche sur le dolent frontispice de Ramaekers, auprès de l'ancre salvatrice ; des pages*

(1) Sur la conversion d'Eliphas Levi voir *La Lutte* de Décembre 1895. Article intitulé : « *La Vie d'un mage au XIX<sup>e</sup> Siècle* .. »

*entrouvertes s'exhalent les échos des cœurs et des cloches sonnante à l'unisson le glas, mais la croix saignante et resplendissante brûle l'artiste. La communion du rêve et de l'expression, la voici.*

*Écoutez et voyez. Recéleurs de sanglots, les clochers rythment les douleurs et le sombre cortège passe.*

*O le chant des campanes funèbres, o le chant de mon âme !*

*Mais là surgit le signe divin dressé au jardin des morts — le crucifix.*

*Les harmonies larges et soutenues, et sur elles la phrase de profonde mélancolie ou débordante de sanglots heurtés, puis la musique de l'airain lugubre parmi les palpitations douloureuses de l'ambiance, tout cela passe emportant une partie de nous mêmes avec le songe de l'artiste meurtri.*

*Cependant — est-ce l'apaisement qui point au bout de l'allée de cyprès ? — très tendre la romance de la fleur symbolique, le myosotis d'azur, épand son parfum mélodieux : Ne m'oubliez pas !*

*Puis des fleurs — encore — apportées sur une tombe. Les larmes sècheront. L'alleluia triomphal salue la morte bienheureuse.*

*Et l'espoir déchirant la nuit, la Croyance tend vers nous ses mains larges ouvertes.*

*L'harmonieux poème, hostile à tout geste, dont la grâce ne lui vient pas directement du cœur, exprime en toute sincérité le drame intime.*

*Car Deltenre se détourne des tréteaux où se contorsionnent les pitres ; il fuit aussi l'algébrique production du compositeur moderne à la science si vaste et à l'esprit si vide. — Ah ! les équations musicales ! —*

*Mais, simplement, il nous a dit ce que son âme lui disait.*

*Et nous l'avons compris.*

GEORGES VIRRÈS.

### Légende (ou chanson) Bretonne. Parole et musique de HENRY HENGE.

*Mélodie point banale en son ensemble : elle a dans son expression « un quelque chose » de caractéristique, qui plaît.*

*L'accompagnement est par trop simple et combien uniforme : il est trop simple, même pour une chanson populaire bretonne !*

*Mais banals ! surtout ces triolets, qui caracolent « Sur l'eau qui gronde » : et très-usée la cadence finale du « tempo di Valse » : on attend là toute autre chose que ce vulgaire : [si soi. / do]. Enfin, de bonnes choses aussi : la phrase « Songe rêveuse au bord de*



*l'eau* ; puis aussi le contraste entre le « récitatif », qui est d'une belle note mélancolique et ce « Et ton lair lui dit la chanson » si singulièrement gai et valsant dans sa tonalité de 1. A mineur !...

*Finale ! On trouve peu, dans le répertoire du « magasin » de Mons. KATTO, des chansons telles que la « Légende Bretonne » de Henry Henge ! — Pour une chanson « à COUPLETS »... c'est une belle chanson !*

ERNST DELTENRE.

---

## Les Livres

JOSEPH DE CAPÉLAN « Les FRANCO-ROUMAINEs ». — Sans doute, les « Franco-Russes », même les plus exécrables obtiendraient un succès sans limites, et j'imagine très bien un personnage officiel interrogeant sôvèrement M. Joseph Capélan pour lui demander de quel droit il se permet de publier les *Franco-Roumaines*, ce qui, de sa part, semblerait dénoter un condamnable anti-patriotisme.

A cela, M. Joseph Capélan répondrait certainement que, respectueux de la diplomatie de son pays, il est également et peut-être supérieurement respectueux des œuvres des grands poètes de la Roumanie et comme il possède admirablement leur langue, il s'est fait leur interprète en France, ce dont nous devons le remercier. Chose bizarre, M. Joseph Capélan a rigoureusement traduit Alexandre Bolintineanu Muréshéanu, et sa traduction par un extraordinaire tour de force est en vers et elle n'est pas une trahison, m'affirment du moins certains polyglottes en qui je puis avoir toute confiance. Je ne reprocherai qu'une chose à M. Capélan c'est d'avoir traduit trop peu, des poètes de ce pays qui est son pays d'adoption et je lui demanderai de nous faire connaître d'autres œuvres puisque son début est une affirmation de son talent d'interprète.

GEORGES OUDINOT.

\* \* \*

PAUL ANDRÉ. — L'INDIFFÉRENCE ET L'INJUSTICE BELGES EN MATIÈRE LITTÉRAIRE. (*Bruxelles, chez Lamartine*).

Résumé quelconque du mouvement littéraire en Belgique.

Une belle page cependant — mais elle est de Verhaeren — où cette phrase définitive, sculptée par le génial dédaigneux pour le muflle masticatoire du bourgeois national : *Une idée quelque belle qu'elle soit ne le touche jamais au front, mais toujours au ventre.*

VIRRÈS.

\* \* \*

Le P. W. ELLIOLT, pauliste : Le PÈRE HECKER fondateur des « Paulistes » américains. (Introduction de MGR IRELAND. Préface de l'abbé FÉLIX KLEIN) Lecoffre Paris.

« A ce qui est neuf il faut des vêtements neufs. Quelle preuve donne-t-on de son existence, si l'on ne fait que ce qui a été fait déjà.

« *Est-ce qu'il peut y avoir du génie à répéter le passé ?* »

Ainsi parlait la Voix du Saint Esprit à Isaac Hecker, l'un des plus beaux hommes du XIXe siècle, la veille de son entrée dans l'Eglise universelle.

« *Est-ce qu'il peut y avoir du génie à répéter le passé ?* »

Interrogation, qui mieux affirmer ! tu devrais faire l'objet des méditations (?) un peu lentes des escargots de tous les conservatismes : du religieux, du social, de l'artistique.

Docile à la Voix divine du Paraclet Hecker, lui, ne « répéta pas le passé. »

Le cénobitisme médiéval est dominé tout entier par le précepte abnégatif d'obéissance totale, dont « l'éjusdem ac cadaver » d'Ignace de Loyola fut l'expression la plus complète.

Le cénobitisme des « Paulistes » américains, que Isaac Hecker fonda avec l'approbation du Pape Pie IX, est dominé au contraire par le précepte initiatif de liberté.

Et le fondateur des Paulistes alla, le premier, ces deux termes qui semblèrent jusqu'à lui, si contradictoires : cénobitisme-liberté.

Certes, nous dit l'archevêque de St-Paul qui fut son ami, les critiques n'ont pas manqué au Père Hecker. » Et l'archevêque ajoute aussitôt : « Qui donc a essayé de faire quelque chose en dehors de la routine sans avoir vu des mains se lever contre lui, des accusateurs méconnaître ses intentions et ses actes ? »

Où, la routine est un récif.

Mais l'enthousiasme est un feu

Et quand l'enthousiasme est baptisé, son feu n'est plus un feu humain, mais Celui, divin, de Pentecôte, ainsi qu'il fut visiblement dans l'âme ardente du P. Hecker. Et un tel Feu consumerait le roc le plus dur, les plus hauts récifs, afin de rendre la mer libre et sans péril la marche en avant du vaisseau ecclésiastique qui guide un Pilote éclairé d'En-Haut....

G. RAMAËKERS.

\* \* \*

Au prochaine : JACQUES NERVAT et MARIE CAUSSÉ. *Cantiques des Cantiques*. (Bibliothèque de l'EFFORT, Toulouse.) — FRANZ NÈVE. *Louvain pittoresque*. CHARLES BERNARD. *Lucanid* (petit drame en vers.) — BLANCHE ROUSSEAU : *Nany à la fenêtre*. (Préface de HENRY MAUBEL. Dessin de HENRY MEINIER.)

## Çà et Là.

Léon Gauthier.

Ce fut en août dernier qu'une âme de LÉON GAUTHIER s'envola d'au milieu de la foule ignorante de sa science et railleuse de sa Foi, vers la source de toute Science, de toute Bonté, de toute Beauté.

De Léon Gauthier il faut relire : *La Chanson de Roland — Portraits et tableaux du XVIIIe siècle*. — *Vingts nouveaux portraits — Etudes et tableaux historiques*, mais aussi, mais surtout : *La Poésie dans les Cloîtres* — *Les Lettres d'un catholique* et ce beau livre qu'illustra Jacques-Olivier Merson : *La Chevalerie*.

Le but hautain que se proposa Léon Gauthier en élaborant cet historique de l'héroïsme chrétien, il nous l'a dit lui-même :

« C'était d'agrandir les âmes ; c'était de les arracher au mercantilisme qui les abaisse et à l'égoïsme qui les tue ; c'était de leur communiquer des fiers enthousiasmes pour la Beauté qui est menacée et pour la Vérité qui semble vaincue. »

Celui qu'animait un tel désir n'était-il pas aussi un chevalier chrétien ? égaré dans la fin du XIXe siècle ? Et l'âme de Roland n'était-elle pas en lui ?

Car « il y a plus d'une sorte de chevalerie, disait-il encore, et les grands coups de lance ne sont plus de rigueur.

« A défaut d'épée, nous avons la plume. »

Maintenant son Suzerain l'a reçu dans son Royaume. Or le Suzerain c'est Jésus-Christ et le Royaume c'est le ciel.

### Glane du mois.

« La Providence met des poètes dans les sociétés qui tombent comme elle met des oiseaux dans les ruines, pour les consoler. »

FRÉDÉRIC OZANAM.

« Le Christianisme, si souvent accusé de fouler aux pieds la nature, a seul appris à l'homme à la respecter, à l'aimer véritablement, en faisant paraître le plan divin qui la soutient, l'éclaire et la sanctifie. »

FRÉDÉRIC OZANAM.

« Quand le mal a régné sur une âme la vertu n'entre plus que par la porte du malheur. »

ALPH. BLANC ST. BONNET

« N'ont aimé vraiment les hommes, que ceux qui ont aimé Dieu. »

ALPH. BLANC ST. BONNET.

« Ce serait un pauvre critique que celui qui se déclarerait un critique national et qui arrêterait les chefs-d'œuvre de l'intelligence étrangère à ces douanes mesquines de la pensée.

Les Arts n'ont pas de frontières et ne connaissent pas de drapeaux.

Ce qu'on pense de beau à Rome, à Londres, ou à Pékin, grandit l'humanité pensante à Paris.

Le premier devoir du critique est de s'élever au dessus des amours propres, des préjugés, des fanatismes nationaux. »

A. DE LAMARTINE.

« La Beauté Suprême est la toute Perfection.

Et si l'artiste spécialise, suivant son don, son œuvre de glorification vers l'idéal Beau, il ne déroge à son devoir, mais y persiste, à considérer et à proclamer, selon ses forces, l'Idéal Juste et l'Idéal Vrai. »

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

## « Le Chemineau »

La troupe de l'Odéon vient exécuter l'œuvre de RICHEPIN au théâtre du Parc le mois dernier. DECOUR fut un moissonneur bien cabot et peu sympathique au premier acte dont l'intérêt d'ailleurs est plutôt nul. Mais l'action s'ennoue au second et c'est un « chemineau », cette fois, avec tout l'insouciant et toute la joie franche d'un poète vagabond.

Certes le sacrifice est noble de cet errant qui domine, pour son fils, ses instincts capricants, et vient s'asseoir au foyer paisible et monotone paisible !

Mais son départ vers les lointains qui l'attirent, cette nuit de Noël, sitôt le devoir paternel accompli, départ sans presque un superficiel regret à celle qu'il aime et au fils qu'il eût d'elle, m'a fait ce chemineau bien brutal, quelque soit mon affection pour ceux-là qui pérégrinent l'âme au vent et le cœur au ciel....

G. R.

## « La littérature belge »

Sous ce titre M. GEORGES RENCY signa dans la *Revue Naturaliste*, dernièrement, un article où il exalte les talents de M.M. TOISOUL, VAN DE PUTTE, ANDRÉ RUYTERS et GEORGES RENCY.

« Aujourd'hui, écrit M. RENCY, tout motif de modestie a disparu. Nous avons derrière nous de quoi justifier notre orgueil. »

(En effet M. RENCY a produit un livre et demi, M. VAN DE PUTTE un livre et demi et M. TOISOUL deux demi livres.)

« Il me plaît, continue M. RENCY, d'exposer ici, en quelques phrases rapides, la place que nous occupons dans la littérature belge. »

« Voilà à peine trois ans que nous appartenons aux Lettres et il nous a fallu ce temps pour nous rendre compte de notre valeur personnelle. »

« Parlant de lui-même (encore !) et de ses amis (toujours !) M. RENCY n'écrit pas : « Nos voluptés sont semblables à celles de LEMONNIER ». Non, M. RENCY écrit : « Lémonnier a des voluptés semblables aux nôtres. »

« Parlant de VERHAEREN, d'ECKHOUD, d'ELSKAMP et de LEMONNIER, M. RENCY n'écrit pas : « Il semble que le souffle par lequel ils se sentent emportés nous emporte aussi. » Non, M. RENCY écrit : « Il semble que le souffle par lequel nous nous sentons emportés, les emporte aussi. » M. RENCY ne doute de rien. Et si l'on a le droit d'être ridicule quand on a du talent, comme vraiment d'ailleurs il en a, Dieu ! que largement il en use !

Mais foin « des nuances » et faisons silence. M. RENCY parle, laissons parler M. RENCY :

« Il importe que les quelques personnes qui, chez nous et à l'étranger, veulent bien s'arrêter à nous lire et à nous juger, ne nous croient pas de la même famille que les écrivains qui immédiatement nous précèdent. « Je prétends affirmer ici que ces derniers ont une conception banale et éphémère de l'Art, et que, au moment où la génération de LEMONNIER, de VERHAEREN, de ECKHOUD et d'ELSKAMP, cessera de produire, ou s'évanouira dans la mort, ce sera à nous, oubliant volontairement les autres écrivains de Belgique, que le public devra venir pour trouver encore d'authentiques représentants de l'Art de ce pays. »

« Sans nous préoccuper d'un roman à construire, d'un conte à bien narrer, d'un poème à bien rimer, nous ferons toujours ce qu'il nous plaira de faire et comme il nous plaira, n'obéissant en tous points qu'à nous mêmes. Et que cela, après coup, se trouve être un roman, un conte, un poème, ou n'importe quoi qui répugne à toute dénomination précise, nous l'imposerons à l'admiration avec la même fierté... »

« Nous offrirons nos livres aux regards de l'avenir en spectacle d'émotion, de pensée et d'amour !... »

« Nous savons bien, par l'exemple du siècle, que l'immortalité est promise plutôt à nous qu'à ceux que nous crûmes nos pères. »

« Donc c'est entendu la littérature belge quand ce moment fameux sera venu se composera de Messieurs GEORGES RENCY, HENRI VAN DE PUTTE, ANDRÉ RUYTERS et ARTHUR TOISOUL. »

Mais pourquoi ne pas se borner à le dire ? Cela se passe absolument de commentaires.

Il eut suffi d'écrire simplement :

« Moi et mes amis (« mes amis », pour être poli) nous sommes la littérature belge de l'Avenir »,.

Et puis signer : GEORGES RENCY.

C'eût été plus bref, plus clair, tout aussi sincère, et suggestif tout autant.

UIJLENSPIEGEL.

## Les Revues.

LE MERCURE DE FRANCE de Septembre contient des vers de FRANCIS JAMMES : « J'écris dans un vieux Kiosque » et « Tout en causant » qui ne valent pas ceux qu'il publie ce même mois dans l'ERMITAGE et qui sont admirables d'humanité. En cette dernière revue encore : la *Visitation* d'EDOUARD DUCOTÉ. Une étude sur le peintre CORONT par ALPHONS GERMAIN, et l'opinion de KLINGSOR sur les « *Chansons d'Aube* » d'HENRY GHÉON.

Des « illustrations » de l'imagier André des Gachons qui dépassent cette belle revue il vaut mieux ne rien dire, car le dessinateur semble avoir pris pour devise l'impératif que remémore son nom...

LA TRÊVE-DIEU du mois d'août se remarque par un poème de CAMILLE MARYX et de toujours charmeuses *ballades*, de PAUL FORT, dernière manière. Une vibrante et fière appréciation de *La Femme pauvre* de LÉON BLOY par YVES BERTHOU.

AU MAGASIN LITTÉRAIRE: *Les Soirs* de notre rédacteur ERNEST PÉRIER. Du même à la REVUE GÉNÉRALE les notes se poursuivent toujours ouvrées avec autant d'élégance et de pénétration A la REVUE GÉNÉRALE aussi (n° de Septembre) « *Les Paradis de VAN EYCK* » étude ferme et découvrant des aperçus très insoupçonnés sur l'époque de ce Maître chrétien, par notre collaborateur LÉON SOUGUENET.

LA REVUE NATURISTE d'août 1897, outre un abasourdissant boniment auto-gobiste de M GEORGES RENCY contient un *Poème de la main donnée* par EUGÈNE MONTFORT, jeune de vrai talent et d'intéressants articles à tendances de BOUHELIER et LE BLOND.

LA RÉSURRECTION publia de M. DE GIVE de profondes pensées sur la Trinité divine et notre admirable ami ALBERT JOUNET, que toute noble initiative enthousiasme, y déclare avec raison que s'il est damnable de pratiquer la Magie il est de l'intérêt et de la Science et de l'Eglise d'étudier pour les publier les phénomènes psychiques.

A PARTIR DE CE MOIS NOTRE RÉDACTEUR ET CHER AMI JOHAN NILIS, SOLLICITÉ PAR D'IMPÉRIEUX DEVOIRS SE DÉCHARGE DE LA BESOGNE DU SECRÉTARIAT DE LA REVUE, MAIS NOUS PROMET FORMELLEMENT POUR BIENTOT UNE COLLABORATION ASSIDUE. LE NOUVEAU SECRÉTAIRE DE « LA LUTTE » EST MONSIEUR EDOUARD NED.

A PARTIR DE CE MOIS ÉGALEMENT LE SIÈGE DE LA REVUE SE TRANSFÈRE RUE FRANKLIN, 114, BRUXELLES (N.-E.)

---

E. GOFFINET, éditeur de *La Lutte*, Arlon.

En octobre paraîtra  
dans la collection de "La Lutte."

# "Mon Jardin fleuri"

un volume de vers par

Scheppens  
éditeur Bruxelles.

Edouard Ned.

il faut lire: LA PROVINCE (Auxerre.)  
LA TRÈVE- NOUVELLE  
(Au Havre.) DIEU LE MERCURE DE  
FRANCE  
LA RÉSURREC- L'ERMITAGE.  
-TION. L'EFFORT.

LA LUTTE: se fait un devoir de signaler  
aux amateurs d'Art le beau talent calligraphique  
de son rédacteur:

## Johan Nibis

Sont les merveilleux travaux à la plume (tels que:  
Canons de messe - Enluminures - Tableaux d'Art, etc) sont la  
résurrection de l'Art miniaturiste.

Cinquante Centimes  
le Numéro

Troisième Année  
Numéro 7

# la Lvtte

REVUE CATHOLIQUE  
D'ART

“ l'Art pour Dieu ! „

SOMMAIRE DU N° D'OCTOBRE 1897 :

**Edgar Richaume** : *Les Chastes.*

**Paul Mussche** : *Ballades.*

I. Le jeune homme rêveur.

II. Les petits mendiants en calan.

III. En fumant.

**Jacques Nervat** : *Paroles de l'Apôtre.*

**Marie Nervat** : *Paroles du Chevalier à la Princesse  
inconsolée.*

**Georges Ramaekers** : *Ste-Marie la lamentable.*

I. La Vierge.

II. La naissance et l'adolescence de la  
belle Marie.

III. La Mendiante.

**Edouard Ned** : “ *Mon jardin fleuri.* „

*Fleurs d'éternité.*

**Albert Jounet** : *Pensées.*

**Anne Thierens** : *La visite à Luntje.*

**Prosper Roidot** : *L'heure triste.*

**Eugène Herdies** : *Sons de Cloches.*

**Ernst Beltenre** : *Critique musicale.*

**Edgar Richaume et G. Ramaekers** : *Les Livres.*

**Uijlenspiegel** : *Çà et là. — Les Revues.*

SUPPLÉMENT HORS TEXTE :

Portrait d'EDOUARD NED par G. Ramaekers.

**Bruxelles**

114, Rue Franklin, 114.

# la Lytte

REVUE CATHOLIQUE D'ART

114, Rue Franklin, à BRUXELLES.

ABONNEMENT : Un An 5 Frs ETRANGER 6 Frs.

COMITÉ PATRONAL :

MM. VALÈRE MABILLE — LÉON SOMZÉE — AMÉDÉE DE BRESOUT.

Directeur : GEORGES RAMAËKERS.

114, Rue Franklin 114.

Secrétaire de rédaction : EDOUARD NED.

34, Rue du Conseil, 34,  
BRUXELLES.

Rédaction de LA LVTTE :

ERNST DELTENRE — CHARLES LEMBOURG — PAUL  
MUSSCHE — EDOUARD NED — JOHAN NILIS — ERNEST  
PÉRIER — GEORGES RAMAËKERS — EDGAR RICHAUME —  
GEORGES VIRRÈS

Principaux collaborateurs :

Franz Ansel — Thomas Braun — Paul Crokaert — Edmond  
De Bruijn — Mgr de Harlez — Louise et Louis Delattre  
— Willem Delsaux — Pol Demade — Eugène Demolder  
— Charles Droupy — Henri de Régnier — Max Elskamp  
— Henry Ghéon — Eugène Herdies — Joris - Karl  
Huysmans — Albert Jounet — Georges Le Cardonnel  
— Alfred Lemaire — Camille Lemonnier — Jehan Maillart  
— Georges Marlow — Charles Morice — Marie et Jacques  
Nervat — Georges Oudinot — Victor Remouchamps —  
Georges Rodenbach — Prosper Roidot — Blanche Rousseau  
— Léon Rycx — Laurent Savigny — Camille Schultz —  
Joseph Soudan — Léon Souguenet — Anne Thierens —  
L'abbé Armand Thiéry — Firmin Vanden Bosch —  
Emile Verhaeren — Francis Vielé-Griffin.

## SOMMAIRE DU N° DE SEPTEMBRE 1897 :

*Paul Mussche* : « Ode à la nuit .— *Eugène Demolder* : « Les  
cloches de Rome ». — *Georges Le Cardonnel* : « Enfance ! » —  
*Edgar Richaume* : Tandis que pleure la pluie (3 petits poèmes)  
— *Georges Virrès* : Plaisir d'Amour, chagrin d'Amour —  
*Prosper Roidot* : « Mon rêve simple » — *Georges Oudinot* :  
Vers l'Autrefois. — *Albert Jounet* : Le Christianisme glorieux  
dans la Poésie et l'Art. — *Jacques Nervat* : Nuit d'Hiver. —  
*Marie Nervat* : Nuit d'Été. — *Georges Ramaekers* : Préface  
dédicatoire à la Légende de Ste-Marie la lamentable —  
*Edouard Ned* : « Fleurs de souvenir » — *Edgar Richaume* :  
A-Léon Souguenet. *Blanc St-Bonnet* : « l'Expiation. » —  
*G. Ramaekers* : « Une loge martiniste à Bruxelles ». —  
*Ernst Delttenre* et *G. Virrès* : Chronique musicale. — *G. Oudinot*,  
*G. Virrès* et *G. Ramaekers* : Les livres. — *Uijlenspiegel* : Ça et  
et là — Les Revues.

*Les Chastes**Hortus conclusus.*

*Sous la chasteté bleue des étoiles,  
je vous ai aimés, vous les chastes,  
ascètes, moines et cénobites,  
ascètes bruns et moines blancs,  
Antoine et Dominique et le Pauvre d'Assise,  
le gonfalonier de Jésus,  
et toi, le page de Marie, séraphique Bonaventure  
et toi l'Estoc et toi le Lys,  
Ignace, estoc de Dieu, Louis lys de Marie  
ô vous les purs, ô vous les preux,  
vous les bons chevaliers de la Dame la Vierge !*

*Et je vous ai chéries, vous aussi Vierges fortes,  
Barbe, Cécile et Gertrude,  
vous que l'on voit prier dans les Tableaux gothiques,  
la face rose et large sous la colombe des cornettes,  
les yeux baissés sur le missel ;  
ou bien, debout sur un rideau de velours bleu  
et des châtons aux doigts, tenant la cosse abbatiale,  
Barbe, donjon de force et d'or,  
Cécile, ô théorbe des anges !*

*Et je t'ai magnifiée, toi Jeanne la Pucelle  
sur ton grand destrier cabré  
et sous ton casque à blanc panache,  
en la lave des charges et la trombe des flèches  
et les abois des coulevrines,  
Pucelle, pure comme le feu !*

*Et tous, lances fleuries de lys,  
je vous ai vus, vêtus d'un blanc manteau de lune*



*et des cierges en vos doigts longs,  
marcher les yeux levés et les deux mains tendues.*

*Et dans le vent de nuit, comme venu de l' Au-dela  
vos cantiques fleurissaient ineffables  
en chapelets d'étoiles.....*

*Parfois, au bord de la route,  
aux fenêtres rouges d'un château  
Satan faisait s'accouder la Chair  
lascive vous tendant  
les fruits flambants — voire et feu — des seins.*

*Mais vous, renversant brusques  
le château violet de la Chair  
et vous agenouillant, vous imploriez la Vierge.*

*Et de la lune alors, à vos lèvres fiévreuses  
neigeaient la manne blanche de l'Eucharistie  
et la rosée du jus de la Vigne divine.*

*Et refaits, purs désormais comme des enfants  
et forts comme des croisés  
vous repartiez, phalange évangélique,  
les bras levés, les yeux tendus,  
à la Vierge bleue et immaculée,  
à l'Agneau blanc, au rose Enfant Jésus...*

*Où donc êtes vous allés,  
grands moines chastes et blanches vierges ?  
Votre cortège a disparu du grand chemin  
où maintenant s'en vont les boucs.  
Tous vos lys sont jaunis et vautrés dans la boue  
et vos hymnes fleuries de roses et d'étoiles  
écrasées dans les cris  
du chateau de la Chair, édifié jusqu'aux cieux.*

*Où êtes vous allés ? êtes vous morts, ô preux.  
broyés, comme Roland, sous une roche noire  
ou couchés dans la tombe  
avec vos gonfanons, vos écus et vos haumes ?*

*ô vous les chastes comme la lune,*

*comme les forêts et les sources,  
les hirondelles et les marguerites,*

*ô vous les chastes comme l'Hostie.*

*Vos cierges sont brûlés au chandelier d'argent  
vos encensoirs éteints...*

*La Marguerite et le Lys  
ne fleuriront plus sur vos tombes....*

*Et seul, dans les saluts de Marie et de Mai  
sous les ogives des cathédrales,  
seul s'effeuille parfois, le bouquet de vos hymnes  
devant la Vierge Mère  
que prient les guirlandes des cierges,*

*s'effeuille encor parfois le bouquet de vos hymnes  
de vos hymnes fleuries de roses et d'étoiles...*

EDGAR RICHARME.



## *Ballades*

### **Le jeune homme rêveur.**

Accoudé et rêveur à sa fenêtre, un jeune homme regarde le crépuscule.

Du côté du levant l'horizon est plein déjà d'ombres violettes, à l'occident le soleil se couche et strie le bas du ciel d'une large traînée de cuivre qui s'atténue et meurt au Zénith en lumière orange et illumine ainsi toute l'atmosphère d'une lueur divine.

Le soir tombe, très lent et très doux comme une caresse de mère sur un front d'enfant ; la terre auguste frissonne à l'approche de la nuit et le vent du soir agite les feuilles légères des bouleaux le long de la route où tremble au loin un peu de poussière d'or ; des pigeons attardés rentrent à tire d'aile aux toits heureux de les revoir.

Des grappes mouvantes de moustiques vibrent dans l'air embaumé par les lilas et les glycines.

Le jeune homme rêveur regarde choir le crépuscule.

Le ciel est mauve maintenant, du ciel semble pleuvoir des pétales et des ailes et la bonté neige du firmament.

Des petites filles vont pieds nus par le sentier, chargées de trèfles et d'herbes coupées, derrière elles s'alentit un refrain de pâtre, qui, moutons parqués, rentre en paix à la chaumière.

Le soir tombe très doux et très lent, des voix frôleuses et végétales chuchotent dans les taillis et accentuent de leur mystère le silence vespéral et brusquement, voici que chante un rossignol. Sa voix file des sons purs, longs et limpides comme du cristal, des à-coups modulés sans effort et ce chant, résonnant dans l'ombre et les feuilles, semble incarner le soir exquis et symboliser le cœur palpitant de la Nuit.

Et tout à coup ces simples choses parurent si grandes et si poignantes au jeune homme qu'il se mit à pleurer.

Toute la beauté éparse et fragmentée au fond de l'horizon lui entra dans le cœur répondant à cette attente vague et profonde que tout homme porte en lui et qu'emplit parfois à défaillir l'amour d'une vierge et, à des heures sublimes, l'amour de Dieu.

Le jeune homme pleura ; vraiment il avait une belle âme faible et sanglotant sur lui même parce qu'elle avait compris la Beauté.

Ah bonnes larmes que nous versons quand nous ne savons plus que dire et quand tout est impuissant à traduire l'ineffable sentiment qui nous obsède.

Bonnes larmes, secours de faiblesse et de névrose ! bienheureux ceux qui pleurent ! même pour ces simples choses qui, en vérité, sont les plus grandes : ce coucher de soleil, ces humbles petites filles et surtout ce rossignol à la voix d'or, qui chantait selon la belle Nuit !

—

### Les petits Mendiants en Caban.

Des petits enfants de miséreux marchaient sur la route.

L'ainé avait neuf ans, il tenait par la main sa petite sœur ; sa sœur avait huit ans, elle tenait par la main son petit frère,

son petit frère avait six ans et sa main ne tenait plus personne...

Ils étaient trois, et tous les trois s'aimaient et leur affection s'unissait par leurs mains jointes et fluait ainsi de l'un à l'autre.

Ils marchaient, les épaules chétives couvertes de cabans, des vieux cabans verdâtres trop grands et trop longs pour eux, reçus un jour à quelque porte de riche.

Comme il neigeait ils avaient relevé la capuce de leurs manteaux et ils semblaient ainsi des petits moines du temps jadis, du moyen âge, qui s'en allaient en pèlerins au long des champs, des champs d'hiver couverts de neige monotone.

Pensez un peu si l'on avait fait des trous dans leurs manteaux on aurait vu la misère comme une bête mauvaise au travers des loques esquissant son mauvais rire, car la faim avait déjà cerclé leurs yeux d'un hâlo pâle et violacé leurs lèvres enfantines.

Je ne vous ai pas dit qu'ils étaient orphelins, sans gîte et qu'on venait de les chasser de la ville, en disant à ces mioches « que c'était honteux, à leur âge, de mendier du pain! » Oui, ils avaient perdu leurs parents, des porte-loques aussi, et ils auraient pu moduler la vieille complainte des orphelins :

Nous sommes seuls sur la terre  
ils sont morts nos père et mère.

Ils marchaient donc les moinillons, et la Faim les suivait. Où allaient-ils ? Ils n'en savaient rien et le plus grand — on est homme dès qu'on a souffert — se demandait avec angoisse si le plus jeune n'allait pas mourir et déjà en se retournant il croyait voir venir derrière lui à grandes enjambées, la Mort.

Ils marchèrent longtemps ; le soir tombait et la faim mordait leurs entrailles. La petite fille demanda : « Frère, où allons-nous ? »

« Jusqu'à des fermes, répondit-il, songeur, peut-être quelque chien à l'attache aura-t-il laissé sa pâtée au fond de l'écuelle. Marchons vite. »

Il prit les devants, sa sœur le suivit et puis le petit frère.

Ils marchèrent en file longtemps la capuce relevée comme de petits moines du temps jadis...

« Je ne puis plus suivre, dit le plus petit, j'ai la tête pleine d'étoiles ! »

Ils s'assirent alors sur la terre et attendirent. La petite fille pleurait. Ses sanglots martelaient le cœur des frères. Autour d'eux la campagne endormie.

Au bruit d'un pas ouaté qui s'approcha sur le chemin les petits enfants se dressèrent.

C'était un mendiant qui revenait du village vers son taudis et quand il vit les trois petits levant vers lui des yeux implorants, il leur dit :

Enfants que faites vous ici si tard loin de la ville ? Avez vous pas peur du loup, du froid et de la bise.

L'aîné répondit : « Nous sommes orphelins et sans famille nous n'avons pas mangé depuis hier et l'on nous a chassé de la ville ce matin. Des gamins ont jeté des pierres sur ma petite sœur et l'ont blessée. Nous avons faim. »

Le mendiant prit alors le pain qui se trouvait dans sa besace et le donna aux enfants. Aumône d'un pauvre à de plus pauvres !

Le traîne-les-routes dit ensuite : « Hommes de la ville au cœur dur, qui avez refusé le pain à ces petits, soyez maudits ! » Mais une voix dans la nuit ajouta : « Et toi, mendiant généreux qui te prives de manger pour ces enfants, sois béni ! Autrefois Martin de Tours divisa son manteau pour en couvrir le corps d'un gueux malade et toi tu donnas ton pain entier à ces mioches affamés, qu'à l'heure de la mort le bon Dieu te reçoive, comme lui, dans son saint paradis ! »

---

### En fumant.

La nuit est claire et tiède après les heures chaudes, et les feuilles des arbres semblent lumineuses encore de tout le soleil dardé un jour entier, sur les branches. Le ciel immense, où ne vogue aucun nuage, et semé d'innombrables étoiles-poussière d'or sur champ d'azur, et la lune, la belle lune des nuits d'été, bleuit et mélancolise les allées du parc, où les arbres songeurs dodelinent leurs faites doucement éventés par les zéphyrus.

Couché sur la pelouse stellée de paquerettes et dans le

foin, plein de fleurettes douce fleurantes, je fume une cigarette de fin tabac turc et l'en-allée fumée en volutes bleues se diffuse dans l'air calme et monte vers la large et pure infinité d'un ciel pantelant, criblé d'étoiles.

Douceur de se sentir seul, la nuit dans la sérénité des campagnes, couché sur la terre fraternelle, en communion avec la splendeur là haut des astres et la divine harmonie des mondes.

Repos trouvé, soucis finis, fumées en allées ..

Une scène s'évoque. Quelqu'un là bas d'identique au bord de la mer bleue fumant aussi dans la même tiédeur indolente et nocturne et dans les spirales pâles s'étire. Toute la langueur des pays du soleil, musiques vagues portées sur l'aile des vents, sanglots d'amour affaiblis par les lointains...

Tout cela à cause de cette nuit tiède, de ce calme embaumé et de ce voluptueux tabac d'Orient qui fleure les étranges bazars de là-bas, de Stamboul avec ses minarets blancs qui se mire dans le Bosphore...

PAUL MUSSCHE.

---

## *Paroles de l'Apôtre.*

*Bienvenue au Porteur de la bonne nouvelle !  
je veux chanter vers lui comme vers un matin  
et je veux de mon cœur ouvrir aux pas divins  
la porte des nefs d'or où tremblent des voix frêles.*

*Dans un baiser de tête au vent de l'ostensoir  
mes rêves à genoux s'élèveront vers lui  
et puisque, désormais, j'ouvre mes yeux pour voir,  
l'auréole de Dieu me guide dans la nuit.*

*Son geste pur, tendu sur ma candeur nouvelle  
est comme un soir d'été mélancolique et pieux  
qui descend sur des bois où les oiseaux de Dieu  
ont des gazouillements et des battements d'ailes.*

*Et son Verbe est la pluie d'espoir qui réconforte  
alors que le soleil va desséchant le fruit,*

*et les amours passés que son amour emporte  
s'effacent aux lointains mystérieux de l'oubli.*

*Hors de l'ombre, hors de l'ombre, ô mon cœur retrouvé  
voici venue l'heure auguste des épousailles  
vois, les sillons ouverts attendaient les semailles  
et les lèvres tendues aspirent aux baisers!*

*Exhale toi vers Lui. ô mon âme, en prières  
noie ta tristesse aux voûtes folles des églises  
et que ta trame soit pareille à leurs verrières  
où flamboie du soleil sur des rêves mystiques!*

*Puisque tu L'attendais et puisqu'Il est venu  
ô mon âme, fais toi sa servante et sa chose  
et tu recueilleras les miettes des vertus  
qu'Il laissera tomber dans les plis de sa robe.*

*Chante l'espoir d'aimer, aube des temps nouveaux.  
sois le fruit succulent sous la main qui le cueille  
et la grasse prairie sous la divine faux  
et la roue du moulin sous l'eau miraculeuse!*

*Et Toi, maître de vie venu parmi les tombes  
désireux de l'avril des bonnes volontés,  
vois sous l'if ténébreux et le grave cyprès  
poindre la théorie des messagers du monde.*

*Mais j'ai peur des Judas aux Oliviers nouveaux  
et je frémis, Seigneur, en fixant les visages  
car leurs fronts sans candeur et leurs regards sans âme  
sont comme des déserts sans une goutte d'eau.*

*Mais tu démasqueras les faces hyocrates  
disant : « Voici les nets, et voilà les impurs ;  
à ma droite, glaneurs de la moisson divine ;  
arrière, vous, capteurs des gerbes de blé mûr. »*

*Et nous avancerons parmi les cités vieilles,  
apportant du soleil dans nos robes de lin  
et les hommes prendront les pierres du chemin  
lorsque nous mendierons les raisins de leurs treilles.*

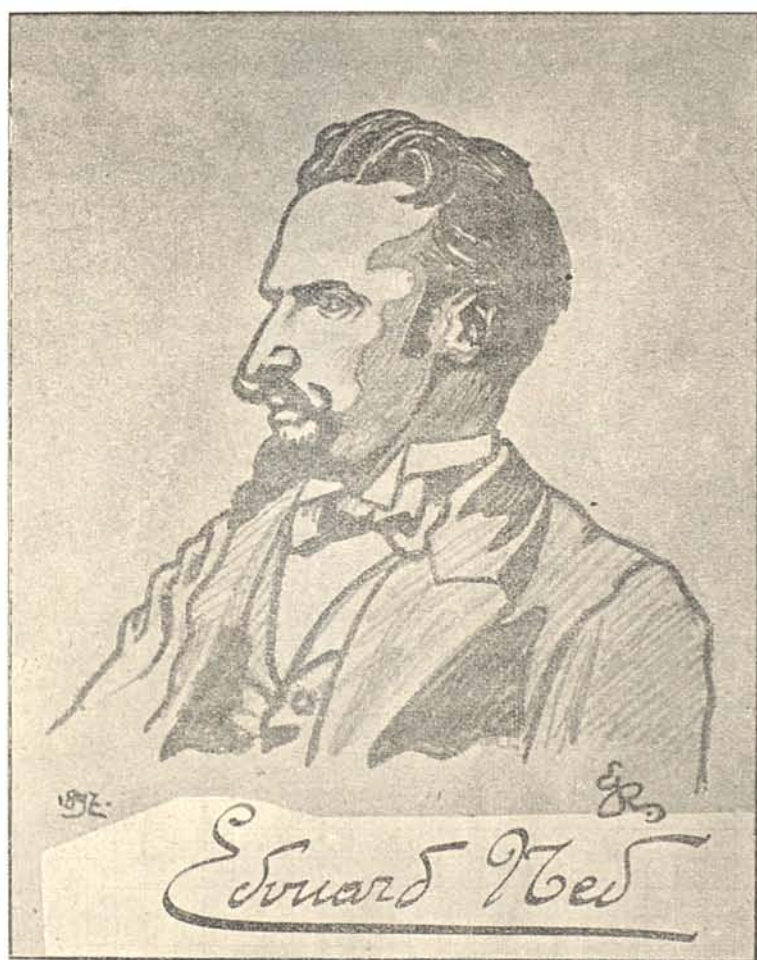
*Et tu mourras, non point le corps sur une croix  
mais l'âme sous la roue broyante du dédain*

vient de paraître

# « mon jardin fleuri »

poèmes

par



*prix : 2 francs*

*supplément à La Lutte d'octobre 1897*





*et je clôrai des cils avec mes tristes doigts  
et je m'en reviendrai par les sentiers anciens.*

*L'on me désignera du doigt dans le couchant ;  
delaissée, la fontaine où mes lèvres boiront !  
et les femmes, croisées au bois, se signeront.  
Moi, j'aurai le cœur grand comme le firmament,*

*Car je verrai ta gloire enfin venue, mon Dieu !  
de loin, vers ta maison, viendront des pèlerins  
pour y chercher si tu n'as pas dans le matin  
laissé un peu du ciel qui flottait dans tes yeux.*

*Puis, je m'accroupirai à l'entrée du village  
où tu cueillis les fleurs de tes songes d'amour.  
pour y fondre la neige lente des vieux jours  
au soleil de ton âme éparse dans les âmes.*

JACQUES NERVAT

---

## *Paroles du Chevalier à la Princesse inconsolée.*

*Pourquoi pleurer ainsi, chère petite amie,  
tu sais bien que je suis le Chevalier qui passe...  
ne fane pas pour moi les douces fleurs d'iris  
de tes grands yeux où j'ai miré mon âme lasse.*

*Je suis celui qui ne peut pas dire : toujours ;  
il ne faut pas pleurer ainsi, devant la porte ;  
pardonne moi d'avoir inspiré de l'amour  
à ce cœur adorable et jeune que tu m'offres.*

*Rentre dans ta maison et mets-toi à genoux  
prie Dieu de te guérir de moi, ô mon amie  
et prie-le pour le pauvre errant qui te bénit  
pour l'aumône de tes grands yeux tristes et doux.*

*Ne pleure plus ; ne pense plus sur le chemin  
j'irai, songeant à ma petite sœur lointaine ;*

*vers ton sommeil, la nuit. j'étendrai mes deux mains  
pour que la joie du rêve engourdisse ta peine.*

*Je voudrais voir sourire, un peu, tes yeux fleuris ;  
pardonne moi de t'avoir faite douloureuse ;  
souris au Chevalier qui s'en va, ma pleureuse  
je ne peux pas t'aimer, je veux que tu m'oublies.*

*Plains moi, ô mon enfant, je ne veux pas t'aimer  
obéis moi, puisque tu me voulais pour maître  
je veux que tu m'oublies ; il faut me le promettre  
et ne garder pour moi que ta seule pitié !*

MARIE NERVAT

---

## *La Légende de Ste-Marie la lamentable.*

### I.

#### La Woluwe.

C'était au temps où le duc Jean II, qui mérita le très chrétien surnom de pacifique, régnait sur les fertiles terres de Brabant.

Parmi les innombrables bourgades dont les paisibles habitants étaient les sujets bienheureux du duc Jean se mentionnaient déjà en ces temps très lointains deux petites paroisses, attenantes l'une à l'autre, et qui toutes les deux s'appellent : « Woluwe. »

« Woluwe » Entendez-vous la moëlleur de ce nom du rude parler flamand ?

Afin que les pèlerins et les autres voyageurs ne les confondissent pas entre elles, chacune à ce nom très doux de Woluwe ajouta le nom glorieux de son patron :

Et l'une avait pour patron le grand Saint-Lambert.

Et l'autre avait pour patron le premier Pape : Saint-Pierre.

Toutes deux avaient été baptisées d'un même nom,

parceque toutes deux elles éparpillaient leurs fermelettes non loin d'un délicieux petit ruisseau qui depuis longtemps, longtemps, portait ce nom de « Woluwe » limpide et doux comme son eau courante.

Le ruisseau qui fut ainsi parrain des deux petits villages, depuis des siècles et des siècles, sort de terre dans l'ombre des hauts arbres du bois de Soignes, où le Soleil d'été parsème des trous d'or.

L'eau de sa source est si pure que l'on songe, en la contemplant sourdre silencieuse, à l'âme limpide et muette de quelque nonne sainte, au front pâli.

Puis, entre les troncs des grands arbres, sous le grouillement des mûriers, — qui portent au mois d'août de succulents fruits noirs, dont le jus rouge et parfumé barbouille les lèvres gourmantes — s'en va le petit ruisseau vif, et quitte la sombre forêt pour serpenter à ciel ouvert entre les champs multicolores.

Et tel alors qu'un grand ruban d'argent moiré — encore plus brillant que ceux là qu'on enroule aux Nôtres-Dames, la veille des processions — la Woluwe coule molle, au milieu des campagnes brabançonnes qui se creusent en vallons fleuris, ou se gonflent en beaux coteaux tout enrichis de blés blonds

Et c'est parceque la Woluwe coule ainsi depuis des siècles et des siècles le long de paturages verdoyants, que le Printemps fleurit de primevères, qu'elle a donné son nom aux deux petits villages, dont les fermes fraîches s'éparpillent de l'autre côté des gazons.

Sous le règne du duc Jean II, qui succéda à son père en l'an du Seigneur MCCXCVII, ce n'était dans les trois villages que fraîches maisonnettes ou grandes fermes. avec de beaux pignons à gradins, des encorbellements gracieux, et des corniches de bois, dont les corbeaux étaient sans sculptures chez les plus pauvres, mais ornés de belles sculptures gothiques chez les plus riches

Mais toutes, grandes fermes ou bien chaumines, avaient aspect si humble, sous leurs toits d'ardoises, si

humble, qu'on les aurait toutes prises pour la maison de Nazareth.

## II

### La naissance et l'adolescence de la belle Marie.

En ce temps là, vivait au village de Woluwe Saint-Pierre, dans l'une de ces belles demeures calmes et radieuses, comme le visage de ceux qui font l'aumône aux mendiants, un homme pieux et qui chérissait son épouse.

La fécondité de la femme est une bénédiction du Maître de la Vie au témoignage du Saint Livre.

Et bien qu'il ne leur naquît qu'une enfant les heureux parents, sans présomption ni ventardise, purent se rendre le témoignage, cependant, que leur union fut plus bénie de Dieu que les unions les plus fécondes, car leur fille réunit en elle seule plus de qualités qu'il ne s'en rencontre dans les plus chrétiennes familles de dix âmes

Et, ce qui mieux est, elle était exempte de leurs probables défauts.

Par une inspiration visiblement d'en-haut, on lui donna au Baptême le nom de la plus pure, et la plus belle d'entre les femmes : MARIE

Et son visage et tout en elle, dévoilà dès la première enfance la beauté d'ange de son âme

A peine eût elle fait — avec quel flamboyant amour ! — sa première communion, que la petite Marie fut bientôt vantée par tout le pays pour la rare beauté et l'éclat de son front d'enfant, et pour la grâce et la souplesse de son jeune corps.

Aussi est-ce fort vraisemblable opinion, celle qui prétend que le renom de sa beauté pénétra jusque dans les murs de la bonne ville de Bruxelles en Brabant.

Sommes nous donc assez pitoyables, nous autres gens des villes, qui dépensons sans valeur d'éternité, tant

d'activité destinée cependant à nous valoir le beau paradis bleu ! si nous comparons notre existence cahotique, enfiévrée, mais très vaine, à l'existence régulière et paisible, de ces bons paysans, que nous rencontrons quelques fois, après vèpres, dans nos excursions champêtres, les clairs dimanches de printemps.

Insouciants et reposés et foulant fièrement cette terre patriale que leur rude labeur a rendue féconde et splendide, ils s'en vont s'asseoir sous les arbres des bois fleuris, dont les beaux rameaux verts montent vers le Soleil, comme montent vers Dieu leurs cœurs de paysans.

Or, c'est au plein milieu de cette vie bénie et de ce travail sain, robuste et noble et beau que vécut, avec ses parents, la belle Marie, tout près de la Woluwe, dont le cours uniforme et doux, entre les boutons d'or et les myosotis, leur fut l'image de leur vie.

A côté d'eux, petite fleur humaine, elle épanouit donc sa petite âme aimante au milieu des gazons et des blés, sous le soleil ami et les oiseaux chanteurs. Et les marguerites de la prairie — qu'elle allait cueillir au réveil pour en tresser des guirlandes de candeur autour de la statue de Notre-Dame — les marguerites de la prairie n'avaient pas la pureté de son front.

Ni les bluets fleuris dans les champs paternels le ciel de ses regards, ni les coquelicots l'incarnat de ses lèvres, que remuaient souvent d'ardentes oraisons.

A vivre dans cet air dilatant des campagnes, que les poumons respirent avec joie, il semble que les âmes aussi se dilatent et mieux que les âmes de ceux des villes, respirent les parfums de Dieu

Tous les matins la jeune Marie, devenue à présent une délicieuse jeune fille, prenait le sentier qui serpente de Woluwe Saint-Pierre, au prochain village de Stockel, afin d'y vénérer sa patronne, bénie entre toutes les femmes, et dont le Fruit des entrailles est à jamais béni.

Au modeste sanctuaire de Notre-Dame de Stockel — bien fait dans sa nudéur évangélique pour plaire à la

servante du Seigneur — se vénérât, en effet, avec une confiance souventes fois récompensée par d'insignes faveurs, un tableau où la Vierge Marie était représentée un glaive planté dans le cœur ; et ce tableau était admirable d'une Foi, dont s'accusait l'ardeur naïve par une ineffable gaucherie d'enfant.

Ah ! quelle joie chaque matin de Mai ! ah ! quelle joie pour la belle Marie ! de s'en venir dans la lumière et le triomphe de la vie, afin de faire à Notre-Dame, par l'offrande des fleurs cueillies, l'hommage du Printemps nouveau !

Toute l'extase des Angelico, toute la grâce rêveuse des Boticelli, toute la passion mystique des Van Eyck était en elle, quand après avoir déposé sa gerbe fleurie, agenouillée devant l'autel de Sa Patronne elle élevait, vers son image douloureuse, ces yeux célestes et portait ses mains diaphanes à son front lumineux de bonheur, pour le geste de la prière !

Oubliant combien le temps se hâte, tout entière à ses dévotions, elle restait prier là des heures et des heures en cette immuable attitude d'extase, dans l'humble église silencieuse, où la lampe du sanctuaire brûlait seule pour Jésus-Christ, avec son cœur.

Le vol parfois d'une hirondelle affolée et tournoyant d'un bout à l'autre de l'église, venait troubler son abandon en Dieu.

Et lui rappeler l'heure du repas.

Douleur, alors ! de devoir interrompre l'ineffable contemplation de la Nature Divine, où sa petite âme mystique entrevoyait déjà l'Eternelle Beauté comme l'ont entrevue peu de Poètes dès la terre.

L'ange se consolait pourtant des exigences de la bête, en offrant au Bon Dieu la répulsion que lui causaient les choses matérielles et songeant d'ailleurs à la joie de dire le *Benédicite* avec les bons parents aimés qui l'attendaient autour de la table servie.

Sans doute, tout le long de la route, qui la devait

ramener au village, admirait elle le panorama se développant immense et beau sur les sommets des coteaux brabançons, par où courait le chemin du retour.

Et puis, comment l'universelle Présence du Créateur — qui ne quittait jamais sa pensée — se serait-elle manifestée à sa Foi, plus palpable que dans cette merveilleuse nature dont toutes les beautés vivantes proclament le Genie de Dieu ?

A son approche les campagnards qui travaillaient aux champs, par où passait l'habituel chemin de la belle Marie, s'arrêtaient pour la saluer, chaque matin, et pour mieux admirer aussi sa beauté souriante et sa grâce modeste.

O ! le ravissement où les élevait tout soudain la beauté céleste de sa présence !

Elle leur apparut Notre-Dame, elle même, tant sa démarche hâtive était légère et humble, tant la virginité l'auréolait.

De longtemps elle était passée, que persistait encore dans le sentier, comme un parfum ecclésial, comme un air imprégné de prière et d'encens.

Or, elle résolut de consacrer sa chair et son âme à Marie, afin, disait-elle, d'être ainsi moins indigne de porter le même nom que la Mère impeccable de Dieu.

Et cependant que la belle héroïne prenait cette résolution de vivre son restant de vie dans la conservation de sa virginité, plus d'un beau gars, s'en revenant, le travail accompli, faux sur l'épaule et regards éblouis par la splendeur des grands couchants dorés, plus d'un beau gars invoqua dans son cœur et jusque sur sa couche avant de s'endormir, l'image entre toutes aimables, de la sainte et douce Marie ...

### III

#### La Mendiante.

La terre est morte, ensevelie.

Entre l'œil et le firmament un nuage aussi vaste que



tout le ciel, interpose son masque opaque et uniformément grisâtre.

La nuit est claire cependant de toute la neige tombée. Et la neige assourdit les derniers bruits de pas, les derniers roulements des charriots maraîchers qui rentrent lentement de la ville au village.

Jour sans soleil, soir sans couchant, nuit sans étoiles. Les contours des toits les plus hauts et le clocher se silhouettent noirs sur le ciel morne.

La neige accuse malgré l'ombre la base des chaumières les plus proches.

Et sur le ciel et sur la neige ainsi, le village se détache en masse sombre, que trouent de ci de là, les lumières de la veillée.

Le vent qui vient du Nord frigide a réveillé dans le bois de Linthout des lamentations mugissantes, des lamentations de damnés.

Qui donc a frappé à la porte ?

Petits enfants, rassurez-vous, o ! n'ayez crainte !

Celle qui, frappant à la porte, interrompit la légende terrifiante que vous contait à demi-voix votre grand'mère dans un coin, n'est qu'une pauvre mendicante, portant besace et sans bâton.

Elle demande un peu de votre pain.

Mais voici que votre mère a pris dans la huche, non le pain le plus rassis, mais au contraire, le pain que vous avez regardé cuire ce matin même, dans le grand four du châtelain.

Petits enfants rassurez vous ! o ! n'ayez crainte !

Et bien mieux ! réjouissez-vous car la mendicante pour remercier votre mère a promis de prier pour vous, de prier beaucoup Notre-Dame.

Et vous savez que la prière des mendiants est la plus agréable au petit Jésus qui est son Fils et qui aussi le Bon Dieu, mais qui mendia pourtant lui aussi, sur la terre et qui mendie encore tous les jours, du haut de son beau paradis, un peu de notre cœur ingrat.

« Les oiseaux du ciel ont un nid. Mais le Fils de l'Homme n'eût pas même une pierre où reposer sa tête. »

Et vous la grand'mère, vous pouvez reprendre la légende que vous leur contiez à mi-voix, dans un coin.

Et que le vent du Nord frigide, qui réveilla dans le bois de Linthout des lamentations mugissantes, comme des plaintes de damnés, ne les effrayent plus pendant votre récit mystérieux, car la mendiante là-bas, en continuant son chemin, parle à Dieu, maintenant, pour eux.

La miche mise en sa besace, la mendiante est revenue, tout en priant, à son logis.

Dieu ! qu'il est pauvre son logis !

Les doux moutons les bonnes vaches, ont demeures seigneuriales auprès de sa cahutte nue, où le vent hurle épouvantable.

Mais elle, oh ! non ! ne se plaint pas.

Même elle trouve en son dénuement, que la neige qui s'amoncelle sur le toit de sa cahutte et emmitoufle ses cloisons est fourrure bien trop chaude et empêche bien trop la bise de mordre sa chair assez fort.

Sans doute il se rencontre encore des mendiants dociles au Suzerain Malheur, et qui sont ses serfs sans révolte et presque sans soupirs, parce qu'ils se savent les triomphants de l'Eternité qui approche et les frères de Jésus-Dieu.

Ceux là ne se mêlent jamais aux bataillons des travailleurs qui maintenant, trop justement reprochent aux chrétiens riches, d'être beaucoup plus riches que chrétiens.

Car ces mendiants sont les vrais sages qui méprisent la Justice du temps, sachant bien que « la colère des hommes n'accomplit pas la Justice de Dieu » et confiants d'ailleurs en Celui qui est toute Justice et qui a dit « Malheur aux riches ! »

Mais qui donc a jamais connu une mendiante se plaignant de trop peu souffrir ?

Et puis les mendiante sont toujours vieilles femmes toutes cassées que l'on voit branlantes et priantes, sous les portails de nos églises, près du tombeau et du Bon Dieu.

Mais qui donc a jamais connu une mendiante de vingt ans, dont le visage est admirable et où persiste encore, malgré les macérations quotidiennes, une roseur fanée de jeunesse fleurie ?

Quand les douloureux se résignent et qu'ils acceptent leur douleur Dieu les admire.

Mais que fit donc Dieu à voir cette extraordinaire mendiante de vingt ans, belle à ravir, et qui recherchait la Douleur ?....

(A continuer).

GEORGES RAMAËKERS.

---

## Mon Jardin Fleuri (1)

### Fleurs d'Éternité.

*Par un vieux soleil gris pleurant sur la nature  
Ma reine la Douleur en mon cœur a jeté  
Pour les vastes greniers de la moisson future  
Les germes sacro-saints des fleurs d'Éternité.*

*Fleurs des Vertus et des Œuvres et des Prières,  
Toutes très lentement dans mon cœur ont grandi  
Sous les bons soins de mes visites journalières  
Et la chaleur de mon soleil qui resplendit.*

*Or elles ont fleuri magnifiquement belles  
Dans la splendeur des jeunes sèves d'oraison,  
Or elles ont fleuri superbes Immortelles  
Avec leur immuable et longue floraison;*

---

(1) Volume à paraître incessamment.

*Elançant vers le ciel comme des appels d'âmes  
Vers le Christ tout là-haut, vers le doux Christ qui dort  
En gestes éplorés comme des saintes femmes  
Les pétales pieux de leurs corolles d'or.*

*O sous le voile épais des aubes dans la brume  
Sentant bon tout autour de Dame Humilité  
Mes fleurs d'espoirs impatients qu'au ciel s'allume  
L'Immortelle splendeur de l'Aube de Clarté !*

*Qu'importent les chardons des faiblesses humaines  
Et le froid de la nuit, et la chaleur du jour,  
Et les souffles des Egoïsmes et des Haines,  
Mon cœur est tout fleuri de douceur et d'Amour.*

*Amour vers le doux Christ Jésus à la potence,  
Vers le Dieu qui daigna s'abaisser jusqu'à nous,  
Amour et gratitude, amour et pénitence  
Pour le bon Rédempteur et pour le Dieu jaloux.*

*Amour aussi vers les aimés de l'Infortune,  
Vers tous les Dououreux, mes frères en Jésus,  
Qui gravissent, toujours sans joie et sans pécune  
Le Calvaire de Vie, en haillons et pieds nus.*

*O mes belles, croissez Miséricordieuses,  
Pour mes frères dolents cheminant sous la croix,  
Comme vous avez crû dans les âmes pieuses  
Des petits pauvres de Jésus, les Saints François.*

*Et quand viendra le jour de la moisson prochaine,  
Où dans le poudroïement de l'Aube sur les fleurs  
Parmi les Soleils d'or illuminant la plaine  
Le Maître apparaîtra suivi des moissonneurs,*

*Les Anges saints viendront couper vos plants superbes  
Dans l'étincellement doré de vos fruits mûrs  
Et porteront l'éclat radieux de vos gerbes  
Dans les greniers du Père en l'éternel Azur.*

EDOUARD NED.



*Pensées.*

Le Mal veut *raturer* le Bien. Il n'arrive qu'à le *souligner*.

\* \* \*

Aimer les chefs d'œuvre et ne pas croire en Dieu, clairvoyance courte. Comment ne sentez-vous pas, au fond des perfections relatives, imparfaites, la Perfection absolue ?

\* \* \*

A force de se révolter et d'escalader tous les remparts et toutes les cimes, la Liberté atteindra le Ciel et rencontrera Dieu.

Et, si elle ose continuer ses excès et s'emparer de Dieu, elle sera prise par Lui. Conquérir Dieu c'est être conquis par Dieu.

Et Dieu aura triomphé de la révolte par les conquêtes de la Liberté.

\* \* \*

Attirer les âmes à l'*âme* de l'Eglise : Charité, bonne foi, Sainteté, amour de Dieu, c'est l'essentiel des conversions.

\* \* \*

L'Art moderne manque de sérénité. Les *Primitifs* sont parfois très mélancoliques et même très-douloureux mais ils ne sont pas troublés. La sérénité est impossible en dehors de l'unité et l'unité impossible en dehors de Dieu. Quant à la sérénité de l'art païen elle n'est pas réellement sereine. Elle a l'inconscience de la vraie sérénité. C'est le sommeil du trouble.

ALBERT JOUNET.



## *La visite à Luntje. (1)*

La route droite et unie, entre ses rangées de châtaigniers, la route avec sur le sol brun des taches rousses des rayons de soleil pris aux réseaux des feuilles enlacées, la route s'allongeait flâneuse, jonchée des fleurs rose-pourpre chues lentement, comme pour une procession.

De chaque côté, des haies de buis sentant frais, enrubannaient de ceintures sombres les vergers en neige de pétales clairs.

Tout au fond des vergers se perdaient sous les vignes étalées des petites maisons : toits rouges, volets verts, des petites maisons du bon vieux temps, avec leurs cheminées fumantes dans le grand ciel pur.

Jean était passé des fois et des fois par cette route, il savait par cœur le chant du ruisseau courant dans le fossé, caché sous des touffes de plantes, et que dix pas plus loin sa voix gressirait et pleurerait de rage, à l'approche du vieux moulin, il savait aussi les beaux fruits qui pendent en grappes par dessus haie, à l'automne, mais il connaissait surtout une maison accueillante, tout au bout de la route une maison encadrée de glycines, dont la porte toujours ouverte laissait à foison pénétrer le soleil et les parfums ; et c'est vers là, qu'aujourd'hui, après des ans d'absence il retournait avec sa femme Marcelle et sa petite Mauricette.

Un soir d'hiver, après souper, la nostalgie l'avait pris, de toute cette joie simple de sa jeunesse, de tout son bonheur d'enfant, et les souvenirs, revivant à sa mémoire, il avait parlé à Marcelle de la route ombreuse et des amis d'autrefois ; surtout de la petite Hélène la gamine toujours meurtrie de quelque combat avec les vauriens du village, aux cheveux ébouriffés, aux tabliers en lambeaux courant pieds nus par les chemins.

Mauricette charmée battant l'un contre l'autre ses petites menottes potelées avait crié despotiquement qu'elle voulait jouer avec Hélène et voilà comment aux premiers rayons d'avril tous trois, par la route bordée de vergers en fleurs et de haies au sombres ceintures marchaient gaiement.

— Papa, papa, laisse moi courir en avant, je reconnaitrai

---

(1) Cette page de vie familiale fait partie d'un conte en préparation.

bien la petite fille : elle est blonde, et son tablier bleu est tout déchiré, c'est comme ça n'est-ce pas que tu as dit ?

Et la bambine repartait en sautant vers cette amie inconnue qu'elle chérissait déjà de tout son petit cœur.

Marcelle puérilement cueillait des paquerettes et les effeuillait pour voir si Jean l'aimait encore, elle paraissait dans sa robe de mousseline blanche n'être qu'une petite fille aussi, le vent faisait voler les bouclettes brunes de ses cheveux son visage était tout rosé de l'air du matin ...

— Un peu, beaucoup.... une voix toute frêle et mignarde, comme sa petite personne.

— Beaucoup, rien que beaucoup ! dit-elle toute chagrinée, oh ! les chagrins de poupées.

— Tchip, tchip, c'est comme ça, répondaient les moineaux sur les arbres, tandis que sur les fleurs pâles des orchis, s'ébattaient les papillons bleus, et que des insectes dorés, verts, bruns, rouges, marchaient en pèlerinage dans le pollen d'or du chemin.

— Papa ! papa !... Tout au bout de la route, Mauricette agitait un gros bouquet de glycines dont les fleurs court cueillies tombaient une à une, de ses mains trop petites...

— J'y suis !... Je peux entrer ?

Jean fit oui de la tête, et de suite la voix claire de l'enfant lança en joyeux appel :

— Hélène ! Hélène !

Comme Jean et Marcelle arrivaient à la barrière de bois peint, une jeune fille grave et souriante paraissait sur le perron répondant d'un chaud contralto à l'enfant toute confuse :

— Me voici ! que me veux-tu, petite ?

Mauricette n'en pouvait croire ses yeux et reculait, reculait à petits pas vers l'entrée du jardinet.

— Jean ! Hélène l'avait reconnu, immédiatement, elle courut à lui, mains tendues :

— Jean ! Jean ! Ah ! que c'est bien, ah ! que c'est bien d'être venu ! C'est ta femme, c'est ta fille ?...

— Oui, ma femme, Marcelle, et voici Mauricette, et toi, toi, comme te voilà changée tu n'es plus du tout la Luntje d'autrefois, la Luntje effrontée qui faisait des pieds de nez au garde champêtre, .... une dame, une vraie grande dame maintenant !....

— Bonjour, Marcelle, alors ! vous voulez bien n'est-ce pas que je vous embrasse Je vous aime beaucoup puisque vous êtes la femme de Jean. Et Mauricette, qu'elle est jolie, et grande !.. Viens donc m'embrasser aussi !

Mauricette roulait entre ses doigts l'ourlet de sa robe, c'était ça cette petite Hélène ! pour la première fois la désillusion la prit, elle se crut énormément malheureuse, et se mit à pleurer sur les joues d'Hélène qui l'embrassait.

— Oh ! tu pleures, qu'as-tu donc ? Légèrement la jeune fille l'enleva sur son épaule et passant la première dans l'étroit sentier, — je vais vous montrer le chemin dit-elle.

Le vestibule, toujours même, salles bleues et blanches en damier ; aux murs mêmes vues peintes de la Suisse : d'une Suisse enfantine et riante, petites montagnes bleues et roses dans le fond, chalets roses et bleus dans la vallée, petites suissesses de carnaval bleues et roses au premier plan. Les deux fauteuils d'osier, à leurs places, mais vides hélas, depuis la mort des vieux amis Et tout au fond à droite l'escalier à rampe de chêne sculpté, le délicieux escalier où Luntje faisait de superbes dînettes autrefois

Jean s'attardait à toute chose, jusqu'à la raie de soleil s'irradiant sur le pavement l'intéressait, l'émouvait...

— Entre donc Jean ! viens te reposer !

Dans le salon, Mauricette, rassénérée jouait avec un gros chien roux, Marcelle s'était étendue sur le sofa, très fatiguée de son inaccoutumée promenade, Hélène gracieuse et grave allait et venait de la table au buffet, improvisant *pour ses hôtes inattendus, un déjeuner*.

— Voilà toujours le vieux clavecin !

— Oui toujours, Jean. Tu te souviens comme mère y tenait, et qu'elle en jouait si bien.

— Oh ! oui !... Et toi, l'aimes-tu maintenant ? Autrefois tu te cachais à l'heure de la leçon, quelle vaurienne tu faisais ?

Hélène sourit malicieusement, et dans ce sourire Jean revit toute la délicieuse espièglerie de la Luntje enfant, toujours pareille sous la précoce gravité que lui avait tissée la vie.

— J'avais dix ans alors !.. Depuis douze ans tu n'es plus venu nous voir, mais tu n'es pas changé du tout, du tout. Nous avons bien souvent parlé de toi, avec Lisbeth, tu sais, ma vieille bonne qui t'aimait tant, la pauvre qu'elle sera



heureuse de te revoir, elle est si penchée, si cassée.... Mais tu lui diras n'est-ce pas, qu'elle rajeunit ça flatte les vieux ces paroles là, ils se trouvent plus alertes rien qu'à les entendre, et s'en souviennent lorsqu'ils sont seuls après....

Et maintenant, viens Marcelle, viens Mauricette, approchez-vous de la table. Voici du pain, du beurre et du fromage, c'est peu, mais puisque je ne savais pas que vous viendriez ....

Tous quatre se mirent à table, et ce fut un babillage gentil de souvenirs évoqués, entre elle et lui, d'exclamations joyeuses de Marcelle et de Mauricette, dans l'étable toute proche les chèvres bêlaient plaintivement, attendant impatiemment les grandes brassées d'herbe fraîche que leur servait chaque matin la jeune fille.

— Mais oui, mais oui, leur criait-elle de temps en temps pour les calmer, je ne vous oublie pas soyez donc patientes !

— J'irai avec toi leur donner à manger ? demanda calmement Mauricette.

— Oui, nous irons tous, n'est-ce pas Jean, n'est-ce pas Marcelle ?

— Oui ! oui ! nous irons tous.

Mauricette s'était mise à l'aise de suite, elle courait d'un bout à l'autre du vestibule, sautait en bas des marches de l'escalier, essayait les fauteuils des vieux, s'asseyait sur le seuil de la porte, en chantonnant sur un air de son invention : Luntje, Luntje chérie, je t'aime bien malgré tout !

ANNE THIERENS.

---

## *L'heure Triste.*

*La vieille pendule s'est arrêtée,  
voilà longtemps,  
sa chanson s'est tue,  
et les aiguilles frêles sont restées  
rigides, immobiles, comme les doigts  
qui montrent à jamais l'heure sonnée dernière.*

*Et depuis nul n'a songé  
à faire grincer encor*

*son vieux ressort...  
et la pendule dort.*

*Le cadran regarde au loin,  
de sa prunelle blanche  
où un vague rayon de soleil  
un rayon pâli d'automne  
met des larmes d'or, qui frissonnent.  
Il regarde.*

*Peut-être conserve-t-il encore  
des souvenirs lointains,  
du temps où ses aiguilles folles  
courageaient sur l'émail,  
pour dire toutes les heures  
celles des matins et celles des soirs ;  
peut être conserve-t-il encore,  
le souvenir des horizons pleins de soleil,  
qu'il voyait souvent,  
quand la fenêtre était ouverte,  
il y a longtemps, elle est fermée maintenant.*

*On la ferma, lorsque l'heure fut sonnée,  
l'heure douloureuse et vibrante  
qui cria douze fois son grand sanglot,  
cette heure si hautement vibrée  
que le ressort fragile  
comme un cristal débile  
s'est brisé...  
il y a longtemps, c'est passé.*

*Et depuis .. c'est le silence,  
Après le grand choc du brisement  
après le cri du cuivre cassé,  
plus rien n'a troublé le calme  
c'est le silence, profond*

*Cependant la pendule est même toujours  
elle dresse comme jadis dans un coin*

*sa longue caisse à souvenirs,  
son cadran regarde toujours  
à travers les carreaux poussiéreux,  
les forêts lointaines et les horizons bleus,  
mais l'âme est partie,  
avec le dernier tintement,  
avec le dernier rêve.*

*Et maintenant, elle n'a plus qu'un désir  
c'est de pouvoir fermer  
sur le regard de son cadran,  
une lourde paupière de bronze,  
pour ne plus rien voir  
et pour pouvoir  
enfin dormir,*

*puisque tout est passé !...*

PROSPER ROIDOT.

---

## *Sons de Cloches.*

*Et tous les sons de cloches  
La voix claire du matin  
La voix grave du soir  
Qui égrennent leurs sons de rêves  
Comme s'égrennent de leurs beaux yeux  
Les pleurs blancs des vierges mystiques.*

*Et tous les sons de cloches  
Les sons chauds du midi  
Qui battent leur envolée  
Vibrent en rythme perlé  
Et font frissonner là-bas...  
Les blancs pétales frêles  
Dans les blancs champs de lys.*

*Et tous les sons de cloches  
 Les glas figeux d'hiver  
 Qui tombent frissonnants  
 Dans les grands champs blanchis  
 Blancs comme une âme vierge  
 Et font au soir là-bas  
 Au coin des feux rougis  
 Sous les chaumes givrés  
 Les têtes de vieillards  
 Branler leurs fronts jaunis  
 Comme du vieil ivoire....*

*Et tous les sons de cloches  
 Sons graves et solennels  
 Qui chantent les blancs Noël's  
 Et font trembler là haut  
 Les vierges pâles et nimbées d'or  
 Dans leurs vitraux sanglants  
 Des chapelles gothiques  
 Pendant que les cierges blancs  
 S'allument de mille étoiles d'or  
 Et que les genoux s'usent  
 Sur les dalles sonores...*

*Et tous les sons de cloches  
 Plaintes tristes et graves  
 Vibrent la cloche de mon âme  
 Et s'envolent en rythmes d'or  
 Avec les pensers blancs  
 De mes rêves qui prient.....*

EUGÈNE HERDIES.



## Critique musicale.

**Mort de Poète** (Paroles de A. Blanc. — Musique de Henry Henge) *plait par son incontestable charme mélodique : coulant, original le chant de Henge manque malheureusement d' « Innigkeit » : généralement, il ne pénètre pas, et partant n'émotionne guère. Certains passages pourtant, tel celui-ci : « Nos pensées seraient loin des douleurs d'ici-bas, et l'ombre descendrait sur nous comme un suaire » sont vraiment beaux : dommage qu'un accompagnement non adéquat vienne diminuer l'impression ; j'aime aussi l' « Audante pianissimo » d'un geste si profondément mélancolique.*

*Henry Henge a été, je pense, mal servi par la poésie crûment matérialiste de A. Blanc : le compositeur ne pouvait exprimer ce que, lui-même, ne sentait pas ! — Et puis ! Le Poète meurt-il ainsi ? La mort du Poète de M. Blanc, me semble plutôt une vulgaire mort de Bourgeois !*

ERNST DELTENRE

**A propos de « Ste-Godelive ».** — *Les lecteurs de « la Lutte » liront au n° d'Août du « Spectateur Catholique », comme quoi, la « Ste-Godelive » d'Edgar Tinel, ne relève pas « d'une conception artistique surannée », comme certains critiques prétendent. — « Godelive » tant en sa forme, qu'en sa réalisation constitue un drame musical nouveau ; et se trouve être la base d'un théâtre nouveau : le théâtre chrétien !*

E. D.

---

## Les Livres

CHARLES BERNARD. LUCANIE. — Il est plus malaisé qu'on ne se l'imagine de dire la nuit lunaire.

La nuit ouvre un immense aperçu sur l'Infini — qu'il nous faut nous borner à admirer et craindre, que même l'imagination — outil très puissant des poètes — ne peut atteindre fût-ce dans une minime partie, puisque le Fini et l'Infini sont incommensurables.

Et la lune ajoute à cet infini le mystère de ses demi-nuances et de ses lignes molles, la blancheur ouatée de sa lumière assourdie, le gris blanchâtre et laiteux du ciel et le gris vaguement teinté de vert de ses nuages.

CHARLES BERNARD me semble s'être en ceci distingué. Rarement, plutôt jamais, je n'ai eu telle impression lunaire que dans ce rêve de nuit qui se fait chair et se livre aux bras et aux lèvres de l'homme « lassé des femmes grasses et blondes » Bravo donc ! Mais comme tout applaudissement veut sa restriction, me sera-t-il

permis de critiquer souvent les vers de ce petit drame. Sans doute l'alexandrin y est harmonieux, doux et *lunaire* en quelque sorte, mais les vers aux rythmes croisés n'y paraissent anguleux, massifs et raides.

Et enfin ferai-je ici remarquer combien moins l'Idéal païen inspire le Poète que l'Idéal chrétien ?

Au lieu d'une possession charnelle, somme toute, bien que de rêve, que la lune et la nuit — si virginales pourtant — évoquent en l'imagination du poète païen ; le Rêve du chrétien l'élançera dans l'infini lunaire, devinera l'éblouissement gigantesque de l'Au-delà, et parviendra, par un élan supra-humain, jusqu'au Tout-amour.

EDGAR RICHARDE.

\* \* \*

FRANZ NÈVE. LOUVAIN PITTORESQUE. XX promenades à Louvain-Tervueren et leurs environs. (Louv. Ch. Pecters, édit.)

De Louvain l'estudiantine et la monastique à la fois, de Louvain la très pittoresque par ses clochers nombreux et son hôtel-de-ville, dernier joyau médiéval, jusqu'aux drèves majestueuses de Tervueren, M. l'abbé FRANZ NÈVE connaît tous les chemins. Par ces derniers jours bleus accordés par l'Automne, allons nous en donc avec lui, — j'entends vous dire avec son livre — car il est un guide excellent et soncieux artiste on ses jugements esthétiques, sur les monuments de ce Louvain des ducs, de ce Louvain passé, mais dont il sait si bien l'histoire et qu'il nous remémore en une langue attentive à la forme et vivante aussi de l'amour qui bat en lui pour sa ville bien aimée.

\* \* \*

JACQUES NERVAT ET MARIE CAUSSÉ. CANTIQUES DU CANTIQUE. (Bibliothèque de « l'EFFORT » Toulouse).

« C'est pendant de longues fiançailles que ces vers ont jailli de deux âmes qui se sont penchées l'une vers l'autre, pour se pénétrer. »

Où ! l'enviable et pur et noble et vaste amour, de deux âmes de vrais Poètes, et, à la fois, de vrais chrétiens !

Sitôt qu'on les entend ces fiancés pieux, on les aime pour la sincérité émue de leur Art, pour l'harmonieuse chanson de leurs Cantiques, mais plus encore pour nous avoir communiqué, par ce beau livre, un peu de leur rare bonheur qui fut de s'entr'aimer quand tous les deux l'on souffre, et rêver dans l'œil à la Maison riense où l'on serait heureux, toujours, dans l'Avenir, en attendant le jour de l'envol jusqu'à Dieu.

LUI :

*Il faut nous bien aimer, ô ! ma si franche amie  
loin du mensonge des décors et des parures  
aimons-nous bien et nous serons joyeux et sûrs  
comme les matelots d'une même patrie.*

ELLE :

*Je sais là-bas, une petite église blanche,  
je voudrais un matin y prier avec toi,  
le soleil brillerait et ce serait dimanche  
et dans le bénitier se baiseraient nos doigts.  
Sous tes regards qui caresseraient mon visage  
devant l'hôtel paré — où les roses nouvelles  
sont comme des baisers pour les divines lèvres,  
j'offrirais notre amour à Dieu, pour qu'il me fasse*

*bonne comme ton cœur se plut à me rêver,  
la compagne, l'amie et la sœur du poète,  
et qu'il mette en mes yeux une lueur discrète  
qui soit comme une douce lampe à ton foyer.*

La ferveur de leur amour a fait la beauté de leur œuvre plus grande, car la ferveur de leur Foi catholique avait grandi en eux, en le purifiant, l'Amour.

G. RAMAËKERS.

---

## Çà et Là.

### Autour du Congrès de Gand.

Le R. P. DELATRE — un jésuite qui n'assista pas à ce Congrès — vient de publier contre ce Congrès un libelle de cent vingt pages.

Du R. P. DELATRE envers EDMOND PICARD — qui est socialiste, mais n'en reste pas moins, pour cela, l'auteur de ces beaux livres : *Imogine* et *Vie simple* — les inconvenances et les déloyautés furent révoltantes.

Récemment encore M. EDMOND DE BRUIN rappelait aux lecteurs du *Spectateur Catholique* que cet indécent jésuite s'oublia jusqu'à ridiculiser d'une cédille le nom de M. PICARD.

D'aussi belge façon toujours, le R. P. s'évertue maintenant à ridiculiser des écrivains catholiques de la valeur de POL DEMADE, HENRY CARTON, FIRMIN VAN DEN BOSCH et M. l'abbé FÉLIX KLEIN, prêtre admirable dont s'honore l'Institut catholique de Paris.

Semblable attitude de la part d'un jésuite ne nous étonne pas.

Il est de tradition dans la Compagnie, — où l'on admire tant CICÉRON — de dénigrer ainsi tous les écrivains chrétiens, à commencer par les Pères de l'Eglise.

Si le R. P. DELATRE m'avait fait l'inconscient honneur, en se moquant de moi de me mêler à tous les autres orateurs du Congrès, je me serais bien gardé d'entretenir les lecteurs de *La Lutte* de ces bourdonnements de colère d'un frelon autour de la ruche.

Mais il m'oblige à protester contre ses louanges.

« Ici (écrit-il à la page 118 de son libelle) j'adresse mes justes félicitations à M. RAMAËKERS, qui s'est montré fort supérieur à M. KLEIN dans la question de l'idéal littéraire. »

Or ce qui me vaut les félicitations du P. DELATRE c'est d'avoir dit au Congrès : « *Il faut montrer qu'outre les beautés de la forme il y a aussi les beautés du fond.* »

Et bien qu'elles m'aient fait subir les félicitations du R. P. DELATRE je ne regrette nullement ces paroles. Mais plutôt je m'amuse à contempler l'excellent jésuite blâmer d'autre part M. l'abbé KLEIN qui, lui aussi pourtant, énonça et fit voter par le congrès ce vœu (dont ne parle pas le R. P.) « *Il est à souhaiter que, sans s'interdire toute virtuosité, les écrivains catholiques se préoccupent de faire servir leurs œuvres à la glorification de leurs croyances.* »

Or ça ! mon Révérend, que faisait donc M. l'abbé KLEIN et le Congrès avec lui, en exprimant un tel vœu ? sinon reconnaître, parmi les conclusions même de ses débats : « *qu'outre les beautés de la forme il y a aussi les beautés du fond.* » ?

Dès lors comment ai-je pu me montrer « supérieur » (sic.) à M. l'abbé KLEIN dans cette question de l'idéalité littéraire où je fus en tous points d'accord, — non

seulement comme vous vous plaisez à le prétendre : avec le Père BROEKART (!) tous les hommes de génie et vous — mais aussi avec M. l'abbé Félix KLEIN et la majorité des membres du Congrès ?

G. RAMAËKERS.

### Glane du mois.

L'Art chrétien est à la fois une théologie et un culte.

Qu'est-ce que la Vie de Jésus-Christ par le B. Auge de Fiesole, sinon le plus magnifique traité de l'Incarnation qui ait été composé.

*L'Art est une véritable révélation du ciel.*

Il fait apparaître en Dieu des choses trop profondes pour que la parole puisse les exprimer.

L'Art est né à Bethléem, il semble presque toucher à la Grâce.

LE PÈRE FABER

C'est avec une douleur sincère que nous voyons des écrivains catholiques mépriser tous les jours le temps où nous vivons et lui préférer ouvertement, soit les périodes les plus ingrates du Moyen-Age, soit le siècle de Louis XIV...

Ne pas aimer son siècle est un sentiment antichrétien.

LÉON GAUTIER.

Je ne puis pardonner à Descartes : il aurait bien voulu dans toute sa philosophie, pouvoir se passer de Dieu ! Mais il n'a pu s'empêcher de lui faire donner une chiquenaude pour mettre le monde en mouvement. Après cela il n'a plus que faire de Dieu. »

BLAISE PASCAL.

Le Poète ne doit avoir pour modèle que la nature ; qu'un guide : la Vérité.

Il ne doit pas écrire avec ce qui a été écrit, mais avec son âme et avec son cœur.

VICTOR HUGO.

Si votre cœur était droit, toute créature serait pour vous un miroir de vie et un livre de sainte doctrine.

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

Dieu a communiqué aussi aux créatures par son Fils l'être surnaturel, lorsqu'il a gravé le caractère de son image dans l'homme, qu'il a élevé jusqu'à sa ressemblance car toutes les créatures étant renfermées dans l'homme, partagent avec lui cet honneur. C'est pourquoi Jésus-Christ dit que lorsqu'il sera élevé de terre, il attirera toutes choses à Lui. De sorte que Dieu le Père a revêtu de la gloire toutes les créatures dans le Mystère de l'Incarnation et de la Résurrection de son Fils.

ST-JEAN DE LA CROIX.

### De l'expérience des experts.

Cette extraordinaire « *Chute des Anges* » devant qui s'esclaffent tous les philistins mais qu'admirent tous les artistes, dans leurs visites aux gothiques du Musée de Bruxelles, fut déclaré par de doctes experts œuvre du peintre : IÉNONIMUS BOSCH. Or voici qu'un œil moins expert découvrit naguère, en un coin du tableau même, la



signature de l'autour vrai de ce chef d'œuvre par l'imagination fervente, et la foi naïve ! Il lut : P. BREUGHEL.

La découverte qui forge à reconnaître ainsi au plus ancien des BREUGHEL la paternité de ce tableau célèbre, où se justifie si bien son surnom de « *Drué* », nous apporte en outre — ne trouvez-vous pas ? — une preuve édifiante de l'expérience des experts.

### Léon XIII, Pape-artiste.

Le vieillard qui maintenant gouverne au nom de Jésus-Christ l'Eglise Universelle, et la dirige avec autant de sagesse, sur le terrain social que sur le terrain dogmatique, estime, lui aussi, comme son prédécesseur illustre : LÉON X, qu'un Pape ne se diminue, mais tout au contraire se grandit à cultiver lui-même les lettres et les arts.

Et nous, Poètes-catholiques nous avons lu — avec quelle joie ! — le beau poème, récemment, sur *l'Art de longévité* par le Poète LÉON XIII

L'annonce à présent nous réjouit, de la fin des restaurations des *Pinurricchio* des appartements Borgia au Vatican ; ces peintures étaient restées trop longtemps négligées. Et c'est encore à l'initiative du Pape Léon qu'est due cette restauration bien comprise.

Dans l'interdiction, enfin, faite par Léon XIII de profaner les églises de Dieu par la musique trop souvent miaulante des instruments à cordes, nous retrouvons toujours le Pape-artiste.

### M. Cicéron.

Pour nous être insurgés jadis au collège contre les admirations obligatoires et panurgiennes de nos professeurs à l'égard du « grand orateur romain », des sourires d'ironique pitié nous accueillirent alors. A ces ironiques souriers nous dédions donc aujourd'hui les jugements portés, sur le pérorateur en question, par deux des plus vastes penseurs de France, l'un du XVII<sup>e</sup>, l'autre du XIX<sup>e</sup> siècle :

« *Toutes les fausses beautés que nous blâmons chez Cicéron ont des admirateurs en grand nombre.* » BLAISE PASCAL

« *L'homme médiocre admire Cicéron.* » ERNEST HELLO.

— Souriez de pitié, chers maîtres ! VICTOR CHARBONNEL.



## Les Revues.

**L'ERMITAGE** d'Octobre: De notre collaborateur GEORGES LE CARDONNEL, un conte: « *du désir, de la douleur et de la Foi.* » — d'HENRY BORDAUX, — encore un écrivain catholique français, jeune et de beau talent, — « *L'Amoureux des cloches.* »

**LE MERCURE DE FRANCE** donne la première partie du drame multitudinaire *les Aubes* d'EMILE VERHAEREN où s'entreheurtent les passions sociales, revendications justes ou outrancières d'en bas contre les égoïsmes d'en haut, remous d'humanité contemporaine d'un intérêt très vif et d'un effet scénique qui se prévoit très grand.

**LA REVUE**: Des vers du poète catholique, et donc mort oublié, MICHEL MANARD « qui mourut, dit CHARLES BUET, à la fleur de son âge, dans la paix d'une retraite volontaire, sous les arceaux du cloître d'Osma, en Espagne, où il venait chercher l'unique bonheur. » Dans sa *Chronique sociale* M. TH. GRASSET a bien fait de remémorer la parole favorite de LÉON XIII: « *Ma réforme sociale à moi, c'est le Tiers-Ordre franciscain.* »

**LE MAGASIN LITTÉRAIRE**: Vers de FRANZ ANSEL et RAMAKERS, proses de PAUL MUSSCHER, EDGAR RICHAUME et JEAN MANAYRE.

**DURENDAL**: *La mort de Désiré Sevestre* par MAURICE GRIVEAU. *La prière des amants* par FRANZ ANSEL.

**L'ESSOR** est un récent journal littéraire dont les bureaux sont à Paris, 19, Boulevard Morland, et qui paraît hebdomadairement sous la direction d'EUGÈNE AZÉMAR dont nous avons beaucoup aimé la fière attitude dans son *Acte de Foi*, au 1<sup>er</sup> n<sup>o</sup>, mais regrettant que cette Foi soit matérialiste et sans ailes vers l'Au delà.

**LA PROVINCE NOUVELLE**: Monographie du poète JOSEPH DECLAREUIL par JOSEPH SAVARY et des parallèles où nous est enseigné comment JANE DE LA VAUDÈRE plagia: Guy de Maupassant et M. PAUL MAHALIN (pas si mahalin que ça, n'est-ce pas Willy?) Honoré de Balzac (!).

M. JEAN DE BONNEFON, — que notre collaborateur POL DEMADE convainquit du plagiat des textes de Barbey d'Aureville, dans *l'Univers*, récemment, — peut se consoler en famille.

**LA RÉSURRECTION**: Suite de la *Réfutation* par ALBERT JUNET, du livre de STRADA: Jésus et l'ère de la Science. (St-RAPHAËL-VAR (France), 3 Francs l'an).

**LA NERVIE** va reparaître à Braine-le-Comte sous la direction d'EMILE LECONTE. Tous nos souhaits!

---

LE NUMÉRO DE NOVEMBRE DE « *LA LUTTE* » sera consacré à EUGÈNE DEMOLDER.

LE NUMÉRO DE DÉCEMBRE DE « *LA LUTTE* » célébrera la NOËL et SON NUMÉRO DE JANVIER « *LES POÈTES FRANCISCAINS* ».

**LIVRES** DÉJA PARUS DANS LA COLLECTION  
DE « LA LUTTE » :

**Georges Ramaekers** *La Nuit Rédemptrice* (avec dessins)  
1 fr. 50.

*L'Hymnaine du Printemps* (poèmes)  
2 francs.

**Léon Souguenet** *Le Roman d'un pauvre jeune homme*  
2 francs.

**Paul Crokaert** *Amour et florins* (comédie) 1 franc.

**Edouard Ned** *Mon jardin fleuri* (poèmes) 2 francs.

---

**L'ERMITAGE** revue d'Art et de littérature  
8, rue Juliette Lamber *Paris*. — Directeur *Edouard Ducôté*.

---

**LA REVUE** revue *catholique* d'Art et de Sociologie —  
Directeur *J. de Piessac*. — 188, rue de Grenelle, *Paris*.

---

**LA TRÈVE-DIEU** revue *catholique* de littérature.  
Directeur *Yves Berthou*, 2 rue Montesquieu, *Au Havre*.

---

**LA LUTTE** de *Novembre* parlera du prosateur :  
**EUGÈNE DEMOLDER**

et contiendra un supplément illustré : *le portrait d'Eugène  
Demolder* par *Etienne Morannes*.

**LA LUTTE** de *Décembre* célébrera *la fête de Noël*.

**LA LUTTE** de *Janvier* sera consacrée aux :  
**POÈTES FRANCISCAINS :**

St - François d'Assise — St - Bonaventure — Giacomino de  
Vérone — le B. Jacopone de Todi.

Cinquante Centimes  
le Numéro

Troisième Année  
Numéro 8

# la Lvtte

REVUE CATHOLIQUE  
D'ART

“ l'Art pour Dieu ! „

SOMMAIRE DU N° DE NOVEMBRE 1897

- Edouard Ned** : *Les Abeilles.*  
**Pol Demade** : *La Colère des Douze.*  
**Edouard Ducôté** : *Vieire !*  
**Paul Mussche** : *Le Meeting.*

## EUGÈNE DEMOLDER

JUGÉ PAR

“ **La Lvtte** „ — **Henry de Régnier.** — **Max Elskamp.**

- Louis Delattre** : *Conte pour Eugène Demolder.*  
**Prosper Roidot** : “ *Aubes et Crépuscules* „  
*Soir d'aimer.*  
**Georges Ramaekers** : *Ste-Marie la lamentable.*  
*IV. Le tentateur. — V. La coupe. — VI. Le*  
*martyre. — VII. Le possédé.*  
**Paul Mussche et Georges Oudinot** : *Les Livres.*  
**Uijlenspiegel** : *Çà et là. — Les Revues.*

SUPPLÉMENT HORS TEXTE :

Portrait d'EUGÈNE DEMOLDER  
par Etienne Morannes.

**Bruxelles**  
114, Rue Franklin, 114.

# la Lvtte

REVUE CATHOLIQUE D'ART

114, Rue Franklin, à BRUXELLES.

ABONNEMENT : Un An 5 Frs ETRANGER 6 Frs. (1)

COMITÉ PATRONAL :

MM. VALÈRE MABILLE — LÉON SOMZÉE — AMÉDÉE DE BRESOUT.

*Directeur* : GEORGES RAMAËKERS.

114, Rue Franklin 114.

*Secrétaire de rédaction* : EDOUARD NED.

34, Rue du Conseil, 34,

BRUXELLES.

Rédaction de LA LVTTE :

ERNST DELTENRE — CHARLES LEMBOURG — PAUL  
MUSSCHE — EDOUARD NED — JOHAN NILIS — ERNEST  
L'ÉRIER — GEORGES RAMAËKERS — EDGAR RICHAUME —  
GEORGES VIRRÈS

Principaux collaborateurs :

Franz Ansel — Thomas Braun — Paul Crokaert — Edmond  
De Bruijn — Mgr de Harlez — Louise et Louis Delattre  
— Willem Delsaux — Pol Demade — Eugène Demolder  
— Henri de Régulier — Max Elskamp — Henry Ghéon  
— Eugène Herdies — Joris - Karl Huysmans — Albert  
Jouret — Georges Le Cardonnel — Alfred Lemaire —  
Camille Lemonnier — Georges Marlow — Charles Morice  
— Marie et Jacques Nervat — Georges Oudinot —  
Victor Remouchamps — Georges Rodenbach — Prosper  
Roidot — Blanche Rousseau — Léon Ryx — Laurent  
Savigny — Camille Schultz — Joseph Soudan — Léon  
Souguenet — Anne Thierens — L'abbé Armand Thiéry  
— Firmin Vanden Bosch — Emile Verhaeren — Francis  
Vielé-Griffin.

« LA LVTTE » a publié la monographie :

de MAX ELSKAMP (avec *portrait* hors texte) en Août 1895.  
de POL DEMADE (avec *portrait* gros texte) en Janvier 1896.  
de EUGÉNIO DE CASTRO (par *Georges Oudinot*) en Février 1897.  
de HENRY BATAILLE (par *Edgar Richaume*) en Avril 1897.  
de BLANC ST-BONNET (par *Georges Ramackers*) en Juin 1897.  
de HENRY GHÉON (par *Edgar Richaume*) en Juillet 1897.  
de EUGÈNE DEMOLDER (avec *portrait* hors texte) en Nov. 1897

(1) Les abonnements partent de chaque mois et se font pour un an.

---

*Les Abeilles.*

---

*La ruche est belle de soleil  
Et les bourdonnantes abeilles  
Volent dans le matin vermeil  
Sur les fleurs roses en corbeilles ;  
La ruche est belle de clarté  
Et belle aussi la chanson douce  
Qu'elles disent aux fleurs d'été  
Qui se cachent parmi la mousse :*

« *O fleurs claires, petites fleurs,  
Fleurs des prés ou fleurs de bruyère,  
Que nous aimons vos âmes sœurs,  
Vos douces âmes de lumière,  
Vos belles âmes de couleurs !* »

« *O que nous aimons vos pétales  
Eblouissants, blancs ou rosés  
Qui vêtent vos corps de vestales  
Et pour les soleils fiancés  
Vous font des robes nuptiales. »*

« *Et vos étamines d'or roux  
Qui s'attache à nos pattes frêles  
En reflets d'ors autour de nous  
Sur notre corps et sur nos ailes  
Ours volés aux Soleils jaloux. »*

- « *Et qu'aussi nous aimons vos cœurs  
Où nous puisons les doux dictames  
Pour nos ineffables douceurs,  
Les doux dictames de vos âmes  
Petites fleurs, petites sœurs. »*
- « *Oh, chantons toutes les merveilles  
Que créa le Dieu de bonté,  
Vous les fleurs et nous les abeilles  
Chantons les Soirs lourds de clarté  
Et les Aubes toutes vermeilles. »*
- « *Loué sois-tu, Père Eternel,  
Source intégrale de la Vie,  
Loué sois-tu pour ton beau ciel  
Et son soleil qui vivifie,  
Loué sois-tu par notre miel.*
- « *Par nous aussi les fleurs naissantes  
Loué sois-tu par nos senteurs,  
Par nos robes éblouissantes  
Loué sois-tu par nos couleurs,  
Pour tes bontés toute-puissantes. »*
- « *Loué sois-tu par notre miel  
Qui rend doux et qui détruit l'ire  
Au cœur de l'homme tout de fiel,  
Loué sois-tu par notre cire  
Qui brûle devant ton autel. »*
- « *Loué sois-tu sans fin ni trêve  
Par tous les êtres, en tous lieux  
Jusque sur la lointaine grève  
Où finit le monde brumeux  
Là-bas, où commence le Réve. »*

*La ruche est belle de clarté  
Et belle aussi la chanson douce  
Que redisent aux fleurs d'été  
Les abeilles parmi la mousse.*

EDOUARD NED.

---

## *La colère des Douze.* <sup>(1)</sup>

---

C'est la nuit.

La cathédrale constitue, à la cité bruyante, une plage d'ombre et de silence, d'où le flot de la vie s'est retiré loin, loin.....

Il semble que ce soit l'heure de la marée basse des âmes. La prière elle-même, ce murmure de la foule catholique pareil à la plainte des vagues, s'est tue.

Les abords du lieu saint sont plus silencieux et plus solitaires qu'une grève le long de l'océan par les tranquilles minuits.

Pas un être vivant. Si, un ; à supposer qu'on puisse appeler de ce vocable l'épave misérable abandonnée là, aux pieds granitiques du sanctuaire... Ce débris appartenait tout à l'heure à cette arche au nom magnifique : un prêtre. La tempête des passions humaines l'a surpris, a ravagé sa blanche voilure, l'a dématé, l'a fracassé. Les grandes eaux amères du péché ont roulé dans leurs ondes cette créature d'élite et voilà tout ce qui demeure : un misérable en qui survit, à la place de l'ancienne beauté, le seul orgueil.

Aux yeux des hommes, cet ecclésiastique hésitant devant le haut portail de la cathédrale c'est toujours, même après la faute, le crime peut-être : M. l'abbé Stéphane Malombre, premier vicaire — au regard de Celui-qui-scrute-les-cœurs, c'est le pécheur digne de haine éternelle.

---

(1) D'un volume en préparation : *Les Dires inquiets.*



L'hésitation du prêtre ne dure pas. La porte aux vieilles ferrures bardée de fer, hérissée de clous s'entr'ouvre obéissante quand même à ses mains pécheresses qui tiennent, de droit divin, les clefs du Ciel lui-même. Pourtant Malombre s'arrête dès le seuil....

Les choucas, ces mouettes d'église, qui rasant du bout de leurs ailes le sommet des hautes tours et la pierre des contreforts, poussent, autour des cloches muettes, là haut, de petits cris tristes et, d'en bas, ces bruits lointains d'oiseaux nocturnes donnent l'impression de gémissements étouffés.

Par la porte béante, dans l'ombre, la cathédrale épanche la senteur de son atmosphère ecclésiale, mélange d'encens évaporé, de cire fondu et de respiration humaine.

Le visiteur lamentable parcourt d'un regard la grande plage de silence qui s'étend devant lui et ses yeux se fixent inquiets sur la lampe qui brûle devant le tabernacle clos, tels les feux rouges d'un phare à la côte....

Si la contemplation d'un tel spectacle, à une telle heure, est troublant pour l'âme d'un mortel ordinaire, quelle impression doit éprouver devant lui un prêtre dans l'état d'âme de celui-ci.

L'abbé Malombre referme la lourde porte, avance de quelques pas et puis s'arrête, recule, et va s'adosser la tête relevée, l'œil fixe, bien en face, contre le dernier pilier de gauche de la nef. Personne, en ce monde, ne peut élever une voix accusatrice contre ce prêtre qui a péché sans témoin et qui a gardé, malgré sa faute, semble-t-il, le tranquille regard du juste. C'est affaire entre l'âme du pécheur et Dieu seulement. M. le premier vicaire songe sans doute à cela dans l'attitude orgueilleuse qu'il a prise. Il est au dessus de toute accusation, hors des lois ecclésiastiques elles-mêmes. Le droit canon, sa Règle, sa Loi, lui apparaissent comme des institutions vaines, désuètes.

Il a Dieu, oui — songe ce prêtre qui a la foi, — il a Dieu, mais très haut, très loin, et très tard. ...

Pourtant, malgré tout son orgueil, il s'estime diminué, amoindri, déchû.

La chaire de vérité s'érige devant ses yeux, il devra y monter dimanche et un texte, inscrit par lui, le matin même, sur la page blanche, disposé pour le sermon futur, flambe tout à coup éclairant de sa lumière le chaos ténébreux de sa pensée :

*Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech.*

Là-bas, entre deux stations du chemin de la croix, s'élève son confessionnal. Il était juge hier et ce matin même, — maintenant il est l'accusé, le coupable.

Coupable ! Il se redresse contre son pilier. Coupable ! Il ne veut pas et il s'avance d'un pas ferme, la tête bien droite, au milieu de la grande nef, entre les chaises rangées.

La cathédrale baigne tout entière dans la nuit. Dalles, voûtes, murs, piliers se confondent avec la ténèbre. Les grandes verrières, aux feux éteints sous la cendre du soir, tamisent l'avare lumière de quelques très lointaines étoiles, à peine une ombre un peu moins opaque que celle des murailles. Seule la lampe qui brûle devant la chapelle du Saint Sacrement jette ses lueurs changeantes, fait reluire un cuivre, apparaît un marbre, vaciller le profil agrandi d'une bannière.

M. l'abbé Stéphane Malombre s'arrête, debout devant la grille ouverte qui clot la chapelle.

A genoux, à genoux ! clament le Tabernacle, les Saints, les Tombeaux, la Chaire, le Confessionnal, le Baptistère, l'Autel et jusqu'aux pierres... mais le prêtre semble ne pas entendre.

Après la faute, comme avant, *il présume de la miséricorde divine*, il aggrave son péché d'un crime contre l'Esprit Saint, il est venu braver Dieu jusqu'en Sa Maison.

Un bruit éclatant mais sec, tel celui que ferait un peloton de soldats mettant bas les armes au commandement, coupe sinistrement le lourd silence de la cathédrale.

Malombre troublé court, se plante au milieu du transept et, tournant le dos au maître autel, regarde fixement dans la direction du porche au travers de l'ombre.....

Ce doit être, pense-t-il, une erreur de ses sens exaspérés par cette nuit de trouble... Il retient son souffle pour entendre plus distinctement les bruits. Il n'entend plus rien... et il raffermi son âme. Il s'apprête à revenir à la place qu'il occupait avant l'alerte, lorsqu'il aperçoit soudain, au pied du premier pilier, à sa droite, se profilant gigantesque dans la nef et se mouvant selon les caprices de la veilleuse sacrée, un bras qui tient ses clefs.

L'abbé se passe la main devant le front comme pour écarter un fantôme, une vaine pensée, puis il fait un pas, il s'approche et un cri s'étrangle dans sa gorge...

Ce n'est pas une chimère ce bras dont il a vu l'ombre vaciller, c'est une réalité.

Ils sont douze, dans la grande nef, tous réels, vivants, formidables, et chacun de ces douze s'agite à sa place, au pied de sa colonne. Et l'abbé semble un petit enfant vis à vis de ces douze plébéiens de haute stature, aux larges épaules, aux torses puissants, plantés là sur leurs pieds comme des chênes en la terre.

Les douze parlent et s'agitent, non comme des hommes, mais comme des demi-dieux ; leurs paroles, à peine compréhensibles à l'ordinaire entendement humain, et en tout cas intraduisibles en nos langues énervées, ont la sérénité puissante du verbe évangélique ; leurs regards et leurs gestes, telles des nuées par les soirs orageux, font pleuvoir la foudre et la lumière.

Malombre, réunissant en un suprême effort tout ce qui lui reste d'énergie morale et physique, tente de s'arracher à ce qu'il entend et à ce qu'il voit.

Dérisoire tentative ! Les douze s'avancent, se resserrent, et l'entourent d'un cercle infranchissable.

Le prêtre promène son regard épouventé autour de soi et tout à coup les reconnaît, ces Douze.

Ce porte clefs barbu, au visage raviné par les larmes... c'est Pierre.

Cet adolescent imberbe, qui tient en ses mains le calice empoisonné d'où la mort s'échappe sous la figure d'un rayon, c'est Jean de l'apocalypse.

L'homme appuyé sur cette croix penchée, c'est André.

Ce porte glaive, c'est Jacques.

Devant cette croix triomphale, voilà Philippe.

À côté de cette lance affilée, voici Mathieu.

Et voici encore, avec des épées, des massues, des haches, une scie, Barthélemy, Jude, Simon, Thomas, Mathias, Barnabé.

Les Douze apôtres !

Et ils sont violents, ils dénoncent, ils accusent, ils condamnent, chacun à son tour et rien n'est épouvantable comme la colère sans cesse grandissante de ces douze justiciers

Malombre résiste d'abord. Il a le front large et plat des tenaces et des orgueilleux. Il s'entête dans sa bravade infernale, il fixe son premier accusateur dans les yeux. Mais la foudre continue de gronder si terriblement au-dessus de sa tête que l'airain de sa volonté finit par se fêler et se fendre.

Au sixième colloque, le prêtre est en aveux très humbles et le réquisitoire du dernier des douze, Barnabé, tombe sur un homme aplati sur les dalles et qui, de son front humilié, frappe la pierre du pavé comme le marteau bat l'enclume. Aussitôt le cercle s'élargit et l'abbé peut enfin s'échapper. Il fuit. La nuit a tout enseveli, dans ses ombres et son silence, à jamais.

×

Le mois qui suivit cette nuitée mystérieuse, après la « grande récollection » méditation de piété qui se faisait

depuis un temps immémorial quatre fois l'an, dans la demeure décanale, tous les vicaires présents, M. le Doyen de la cathédrale, communiqua à ces MM. « une lettre plus que curieuse ». C'était une réclamation émanant d'une des plus nobles et des plus anciennes familles de la paroisse et portant sur un objet véritablement extraordinaire.

M. le comte Philippe d'Hauterose de Cimièrè protestait véhémentement contre le déplacement opéré le mois d'avant, à ce que portait la lettre, de la statue de Saint Philippe apôtre, don de sa famille. Cette statue, qui occupait précédemment le piédestal du sixième pilier de gauche (du côté de l'épître), avait été déplacée, écrivait-il, et occupait actuellement le piédestal du sixième pilier de droite (du côté de l'évangile). Cette translation, disait la lettre, avait amené une discordance fâcheuse, comme chacun pouvait s'en assurer *de visu*, puisque la statue et le piédestal, portant chacun les armes de Hauterose de Cimièrè, avaient été disjoints l'une de l'autre, la statue de Saint Barthélemy occupant aujourd'hui la place accordé depuis plus d'un siècle à la statue de St Philippe, ce dont on pouvait se convaincre en parcourant attentivement l'Inventaire historique de la cathédrale et même les simples Guides des Touristes.

— Je ne comprends rien à cette affaire, conclut le révérend doyen, les statues des Douze apôtres n'ont subi aucune restauration en ces dix dernières années et aucune n'a jamais été déplacée. Et pourtant je me suis assuré hier de la justesse des réclamations de M. d'Hauterose ; la statue de St-Philippe aux armes de sa famille n'occupe plus son ancienne place.

— La statue de Saint Jude présente une singularité analogue, remarqua un des ecclésiastiques présents. Son piédestal porte la scie qui marque depuis toujours, dans la symbolique, l'apôtre Saint Simon.

— Il se serait donc produit des déplacements de ces

gigantesques statues d'apôtre, à notre insu à tous, prononça M. le Doyen, ce serait assez étrange.

— En tout cas, objecta l'ecclésiastique qui venait de prendre la parole et qui passait pour très entendu en ces matières, il est un fait incontestable. C'est que les déplacements qu'on nous signale et dont nous n'avions pas connaissance se sont opérés *selon l'ordre liturgique*. Saint Philippe et Saint Jude occupent la place qui leur revient de droit de par la tradition.

— C'est à croire, fit en souriant un tout jeune vicaire, qu'il y a eu entre les Douze apôtres, l'une de ces nuits, un échange de vues, et que des questions de préséance, pendantes depuis des siècles, ont enfin été réglées à l'amiable.

Tout le monde sourit, tandis que, la tête à moitié dissimulée dans l'ombre que faisait une tenture, M. l'abbé Stéphane Malombre, lequel n'avait pas desserré les dents pendant cet entretien, pâlisait de la pâleur des morts.

Il demeurait donc, de l'épouvantable nuit, une attestation évidente.

×

Malombre repentant est mort saintement, sous le pseudonyme religieux de Frère Philippe, à la Grande Chartreuse.

POL DEMADE.

22 Octobre 1897.

*(Reproduction interdite)*

---

*Vivre.*

*Vivre ! se sentir vivre !  
ah ; jamais nous n'en saurons dire  
la toute puissante douceur.*

Vivre sans le sentir, c'est la mort avant l'heure,  
 et jusques à présent nous ne vivions pas.  
 Ecouter les voix de la terre  
 qui parlent par l'oiseau, par les vents, par les vagues.  
 par la feuille ou le fruit qui s'arrachent de l'arbre ;  
 écouter la rumeur diverse  
 de tous les bruits mêlés en un même concert,  
 écouter le silence même.  
 Aller, et gonfler nos poitrines  
 de mille effluves salutaires,  
 goûter l'âpre senteur de la brise marine  
 défailir au parfum léger des mimosas  
 et se griser de l'arôme sans nom  
 formé par les œillets et les citrons,  
 par les roses grim pant aux balcons des villas  
 et par les violettes semées  
 au pied tordu des oliviers.  
 Voir : porter ses yeux comme des miroirs  
 où la féerie du monde se déroule ;  
 assister aux matins, aux midis et aux soirs,  
 à la pompe des nuits, à la fête des jours ;  
 regarder un rayon, un insecte, une source,  
 une ombre, un nuage ; tout voir.  
 Fondre son être entier dans la nature.  
 frissonner du même frisson,  
 être mieux qu'un passant dans les choses qui sont,  
 jouer son rôle admirable et obscur  
 sur une scène harmonieuse,  
 acteur à la fois et témoin.  
 Ah, vivre ce n'est rien,  
 mais sentir que l'on vit et vivre, ô vie heureuse !

(Renaissance)

ED Ducôté.

## *Le meeting.*

à J. K. HUYSMANS.

En province, soirée triste de novembre. Le ciel roule des nuages sales, la pluie tombe glaciale et fine dans les rues presque désertes de la petite ville

André Crespel remontait seul la chaussée menant au faubourg, salué au passage par des messieurs notables auxquels

il répondait d'un air distrait. Il avait quitté tantôt le cercle de famille qui, par habitude, le dimanche, s'attardait autour d'une table bien servie et franchement c'était bon d'être dehors, même par ce mauvais temps. Le soir tombait et les ombres, comme un vol d'oiseaux noirs, descendaient des cieux. André pressa la marche, dépassa la voie ferrée et bientôt arriva à un estaminet de faubourg.

Dans une salle de danse, adjacente, avait lieu ce soir là un grand meeting contradictoire. Une grève de métallurgistes inquiétait la ville depuis des mois et les affamés faiblissant devant une concession faite par la direction, un orateur socialiste de la capitale devait venir reconforter les volontés chancelantes.

Comme cette grève n'était que prétexte à propagande et à un exposé de programme, sollicité d'ailleurs par des affiches placardées en ville, André était venu. N'ayant nul dessein de parler mais amené là par besoin d'être où palpitait une question intéressante : l'éternel antagonisme des riches et des pauvres qui, en cette fin de dix neuvième siècle, se présente avec des allures scientifiques et, semble-t-il, avec l'expérience des révolutions antérieures.

Il entra, vit un moutonnement de dos bombés, au repos, et de casquettes luisantes, la salle pleine de fumée, et au fond, sur une sorte d'estrade, un homme était debout et parlait. Derrière lui, un orchestrion à vives couleurs et à miroirs ; et à ses côtés, autour d'un tapis rouge, un comité quelconque recruté parmi les socialistes de l'endroit, trônait.

Auditoire d'ouvriers, nombreux ; les grévistes, au complet, dans leurs habits de travail, des camarades présents par esprit de solidarité et de parti ; des commerçants, de petits bourgeois et d'autres indifférents amenés là par la réclame et pour qui cette réunion rompait la monotonie du dimanche pluvieux.

André serra la main à quelques amis venus en curieux et se mit à l'écart parmi les gens restés debout au fond.

Il se déganta et ce luxe enlevé à sa mise soignée mais sobre d'artiste eut pu paraître à un psychologue sagace une première fraternisation avec l'âme populaire.

Une lourde odeur planait dans l'auditoire, celle que dégagent les vêtements des travailleurs mouillés par la pluie



et qui séchaient plus ou moins dans l'atmosphère moite et chaude de la salle.

A la vue d'André quelques hommes poussaient leur voisin et le montraient d'un signe de tête ; non pas qu'il fut intrus, car on le savait occupé du problème social et quelques phrases dans une discussion l'avaient révélé au courant de ces questions, chose peu ordinaire chez un fils de famille qui, pensait-on, n'avait qu'à se laisser vivre.

Mais Crespel était de la jeunesse de demain ; catholique fervent, épris d'Art surtout et de poésie large, retrempé aux pures sources de l'Évangile, il avait rapporté de là un amour ardent pour les petits et les déshérités.

« Catholique d'abord, artiste ensuite, démocrate après », disait-il en riant à ses amis, bien qu'il sut parfaitement que catholicisme comportait démocratie.

Cet amour n'était pas une vaine pitié de phrases mais il se manifestait en un dévouement de tous les jours et cet artiste se forçait à l'héroïsme obscur des hommes d'œuvres : enseigner les petits, secourir les pauvres, consoler les affligés. Il assistait aux assemblées d'ouvriers : unions professionnelles, secours mutuels ; il apportait là son affabilité et sa distinction natives et sa présence semblait le trait d'union de deux partis opposés.

Issu de vieille famille patricienne portant blason, pour ce faire, il avait dû rompre les traditions du passé qui faisaient ses parents méfiants du peuple et des idées nouvelles.

« Que gagnes-tu, lui disaient les siens, à aller t'encanailler avec ces gens »

A la foule il était sympathique, non pas tant pour les idées qu'il défendait, mais parce que, haut placé sur l'échelle sociale, il s'était penché, lui, vers les pauvres qui la voulaient gravir aussi pour avoir leur part de soleil et de liberté au lieu de repousser du pied dans l'ombre et dans la fange ceux qui suivaient. Mais ici l'atmosphère était hostile et l'on sentait errer dans la salle un frisson précurseur de bataille qui sépare des foules ennemies.

Au milieu d'un grand silence l'orateur parlait des revendications ouvrières et évoquait le jour, prochain, disait-il, « où non seulement les inégalités seraient abolies mais où les ouvriers, maîtres enfin, feraient expier à leurs exploités les avanies dont ils...

André lança une interruption incisive et froide, d'un français correct. Il y eut un remous dans la salle, des visages farouches se tournèrent vers l'interrupteur.

En province, plus que partout ailleurs, la question sociale est une lutte de classes et les cerveaux frustes grisés par le vin fort de la parole s'imaginent de suite qu'il faut se battre.

A la tribune ! A la tribune !

Crespel, pâle, les bras croisés, attendit. Il se repentit un instant de cette interruption jetée à l'aveuglette qui le forçait à parler. Les mots lancés avaient fait l'effet d'une flèche acérée et l'orateur, là bas, s'agitait comme un fauve blessé.

Il paroxysa de ton et de geste la péroraison de son discours menaçant de foudres vengeresses « les capitalistes jouisseurs, les adversaires du socialisme » ... et s'assit.

La salle entière éclata en applaudissements, les vitres tremblèrent.

Le président se leva et dit en mauvais français : s'il y a un contradicteur dans la salle il est prié de venir s'expliquer à la tribune.

André, rapidement, traversa les rangs d'ouvriers gouailleurs et escalada les tréteaux. Il apparut en pleine lumière sous la clarté crue d'un bec de gaz.

Tout jeune, vingt ans, portant une barbe forte et blonde en pointe, les cheveux mi longs, le front large et bossué, les sourcils forts se prolongeant jusqu'à la racine d'un nez droit aux narines mobiles, les lèvres frémissantes et charnues décelant l'âme agitée mais sur tout le visage, malgré sa jeunesse, regnait un air grave et doux que produit le rêve, la réflexion et l'étude personnelle.

On sentait à le voir ainsi qu'il était de la race de ceux qui burent l'eau debout, jadis, au bord du torrent.

Au moment de parler une angoisse le serra à la gorge — il se souvint nettement d'une distribution de prix — et débuta : « Amis... »

• A la porte ! citoyens, citoyens !

Il sourit comme devant un caprice d'enfant et reprit d'une voix ferme : « Citoyens, mes amis » et leur parla longuement de cette grève, objet à l'ordre du jour, dont la continuation, absurde à son avis, allait amener pour un long temps la misère dans les ménages et le désordre dans les familles, fit un compte juste de ce que les métallurgistes perdraient à leur

obstination inexplicable et conclut au rejet des propositions présentées par un étranger peu au courant de la situation et à la reprise immédiate du travail dès le lendemain, lundi.

Il suscita dans l'auditoire des bravos et des huées mais en somme il avait obtenu qu'on l'écoutât avec attention et la sympathie naissait. Par quelques phrases habiles il se l'acquittait tout entière, réduisit son adversaire au silence et dès lors abandonnant la grève, objet contingent, il étaya en face de la théorie socialiste et des doctrines révolutionnaires l'enseignement de l'église sur la condition des ouvriers.

Il prit comme matériaux les œuvres multiples écloses sous le souffle de la charité chrétienne celle d'aujourd'hui comme celle d'hier et remontant le cours des temps par dessus la Révolution de 89 il exposa les admirables corporations ouvrières du moyen âge, les communautés de moines défrichant les déserts et donnant l'exemple d'une égalité possible et remontant encore par delà Charlemagne, fondateur d'hôpitaux et d'écoles, il arriva à l'action sociale de l'Eglise aux temps des Césars, montra la femme annoblie, l'esclave libéré, l'enfant reconnu, le riche amendé par la prédication et la pénitence et sur le faite de cet édifice immense d'où sortaient des rayons lumineux il plaça la figure de Jésus Christ, fils de Dieu principe et fin de toutes ces choses.

On l'écoutait dans un silence profond comme il en règne les soirs d'hiver sur les grands lacs, les ouvriers flamands étaient les plus attentifs subjugués par ce ton d'apôtre et suivant dans ses yeux l'extraordinaire vision qu'il devait avoir.

Pour évoquer la figure du Christ il trouva d'instinct une langue inouïe aux images bibliques, des mots simples et fastueux tels qu'en ont les grands poètes et vraiment l'ombre divine du Galiléen, entouré des Douze, des ouvriers aussi surgit dans cette salle et l'on crut voir apparaître le plus beau des enfants des hommes !

Des acclamations vibrantes et frénétiques accueillirent la fin de son discours, des forgerons le prirent à bras les corps et mirent au pavois au milieu des applaudissements.

Puis André s'en alla, se dérobant à d'ultérieures ovations ;

la pluie ayant cessé, il prit un chemin dans les campagnes et les ténèbres, repétant des phrases, à voix haute, dans la Nuit.

PAUL MUSSCHE.

---

*Eugène Demolder.*

---

La parution toute récente de son livre *Sous la robe* n'est que le prétexte d'actualité à cette trop brève monographie dont le motif réel est dans notre admiration vive pour le talent de l'écrivain.

GEORGES EEKHOUD à son propos prononça le nom des BREUGHEL, il y faut accoler le nom de TENIERS et celui de REMBRANDT.

Avec son encre, EUGÈNE DEMOLDER illumina les pages de ses livres d'aussi chatoyantes couleurs qu'en projetèrent sur la toile les plus éblouissants pinceaux des maîtres luministes du passé.

C'est, à la fin du XIX<sup>e</sup> Siècle, un vieux gothique de Flandre, par la fantaisie et la naïveté des tableaux, le choix des scènes évangéliques et les délicieuses surprises de leurs anachronismes ; mais c'est aussi un renaissant flamand par la grasse santé des chairs, la louange des beuveries, des kermesses et des ripailles, et par des tonalités opulentes comme les bruns juteux de Rembrandt, qui sont en son œuvre tels que des fonds de velours sombres derrière un Noël vénitien, rehaussant à leur contraste les ors et les clinquants des fêtes, les transparences des verrières, les

fraîcheurs des joies puérides et le printemps des paysages.

Peintre-écrivain, DEMOLDER aborda tous les genres :

Paysagiste, il a su peindre à coups de plume, la désolation des bruyères campinoises et le deuil agenouillé des côtes bretonnes, comme les plages d'or que baignent des mers tout en bleu sous le plein soleil d'Orient ; « l'intérieur hollandais » du cabaret des « Trois plats d'or » comme la virginité des neiges noëliques, et les féériques horizons du céleste « *Royaume du grand Saint Nicolas*, » avec autant de talent que les bourgades d'une Flandre moyen-âgeuse, qu'il a élue pour décor naïf aux joies des mystères chrétiens qui font chanter toutes les tours au dévot pays d'Yperdamme.

Portraitiste, en peignant le masque il sait révéler l'âme :

En son hétéroclite galerie de portraits voici, d'abord, la figure divine de Jésus-Christ. Elle apparaît telle au début de *la Légende d'Yperdamme* :

« ... Il descendit de la barque et marcha sur les flots. Nous nous étions agenouillés. Le soleil se jouait dans sa chevelure, très longue, tombant sur ses épaules, et sa délicate figure de prince jeune et pâle, aux lèvres de rose matinale, se détacha enthousiaste et fervente dans le paysage qui parut entonner un *credo*, au mirifique jubé de son firmament et aux autels des dunes brillantes et de la ville surdorée. »

Puis c'est le visage d'adolescente bonté du



EUGÈNE DEMOLDER



futur archevêque d'Helimonde. Et voilà Pieter de Delft, le peintre, l'époux toujours altéré de la rubénienne Siska, duquel la fortune nous est narée dans *le Quator*. Ce sont, enfin, dans *Sous la robe*, des visages réels que la parenté professionnelle et, pour quelques uns aussi, l'amitié littéraire, ont rendus familiers à son regard observateur. Or il les a portraiturés tandis que la robe noire des plaideurs mettait mieux leurs traits en lumière.

Toute l'œuvre d'Eugène Demolder s'offre ainsi picturale. Et s'il s'interrompt de nous émerveiller par les clairs mirages panoramiques de ses pays imaginaires, ou par l'éclat vivant de ses portraits, c'est pour noter ses *Impressions d'Art*.

Parsa surprenante vision de coloriste DEMOLDER s'indiquait, en effet, comme l'un des mieux doués d'entre tous les écrivains modernes pour sagement juger les œuvres du pinceau.

Aussi quel dommage n'est-ce pas ? qu'il nous faille regretter parfois les éclaboussures naturalistes et trop souvent les buées morbides d'un scepticisme un peu renanien dont s'entachent les arcs-en-ciel jaillis de ce cerveau d'artiste !

Mais à l'entendre plaider, en son plus récent livre, avec une cordiale éloquence la cause des humbles et des guenilleux envers qui l'injuste justice des hommes est pleine d'impitoyables mépris, il nous a semblé qu'à la cloche de Noël, dont il célébra bien des fois l'alléluia sauveur, a répondu, comme un écho, la pitié de son âme.

Ah ! qu'il se mêle donc, un jour, à ces foules



chrétiennes, que sa plume nous a décrites, et qui vont dans la neige et la nuit vers les églises rutilantes, et qu'il s'y mêle, non pas pour seulement admirer, en artiste, les splendeurs du culte catholique en la joie de la Nativité, mais pour *adorer* dans la crèche de Betléhem La Beauté qui s'est faite chair et dont il a si bien exalté les chefs-d'œuvre !

« LA LUTTE ».

\* \* \*

*Après le témoignage d'admiration des plus jeunes écrivains belges, ces jugements de deux des plus glorieux artistes des générations précédentes, afin que soit attestée de la sorte l'universelle estime des écrivains nouveaux pour le talent d'EUGÈNE DEMOLDER :*

\* \* \*

### Le Jugement d'Henry de Régnier :

Paris 23 Octobre 97.

Mon cher Confrère,

Je vous remercie de l'occasion que vous m'offrez de dire, même brièvement, toute ma sympathie littéraire pour EUGÈNE DEMOLDER. C'est un conteur charmant et original, populaire, ingénieux, naïf, et un excellent écrivain qui sait les couleurs et les nuances. Il a créé Yperdamme, qui a sa place dans cette géographie imaginaire qui va de Lilliput à Thélème, de l'île de Barataria au domaine d'Arnheim, et dont la carte se fait d'âge en âge.

M. DEMOLDER y a bâti un clocher pointu et y a peint de clairs vitraux. Sa cloche est d'un bon métal et sonne franc et juste.

Croyez, mon cher Confrère, à mes sentiments bien sympathiques.

HENRY DE RÉGNIER.

\* \* \*

### Le Jugement de Max Elskamp :

Vous me demandez ce que je pense d'EUGÈNE DEMOLDER, mon cher Poète ; Voici :

« *Il est authentiquement mon grand Saint Nicolas*, et toutes les musiques que j'aime, drapeaux, cloches, soleils, sont en lui.

Or il est « mon Père des bonnes choses » celles, d'abord, qui sont, à la mode de chez nous, du manger et du boire ; puis, je sais, en la bonne ville d'Yperdamme où il est roi, de merveilleuses armoires, (parce qu'il me les a montrées) ; et elles sont pleines d'hommes, d'anges, de bêtes et d'enfants, et j'attends Noël pour mettre mes souliers en la cheminée de sa maison en or.

Je sais aussi (nous nous écrivons quelquefois) qu'il est allé au ciel, mais ce que je sais mieux encore — (et rien qu'en son joli nom brabançon — ohé ! les meuniers, tournez les moulins, vos ailes, n'est-ce pas fête ?) — C'est qu'unique et merveilleux est le don de couleur et de lumière, dont son bon ami Jésus de Nazareth lui a départi la grâce, pour l'émerveillement de ceux qui vivent et la joie des cœurs de bonne volonté.

MAX ELSKAMP.



*Histoire du Chien Friquet*

(EXTRAIT)

Chapitre où l'on voit le beau Grenier de la  
Ferme de la Tante Catherine.

—

Humble hommage à mon cher Eugène Demolder,  
l'artiste à l'âme toute pleine de la joie de Franz  
Hals et de la tristesse de Rembrandt, fraîche comme  
un Rubens et douce comme un Kœdyk, le tendre ami.

Le grenier couvre l'étage entier de la ferme. La rampe de l'escalier qui y mène, énorme dans la paume des petiots, est d'un bois poli où mordent les fils plus durs du ligneux. Ils marchent sur le côté des montées ravinées par les pas, en leurs milieux, aussi profondément que le lit d'un ruisseau. A la porte, ils n'ont qu'à pousser du pied ; elle s'ouvre seule, tirée par un poids dégingolant au bout de sa ficelle sur une poulie qui rit comme une servante qu'on chatouille et qui veut bien.

Quelle fraîcheur, quelle lumière et quelle odeur blonde ! C'est ici la chambre des vieilles choses pour les petits enfants, des choses frustes ou si usées par les mains, qu'elles n'ont plus aucune méchanceté. Mais elles sont comme des pauvres réunis devant un bon feu le premier vendredi du mois, quand on les fait entrer dans les maisons ; ils ont alors du plaisir pour un rien ; il suffit de les regarder un peu avec le cœur pour les voir rire.

Un tas de bouts de cordes effilochées, élimées, renouées, rappelle les génisses que l'on ramena jadis, par leur aide, du marché de Binche. Le valet et le maître partaient avant le jour, portant l'échevette de corde attachée à l'épaule et ils ne rentraient qu'à la nuit. Le bruit de la grand'porte éveillait la fermière. Avec le rameau de buis et la bouteille d'eau bénite, elle venait, sur la bête nouvelle, faire le signe de la croix qui éloigne le mauvais sort des étables. — Et ces cordelettes-ci guidèrent, du marché à la ferme, les petits cochons indociles et fantasques. Ils arrivaient portant encore sur le dos, la marque de craie rouge du marchand, le gros gaillard de Lobbes qui s'installe, tous les mois, sur la place du village, et montre ses cochons en les soulevant par le

piéd de derrière ; et il les donne ainsi à palper aux paysans qui ne savent tout de même pas se décider et reviendront.

Voici les vieux harnais de cuir desséché et tordu, verdiss par plaques de moisissure, garnis encore de leurs clous de cuivre et de leurs houppettes de laine fanée ; voici les combeaux épais comme des colonnes torsées qui enserrèrent, en les glorieux crépuscules d'été, les opulentes charretées de la moisson mûrie.

Le tas du menu blé des poules s'élève, dans un coin, avec, enfoncée, la pelle de bois à manche brillant et toujours glacé. Contre un coffre gigantesque, sont empilés des sacs d'avoine ; beaucoup d'entre eux, à des trous de l'étoffe, sont pansés de bouchons de paille comme des blessés et laissent, goutte à goutte, fluer à terre le sang de leurs graines.

Un van de tôle percée de trous est suspendu à une poutre, près d'une machine à bluter la farine. C'est un meuble étrange, d'une forme inquiétante et que l'on sent précise autant qu'un outil. Son ventre de bois cintré est couvert d'un givre de poussière bleuâtre ; il contient les bluteaux ou tamis de canevas que la manivelle met en danse à grands coups de maillets, avec le bruit d'une sarabande de diabolotins. Un enfant y va tourner tandis que l'autre, l'œil collé à une fissure, travaille à distinguer l'intérieur mystérieux de la machine, avec des mines de curiosité ardente mêlée de terreur.

De cette fenêtre-ci, on voit la grande cour de la ferme. Par delà le pigeonnier logé sur le porche et les peupliers luisants et friselissants du côté ensoleillé, fidèles et fiers comme des cierges plantés au seuil des champs, se perdent les milliards de choses dans le poudroisement du jour radieux. Mais les petits préfèrent venir à l'autre lucarne, la poussiéreuse, où gisent dans des hamacs de toiles épaisses comme du drap, des araignées monstrueuses. Elle donne sur le verger, juste à la hauteur des têtes des arbres si serrées l'une près de l'autre qu'elles cachent d'ici, l'herbe du sol comme sous des robes.

Devant la fenêtre, c'est un fouillis vert-sombre pommé de taches mielleuses, où les branches noires se plient à la façon enlaçante des bras pour les baisers ; un fouillis encageant le silence frais et musical d'un bon cœur fidèle, gai et en fête d'amour, ma belle, et qui ne dit rien, ma belle. Là-bas, aux

plis du côteau brûlé et sec, des bandes de genêts fleuris s'allongent, courent et se déferlent comme des vagues crêtées d'écume d'or, escaladant l'horizon.

Aux poutres, pendent aussi des cordes accrochées en guise d'escarpolette. Les filles de la ferme y viennent les après-midi de dimanche, cependant que la fermière, quelquefois, coiffée d'un mouchoir blanc à coins à fleurs violettes, débat la pâte liquide des gauffres à la cannelle, à coups rapides du fin balai d'osier blanc, dans le chaudron sur la chaise; ou que le fermier, en son tricot de laine couleur lie de vin, parle mystérieusement de politique avec le vieux Monsieur le Curé, près de la fenêtre, et écrase les cendres de sa pipe de terre, à coups de son gros pouce déformé, pour achever son idée : « Tenez, vous savez bien ! » Mais les jeunesses y viennent aussi, les autres jours, un petit coup, vite, pendant que les hommes font la sieste sous le hangar.

Alors, elles jettent leurs sabots ; et les jupes serrées en un paquet entre les genoux, elles élancent leurs corps comme pour atteindre aux cieux, comme pour s'effiler par les tuiles de verre du toit. Leurs yeux sont humides et leurs joues rouges, la tête leur tourne, et dans leurs bas, on voit leurs orteils se crispier. Elles ne veulent pas descendre de la planche quand, pourtant, c'est le tour d'une autre ; et il faut les arrêter de force.

Il tombe alors, dans le grenier, des moments de silence comme en doivent percevoir des abeilles encloses en des corolles refermées. On n'entend plus que le frôlement de l'air par les jupes voletantes et la corde qui frotte la poutre. Filles et garçons pensent aux mêmes choses et n'osent montrer leurs yeux — dans le grand grenier frais et retentissant.

Ainsi, aux nouvelles amours, servent les vieilles choses !

Pourtant, aujourd'hui, elles laissent enfin passer nos deux innocents dans leur bonheur. Ce sera pour un autre jour, car toujours il vient le jour où les choses soufflent aux yeux leur haleine, comme des nourrices qui mâchent le fenouil pour dessiller leurs nourrissons !

LOUIS DELATRE.



*Heure d'Aimer* \*

—  
*Il fait doux et vague en mon cœur,  
 il fait vague,  
 on dirait une fin d'été  
 qui serait toute mouillée,  
 par une pluie, déjà d'automne ;  
 il fait automne en mon cœur —*

*Il y a tant de songes défunts en mon cœur,  
 il y a tant de très vieilles tristesses,  
 tant de larmes grises  
 et d'espairs souffrants,  
 il y a tant,  
 qu'il semble parfois qu'un jour gris,  
 un jour de Toussaint triste,  
 embrume frêlement mes songes,  
 un de ces jours funèbres  
 pleurant aux voix des cloches,  
 les cloches lourdes,  
 qui battent  
 qui frappent,  
 comme des ailes blessées,  
 dans un ciel mort...  
 des cloches d'enterrements,  
 il y a tant de songes défunts en mon cœur.*

*Il y a des horizons de pluie en mon cœur,  
 il y a des allées brumeuses qui s'en vont  
 vers la pluie des horizons,  
 vers ne sais quelle illusion...  
 il y a de la pluie plein mon cœur,  
 mais les forêts sont sans feuillées  
 et les allées .. ?  
 sans but.*

---

\* (D'un volume à paraître tout prochainement : Aubes et Crépuscules).

*Il fait gris, il fait fin d'été,  
il fait automne  
et feuilles mortes,  
il fait triste,  
et doux et vague,  
c'est une heure d'aimer ;  
il fait gris, il fait doux,  
c'est automne...  
il pleut.*

*Et tombent les gouttes, tombent les larmes,  
c'est une heure d'aimer...  
Il pleure.*

PROSPER ROIDOT

---

## *La Légende de S<sup>te</sup> Marie la lamentable.*

### IV

#### Le tentateur.

Dans la Woluwe coule du sang de roses.

Sous les brousses du bord de l'eau des vies s'éveillent  
par myriades, multicolores et fiévreuses.

Deux, trois oiseaux s'essayent à chanter au verger  
proche, et puis bientôt tous les oiseaux, mésanges,  
moineaux, pinsons, coqs, lancent à gorge déployée, leurs  
chansons et leurs cris vers l'aurore admirable et rose.

Azur immaculé ! fête de flammes !

Comme une nappe d'eau brillante, sur l'ombre mauve  
des lointains s'épand soudain la clarté du soleil.

Et la lumière et les oiseaux et la fraîcheur des fleurs  
nouvelles, et les courbes sans fin des coteaux brabançons,  
tout chante à Dieu l'alléluia, l'alléluia du beau réveil !

Depuis un mois la neige s'est fondue et de nouveau la  
terre a respiré, sous l'azur dévoilé, l'air tiède et fécondant  
d'Avril.

Les chauds rayons du bon soleil l'ont toute pénétrée et les trésors de vie germante que le dernier Automne confia à la première neige, n'attendaient pour éclore qu'un peu de sa chaleur féconde.

Le grand seigneur pourtant, qui vient là bas, par le sentier cotoyant le ruisseau, ne songe pas un seul instant à s'arrêter, pour contempler l'admirable nature.

Son esprit bestial ignore jusqu'à quel indicible extase la contemplation du Printemps peut élever l'âme des Saints et des Poètes baptisés.

Dans ces germes de vie que l'Automne légua à la neige hivernale, et que voici sortir de la terre au grand jour, il n'a pas soupçonné le Symbole mystique et sa beauté sublime.

Ses yeux païens ne voient pas au delà de la ligne des coteaux qui masquent à quelques lieues d'ici le ciel sans bornes.

Son âme à lui est comme un ciel affreux de nuit d'hiver, malgré tout ce Printemps lumineux et fleuri.

On lui a dit, l'un de ces soirs d'orgies, que dans le bois de Linthout qu'on aperçoit là bas, tout au bout des sillons, vit seule, et toujours en prière une jeune mendiante admirablement belle.

Elle est de si rare beauté, à ce que l'on assure, que jamais on ne la nomme autrement dans le pays que « la belle Marie » de Woluwe.

Et le plus riche vassal de Jean II ne priserait pas trop grande sa richesse comme prix de sa beauté.

Or, tandis que toutes les jeunes filles bien moins douées empruntent à l'artifice les charmes qui les font conquérantes des cœurs elle, elle a tout rebuté, tout quitté: le village natal et les lèvres maternelles, et la claire vision des champs fleuris qui appartiennent à son père et les caresses des chiens de garde que sa bonté domptait.

Le miroitement des plus beaux avenir d'amour et d'or ne l'ont pas ébranlée.



Elle a déchiré comme à plaisir, la chair de son pauvre petit cœur de femme jeune et frêle, en lambeaux tout saignants.

A se remémorer ainsi l'héroïque vertu de la vierge de Woluwe, le grand seigneur, que la passion emboue, entre en fureur.

Sa bouche est un cratère d'où érupte vers l'azur calme, en la solitude des champs, la lave des blasphèmes infernaux.

Car il est bien le prototype accompli de ces voluptueux de tous les âges que la seule vue du Renoncement chrétien exaspère comme un reproche.

« Par ta doctrine contre nature, o ! Christ, s'écrie-t-il, tu as arraché cette fille à toutes les joies de la chair.

« Eh bien, je veux moi, la rendre et l'initier à la divine liberté des sens, je veux vous vaincre, elle et toi, par la rage de mon amour ! »

Pauvre fou qui s'efforce de mentir à sa conscience en appelant du nom divin d'Amour l'égoïsme de son rut immonde !

Déjà il atteint la lisière et voici qu'en sursaut dans le recueillement de la sainte forêt, des voix de plus en plus lointaines, clament un ignoble blasphème à Dieu.

Dans sa hâte fiévreuse, le grand seigneur vient de déchirer son riche manteau de velours aux ronces du sous bois.

Après d'innombrables détours, épuisé d'avoir craché sa colère en vociférations impuissantes, il a découvert enfin l'ermitage.

Le soleil qui pénètre par les ajours des feuilles, découpe le pauvre toit de la cahutte d'un clair trait d'or, et tout autour foisonnent les fleurs sylvestres comme si la terre en cet endroit se voulait aussi belle qu'elle peut être, et des papillons volent innombrables dans les feuillées illuminées où se dévoilent des coins d'azur.

Mais voici que de son pied brutal et comme à plaisir il écrase les corolles parfumées.

Ses tempes battent à éclater.

Sa chair brûle.

Ses yeux sont dilatés vers la luxure

Cet homme est une bête en rut.

Il lui dira : « Je suis un grand seigneur..... tout mon or est à toi... car je te veux,... laisse là ton Christ,... sois à moi, sois à moi à l'instant, à l'instant . ou sinon.... »

Mais elle est déjà devant lui, ange descendu de l'azur tout-à-coup, lumineuse de chasteté en sa tunique lamentable.

O ! cette apparition soudaine de la pâle vierge étonnée, en quel trouble l'a t-elle prostré, pour qu'il reste là, sans un cri, blême et qu'il tremble ?

La candeur des brebis d'Abel effarouchera donc toujours les boucs de Caïn ? ..

## V.

### La coupe.

Elle a prié toute la nuit Notre-Dame de la Douleur de faire que jusqu'au bout la Grâce du Saint-Esprit soit assez abondante en elle pour qu'elle échappe victorieuse, au piège que lui tend Satan.

La bonne clarté du jour innocent qui se lève au ciel, descend, s'éparpille à travers les feuilles, jusque dans la cellule isolée.

Les rayons descendus tracent un chemin de lumière, qui va du soleil à la terre et s'arrête devant le seuil.

La pauvre fille comprend que le temps vient pour elle des luttes terrifiantes, et le bon Dieu aidant, des ultimes victoires.

Car ce chemin aérien, car ce chemin de rayons d'or, n'est-il pas un symbole par quoi Dieu l'avertit que son âme bientôt s'envolera, libre et pour à jamais sans tache et bien heureuse, à travers l'éther bleu jusqu'en son Paradis ?

Ce jour que l'aurore annonce admirable, est le second

déjà levé, depuis l'inoubliable matinée où le grand seigneur qui cachait sous son vêtement somptuaire une chair infâme, tombeau d'une âme autrefois clairvoyante, vint profaner la chasteté de sa retraite et la méditation pieuse de la forêt

Satan s'acharne sans doute, car malgré tous les efforts qu'elle accumule pour écarter ce souvenir hideux, la joie du matin frais dans le bois merveilleux, les chants et les parfums dont tout l'air est rempli, ne parviennent à l'abîmer en une extase ardente et débordante d'alleluia vers le génie géant d'où jaillit l'Univers.

Mais toujours l'image de cette brute menaçante devant elle ! avec ses yeux gonflés de luxure et toute sa face sanguine et convulsée de désir rouge et de dépit ....

Puis elle, tombée sur les genoux et serrant si fort contre sa poitrine son crucifix, que le visage et les clous ont enfoncé leur empreinte à travers sa bure grossière en sa chair effarée ! .....

Puis, tout-à-coup, cette impulsion étrange et surnaturelle, peut-être, qui la fit se dresser devant cet homme, impérieuse et de marbre, le crucifix tendu comme un défi de bouclier vers ses deux poings levés.

Et cet effroi alors. et cette honte presque et cette fuite inattendue, miraculeuse, du tentateur brusquement décontenancé.....

La scène abominable hantait de nouveau son esprit et ce seul souvenir perturbait à ce point son âme, cependant héroïque, mais de jeune femme-enfant, qu'elle ne sut prier sa prière matinale avec la ferveur que sa Sainteté désirait.

Au plein milieu de ses oraisons des inquiétudes la troublèrent :

- N'était-il pas Satan lui même ? ..
- Ou bien l'un, seulement, de ses suppôts ?....
- Peut-être allait-il revenir ? . . bientôt... les nuits prochaines?... la surprendre dans son sommeil?..

Désolée de ce trouble qu'elle regardait comme un

manque de confiance en la protection toute puissante de Dieu, manifestée pour elle déjà, avec éclat, elle décida de se rendre à l'églisette de Stockel pour supplier sa patronne d'ouvrir sur elle ses mains de bonté maternelle, et son Fils d'apaiser la tempête de son cœur, afin qu'il s'y fasse le grand calme, qui est la force de l'Esprit Saint.

Or en décrochant sa besace, où la charité des campagnards déversera tantôt sa nourriture d'aujourd'hui, elle s'étonne de sa lourdeur. Sa main plonge et retire une orfèvrerie de grand art.

C'est une coupe de cristal que supporte un pied d'or tout enrichi de pierreries aux feux les plus vifs.

La monture en est ouvée avec une minutie de moine.

Son ingénuité s'étonna, crut que quelque main chrétienne, avait déposé cette richesse en sa besace de mendicante.

Nul souvenir ne subsistait pourtant, nul soupçon même de cette munifique charité.

Alors?... Elle devina la ruse enfin, la calomnie infâmement machinée et la vengeance qu'en veut tirer la rage du séducteur vaincu.

Dehors c'est la joie du réveil.

A l'orée, là-bas, dans l'arc ogival de la drève, le ciel est un beau vitrail bleu, où les mains symboliques du soir élèveront, tantôt, la lune-hostie.

Des lièvres ont passé en bons sauvages.

Les sapins résineux groupés sous les gros chênes embaument le sous-bois de leur forte senteur.

Les blés nouveaux coulent en flots luisants jusque dans les vallons, où les prés sont tout blancs de paque-  
rettes.

Et dans les prés voici des vaches à la file, qui se flagellent les flancs de la queue en signe de joie, car l'herbe est si tendre au printemps, et c'est si bon à leurs naseaux les égouttures de la rosée.

Déjà l'horizon s'élargit ; mais à la lisière c'est la

pleine entière dont l'œil s'éblouit. Et c'est si beau la plaine ainsi, et c'est si heureux si sanctifiant, que la pauvre Marie en a presque oublié le piège affreux de son ennemi.

## VI.

**Le Martyre.**

Ni les hirondelles qui nichent sous le bord du toit de la cahutte, ni les bergeronnettes qui hochent si gentilement de la queue, ni les gros moineaux batailleurs, depuis quatre matins déjà, n'ont reçu de la main de leur amie les miettes de son pain bis.

La porte ne s'est plus ouverte et le grand crucifix de cuivre, qui pend dans l'ombre à la cloison, n'a plus étincelé dans un rai soudain de soleil.

Le matin qu'elle est partie elle paraissait toute bouleversée, au point qu'elle oublia de donner les miettes de son pain bis à ses oiseaux aimés.

Et comme si ce n'était pas assez de tristesse ainsi aux oisillons de ne plus trouver là leur bienfaitrice amie, de ne plus pouvoir lui sauter sur l'épaule pour la remercier de la bonté de son sourire, de ne plus entendre sa voix charmeuse les féliciter de célébrer Dieu dans leurs chants d'amour, voici que deux bûcherons sans pitié sont venus maintenant, qui, à grands coups stridents de hache ont fait sursauter de frayeur tous les échos du bois très calme.

Dans un fracas de branches qui se cassent contre le sol, l'arbre est tombé.

Hélas ! et se sont écrasés dans sa chute, o ! pauvres petits pinsons ! les beaux œufs bleutés, d'où devaient éclore au temps des muguets l'espoir ailé de vos amours !....

Avec le bois de l'arbre abattu les bûcherons ont façonné un pieu dont une extrémité est très aiguë.

A peine cet ouvrage terminé ils se sont acharnés sur

les arbres qui ombrageaient la petite cellule de leur fières blanches déployées.

Or tandis qu'ils achevaient leur besogne, une grande foule d'hommes d'armes et de paysans a envahi le bois.

Les oiseaux épeurés se sont tous enfouis au plus sombre des arbres lointains.

Le tumulte de la foule en remous a remplacé le chant des oiseaux.

Les pas de la foule ont écrasé toutes les fleurs.

Devant la cellule maintenant isolée au milieu de troncs coupés net, se sont arrêtés les hommes d'armes et les gens de justice qui marchent au milieu.

Un silence s'appesantit que rompt le bruit, çà et là, d'un sanglot étouffé.

Mais quand l'étreinte de l'émotion est telle qu'elle fait éclater tous les rudes cœurs des campagnards, c'est au moment où le seigneur mauvais vient se poster effrontément devant sa victime et lui permet de prier une dernière fois devant le crucifix appendu à la cloison de sa cellule.

Il triomphe donc car son front d'impudique est incapable de s'en pourprer de honte.

Et puisqu'il triomphe il lui laisse adorer son Christ, une dernière fois, avant le supplice.

Un rictus démoniaque élargit sa face avinée.

Il se gausse des Saints Livres, où le subterfuge de Joseph pour éprouver ses frères lui fut, proclame-t-il d'un secours insoupçonné dans la réalisation de sa vengeance à lui.

Et les juges que le uom et les galons de ce grand seigneur ont rendus chiens-couchants pour cette mendiante, (ainsi qu'il est d'usage depuis toujours), à l'entendre blasphémer ainsi se demandent si leur servilité ne leur a pas fait prononcer une sentence par trop inique.

Mais la justice des hommes se veut infaillible et la sentence inique s'exécutera à l'instant.

D'ailleurs n'a-t-elle pas avoué elle-même que cette coupe était dans sa besace au moment où les hommes d'armes l'ont arrêtée ?

Sans doute elle nia l'y avoir recélée, mais quel est l'accusé qui s'accuse ? Entre cette mendicante et ce beau seigneur l'hésitation est-elle possible?... Puis le seigneur est influent...

Et le bailli tranquillise tout bas sa conscience de justicier en s'affirmant qu'il doit éviter à tout prix de courir le risque de perdre la place qui lui assure une si douce existence.....

Dans la clairière les hommes d'armes font la haie et leur attitude est presque défensive tant la foule des campagnards s'agite en rumeurs menaçantes.

Protégé par le cordon des troupes, qu'il a fait venir de Louvain, le seigneur mauvais prend des attitudes cyniques tandis que les bourreaux se hâtent aux préparatifs.

Ils l'ont étendue sur le sol. Et bien qu'elle n'ait opposé nulle résistance, étant comme anéantie de bonheur spirituel, ils ont lié les mains diaphanes et les pieds nus déchirés par les ronces. De la lumière semble jaillir de son visage exangue, et les petites bruyères qui entourent sa tête couchée lui font un dernier lit de fleurs et d'innocence.

Les bûcherons ont apporté le pieu aigu par eux façonné.

Voici que le bourreau s'en empare et de ses bras puissants le soulève, la pointe en bas, au dessus du ventre de la martyre.

Un frisson d'horreur a fait tressaillir jusqu'aux soldats eux-mêmes. Toutes les têtes se sont détournées.

Seul l'assassin compte les coups de maillet qui enfoncent dans la frêle chair virginale de sa victime le bois de torture.

Ses yeux sont toujours secs et le même rictus de démon élargit sa face avinée.

Des cris sont partis de la foule, au milieu des sanglots et des grondements de colère, mais ces cris sont des cris d'admiration qui font se lever vers le ciel tout les regards remplis de fureur ou de larmes.

Et les paysans et les soldats, les juges et l'assassin ont vu des palmes à la main, douze vierges chrétiennes, éblouissantes de la gloire de leur martyre, là haut dans le ciel bleu, et la Vierge Marie guidait à travers les airs au dessus de la suppliciée le cortège triomphal, disparu bientôt dans un éblouissement de soleil.

## VII.

## Le possédé.

Alors un démon habita le corps de cet homme.

Et tous ceux qui l'approchèrent furent pleins d'épouvante car ses yeux s'écarquillaient de rage ou d'effroi sa bouche béait démesurément, ses dents voulaient mordre, à ses lèvres pendait de l'écume fétide, tout son corps se convulsait en tortions répugnantes et ses hurlements dans la nuit empêchaient les siens de dormir.

Ni les prières des exorcismes, ni les pèlerinages à N. D. d'Hanswyck et à d'autres sanctuaires en renom ne purent chasser du corps de ce maudit l'ange infernal.

Ce ne fut que bien des années plus tard sur le tombeau de sa victime, la douce vierge mendiant de Woluwe, dans le sanctuaire fleuri que la piété vengeresse des campagnards avait édifié au lieu même du supplice, que l'assassin trouva la délivrance et le repentir.

Ici finit la légende, puisée à des documents authentiques, de celle qui s'appelle depuis son martyre : *der ellendige Marien*, SAINTE MARIE LA LAMENTABLE.

Et cette légende fut écrite afin d'enseigner aux Poètes que le renoncement chrétien est le plus sûr chemin qui mène à La Beauté.

GEORGES RAMAEKERS.

24 Août 1897.





## Les Livres.

EDOUARD NED. MON JARDIN FLEURI. Collection de « LA LUTTE ». (Société belge de librairie. Bruxelles.)

« La vie est mensongère et le Rêve en console », voilà le vers qui pourrait épigrapher le nouveau livre d'Edouard Ned. Pour oublier les Réalités mauvaises et vaines le Poète s'est orienté vers le Rêve seul bien consolateur ; il est descendu en son Âme et jardinier mystique de parterres spirituels il y cueille et soigne des fleurs surnaturelles : lys impollués personnifiant la candeur de l'enfance, iris violets disant la peine des jours de deuil, roses rouges chantant amour. Chaque fleur est un symbole.

Il serait fastidieux de répéter au sujet de M. Ned : Poète catholique, il fut des premiers à la Lutte et s'est acquis ce titre par un précédent livre dont le souvenir nous est d'autant plus cher qu'il fut bafoué par quelques-uns — athées.

Dans mon Jardin fleuri — où il y a progrès énorme et unité de composition — l'auteur est campé en plein catholicisme et fait jaillir de là la Poésie, on le devine nourri des Vérités chrétiennes et à chaque phrase naissent sous sa plume des images bibliques.

*Et quand viendra le jour de la moisson prochaine  
où dans le poudroinement de l'Aube sur les fleurs  
parmi les soleils d'or illuminant la plaine  
le Maître apparaîtra suivi des moissonneurs*

*les Anges saints viendront couper vos plants superbes  
dans l'éclat doré de vos fruits mûrs  
et porteront l'éclat vadeux de vos gerbes  
dans les greniers du Père en l'éternel Azur*

— A propos des Poèmes catholiques, certes inégaux, n'évoqua-t-on pas le nom bien aimé de Paul Verlaine, ce rapprochement conviendrait mieux, je crois ici :

*Mon âme est claire ainsi de la clarté qui dort  
très douce et grise au fond des rielles cathédrales  
avec devant la paix des tabernacles d'or  
la lampe qui frissonne en flammes augurales*

*O ! mes fleurs et mes fleurs vers le grand Ostensoir  
et ma ferveur qui monte en parfum de prières  
dans le recueillement mystérieux du soir  
et la musique du silence et des lumières.*

Dans ces vers écrits dans une langue personnelle, souple et harmonieuse on retrouve le parfum candide des Fioretti et de Dominical mêlé à un souffle fort qui vient du large ; le poète tour à tour exalte les pauvres et les petits, les vierges, les enfants qui prient

*et portant haut les croix de Christ et de Marie  
comme des laboureurs nouveaux et naturels.*

Des fleurs y symbolisent le temps enfui

*Voici les souvenirs d'enfance et de jeunesse  
Le premier fol amour si candide et si pur,  
car elle était aimante et douce et charmoyante  
et ses yeux étaient bons et bleus comme l'azur.*

*Mais un jour que l'hiver pleurait sur les rendanges  
et chantait sa chanson de pluie et de brouillard  
elle partit vers le lointain pays des anges  
et des roses ritient aux coins du corbillard.*

Mais qu'on y prenne garde et que l'auteur lui-même ne s'y trompe toute la vie, diverse et changeante, est exprimée dans ce jardin floral, mais *indirectement*, car pour la dire le poète a eu besoin de se reculer, il s'est mis à distance de lui-même pour attendre que les choses se soient « cristallisées » dans le souvenir. Une seule fois dans le cours du livre, aux fleurs d'amour, il déroge à sa manière et nous donne *directement* un beau chant tandis que par ailleurs c'est le symbole qui nous guide et en fin de compte c'est la Réalité que nous retrouvons mais auréolée d'un prisme d'Art. Encore pourrait on discuter avec M. Ned si la vie telle qu'elle est vaut la peine d'être vécue. D'aucuns disent oui et ces vers

*Viens, nous irons cueillir des roses par brassées,  
avec des mots nouveaux doux comme les aveux  
comme on orne le front des belles fiancées  
je piquerai des fleurs rouges dans tes cheveux...*

*Viens, nous irons cueillir des roses par brassées  
et nous les porterons sur les petits autels*

*aux chapelles des saintes Vierges pavoisées  
aux chapelles de nos sentiers habituels*

*Ensemble nous prions Notre Dame la Vierge  
la toute bonne et la belle Dame d'Amour  
et nous ferons brûler devant elle un grand cierge  
un cierge blanc avec des roses tout autour.*

*Viens, nous irons cueillir des roses par brassées  
et nous serons tous deux joyeux et triomphants  
et devant cet amas de roses entassées  
nos deux cœurs s'aimeront comme des cœurs d'enfants.*

Après tels et si beaux vers que vous pourrai-je dire encore sinon de lire le livre entier !

PAUL MUSSCHE.

\* \* \*

EUGÈNE DE GROOTE. SOUVENIRS D'ESCALE. (Extrait de la *Revue Générale*.)  
Notes d'un voyage de Marseille à Tokio. Elles empruntent leur intérêt bien plutôt au spectacle changeant et divers qu'au charme du style. Tels séjours pourtant, relâche à Port Saïd et la description de Canton tranchent sur l'uniformité du livre et font regretter que M. de Groote n'ait pas plus de souci de l'écriture.

P. M.

\* \* \*

EUGÈNE SOUBEYRE. ANXIUS, poème moderne.

Muse, chante avec moi la chanson de mon temps.  
— Temps étrange ! — Et d'abord, prends ta voix de sirène  
Qui charme le pilote et berce la carène  
Dans les soirs étoilés et calmes du printemps ;

Et nous dirons les maux d'Anxius et l'effort  
Qu'il tenta pour mieux vivre et sa lourde entreprise.

C'est un enfant rêveur du siècle à son déclin.  
Dans ses yeux azurés comme la fleur du lin,  
A passé le désir des beaux fruits de la vie.

Et la chanson naît. Anxius est revenu dans la demeure solitaire, hospitalière et calme, après des aventures. Il a songé dans le silence, parmi les jardins fleuris, les bois familiers, auprès des ruisseaux d'autrefois. Mais les jours trop longs et toujours pareils, le lassèrent bientôt et le silence fut bien lourd à porter. « Je fuirai ce vallon où je n'ai rien à dire » ; et le voici qui ferme la porte du jardin, franchit la plaine, regarde une dernière fois la maison blanche sous le soleil, s'en va... Il part, avec sa conscience ; partout elle l'accompagne, forme visible avec laquelle il s'entretient, sorte de Mentor dont la conduite est sûre. Ils passent à travers la vie ; des images se précisent s'effacent, d'autres reviennent toutes en des nuances vives. Voici les lavandières qui chantent, heureuses, sans désirs. Anxius s'étonne de ce bonheur simple. Une idylle à laquelle il assiste lui semble plaisante, car une jeune fille annonce à son ami son union prochaine avec un vieux notaire très riche et lui remet « son cœur avec la clef de la bergerie » — Dans une des hommes discutent, orateurs de cabarets projetant des lois. Ils sont maintenant, Anxius et sa Conscience à Mégalopolis. et toute la société actuelle se révèle avec ses multiples sophismes, et Anxius déçoué, effrayé veut s'enfuir — s'enfuit et retourne au foyer délaissé jadis.

Je voudrais dire, je voudrais citer les beaux vers de M. Eugène Soubeyre, mais je dois y renoncer, car il me faudrait reproduire tout le poème pour citer tous les beaux vers, tous les beaux rythmes, toutes les images étincelantes.

M. Eugène Soubeyre prouve une fois de plus, comme le prouvent également bien des poètes, collaborateurs de cette revue même et que je ne veux nommer pour n'être point — injustement — accusé de complaisance, — M. Eugène Soubeyre prouve que le vers libre peut aussi bien que l'alexandrin classique, et quelquefois mieux, sonner harmonieusement et merveilleusement, quand il est au service d'un véritable poète.

Le thème d'*Anxius*, très vaste, prêterait sans doute à la discussion, comme tous les thèmes possibles, et chacun de nous concluerait d'une façon différente. M. Eugène Soubeyre, lui, conclut — « Il faut *Agir*, ou blanchir solitaire sur la montagne et *Rêver*. »

Aujourd'hui, je le répète, j'ai été pris entièrement par l'harmonie du poème. Je ne saurais discuter et lorsqu'un poète nous donne de si heureuse poésie, je crois qu'en la circonstance il a toujours raison.

GEORGES OUDINOT.



## Çà et là.

### M. Pierre Louys, prédicateur.

M. PIERRE LOUYS, auteur d'*Aphrodite* — livre dont la vogue eût un motif cent fois plus bestial que littéraire — prêcha dans un récent fascicule du *Mercur de France*, la doctrine véritable (du moins ce Père inattendu l'affirme telle) de N.-S. Jésus-Christ sur... la vertu de Chasteté (!)

Or cette véritable doctrine chrétienne n'est point du tout celle des chrétiens, ni partant, celle de SAINT PAUL. Aussi qui nous dira l'énormité de la colère en laquelle cette constatation fit entrer le prédicateur du *Mercur de France* contre le prédicateur de l'Aréopage !

Et voilà pourquoi le déjà célèbre M. PIERRE LOUYS estima, publiquement et par écrit, SAINT PAUL :

PAUVRE SAINT PAUL !

« un petit homme néfaste. »

### Glane du mois.

Ecrivez pour Dieu et pour vous. Ecrivez pour mieux écouter le VERBE en vous et pour conserver ses paroles. Supposez toujours qu'aucun homme ne verra ce qui vous est ainsi dicté. Plus un livre est écrit loin du lecteur, plus il est fort.

LE PÈRE GRATRY.

... La Science de Dieu est à l'égard de toutes les créatures ce que la Science de l'artiste est à l'égard des œuvres de son art... La divine Sagesse a en elle la raison artistique; exemplaire ou idéale de toutes les créatures, puisque tout a été créé par Elle.

ST THOMAS D'AQUIN.

La vraie Beauté n'est que le rejaillissement extérieur de la Sainteté. Mais si l'on peut joindre l'une et l'autre en fermer la plus belle âme dans le plus beau corps, ne sera-ce pas un réel progrès sur l'Art du moyen Age ?

L'ABBÉ SAGETTE.

Il faut que chaque peintre, chaque orateur, chaque musicien ressemble à ces anges qui sont sculptés sur nos portails gothiques et qui, au jour du jugement, conduisent aux pieds de Dieu Sauveur toute une bande d'élus.

Aux sons de votre voix, à la vue de vos toiles, au bruit de vos concerts, il faut que les âmes se soulèvent vers Dieu et disent : *Ibo ad Patrem*. Il faut que vous présentiez à Dieu, chacun une gerbe d'âmes.

LÉON GAFFIER.

### Ils s'en passent !

« Avant toutes choses nous pensons à la vie. Elle nous est Dieu, la substance, l'Éternelle et sa propre raison d'être. »

Tel est l'exposé *textuel* de la doctrine (!) de MM. Henry Van de Putte, Rency, Toisoul, André Ruyters. Le renégat ERNEST RENAN n'a pas lui-même atteint à si formidable non-sens. Et pour dédommager les hommes du Dieu qu'il se flattait de leur avoir fait perdre, au moins leur accordait-il — consolante hypothèse ! — « une sorte de ressort ». « Une sorte de ressort intime, poussant tout à la vie (*sic*) et à une vie de plus en plus développée, voilà, avouait-il, l'hypothèse *nécessaire*. »

Mais M. Henry Van de Putte et ses amis ont dû trouver le « ressort intime » et quoique nécessaire, gênant comme un aveu honteux — et donc encombrant n'est-ce pas ?

Alors ? — C'est fort simple : ils s'en passent !

UIJLENSPIEGEL.

En son prochain numéro de Noël *La Lutte* publiera des vers du Poète : GEORGES RODENBACH et un conte de GEORGES VIRRÈS.

### Un mot.

Dans le *Patriote illustré* du 4 novembre M. le Dr E. Valentin inaugure sous forme d'Annales hebdomadaires un panopticum de nos gloires littéraires. C'est M. Paulin Brogneaux, collaborateur au *Journal des gens de lettres belges*, auteur, de quels livres ? et des paroles d'une cantate à la France, à cette occasion décoré des palmes académiques, qui débute dans la série.

Pour formuler une appréciation définitive nous attendrons et verrons à la glorification de quels hommes et de quelles œuvres les pages du *Patriote* seront dans la suite consacrées.

P. M.

## Les Revues

LA *PLUME* consacra son n° du 1<sup>er</sup> Novembre à St-GEORGES DE BONH-LIER et autres *Naturistes* de France : MAURICE LE BLOND, VIOLLIS, ABADIE, LOUIS LUMET, et MAURICE MAGRE le directeur de l'*Effort*, la revue toulousaine dont nous saluons avec joie l'apparition heureuse.

LA *REVUE BLANCHE* (15 Novembre) ALBERT DELACOUR : *Deux enfants perdus de l'anarchie*. EUGÈNE MOREL : Terre promise (roman, suite.)

LA *SPECTATEUR CATHOLIQUE* (Sept.) : De l'abbé LOUIS LE CARDONNEL des vers fermes et fiers à *Saint-Michel Archange* :

..... Autant que le Soleil ta jeune face luit,  
Tes bras sont éclatant et d'adolescence pure,  
Un parfum d'ambrosie immortelle te suit...

C'est d'un air inconnu qu'est faite ton armure.  
Tes ailes dans l'azur battent et dans ta main  
Trempé au feu céleste une lance fulgure.

DURENDAL : Vers de PAUL MUSSCHE : *les Cieux d'été* et d'EDMOND JOLY : LE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE d'ALONZO CANO : « qui pourrait bien être plus qu'un chef-d'œuvre. Il semble que l'intellectualité d'aujourd'hui soit mystérieusement orientée vers lui, et y doit trouver le secret de son tourment victorieux. »

LA *TRÈVE-DIEU* : *Marthe et Marie*, un clair poème évangélique du bon poète EDMOND PILON. Des *Ballades françaises* de PAUL FORT :

• Que savons nous de plus que nous étions heureux ! Ai-je dit que des senteurs nous venaient des étoiles ? et vous, que ces prairies où l'herbe grise est bleu font songer à Verlaine et penser à son Dieu ?...

• O ! vous mots infinis, qui du fond de nos Âmes montiez dans la nuit pure en lentes litanies, vous qui disiez soleil, leur étoile, jour, calme, air, aube, crépuscule, eau, feu, visage, nuit, quand la terre et le ciel, comme un mot infini de clarté dans l'espace, ne nous disaient que Lui, du grand mot Dieu tremblaient nos litanies...»

L'ERMITAGE d'ALPHONSE GERMAIN de l'*Interprétation symbolique*. — GEORGES LE CARDONNEL suite du *Conte du désir et de la Foi*.

L'*ŒUVRE*, (Octobre) nous vient avec un Sommaire copieux et choisi : FRANÇOIS LATTARD, CH. VELLAY, PAUL ADAM, DUCÔTÉ, VIOLLIS, NADI, SAVIGNY, RAMAËKERS, PILON et JEAN LUMINE.

Paraitra prochainement dans

la

Collection de

“ **LA LUTTE** ,,

“ **Aubes et Crépuscules** ,,

POÈMES

par **PROSPER ROIDOT**.

---

Vient de paraître dans la Collection de « *La Lutte* »  
la 2<sup>e</sup> édition de « *MON JARDIN FLEURY* »  
poèmes par *Edouard Ned*.

---

Lire :

**LA REVUE**

*Catholique, Littéraire et Sociale.*

Cette *Revue* sera littéraire et sociale, idéaliste et démocrate...  
Elle aidera à s'orienter vers les sources vives de l'Évangile  
les êtres qui ont soif de Beauté et de Justice et que n'ont  
désaltérés le naturalisme ni les illusoire progrès de la  
civilisation.....

(Programme du 1<sup>er</sup> N<sup>o</sup>)

Mensuelle. Chaque n<sup>o</sup> : Chronique littéraire : *Edouard  
Beaufils*. — Chronique sociale : *Ch. Grasset*. — Revue  
internationale : *Ch. Reichembach*.

La *Revue* publie l'*Épopée du Sang* de *Michel Menard*.

ABONNEMENT : Un An, France : 7 frs. Etranger : 10 frs.

Un n<sup>o</sup> : fr. 0,60.

188, RUE DE GRENELLE, PARIS.

❖ DECEMBRE 1897 ❖  
❖❖ 3<sup>e</sup> ANNÉE ❖ 50 C<sup>mes</sup>  
LE NUMÉRO ❖❖❖❖❖❖❖❖

M 09  
= 9

# la Lutte

Revue catholique d'Art

« L'ART POUR DIEU! »



❖❖ P.-L. MOLITOR ❖❖  
RUE LONGUE-VIE, 36  
BRUXELLES ❖❖❖❖❖❖❖❖

# la Lytte

REVUE CATHOLIQUE D'ART.

114, rue Franklin, à BRUXELLES.

ABONNEMENT : Un an, 5 fr. ETRANGER, 6 fr. (1)

COMITÉ PATRONAL :

VALÈRE MABILLE \* LÉON SOMZÉE

\* AMÉDÉE DE BRÉSOUT \*

Directeur : GEORGES RAMAEKERS, rue Franklin, 114

Secrét. de rédaction : EDOUARD NED, rue du Conseil, 34

BRUXELLES

Rédaction de « la Lytte » :

ERNST DELTENRE; CHARLES LEMBOURG; PAUL MUSSCHE; EDOUARD NED; JOHAN NILIS; ERNEST PÉRIER; GEORGES RAMAEKERS; EDGAR RICHAUME; GEORGES VIRRÈS.

Principaux Collaborateurs :

Franz Ansel; Albert Berthel; Thomas Braun; Edmond De Bruijn; Mgr de Harlez; Louise et Louis Delattre; Willem Delsaux; Pol Demade; Eugène Demolder; Henri de Régnier; Charles Droupy; Maurice Dullaert; Max Elskamp; Henry Ghéon; Eugène Herdies; Joris-Karl Huysmans; Albert Jounet; Georges Le Cardonnel; Alfred Lemaire; Camille Lemonnier; Georges Marlow; Charles Morice; Marie et Jacques Nervat; Georges Oudinot; Victor Remouchamps; Georges Rodenbach; Prosper Roidot; Blanche Rousseau; Léon Rycx; Laurent Savigny; Camille Schiltz; Joseph Soudan; Léon Souguenet; Anne Thierens; L'abbé Armand Thiéry; Firmin Vanden Bosch; Emile Verhaeren; Francis Vielé-Griffin.

## SOMMAIRE DU N° DE NOËL 1897 :

Albert Jounet : *Nativité : La crèche du XX<sup>e</sup> siècle.* — Georges Virrès : *La légende du Sonneur* (conte de Noël). — Georges Rodenbach : *Prière.* — Pol Demade : *Le Réveillon de la bonne sœur « Mateine ».* — Edouard Ned : *Le Noël de la montagne.* — Maurice Dullaert : *Épiphanie.* — Georges Oudinot : *Noëls lointains.* — Albert Berthel : *Prière des Inquiets.* — Eugène Herdies : *Le retour de l'exil.* — Georges Ramaekers : *Les étoiles de la Noël.* — Paul Mussche et Edouard Ned : *Les Livres.* — Uijlenspiegel : *Çà et là. Les Revues.*

TOUS DROITS DE REPRODUCTION RÉSERVÉS

(1) Les abonnements partent de chaque mois et se font pour un an.



## Nativité

### LA CRÈCHE DU VINGTIÈME SIÈCLE

*Tout ce que l'Eternel opère est immortel,  
Surtout quand l'œuvre c'est Lui-même,  
Quand Dieu, poète, écrit le Verbe pour poème.  
Et c'est pourquoi, sans fin, les rayons de Noël  
Se rallumeront sur la terre  
Et renouvelleront les lumineux mystères  
D'une vie où naîtra le Ciel.*

*Noël dans les cœurs où le salut tremble  
Comme un enfant palpitant et nouveau-né.  
Noël dans l'hostie où vient s'incarner  
Le Christ qu'une parole invincible rassemble  
Au voile pur qu'il s'est donné.  
Et Noël dans les siècles de l'Histoire humaine  
Où, tant de fois jugé mourant par mille haines,  
L'Idéal chrétien voit périr ces haines  
Et se remet à naître et à illuminer !*

*C'est toi, Siècle expirant, vieille chair orgueilleuse  
D'amère courtisane et savant sensuel,  
Plus que d'autres c'est toi qui disais : les Noël  
Ne ressortiront pas du gouffre que je creuse  
Et que je comblerai de matière et mépris,*



*Etouffant pour toujours l'œuvre de Jésus-Christ.  
— Mais la fosse, comblée, éclate, merveilleuse...*

*Elle devient une crèche extraordinaire,  
Une grotte aux rochers pourpres et dévorants,  
Une profondeur qu'habite l'Enfant,  
Mieux que jamais chair et splendeur du Dieu vivant,  
En des langes de flamme, un berceau de tonnerre.  
Ta haine, plus extrême, ô Siècle, a provoqué  
Une plus terrible revanche,  
Un Jésus céleste effrayamment démasqué,  
Un étrange Noël brûlant des foudres blanches  
De la Résurrection !*

*Le Christ de gloire est né. Les mornes nations  
Reculent, s'entassant comme un groupe de bêtes  
Dont l'incendie approche et vont baissant la tête  
Devant le grandissement de cette clarté :  
L'Enfant invulnérable est ressuscité !*

*Auprès de l'Enfant-Dieu ses serviteurs accourent.  
Les Mages, les Bergers désormais réunis,  
Pleins de chansons, baignés de miracles, entourent  
La jeune chair de l'Infini !  
Et ces nouveaux Bergers sont l'élite des foules,  
Les chœurs de travailleurs dont le pied grave foule  
La Révolte, les rois du règne social  
De Jésus, qui tueront logiquement le mal  
Avant d'exterminer la misère, sa fille.  
Et ces Mages nouveaux dont les mains calmes brillent  
Sont les artistes et les savants radieux  
De la Science pour l'Extase et l'Art pour Dieu !*

*Ne vous enfuyez pas, bétail sauvage  
Des nations : L'Enfant ne veut point votre mort.  
Si vous n'avez d'autres présents, ayez courage,  
Offrez humblement vos remords.*

*Le Ressuscité ressuscite*

*Ceux qui l'aiment. Sa vie où l'Eternel palpite  
 Fera l'éternité s'engendrer chaque jour  
 Comme une fleur-phénix dans votre cœur d'amour  
 Hélas, si vous fuyez est-ce l'horrible rage  
 De l'homme déicide, âpre à s'habituer  
 A cet Enfant de gloire impassible aux outrages,  
 A ce divin Amour qu'on ne peut plus tuer ?*

*Mais la vive lumière immense  
 Gagne la terre et, les yeux clairs de repentir,  
 Des peuples, faits de gens enviant les martyrs,  
 Avec un grand frisson s'avancent.  
 Les rayons de Jésus couvrent tout, les forêts,  
 Les hommes, les monts et les villes.  
 Vers la crèche brûlante aux fournaies tranquilles  
 Tout gravite entraîné par un suprême attrait.  
 Seul un horizon lointain, étroit, reste sombre,  
 Où comme des spectres dans des décombres,  
 Crispés à contempler le triomphe du Christ,  
 Dans les clochers d'une église babylonienne,  
 Des anges noirs, désespérés, aux yeux d'hyène,  
 Sonnent, prophétiques, le glas de la mort de l'Antéchrist.*

ALBERT JOUNET.



## La légende du Sonneur

QUAND il voyait, du haut de son clocher, la terre de Flandre s'éveiller dans les blancheurs de l'aube, il lui semblait qu'il était le maître vigilant et écouté, et que la plaine n'attendait que le son matinal de ses cloches pour vivre une journée nouvelle. La musique grave qui courait au ras des campagnes, agitant les brouillards de la nuit, c'était le signal pour les gens et les bêtes. C'était le clocher, l'ordonnateur, c'était lui, le sonneur dont les bras vigoureux faisaient chanter l'airain, qui intimait aux êtres et aux choses le mystérieux devoir de l'heure. Lui, le paysan, se sentait une âme éparse sur ce coin de pays, alors que s'envolaient au lever du jour les voix du clocher, prières unies à la prière de frères qu'elles invitaient. Le soir prostrait les fronts, à son appel, devant Dieu. Il était le servent direct du Seigneur, et le souvenir de sa loi s'éveillait chez les hommes avec les cadences des campanes. Sa musique était une musique du ciel. Et s'il barrait la nuit de la grâce des indulgences, n'était-il pas le gardien des ténèbres sanctifiées? Un enfant s'endormait les lèvres balbutiantes... je vous salue, Marie... Et les couches nuptiales abritaient des amours bénies. Il sonnait aussi la gloire de vivre au milieu des août frémissements, sous l'azur ébloui du zénith; le soleil semait ses lumières dans la tour, des guirlandes de clartés bordaient les cloches, et ces jours-là il brandissait de l'or, là-haut, dans la pénombre poudreuse du clocher. Mais le soir, toujours, le retenait pensif, accoudé en plein ciel, au milieu des étoiles, l'esprit dans le rêve ensorceleur de l'infini des espaces.

Et dans le village on qualifiait le sonneur, un pauvre homme fou.

Mais le sonneur avait de tragiques transports si le désastre tendait son poing précurseur au dessus du destin. Il clamait la vengeance, les battants des sonnailles déchiraient les airs de cris de colère, et la tour justicière proférait la sentence de l'absolue droiture. Le sonneur sentait grandir sa puissance ignorée, et mêlant ses accents aux tocsins, il rendait le verdict définitif. Il savait la loi de mystère qui punit, chez le fils, le père, et le fléau qu'il proclamait affichait dans son cerveau en caractères de flammes, le châtement voulu pour un viol des lois divines. La tour se dressait, immémorial témoin des catastrophes, léchée des lueurs d'incendie, et imageant l'idée de l'éternelle Justice.

Cependant la voix du clocher n'est plus qu'humaine. La mort passe. Des supplications et des sanglots. Voici s'ouvrir le champ illimité de l'espoir et le gouffre sans fond de la crainte. Les cloches sont les suppliantes, à l'unisson de toutes les âmes, pour les âmes envolées. Leurs vibrances sont des appels vers la Miséricorde; elles montent comme la prière, comme cet encens du cœur s'élève vers le ciel.

Si le lendemain, telle une bande d'oiseaux joyeux enivrés d'air et d'espace, les tintinnabulements légers s'élancent au dessus des toits, c'est la voix heureuse de l'Eglise qui congatule, au baptême, l'enfant blanc dans ses langes blancs.

Le sonneur sonne, aux épousailles, de rayonnantes sonneries. Le sonneur sonne, aux fêtes, les triomphants nouveaux des passés de Foi, amenant les peuples aux pieds de Jésus. La cloche dit l'obédience dominicale. Le sonneur sonne les ordres. Il s'exalte dans la voix d'en haut qui tombe sur le monde. La tour s'élève, fière et maternelle, au milieu des cabanes rassemblées à ses pieds. Elle s'érige dans les jours ténébreux comme le phare des consciences, et l'entité de ce coin de pays git en elle.

Lorsque l'hiver balaya de ses rafales la terre de Flandre, et fit mugir la tour, quand les sons arrachés du clocher furent

éperdument emportés par la tourmente, le sonneur, debout devant une lucarne aérienne, fouetté et secoué par la pluie et la tempête, regarda l'horizon mouvant. Les nuages glissaient, tordus fantastiquement, dans le ciel livide, et les crépuscules s'abattaient comme des grêles de cendres noires. Des soirs d'encre, traversés par les huhulements du vent et où éclatait le crépitement des ondées, s'enfouissaient devant lui dans les abîmes obscurs. Vigie de l'ombre, pilote balloté par les vestiges des nuits, l'homme veillait. Le jour venant filtrait une clarté brumeuse à l'Orient, et les dernières heures lentes de novembre tintaient au clocher avec des voix fêlées.

Un soir de décembre, comme le sonneur, figé dans sa nocturne contemplation, portait son regard tout au dessus de lui, il vit une déchirure dans la masse opaque des ténèbres, et des étoiles crevèrent l'obscurité. Il vit lentement s'entr'ouvrir les rideaux fuligineux qui cachaient la nue, et toutes les fleurs d'or, poussant aux champs du ciel, rayonnèrent doucement. Le jour naquit le lendemain, argenté et frissonnant, et s'endormit dans la robe vermeille que lui tissait, au couchant, le soleil.

Le sonneur chanta, en même temps que les cloches, l'*angelus* vespéral, puis, ayant escaladé les marches branlantes du clocher, il s'accouda en plein ciel, au milieu des étoiles, et soudain tendant la main vers un point de l'immensité, il dit avec transport : — Elle approche!

Les gens alors virent souvent passer dans les ruelles du village, front nu, les yeux brillants, et les gestes très vagues, avec des paroles très vagues aussi, celui que l'on qualifiait un pauvre homme fou.

Et le sonneur s'exclamait dans le silence nocturne, et parfois un paysan attardé, passant près de l'église, s'arrêtait en entendant une voix aérienne qui fusait du clocher, joyeuse ou hâtant. Puis le souvenir du pauvre homme fou renaissant dans sa cervelle, le villageois passait outre.

Ainsi, le rêve du sonneur vivait dans la nuit lumineuse! Là, devant lui, chaque soir plus proche, l'étoile annonciatrice avançait dans le ciel. Noël! Noël! La naissance divine du royal

enfantelet, allait se remémorer à nouveau par dessus l'amoncellement des siècles, et l'astre conducteur renouvelait le prodige que les Mages contemplèrent au milieu du peuple idolâtre. La terre de Flandre, immense et silencieuse, se recueillait dans le soir religieux. Mais une fois — ce fut la veille du grand anniversaire que ceci se passa — le sonneur aperçut sur la route, menant au village, trois ombres très lointaines qui se mouvaient dans la clarté de lune, tandis que de brusques lueurs illuminaient un coin du ciel et que des voix confuses d'abord, mais à présent claironnantes dans la plaine et des appels au loin répercutés, arrivaient, et c'étaient des hommes qui couraient éperdus ; les voix voisines déjà, et les hommes surgis brusquement tout autour des cabanes, — et toute la plaine vivait.

Le sonneur à genoux, leva ses deux bras au firmament.

L'astre traçait un chemin de lumière dans l'azur ; la nuit bordait de velours ses lances étincelantes.

Le visionnaire, abîmé dans l'extase, levait les bras au firmament.

Minuit révéla le prodige accompli.

L'astre s'immobilisait au dessus de la tour.

Sur la place, devant l'église, un groupe de paysans passa. Ces gens s'étonnèrent du silence des cloches avant la messe de Noël, et l'un d'eux regarda la vieille tour, silencieuse à cette heure du monde. Il vit un homme au sommet du clocher, accroché à la croix. Tous regardèrent. L'homme cria : — L'Etoile, l'Etoile ! Je vois l'Etoile, je veux l'Etoile ! Il escaladait la croix. Cependant les paysans ne virent pas l'astre d'or dont les ruissellements ardents baignaient déjà la tête du sonneur, il monta droit sur la croix et tendit les bras au firmament.

Les paysans haletèrent, car, sans un cri, l'homme était tombé en arrière et sous la vieille tour il gisait, les bras encore dressés vers le ciel de clarté.

Les paysans alors hurlèrent d'effroi. — Le pauvre homme fou ! Le pauvre homme fou ! Les portes s'ouvraient, des murmures couraient, puis des bruits de voix épouvantées, des larmes de femmes ; les villageois, toujours plus nombreux, se

pressaient autour du sonneur, immobile, hiératique, dans son geste d'extase.

Le prêtre du village accourait.

Il a pris dans le ciboire une hostie, et le sonneur s'est mis à genoux.

Il a tendu l'hostie vers les lèvres du sonneur.

Trois enfants ont crié dans le peuple frissonnant : — C'est une Etoile! c'est une Etoile aux doigts du prêtre! Oh! nos yeux! nos yeux!

Le sonneur est recouché, et ses bras, tendus au firmament, s'abaissent.

Mais tous entendent une cloche qui frémit dans la tour vétuste, et dont le son pleure longtemps sur la foule prosternée.

GEORGES VIRRÈS.





## Prière

*Le soir tombe ; prions pour les pauvres malades.*

Je songe à ceux qui sont dans leurs chambres, reclus ;  
Les paralytiques, les perclus,  
Ceux qui ne sortiront jamais plus.

*Le soir tombe ; prions pour les pauvres malades.*

Pour les irrémédiables phtysiques,  
Qui rêvent de candide amour, d'émois physiques,  
Et d'un mariage en musique.

*Le soir tombe ; prions pour les pauvres malades.*

Je songe à ceux des salles d'hôpitaux,  
Pâles sur l'oreiller de leurs lits sans rideaux,  
Qu'on n'appelle plus que d'un numéro.

*Le soir tombe ; prions pour les pauvres malades.*

Pour ceux que mine un vague mal occulte  
Par qui leur visage, en ivoire, se sculpte,  
Tapotant sur les vitres, comme on ausculte.

*Le soir tombe ; prions pour les pauvres malades.*

Pour les petits enfants surtout, fragile neige !  
Qui si vite ont l'air d'un lys dans un piège,  
D'une hostie en fleur qui se désagrège...



*Le soir tombe ; prions pour les pauvres malades.*

Pour ceux qui sont malades d'avoir faim,  
De n'avoir jamais eu de vin,  
Et qui font des projets sans fin !

*Le soir tombe ; prions pour les pauvres malades.*

Je songe à ceux qui vont mourir, vraiment trop las !  
Peut-être voient-ils des oiseaux lilas  
Passer dans l'air avec des glas !

*Le soir tombe ; prions pour les pauvres malades.*

GEORGES RODENBACH.



## Conte de Noël <sup>(1)</sup>

LE RÉVEILLON

DE LA BONNE

SŒUR « MALEINE »

A MA CHÈRE FEMME

**L**A bonne sœur se nomme Madeleine, mais les enfants auxquels elle enseigne la prière et l'alphabet, des petits de cinq ans au plus, l'appellent « Maleine », mot de prononciation plus aisée pour leurs lèvres, inhabiles encore aux subtilités des longs vocables.

Ce petit nom de Maleine, d'allure naïve, sied mieux à la jeune religieuse que l'autre, et tout le couvent l'a bien vite adopté familièrement. Sœur Maleine, en effet, est elle-même une grande enfant. Son cœur est plus candide que sa blanche cornette et ses yeux sont plus bleus que sa robe bleue.

Le directeur du couvent, un ancien curé de village auréolé de blancs cheveux, qui a gardé, de son long séjour à la campagne, un vocabulaire pittoresque, a déclaré, certain jour, à la supérieure de la maison : qu'il faisait toujours « matin de mai » dans l'âme de la sainte fille et que Dieu se promenait dans le cœur de sœur Madeleine « comme dans son jardin ».

Cette grande enfant se trouve donc bien heureuse de faire la classe aux tous petits, ce jourd'hui surtout, 24 décembre.

La Révérende Mère supérieure a donné, le midi, au réfectoire, et à toutes ses religieuses, licence d'amuser écoliers et écolières, en l'honneur de la fête du lendemain.

— Ce sera votre réveillon, sœur Maleine, a-t-elle dit, en souriant.

Aussi la bonne sœur compte-t-elle s'employer, de toute son âme, à réjouir le cœur des douze petits confiés à sa garde.

Au moment de commencer la classe de cette veille de Noël

---

(1) D'un volume en préparation : *Les Dires inquiets*.

on a amené, à la douce religieuse, un enfant de plus, un petit trouvé à la rue, sous le ciel gris de décembre, un petit pauvre qu'on a fait manger à l'office.

Sœur Maleine lui demande son nom calmement, et l'enfant, apprivoisé tout de suite par cette créature de bonté, murmure :

— Emmanuel.

Elle l'assied au premier banc, au milieu, à la place d'honneur, et prononce :

— Au nom du Père, et du Fils...

Et tous les enfants se signent, répétant en chœur: Au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit...

Sans attendre le signal habituel, un enfant poursuit, à haute voix, tout seul :

— Notre Père qui êtes aux cieux...

Toutes les têtes se tournent vers le jeune audacieux qui prononce ces paroles, à contre temps.

Mais Emmanuel, car c'est lui, continue, imperturbable, au milieu des sourires, des étonnements et des gestes de ses jeunes compagnons.

Sœur Maleine a fait un signe. Le nouveau venu achève maintenant sa prière dans le silence général. Il dit le Pater, puis l'Ave, et il aborde le Credo que nul garçonnet de la petite classe ne connaît encore. La bonne sœur est dans l'émerveillement. Emmanuel, ayant terminé la récitation du « Je crois en Dieu », la religieuse le regarde de son bon regard d'enfant.

— Tu sais lire? lui demande-t-elle, malicieusement.

Emmanuel fait un joli signe affirmatif de sa tête blonde.

— Alors lis.

Sœur Maleine tend à l'enfant le livre qu'elle tient en main : *La Légende Dorée*, dont elle se propose de narrer, tout à l'heure, quelques pieuses histoires à ses enfants.

Emmanuel lit admirablement. La religieuse l'écoute, toute la classe l'écoute. Tous les yeux sont fixés sur le petit qui lit comme un homme, malgré ses cinq ans. Emmanuel lit une histoire; le silence est complet autour de lui. Il en lit une seconde; il fait aussi calme dans la classe que parmi l'étalage d'un marchand de statuettes. C'est à peine si, de temps en temps, le chaquet de sœur Maleine bruit imperceptiblement en frôlant sa robe.

Pendant la sœur intriguée interrompt le lecteur merveilleux :

— Tu sais écrire aussi ?

Sur un signe de tête affirmatif, elle tend à l'enfant le crayon qu'elle porte à sa ceinture, et, sur la première page du livre Emmanuel, d'une main ferme, commence d'écrire.

A ce moment quelqu'un frappe doucement, à la porte de la classe de sœur Maleine.

— Mais, ma sœur, prononce une voix par l'huis entrebaillé, vous ne devez plus y voir. J'ai allumé il y a du temps. Il est près de quatre heures. Il neige. Il faudra renvoyer vos enfants.

Sœur Maleine sursaute, à cet appel venu de la classe voisine de la sienne. En vérité, il fait nuit, tout à coup, autour d'elle, et voici que les petits écoliers s'agitent peureusement dans l'ombre tandis que sa main tatonne à la recherche du bec de gaz.

Le papillon d'or s'allume et flambe enfin au-dessus de l'auditoire enfantin.

Une petite main présente à la sœur le livre clos, une autre le crayon trouvé sur le banc.

La religieuse cherche des yeux le petit Emmanuel... et ne le retrouve pas. Elle compte ses écoliers sur ses doigts. Ils sont douze, pas un de plus... Tout à l'heure ils étaient treize.

Cette constatation trouble sœur Maleine, qui s'achemine suivie de ses petits écoliers vers la porte de l'école. Mais une idée lui vient : cet enfant a écrit... Et dans le vestibule, toute troublée, hâtivement, elle entr'ouvre le livre qu'elle tient à la main.

Sur la page blanche qui précède le faux titre, la sœur lit ces mots, inscrits en grosses lettres dorées, d'une cursive superbe :

« *Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes.* »

Sœur Maleine et ses élèves avaient réveillé, en cette veille de Noël, avec celui que les écritures appellent l'Emmanuel, celui que nous nommons l'Enfant-Jésus.

Monsieur le Directeur garde, comme une chère relique, l'exemplaire de *La Légende Dorée* qu'il a prêté à la très pieuse religieuse et sur lequel on peut lire la phrase évangélique que j'ai rapportée.

POL DEMADE.

*Reproduction réservée.*





## Le Noël de la Montagne

Venite, adoremus.

### LES CLOCHES

*Venez, adorons-le, c'est le Seigneur du monde,  
Le lys éblouissant qui sortit de Jessé ;  
Sois calme et belle, ô Nuit propice, Nuit profonde :  
La Neige chaste attend son chaste Fiancé.*

*Sois calme et belle, ô Nuit, et sois harmonieuse :  
Porte dans les lointains de vallons en vallons  
Jusqu'en la paix de la forêt silencieuse  
Nos chants joyeux et nos sons clairs de carillons :*

*Dans la nuit, lointaines ou proches,  
« Venez, venez », disent les cloches.*

### L'ESPRIT DE LA MONTAGNE

*Qui me réveille ainsi dans la nuit musicale ?  
La montagne s'emplit de bruits harmonieux,  
J'ai senti tressaillir ma terre filiale,  
Pour qui sont ces accords doux et mélodieux ?*

### LES ÉGLISES

*Pour Lui, dans la nuit brune aux clartés indécises,  
Nous allumons nos fenêtres qui sont nos yeux  
Par où nous regardons venir les ombres grises ;  
Nous avons allumé nos grands yeux curieux.*

*Nous avons revêtu nos habits des dimanches  
Et parfumé nos corps des parfums d'Orient,  
Nous attendons le fiancé des Aubes blanches,  
Celui qui, Prince et Roi, nous vient en Mendiant.  
Claires parmi les ombres grises,  
« Accourez », disent les églises.*

## L'ESPRIT DE LA MONTAGNE

*Les rudes montagnards vêtus des blouses neuves  
Et les femmes et les petits enfants frileux  
Roulent leurs flots pressés et noirs comme des fleuves  
Vers les seuils éclairés des temples lumineux.*

*Mes fils, dont les pas font gémir la belle neige,  
Dans la grande Nuit calme et douce de langueur,  
A quel Roi voulez-vous faire hommage et cortège?  
C'est donc un Dieu bien grand, c'est donc un Dieu  
[vainqueur !*

## LES ENFANTS

*Non, il est tout petit, tout petit, dans sa crèche,  
Tout petit comme nous qui sommes ses amis,  
Il a les cheveux blonds, l'œil doux, la lèvre fraîche,  
Il repose entre l'âne et le bœuf endormis.*

*O le pauvre ! il a froid, couché sur de la paille ;  
Mais de beaux anges clairs se courbent devant lui  
Et pardessus l'étable, en la nuit qui tressaille,  
La grande étoile d'or éblouissante luit.*

*« Voici les Jésus dans les crèches,  
Allons voir », disent des voix fraîches.*

## LES MONTAGNARDS

*Il est l'Humble qui vient pauvre dans une étable  
Avec des verbes d'or, bons et consolateurs,  
Et pour les tout petits comme nous, charitable,  
Dans sa besace il a les dogmes rédempteurs.*

*O le Pâtre d'Amour ardent qui symbolise  
L'inaltérable paix parmi tous les troupeaux  
Et qui vient apporter la Justice promise !  
Demain se lèvera l'Aube des temps nouveaux.*

*« C'est le Dieu des mansuétudes,  
Aimons-le », disent des voix rudes.*

L'ESPRIT DE LA MONTAGNE

*Gloire donc au porteur de la Bonne Nouvelle !  
Toute la terre et les chemins chantent d'amour,  
Chansons des vents et des forêts dans la nuit belle,  
Chansons dans les hameaux et chansons dans le bourg.*

*Et moi, l'Esprit de la Montagne douce et bonne,  
Géant au cœur de miel en un corps de granit,  
Je te salue, ô Christ Jésus, et je te donne  
Tout mon peuple à genoux, mon peuple rajeuni.*

*« Aimez-vous, vous êtes tous frères,  
Aimez-vous », disent les bruyères.*

EDOUARD NED.



## Epiphanie

**E**T voici qu'aux jours d'Hérode, Jésus étant né dans Bethléem de Juda, les Mages du lointain Orient, Gaspard, Melchior et Balthazar, guidés par une étoile neuve, s'acheminèrent, pour l'adorer, vers l'enfantelet divin, roi d'Israël.

C'était, suivant la tradition, des hommes savants et puissants, qui, dans leur patrie mystérieuse, Arabie, Perse, Mésopotamie ou Chaldée, professaient la sagesse et s'efforçaient de lire au livre des astres les secrets de l'avenir. Sans doute ils voyagèrent en caravane brillante et, tels que les peignirent en leurs triptyques les vieux maîtres, ils s'en vinrent, vêtus de velours somptueux et de la rutilance des brocarts, prosterner devant l'humble berceau leur science et leur grandeur et offrir au Nouveau-né leurs présents symboliques.

Mais, comme ils arrivaient de très loin et s'étaient attardés dans Jérusalem à s'enquérir du lieu où le Messie attendait leurs hommages, ils ne furent point les premiers dans l'adoration.

De pauvres bergers de Beit-Saour les avaient dès longtemps devancés. Tandis qu'aux alentours de l'étable à jamais auguste, ils gardaient leurs troupeaux, une clarté merveilleuse avait ébloui soudain les ténèbres et, surgi aux regards des pasteurs éperdus, un céleste héraut avait annoncé le Verbe fait chair. Dans le vaste silence nocturne, les triomphantes armées du paradis clamaient aux espaces la gloire du Très-Haut et la paix promise aux hommes de bon vouloir.



Et aussitôt, pieds nus, la sordide peau de mouton aux épaules et le bâton de sycomore à la main, pleurant d'allégresse, les guenilleux élus de la douce nouvelle s'étaient hâtés vers la crèche de misère pour y déposer en offrande, aux pieds de l'Enfant, leurs âmes naïves. Par un privilège sublime, ils furent, avec Marie et Joseph, les premiers adorateurs de Jésus : les mages ne l'approchèrent qu'après eux.

Certes, ce ne fut pas un vain hasard qui ordonna la succession de leurs venues. Ceux qui croient ne peuvent douter qu'un dessein providentiel se manifeste en cette préséance accordée, auprès de Celui qui s'incarna à cause de la souffrance et du gémissement des misérables, au faible sur le fort, au simple sur le savant. Un profond symbole apparaît en ce double épisode évangélique.

Né parmi les plus humbles chez une nation vassale, ceux que Jésus appelle avant tous autres à l'honneur insigne de l'adorer dans ses langes sont des bergers, infimes en Orient parmi les plus infimes, qui, tandis que la gentilité députe vers Bethléem l'élite de ses sages, apportent, eux, au Messie désiré par des générations sans nombre l'hommage plus tendre du peuple choisi. Et, cependant qu'une étoile inconnue mène par les déserts la caravane opulente des mages, il semble que Dieu veuille, pour convoquer les pauvres autour de son berceau, un plus éclatant prodige : ce sont les anges eux-mêmes, ministres intelligents des volontés suprêmes, qui guident vers l'extase les pasteurs. Ainsi, dès sa naissance, le Prince des Douleurs marque splendidement sa prédilection pour les petits.

Mais autre chose encore frappe dans l'étonnant récit des Evangiles. Les mages, qui figurent aux pieds du Sauveur la puissance terrestre et la sagesse humaine, ne se trouvent point, comme les bergers de Beit-Saour, aux immédiates approches de l'étable, pendant la nuit sacrée. Si deux ou trois mois de la vie divine s'écoulèrent avant leur visite, ce n'est pas que le Messie leur eût été tardivement annoncé, mais à cause que la route était longue de leur patrie à Bethléem. Et

telle est la signification symbolique de leur voyage : il fallait qu'ils vinsent de très loin, puisqu'ils étaient mages.

Car ils représentaient la force, et les faibles sont plus proches de la lumière que les forts; la science, et les doctes sont moins proches de la lumière que les ignorants. La grâce n'habite qu'en les humbles d'esprit, et c'est l'orgueil fatal qui triomphe communément dans l'âme des savants et qui en chasse Dieu. Les cœurs simples entendent et voient; avec toute leur philosophie, les sages demeurent aveugles et sourds. La raison superbe et stérile menace en eux, sans trêve, la Foi. Et les âmes des puissants n'échappent à ce péril que pour succomber sous un autre : les ambitions et les convoitises terrestres, qui guettent l'humanité entière, les subjuguent plus aisément, les impérieuses voix du siècle et de la chair étouffent en eux les paroles du Ciel. Avec une obstination plus redoutable retentit en leurs cœurs le *Non serviam* de l'archange rebelle.

En vérité, la fausse sagesse et la force superbe creusent des gouffres terribles entre l'homme et Dieu : les mages qui se prosternent à Bethléem s'en viennent de loin.

Et ces chefs mystérieux de l'Orient, Gaspard, Melchior et Balthazar, sont grands parce que, ayant su que Dieu choisit, selon la parole de l'apôtre, l'ignorant pour confondre le sage, le faible pour confondre le fort, ils ont gardé l'humilité du cœur et la simplicité d'esprit, et que leurs âmes désireuses du royaume éternel, furent pareilles, en leur vierge candeur, aux âmes des petits enfants.

MAURICE DULLAERT.



## Noëls lointains

**J**E les aime entre toutes, ces saisons de silence et de sommeil, ces hivers enlinceulés de brume, qui semblent effacer et calmer la vie, et dont la mélancolie, maintes fois redite, invite à des pèlerinages vers l'Autrefois, vers l'Oublié, jusque vers les puérités de l'enfance.

Les soirs évocateurs de l'hiver, me conduisent en des logis du passé, dans une ville endormie à la lisière d'une province de l'Ouest, sur les bords de l'Océan. Oh ! la tristesse des ruelles montantes, grises tout le jour, des places désertées, du port minuscule où des barques de pêcheurs se balancent lamentablement ; l'aspect sinistre de la grande jetée, bruyante comme un boulevard, voilà seulement quatre mois. Oh ! la plainte incessante de la mer, voilée de brouillard à l'horizon, — le paysage de désolation et d'ennui. Dans les cabarets, aux vitres embuées, des marins causent, jouent et chantent, au milieu des nuages de fumée, en l'atmosphère tiède de ce *hall*, mieux clos et plus hospitalier que la mesure aux odeurs de varech, où la marmaille piaille en les attendant. Au dehors le froid et le vent, le triomphe de l'hiver.

Je la revois, telle qu'elle se fixa jadis dans ma mémoire, cette ville de la côte, je revois la plage où j'ai couru, le cabaret des matelots, les chemins aux galets dépolis, tout cela, enseveli sous les neiges, lointain comme une apparition, mais d'un charme inexprimable. L'hiver ! et ce sont aussi des visions de blanches contrées du Nord : les toits encapuchonnés de glace, les plaines illimitées, semblables à quelque prodigieux tapis d'hermine, les intérieurs luisants, où, réunis devant la cheminée haute, le soir, les enfants écoutent les histoires et les légendes.

Quiconque seulement a vu l'hiver à Paris, ne saurait comprendre l'enchantement qu'il réserve en d'autres régions. A Paris, l'hiver signifie le théâtre, les concerts, l'éblouissement

des cafés aux boulevards, les soupers après minuit, — les clartés électriques. En province, au contraire, il évoque les bonnes soirées, la joie des simples, espérant les fêtes intimes, l'âtre des romans naïfs, la bûche rougeoyante, le Noël familial.

Les Noëls d'autrefois, je les retrouve, en ce retour vers l'évanoui, risibles pour notre époque d'indifférence, où toute fête, même la plus sainte, invite particulièrement, aux repas copieux dans les sous-sols de brasseries, illuminés et fleuris... Il faut évoquer les Noëls lointains et mystérieux, les beaux Noëls, souhaités en quelque vieille demeure d'aïeul, dans une province silencieuse, close aux rumeurs du monde. Je me rappelle. Les heures, une à une s'égrenaient, et, rassemblés au salon très vaste, sous la lampe, devant le foyer joyeusement lumineux, la veillée commémorative se continuait. On devinait la neige et l'ardeur du froid ; quelquefois, le gél ciselait des broderies inusitées sur les vitres. On parlait des nuits miraculeuses d'Orient, on remontait les siècles, pour rechercher l'apparition de l'Enfant Sauveur, l'annonciation aux bergers, la visite des Rois Mages, la crèche dans l'étable. Les petits s'émerveillaient des récits ; leurs yeux étonnés semblaient suivre des vols de séraphins, et ils promettaient bien de rester sages, de se souvenir toujours. Combien se souviennent, aujourd'hui !

Le plus âgé des convives ouvrait la très ancienne Bible à reliure archaïque, léguée de génération en génération, imprimée en grosses lettres, pour la vue fragile des vieillards. Il lisait les versets des Evangélistes ; il lisait lentement ; les phrases se précisaient, solennelles, et une grande joie et un grand frisson passaient à la révélation de la Naissance. « Marie conservait toutes ces choses en son cœur. » Cette Parole causait la sensation d'une immensité soudainement aperçue, disait l'allégresse profonde de la Mère choisie de toute éternité pour la glorieuse incarnation du Verbe, et cependant effacée en l'obscur logis des pauvres, sous la sûre protection des anges ; et c'était Elle et son Fils, qu'on désignait aux petits.

Après la lecture, la prière, les enfants endormis, on préparait pour le matin du lendemain, les hauts arbres de Noël, les sapins verts aux branches nombreuses, où s'accrochaient de minuscules lanternes peintes, des jouets variés. Au réveil matinal, les enfants se hâtaient dans la chambre décorée pour la circons-

tance, où se conservaient habituellement les fruits sur des étagères de meubles surannés. L'arbre les éblouissait, de ses innombrables lumières minuscules, et les petites mains se tendaient vers les hochets tremblants sous les frêles ramures.

Puis, on se souvenait des enfants inconnus, du même âge, — plus proches de Celui dont on fêtait la venue — et qui, peut-être aujourd'hui, mouraient de froid et de faim, des innocents qui savaient déjà la misère — et seulement la misère. C'était alors, le départ, dès le jour advenu, les haltes de taudis en taudis, avec les bras remplis de jouets — les jouets de l'arbre — de brioches, de lainages chauds. On embrassait les marmots chétifs, un instant dans le ravissement, on leur offrait au nom de Jésus, « *Notre Frère* », une fugitive clarté de bonheur et les mères, en loques, remerciaient en des gestes de bénédiction, et les petits joignaient leurs doigts, souriaient délicieusement...

On rentrait le soir, très las, heureux des longues courses ; souvent il ne restait plus le moindre jouet à l'arbre du matin, mais aucun, certainement, ne regrettait, en son âme simple, les présents bien humbles, à la distribution desquels les mères avaient présidé, pour être agréables — expliquaient-elles — à Notre-Seigneur, dont c'était le jour anniversaire.

En cette fête, rêvée universelle, où toutes les cloches des églises chrétiennes de toutes les confessions, sonnent triomphalement, comme si elles voulaient s'unir dans la joie égale de la Nativité, nous devions, je me souviens, oublier aussi les haines enfantines, les colères, effacer nos rancunes et promettre de nous aimer « comme le Sauveur nous aimait. » Et nous promettons sincèrement, au souvenir du Berceau, dont l'image nous hantait.

Aussi loin, je le veux croire, c'est autour de ce Berceau consolateur, que les chrétiens des églises différentes et les chrétiens errants et incertains, hors des églises, viendront enfin se réconcilier, se réunir à jamais, en présence du Petit Enfant, du Petit Pauvre de Bethléem.

GEORGES OUDINOT.





## Prière des Inquiets

A EDGARD RICHAUME.

*Doux Jésus, nous voici priant dans les églises  
Où ton regard plus doux que les meilleurs baisers  
Caresse, bienfaisant, les fidèles pressés  
Près des confessionnaux où les péchés se disent.*

*Nous sommes les Inquiets qu'épouvante la vie :  
L'au-delà mystérieux obsède nos esprits  
Et nous venons à Toi, car nous avons compris  
Que seul Tu peux guérir nos âmes assombries.*

*Doux Christ! nos yeux sont faibles et nos espoirs sont las...  
Ah! nous avons cherché l'Idéal qui fait vivre  
Dans l'orgueil, dans l'argent, dans l'amour qui enivrent  
Et tous désenchantés, ô doux Christ, nous voilà!*

*Et nous Te supplions, ô Bon Galiléen,  
Prince des pauvres, Dieu magnanime,  
Et nous Te demandons pour nos cœurs incertains  
La Foi belle et forte des hymnes!*

*La Foi — levain de paix pour les âmes inquiètes —  
 Qui donne la lumière aux yeux qui n'ont su voir ;  
 La Foi qui fait germer les superbes Espoirs,  
 Donne-la nous, Seigneur, — ce sera fête.*

*Ce sera fête au Ciel et puis fête en nous même !  
 Nos cœurs auront compris et nos yeux auront vus.  
 Nous n'aimerons que Toi, ô Seigneur, qui nous aimes  
 Et notre saint amour ne sera point déçu !*

*Nous sommes les Inquiets qu'épouvante la vie :  
 L'au-delà mystérieux obsède nos esprits  
 Et nous venons à Toi, car nous avons compris  
 Que seul Tu peux guérir nos âmes assombries.*

ALBERT BERTHEL.



## Le retour de l'exil

A GEORGES RAMAEKERS.

**I**L était revenu par un soir de Noël, lui le poète, le fou; dans son village, son vieux village qui avait bercé ses espoirs. Il était revenu sans gloire, sans nom, tous ses désirs, tous ses rêves souillés.

La grande campagne était morte maintenant et reposait sous son beau voile de communicante, blanche et parée de neige pour la fête du doux Jésus.

Oh! cette neige, cette belle neige, blanche comme les pétales d'avril, il y marchait doucement; il avait peur de la souiller, car c'était son âme cette plaine blanche, son âme souillée par les noires réalités.

Les cloches chantaient de leurs voix blanches. Leurs douces voix mouraient là-bas près des pauvres pommiers qui pleuraient leurs larmes de givre, de ne pouvoir plus fleurir. Alors il se souvint; oui, il y avait longtemps de cela, était-ce dans la vraie vie, était-ce dans le rêve? Oui, il y avait longtemps, il était bien frêle alors, bien petit, et son âme était pure et claire comme une neige nouvelle. Oui, il se rappelait maintenant :

C'était un grand arbre vert, tout chargé d'étincellements et de dorures, des têtes aimées penchées sur la table, et des yeux couleur de lune, des yeux couleur de bluets et des chevelures d'or près du grand sapin d'ombrage... Puis des cris, des dents qui brillaient, et deux très vieux qui tremblaient comme une feuille d'automne, en embrassant les têtes blondes comme une poignée d'épis d'or.

Et tout à coup la vieille pendule balançait son cœur de cuivre, chantant douze coup mystérieux avec quelque chose de passé et d'enclos...

. . . . .



Maintenant là-bas, le chemin s'allongeait tout blanc avec ses foules de fidèles vers l'église s'estompant dans un ciel étoilé, avec ses neiges à son clocheton, et ses verrières flambantes, comme la lumière du refuge pour le chemineau, comme l'appel d'or pour les âmes égarées.

Et il les reconnaissait tous les souvenirs, les têtes blondes, les têtes grises surtout qui allaient, et les vieux qui cahotaient dans le chemin avec des sourires ridés pour les petites vieilles appuyées sur leur bâton, avec leur coiffe blanche jetée au vent. Il suivit inconsciemment la foule et nul ne le reconnut. On oublie si tôt sur terre.

Il entra par le grand portique. Ce fut comme un éblouissement, il chancela.

Les cierges s'étoilaient d'or sur les foules agenouillées, les saintes frissonnaient dans leurs verrières, l'encens rythmait son parfum splendide, et il entendit :

C'était une voix forte et douce, une voix d'or qui chantait les louanges; elle vibrait jusque dans les hautes nefs, graves. Elle avait quelque chose de calme, de saint, d'ultra terrestre, quelque chose de déjà perçu. Et l'orgue jetait sa plainte tel un chœur de voix mystiques, avec des élévations et des mourances graduées comme un affaissement d'âmes.

Oui, il l'avait déjà entendu vibrer cette voix; elle semblait venir d'en haut, si harmonique qu'elle ne pouvait être humaine. Et il vit dans le chœur, Jésus, son doux Frère en souffrance, le Poète de tous, qui, comme lui, peina pour avoir trop chanté pour l'homme de sa voix d'or.

Et lui qui savait ne plus prier, comme dans les lointains heureux, les beaux jadis de son enfance, il pria le doux Jésus avec des larmes, fervemment !

EUGÈNE HERDIES.



## Les Etoiles de la Noël

QUAND Jean Lyane, le peintre, arriva, cette veille de Noël, au château de Chrétien Dalien, son ami, l'ombre trop tôt venue aux soirs d'hiver endormait déjà la campagne.

De petits carreaux lumineux écarquillés sous les blancs capuchons des toits, révélaient seuls dans la ténèbre et sur la neige, les rares cabanes en éveil aux bords des routes effacées.

Interrompu dans l'élaboration de son nouveau poème par l'approche prématurée de la nuit, Dalien s'était depuis longtemps levé pour allumer la lampe dont la douce et calme clarté est si propice aux travaux du poète.

Mais par delà les longs rideaux de la fenêtre — dentelle d'ombre sur le soir — la vision, tout à coup, du firmament splendide, du firmament sans fond, peuplé d'étoiles vacillantes comme des lampes dans le vent, l'immobilisa dans l'extase.

Ayant en vain frappé par trois fois, à la porte, et ne voyant filtrer sous elle aucune lumière, Lyane qui se savait attendu cependant, assuré d'ailleurs par les domestiques de la présence de leur maître, s'étonna du silence et de l'obscurité, et tout doucement pénétra dans la chambre de son ami.

Dalien était toujours là sans un geste, devant la fenêtre aux rideaux écartés, en attitude de statue.

Et droit, devant la nuit moins sombre, au contraste noir de sa silhouette, il apparut un instant à Lyane par ses cheveux très longs et son manteau drapé, quelque disciple de Jésus, en entretien mystérieux et sublime avec les étoiles du ciel.

Un scrupule presque religieux empêcha le visiteur indiscret de troubler la contemplation du poète.

Mais l'attirance occulte des yeux qui nous regardent fit bientôt tressaillir celui qui rêvait. Il détourna la tête et ses yeux tout remplis du clair reflet des astres clignotèrent vers l'obscurité de la chambre.

« Bonsoir Dalien », dit à mi-voix Lyane.

Dalien sursauta comme un que réveille le bruit d'une voix dans la nuit.

« Toi ! Jean ! » exclama-t-il, cherchant à reconnaître avec ses yeux troublés, « comment es-tu entré ici ? Je n'ai rien entendu... »

« Est-ce qu'on entend quand on rêve ? » interrogea Lyane en souriant et lui tendant la main.

Dalien l'attira vers la fenêtre.

« Vois donc, ami, si une telle nuit vaut que je la contemple ! »

Le peintre à son tour s'émerveilla.

Il ne trouva qu'un cri pour exprimer à ce moment son âme. Puis le silence retomba autour des deux amis, immobiles et muets dans leur ravissement et les regards levés vers la nuit de Noël.

Jamais le spectacle ineffable de l'ombre étoilée ne s'était dévoilé aussi pur à leurs yeux, n'avait ému aussi profondément leur être.

L'azur bleu sombre étincelait d'un éclat sans pareil. Entre les constellations allumées naissaient à tout instant de nouvelles étoiles, et tous les plus lointains soleils, toutes les sphères ignorées semblaient s'être ajoutées aux myriades déjà brillantes, comme pour rehausser cette fête stellaire, en la nuit noëlique, de la joie de leurs feux soudain révélés.

Et sous cette féerie du ciel nocturne, la féerie de la terre en blanc ! Et le scintil de la lumière innombrable des mondes, à l'infini multiplié dans les micras de la neige éblouie !

— « Les étoiles sont les yeux sans péché des anges invisibles et prosternés, là haut, au bord de l'infini, vers le Mystère insondable qui va s'accomplir ici-bas », dit enfin Jean Lyane.

Mais Dalien ne l'entendait pas.

Autour des pelouses enrobées de neige, les arbres nus du grand parc morne tordaient leurs rameaux noirs.

Et leur immobilité convulsive évoqua dans l'imagination du peintre la rage terrifiée des serpents infernaux qui se seraient dressés là dans l'espoir insensé que leur venin saurait jaillir jusqu'aux étoiles...

Tout à coup Dalien s'écria : « Une étoile est tombée du ciel ! »

Alors il prit les mains de son ami et de ce ton voilé qui est comme la voix de l'âme :

— « As-tu jamais songé, dit-il, à tout ce que recèle d'enseignement terrible ce phénomène que l'effarente inconscience des hommes contemple avec des yeux béats : LA CHUTE D'UNE ÉTOILE !

» Une étoile qui tombe, c'est un soleil qui pour jamais s'éteint, c'est la mort d'un soleil qui fut cent fois plus grand et plus brillant peut-être, pauvre petite humanité, que l'astre radieux qui t'éclaire et qui te nourrit !

» Une étoile qui tombe, c'est tout un monde qui périt. Mais toi, dans cet instant où tu la vis tomber du haut du firmament en la nuit éternelle tu n'as pas tressailli.

» Car tu n'as pas compris dans ta vanité monstrueuse, que cet instant était celui marqué de toute éternité par le Nouveau-né de l'étable, où ce monde, plus vieux que ta planète infime, serait précipité dans le vide et s'écroulerait dans la nuit !

» Pourtant l'instant viendra — qui ne hante pas ta pensée — où cette Terre sur laquelle tu t'agites en ne songeant qu'à toi, humanité ! où cette Terre, que tu appelles « vaste » et qui n'est cependant qu'un très petit point lumineux perdu dans le semis fabuleux de l'espace, à son tour, elle aussi, sombrera dans la nuit !

» Alors ceux qui sans doute habitent d'autres mondes, avec des yeux indifférents, comme à présent les yeux des hommes, se diront souriants, cette chose banale :

» *Une étoile est tombée du ciel !.....* »

— « Que Dieu est grand ! dit Jean Lyane, aux yeux qui croient devant la nuit. »

— « Mais combien plus immense encore, ajoute le poète, aux yeux qui croient devant la Crèche, et s'abaissent devant l'Hostie !... »

GEORGES RAMAEKERS.



## Les Livres

RICHARD LEDENT. — *Le Petit Paroissien, où il est parlé du vent, des arbres et du bel amour.* (Bruxelles. Lacomblez.)

Voici certes un joli titre, annonciateur de bien belles choses. Je préfère dire tout de suite que le livre de M. Richard Ledent n'a pas tenu pour moi les promesses de son titre, et que, après l'avoir parcouru attentivement en entier, je ne me suis pas senti ému de la belle émotion que l'artiste fait éclore quand son âme chante la Nature en joie.

Est-ce à dire que M. Ledent n'est pas poète ? Non certes. Ce volume, quoique très inégal, quelquefois gris et incolore, est l'œuvre d'un véritable poète. Dans la première partie ; *Murmures et chansons*, j'ai rencontré de beaux chants simples et naïfs, comme la chanson du vieux moulin :

*Le vieux moulin dans la plaine,  
las de la chanson des fleurs,  
voudrait allonger ses ailes  
jusqu'au grand soleil rieur.*

Et celle des oiseaux qui ont froid dans leur cage, et cette délicieuse plainte du beau troubadour à sa douce amie. Quel dommage que ces jolis couplets aient en leur compagnie des jeux de mots comme : J'exhume — les heurts — qu'assume — mon cœur.

Dans « *les jeux* », seconde partie du Paroissien, M. Ledent fait alterner des pièces en vers réguliers avec des pièces en vers libres ; et son inspiration, fidèle dans les premières, le trahit presque toujours dans les secondes. Quoique n'étant pas vers-libriste, j'admire cependant les vers-libres rythmiques et musicaux, le vers libre de M. Ledent est trop souvent dur et sans rythme, et pourtant combien harmonieux ces vers réguliers :

*Vers musical et doux comme un soupir de femme,  
voici de votre essence en quelque parchemin  
et vous semblez garder l'émoi premier d'une âme  
éteinte en le silence odorant du jardin.*

Je regrette aussi de trouver dans plusieurs pièces de ce volume, au lieu du *bel amour*, de l'amour vénal qui se promène le soir aux carrefours.

Je termine en signalant, comme véritablement œuvre de poète, ces vers :

*Seigneur dont la présence est vive au sanctuaire  
rous découvrez mon âme et scrutez ma chimère !  
Seigneur qui conviez au banquet du pardon  
me voici prosterné, la pierre contre le front.  
Que votre bonté soit le rameau tutélaire  
dont le souffle ennoblit le plus humble, ô mon père !  
Caresse: d'un regard les eaux marécageuses  
et le remord, Seigneur, saura la soif heureuse.  
Secouez la fraîcheur sacrée de vos deux mains  
et les orties seront les joyaux du jardin.  
Seigneur, nous gémissons, las de notre esclavage,  
montrez-nous le soleil miraculeux des plages,  
et toi, Verlaine, doux pénitent, qui supplias,  
lais jaillir le prodige aux splendeurs de ta foi.*

EDOUARD NED.

BLANCHE ROUSSEAU. *Nany à la fenêtre.* — En prenant dans son sens large l'idéoréalisme — le mot est d'Henry Maubel, préfacier de ce livre charmant — on peut l'appliquer à ces contes émus, car c'est bien plus l'âme des choses que leur aspect extérieur qui vit dans ces pages. Non point que l'auteur y philosophe à l'éperdue ou scrute minutieusement la psychologie de ses personnages, mais par une façon toute originale de grouper les faits elle leur crée une atmosphère morale, un état d'âme bien fait pour nous séduire.

Si le nom de M. Delattre s'évoqua spontanément en moi à la lecture de ces proses historiées c'est que chez elle comme chez lui coule un même flux de vie; je les sais de race wallonne tous deux, mais Louis Delattre est un joyeux gars émerveillé qui chante gaiement en plein midi tandis que M<sup>lle</sup> Blanche Rousseau me semble une jeune fille éduquée par le rêve. Elle habite un val du pays mosan et ne sort qu'à l'heure où, sur les prairies aux fleurs d'étoilés, flotte un brouillard gris et bleuté et parfois doré par les rayons couchants d'un soleil d'automne. Mais pour être spiritualisée par le songe, elle ne dédaigne point les choses de la Nature et l'âme s'y apparie en concordance parfaite.

Mais ici la similitude s'arrête, peut être est-elle faite de dissemblances: chez l'un l'objet est proche et à portée de la main, chez l'autre vague et placé dans le lointain; le dessin d'Henry Meunier: *Nany à la fenêtre*, d'une souple harmonie de lignes, d'un charme à la fois clair et grave peut, mais en l'accentuant, résumer graphiquement ma pensée.

Je le répète, malgré tous ses attraits qu'on ne s'attarde pas à la vaine histoire; chez Blanche Rousseau qui a l'intuition de la légende et du symbole, il faut scruter au delà des gestes et des mots pour vivre de la vie intérieure, seule qui importe.

*L'Etranger, la Maisonnette, Bonne Maman perdue, l'Éveilleur, l'Œuvre*, autant de contes hautains et purs d'un beau symbolisme; mais qu'il me soit permis de critiquer les moyens du dernier où le style, d'une naïveté gracieuse ailleurs, semble puéril vu l'intensité de l'effet à produire; on l'aurait voulu différent, plus ferme et solennel au risque d'être conforme.

Outre d'autres qualités qui font l'artiste, ce qu'il faut louer encore chez l'auteur, c'est son sens exquis de l'Enfance, j'en veux pour seule preuve ce frère pastel: *Millie au jardin*, sans oute beaucoup de récents écrivains le possèdent, mais elle a pour se distinguer d'eux une touche lus délicate et plus nuancée qu'elle doit peut être à son sexe.

Qui mieux que la femme est fait pour comprendre l'âge adorable et tendre des petits enfants; c'est encore soi-même qu'on préfère en autrui, et la femme n'est jamais si belle que quand l'enfant y survit.

Ce livre de début n'en est pas un, mais la confirmation d'un talent très apprécié dans nos vues t je signale ce délicieux volume à tout lecteur soucieux de belle prose,

PAUL MUSSCHÉ.



## Çà et là

### PIQUÉ AU VIF!

La vérité blesse et l'article intitulé *Une loge martiniste à Bruxelles* que je publiai dans *La Lutte*, en septembre dernier (article dans lequel fut démasquée l'hypocrisie des hérétiques martinistes, qui se prétendent catholiques afin d'attirer dans leur loge les artistes et les intellectuels catholiques), a fait bouillir de colère le bon gérant de *l'Art Idéaliste*. C'était prévu.

En vain le dit gérant, piqué au vif, signe-t-il sa « riposte » du faux nom mirifique d'Elie Mégor, les incommensurables maladresses de sa polémique, une brillante absence d'argument et la sublime pétarade de ses vociférations épileptiques, me furent de trop sûrs indices, pour ne pas reconnaître d'emblée en cet idéaliste engueuleur: Jean Delville.

Et c'est tout le bac aux ordures de son idéalisme exotérique que sa colère déverse à côté de mes documents.

Voici, au hasard des pincettes, quelques savoureux spécimens, des plus magiques épithètes que profère à mon adresse, puis à l'adresse aussi de la Papauté (merci de cet honneur, Monsieur!), « ce fils dévoué de Notre Mère l'Eglise », ce « catholique ardent », car c'est ainsi qu'il s'intitulait lui-même naguère, voulant se faire passer pour tel — l'honnête homme!

Sous le titre: *Cléricalisme littéraire*, son article débute ainsi: .

« Un marmouset de lettres aussi ambitieux que nul et dont nous taisons le nom, malgré qu'il soit à retenir, dit-il, parmi ceux qui parent la clique des jeunes imbéciles qui remplissent de leurs vagissements cléricaux la littérature belge, est dans un état de jubilation majestueuse. »

Puis le « fils dévoué de Notre Mère l'Eglise » se dévoile en maudissant tour à tour « l'âme de sacristain fanatisé », « le sectarisme de petit-frère », « l'orthodoxie d'enfant de chœur », et la foi biberonnante » de Georges Ramaekers, ce « pioup'ou clérical ».

Mais où l'ardent catholicisme du bon gérant de la petite feuille Saint-Gilloise s'avère de façon péremptoire, c'est quand il lance l'anathème contre « les erreurs vaticanes », « les siècles de crétinisme théologiques », « les papautés politiques, qui se sont emparées des clefs de Saint Pierre » et les « ombres de l'orthodoxie romaine ». (Brrr !!!).

En 1895 des lecteurs avaient tiré, de la première polémique que j'engageai alors avec le même Jean Delville une conclusion que son attitude actuelle ne fait que vérifier davantage :

« Delville rage, disaient-ils, il jette le masque et ne sachant que répondre il insulte bêtement Ramaekers, parce que Ramaekers a tapé juste. »

Et voilà comment M. Jean Delville triomphe pour la seconde fois de mes « désopilantes âneries » contre « les prétendus satanisants » et comment il se réjouit du « comique irrésistible de mes gesticulations ».

Faut-il qu'il soit irrésistible en effet ce comique pour qu'il ait su mettre ce mage solennel en si folle gaieté !

Mais aussi pouvais-je résister, moi, pauvre « petit argot », à l'assaut vraiment *homaisrique* d'un aussi terrible adversaire ?

Grand Dieu, s'il allait m'envoûter !

Lecteurs, plaignez mon triste sort !

G. RAMAEEKERS.

## MON PETIT PANIER

M. Paul Raepsaet, représentant, bourgmestre d'Audenaerde, poursuit dans le *Magasin littéraire* (avec la collaboration assidue du *Guide Joanne*) l'alléchante publication de ses Menus de Table d'hôte. Et, comme il n'est point de vraie soupe sans cheveux, l'éminent collaborateur de la revue gantoise, a soin d'ajouter, à la liste des plats.... l'adresse de son coiffeur, un certain Périnaud, 31, rue Berthe, à Biskra (Afrique).

Voilà qui est rasant — nous ne parlons pas de Périnaud, bien entendu ! — Si encore M. Paul Raepsaet, qui a peut-être hérité de la fourchette de Brillat-Savarin, avait un peu du style de ce célèbre gourmet ! Mais non, hélas, hélas !

P. D.

## RELISEZ-VOUS, DE GRACE !

Au Congrès de Gand dont on parle tant aujourd'hui, notre collaborateur POL DEMADE avait lancé aux doctrinaires de lettres ce juste reproche : « La nature était tenue pour inexistante au XVII<sup>e</sup> siècle ». A la page 39 de son libelle contre les jeunes écrivains catholiques, le R. P. Delattre riposta par ce démenti : « Voilà un propos qui n'est pas aimable *parce qu'il n'est pas vrai.* »

Or, à la page 46, le R. P. Delattre écrit lui-même ce qui suit : « Cette époque (le XVII<sup>e</sup> siècle) *si peu soucieuse des champs et des plaisirs simples...* »

Sans doute le R. P. n'aura-t-il pas eu le courage de relire son propre factum. Je comprends ça !

UILENSPIEGEL.

## GLANE DU MOIS

Par instinct ou par raison, nous croyons à l'Intelligence sans limite, source des lois auxquelles est soumis le monde extérieur aussi bien le que monde de la conscience... Nous aspirons vers la Beauté parfaite, vivant exemplaire des formes idéales dont la nature et l'art offrent le magique reflet.

MGR A. VAN WEDDINGEN.

En créant tous les hommes, Dieu ne pense qu'à faire des saints. Le jour où il ne s'en formera plus le monde finira. Qu'elle le comprenne ou qu'elle l'ignore, la SOCIÉTÉ EST UNE CITÉ MYSTIQUE, ou elle n'est pas.

A. BLANC DE ST-BONNET.

# Les Revues

**Le Spectateur catholique** (octobre). — Par les cinq petits poèmes, puérils, enrythmiques et chrétiens de *Symphonie du bon octobre*, le poète VICTOR KINON nous prouve que pour son âme aussi les beautés de la création parlent de La Beauté, de Dieu.

Nous voici loin de la fausse et morbide mysticité symboliste, nous voici près de saint François !

MM. EMILE BERNARD et MAURICE HANRIOU publient en ce même numéro, l'un des *Contes trouvés dans un puits*, l'autre une *Méditation sur Melchisedech*, qui méritent d'être signalées.

**Durendal** (novembre). — *Un Conte de fée*, blquette d'EDOUARD DUCÔTÉ. De petits poèmes de PAUL MUSSCHE et RAMAEKERS, l'éloge de *Nany à la fenêtre*, le délicieux bouquin de BLANCHE ROUSSEAU, par l'abbé HENRY MOELLER, et de bonnes pages sur l'*Idéal féminin*, d'après RUSKIN.

**La Trêve de Dieu** (novembre). — *Ce fils de paysan*, poème, par FRANCIS JAMMES. — *Des préfaces*, par JEAN VOLANE. — *Convalescence*, vers d'YVES BERTHOU. — *L'accent de la vérité*, par HENRI NER. — *Jour de pluie*, de FRANÇOIS LATTARD, l'un des jeunes poètes de la revue valentinoise : *L'Œuvre*, et ce vers, enfin, de PAUL GABILLARD :

*En regardant le ciel, j'ai conçu l'Infini.*

**La Province Nouvelle** (novembre). — *Le Dimanche des Rameaux*, par le poète chrétien YVES BERTHOU, « franciscain », lui aussi dans sa compréhension de la Nature, mais à la manière du B. Jacopone de Todi, plutôt qu'à celle de saint François. — La *Monographie d'Edouard Besnus*, par GEORGES DENOINVILLE.

**L'Ermitage**. Poèmes d'EDOUARD DUCÔTÉ et de J. et M. NERVAT. — Cette revue annonce pour janvier l'agrandissement, si désirable, de son format.

**Les Mercure de France**, de septembre, octobre et novembre, donnent la totalité d'un très remarquable roman : *Les Pierres qui pleurent*, écrit par HENRY BOURGEREL. Et nous avons la joie d'y admirer des pages d'apologétique chrétienne. Nous espérons donc, au plus tôt, la réunion de ces fragments en volume, afin d'en parler selon leur mérite.

A lire aussi : **La Revue Naturiste**; **Comme il nous plaira**, dont le numéro de novembre contient un bel article pour la fraternité des peuples, par HENRY VAN DE PUTTE ; **l'Œuvre, l'Aube** (de Bruxelles, directeur M. BISCHOPS) ; **le Geste** (de Nîmes) ; **Anthologie**, revue de France et d'Italie) ; **l'Effort**, de Toulouse, riche toujours en beaux poèmes ; **la Revue**, vaillamment catholique en Art et en Sociologie ; **la Résurrection**, revue catholique d'avant-garde, etc.



## VIENT DE PARAÎTRE

dans la collection de LA LVTTE

# EN SOUVENIR...

de PAUL MUSSCHE

Une plaquette, grand format, 20 pages, fr. 0.50.

*En vente chez SCHEPENS, rue Treurenberg, 16, Bruxelles.*

---

---

Ont paru dans la

## COLLECTION DE "LA LVTTE,,

CROKAERT PAUL : <i>Amour et florins</i> (comédie) . . .	fr.	1.00
NED EDOUARD : <i>Poèmes catholiques</i> . . . . .	»	2.00
<i>Mon jardin fleuri</i> (poèmes, 2 <sup>e</sup> éd.) . . . . .	»	2.00
RAMAEKERS GEORGES : <i>La Nuit rédemptrice</i> (avec dessins) . . . . .	»	1.50
<i>L'Hymnaire du Printemps</i> (poèmes) . . . . .	»	2.00
SOUGUENET LÉON : <i>Le roman d'un pauvre jeune homme</i> . . . . .	»	2.00

Des *Musiques* par ENRST DELTENRE.

---

---

LA LVTTE de janvier sera consacrée à

## LA PLÉIADE FRANCISCAINE

Et prochainement à

## OCTAVE PIRMEZ

Le prix de ces numéros *illustrés* ne sera pas augmenté.

JANVIER 1898

3<sup>e</sup> ANNÉE N° 10

50 C<sup>mes</sup> LE NUMÉRO

# la Lutte

Revue catholique d'Art

« L'ART POUR DIEU! »



P.-L. MOLITOR  
RUE LONGUE-VIE, 36  
BRUXELLES

ESTHÉTIQUE FRANCISCAINÉ

# la Lytte

REVUE CATHOLIQUE D'ART.

114, rue Franklin, à BRUXELLES

ABONNEMENT : Un an, 5 fr. ETRANGER, 6 fr. (1)

## COMITÉ PATRONAL :

VALÈRE MABILLE \* \* \* LÉON SOMZÉE  
\* \* \* AMÉDÉE DE BRESSOUT \* \* \*

Directeur : GEORGES RAMAEKERS, rue Franklin, 114

Secrét. de rédaction : EDOUARD NED, rue du Conseil, 34

BRUXELLES

## Rédaction de « la Lytte » :

ERNST DELTENRE; CHARLES LEMBOURG; PAUL MUSSCHE; EDOUARD NED; JOHAN NILIS; ERNEST PÉRIER; GEORGES RAMAEKERS; EDGAR RICHAUME; GEORGES VIRRÈS.

## Principaux Collaborateurs :

Franz Ansel; Albert Berthel; Thomas Braun; Edmond De Bruija; Mgr de Harlez; Louise et Louis Delattre; Willem Delsaux; Pol Demade; Eugène Demolder; Henri de Régnier; Charles Droupy; Edouard Ducôté; Maurice Dullaert; Max Elskamp; Henry Ghéon; Eugène Herdies; Joris-Karl Huysmans; Albert Jounet; Georges Le Cardonnel; Alfred Lemaire; Camille Lemonnier; Georges Marlow; Charles Morice; Marie et Jacques Nervat; Georges Oudinot; Victor Remouchamps; Georges Rodenbach; Prosper Roidot; Blanche Rousseau; Léon Rycx; Laurent Savigny; Camille Schiltz; Joseph Soudan; Léon Souguenet; Anne Thierens; L'abbé Armand Thiéry; Firmin Vanden Bosch; Emile Verhaeren; Francis Vielé-Griffin.

## SOMMAIRE DU N° DE JANVIER 1898 :

Georges Ramaekers : *Au poète saint François.* — Abbé Armand Thiéry : *Notre décadence littéraire et saint François d'Assise.* — Edgar Richaume : *La philosophie de saint François.* — Albert Jounet : *Saint Antoine de Padoue.* — Pol Demade : *La Bible des Pauvres.* — Edouard Ned : *L'éloquence franciscaine.* — Maurice Dullaert : *L'épopée des pauvres.* — Albert Berthel : *La Science franciscaine : Le docteur Admirable.* — Ernst Deltenre : *Un compositeur franciscain.* — *Çà et là.* — *Les Revues.*

## ILLUSTRATIONS :

Zacharie Astruc : *Le saint François d'Assise* d'ALONZO CANO.  
Giotto : *Mort de saint François d'Assise.*

TOUS DROITS DE REPRODUCTION RÉSERVÉS

(1) Les abonnements partent de chaque mois et se font pour un an.

## Au Poète Saint François

*Toi qui naquis comme Jésus  
Pendant la nuit dans une étable  
Et sur la paille d'une crèche,  
Toi qui reçus,  
Beau charitable,  
La marque des clous sacrilèges  
Et le stigmaté aussi du trou  
Qui béait sanglant au côté,  
Féal époux  
De Notre-Dame la Pauvreté,  
Humble qui méritas par ton humilité  
Ce trône d'où l'orgueil fit tomber Lucifer  
Au brasier de l'Enfer ;  
O ! toi qui inspiras Jacopone et le Dante,  
Giotto et Cano et tout l'Art de ton temps,  
O ! belle âme ! âme ardente !  
O ! flamme ! ô ! Séraphin !  
O ! Poète haletant  
Vers un amour sans fin !*

*Qui voulais d'une étreinte embrasser l'Univers,  
Des Poètes nouveaux s'éveillent à tes vers !*

*François, frère des fleurs, des arbres et des bêtes,  
Six siècles t'ont déjà suivi dans le tombeau,  
Et maintenant voici que de nouveaux Poètes  
Comme toi fraternels aux plantes et aux bêtes  
Proclament comme toi combien ce monde est beau!*

*Et maintenant voici que de nouveaux Poètes  
Ont l'amour et la Foi qui vibraient dans tes cris  
Et vers la Terre en fleur vibrent leur chant de fête  
Car sa beauté, c'est Dieu lui-même qui l'a faite,  
Et de son sang de Dieu l'arrosa Jésus-Christ !*

GEORGES RAMAEKERS.

1<sup>er</sup> Octobre 1897.

# Notre décadence artistique et littéraire

ET SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

Quand on me demande, disait Léon Gauthier, la définition des époques de décadence, je réponds volontiers : « *Ce sont les temps où tous les hommes veulent jouir de tout et où personne ne veut se priver de rien.* »

(LÉON GAUTHIER. Introd. au *Charlemagne* de Alphonse Vérault. — Tours. Mame, 1877, p. xx.)

**N**OTRE contemporaine école littéraire, qu'elle s'appelle elle-même décadente, ou qu'elle soit plutôt insoucieuse de porter ce nom qui lui convient, je ne la définirais pas autrement que par ce simple texte de Léon Gauthier, cité ci-dessus en épigraphe : « *Décadences : ce sont les temps où les hommes veulent jouir de tout et où personne ne veut se priver de rien.* »

Arts et lettres, comme toutes choses, participent à cette décadence, parce qu'il leur faut, eux aussi, pour fleurir : esprit de sacrifice jusqu'à savoir se renoncer, et peiner, et souffrir.

Pensez-vous ce qu'il en coûte d'œuvrer d'art quelque matière que ce soit ; croyez-vous qu'inventer et exécuter soit un charme sans immolation de nos désirs ?

Nos idéals se heurtent et s'amoindrissent aux nécessités, aux réalités de l'outil ingrat ; la matière qui résiste, semble-t-il, amène ces déceptions que donne l'outil toujours las, toujours décourageant, insuffisant et maladroit en vos mains malhabiles, que votre rêve avait voulu guider et conduire.

Luttez et appliquez-vous, rien de mieux.

Mais quant à réaliser belle et intacte toute l'idée entrevue, il ne faut pas s'en flatter, et si vous réussissez après tout à réaliser quoique ce soit de grand, ce sera grâce à la Providence, qui est aussi la Providence des artistes, et qui aura disposé toute chose.

Il en est de l'œuvre d'art comme de notre vie à nous, où nous ne pouvons guère réussir à mettre que bien peu de ce que nous voudrions.

Nous nous voudrions héroïques, accomplis, saints, et après bien des efforts de notre faiblesse, nous nous retrouvons faibles encore et comme succombant presque. Notre vie est un chef-d'œuvre, mais ce chef-d'œuvre est un chef-d'œuvre à faire, car c'est un chef-d'œuvre que nous rêvons tous les jours et que nous n'accomplissons jamais, parce que nous ne sortons jamais de nos ébauches qui sont d'informes recommencements des mêmes fautes et des mêmes erreurs.

Mais voici que la Providence bénit un homme au cœur plus vaillant ; celui-là au moins saura se renoncer pleinement et en toute chose, d'un vrai renoncement ; il voudra de volonté triomphante et non plus seulement de vaillante velléité.

Le chef-d'œuvre de la vie il l'a réalisé lui, et ce chef-d'œuvre s'est pétri dans sa chair et a jailli de ses plaies en radieuses contemplations et en visions qui ont resplendi.

Comment voulez-vous que les splendeurs artistiques ne resplendissent pas elles aussi, pour le Pauvre d'Assise.

L'idéal si souvent vaincu, déjoué, étriqué, amoindri, par nos misérables imperfections, est ici roi.

Et vraiment, regardez ici le Crucifié : notre idéal de chrétien

est reproduit, et à se réaliser et à se révéler aux yeux dans une vivante et sublime image ; cet idéal devenu chef-d'œuvre, fait oublier toutes les ébauches et nos fautes et nos lâchetés, à imiter ce Jésus le divin Crucifié, qui ne fut torturé ainsi, au plus haut du Calvaire, élevé nu et pauvre aux yeux de tous, que pour devenir le modèle public de tout chrétien, l'idéal proposé à tous, pour apprendre à chacun à souffrir et à s'immoler en crucifiant de même sa chair et ses convoitises.

Un séraphin a été l'artisan de ce divin ouvrage, gravant dans les membres et au cœur de François les stigmates.

Mais l'idéal fut atteint et ne s'incrusta dans cette chair humaine que parce qu'elle était soumise depuis longtemps.

François, Dieu aidant, l'avait rompue à servir et non à dominer. Vieux chevalier féal de Dame Pauvreté, il l'avait vue, en Notre Seigneur le Christ, si dédaignée et si belle, cette noble Pauvreté, qu'il l'avait voulue de tout son cœur jusqu'à donner pour elle toute chose et à mettre en encan et gageure, en abandon tout domaine, toute chose et tout soi-même, comme sa vie entière, parce que l'amour ne recherche que ce qu'il peut vouer et sacrifier à la chose aimée et ainsi il vit et se fortifie de ce qu'il sacrifie.

Je lisais, il y a quelques jours, dans une revue récente (1), qu' « un artiste moderne, dans un tableau célèbre, représente saint François d'Assise exténué de mortification, mais plein de l'amour divin, promenant la charrue à travers le sol rocailleux de l'Alverne. Ce soc rustique formant charrue, se compose simplement d'un tronc d'arbre, tiré par deux bœufs. Mais le séraphique laboureur chante en ouvrant le sillon, et il dit :

« Loué, soyez-vous, mon Seigneur, par notre sœur la terre, mère de la vie, laquelle nous porte et nous nourrit et produit la verdure, ainsi que des fleurs de toutes nuances et des fruits de toute espèce. »

La scène est touchante et l'idée vraiment belle. Eh bien ! nous aussi, quelque rocailleux que soit le sol, et quand bien

---

(1) La revue française : *Le XX<sup>e</sup> Siècle*.



même les épines ensanglanteraient notre marche, comme saint François d'Assise, aux champs de l'Ombrie, traçant le sillon en chantant plutôt qu'en pleurant, c'est-à-dire en bénissant Dieu, avec les saintes allégresses du courage chrétien.

Voilà bien, dans ce tableau de peinture, le caractère de l'art de François d'Assise et des poètes franciscains.

C'est un art de joie, un art qui chante joyeux, qui célèbre l'hymnaire de Dieu en lui et aussi jusque dans les plus humbles brindilles d'herbe qu'il lève du sol à la rosée, pour sa gloire.

Toute décadence d'art se marque non de joie, mais de tristesse ; parce que c'est la lâcheté de souffrir et comme inéluctable l'abaissement à se détailler à plaisir les plaies qu'on ne songe plus jamais à guérir ni à soigner.

Cet art de saint François n'est pas un art limité à la molle satisfaction négative du repos ignominieux de celui qui n'espère plus rien de la force de l'action et qui, las de combattre, se laisse tomber mollement pour attendre la mort dans la douceur d'un dernier far niente.

Juvénal, Tacite, Suetone, Péladan, Goncourt, Verlaine...

Détailler pittoresquement les nuances, rares et curieuses, d'abjection ou de grandeur, et les épinglez dans de précieuses phrases d'une langue compliquée aux notations de nuances complexes ; abjection jolie ou grandeur, seulement le diagnostic.

Que leur importait le reste ; combattre, réformer, indiquer le remède, tout cela ne les occupe pas.

Saint François, au contraire, est un Poète, car il a la passion de faire resplendir l'ordre que doivent retracer les créatures.

Il se fait l'âme de son siècle.

Ses religieux des trois ordres, doivent pouvoir comprendre tout le monde.

# La Philosophie

de Saint François

L'HOMME, dans son essence même, n'est qu'une contradiction et un combat. Certes, tout au tréfonds de son être, par une succession de synthèses, se découvre la tendance unique et primordiale à agir, à se développer, à se dilater, génératrice de toute activité et toute joie. Mais comme il est composé d'âme et de corps, d'esprit et de matière, comme il est le colosse aux pieds d'argile et au front d'or, cette tendance le poussera en deux excès opposés. D'une part, en l'activité de son corps, elle se manifestera par la sensualité ; de l'autre, en l'activité de son âme, par l'orgueil.

Or, c'est ici qu'apparaissent la contradiction et le combat. Rien de plus opposé que ces deux vices. L'un fait de l'homme un dieu, l'autre en fait un animal. Donc, lorsque l'homme s'adore et s'encense ; admire la promptitude de son esprit, la largeur de ses contemplations ; se réjouit de l'empire de beauté, de lumière et de somptuosité où il trône, tous les êtres — s' imagine-t-il — à ses pieds, sur la tête la couronne de l'intelligence, en main le sceptre du vouloir obéi ; brusquement, selon l'habituelle déception, orgueilleux Ozias des écritures,

il se sent, couvert sous son royal manteau, de la lèpre des lubricités animales.

Mais lorsque, désespéré, il s'est abandonné à son mal ; lorsque rageur il a baisé ses plaies ; lorsqu'il a poussé l'éternel cri de l'incendie des tentations : « Eh soit, l'homme n'est qu'un animal ! » voici qu'il aperçoit entre les flammes, là-haut, toute pure et cristalline, une étoile ; voici qu'il n'est pas assouvi, il comprend que les voluptés humaines n'étanchent pas la soif d'aimer, que l'homme n'est pas qu'un animal, et, après l'autre cri, il pousse celui-ci plus torturant encore : « L'infini ! »

L'infini ! sera-t-il instruit de la cruauté de la leçon ? Comprendra-t-il que s'il n'est pas la bête qu'il avait l'audace de fièrement se proclamer il n'est pas non plus le dieu qu'il voudrait s'avouer être ? Non pas. « L'infini ! Je vois l'infini. Je puis donc le comprendre, l'êtreindre. Et de fait, qu'importe que moi-même je n'y parvienne de par les forces de ma seule individualité. Du moins, j'approfondirai toujours quelque peu le ciel où vole l'humanité. D'autres m'y suivront. D'autres m'y dépasseront. Et l'homme, un jour, enserrera dans ses petits bras l'infini. L'homme sera infini. L'homme sera Dieu. »

A nouveau donc il se fait Dieu, lui qui peu auparavant se disait un animal. Il s'adore.

Et ainsi, de l'orgueil, il va à la sensualité, et de la sensualité à l'orgueil. D'une dilatation de l'être à l'autre le voilà balotté — de l'exaltation de l'âme à l'adoration du corps et de l'adoration du corps à l'exaltation de l'âme ! C'est là pour l'homme une sorte de flux et de reflux naturels des élans de son activité. Aussi rien ne me semble mieux le symboliser que ces combats singuliers entre quelque croisé et le dragon fantastique, peints sur les écus des preux dont parlent les vieux cycles épiques.

Le chevalier, en son armure et son haume, debout, l'estoc brandi, c'est l'orgueil humain qui maintient sous ses pieds le dragon du mal, lascif et ondoyant, à la langue dardée, aux griffes sorties, prêt à lui bondir à la gorge, à le mordre, à l'empoisonner de son venin.

Pourtant, chez d'aucuns, chez beaucoup même, la folie du mal atteint un tel paroxysme que, vipère de vice et chevalier d'orgueil s'y étireignent en un même embrassement et un même péché, ne formant plus qu'un mélange, qu'un seul et même être d'immondice et de superbe affolée ! Poitrine contre poitrine le chevalier et la bête se serrent et se baisent bouche contre gueule.

Et vous avez le symbole de l'homme, mélange invraisemblable, stupéfiant de bassesse et de grandeur, de corps et d'âme, de limon et d'esprit.

Et ceci se comprend sans peine, lorsqu'on examine les mobiles du péché originel de la race humaine, en la personne de son représentant devant la suprême et immuable justice. N'est-ce pas la beauté du fruit, n'est-ce pas le goût suave et inconnu encore qu'il devait avoir ; n'est-ce donc pas la sensualité qui a poussé Adam à transgresser la défense formelle ? Mais n'est-ce pas aussi l'orgueil, le désir de secouer tout joug ? N'est-ce pas la parole du serpent : « Vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal ? » Hélas ! oui, nous le connaissons le bien et le mal — le mal surtout, l'orgueil et la sensualité, le péché de l'âme et le péché du corps. Ah ! ne voit-on pas ici la sublime justice et l'absolue logique qui triomphent ? N'est-ce pas qu'il était juste que nous fussions punis en les deux mêmes fautes où volontairement nous avions failli.

L'homme fut châtié rudement sans doute, mais justement. A travers les siècles, les espaces, les civilisations, les climats et les races, il devait porter ces deux péchés, côte à côte en une même chair, malgré leur entière différence. Et même ce perpétuel champ-clos devait se retrouver en tous ses actes. Travaille-t-il de l'esprit ou du corps, l'inertie de la matière veut le retenir.

L'esprit veut s'élançer toujours plus haut, voler toujours plus loin, poursuivre sans cesse l'infini ; et le corps alourdit son vol, épuise les ardents battements de ses ailes.

La volonté de l'homme est naturellement ordonnée au

bien. Et pourtant avant d'y parvenir, que d'obstacles à vaincre, que d'inertie à secouer, que de combats à livrer!

Et si l'on examine les facultés affectives ne doit-on pas constater que l'égoïsme combat l'altruisme et l'aspiration à la Divinité, en ne voulant faire le sacrifice des commodités, et en faisant trop de l'être le centre de l'affectivité.

Et l'amour — j'entends la passion exclusive — le bel amour des poètes, qui fit déraisonner toute imagination, même du plus sceptique et ne fût-ce qu'un soir. L'amour que des Byron ont épuisé leur vie à célébrer, que la musique, la peinture, la sculpture glorifient, devant qui les philosophes s'inclinent muets et respectueux; l'amour à toutes les manifestations de qui, des plus nobles aux plus viles, on a élevé ces temples qu'on nomme les théâtres, mais qu'est-il donc l'amour?

Un sanglot. Tous les vrais poètes, abattus ou révoltés, l'ont crié. Quel est l'homme que l'amour ait rendu heureux, uniquement heureux, qui y ait trouvé l'étanchement de toutes ses soifs, si modestes ou si ignobles fussent-elles? Quel est l'homme qui ait plus joui que souffert d'amour? Il n'existe pas. Car s'il se trouvait, il ne porterait déjà plus le nom d'homme, et la plus avilie, la plus abêtie des brutes serait moins dégénérée que cette créature à qui le créateur ne saurait plus donner de nom dans les classes des êtres et qu'il renierait!

Cette souffrance est pourtant un phénomène tout naturel. C'est toujours la primordiale contradiction qui se poursuit en toutes les facultés et les actes de l'homme. L'amour dépasse toujours de ses désirs, la satisfaction que peut apporter l'être qui en est l'objet. Tout désir d'action et de dilatation est contraint d'une entrave. Telle puissance, de l'âme ou du corps, se déployant seule, sans mettre en œuvre les puissances d'espèce opposée rompt l'équilibre et cause une souffrance inéluctable. L'esprit veut toujours se dépouiller de son manteau de chair, et le chevalier percer la bête de sensualité.

Car l'homme est avant tout un être divisé et désorbité. Tout chez lui s'entreheurte, se combat, jusqu'aux meilleures et aux plus pures aspirations. L'harmonie du plan primitif y est absolument rompue. Il est le Titan, précipité du ciel, enfoui sous l'Etna, combattant à pénibles coup de marteau la matière, révolté perpétuellement et boiteux.

Tel est le problème humain qui tourmente depuis huit mille ans le génie des philosophes. Comment rétablir l'harmonie première du corps et de l'âme, créés pour former une unité naturelle, pourtant et l'harmonie des facultés d'une seule âme? A qui donner la victoire en ce combat douloureux, afin de procurer, en le développement heureux de ces deux puissances, la joie de l'individu. L'âme doit-elle triompher? ou bien le corps? Est-ce donc l'orgueil? Est-ce plutôt la sensualité? Ou bien est-ce la pondération harmonieuse des deux qu'il faut rechercher? Mais dans ce cas, où donc en trouver la formule et surtout comment l'appliquer? Et si c'est l'âme, faut-il donner la prédominance à l'égoïsme? à l'altruisme? Et même si l'amour de la créature finie laisse inactive, en notre âme immense, une partie de nos facultés affectives, ne serait-il pas logique de les lancer plutôt vers le créateur infini? Mais où chercher les forces pour ce vol invraisemblable à travers les profondeurs du ciel? Questions qui ont halluciné les fondateurs de religions, qui ont passionné les philosophes, torturé les poètes. Et qu'est-il résulté de leurs hallucinations, de leurs recherches, de leurs souffrances? De la souffrance encore. Ils furent ballottés comme toute âme humaine et selon l'éternelle marée des passions, de l'orgueil à la sensualité et de l'épicurisme au stoïcisme. Nul cœur souffrant et vaste, nulle intelligence suprême et géniale, comme il en apparaît des fois, planète vibrante et scintillante, qui passe, entourée de satellites, entre les myriades de banals et humbles points lumineux du ciel humain; nul, fût-il génie n'a pu découvrir en son intelligence le remède aux souffrances de l'homme. Toute la race humaine, par des travaux successifs, par des souffrances incessantes n'a su trouver la vraie Sagesse

qui pût rendre heureux l'humble et le puissant, l'intellectuel et le simple, qui pût faire chanter, toute sa vie, ne fût-ce qu'un seul homme.

Ceci semble une étrangeté, une absurdité. Et pourtant, c'est un fait et si facilement explicable. Pour rétablir en l'être humain la paix rompue et l'harmonie brisée ne fallait-il pas être le créateur même, dont la main toute puissante et toute habile avait sculpté dans la boue terrestre le premier corps et dont la bouche y avait insufflé son esprit ; le justicier qui avait détruit en la créature coupable l'harmonieuse concordance des facultés et y avait lâché bride aux deux puissances mauvaises qui avaient péché ?

Le Verbe qui avait prononcé le premier « fiat » allait lui-même annoncer la vraie parole vitale, en comparaison de laquelle les paroles des sages ne devaient être que murmures, balbutiements, bégaiements.

Si un Dieu était offensé, il fallait, pour l'apaiser, le sacrifice expiatoire d'un Dieu, proportionné à l'offense. Pourtant, comme c'était l'Homme qui avait péché, il convenait que ce Dieu, s'offrant en expiation, fût homme en même temps.

Et voici que naît dans l'étable de Bethléem, entre le bœuf et l'âne, sous le vent mordant d'hiver, le fils de l'homme et le fils de Dieu.

Des simples, des bergers, des hommes en qui sans doute l'âme s'était peu affranchie et la chair régnait, vinrent lui offrir, en chantant leurs chansons populaires, la soumission du corps et de la sensualité.

Des sages, des subtils d'Orient qui avaient, après tant d'autres, cherché sur la terre et dans les astres la solution du problème humain, et que les chercheurs et les douteurs orgueilleux de l'époque déléguaient au Dieu, humilié, par une folie d'amour, jusqu'à devenir petit enfant, les Mages plièrent devant lui leurs genoux, abaissèrent leur front jusqu'à la poussière dont ils sortaient, pour lui présenter l'empire de l'âme et de l'orgueil. L'Homme-Dieu ainsi, dès sa naissance, unissait dans une seule adoration de sa divine

personne l'âme et le corps de l'homme, l'orgueil et la sensualité. Le combat allait donc par lui prendre fin et les deux lutteurs de l'être humain se baiser, joyeux, dans ses bras. Mieux que les académies, les livres sacrés des Indes mystérieuses, les philosophes couronnés de roses, le sanglot de tous les cœurs, le labeur de toutes les intelligences, cet enfant couché sur de la paille, entre deux pauvres repoussés de tous les seuils et les deux animaux dont l'homme abuse le plus, le bœuf et l'âne, cet enfant avait trouvé le mot du sphinx.

Bientôt il annonce à l'humanité cette parole de vie. Et cette parole était si grande, si belle, si étonnante et si invraisemblable que les foules l'écoutèrent émerveillées, stupéfiées. Et cette parole se recueille dans les livres, se redit par des millions de lèvres, résonne sur les forums et les agoras, devant les orgueilleux Apollons et les Vénus impudiques. Et voici que comme au son des trompettes s'écroulèrent les murailles de Jéricho, à cette parole, les Apollons tombent à genoux, les Vénus triomphantes tremblent sur leurs jambes adorées. Pan est mort. La bête superbe est morte en l'homme. Dieu y peut envoyer son esprit et renouveler la face de la terre. Sous les chênes des Germanies et des Gaules les Amand, les Willibrord et les Piat crient cette parole, et les Teutatès, les sinistres et grimaçantes mythologies s'écroulent. Les grands barbares, les hommes des futurs siècles, agenouillent leur fierté farouche et leur bestialité devant l'humiliation de la croix des voleurs de grand chemin où agonise, les pieds, les mains, le cœur troués, le Voleur de la Rédemption céleste !

Quelle est-elle donc cette parole qui a fondu le corps et l'âme en un être nouveau ? Par quel prodige le semeur a-t-il fait germer — selon la loi des renouveaux — dans la décomposition antique, la semence des barbares jeunes et neufs ?

Il lui suffit pour cela de deux commandements, où se trouvent contenus la loi et les prophéties : Vous aimerez Dieu par dessus toute chose et le prochain comme vous-même pour l'amour de Dieu.



En aimant Dieu plus que soi, plus que tout, l'homme cessera de se faire Dieu et l'orgueil sera tué.

Il n'aimera non plus son corps et saura faire au Dieu, qu'il aime au-dessus de tout, les sacrifices exigés. La sensualité est apaisée.

Et à la place de ces deux vices, fleuriront ces deux vertus essentiellement chrétiennes, ces deux plus belles fleurs du bouquet mystique des âmes, l'humilité et la pudeur — c'est-à-dire la pauvreté et l'obéissance, la patience et le renoncement, la douceur et la chasteté, la folie des sacrifices.

Voilà chassés les deux querelleurs du corps et de l'âme.

De plus voilà que le désir de l'infini a trouvé à chérir un objet infini et toutes les souffrances des déceptions sont oubliées. Au sommet de l'affectivité humaine est placé l'amour de Dieu. Puis vivront l'amour de soi et à côté, sur le même pied, non plus au dessous, l'amour d'autrui. C'est là l'objet du deuxième commandement. Mais le principe de l'amour d'autrui sera tout autre qu'il ne l'était jusqu'ici. L'homme aimait autrui par égoïsme. Son amour était desséché ou exclusif, portait à autrui une aide qui ne gênait point les commodités et même flattait l'amour-propre; ou bien s'attachait rageusement, passionnément à un objet unique qu'il voulait pour lui seul, despotiquement et quoiqu'il coûtât. Or, maintenant, puisqu'il a comme principe l'amour de Dieu, qui exige le sacrifice de l'orgueil et des commodités et absorbe toute la soif d'infini, l'amour d'autrui chassera tout attachement égoïste à sa propre personne, détruira l'exaltation orgueilleuse de l'âme qui rendait l'homme insupportable et nuisible à ses semblables, le fera attacher à tous les hommes créés tous de Dieu.

Or voici l'homme relevé. Dieu lui indique le plan selon lequel il doit rebâtir son temple pour qu'y habite l'Esprit. Mais comme toute doctrine n'a de pouvoir et de valeur si elle ne s'appuie d'un exemple, l'Homme-Dieu dut posséder en lui à un degré suprême ces deux amours. Et, en effet, quel fut le motif de son humiliation dans la chair humaine et de son

sacrifice sinon son amour pour Dieu, dont il venait satisfaire la Justice et la Majesté, sinon son amour pour l'homme qu'il rachetait et conduisait au royaume des cieux.

C'est là aussi ce qui l'amène à toutes ses souffrances, qui sont, elles aussi, une sublime et frappante leçon pour l'orgueil, la sensualité et l'égoïsme humains : l'humilité de sa naissance pauvre dans une étable, sa jeunesse laborieuse et obscure, sa douceur et sa pauvreté durant sa vie enseignante, sa préférence pour les auditoires des pécheurs et d'ignorants, sa passion surtout, sa passion avec l'agonie au jardin des Olives, le lavement des pieds, le baiser de Judas, l'arrestation, la fuite des apôtres, l'interrogatoire de Anne, le soufflet du domestique, la nuit atroce et ses injures, ses crachats, ses coups, l'interrogatoire de Pilate, de Hérode, le manteau blanc des fous, la flagellation, le couronnement d'épines, le royal manteau pourpre de David, l'Ecce homo, les Crucifige, la voie du Calvaire, les chutes, la rencontre de la Mère, le crucifiement, l'élévation en croix, entre deux voleurs, de cet être informe que le prophète appelle un ver de terre et, seuls des milliers qui acclamaient « Hosanna au fils de David ! » le disciple chéri et la Mère douloureuse qui se tiennent debout au pied de la croix.

Mais bientôt l'on vit, des quatre coins du monde, se joindre à Marie et à Jean, d'innombrables âmes aimantes et attristées. Et ce furent les Évangélistes, les Apôtres, les martyrs, les confesseurs, les docteurs, les Vierges et les veuves, les bienheureux et les saints. Elles s'échelonnèrent sur le Golgotha, en larmes, se frappant la poitrine et s'accusant d'être coupables de ce sang versé, de ce crucifiement d'un Dieu et toutes lui demandaient d'être en retour, crucifiées avec lui, sur le même bois et des mêmes clous. Ils étaient possédés d'une nouvelle folie : la sainte folie de la croix. Et les moines se meurtrissaient la poitrine d'un cilice ou d'un cercle de fer. Les vierges se rouaient de discipline, pleurant, criant, souriant. Les veuves arrachaient leurs parures et leurs soieries, s'humiliaient la chair de la rudesse de la bure.

Des enfants partaient seuls, sans pain, un bâton en main et nu-pieds, s'enfoncer dans les déserts; y vivre des cent ans, avec les lions.

Et dans la foule des crucifiés, subitement, s'éleva du sol, comme si son corps ne pouvait plus retenir l'amour de son âme, en tunique grise de montagnard, une corde aux reins, un mendiant maigre et pâli, les yeux noirs et fiévreux, les deux bras étendus en un transport passionné et comme cloués à une croix invisible. Et de fait, ses mains et ses pieds étaient troués d'une plaie rouge où était planté un clou comme en les plaies du Supplicié rédempteur. A son côté droit, par une déchirure de l'étoffe, saignait une large blessure. L'amour avait crucifié comme son maître, le petit pauvre François pour qu'il fût le vrai gonfalonnier de la croix !

Il avait tellement aimé son Dieu et par suite de ce besoin d'unité qui est le fond de l'amour, il l'avait imité au point d'être crucifié avec lui. Glorieux ange montant avec le soleil levant il avait pu porter en sa chair le signe du Dieu vivant.

L'origine de son amour et de sa parfaite imitation de Notre Seigneur Jésus-Christ, symbolisés jusque dans ses très saints stigmates fut la méditation de la Passion. Oui, à n'en pouvoir douter, ce fut le contre-coup violent de la croix au cœur de François qui en fit jaillir, comme du rocher, la verge de Moïse, tout le fleuve séraphique de ses vertus où s'abreuve si souvent depuis six siècles, Israël errant dans le désert, en quête de la terre promise aux ancêtres et à leur descendance.

Le fils du marchand d'Assise se retire dans la grotte et pleure sur les souffrances de la Bonté et la Miséricorde infinies. Au dessus de toute humiliation, ce qui l'attendrit c'est la nudité et la pauvreté du maître de l'infini des mondes, que l'on a dépouillé même de son manteau de dérision pour ne lui laisser que sa couronne d'épines.

Il l'aima aussitôt passionnément et dans cette fournaise du saint amour brûla toute l'ivraie de l'orgueil, de la sensualité, de l'égoïsme. Sous la pluie de ses larmes s'épanouit la « très



STATUE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE  
par ZACHARIE ASTRUC  
(D'après ALONZO CANO)

(Se trouve à Bruxelles chez CHRISTOPLE.)



sainte et très aimable pauvreté », l'humilité, la charité. Telles sont, en effet, les trois vertus caractéristiques du glorieux amoureux de la croix.

A peine ce flambeau de passion allumé pour le guider dans les voies droites du Seigneur, en une sublime scène il se dépouille de tous ses vêtements, les jette aux pieds de son père et s'écrie : « Maintenant je puis dire Notre Père qui êtes aux cieux ! » Chevalier de la croix de Jésus, il lui faut, comme aux autres paladins de la table ronde, une dame de ses pensées. Il échange avec la Pauvreté l'anneau des fiançailles.

Et de quels cris, dignes d'un Thibaut de Champagne ou d'un Walter von der Vogelweide, il la célèbre cette divine fiancée, ce trésor de la très sainte Pauvreté, « trésor si précieux et si divin que nous ne sommes pas dignes de le posséder en notre misérable vaisseau de chair ». Aussi, comme il l'ordonne, est-ce le seul trésor que le frère mineur puisse posséder sous le ciel.

La très aimable Pauvreté n'est qu'une vertu accessoire de l'humilité. Aussi le petit pauvre connaîtra-t-il le renoncement, l'écrasement, la haine de soi. Écoutez comme il apprend au frère Léon « les choses qui constituent la joie parfaite » : « Au dessus de toutes les grâces et de tous les dons de l'Esprit Saint que le Christ accorde à ses amis est celui de se vaincre soi-même et, pour l'amour du Christ, de soutenir volontiers les peines, les injures, les opprobres et les méseuses. Car de tous les autres dons de Dieu nous ne pouvons nous glorifier puisqu'ils ne viennent pas de nous, mais de Dieu, selon cette parole de l'apôtre : Qu'as-tu que n'aies de Dieu? et si tu l'as eu de Dieu pourquoi t'en glorifier comme si tu l'avais de toi? Mais dans la croix de la tribulation et de l'affliction nous pouvons nous glorifier, parce que l'apôtre dit encore : Je ne veux pas de gloire, sinon dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Rarement le séraphin d'Assise parlera de la chasteté. Eh ! pouvait-il seulement être hanté d'une concupiscence et de l'amour d'une créature de chair, lui dont l'âme montait

jusqu'au désir de l'infinie Beauté, qui aimait son Créateur dans des dilatations effrayantes, qui poussait des clameurs de passion et dont le cœur avait des palpitations et des bondissements à faire trembler la terre !

Comprend-on bien ce qu'était l'amour de cet homme ? Quelles tempêtes d'ivresses devaient secouer le fragile vase de sa chair jusqu'à le faire presque éclater, dilater son âme jusqu'à la faire bondir aux astres et au trône de l'Amour. Je l'avoue, cette passion séraphique d'un homme, comme nous pourtant, me laisse interdit, m'effraie. Il y a là quelque chose de disproportionné, de terrifiant, de rugissant. Et j'en suis à m'oser demander : Quelles peuvent bien être la grandeur et même la majesté de l'homme si petit, si fragile et si vicieux ? Ah, quoiqu'on nie et ricane — Le Créateur en soit chanté ! — nous sommes faits à son image et à sa ressemblance, nous portons réflétée en le miroir de nos âmes l'image centrale de Celui qui est, éternellement, absolument, nécessairement.

Mais l'amour de François, si j'ose dire, ne semble même pas se contenter de Dieu. Il déborde et inonde les créatures de Dieu. Et le voici qui obéit, sans réflexion, par la seule spontanéité instinctive de son amour gigantesque, au deuxième commandement de la doctrine salvatrice. Aimant le créateur, il aimera ses œuvres ou, pour mieux parler, il l'aimera dans ses œuvres — sans jamais toutefois le confondre avec celles-ci, selon l'erreur que seraient portées à lui imputer certaines gens. Son torrent d'amour se déverse en deux bras, arrosant l'un, les campagnes de la Chanaan céleste ; baisant, l'autre, les plaines terrestres qu'il illumine encore la toute bonne et toute ravissante Beauté. Mais bientôt ces deux bras du fleuve ardent s'élancent, chanteurs, joyeux, en le même Océan divin ! Voyez-le, le petit pauvre à qui est soumise toute la terre, s'en aller par l'ampleur splendide et réjouie de la nature. Il marche les yeux au ciel, criant à tous les arbres, à toutes les fleurs, à tous les oiseaux, à tous les hommes, le délire de sa divine passion : « Très haut, tout puissant et bon Seigneur, à vous

appartiennent les louanges, la gloire et toute bénédiction. On ne les doit qu'à vous et nul homme n'est digne de vous nommer !

« Loué soit Dieu, mon Seigneur, à cause de toutes les créatures et singulièrement pour notre frère Messire le Soleil qui nous donne le jour et la lumière ! Il est beau et rayonnant d'une grande splendeur et il rend témoignage de vous, ô mon Dieu ! » Et puis le voici qui loue encore son Seigneur pour sa sœur la Lune et les étoiles « claires et belles », pour son frère le vent, l'air et le nuage, pour sa sœur l'eau « très utile, humble, précieuse et chaste », pour son frère le feu « indomptable et fort », pour sa mère la terre « qui produit toutes sortes de fruits, les fleurs diaprées et les herbes ! » Il est l'homme régénéré, mêlé en quelque façon à tout le tourbillonnement de vie du Créateur et des créatures. Il ne s'appartient plus, il est à Dieu et à tous les êtres. Il est emporté par le rythme de l'amour, dans l'orbite adorant de tous les globes et de tous les atomes.

En route il rencontre un pauvre et le revêt de son manteau, un lépreux et il s'agenouille pour lui baiser les pieds.

Un paysan mène au marché des agneaux pour les y vendre. Emu, François les lui achète, mais se trouvant ensuite avec ces agneaux dans les bras et ne sachant qu'en faire, il les remet au premier propriétaire, en lui faisant bien promettre avec une exquise naïveté, qu'il n'irait plus les vendre. Mais voici des oiseaux qui chantent dans un arbre. Pensent-ils à Dieu dans leurs chants ? Et le nouvel Adam s'approche des oiseaux et leur fait ce délicieux sermon, d'une naïveté qui dépasse toute la simplicité bénigne et gauche des Patenier et des Roger Vanderwijde : « Mes oiseaux, vous êtes extrêmement obligés à Dieu votre créateur et toujours et en tout lieu vous le devez louer... » A Gubbio, il voit les habitants, ses frères, très affligés. Un loup désole les alentours et s'attaque à quiconque ose sortir des murs. Aussitôt le naïf François part en quête du loup, seul, cuirassé seulement de la robe de bure, armé de sa corde. Il rencontre le loup « très féroce »,



lui reproche sa conduite, le convertit, et conclut avec lui la paix, en lui serrant très simplement la patte, comme c'est la coutume entre gens d'honneur.

Aurolé de l'amour de Dieu, de l'amour du prochain et même de l'amour de la création, l'humble moine apparaît comme le nouveau roi de la terre, le nouveau père de la race humaine rachetée par les sacrifices d'un Dieu-Homme. Il a reconquis sur les animaux, les végétaux et les forces de la nature, l'empire qu'avait perdu par son péché, le représentant de notre race. Il a confirmé d'un signe indéniable les paroles du Verbe qui avaient tracé la voie de la régénération : L'amour de Dieu par dessus tout, et l'amour du prochain égal à l'amour-propre, par amour pour Dieu.

Mais là ne se bornent pas les cachets divins dont fut visiblement marqué ce parfait observateur de la Loi. Dieu, en plus, frappa de son sceau cette chair spiritualisée et cette âme divinisée.

En l'âme de l'étonnant humilié, il imprime le suprême cachet de la naïveté. François n'est pas seulement après son Maître l'Adam nouveau. Ayant dépouillé le vieil homme, subitement il renaît à la grâce et à la vie. En l'humble crèche de son corps est né un petit enfant, au milieu des chants des séraphins et des hommes simples et de bonne volonté. Il habite en Dieu et Dieu habite en lui. Il est l'enfant d'une nouvelle alliance. Il est le Christ du Moyen-Age. L'Épouse du Fils du Dieu vivant, après le court triomphe médiéval va être attaquée au coin du bois par les empereurs, les rois, les hérésiarques, par ses propres fils. Elle va être terrassée un instant par l'ignoble Pan, vivant et redressé, après avoir été écrasé quatorze siècles sous le pied de la croix rédemptrice. Dieu envoie donc du sein de son inépuisable bonté, un nouveau Pasteur, mais cette fois un homme de limon comme nous pour indiquer la voie du Calvaire et du salut à l'humanité qui semble à nouveau vouloir la perdre.

En le corps du poète d'Assise vient de naître un enfant. Il

est naïf. Il balbutie. Il remplit à la lettre le précepte évangélique. Il redevient enfant pour être digne du royaume du ciel. Et toute l'humanité peut le suivre dans le chemin de ses sacrifices, guidée par l'odeur de ses parfums, par l'exhalation suave de ses vertus : la délicieuse et souriante naïveté.

Mais Dieu marque aussi de son signe son corps et le stigmatise des cinq plaies glorieuses.

Comme le Verbe sur le Golgotha, François monte sur l'Alverne. Il s'éloigne de ses compagnons, pressentant les merveilles que Dieu allait accomplir en sa chair vaincue et humiliée. Brusquement un effroyable amour l'embrasant, torture et réjouit son âme. Un séraphin d'une beauté extraordinaire vole à lui de ses six ailes. François, transporté, les regards au ciel, offre ses mains, ses pieds et son flanc. Et voici que le séraphin, lui, lance flèches d'amour, les quatre clous de la croix, transperce son côté d'où jaillit la nouvelle source baptismale sur l'Italie et l'Europe, oubliées des lois de charité.

Ivre alors de sang divin, flambant de flammes affolées, l'amoureux séraphique, le vrai gonfalonier de la croix, le crucifié des temps modernes, cria vers le ciel ces célèbres clameurs : « L'amour m'a mis dans la fournaise, l'amour m'a mis dans la fournaise. Il m'a mis dans une fournaise d'amour ! »

Marqué des très douloureux et très joyeux stigmates, saint François avait rempli sa mission. Il avait renouvelé la vie du Rédempteur. Il avait renversé l'orgueil, la sensualité, l'égoïsme, lancé à Dieu tout son amour de l'Infini, chéri Dieu plus que tout être, chéri toutes les créatures et même toute la création pour leur Créateur.

Il allait mourir. Mais à l'agonie son dernier acte résuma et couronna sa vie entière. Il se dépouilla de tout vêtement et entra nu dans le sein du Dieu de Lazare, comme il était sorti nu du sein de sa mère. Il n'emportait avec lui que le très saint et inestimable trésor de la Pauvreté, le seul aussi qu'il eut possédé sur la terre.

Mais nous quittant, comme Notre-Seigneur Jésus-Christ laissait à ses orphelins attristés, le corps mystique de son église, le petit Pauvre nous léguait ces consolantes reliques : le corps mystique de son ordre des frères mineurs. Comme le divin Rédempteur nous envoyait son Esprit consolateur, François nous donnait son Esprit séraphique, Esprit de pauvreté, d'humilité, de douceur, de paix et de charité passionnée.

Entre tous les ordres et les congrégations les frères mineurs brillent par la Pauvreté évangélique. N'est-ce pas là un fait miraculeux ? ces millions d'hommes ont vécu à travers les siècles, les pays, les vicissitudes, les guerres et les révolutions, sans jamais posséder ni en particulier, ni en commun, sans même pouvoir toucher de leurs doigts le métal coupable. Ils possèdent le trésor de leur pauvreté. Ils prêchent au peuple la charité, la résignation et la paix. Et le Père qui nourrit les oiseaux du ciel et vêt le lys des champs, les entretient, eux qui ne sèment ni ne moissonnent et les vêt, eux qui ne filent pas, d'un manteau plus glorieux que celui de Salomon dans toute sa splendeur Aussi, l'avouerai-je, est-ce pour moi une profonde émotion que de voir passer par nos villes

« Dans la course  
Des millions de pas vers le lointain Thabor  
De l'or, là-bas, en quelque immensité de rêve »

au bruissement de son rosaire, un humble et pauvre franciscain, en bure brune, corde aux reins, nu-tête et pieds-nus. Au milieu de nos agitations, de la terreur de la révolte qu'on sent prête à éclater, là-bas, dans les quartiers populeux ; au milieu des vices et de la fièvre de nos capitales, de la volonté invincible de posséder et de jouir, embrasée au cœur des riches et des pauvres, de l'intellectuel et de la brute ; au moment où, propriété, famille, patrie, religion sont près de chanceler, c'est un spectacle qui ne manque pas de grandeur

et d'enseignement que de voir s'en aller, la tête pâlie par les jeûnes, un humble petit pauvre de Jésus.

La crise sociale a des causes surévidentes, connues de tous. C'est de toutes parts, chez celui qui possède beaucoup, comme chez celui qui possède peu, le désir de posséder toujours plus.

L'égoïsme — condensation de tous les vices — règne à nouveau. Et avec lui apparaissent l'orgueil et la sensualité. En l'homme se livre donc encore une fois le combat éternel entre les vieux adversaires. De plus, la sensualité veut jouir de tout et malgré tout. L'égoïsme et l'orgueil sont là pour en accorder le droit, l'un permettant de bousculer le prochain, l'autre permettant de nier Dieu. C'est donc le problème, vieux comme le péché d'Adam, qui réapparaît sous le soleil.

Et comme, selon une remarque du Père Ollivier, le sophiste accompagne toujours la courtisane, à côté de la sensualité, l'orgueil a la prétention — comme déjà les philosophes de l'Antiquité — de ramener l'homme au paradis perdu, par des Tours de Babel de systèmes et des accouchements de montagnes. Bêtise et inanité de l'orgueil !

La solution, le Rédempteur l'avait déjà donnée. Le Petit Pauvre l'avait reprise et laissée à ses fils sous le nom d'Esprit séraphique, d'esprit de pauvreté, d'humilité et d'amour. Et ne croyez-vous pas qu'après les débordements diluviens des vices de notre époque, il suffira à Dieu de le faire souffler sur la face des eaux pour que, dans l'arche où se sont réfugiés les bons, Noé puisse lâcher la colombe et la voir revenir portant au bec le rameau vert ?

# Saint Antoine de Padoue

SA RETRAITE AVANT SA MORT

*Le thaumaturge impétueux et doux, l'apôtre  
Qui dans un tourbillon de miracles courait,  
Chassant des âmes et des corps larves et peautres, (1)  
Hors des villes jetant l'Enfer, sentit l'attrait  
D'un recueillement calme avant sa mort prochaine,  
D'une adoration balsamique, en forêt...*

*A Campo-Sam-Piero, dans un grand bois, domaine  
De don Tiso, seigneur de Fonte, à qui le saint  
Avait sauvé son fils d'un tyran assassin,  
Sur un noyer géant, dans les fourches des branches,  
Avec des rameaux entrelacés, don Tiso  
Fit trois vertes maisons pour trois divins oiseaux.*

*En ces maisons que l'âme imprègne et le vent penche,  
Pleines des souffles purs de l'air et de l'Esprit,  
Habiterent Antoine et deux fervents, chéris  
De sa ferveur, Luc et Roger, comme lui moines.*

---

(1) *Peautres* : vieux mot pour *diabes*. Je le trouve expressif et justicier dans la familiarité de sa dédaigneuse rudesse.

*Vie admirable, ailée et libre ! Chaque jour  
 Passait, beau de prière et de limpide amour.  
 Seuls au fond du bois vert, Roger, Luc et Antoine  
 Lisaient les Livres saints ou contemplaient, perdus  
 Aux vastes visions dont le centre est Jésus.*

*Eloignés des remous grossiers du siècle infâme  
 Et bercés au léger roulis de la forêt,  
 Livrant à Dieu leurs cœurs immortellement frais,  
 Ils le réjouissaient du parfum de leurs âmes  
 Et, lui versant l'oubli du Mal, le consolaient.*

*Bercés par la nature et pourtant libres d'elle,  
 Purifiés, tout prêts aux noces de l'Epoux,  
 Ils étaient ce qui fait trembler le Dieu jaloux  
 D'un éternel désir : Des cœurs vraiment fidèles,  
 Ce qui, jusqu'à mourir en Croix, l'a rendu fou ..*



*Ils planaient, sublimes plus haut que toute vie  
 Et déjà presque fondus à l'éternité.  
 Mais les saintes lueurs de leur âme ravie,  
 Affectueusement baignaient, comme une amie,  
 Cette nature que bravait leur liberté.*

*Halliers, arbres mouvants, devenaient édéniques  
 Sous les effluves de ces moines merveilleux.  
 Le chant des rossignols s'alentissait, cantique  
 Lent de surnaturel amour, de chaste aveu.*

*La douce forêt grave où souriait un Dieu  
 Était la Thébàide occidentale, humide  
 Et vivante, la délicate Thébàide.  
 Le renaissant Eden ému par la pitié  
 De l'âme qui le charme et réconcilié,  
 La terre pardonnée et refaite innocente  
 Sous les rayons de cœurs où la mort est absente.*

*Puis les arbres rêvaient au delà de l'Eden  
 Et la contagion des moines en extase  
 Les troublait de l'espoir d'un idéal hymen  
 Avec un Feu qui transfigure et qui embrase  
 Et répand le miracle et d'où l'on sortirait,  
 Dans un air extatique, éternelle forêt.*

*O Franciscains si purs que vous osez sourire,  
 Vous qui, par vos regards donnez au monde obscur,  
 Le besoin d'être, un jour, messianique Empire  
 Et monde noble, après le Jugement futur !*

ALBERT JOUNET.

# La Bible des Pauvres

*Les gueux  
Ont Dieu  
Pour eux.*

(Refrain d'une chanson ancienne.)

**J**'APPELLE de tous mes vœux l'écrivain catholique talentueux qui nous donnera ce livre : *la Bible des Pauvres* — d'une autre valeur que ce feu d'artifice littéraire qui a nom, *la Bible de l'Humanité*, du styliste Michelet.

Malheureusement, les lettrés catholiques qui lisent tous les livres, mais dont l'éducation a été saturée de paganisme, s'éternisent en d'imbéciles querelles d'écoles et de théories, et ils ne lisent pas le livre suprême : *la Bible*.

Nos Saints Livres, quel désolant aveu obligatoire, sont en plein discrédit depuis trois ou quatre siècles ! Les paganisants de la Renaissance, parmi lesquels tout un grand ordre religieux, réussirent en cette abominable entreprise de discréditer d'un coup les Ecritures et les Pères, c'est-à-dire toute la littérature chrétienne, sous le prétexte véritablement énorme de bon goût, de belle latinité et autres calembredaines pédagogiques.

Il est temps de rouvrir les riches coffrets, bondés de précieuses gemmes et de rares bijoux des Livres scripturaires, mis sous scellés par la Renaissance, et, d'étaler, aux yeux de cette génération inquiète de beauté, les trésors dont on l'avait frustrée pendant des siècles.

Si les prédicateurs jugent suffisant à l'illumination de leurs nébuleuses homélies le simple rayon d'un texte épigraphique emprunté aux Livres Saints, quelles impressions ne ressen-



raient point les fidèles aux regards desquels on découvrirait, dans tout son rayonnement, toute la splendeur triomphale des Ecritures.

Pour notre part, guidé par la filtration lumineuse d'un seul mot précieux des concordances, le mot *Eleemosyna*, nous avons entr'ouvert la Sainte Bible et nous demeurons ébloui. De là, la conception d'une *Bible des Pauvres*, d'une réalisation trop évidemment au-dessus de nos forces, mais dont nous voulons indiquer le sommaire canevas à quelques-uns de nos frères en littérature.

Entre le livre de la *Genèse*, qui s'ouvre en pleine lumière sur la création, et l'*Apocalypse*, qui narre la vendange du monde, au travers des quarante-cinq livres de l'Ancien Testament et les vingt-six livres du Nouveau, tour à tour se détaille, se précise, se développe, grandit jusqu'à l'apothéose : *la Glorieuse Pauvreté*.

De la doctrine et de la pratique rapportées par les Livres Anciens et par l'Évangile : de la législation, des conseils, des préceptes, des exemples, de mille passages de la Grande Bible, l'écrivain qu'appelle mon désir, composera cette *Bible des Pauvres*, qui nous donnera l'idéale physionomie du Pauvre et peut-être davantage encore. Car un tel sujet, pour peu qu'on se laisse empoigner par lui, doit fatalement vous emporter dans des serres d'aigles vers les plus hautes cîmes de la pensée. L'auteur d'une telle œuvre sentira, sur ses lèvres, le charbon ardent qui purifia le prophète, et le char de feu est déjà attelé des impatients coursiers prêts à l'enlever.

La philosophie de l'histoire a nécessité de longues recherches, de savantes hypothèses, une expérience consommée des hommes et des faits de tous les temps, et c'est au prix d'un labeur colossal que Vico a créé la *Scienza nuova*.

L'auteur du livre que nous rêvons n'aura véritablement qu'à se laisser emporter par son sujet. Vico a du entasser sa montagne et s'y élever pour regarder l'humanité d'un peu haut. Celui-ci trouvera sa montagne toute dressée et son ascension se fera presque sans effort, à des altitudes vertigineuses.

La Bible est surhumaine de pensée et de beauté, chacune des centaines de fois qu'elle dit une parole sur ce sujet : la pauvreté.

Je voudrais citer, mais quelques citations isolées apparaîtraient comme des balbutiements.

Il y a le Deutéronome, le procès de Nabod, l'histoire de Tobie (tout un livre), les sentences des psaumes, les anathèmes de l'Ecclésiastique à l'avarice, les accusations des prophètes, un quart de la vieille Bible — et plus de la moitié de la nouvelle : le Sermon sur la Montagne, les paraboles de Jésus sur le Festin du Pauvre, le Mauvais Riche, Zachée, l'Aumône de la Veuve, le Bon Samaritain, etc., etc.

Habitez ces hautes altitudes par la pensée, conversez dans la solitude de Dieu et la paix de l'âme, en cette langue de surnaturelle beauté; réunissez ces faits, ces lois, ô frère littéraire inconnu, en un livre, que vous nommerez la *Bible des Pauvres*. Je vous prédis que vous écrirez une œuvre dont le prochain siècle sera plus fier que le nôtre du *Génie du Christianisme*.

Peut-être même rapporterez-vous, de ce tête à tête avec cette chose de Dieu, la Pauvreté, un peu plus de lumière. Bossuet a tiré de l'Evangile une Politique; vous en tirerez, vous, une Sociologie... qui sait !

Nous est-il interdit d'espérer, par exemple, qu'un tel livre nous donnerait la solution de *cette énigme de l'argent*, qu'Huysmans appelle la plus confondante des énigmes et qu'il pose ainsi :

« L'argent s'attire lui-même, cherche à s'agglomérer aux mêmes endroits, va de préférence aux scélérats et aux médiocres; puis, lorsque par une incrustable exception, il s'entasse chez un riche dont l'âme n'est ni meurtrière, ni abjecte, alors il demeure stérile, incapable de résoudre en un bien intelligent, inapte même entre des mains charitables à atteindre un but qui soit élevé. On dirait qu'il se venge ainsi de sa fausse destination, qu'il se paralyse volontairement, quand il n'appartient ni aux derniers des aigrefins, ni aux plus poussants des mufles, etc., etc. »

La *Bible des Pauvres* résoudrait cette énigme et vingt autres. Elle serait *le livre* qui éclairerait tout le vingtième siècle, et la Gloire baiserait au front son auteur : l'écrivain couronné d'immortelles.

POL DEMADE.

## L'Épopée des Pauvres

L'ÉLOQUENT Ozanam, qui propagea le premier, dans sa belle histoire des *Poètes franciscains en Italie au XIII<sup>e</sup> siècle*, une version française, malheureusement très mutilée, des *Fioretti*, signale et salue, en cette œuvre exquise et brève, anonyme sans doute à jamais, l'Épopée des Pauvres. Elles apparaissent telles, en effet, les fleurettes de saint François ; et voilà bien ce qui, outre leur ingénuité si douce et leur grâce, perpétue, à travers tant d'âges rués furieusement vers Mammon, leur actualité. N'est-ce point même ce qui double leur saveur et nécessite davantage leur enseignement, à cette heure où l'universelle et basse passion de jouir ameute, chez les petits, de si haineuses envies, déchaîne, parmi les grands, de si scandaleux désordres ? L'exaltation des volontaires de la pauvreté est plus que jamais de saison.

Aussi louons-nous vivement M. Arnold Goffin, un de nos plus rares joailliers littéraires, styliste subtil souvent jusqu'à trop de préciosité, d'avoir traduit à nouveau, et intégralement, la ravissante légende du Poverello d'Assise et de ses compagnons. Sachons-lui gré surtout d'avoir, ici, dédaigné tous artifices et virtuosités de langage pour, autant que possible, transférer, en sa littéralité naïve, le texte original. Moderniser, si peu que ce fût, eût été presque sacrilège. M. Goffin l'a compris.

Attentif à la lettre des *Fioretti*, il s'est imposé le respect non moins scrupuleux de leur esprit. Le merveilleux par terre de lys, né, voici tantôt six siècles, de l'ardente foi populaire, continue d'embaumer. Ces pages mystiques, où tant de candeur et de bonhomie se mêle sans cesse à tant de sublime, vivent, dans la traduction, avec leur couleur et leur geste, avec toute leur âme : elles demeurent sœurs des fresques de Giotto.

C'est dans les *Fioretti* qu'un siècle environ après la mort du glorieux « petit pauvre de Jésus-Christ », s'engerbèrent, poétisés par la tradition, embellis par l'imagination pieuse des peuples, les récits épars de la vie et des principaux miracles de saint François. Au poète inconnu qui les recueillit, nous devons un des plus précieux legs du moyen-âge et, sans contredit, avec la *Légende Dorée*, le plus charmant. Galantes ou guerrières, les chansons des trouvères sont moins amoureuses et moins héroïques. Elles éclosent, les petites fleurs, à l'un des âges les plus tragiques de l'histoire, et pas une goutte de sang n'y coule : tout y est pitié, douceur, tendresse, ravissement. Si des larmes en mouillent mainte page, ce sont larmes de pénitence et d'amour : elles n'ont point d'amertume. Un idéal divin, le plus noble qui ait exalté des hommes, y triomphe. L'on y contemple, sous l'azur éclatant, parmi le gazouillis des oiselets et des sources, au souffle des brises vernaies, l'inouï spectacle du ciel uni dans l'extase à la terre, l'harmonieuse Ombrie, cloîtres et cités, vallées et montagnes, muée toute en une province du Paradis.

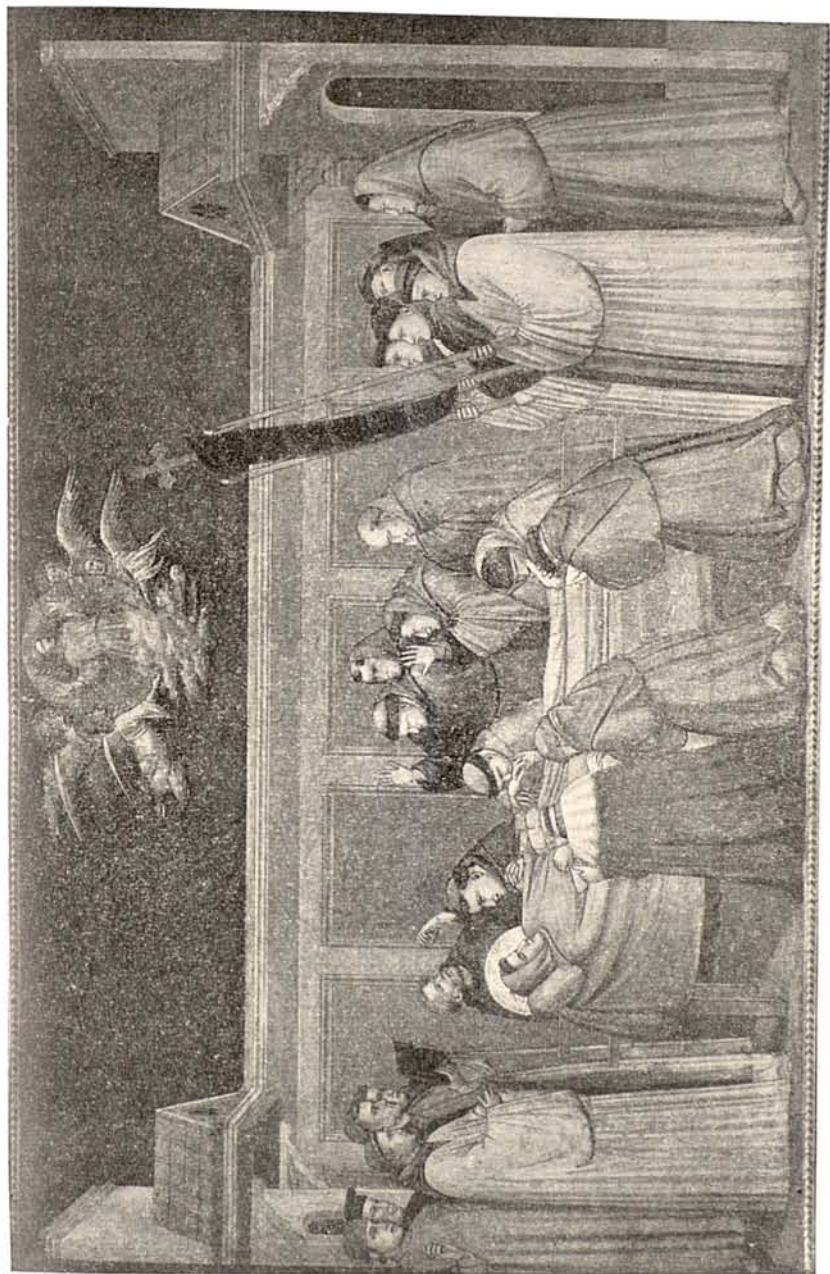
François n'était dans Assise qu'un joyeux compagnon, romanesque et bruyant, épris d'aventure, de faste et de gai-savoir, lorsqu'au guérir d'une longue maladie, ayant connu soudain l'inanité de ce monde, il épousa celle que ses chants enflammés célébrent, Madame la Pauvreté, veuve depuis le Golgotha. Aussitôt, pour honorer dignement l'élue, il se dénué de tout ; le prince acclamé de la jeunesse vêt un manteau grossier, s'institue l'ami de toutes les misères, mendie son pain le long des routes et fonde, enfin, un Ordre de mendiants, les Frères Mineurs, qui, en peu d'années, groupe autour de lui une légion de cinq mille disciples.

Rien n'est plus merveilleux que l'histoire de ces chevaliers errants de la Pauvreté, contée en ses principaux épisodes par les *Fioretti*. Laissant à Dieu, selon le précepte du fondateur, tout le soin de leur corps, ils distribuent avec allégresse leurs biens et « s'offrent nus dans les bras du Crucifié ». Puis, ils s'en vont au hasard par les chemins du monde, sans bâton ni besace, radieux du sacrifice. Et, comme l'humilité est la sœur spirituelle, la conscience même de la pauvreté, les voilà qui, pour l'amour du Christ, briguent le mépris et convoitent l'opprobre. Qu'importe qu'une multitude aveugle les répute insensés, les poursuive au passage de pierres, de boue et de sarcasmes? Saint François leur a montré dans l'injure la joie parfaite: ils exultent sous les crachats.

Plus tard, lorsque s'est au loin divulguée leur sainteté et que les foules au-devant d'eux, comme au-devant de célestes hérauts, se précipitent, heureuses de frôler un instant leur tunique, ils demeurent impénétrables à l'orgueil. Les plus sages d'entre eux se méfient de leurs lumières; les plus saints, de la vertu de leurs oraisons. Ils épuisent contre eux-mêmes les vocables dépréciateurs, se proclament à l'envi les plus ignorantes créatures, les pécheurs les plus vils; ils font véritablement assaut d'humilité.

Et c'est un des plus ravissants chapitres des *Fioretti* que celui où le petit mauvais Frère François, voulant contraindre Frère Léon à le déclarer maudit de Dieu et digne de l'Enfer, n'obtient de lui, à sa grande confusion et malgré toutes instances, que l'annonce quatre fois répétée des gloires du Paradis. La perfection de leur humilité s'atteste surtout en leur obéissance absolue: quel que soit l'ordre, étrange ou sévère, puéril même, comme il se rencontre en certaines scènes contées avec une bonhomie si fine par le conteur des *Fioretti*, ils ne connaissent ni murmure, ni hésitation, ni lenteur; allègres et prompts, ils exécutent ce que, par les lèvres des supérieurs, Dieu commande.

Rien ne les divisant de ce qui, orgueil, intérêt, divise les hommes, ils se sentent frères vraiment et s'aiment les uns les autres. Saint François prodigue à ses compagnons les noms les



MORT DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE  
(Fresque de Giotto)



plus tendres ; ce lui est une fête de leur laver les pieds, d'apprêter leur repas. La courtoisie, dit une de ses plus admirables paroles, est sœur de la charité ; et ces vagabonds sublimes se piquent de courtoisie à l'égal des chevaliers.

Leur charité, d'ailleurs, est universelle : c'est Dieu qu'ils aiment en les moindres de ses créatures, et celles-ci, comme si elles comprenaient, leur rendent leur tendresse.

Par-dessus tout, c'est Dieu qu'ils aiment. Aussi s'élancent-ils, « avec une impétuosité spirituelle », à la conquête des âmes et prêchent-ils si merveilleusement qu'il semble aux multitudes accourues ouïr des anges. A l'approche de ces vivants brasiers, tous les cœurs flambent. C'est avec une confiance infinie et jamais troublée qu'ils s'abandonnent, « petites brebis du bon Dieu », à la providence du Pasteur. Ils sont tout paix et tout joie. Ils sont aussi, à force d'amour, toute puissance.

Quelle mémoire ne reste charmée du récit de leurs prodiges ? C'est saint François qui commande aux hirondelles et apprivoise les loups ; ce sont les poissons qui se rangent par milliers au bord des fleuves pour écouter saint Antoine de Padoue. Ils passent, les Frères Mineurs, et l'aveugle voit, le paralytique marche, le muet parle, le mort vit. Ils possèdent, comme les Douze de l'Évangile, le don des langues ; ils prophétisent, ils chassent les démons, ils pénètrent, d'un sûr regard, aux plus ténébreux abîmes des consciences.

Ils vivent dans l'extase. Les anges, les saints, la Vierge descendent familièrement parmi eux, les entourent, leur parlent. Jésus lui-même, souvent apparu, les presse dans ses bras divins. Une telle ardeur émane d'eux, dans la prière et la contemplation, que les lieux qu'ils habitent en paraissent au loin tout incendiés. Et quand ils meurent, enfin, leur visage resplendit d'une ivresse ineffable, l'aube éternelle sourit à leur agonie. Ayant renoncé les vaines richesses, ils entrent en possession de l'unique trésor.

Une tradition rapporte qu'Innocent III, lorsqu'il eut, après bien des doutes, béni l'apostolat de François et de ses compagnons, vit en songe la basilique de Latran qui, penchée sous le souffle des ouragans, n'était soutenue que par l'épaule du



pauvre d'Assise. Le symbole n'a rien perdu de sa profondeur ; et c'est le même enseignement qu'à tous, petits et grands, faibles et forts, adressent encore, en leur ingénu langage, les *Fioretti*. Aujourd'hui surtout, peut-être, l'esprit de renoncement, le mépris des convoitises terrestres apparaît comme une des plus puissantes sauvegardes du monde.

MAURICE DULLAERT.

## L'éloquence Franciscaine

L'humble serviteur du Christ, saint François, peu de temps après sa conversion, ayant déjà réuni et reçu dans l'ordre beaucoup de compagnons, entra en grande réflexion et en grand doute sur ce qu'il devait faire : ou bien s'appliquer à prier seulement, ou bien quelquefois à prêcher ; et sur cela il aimait vivement connaître la volonté de Dieu. Et puisque la sainte humilité qui était en lui ne le laissait se fier à lui-même, ni à ses prières, il pensa à s'informer de la volonté divine par les prières des autres. C'est pourquoi il appela Frère Massée et lui dit ainsi : « Va à Sœur Claire et dis-lui de ma part qu'avec plusieurs de ses plus religieuses compagnes, dévotement elle prie Dieu qu'il lui plaise me démontrer quel serait le meilleur, ou que je m'occupe de prêcher, ou seulement à la prière. Et puis va à Frère Sylvestre et dis-lui la même chose (1). »

Or, Frère Sylvestre et Sœur Claire, ayant vu tout deux en une vision une croix d'or naître de la bouche de saint François, s'élever jusqu'au ciel et étendre ses bras lumineux jusqu'au bout du monde, répondirent : « Dieu n'a pas appelé Frère François seulement pour lui-même, mais afin qu'il fructifie parmi les âmes et que beaucoup par lui soient sauvées. »

---

(1) *I Fioretti*, Ch. XVI trad. d'A. Goffin.

Et saint François ayant entendu cela, dit : « Allons, au nom de Dieu » et il partit avec deux de ses Frères. La volonté de Dieu, manifestée à celui qui s'appelait lui-même le « Gonfalonier de Jésus », était donc que l'ordre franciscain s'adonnât à la prédication, que les Frères partissent à travers le monde pour semer partout la parole sainte. Ces Poverelli, tout embrasés de l'Amour divin, contribuèrent puissamment à la transformation de la prédication au treizième siècle et dans les siècles suivants.

Dans les premiers âges de l'Eglise, la prédication faite par les successeurs des Apôtres, les évêques, les curés et les moines, avait été essentiellement pastorale. Les Apôtres eux-mêmes en avaient donné l'exemple. Partout où se formait un petit noyau de fidèles, le prêtre ou le diacre, dans le temple improvisé d'abord, ensuite dans les églises édifiées par les mains des fidèles, enseignait à ses ouailles la parole de l'Évangile. Plus tard, au quatrième siècle, les Pères grecs ou latins, s'adressant à un monde plus policé, avaient élevé jusqu'à un haut degré d'éloquence la prédication, empruntant aux auteurs païens l'élégance de leur style pour ces homélies et ces discours qui sont arrivés jusqu'à nous. Les invasions des Barbares, qui avaient bandé d'ignorance les yeux du monde, la tuèrent pour un temps. Mais la renaissance religieuse et littéraire du XIII<sup>e</sup> siècle la fit reflourir plus belle et plus ardente. Dépouillée de ces couleurs païennes qu'elle avait empruntées au vieux monde, forte d'une nouvelle sève, elle grandit sur la terre en friche de la Barbarie. Moins aristocratique de forme, la prédication devient populaire, s'adressant aux foules qu'elle enflamme et qu'elle entraîne. Telle la prédication des Pierre l'Ermite et des saint Bernard.

C'est à ce moment que se place, dans l'histoire de la prédication, l'arrivée du Poverello d'Assise. Il fut dans l'éloquence ce qu'il était dans la poésie, simple et populaire, même dans les plus hautes sphères du lyrisme ou l'emportait son âme ardente. Brûlant pour Dieu d'un amour sans bornes, il partit dans un saint enthousiasme sans un regard, à moins qu'un regard de bonté, pour les grands seigneurs qui l'appelaient l'insensé.

Il avait puisé dans la méditation de la Passion du Sauveur, avec un grand amour pour Dieu, un amour aussi fort pour l'humanité pauvre et souffrante, et c'est pourquoi lui-même s'en allait déchaussé, presque nu, prêchant ainsi déjà par son exemple l'amour de sa dame la Pauvreté et le mépris des vanités du monde. Aimant la nature et cherchant dans toutes les choses créées les traces de son Dieu, il puisait aussi dans cet amour de la nature des développements inattendus, des digressions agréables, de comparaisons naïves dont il fleurrissait ses discours. Et lorsqu'il était loin des villes et des bourgs dans les campagnes, ou que les hommes ne voulaient pas écouter sa parole, le zèle de la prédication était si grand en lui, qu'il prêchait aux oiseaux, aux arbres et aux fleurs, et les exhortaient à aimer et à louer leur Créateur.

Chevaliers errants de la Parole divine, saint François et ses compagnons et les Franciscains des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, dont nous nous occupons spécialement, s'adressaient de préférence au peuple. Aussi les sanctuaires ne leur suffirent pas longtemps et bientôt des chaires improvisées se dressèrent en plein air sur les places publiques où des multitudes nombreuses venaient écouter l'orateur. Ils accouraient comme des fourmis, disent les biographes contemporains. Barnabœus Sinensis, parlant du carême prêché à Milan par saint Bernardin de Sienne, nous dépeint la ville comme arrachée de ses maisons pour venir se grouper autour du prédicateur.

Pour être assurés d'être entendus, les nouveaux apôtres parlent le langage même des auditeurs ; ils ont abandonné le latin pour la langue populaire, ce ne sont plus des théologiens aux discours méthodiques et souvent secs, c'est la parole libre des harangueurs, tantôt satirique, tantôt familière et douce, tantôt véhémement et pathétique. Pour eux d'ailleurs fut plusieurs fois renouvelé le miracle du don des langues. Les *Fioretti* racontent que saint Antoine de Padoue, ce précieux vase d'élection, ce disciple choisi de saint François, qui l'appelait son vicaire, prêcha un jour dans un consistoire où il y avait des hommes de toutes les nations du monde, et qu'il fut compris de tous, à leur grand

étonnement, comme s'il leur avait parlé à chacun la langue de leur pays. Non seulement ils parlent le langage populaire, mais ils se servent d'expressions familières, ils prennent des comparaisons aux usages journaliers, ils n'ont pas honte de parler de la cuisine et du ménage sans jamais pour cela tomber dans la trivialité.

Les sujets de leurs sermons leur étaient offerts par les circonstances. Aussitôt qu'ils arrivaient dans un lieu, soit qu'ils y fussent de passage, soit qu'ils y eussent été appelés, ils s'attachaient à connaître les besoins spéciaux du peuple et ils dirigeaient dans ce sens leurs prédications. Dans les villes bouleversées par les luttes des factions, ils apportaient des paroles de paix, ils mettaient le baume de leur parole douce comme le miel sur les plaies ouvertes, ils réconciliaient les ennemis les plus irréconciliables. Tel saint François, ajoutant à son cantique du soleil une strophe en l'honneur de ceux qui pardonnent et ramenant ainsi la concorde parmi les magistrats et l'Evêque d'Assise; telle encore sainte Catherine de Sienne s'écriant : « Paix, paix, pour l'amour de Jésus-Christ crucifié! ». Leur parole vibrante flagellait les vices dont l'Italie se mourait. Ils commençaient d'abord par des habiletés de langage qui leur conciliaient l'auditoire et par des considérations générales, puis ils attaquaient le vice de front, chevaliers de Jésus, combattant bannière déployée, pour la Gloire et l'Amour du Christ. Les jeux, le luxe des femmes, l'immodestie des vêtements, les vols dans le négoce, ils sévirent contre tous ces fléaux partout où les rencontrèrent, avec tant de zèle que les conversions furent nombreuses et qu'on n'avait jamais vu tant d'hommes demandant à vendre ce qu'ils possédaient et à suivre les Petits Pauvres.

Et lorsqu'ils avaient devant eux un auditoire repent, des pénitents pleurant leurs péchés et criant miséricorde vers le Seigneur tout puissant, avec quelle douceur ces fils du Pauvre saint François ramenaient dans le bercail les ouailles retrouvées. Leur parole alors était chaude et mielleuse, remplie de promesses et d'espoirs, de consolations et d'encouragement. Avec quelle naïveté ils berçaient ces âmes renouvelées par la

confession et rendues à l'innocence, avec quelle ardeur ils infusaient dans les cœurs l'amour de Dieu qui les consumait comme une fournaise. Leur éloquence véhémement et satirique en face des vices tout à l'heure, devenaient douce et tendre devant ces enfants revenus à l'Eglise; en proférant les paroles d'actions de grâces, leur voix devait avoir de ces modulations berceuses qu'ont les voix des mères qui parlent à leurs petits enfants.

Cette prédication populaire, œuvre d'amour et de Foi, eût, au dire des historiens contemporains, des effets précieux pour conserver à l'Eglise cette pauvre Italie, si tourmentée alors par les discordes civiles, si gangrenée aussi par les vices les plus infâmes tels qu'il en exista dans les Sodomes et les Gomorrhes. Jamais pourtant l'orgueil ne pénétra dans l'âme de ces prédicateurs que suivaient des foules de vingt et trente mille hommes; ils se souvenaient des paroles si humbles et si ferventes de leur Père saint François: « Vous voulez savoir pourquoi je vois tout le monde se presser sur mes pas. Cette faveur je la tiens du Très-Haut, de Celui dont les regards tombent sur les bons comme sur les méchants. Ses yeux très saints n'ont point rencontré, parmi les pécheurs, de créature plus vile ni plus criminelle que moi, ils n'ont pu trouver sur la terre, pour opérer l'œuvre merveilleuse qu'il se propose, de créature plus méprisable et c'est pourquoi il m'a choisi pour confondre la noblesse, la grandeur, la beauté, la sagesse du monde; il a voulu que chacun reconnut que toute vertu et tout bien viennent de lui; il veut que quiconque se glorifie, cherche sa gloire dans le Seigneur, à qui soit honneur et louange dans l'éternité. »

EDOUARD NED.

## Le Séraphisme

**N**OTRE « SÉRAPHIQUE » PÈRE ST-FRANÇOIS. Telle est l'épithète officielle du saint artiste dans l'ordinaire langage religieux. Pas une affiche annonçant les offices d'un cloître de clarisses, d'un couvent de récollets, de frères-mineurs, qui change en rien le mot consacré.

La voix populaire ne se trompe pas, surtout lorsqu'elle se consacre du temps et de la vue mystique. Elle est vraiment alors la voix de Dieu en rapport avec Lui, à la foi, comme Principe, par le temps; Vie, par le nombre et But, par la sainteté. Consacrons cette simple note à étudier l'épithète auguste en laquelle devrait être atteinte la quintessence de l'âme franciscaine, l'intime de la rayonnante plaie. Osons forger le mot nécessaire de *séraphisme* pour la qualité, le merveilleux attribut d'âme, dont la conquête doit nous faire gravir les plus hauts sommets comme Parsifal, mais si indignes pourtant ! La sainte lance du Verbe, la pureté de la sincère parole d'art, pourrait seule guérir la blessure qui nous fait chanceler et gémir. Notre mal s'oriente vers la plaie sacrée.

Que signifient les séraphins ? Nous ne songeons pas à remonter à l'origine étymologique, aux génies monstrueux de Babylone sinon pour attester, une fois de plus, ce caractère de grandeur que la Renaissance a enlevé contre tout droit aux anges chrétiens.

Pourtant, ceux-ci ne sont pas les petits amours joufflus, ridicules pages des invraisemblables palais de nuées et que nous sommes, hélas, accoutumés de voir ! Les esprits célestes offrent la magnificence incomparable de forces personnelles, vivantes et supérieures pourtant aux énergies inconnues du cosmos. Ils dramatisent d'amour et de rigueur les véhémences de celles-ci ; leurs bras brandissent les sphères.

En un mot, ils sont auprès de l'Être, la cour énorme qu'il fallait afin de rendre véritable le symbole des forces naturelles servant l'incognoscible substance. Cette civilisation byzantine que nous revendiquons trop peu car elle fut chrétienne magnifiquement, malgré sa corruption, comprit cela et le réalisa d'une façon prestigieuse.

La cour, le luxe hiératique du palais impérial, prétendait reproduire la cour terrible et splendide du ciel.

Toute hiérarchie, du reste, n'est-elle pas une représentation plus ou moins efficace de cette hiérarchie céleste, reflétée dans celle de l'univers ?

Que sont les séraphins parmi les anges ? Le point de vue spécial, uniquement artiste, de cette note, ne nous requiert point d'avoir le livre de la *hiérarchie céleste* par le pseudo Aréopagite. Ses subtiles spéculations n'auraient point la valeur des quelques constatations d'art populaire dont nous animerons ce simple exposé.

On sait que les anges sont partagés en neuf chœurs selon le nombre divin multiplié par lui-même. Ces chœurs sont à leur tour divisés en trois hiérarchies, chacune de trois chœurs. Ce n'est pas le lieu d'exposer ici l'admirable doctrine de saint Bernard, dans laquelle se reflètent les plus hautes lois de la vie physique aussi bien que de la vie intellectuelle. Selon le Docteur-au-verbe-de-miel, encore que Dieu se donne directement à chaque esprit, la vie béatifiante est aidée dans les inférieurs par les supérieurs, en sorte de former une paternité immense, un grand arbre dont le sommet comme la racine est en Dieu que célèbrent les générations des esprits aussi bien que les générations des hommes.

Or, tout en haut, la vie angélique s'épanouit en une double



fleur (le nombre deux étant la marque de tout relatif) : les chérubins et les séraphins.

Dans certains tableaux du xv<sup>e</sup> et du xvi<sup>e</sup> siècles, ils forment autour du Trône une auréole mi-partie rouge (pour les séraphins), mi-partie verte ou bleue (pour les chérubins). Ce symbolisme de couleur, dont les traces seraient curieuses à rechercher dans la Kabbale aussi bien que dans les cultes d'Extrême-Orient (des géants rouges et bleus gardent les temples japonais), exprime à merveille la vie particulière de chaque chœur. Les séraphins aiment, les chérubins comprennent. Aux premiers, le loisir de l'union, la pénétration de la blessure ; aux seconds, la vie du verbe qui exprime, la « compréhension », l'embrassement. Tout le possible de nos activités psychiques se trouve là épanoui autour de leur unique centre, l'Être ; et le partage en indique les deux grandes tendances. Celles-ci pourraient constituer une sorte de sexualité psychique comme si tout dans la nature devait être unifié par des rappels de mode à mode, de puissants reflets rattachant les nuées aux profonds miroirs des eaux.

La tendance séraphique dans l'homme sera donc tout ce qui est contemplation directe, sentiment, émotion.

Nous employons ces mots réunis afin qu'ils se complètent l'un par l'autre. En réalité, il faudrait que leur nature commune fut isolée dans un terme unique, encore à choisir. La tendance opposée sera celle que domine le rôle de l'intelligence, laquelle ne pénètre point les choses directement mais les juge dans le miroir de l'idée, pour les décisions du vouloir. L'instinct contemplatif, « séraphique », alimente principalement trois vies spirituelles : l'amour, l'art et la mystique proprement dite, cette *expérimentation du divin* que l'on a tant de peine à faire seulement concevoir par les profanes. Le *séraphisme* de François nous explique pourquoi l'époque moderne trouve en lui son héros d'élection. Celle-ci, en effet, semble vouloir faire prédominer dans l'homme l'émotion qui est toujours vraie parce qu'elle est subjective ; le cœur qui ne se peut tromper parce qu'il est amour. C'est le conseil du plus beau livre humain : *J'aime mieux sentir la conception que de savoir la définir* ; du

livre divin aussi : *Si votre œil est simple, tout votre corps sera lumineux*

La vie de François peut être la *vie inimitable* de l'amour, opposée à cette *vie inimitable* de la luxure, dont l'enivrement tragique synthétisa le paganisme. C'est là ce qui le fait d'aujourd'hui, de demain. Il aime, il aime la nature entière... Mais à quoi bon redire ce dont chacun s'est délecté ? Mieux vaut suivre aussitôt en lui, la marque grandissante du séraphisme. Les anges l'attirent d'une dévotion étrangement spéciale. Il semble bien que ceux-ci, l'achèvement, les sommets ailés de l'ascensionnante vie, lui deviennent un peu ce que les « idées » furent à Platon, la pureté du vouloir divin, dans les plus sublimes des créatures. Aussi vénère-t-il surtout au milieu de la cour angélique, la créature par excellence, celle qui est le *samedi*, le repos du Tout-Puissant. Marie, la Vierge-Mère est pour lui *Notre-Dame des Anges*, ce nom exprimant peut-être le mieux ce que l'art peut trouver ici d'admirable puissance symbolique. Marie est au milieu du créé la forme même de la majesté divine, comme est le temple parmi les demeures des hommes. Elle est la maternité de l'acte providentiel, c'est-à-dire la création en sa douceur, en sa vertu de conservation, de bercement. Dans le symbole familial, le père est l'esprit, la vérité; la mère est le cœur, l'art. Aussi François est à Marie, la chante, la vénère sans cesse dans la beauté des fleurs, des étoiles, des anges, fleurs et étoiles du ciel.

Et le séraphisme s'achève par la vision du Mont-Alverne. Le ciel ouvert laisse descendre un esprit de flammes qui porte en lui les blessures de la croix, l'amour suprême, et par un mystère de réfléchissement, imprime ces plaies dans le corps de François. Voici l'Amour achevé par la Souffrance unifiante. Ce côté ouvert du grand séraphique, c'est le cœur livré à l'univers, c'est la torture et le délice de ceux qui aiment, qui admirent ou qui adorent; le jaillissement d'une flamme hors de nous et l'entrée de l'univers en nous pour alimenter cette flamme; l'homme est enfin central au milieu du monde possédé.

Que nous jouissions de nous-mêmes par l'amour qui réfléchit

notre âme sur l'aimée; que nous jouissions de ce qui est par l'art qui reflète l'expressif en nous : que nous jouissions de Dieu par la Mystique contemplation, le séraphisme de François nous sert de guide et de but; l'avenir est aux cœurs ouverts, comme celui de Jésus !

EDMOND JOLY.

## La Science Franciscaine

ROGER BACON, LE DOCTEUR ADMIRABLE

**L**ES sociétés ont les criminels qu'elles méritent, a-t-on dit. Je crois qu'elles ont aussi, outre les hommes du meurtre, les hommes de bien et de savoir qu'elles méritent. C'est une loi de la vie des peuples d'incarner en quelques individus leurs espoirs et leurs haines, leur foi, leur science, et leur déclin aussi. Ces hommes sont la synthèse d'une multitude, ils résument une époque : ils sont le temps où ils vivent, la foule où ils s'agitent et l'âme commune, l'esprit d'un clan, le génie d'une nation se condensent, se subliment et s'expriment en leur individualité. Ils sont tout leur siècle; ils sont normaux et fatals. Mais il est infiniment plus rare de se voir manifester des génies supérieurs à leur temps, pensant, agissant si différemment de leur milieu, si incompris de leurs contemporains qu'ils sont suspectés, persécutés. L'époque médiévale fut féconde en hommes de cette qualité. Ce sont les porteurs de la bonne parole, les champions de l'idéal nouveau, les prophètes du Meilleur, du Savoir et de la Foi. Ils sont les grands apôtres, les grands savants; les beaux martyrs. Ils sont de tous temps, et de partout. Ils sont hors le siècle, hors le peuple, hors la loi. Et il semble que la terrible malédiction de

la Bible poursuit leur pensée : « Tu n'enfantera que dans la douleur. »



De l'humble ordre fondé par le Saint d'Assise sortit bientôt une superbe pléiade d'apôtres, d'artistes et de savants. Ses premiers disciples s'illustraient par leur dévouement, leur humilité, leur amour des miséreux. Le sacrifice, le prêche ardent, inspiré, énergique, et surtout le magnifique exemple de cette sublime démençe appelée « folie de la croix » étaient leurs moyens d'actions sur les âmes. A ces puissances, Alexandre de Halès, puis Duns Scot adjoignirent la science. Ils enseignaient la théologie et la philosophie à l'Université de Paris, alors centre intellectuel du monde, grande école du moyen-âge.

L'enseignement d'Alexandre de Halès était si remarqué, sa science si sincère et si émouvante qu'il fut surnommé *le Docteur Irréfragable* et *Fontaine de Vie*. L'étroite argumentation de Duns Scot lui fit donner le nom de *Docteur Subtil*. Ses théories étaient, pour la plus grande part, opposées à celles de saint Thomas : c'est cette divergence d'idées de deux grands esprits qui divisa l'école en *thomistes* et en *scotistes*.



C'est, si l'on en croit les chroniques, vers 1240 que Roger Bacon se fit moine dans l'ordre de saint François. Après avoir étudié les mathématiques et la médecine, à Paris, il entra au couvent des Cordeliers. Là, dans le calme du cloître, si propice aux études, il étudia les langues, afin de pouvoir lire les anciens dans le texte original. Il consacre sa jeunesse à l'érudition. Connaissant l'hébreu et l'arabe il est, au moins, probable qu'il puisa l'idée première de certaines théories et découvertes dans les travaux d'Hermès, Geber, Marie la Prophétesse, sœur de Moïse, Almansour, Avicenne et d'autres. Agé de 26 ans seulement il a, déjà, plusieurs élèves l'aidant dans ses études, le secondant dans ses recherches, et sa réputation, sa science rayonnent hors du couvent. Roger Bacon est astronome, phy-

sicien, chimiste et philosophe. Un des plus grands titres de Bacon est, certes, d'avoir sollicité la réforme du calendrier Julien qui, réclamée aussi par Copernic, n'est accordée que sous Grégoire XIII, en 1582. C'est dans une lettre à Clément IV qu'il expose la nécessité de cette correction :

« Les défauts du calendrier sont devenus intolérables au sage et font horreur à l'astronome... Une réforme est nécessaire, toutes les personnes instruites dans l'astronomie le savent et se raillent de l'ignorance des prélats qui maintiennent l'état actuel... »

Il devance Copernic en démontrant l'artificiel des subtilités, des syllogismes et des théories qui tenaient lieu, alors, d'astronomie. En optique, il est le précurseur de Galilée et de Newton.

Transporté dans nos temps il serait encore un grand révolutionnaire. Il croit que l'histoire est un recommencement et que si l'on consultait chaque jour les tables astronomiques, par rapport à l'état actuel des choses, on n'aurait qu'à chercher dans le passé le même arrangement des corps célestes, pour prédire l'avenir. Cette théorie est toute jeune encore. Aussi combien dut-elle paraître étrange à l'époque où elle fut émise ? Elle est, d'ailleurs, un des principaux articles qui motivent l'accusation de magie dont il fut victime. Bacon est chimiste. Il croit, comme tout le monde alors, comme Albert le Grand et Thomas d'Aquin, à l'unité de composition, et la différence de perfection des métaux. Il n'est pas l'alchimiste superstitieux ; il est bien chimiste, bien *actuel*, tant par la façon de concevoir le problème des métaux que dans celle de le résoudre. Les récentes expériences en France et en Amérique confirment, au moins en partie, ses théories « suspectes ». N'existe-t-il pas, officiellement, une fabrique de lingots d'or, aux Etas-Unis ? Et toute la théorie chimique de Bacon repose sur un phénomène que Whiston signale à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et dont la science moderne tire la principale loi de la géologie : le phénomène du feu central, l'incandescence du noyau de la terre. Bacon répète sans cesse qu'il fait chaud dans les mines, qu'il y règne une chaleur constante.

Et c'est sur le feu géocentrique enfermé dans l'écorce minérale du globe qu'il fonde tous ses raisonnements sur la transmutation. C'est la théorie du feu qui « purifie », qui parfait, qui crée. Les fours électriques Moissan ne lui donnent-ils pas raison ? Une légende attribue à Roger Bacon l'invention de la poudre. Des recherches historiques ont lavé sa mémoire de la paternité de cette composition meurtrière. La formule est dans ses écrits, mais elle se trouve aussi dans celle de Marcus Græcus, datant du VII<sup>e</sup> siècle, et dont il doit avoir eu connaissance. Bacon parle comme s'il connaissait la machine à vapeur et les ballons dirigeables : ces idées, prodigieuses pour son siècle, son regardées comme inspirées du démon et ses ouvrages sont condamnés parce qu'ils renferment des nouveautés « dangereuses et suspectes ». A ceux qui l'accusent de magie il fait cette belle réponse :

« Parce que ces choses sont au-dessus de votre intelligence  
 » vous les appelez œuvres du démon. Les théologiens et les  
 » canonistes, dans leur ignorance, les abhorrent comme produc-  
 » tion de la magie et les regardent comme indigne d'un chrétien. »



Ce sont, probablement, ses études de chimie qui l'amènèrent à formuler la *philosophie expérimentale* que tout le XVII<sup>e</sup> siècle attribua à son homonyme, Bacon de Vérulam.

Ardent novateur, Bacon voit dans l'autorité des anciens philosophes la source de l'ignorance, l'arrêt de la science. Il est terriblement logique et ce courage lui fut fatal :

« Au lieu d'étudier la nature, dit-il, on passe vingt ans à lire  
 » les raisonnements des anciens. S'il m'était donné de disposer  
 » des livres d'Aristote, je les ferais tous brûler; car leur étude  
 » ne peut que faire perdre le temps, engendrer l'erreur et pro-  
 » pager l'ignorance au-delà de tout ce que l'on peut imaginer. »

Pour lui le passé est le passé. Si nous devons parfois regarder en arrière ce doit être pour voir le chemin parcouru ou pour ne pas répéter les erreurs des anciens :

« On ne doit pas oublier que les anciens furent des hommes;  
 » ils ont commis d'autant plus d'erreurs qu'ils sont plus anciens,  
 » car *les plus jeunes sont en réalité les plus vieux*; les généra-  
 » tions modernes doivent surpasser en lumières celles d'autre-  
 » fois, puisqu'elles héritent de tous les travaux du passé. »

Il reconnaît le génie d'Aristote, mais il ne veut pas que la science soit terminée avec lui, que tout effort s'arrête devant ses abstractions, que toute l'activité des écrivains et philosophes se borne à paraphraser ses syllogismes, à délayer ses subtilités dans ces « Sommes », — énormes et prétentieuses — qu'il méprise profondément. Il s'affranchi de la tradition Aristotélique, de la science officielle, et proclame ne connaître que deux livres indiscutables, qu'il s'applique à bien comprendre : l'Écriture qui lui révèle Dieu, et la Nature, œuvre de Dieu. Cette grande sagesse, qui le fit appeler *Docteur Admirable*, ne trouva pas grâce devant les préjugés de ses contemporains. Déjà vers 1260 les moines de son ordre commencent à le tenir en suspicion parce qu'il avait fabriqué, avec l'aide d'un disciple, une tête en métal qui répondait à toutes les questions. Protégé par Guy Foulques, légat apostolique en Angleterre, puis pape sous le nom de Clément IV, Bacon fut autorisé à poursuivre ses travaux et les persécutions cessèrent. L'accalmie fut brève. Clément IV étant mort, Jérôme de Escolo, supérieur des franciscains, convoqua un grand conventicule qui condamna Roger Bacon, alors âgé de soixante-dix ans, à la prison perpétuelle. Ce n'est qu'après la mort de Jérôme de Escolo, devenu pape lui-même, en 1285, que Bacon fut libéré. Il mourut en 1294 en prononçant ces paroles désespérantes : « Je me repends de » m'être donné tant de mal dans l'intérêt de la science ».

Ce méconnu, s'éteignant si tristement, fut, certes, une des plus grandes apparitions de ce treizième siècle tumultueux et mystique. Ce fut un courageux. Il avait la fierté de ses convictions, la logique de ses actes : c'est un bel exemple. Ce fut un anachronisme dans son époque et ce l'est encore dans la nôtre.



# Un Compositeur Franciscain

L'ORATORIO « *Franciscus* »

DEPUIS un temps immémorial, la Vie, l'Esprit, et la Physionomie de Saint François d'Assise ont singulièrement inspiré les artistes ; pas un saint qui ait été tant et si grandiosement exalté par l'Art : la peinture, la statuaire, la littérature possèdent « *un chef d'œuvre* » glorifiant le pauvre d'Assise. Seule la musique, jusqu'à ces derniers temps, n'avait « rien ou presque rien fait pour célébrer le Saint Auteur du *Cantique de la Pauvreté* et de l'*Hymne au soleil* » (1).

Pour remédier à cette inexplicable lacune, il fallait un musicien qui possédât un tempérament artistique extraordinaire joint à une piété convaincue et sincère, un moine-artiste — tels ceux du moyen âge — travaillant à genoux et imprégné tout entier de l'esprit franciscain.

Edgar Tinel réunissait ces rares qualités : aimant François d'Assise, comme un fils aime son père, d'un désintéressement bien selon l'Esprit de l'Ordre, dédaigneux du terrestre et même de la gloire, Tinel était tout désigné pour combler la lacune et élever à la gloire du Saint Patriarche ce monument musical imposant et durable qu'est son oratorio « *Franciscus* ».

---

(1) Tinel écrivait ces lignes en annonçant la publication de son « oratorio » (novembre 1887.)

Saint François, d'autre part, exerçait sur la féconde imagination de l'artiste la plus salutaire et saine influence. La vie du pauvre d'Assise devait être admirablement comprise par Tinel, qui jeune l'avait vécue, puisque la Pauvreté l'avait connu, et que la Souffrance ne lui était pas étrangère; l'Œuvre franciscaine elle-même naquit dans la souffrance : on sait, en effet, que le maître, en pleine élaboration de son « oratorio », fut sur le point de devoir subir une opération chirurgicale grave : on la différa, et le malade se jetant tout entier dans les bras du crucifié saint François, trouva l'oubli de ses peines dans l'énergie du travail et l'ineffable laisser aller de l'inspiration musicale... En 1888, la partition était à point et le 22 août de la même année, Tinel, à peu près rétabli, dirigeait lui-même la première exécution de son immortel « *Franciscus* » (1).



Et maintenant, ouvrons ensemble cette chère partition, si souvent feuilletée, et d'où se dégage un si délicieux parfum mystique, qui reflète avec tant de pureté l'attachante et émotionnante figure du Séraphique François, qu'elle est pour ceux qui souffrent comme un vase d'électuaire (2) : car voici le dolent et très inspiré thème de la Pauvreté ; elle est abandonnée, un géant la tient captive, mais un jeune chevalier s'épris d'elle et veut la sauver ; plein d'une sainte ardeur, il marche au combat... l'affreux géant tombe... la pauvre Dame

---

(1) Cette première exécution de « *Franciscus* » eut lieu à Malines à l'occasion des fêtes de N. D. d'Hanswyck.

(2) Tout ceci, et ce qui va suivre s'applique exclusivement à la musique, et *nullement* au poème flamand de M. de Konninck, qui malheureusement, présente un saint François peu conforme à la réalité. On a critiqué à tort, me semble-t-il, la traduction française de madame Emma Tinel : d'abord elle est supérieure au texte original ; puis rien n'est plus difficile que de traduire en vers français une œuvre flamande, tout en conservant l'adaptation musicale : et, en ceci, Mme Tinel — que je connais d'ailleurs poète très délicat et d'un réel talent — a parfaitement réussi.

est délivrée! C'est l'admirable *ballade de la Pauvreté*, une des pages les plus émouvantes de Tinel! Une mélodie attendrie et d'une originalité exquise, que l'orchestre soutient légèrement d'abord, d'une façon allerte lorsque paraît le chevalier hardi, et qui devient tumultueuse pendant le combat, accompagnée qu'elle est du thème martelé et lourd du sauvage; puis, tout s'apaise, et la calme mélodie primitive reparait, avec quelques variantes, très simplement.

Ecoutez aussi l'appel si impérieusement doux de la voix d'en Haut: « Franciscus »: c'est la sainte Pauvreté qui l'appelle et François devient son chevalier; et les esprits célestes, en un chœur d'une idéale beauté, disent sa grande vocation et son renoncement à la terre.

La Pauvreté est méprisée, son chevalier le sera aussi: et de quelles railleries les compagnons de François ne le reçoivent-ils pas, lorsque, vêtu de l'habit du mendiant, il se présente parmi eux! Quel dédain dans leur discours musical, et quel mépris dans cette cadence des voix portant sur ces mots: « ô folle déraison! » Et cependant à l'orchestre se dessine le thème si plein « d'innigkeit » de la Pauvreté et des lèvres de François jaillit l'étonnant et si ascétique chant, où le Saint Poète célèbre sa royale Epouse, sa Dame Pauvreté.

La Paix règne sur la terre car François a trouvé de nombreux adeptes; tous ces amateurs des vertus évangéliques sont réunis autour de lui; il se lève et entonne le *Cantique au frère Soleil*, à la lune, aux sœurs étoiles, nuages, aux frères feu et fruits; et à cause d'eux, François loue le Seigneur, et ses enfants reprennent en chœur chacune de ces louanges: c'est tout saint François, et quelle couleur dans la vigoureuse orchestration de ce cantique, qui évoque certains passages des *Fioretti*; alors, éclate le *Chant de l'Amour* de François, de cet amour singulier qui brûlait tout et qui s'étendait aux bêtes, aux fleurs, aux oiseaux, et aux hommes; et les voix angéliques exultent car l'Amour embrase la terre ..

François devenu aveugle à force de pleurer, va mourir: autour de sa couche, ses frères se lamentent, le Père Saint les

console, il bénit ses petits enfants, car il sait qu'il ne sera plus longtemps parmi eux; et voici sa dernière prière, d'une émotion si intense, dite d'une façon très calme et soulignée d'une série d'accords, donnés par les trombones seuls, et se succédant, de plus en plus rares, en modulations incertaines... et saint François exhale son âme sur l'accord le plus doux (accord de quarte et sixte) de la tonalité la plus béate (*si* majeur), et en même temps des hauteurs descend un chœur merveilleux, porté par une symphonie éthérée :

« Gloire au Seigneur!  
 « Il reçut en sa splendeur  
 » De François l'âme immortelle »!

Pendant que les moines chantent un « *lux æterna* », qui ne pâlit pas à côté du « *requiem* » si expressif du *Manfred*, de R. Schumann. Et la partition se termine par une vaste fresque orchestrale où les chœurs reprennent encore le « gloire au Seigneur » et où les anges unis aux hommes chantent la gloire de François, vêtu dans le ciel « de la robe d'or que lui fit la Pauvreté ».



En ce coup d'œil rapide jeté sur cette partition, inspirée tout entière par le petit pauvre de Jésus-Christ, je n'ai évidemment pu faire ressortir toute la splendeur de l'Œuvre; je n'ai fait que noter au passage les parties saillantes : celles qui m'ont toujours le plus ému et celles que j'aime surtout; et pour ceux qui connaissent cet « oratorio », cette énumération bien simple évoquera de doux souvenirs, de saintes émotions, et ils en auront — comme moi maintenant — grande joie et consolation, mérites aussi, car la lecture du « *Franciscus* » d'Edgar Tinel est une longue et belle prière agréable à Dieu, puisqu'elle honore et célèbre son Serviteur, l'admirable François d'Assise.

ERNST DELTENRE.

## Un Congrès Littéraire à Bruxelles

LES 19 et 20 février prochain se tiendra, à Bruxelles, sous la présidence du baron DE HAULLEVILLE, un Congrès où seront discutées les quatre tendances littéraires actuelles :

*L'Art pour l'Art — L'Art Social*  
*Le Naturisme et l'Art pour Dieu.*

Aux débats contradictoires de ce Congrès, qui s'annonce comme devant être d'un très vif intérêt pour les esprits attentifs à notre activité littéraire, prendront part notamment, outre les jeunes écrivains catholiques belges, dont *la Lutte* est l'organe, nos confrères parisiens de *la Revue* : MM. J. DE PLESSAC, JULES RIMET, EDOUARD BEAUFILS, et les protagonistes de la jeune école naturiste : MM. SAINT GEORGES DE BOUHÉLIER et EUGÈNE MONTFORT, tous deux collaborateurs de la *Revue Naturiste* de Paris.

Un banquet fraternel, qui aura lieu dans la salle des fêtes de l'hôtel Ravenstein, clôturera le Congrès de Bruxelles. Dès à présent, à tous ceux qui comptent y participer et particulièrement à ceux qui, venant de Paris, seront, en ces jours-là, nos hôtes, un cordial souhait de bienvenue !

LA LUTTE.

# Çà et là

## LE FRANÇOIS D'ASSISE D'ALONZO CANO

François d'Assise, cette âme plus que cet homme, ce maigre, cet émacié, ce transparent, ce corps macéré dans ce froc aux plis droits, est sublime. Il est sublime d'une expression qui fait tout oublier de l'art qui l'exprima, et qui, d'ordinaire, n'exprime que la beauté plastique, la ligne, la musculature, les contours. Le « François d'Assise » est aussi expressif, aussi « réel », malgré ce qu'il a d'idéal, que la réalité éla plus chaude du tableau le plus brûlant... Quel magnifique soufflet sur le mufle des réalistes contemporains ! L'idéal de saint François d'Assise devait être incompréhensible dans ce temps sans amour et sans foi. Et il ne l'est pas ! Les impies, les plus impies le comprennent en le regardant. Il est là, les mains dans les manches de son froc — ces mains oisives pour les travailleurs modernes, qui ne savent pas ce que c'est que de les tendre à Dieu et à l'aumône, demandée au nom de Dieu... Il passe, encapuchonné dans son froc rapiécé, qui dit, par toutes ses coutures, qu'il est un pauvre de Jésus-Christ et un mendiant ; mais sa tête encapuchonnée fait flamber son capuchon comme un nimbe, tant il y a de feu dans ses grands yeux levés vers le ciel ! pendant que les sandales du saint de la Pauvreté traînent sur la terre. Il est dans le ciel déjà — tout en voyageant sur cette boue... et ceux qui le regardent y sont avec lui.

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

## LA THÉORIE FRANCISCAINNE DE LA NATURE

« Il parcourait tous les degrés de la Création pour y chercher les vestiges de Dieu, et retrouvant celui qui est souverainement beau dans les créatures belles, il ne dédaignait pas les plus petites, les plus méprisées et, se souvenant de leur commune origine, il les nommaient ses frères et ses sœurs. En paix avec toute chose, et revenu en quelque sorte à la primitive innocence, son cœur débordait d'amour, non seulement pour les hommes, mais aussi pour les animaux qui broutent, qui volent et qui rampent.

» Il aimait les rochers et les forêts, les moissons et les vignes, la beauté des champs, la verdure des jardins et la terre et le feu et la mer et les vents. Et il les exhortaient à honorer Dieu, à le servir. »

FRÉDÉRIC OZANAM.  
(*Les Poètes Franciscains.*)

## SAINTE FRANÇOIS D'ASSISE ET J.-J. ROUSSEAU

Une comparaison en ce moment s'offre d'elle-même à notre esprit, et l'on peut s'étonner que personne n'eut encore osé la tenter avant nous. Il est vrai que les deux intelligences que l'on va comparer ont accompli ici-bas deux œuvres bien diverses et, pour tout dire, contraires. Ces

deux grands amants de la nature, c'est saint François qui l'a aimée sagement et en Dieu, et c'est Jean-Jacques Rousseau, qui l'a aimée follement et pour elle-même...

Comme Jean-Jacques, François a trouvé devant lui une poésie et des générations qui n'étaient pas éprises de la nature; comme Jean-Jacques il leur a enseigné l'amour. Il est nécessaire toutefois de proclamer bien vite que l'amour franciscain de la nature est pénétré d'humilité, tandis que l'autre est gonflé d'orgueil. Jean-Jacques ne cherche, dans l'univers visible, que la jouissance délicate de ses yeux et de son esprit. François d'Assise y cherche Dieu et l'y trouve  
(*Vie de Saint François*. Paris, Plon et Nourrit, édit. 1885.)

### QUELQUES POÈTES FRANCISCAINS

Aux côté de l'auteur du *Cantique au Soleil*, dont Ernest Renan n'a pu s'empêcher de dire « *C'est ce mendiant qui a été le père de l'Art chrétien* » apparaît le grand poète : Jacopone de Todi : l'auteur admirable du *Stabat* et de *Poésie spirituelle*, et Jacomino de Vérone, auteur de *l'Enfer* et du *Paradis*, poèmes. hélas ! trop oubliés, et Saint Bonaventure, « qui porta le souffle lyrique sous la robe de l'école » et qui créa le chant miraculeux de la cloche des *angelus*, et le frère Pacifique enfin, qu'on appelait « le roi des vers »...

### LES LITTÉRATURES JUGÉES PAR SAINT FRANÇOIS

« ... Que sont toutes les littératures, sacrées et profanes, que sont-elles autre chose que les caractères avec lesquels Dieu écrit son nom dans l'esprit humain, comme il l'écrit dans le ciel avec les étoiles. »

(*Paroles de Saint François au frère Pacifique.*)



## Les Revues

**La Lutte** a déjà signalé, en une précédente chronique des Revues, l'étude en tous points remarquable que M. EDMOND JOLY consacra dans **Durendal**, en octobre dernier, au *Saint François d'Assise* d'Alonzo Cano. Il est à propos d'en citer quelques extraits dans ce numéro franciscain :

« Rien n'est plus déconcertant pour les esprits « classiques » que l'attrait exercé, même sur les plus complets matérialistes, par le pauvre d'Assise. Depuis Renan jusqu'à M. Anatole France, l'auteur du *Puits de Sainte-Claire*, jusqu'à Thureau-Dangin, l'historien d'un des fils de saint François (saint Bernardin de Sienne), tout le monde littéraire est conquis.

François (en cet admirable XIII<sup>e</sup> siècle qui fut comme un modernisme anticipé) pourrait être regardé comme le premier de nos esthètes modernes. La statuette de saint François étonne alors comme une chose providentielle : il semble que les splendeurs en étaient préparées à notre compréhension d'aujourd'hui. Elle est sans doute, remarquons-le ici, le chef-d'œuvre de l'art chrétien. »

**Le Spectateur catholique** a, lui aussi, eu son numéro de novembre glorifié par des *Dédicaces poétiques* le glorieux va-nu-pieds d'Assise, et M. ADRIEN MITHOUARD exposa, au V<sup>e</sup> chapitre de son étude sur *Les Poètes mystiques* : l'usage admirable que la Pléiade franciscaine a su faire de la Nature créée par Dieu. Ainsi s'élève, maintenant, à côté d'une littérature, panthéiste par mode et pour suivre la vogue, une littérature jeune et franciscaine par la foi, dont se rapprochent étonnamment, à leur insu peut-être, bien des poètes de talents que nous aimons pour leur pitié, leur naïveté puérile et la fraîcheur de leurs paysages champêtres et pour tout le souffle franciscain qui déjà anime leurs ouvrages.....

Dans **la Revue**, enfin, notre bien cher confrère C. REICHENBACH nous a dit, en décembre, les énormes progrès des ordres franciscains dans les pays du Nord :

« Il y a, écrit-il pour notre joie et pour notre expérience, il y a un fait qui frappe l'observateur habitué à voir de haut et au loin. Depuis que le Pape, dit « franciscain » : Léon XIII, s'est mis avec une ardeur sans égale pour aucun autre côté de sa mission providentielle à la pacification des classes et des races par la restauration des Ordres Franciscains, et du Tiers-Ordre en particulier, nulle part il n'a trouvé plus de docilité et plus d'empressement que chez les peuples chez qui sainte Elisabeth est une des figures patronales des plus universellement vénérées. Les fondations franciscaines résurgissent avec une vigueur et une soudaineté étonnante chez les peuples de langue allemande..... Notre époque est l'époque de la foule et l'on sait que Notre-Seigneur et saint François, son incomparable disciple, avaient tant pitié de la foule... »

La rédaction de **L'Essor** nous prie d'annoncer le transfert de ses bureaux du boulevard Morland, au *boulevard Henri IV, 4, Paris*.

L'abondance des matières ne nous permet que d'annoncer la création du Cercle d'Art **La Lutte**, dont le local est au Parvis Sainte-Gudule, « Hôtel de la Cathédrale », à Bruxelles. Déjà les membres du jeune cercle ont applaudi les conférences de PAUL MUSSCHE (sur Octave Pirmez) et d'EDGAR RICHARME (sur la Philosophie de saint François).





REVUE MENSUELLE  
ILLUSTRÉE, D'ART ET DE  
LITTÉRATURE. DIRECTEUR :  
EDOUARD DUCOTÉ. SECRÉ-  
TAIRE ET ADMINISTRATEUR :  
JACQUES DES GACHONS, 16,  
RUE DU SOMMERARD, A  
PARIS

## VIENT DE PARAÎTRE

dans la collection de LA LUTTE

### AUBES & CRÉPUSCULES

poèmes par PROSPER ROIDOT

ornés d'un frontispice et d'un titre d'ELIE  
ROIDOT. (Ce luxueux cahier de vers est en vente  
au siège de la *Lutte*, au prix de 2 francs.)

Ont paru dans la

### Collection de "La Lutte,,

CROKAERT PAUL :	<i>Amour et florins</i> (comédie) . . . . .	fr. 1.00
MUSCHE PAUL :	<i>En souvenir</i> (2 <sup>e</sup> édition) . . . . .	» 0.50
NED EDOUARD :	<i>Poèmes catholiques</i> . . . . .	» 2.00
—	<i>Mon jardin fleuri</i> (poèmes, 2 <sup>e</sup> édition) »	2.00
RAMAEKERS GEORGES :	<i>La Nuit rédemptrice</i> (avec dessins de l'auteur) . . . . .	» 1.50
—	<i>L'Hymnaire du Printemps</i> (poèmes, Frontispice à l'aquarelle) . . . . .	» 2.00
ROIDOT PROSPER :	<i>Aubes et crépuscules</i> (avec frontispice d'ELIE ROIDOT) . . . . .	» 2.00
SOUGUENET LÉON :	<i>Le roman d'un pauvre jeune homme</i> (avec frontispice) . . . . .	» 2.00
DELLENRE ERNST :	<i>Tryptique</i> (3 lieder. Poésie de G. RAMAEKERS). (suppl. mus.) <i>Hoffnungstranen</i> (6 lieder. Poésie de J.-B. SAKKS).	

Le numéro de LA LUTTE, qui  
paraîtra immédiatement après le Congrès  
littéraire de Bruxelles, contiendra le  
compte-rendu des débats le plus com-  
plètement possible et sera vendu au prix  
exceptionnel de UN FRANC.



FEVRIER 1898

❁ 3<sup>e</sup> ANNÉE ❁ N° 11

50 C<sup>mes</sup> LE NUMÉRO ❁

# la Lvtte

Revue catholique d'Art

« L'ART POUR DIEU! »



❁ P.-L. MOLITOR ❁  
RUE LONGUE-VIE, 36  
BRUXELLES ❁❁❁❁❁

# la Lytte

REVUE CATHOLIQUE D'ART.

114, rue Franklin, à BRUXELLES

ABONNEMENT : Un an, 5 fr. ÉTRANGER, 6 fr. (1)

## COMITÉ PATRONAL :

VALÈRE MABILLE ••• LÉON SOMZÉE  
••• AMÉDÉE DE BRESSOUT •••

Directeur : GEORGES RAMAEKERS, rue Franklin, 114

Secrét. de rédaction : EDOUARD NED, rue du Conseil, 34

BRUXELLES

## Rédaction de « la Lytte » :

ERNST DELTENRE; POL DEMADE; PAUL MUSSCHE; EDOUARD NED;  
JOHAN NILIS; ERNEST PÉRIER; GEORGES RAMAEKERS; EDGAR  
RICHAUME; GEORGES VIRRÈS.

## Principaux Collaborateurs :

Franz Ansel; Albert Berthel; Thomas Braun; Édmond De Bruijn; Mgr de Harlez; Louise et  
Léuis Delattre; Willem Delsaux; Pol Demade; Eugène Demolder; Henri de Régulier;  
Charles Droupy; Edouard Ducôté; Maurice Dullaert; Max Elskamp; Henry Ghéon;  
Eugène Herdies; Joris-Karl Huysmans; Albert Jounet; Georges Le Cardonnel; Alfred  
Lemaire; Camille Lemonnier; Georges Marlow; Charles Morice; Marie et Jacques Nervat;  
Georges Oudinot; Victor Remouchamps; Georges Rodenbach; Prosper Roidot; Blanche  
Rousseau; Léon Rycx; Laurent Savigny; Camille Schiltz; Joseph Soudan; Léon  
Souguenet; Anne Thierens; L'abbé Armand Thiéry; Firmin Vanden Bosch; Emile  
Verhaeren; Francis Vielé-Griffin.

## SOMMAIRE DU N° DE FÉVRIER 1898 :

Paul Mussche : *Le Congrès littéraire de Bruxelles.*

Pol Demade : *La Bague d'Émeraude.*

Georges Ramaekers : *A l'Amour.*

Paul Mussche : *Le Crucifié.*

Jacques Nervat : *Madeleine.*

Marie Nervat : *Convalescence.*

Ernst Deltentre : *Humperdinck.*

Ed. Ned, Ed. Richaume, G. Ramaekers : *Les livres.*

Uilenspiegel : *Çà et là.*

TOUS DROITS DE REPRODUCTION RÉSERVÉS

(1) Les abonnements partent de chaque mois et se font pour un an.



## Le Congrès de Bruxelles

CES assises furent vraiment d'une haute signification, elles permirent aux théories les plus opposées de se manifester librement au grand jour de la publicité et d'une loyale discussion. De l'avis même d'adversaires elles furent d'une belle tolérance et donnèrent tort à des préventions contraires ; *la Lutte* et son œuvre sortent de là grandis et fortement trempés.

*L'Art pour Dieu*, devise récente, mais chose ancienne, fulgure et rayonne désormais d'une indéniable auréole, son excellence s'est affirmée une fois de plus.

Les séances s'ouvrirent le samedi 19, au palais des Académies, sous la présidence de M. le baron P. de Haulleville ; à ses côtés Ramaekers et Ned.

Après les remerciements officiels de la présidence, Georges Virrès délimite le terrain des débats : Toute question religieuse, comme base d'esthétique, écartée, des quatre en présence quelle

est la formule la plus propice aux créations de l'artiste ?

M. Valère Gille, se fit le défenseur de *l'Art pour l'Art*. Il avait compris qu'une conception étroite de cette formule, telle que la Jeune Belgique l'incarna, n'était pas défendable et soutint que l'Art, rien que l'art, doit être l'unique préoccupation du poète et de l'écrivain.

C'était méconnaître bien des éléments constitutifs de la Beauté, ne tenir compte ni de la Morale ni de la Religion, M. Ned le lui prouva dans sa riposte, qui fut une conférence solide et documentée, d'argumentation logique.

Au début de la séance du lendemain, dimanche, M. Saint Georges de Bouhélier s'excusa par une lettre que lut M. Eugène Monfort de ne pouvoir assister au Congrès.

M. Monfort exposa le Naturisme, théorie séduisante, réaction violente contre le décadentisme et les vaines recherches de ces dernières années ; seulement l'édifice construit par cette récente école a des bases peu solides que M. Edgar Richaume s'attacha à renverser et vraiment il y réussit.

Après ces orateurs, Edmond Picard monta à la tribune. On sait sa belle éloquence, il resta tel que nous le connaissons : brillant et combatif.

On l'attendait défenseur de *l'Art Social*, on s'était trompé. Il parla de l'art socialisé et mis à la portée de la foule, il dit accepter indifféremment les écoles et les systèmes pourvu que le sens artistique fut satisfait.

Il eut à mon avis le tort grave de se placer au point de vue objectif, de l'impression à recevoir, sans se préoccuper de l'impression à donner. C'est ce que lui fit remarquer ma réponse, elle fut un exposé de *l'Art Social* et une démonstration que cette façon d'envisager l'art est un des éléments de l'esthétique chrétienne.

Après cela M. Charles Bernard exalta *l'Art païen*, déniait au chrétien le pouvoir d'être un véritable artiste, et, comparant

une Vénus à une Madone, il affirme l'infériorité de celle-ci car son front reflète la pensée tandis qu'ailleurs il n'y a qu'un corps chantant l'harmonie des lignes.

MM. Edouard Ned et Jean Nélis répliquèrent avec courtoisie à ce discours d'une évidente forfanterie.

A Georges Ramaekers incombait l'exposé de *l'Art pour Dieu*. Il le fit avec la fougue juvénile et la belle ardeur qu'on lui connaît.

Ces quelques phrases de son discours le résument :

Si l'on avait dit : l'Art pour Beau qui n'eût applaudi ? Mais parce que nous, jeunes hommes chrétiens, avons désigné la Beauté de son vrai nom, d'aucuns ricanent, d'autres s'étonnent...

C'est la seule esthétique qui réunira chez l'artiste ces deux forces d'actions : le dévouement à la Beauté et le dévouement à son Dieu. Elle contient l'art social tout entier, puisqu'elle est née de la charité.

Enfin, seule, elle ouvre aux poètes les portes d'or du monde surnaturel. Quant à l'amour de la nature créée, où le trouve-t-on plus vif que chez un François d'Assise ?

M. Johan Nélis prouva ensuite que la formule *l'Art pour Dieu* avait inspiré les premières littératures hébraïques.

On entendit alors un fanatique de l'individualisme dans l'art, M. Mécislas Golberg. Les idées étaient faciles, mais les paroles furent d'une belle véhémence.

M. Albert Jounet, empêché, avait tenu néanmoins à affirmer une parfaite concordance de vues avec ses amis de Belgique et si je mis quelque éloquence dans la lecture de ces nobles pages proclamant *l'Art pour Dieu* l'esthétique définitive, c'est qu'elles m'inspiraient à l'égal de ce que j'aurais pu écrire moi-même.

Par un rapide exposé M. Jounet montrait que *l'Art pour Dieu* résume, réconcilie et dépasse *l'Art pour l'Art*, le *Naturalisme* et *l'Art Social*.

Ce fut là d'ailleurs la conclusion de ce Congrès dont on lira prochainement les débats dans cette revue, cette chère *Lutte*, toujours au poste, à l'avant-garde des Idées.

PAUL MUSSCHIE.



## La Bague d'émeraude (\*)

A M. l'abbé A. THIERRY.

C'ÉTAIT vers l'heure crépusculaire d'une journée pluvieuse de septembre. La terre, assoiffée par les desséchantes semaines d'un long mois torride, s'était enivrée depuis le matin des larges ondées annonciatrices de l'automne — et, dans la calme atmosphère de cette fin de jour, flottait, telle une vapeur d'ivresse, la gaze légère d'un premier brouillard.

Sept heures allaient sonner et cependant, quoique ce fut encore la saison des très longues après-midi, le jardin, devant la véranda close par la fraîcheur, se ternissait d'ombres et le vert pâle de la pelouse tournait au vert sombre.

Deux hommes, le visage contre les glaces, silencieusement, regardaient cette scène muette, ou autre chose, car leurs yeux paraissaient plutôt tournés intérieurement, vers leurs propres pensées, que vers le spectacle de la nature.

Pourtant l'un d'eux prononça ces paroles, désignant de la main un coin du jardin :

— J'aime beaucoup ces glaïeuls pourpres, là-bas. On croirait voir les fastueux yatagans de quelque corps de janissaires retour

---

(\*) Cette nouvelle fait partie d'un volume intitulé *Contes inquiets*, actuellement sous presse.



d'un massacre et brandis tout empourprés d'une fraîche ruée en la chair et le sang...

— Oui... vraiment... ils sont beaux, fut-il répondu, et je n'avais jamais goûté leur beauté autant que ce soir.

Et, celui qui avait prononcé cette parole entr'ouvrit la haute porte vitrée, pour mieux jouir de la vue de ces belles fleurs aux hampes de pourpre.

Un peu d'air entra dans la vérandah, un peu d'air humide tout chargé du parfum discret des verveines et des résédas.

— Comme c'est bon le soir !

Les deux hommes redevinrent silencieux.

Sept heures sonnèrent.

— Nos hôtes sont en retard, confrère, prononça le maître du logis, les yeux sur le cadran.

— C'est étonnant. Le lendemain d'un congrès...

Un coup de sonnette hacha les commentaires probables.

— Ce sont eux !

Et, l'instant d'après, la demeure du docteur Mauvers, habituellement d'une tranquillité claustrale, s'emplit du va-et-vient de la vie, du bruit des pas, de l'éclat des paroles.

La veille s'était clôturé, par le traditionnel banquet et des toasts innumérables, le congrès de psychiatrie, et le maître de céans recueillait, ce soir, sous son toit, familièrement, quelques-uns de ces savants étrangers, las de ces cinq jours de parades scientifiques mais charmés de notre hospitalité.

Ce fut une soirée joyeuse. On ne s'imagine la belle gaieté dont sont capables, à l'occasion, les remueurs de pensées, les intellectuels au front ridé, les savants les plus austères. Je ne connais, pour ma part, de plus joyeux et de plus exubérants commensaux que les médecins, par exemple. La profession n'est pas d'une gaieté folle, et justement, à cause de cette gravité, le médecin, ce témoin de la douleur, est contraint de théauriser tous les rayons de son sourire, toutes les sonorités de sa joie. C'est de cette réserve, insoupçonnée de profane, qu'il tire de quoi faire flamber les cinq ou six feux d'artifice qu'il allume, chaque année, devant une douzaine d'intimes au plus.

La conversation s'éparpilla sur les objets les plus divers et les plus éloignés des préoccupations ordinaires des dîneurs. On raconta des anecdotes, on répéta des bons mots. La plupart avaient beaucoup voyagé; à eux douze, ils avaient visité l'univers presque tout entier : des équipées de voyage, des observations pittoresques sur les mœurs égayèrent le repas. La causerie s'attarda longtemps sur la littérature. (J'ai remarqué chez plusieurs médecins un faible très accentué pour la poésie.)

Le professeur Mérédith (de Vienne) avait beaucoup connu Nitsche, le philosophe à la dernière mode parmi les snobs. Il raconta l'histoire de ce détraqué illustre, dont les fantasmagories les plus délirantes et les aberrations cérébrales, inutilement traitées par les douches, s'étaient aujourd'hui prétentieusement dans trente-six revues, où elles sont cotées plus haut que les pensées de Goëthe.

C'était un beau thème à variations que l'engouement de certain public pour ces insanités. Les psychiâtres attablés s'en donnèrent à cœur joie. Mauvers ayant déclaré que la badauderie moderne était énorme, un adjectif de Flaubert dont il usait et abusait, ce fut à qui entasserait les exemples et les preuves, tant et si bien que Tyrell (de Nancy) en oublia les tomates farcies, plat qu'il assurait préférer à toute l'École de la Salpêtrière.

C'est vers ce moment du dîner que le sceptique Détermes, à je ne sais quel tournant de la causerie, rencontra la faillite de la science, un sujet qui le mettait généralement en verve.

Le thème était vaste comme la mer. Tous les causeurs appareillèrent joyeusement vers ces grandes eaux, mais les caprices de la conversation, plus mobiles que les vents, les ramenèrent débandés aux mouillages de la côte. On parlait maintenant par petits groupes de deux ou trois, avec une animation qui plaisait au silencieux Mauvers et lui permettait de se mêler de parole, et de loin en loin seulement, au groupe d'où partaient, en mots sonores, les pensées les plus extraordinaires. C'est en errant ainsi, au travers des propos de table, qu'il remarqua Détermes et Mérédith commençant de se raconter une histoire,

dont le seul début lui parut, tout de suite, digne de l'attention générale.

Mauvers heurta, de la lame de son couteau, le cristal de son verre et Détermes prononça, dans le silence, sur un ton nuancé d'ironie :

— M. le professeur Mérédith va vous conter un fait authentique, observé par lui, et qu'il considère *comme une preuve inédite de l'immortalité de l'âme*.

— Pardon, non, mon cher confrère, parla le savant viennois. J'ai dit : soupçon, indice.

Le professeur Mérédith n'avait rien de l'ascète, non plus que du prédicateur de morale. C'était un homme robuste, d'estomac magnifique, à en croire la renommée, et puissant à boire. Il dépassait, de près d'une tête, tous les commensaux de Mauvers. Son visage rabelaisien entièrement rasé, sauf le collier à la vieille mode formant cadre sous le menton et les joues, s'épanouissait comme une fleur colorée de belle santé. Il apparaissait presque jeune, malgré ses cinquante ans de suractivité intellectuelle, des années qui comptent double; il était de charpente solide, fait d'os et de muscles, et allégé, grâce à un sage hygiène, de l'allourdissante corpulence des sédentaires. Il donnait l'impression de la vie et, sans ses grandes manières et l'habitude qu'on lui savait de la plus haute société, on l'eût pris pour quelque solide campagnard. Le personnage s'imposait intellectuellement et physiquement. On l'écouta avec une extrême attention.

« D'abord, Messieurs, — commença Mérédith, — voici le témoin. C'est de rigueur, en histoire comme en science. »

Et il étendit la main gauche, au-dessus de la table, bien sous le regard des convives.

« C'est cette émeraude. »

Tous les regards se portèrent vers la pierre précieuse, une magnifique émeraude orientale, de l'espèce dite *néroniane*, qui ornait le châton d'une bague.

« J'ai vu cette bague, pour la première fois, au doigt du marquis de Vetseri, le 5 juin 1888. Les Vetseri, d'origine vénitienne, habitaient Vienne depuis deux siècles. Cette pierre avait été rapportée jadis par des marchands indiens, à ce que me dit le marquis, qui se mourait lentement d'un irréparable cancer du pylore. C'était un bijou de famille et le marquis, mon malade, le dernier de la branche, le portait avec un respect presque religieux.

Cette émeraude produisait, sur la main cireuse de M. de Vetseri, un effet extraordinaire, et mes yeux, plusieurs fois, s'étaient arrêtés sur elle, tandis que j'étais attentif au battement de l'artère radiale. Ce devint, au bout de quelques mois, comme une fascination : chaque fois que j'entrais dans la chambre du malade, je me sentais *tiré par le regard* vers cette émeraude. Il nous arriva même d'en causer plusieurs fois.

Le marquis, homme très érudit, me dit, un jour que je fixais sa main dont la coloration avait passé, en l'espace d'une année, de la pâleur de la cire à la teinte de l'ambre, et s'était comme harmonisé avec le feu verdâtre du bijou :

— Saviez-vous, Monsieur le professeur, que l'émeraude passait jadis pour l'emblème de l'espérance, de la joie et de l'abondance, et qu'une pierre de cette sorte ornait le châton du fameux anneau de Polycrate, roi de Samos ?

Et comme j'écoutais sans répondre, il poursuivait :

— Ah ! elle ne démentit pas sa belle renommée au doigt de Polycrate ! Ce roi fut toute sa vie le favori de la fortune. La chance était si tenace que, l'anneau ayant été jeté à la mer par manière de défi, on le retrouva le lendemain dans le ventre d'un poisson figurant au menu royal. On raconte que l'anneau, considéré comme un talisman, prit place au trésor des rois de Samos, dans le temple de la Concorde. Mon émeraude ne me fut jamais aussi propice, hélas !

— Qui sait, répondis-je timidement. Les médecins mozarabes affirmaient que l'émeraude adoucissait les souffrances.

J'eus l'idée, le jour même, de modifier quelque peu le traitement et, fut-ce suggestion ou réalité, mon malade accusa un notable soulagement.

Quand je le revis, la semaine suivante, il me dit, en souriant :

— Monsieur le professeur, vos confrères mozarabes disaient vrai. La bague commence à me porter bonheur..., mais c'est trop tard.

Je voulus objecter.

— Non, fit le marquis, je sais que c'est trop tard *pour moi*, mais non pour vous. Aussi ai-je résolu de vous faire don de cette bague, afin qu'elle achève à votre profit, *quand je ne serai plus là*, sa grande œuvre. Vous jouirez de la chance... Peut-être en avez-vous autant besoin que moi, sinon pour vous, du moins pour tout ce pauvre monde que nous sommes et auquel vous vous efforcez de partager de l'espérance... Tout est réglé, j'ai donné des ordres : cette bague doit vous être remise le lendemain de mes funérailles.

Je remerciai, tout en m'élevant contre le pessimisme du marquis qui parlait de la mort comme d'une personne qui est déjà dans l'antichambre, et demande d'entrer...

M. de Vetseri mourut la nuit de ce même jour d'une hémorragie foudroyante. »

— Et l'immortalité de l'âme? interrogea Détermes, pendant que Mérédith vidait une flûte de champagne.

« J'y arrive, poursuivait le narrateur, au milieu d'un silence de minute en minute plus recueilli.

Le lendemain des funérailles, le 15 décembre 1890, à deux heures de l'après-midi, tandis que j'achevais de déjeuner, mon domestique vint m'annoncer qu'un jeune homme, dont il me remettait la carte, demandait à me voir pour affaire urgente., (J'insiste sur ces détails d'apparence minime, mais dont vous apprécierez tout à l'heure la réelle importance.)

Ce jeune homme, d'une correction parfaite, se présenta chez moi comme appartenant à la famille du défunt marquis de Vetseri. Il me demandait la permission de m'offrir, en exécution des dernières volontés de son parent, et en reconnaissance de mes bons offices, un souvenir qui m'avait été destiné depuis longtemps, affirmait-il. Son valet de pied fut introduit. Je fus

un peu surpris par la dimension assez considérable du coffret déposé devant moi, mais je ne manifestai aucun étonnement. La visite, au cours de laquelle je crus deviner une certaine gêne, que j'attribuai aux circonstances du deuil, fut très courte. Demeuré seul, j'ouvris l'écrin. Ce n'était pas l'émeraude dont le marquis m'avait fait la promesse, mais une fort belle coupe d'onyx ancien, du travail le plus merveilleux et le plus rare... et que je me ferai un plaisir de montrer, à ceux d'entre vous qui me feront l'honneur de venir me voir à Vienne... »

Et la bague, demandèrent à la fois Mauvers et Tyrell ?

« Cette histoire vous intrigue, dit Mérédith, mais je fus certainement plus intrigué que vous tous, à la réception inattendue de la coupe d'onyx..... A vrai dire, je ne me crus pas frustré. Le vase est d'un prix inestimable, au jugement des connaisseurs. Je me perdis cependant en conjectures sur cette substitution, que je ne savais à qui attribuer, au défunt ou à ses héritiers. J'y pensai tout le reste de la journée et la préoccupation de cette énigme m'accompagna jusque dans mon repos. Mes yeux se reportaient incessamment et comme invinciblement vers la coupe déposé sur une table, au milieu de ma chambre, et sur laquelle la frêle lumière de ma veilleuse venait se refléter doucement, comme la lune sur l'eau dormante d'une flaque d'eau. C'est en vain que j'essayai de dormir, je demurai hypnotisé, la tête sur l'oreiller, dans la direction de la coupe.

Dans le silence de la nuit, je me souvins du mot à mot de la promesse du marquis et je me la répétai à voix basse : Il avait dit : « Cette bague doit vous être remise le lendemain de mes funérailles. » Cette phrase m'apparaissait maintenant avec la netteté et le tranchant d'une lame d'acier, elle sortait de ses lèvres, claire et étincelante, comme une épée neuve de sa gaine et venait tenter dans mon cerveau et le supplicier.

J'étais dans cette pénible situation depuis ou trois heures quand j'entendis, ou plutôt je crus entendre, un bruit très léger, comme d'une planche qu'on frôlerait avec précaution, à la porte de ma chambre. Je ne suis point peureux, mais le

bruit me parut tellement insolite que je m'assis dans mon lit pour écouter. Plus rien. Cela dura bien cinq longues minutes et j'allais me recoucher satisfait de cet examen négatif, lorsque le même bruit de frôlement se répéta plus loin, contre la muraille extérieure de ma chambre. Cette fois, je me levai et mit l'oreille à la serrure de la porte que je ferme, selon ma coutume, minutieusement, chaque soir. Le bruit, que je ne peux comparer plus exactement qu'au passage lent d'un linge sur une surface plane, se fit entendre à nouveau, mais cette fois au-dessus du plafond. C'était comme si on palpait successivement toutes les parois extérieures de ma chambre avec un linge sec et fin. Je me tâtai le pouls, je mis la main sur mon cœur, me demandant si j'étais bien éveillé et si je n'étais point le jouet d'une hallucination morbide. Je dus bien me convaincre que j'étais absolument sain de corps, sinon d'esprit. Je pris en main la coupe, que je retournai en tout sens, je rallumai une veilleuse nouvelle, je me bassinai les tempes d'eau fraîche aromatisée de lavande, je m'assurai de la présence de mon revolver à proximité de ma main et je revins m'étendre sur mon lit. J'allais ramener le drap sur ma poitrine, résigné à l'insomnie comme au sommeil, lorsqu'un nouveau bruit : celui d'un lamelle de verre qui tombe et se casse, se fit entendre distinctement du côté de la croisée. Je ne fis qu'un bond et me trouvai revolver au poing, prêt à toute éventualité, devant la fenêtre de ma chambre. Le silence le plus complet régnait maintenant. Sur l'appui de la fenêtre, je remarquai quelques éclats de verre ; une des cent pièces du vitrail qui ornait le châssis de ma chambre, sous l'action d'une cause des plus naturelles, selon toute apparence, s'était détachée de son armature de plomb et était venue s'écraser sur le marbre de l'appui. J'ouvris la fenêtre avec précaution. L'air au dehors était d'une sérénité parfaite et un grand silence de tombe immobilisait tout ce qui m'entourait. La lune baignait de sa tranquille clarté toute la muraille de ma demeure : rien de suspect n'apparaissait aux portes et aux fenêtres bien closes. Je refermai la croisée. Au moment où je me retournai pour reprendre le chemin de mon lit, je demurai

médusé, les yeux sur la coupe d'onyx ; la sueur me coulait des tempes ; je me sentais la chair de poule, je tremblais comme un arbre d'automne au vent du nord :

La bague d'émeraude était là qui jetait des feux verts au centre de la coupe d'onyx... »

Les dîneurs regardaient Mérédith fixement. Au front du conteur, perlaient mille gouttelettes de sueur, contre lesquelles venaient se refléter, en se divisant, la lumière des bougies allumées. Personne n'eut la tentation de rompre le silence que le médecin mettait à cet endroit de son récit, comme un long point d'orgue.

« C'était bien l'émeraude du marquis de Vetseri, aucun doute n'était possible, je tournai autour de la table détaillant la bague du regard, j'approchai la veilleuse allumée de la pierre dont les feux semblèrent s'exaspérer; enfin, je portai la main sur le précieux bijou. Sa présence n'était pas un trompe-l'œil, une chimère de mon imagination, je me passai la bague au doigt, puis je l'enlevai et, l'interposant entre mes yeux et la flamme de la veille, je regardai à travers l'émeraude (Suétone relate en ses histoires que Néron avait coutume de regarder à travers son émeraude les jeux des gladiateurs). Enfin, je me passai la bague au doigt et j'allai me recoucher. Je n'ai jamais aspiré au matin autant que cette nuit-là. Je craignais que la présence de la lumière du soleil me dissipât, tel un brouillard, ce cadeau de l'ombre, cette munificence des ténèbres.

Quand je me réveillai, j'avais au doigt, bien réellement, l'authentique bague d'émeraude.

Je n'osai communiquer, à personne de mon entourage, mon aventure de la nuit. Je mis l'objet de ma constante pensée en lieu sûr et j'attendis, persuadé que quelque lueur viendrait éclairer un peu ce mystère.

Le lendemain tous les journaux de Vienne publièrent, avec d'insignifiantes variantes, ce fait divers, lequel loin de m'apporter de la lumière, épaississait encore cette ténébreuse affaire.

On lisait à peu près ceci :

« *Une disparition extraordinaire.* — M. Wolf-Bernhart,



joaillier de la cour, bien connu de cette ville, a été victime, dans la nuit du 15 au 16 décembre, d'un vol sans précédent, croyons-nous. Une bague d'émeraude ancienne, d'un très grand prix, qui lui avait été confiée, pour réparation, par la famille de feu M. le marquis de Vetseri, et que le joaillier avait déposée précieusement dans sa chambre à coucher, a disparu. Les fenêtres grillagées de l'appartement et l'unique porte étaient cependant soigneusement fermées; elles l'étaient du reste encore au moment où M. Wolf-Bernhart, qui s'apprêtait à descendre, s'est aperçu de la disparition du précieux bijoux. Seule une vitre d'une des fenêtres, une vitre qui n'offrait guère qu'une surface de quelques centimètres carrés et qui se trouvait située tout en haut vers le plafond, a été trouvée brisée. Le propriétaire n'a rien entendu. On se perd en conjectures sur ce vol étrange. Une information judiciaire est ouverte. »

Cet incident me jeta, comme bien vous pensez, dans la plus cruelle perplexité. Ma situation de détenteur de la bague qu'on disait volée — et volée la nuit même où je l'avais trouvée, dans la coupe d'onyx, sur la table de ma chambre à moi, — m'inquiétait. Je résolus pourtant de me tenir coi et d'attendre les événements dans mon coin. Plusieurs jours se passèrent, les journaux demeurèrent muets sur l'affaire de la bague. Je me demandais lequel de nous deux, de M. Wolf-Bernhard ou de moi, était le jouet de ce que Ed. Poë eût appelé « l'ange du bizarre ». J'eus plusieurs fois la velléité d'aller trouver le joaillier ou les héritiers du marquis. Je reculai toujours : le sujet étant d'une invraisemblance tellement formidable qu'il me paraissait défier toute conversation un peu sérieuse, et je n'en dis pas un seul mot à âme qui vive. Les choses en étaient là lorsque je reçus un pli aux armes du marquis de Vetseri. Je cite textuellement, car ces mots ne sortiront jamais de ma mémoire.

C'était un billet de la propre main du défunt marquis. Je lus :

« Je lègue à M. le professeur Mérédith, mon médecin, en témoignage de sympathie et en souvenir de ses bons soins, ma bague d'émeraude, ma volonté formelle est qu'elle lui soit

portée et remise en ses propres mains, le lendemain de mes obsèques. Signé Jean, marquis de Vetseri. »

En marge, une main étrangère avait ajouté ces deux lignes : « M. le docteur rentrera en possession de cette pièce aussitôt que le permettra la solution de l'affaire Wolf-Bernhart. »

Et je n'ai jamais plus entendu parler, ni de l'affaire Wolf-Bernhart, ni des neveux du marquis, lesquels, à ce qu'on m'a dit depuis, emportèrent en Italie l'héritage considérable de la vieille famille des Vetseri, éteinte en son dernier rejeton en ligne directe. »

— Et vous portez la bague, constata Mauvers en une phrase interrogative ?

— Je ne vois toujours pas la preuve de l'immortalité de l'âme, demanda sournoisement Tyrell ?

Méridith poursuivit avec une conviction inébranlable, qui troubla jusqu'au fond de l'âme quelques-uns de ces dîneurs sceptiques.

— Et moi bien ! Je suis convaincu (et le conteur regarda à la ronde, autour de lui, comme s'il voulait enfoncer du regard sa pensée dans l'âme de chacun des convives)—et il n'y a pas d'autre hypothèse possible, ni raisonnable, je suis convaincu que c'est M. le marquis de Vetseri, en personne, qui a enlevé la bague d'émeraude confiée au joaillier par ses indociles héritiers et qui est venu la déposer chez moi, la même nuit, dans la coupe d'onyx. « Les murs et les portes étant brumes pour les fantômes », comme l'a dit votre poète français, le marquis n'aurait pas eu grand' peine à suivre son dessein et à réaliser sa dernière volonté, mais il y avait la bague d'émeraude.

J'ai posé l'objection, l'autre jour, à notre confrère anglais, le célèbre docteur Crookes. Celui-ci m'a répondu que la vitre cassée expliquait tout. Le fantôme du marquis a passé comme il a voulu, la bague a trouvé une issue par la vitre ouverte.

Je déclare, conclut Méridith, en tendant sa main qui tremblait très légèrement vers sa flûte de champagne, que si les morts sont capables de réaliser de tels énergiques vœux, c'est que l'âme est immortelle et qu'elle nous survit. »

— A l'immortalité de l'âme, dit Tyrell, en levant son verre.  
Et ils levèrent tous leurs verres, les croyants comme les sceptiques, et vidèrent, jusqu'au fond, leurs flûtes pleines de champagne, ce vin d'or et de lumière, à l'âme immortelle.

POL DEMADE.

Fête de Saint-Michel 1897.

*(Reproduction interdite.)*





## L'Amour

*Feu d'où jaillit la Foi et l'Espérance,  
feu qui brûle vers Dieu l'holocauste des cœurs,  
beau chevalier croisé combattant à outrance  
à l'avant des remparts de notre indifférence,  
l'Amour est un héros vainqueur.*

*L'Amour est un volcan projetant jusqu'aux cieux  
les rubis merveilleux  
et l'encens fumant de sa lave.  
L'Amour est un torrent qui lave.  
Il est l'Ange libérateur  
envoyé par le Créateur  
pour arracher  
hors des prisons du vieux Péché  
son énorme troupeau d'esclaves.*

*C'est l'Amour qui les fait sortir,  
l'Amour qui brise leurs entraves,  
sans autre arme  
que ses larmes,  
car l'Amour c'est le Repentir.*

*Mais l'Amour est aussi le bel enfant céleste  
 ailé, et dont la voix chante comme un oiseau  
 et dont le geste  
 cherche toujours l'Eden où son premier berceau  
 fut un bosquet de roses  
 et qu'il regrette encor, et ne peut s'empêcher  
 de regretter toujours, même lorsqu'il repose  
 dans le berceau tout blanc de l'âme sans péché...*

*L'Amour ne connaît pas les bornes des patries,  
 il sait l'inanité  
 de tout le sang versé pour cette idolâtrie,  
 l'Amour appelle à lui toute l'Humanité  
 dont le Cœur, à travers les siècles sanglota,  
 l'Amour qui nous rouvrit, ô joie ! l'éternité,  
 attend les bras ouverts en haut du Golgotha !*

GEORGES RAMAEKER.

De : *La Foi, l'Espérance et l'Amour*, poème en préparation.



# Le Crucifié!

A FIRMIN VANDEN BOSCH.

C'EST au Diesdelle, un endroit perdu dans les bois, que vivait Briene. C'était une fagotteuse vieille, vieille comme les chemins. Tous l'avaient connue telle qu'elle était maintenant. Ses yeux profonds avaient une flamme sombre sous la prunelle, son nez crochu se soulignait d'une bouche édentée murmurant toujours des syllabes étranges.

On la disait sorcière par les villages où elle allait mendier. Son taudis galeux suait la faim et les petits carreaux interrogeant le taillis semblaient les yeux vitreux d'un moribond.

Près de la chaumière, la couvrant de son ombre protectrice, s'élevait un Christ de pitié. Plus vieux que Briene, lui, car elle l'avait toujours connu. Il s'érigait là en souvenir d'un roulier enlisé dans le marécage, jadis, par une nuit de gros temps.

C'était sous son égide, disait-on, que vivait la sorcière...

Mais Briene n'était ni sorcière, ni jeteuse de sorts. Ce n'est pas elle qui a envoûté l'étable de Jan Sus, ni celle de la ferme des « Ardoises », mais elle était chrétienne et fanatique.

Lorsque les rafales de décembre flagellaient les chênes, a nuit, dans la plainte du vent, elle croyait entendre le gémissement du Christ et le grand frisson de sa nudité. Elle pleurait toutes les larmes de son âme à Le savoir dans la froidure et dans la neige; elle se tournait sur sa couche et la hantise de

cette pensée aiguillonnait son cœur ; elle aurait voulu couvrir les chairs divines du Tortionné d'un manteau d'hermine, Lui conserver toujours l'ombre tutélaire des grands tilleuls maintenant défeuillés !



Dans le chemin creux, un homme dévalait. C'était Doore, ce voleur qui habitait à l'orée du bois. Abominablement ivre, sa bouche baveuse crachait des blasphèmes aux buissons du chemin, de son regard mauvais jaillissait la haine à pleins flots.

Dans la hutte, Briene, anxieuse, ainsi qu'un fauve surpris, attendait. Du sentier, avec un bruit de sabots, montaient les lourds blasphèmes comme un encens du mal. La voix approchait, Doore gravissait le talus vers la croix et la cabanne.

Allait-il entrer chez celle qu'on nommait sorcière ?...

Tout à coup il parut dans l'embrasure de la porte.

Briene s'était dressée, la lèvre plissée de mépris et d'effroi :

« Que viens-tu faire ici, sors ! »

« Ah canaille, on ne peut pas venir chez toi, tu me paieras cela. »

Brûlé par les alcools, les sens réveillés par une poussée abrupte, sous la cinglure de ce mépris Doore s'arma d'un bâton et sortit avec un cri où s'entrechoquaient la haine et la passion.

Dehors, il aperçut, astringent de son décor tragique la sombreur des branches, la croix et son martyr et subitement fou de vengeance, de rage, brandissant le bâton, il se rua vers elle, frappant le corps du Christ qui se brise lamentablement sous le martellement du forcené.

Briene l'a entendu, voilà qu'elle accourt, ivre aussi de colère et de désespérance, pendant qu'il frappe à plein bras son Dieu, à elle !

Ah ! le maudit, maudit, trois fois maudit !

Folle de terreur, elle se cramponne à lui comme une pieuvre, le griffe et mord, mais Doore parachève impitoyablement son œuvre de destruction, bientôt il ne reste plus sur la croix que l'inscription et les trois clous symboliques.

Briene alors se releva, la lèvre saignante, drapée elle aussi de

vengeance. Sa taille s'était faite plus haute, l'œil chargé des foudres vengeresses, la main tendue vers l'iconoclaste et le profanateur, elle lança cet anathème sous les cieux impassibles :

« Toi aussi, tu mourras sur une croix. »



Depuis la soirée tragique du Diesdelle, Doore est fou. Il erre dans les champs, comme une âme en peine, irrésistiblement poussé vers le lieu du sacrilège; maintes fois, on l'a vu, dans sa démente, embrasser le tronc ligneux.

Oh! cet anathème inéluctable obsédant sa conscience marquée au coin du remords, quand donc finira-t-il?

Les bucherons ont confondu dans une même aversion la « sorcière » et le fou que les enfants se montrent pérégrinant sans cesse dans la campagne et découpant sur l'horizon ses grands gestes de folie.

Un matin, après une nuit sans lune, des faucheurs de Tournepe trouèrent, pendu à la croix, le corps de Doore le fou.

Personne, jamais ne le détachera, jamais les gens de justice ne s'inquiéteront de ce crime. Il est venu mourir au lieu du crime d'après la prédiction de Briene, et ce morceau de bois l'a définitivement attiré vers lui comme un invincible aimant.

Il y pend maintenant les pieds ballants, les yeux révolvés, la langue tordue, le visage livide de la strangulation est la présentation tangible de la Fatalité, un dernier rictus plisse sa lèvre; la convulsion de ce visage dit la démente finale, ses courses pèlerinantes par les routes voyageuses au but fabuleux...

Par une ironie du sort, seul « l'INRI » que son gourdin a respecté, s'affiche au haut du gibet d'infamie.

Les corbeaux s'en viendront avec des cris funèbres  
S'abattre lourdement en trombe de ténèbres,

ils s'en viendront avec les rafales vers la proie sûre, ils se gaveront de carne gluante, de ce qui fut au temps jadis Doore le voleur.

PAUL MUSSCHE.





## Madeleine

*Droite et blanche, et très souple en sa robe de lin  
la Madeleine arrive au tombeau de Jésus  
et le bon repentir dont elle eut le cœur plein  
a mis sur son front l'auréole des élus.*

*Dans la calme douceur du ciel de Palestine  
la flamme de l'encens qu'elle a porté pour Lui  
monte, droite et ténue comme un glaive qui luit ;  
Elle marche, de foi vêtue, et son front brille.*

*L'ange assis sur la pierre, dit à Madeleine :  
« Femme, ne craignez point ; regardez le tombeau  
vide du fils de Dieu, qui est ressuscité ».*

*Et Madeleine va, sous la douceur du ciel  
pour dire en Galilée la merveilleuse chose ;  
puis, elle voit Jésus venir sur le sentier.*

JACQUES NERVAT.





## Convalescence

*Je me souviens... après la longue maladie,  
des mois d'hiver passés dans la chambre bien close.  
J'avais quinze ans et je restais dans ce grand lit  
et dans l'âtre flambaient de belles flammes roses.*

*Je demeurais longtemps à poursuivre des yeux  
le reflet que faisaient ces flammes dans la glace  
et cela me faisait sourire, comme un jeu  
dont s'amusait ma pauvre petite âme lasse.*

*Sur l'oreiller blanc mes cheveux noirs faisaient tache ;  
et ma figure maigre perdue en ce fouillis  
n'avait que deux grands yeux ardents comme des flammes  
trop dévorantes pour mon visage pâli.*

*Et je lisais et je rêvais ; les médecins  
venaient deux fois par jour et troublaient le silence,  
je vois encor ces mélancoliques matins,  
ces monotones jours de ma convalescence,*

*la chambre, la blancheur des draps, les vitres grises,  
et puis, pour chasser loin les rêves douloureux,  
attentive à toujours contenter mes caprices,  
maman qui se penchait doucement sur mes yeux.*

MARIE NERVAT



## Engelbert Humperdinck

*Hansel et Gretel. — Le Pèlerinage à Kevlaar.*

**E**NGELBERT HUMPERDINCK, le délicieux auteur du conte lyrique *Hansel et Gretel*, représenté un peu partout dans l'ancien comme dans le nouveau monde, et y obtenant un grand et franc succès. Humperdinck est né à Siegburg, petite localité des bords du Rhin ; il a 44 ans environ, étudia la musique à Cologne d'abord, au conservatoire de Munich ensuite, où il acheva ses études musicales et obtint successivement les premiers prix des différents concours auxquels il se présenta. Disciple et fervent du maître de Bayreuth, nous le retrouvons à Wahnfried, s'occupant de l'éducation musicale de Siegfried Wagner. Son *Hansel et Gretel* le rendit d'un coup célèbre : exécuté à Berlin, *cent fois en une* année, son drame lyrique nous était franchement bien venu, en ces derniers temps de « Noël » et d' « Epiphanie », puisqu'à cette époque de l'année nous nous sentons tous redevenir un peu enfants, revivre tout, les petites peines et les grandes joies suscitées par les bonnes histoires et légendes de jadis !

Ce père grognon qui fait peur au petit Hansel et que Gretel éloigne à coup de balai, et le petit homme au sable qui passe : dormons vite ! et les petits anges dans leurs rêves, la nuit ; et le matin, à leur réveil, la délicieuse chanson du Père la rosée. Puis l'affreuse Grignotte, la fée, la sorcière qui, dans son Château-Gâteau, transforme en pains d'épice les petits enfants ! Pauvres Hansel et Gretel pris, eux aussi, par la méchante femmc ! Mais joie ! Elle est prise en son propre piège la

Grignotte et comme nous trépignons lorsque nous la voyons retirée du gigantesque four transformée en énorme et succulent « spéculoos » ! et-riez, mes enfants ! et mangez !

Belle musique ! une vaste symphonie, rien du vulgaire opéra à numéro et romances, où les différents motifs trottent librement, caractérisant chacun des petits personnages qui se meuvent sur la scène et soulignant les situations à retenir. Une musique d'une fraîcheur exquise, toute de franche naïveté, malgré sa facture savante, ses recherches contrepointiques, son instrumentation qu'on dit un peu lourde. Oh ! la belle musique gaie et populaire !

Humperdinck ne nous était d'ailleurs pas inconnu : ne se rappelle-t-on pas son *Pèlerinage à N.-D. de Kevlaar*, exécuté en 1896 aux Concerts populaires : Elle est très touchante cette superbe légende de Heine. Wilhelm est bien malade depuis qu'il a perdu sa Gretchen : Son cœur est bien malade ! Et le voici à Kevlaar, prier Notre-Dame et lui offrir un cierge — sa mère en a fait le cœur — et il demande à la Vierge Consolatrice de guérir son cœur, son pauvre cœur malade. Voici venue la nuit, Marie vêtue de ses plus beaux atours, paraît dans la chambre de l'infirmes jeune homme et Elle lui prend son cœur, son cœur aimant, pour le guérir, là-haut, dans le Paradis de son Jésus et de sa Gretchen. Et les chiens hurlent à la mort, la nuit est très noire, mais la mère a tout vu dans son rêve... et le matin elle trouva mort son fils et sur son visage un rayon de soleil, de ce soleil qui est Marie !

Humperdinck a souligné tout cela d'une musique simple, bellement orchestrée et qu'une phrase, celle des pèlerins de Kevlaar, traverse presque continuellement, et que la mère dit aussi à la fin : « Soyez bénie, vous, ô Marie ». De cette partition se dégage une odeur d'encens et de cierges : la prière de Wilhelm alternativement grise et bleue en ses modulations incessantes, la marche boiteuse des pèlerins, les chœurs réci-tatifs de miracles, l'apparition de la Vierge !

Humperdinck est un bien grand artiste ! Je l'admire.

ERNST DELTENRE.

## Les Livres

POÈMES DES MOIS, *almanach pour 1898, par les poètes de l'EFFORT.*

Les beaux poètes de la jeune et intéressante revue Toulousaine *l'Effort* se sont réunis pour chanter de concert les douze mois de l'an nouveau. Et voici, en vers souples et harmonieux, d'une inspiration sereine, douze chants de belle envolée.

*La Pauvreté* du bon poète Maurice Magre, méritait certes d'ouvrir cet album :

Je suis la vieille femme en robe de misère  
qui chemine, le soir, par les humbles quartiers;  
j'ai semé dans la nuit les souffrances humaines  
sur les pierres des rues où saignèrent mes pieds.

. . . . .  
Dors, chercheur d'idéal, la tête sur ma robe.  
Je suis la grave amie des justes et des forts :  
Je mets le noir laurier au front des jeunes hommes  
et le dernier baiser sur la bouche des morts.

De tels vers n'ont nul besoin, n'est-ce pas, qu'on leur donne des éloges; à eux seuls ils valent mieux que tout ce qu'on pourrait en dire.

*Le Crépuscule de février* de Gabriel Tallot, aurait gagné à être retravaillé. Supérieure, *l'Invite* d'Elie Clavel.

Mais voici Fernand Pradel, dont les vers onctueux chan'ent :

La nuit d'avril enchanteresse  
La nuit d'avril blanche gardienne des secrets  
Que chuchotent dans les ténèbres des forêts  
Les vents lasifs ployant les fleurs sous leurs caresses.

Et puis c'est le tour de nos bons collaborateurs Marie et Jacques Nervat dont on se rappelle *Les cantiques du cantique* et qui ont gardé dans leurs vers le même rythme caresseur :

Viens, les bois sont si frais par les matins de mai,  
si tu sommeilles encore, je sais des lits de mousse;  
je t'apprendrai tous les mystères des sentiers,  
tu ouvriras tes yeux limpides dans les sources.

MM. Emmanuel Delbousquet dans *Eglogue* et Raymond Marival dans *Néère* disent les joies de l'été, en pastorales douces de sensiment et belles d'expression.

M. Jean Viollis, le digne successeur de Maurice Magre à la direction de *l'Effort*, chante en un beau chant que je voudrais pouvoir citer tout entier les *Fiançailles d'Été*.

Chère, ne prenez pas un air indifférent.  
La saison même vous convie,  
et des chaumes séchés montent jusqu'à nos sens  
la senteur pacifique et chaude de la vie.

Après cet épithalamé triomphant de vie, voici le mélancolique *Septembre* de M. Charles Guérin :

Puisque l'ennui, pauvre homme,  
Te jette encore à de nouveaux voyages,  
Emporte au moins dans l'âme  
L'adieu doré des beaux jours de l'automne.

Puis *Despéloucade* de Marc Lafargue, que j'ai beaucoup goûté, *Toussaint* de Georges Bidache, qui aurait pu être plus évocateur, enfin — déjà, diront les amateurs de belle poésie — *Enfance* d'André Magre :

Le calme et chaud hiver dans la chambre bien clos :

Des poètes de l'*Effort*, la plupart sont bien doués et de ceux dont on peut attendre de grandes et belles œuvres.

ERNEST PÉRIER. — *Les Soirs*, extrait du *Magasin littéraire*, Gand.

Voici une délicieuse plaquette qui nous fait espérer d'Ernest Périer des œuvres fortes d'expression et de pensée.

Je ne puis caractériser les proses que E. Périer nous donne aujourd'hui, mieux qu'il ne l'a fait lui-même dans l'épigraphe : « J'adore ce qu'il y a d'exquisément vespéral dans les très vieilles choses très frêles et très fines. Toutes mes sont très belles et très tristes ». Ernest Périer est un Flamand et sa phrase à la puissance d'évocation aux vieux peintres de sa race. Il évoque avec une douce et triste mélancolie, dans une langue riche en coloris, dans une phrase travaillée et ciselée, les soirs de Flandre, les vieux bateaux et les rues grises des vieilles villes de Zélande. Quelle âme aussi, quelle sensibilité vibrante dans cette prose : *Les adorés*, alors que l'étranger pensif s'en vient se rasseoir à l'ombre du vieux domaine féodal.

Aussi ai-je passé une heure exquise et délicieuse à rêver ce soir avec lui devant ses vieux châteaux et ses vieilles maisons de Flandre et de Zélande.

EDOUARD NED.

REMY DE GOURMONT. — *Le vieux Roi* (au *Mercur* de France).

De ce petit drame pervers et dont, j'en fait l'aveu, m'échappe le symbole, je ne vous dirai rien, n'en ayant rien à dire, sinon qu'il est dommage qu'un styliste du talent de Remy de Gourmont s'attarde à si vide opuscule. Plutôt vous parlerai-je de l'écrivain des *Masques* et de l'étrange accoutrement dans lequel il m'est apparu durant mon récent séjour à Paris. J'arrivai donc un beau matin rue de Varanne. « M. de Gourmont ? » me dit le pipelet, escalier au fond de la cour, au cinquième. « Cet escalier, je vous l'assure, ne rappelle en rien celui de l'Opéra :

Quand j'eus atteint cette altitude, la personne qui vint m'ouvrir me déclara que l'écrivain était très souffrant et ne pouvait me recevoir. Je fis valoir et mon désir, et l'impossibilité pour moi, visiteur venu de Belgique, de revenir un autre jour. On se rendit à mes raisons et je fus introduit enfin dans un réduit bizarre, tout rempli de bouquins amalgamés sur le plancher dans un désordre poussiéreux.

Tandis que je cherchais à m'approprier à cette ambiance anormale, la porte s'ouvrit et je crus voir quelque alchimiste de Rembrandt, grandi jusqu'aux proportions de nature, s'animer tout à coup devant moi et sortir vivant de son cadre...

Sur la tête, une haute calotte en velours violet, d'où s'échappent, par longues mèches, des cheveux bruns; sur la face des lunettes d'or, la moustache rasée et la barbe en collier, sur les épaules une pélerine en peau de bête avec des pelages par endroits, et pour compléter l'accoutrement une robe de chambre aux allures de soutane, et resserrée à la ceinture par une cordelière. Nostradamus m'apparut soudain au plein milieu de ce Paris moderne et plein de fièvre, ne m'eût certes pas plus ému. C'était bien l'homme de ce décor, le personnage obligé qui rendait ce désordre harmonieux et donnait aux archaïques gravures de l'*Imagier* disséminées partout, des magiques aspects de tarots illustrés.

Un instant je me crus transporté au monde satanique du moyen-âge, mais les hurlements des camelots, dont l'écho affaibli arrivait jusqu'à nous me ramenèrent bien vite à la fin du

xix<sup>e</sup> siècle : et rien ne fut alors plus bizarrement anachronique que la vue de cet alchimiste à l'instant où là-bas, des crieurs à la cantonate clamaient à plein gosier : « L'affaire Dreyfus ! »

G. RAMAËKERS.

PAUL MUSSCHE, *En Souvenir*. Edition de *la Lutte*. Les lecteurs de *la Lutte* connaissent le styliste scrupuleux, habile et harmonieux, le peintre vigoureux à la fois et délicat, le conteur délicieux, naïf parfois et toujours sensitif, qu'est Paul Mussche, le plus ancien avec Georges Ramaekers, de nos frères d'armes. Je n'ai donc pas à le présenter et à longuement l'étudier. Il me suffira de dire qu'en ces pages écrites en souvenir d'un jour de foi, de plein air, de campagne fleurie et de soleil réapparaissent toutes ses qualités, sa phrase toujours cadencée, proportionnée, euphoniement moulée, ses coups de pinceau sobres et fermes, le charme de ses natures vivantes, robustes et charmantes, sa voix de conteur si agréable à écouter au coin du feu, et surtout sa nature toute cordiale, toute franche, toute spontanée, toute aimante. Et simplement je l'avouerai, j'ai été ému par cette tendresse qui flue ainsi dans ses lignes, pieuses à la terre natale, au bois du Rossignol fleuri de stellaires et de souvenirs, par cette amitié toute bonne qui, faisant palpiter les mots évoque la large poignée de main d'un ami sincère et vrai....

Le croirais-tu, mon cher Paul, j'ai regretté — malgré ma si mauvaise et si franche nature qui eut peut-être rompu l'intimité aimante de votre tête à tête — j'ai regretté de n'être pas venu en pèlerin de Mai, vers Notre-Dame la bonne Vierge ce matin-là avec vous.

PROSPER ROIDOT. — *Aubes et Crépuscules*. — Collection de *la Lutte*.

Des chansons, du soleil, des fleurs de pêcher, des douceurs et des bonheurs d'aubes souriantes, des défaillances et des mystères émouvants de crépuscules attendris, des rêves, des rêveries, de l'amour tendre et rêveur, encore si candide, si blanc sous la première rougeur passionnée. Oh jamais rien des clameurs et des déclamations puissantes — jusqu'à l'emphase parfois — du romantisme ou du parnasse. De la douceur, de la fraîcheur, de la tristesse, de la lassitude, des chansons en sourdine, des aquarelles en teintes douces, des pastels, des impressions toujours ténues et étroites d'un coin du cœur ou d'un coin de nature.

Début frais et remarquable, dont il nous faut féliciter l'auteur — tout en souhaitant à sa compréhension — très personnelle, je crois — de la nature et de l'âme, plus de vigueur et plus d'ampleur.

Car ce livre porte trop le cachet de notre époque d'abattement physique et d'affaissement moral. Et l'auteur m'apparaît bien fils des Verlaine, des Rodenbach, des Bataille, des Gheon et de toute la famille des subtils doux, qui passent leur vie à dorloter leur pauvre être.

EDGAR RICHARME.



# Çà et là

## AU CERCLE D'ART « LA LUTTE »

C'est le soir 18 Janvier 1898, que furent inaugurées à l'Hôtel de la Cathédrale, les veillées fraternelles du cercle d'art *la Lutte*, « qui se propose d'aborder en ses conférences hebdomadaires principalement des sujets littéraires, mais aussi des questions ayant rapport à tous les arts, aux problèmes sociaux et à la Religion. »

Or, en cette première veillée, Paul Mussche fut le panégyriste — et combien éloquent — d'Octave Pirmez. Ah ! oui ! ce fut vraiment avec toute son âme, filiale et vibrante, que Paul Mussche évoqua ce soir là, pour nous le faire aimer, — mais avec quel respect ! — le « haut profil » du solitaire d'Acoz !

Nous tous, qui eûmes alors le bonheur de l'ouïr et d'unir notre âme à la sienne pour glorifier avec lui cette chère mémoire, avons pu dès lors augurer du succès qu'allait recueillir en province, l'hommage ému que notre ami rendait si dignement à ce grand mort.

Déjà les ovations faites au conférencier au Limbourg et en Flandre, et que nous ont rapportées les journaux de là-bas, outrepassent notre espérance.

L'heure est proche, semble-t-il, où justice sera rendue à Octave Pirmez, le noble penseur catholique et le précurseur si longtemps méconnu de l'actuel renouveau de nos lettres !

Puis ce fut Edgar Richaume qui, le lundi suivant, exalta la « Philosophie du Petit Pauvre de Jésus-Christ. » Cette âme de François d'Assise est si merveilleuse, est si douce, si ardente et soucieuse, si sombre de volontaires douleurs mais si lumineuse, à la fois, de surnaturelles clartés, qu'on ne saurait se lasser d'admiration pour elle, surtout lorsque celui qui la propose à notre admiration possède autant qu'Edgar Richaume la chaleur de l'enthousiasme et l'éblouissement d'une langue pleine de vie, féconde en métaphores harmonieuses...

Ce mois même, *la Gerbe*, la nouvelle et prometteuse revue d'architecture et de littérature, publie en son no initial la première partie de la Conférence que Georges Ramaekers donna au Cercle de « La Lutte » le lundi 31 Janvier sur les *Origines religieuses de l'Architecture*. Nos lecteurs liront cette étude où l'histoire est elle-même le témoin irréfutable de la thèse soutenue : que ce n'est nullement du besoin de s'abriter qu'est né l'art décoratif mais bien de la croyance en la Divinité, et de ce besoin de contemplation, qui était la joie de l'Eden et qui n'a plus cessé depuis ce bannissement d'aiguillonner les hommes... Prochainement conférences : par Edouard Ned, Prosper Roidot, l'abbé Léon Gruel, Johan Nilis, etc.

Or ça, M. Barrès, voici bien des *Déracinés* qui n'ont pas, me semblent-ils, à réapprendre de votre haut savoir les « leçons d'énergie ? »

Voilà de la vraie jeunesse chrétienne et qui nous console un peu de ces jeunes normaliens catholiques, rasés, pédants, et secs comme des minéraux d'Algérie au mois d'août, voilà de la vive jeunesse, énamourée d'art et passionnée pour la justice, attentive à toutes les manifestations de la pensée contemporaine, parce qu'elle sait, cette jeunesse là, le Christianisme « roi de l'imagination et de l'art aussi bien que de l'intelligence et de la Prière »...



## NE SUTOR ULTRA CREPIDAM !

Cueilli dans *les Heures* — revue littéraire de Verviers, dont *la Lutte* apprécie d'ailleurs le courageux effort, — cette annonce littéraire :

VOUS TOUS QUI AIMEZ LE BEAU  
LE BEAU DANS LA NATURE  
LE BEAU DANS L'ART — LE BEAU DANS L'UTILE  
CHAUSSEZ-VOUS  
CHEZ  
GRUTZEN FRÈRES  
*rue Pisseroule, N° 47*  
DISON

Ces poètes ont-ils donc tant besoin de chevilles ?

## « LA LIBRE ESTHÉTIQUE »

Le prochain salon de la « Libre Esthétique groupera, pour la première fois, les artistes allemands d'avant-garde : MM. Lieberman, W. Leistikow, Curt Hermann, O. Eekmann et Mlle Dora Hitz, de Berlin ; MM. F. Rentsch et Max Stremel, de Dresde ; MM. P. Kayser, A. Illies, J. von Ehren et Mlle Brinckmann, de Hambourg ; le sculpteur K. Kross, de Munich. L'Anglererie sera représentée par MM. Ch.-W. Bartlett, Brangwijn, A.-V.-D. Aazledine et R. O'Conor, Les Pays-Bas, par MM. Deijsselhof, Nico Jungma, F. Melchers, Thorn Prikker, J. Toorop, Van Hoytema, Mlles L. Van Mattemburgh et J. Koster. La France, par MM. Maurice Denis, Le Sidaner, Lucien Simon, A. Charpentier, J. Desbois, M. Cazin, A. Maillol, Ch. Plumet, P. Ranson, T. Selmerheim. Les pays scandinaves, par MM. Thaulow, Vallgren, Willumsen, Mme Taulow, les artistes de la manufacture royale de porcelaines du Danemark, MM. Bing et Gröndhal, la Société danoise du Livre. Les États-Unis d'Amérique, par MM. J. Alexander, P.-W. Bartlett, Ch. Fromuth, Childe-Hassam et Tiffany.

Pour la Belgique, outre Théo Van Rysselberghe qui exposera l'ensemble de ses œuvres récentes, prendront part au Salon : M. A. Baertsoen, Mlle A. Boch, MM. E. Claus, G. Combaz, Evaldre, J. De Praetere, L. Frédéric, A.-J. Heymans, Mlle Huez, MM. Ch. Mertens, C. Meunier, G. Minne, G. Morren, R. Picard, A. Verhaeren, etc. Au total, une soixantaine d'exposants donnant en raccourci un aperçu des tendances modernistes dans le domaine de la peinture, de la sculpture et des arts d'industrie et d'ornementation.

A notre vaillant confrère Octave Maus, Bruxelles est redevable d'une telle manifestation annuelle d'art pictural, bien faite pour relever à l'étranger le renom de ce pays dans l'art qu'illustrèrent Jean Van Eyck et Rubens...

## LÉGITIME SÉVÉRITÉ

J.-K. Huysmans déclara, dans *la Cathédrale*, que l'œuvre tant vantée de Tissot est « une des moins religieuses qui soient » ; « qu'il y a eu maldonne » ; que « ces aquarelles, ces croquis, devraient illustrer la vie de Jésus de Renan et non les Évangiles ».

C'est vrai. Et nous sommes heureux d'entendre enfin une parole de critique sincère et sévère, au lendemain des dithyrambes sur commande de toute la presse, dithyrambes payés à tant la ligne par le richissime éditeur Mame.

P. S. Nous ne nous étonnons pas de compter parmi les souscripteurs à ce livre d'heures mondain (5.000 francs l'exemplaire japonais ; 1.500 francs l'exemplaire ordinaire), Sarah Bernhardt, Mariani, etc., etc.

P. D.

## RÉPONSE A DES CONSULTATIONS

C'est dans les revues, depuis quelques mois surtout, un usage fort louable ce, tes, — s'il ne devient épidémique, — de questionner les jeunes intellectuels sur tel ou tel débat d'art, de science ou d'économie sociale.

Or voici comme, à nos confrères de l'*Enclos*, qui posèrent ces deux questions :

1<sup>o</sup> *Pourquoi la société actuelle est-elle incapable de s'exprimer en Art ?*

2<sup>o</sup> *Quelle société pourrait produire un Art social et quelles en seraient les idées génératrices ?*

Edouard Ned répondit :

« 1<sup>o</sup> Notre société actuelle est absolument incapable de s'exprimer en art parce qu'elle est trop terre à terre et imbécile, parce que, prosternée à deux genoux dans la boue devant le veau d'or, son dieu, tout entière « aux affaires », elle ne connaît ni les aspirations, ni les enthousiasmes vers le Vrai et vers le Beau.

« 2<sup>o</sup> Je ne sais si cette société n'est pas du domaine du Rêve et de la Chimère, mais si elle doit quelque jour exister, ce sera une société chrétienne renouée et refondue au moule des Evangiles. Les idées génératrices de cet art seront puisées dans les vérités et les traditions religieuses, car — comme dit Hello — si l'art doit élever l'homme, l'art religieux doit l'élever plus directement.

« L'Art pour Dieu, voilà la seule formule qui pourra vivre resplendissante sur les cadavres des écoles, mortes les unes après les autres. Déjà un groupe de jeunes écrivains qui s'affirment dans la *Lutte*, revue catholique d'Art de Bruxelles, en ont fait leur devise et la portent haut et clair comme un labarum. »

De son côté, l'*Effort* de Toulouse, chercha « le sens énergique » chez l'actuelle jeunesse en proposant aux écrivains de notre génération le suivant questionnaire :

1<sup>o</sup> *Dans quel sens général un intellectuel doit-il aujourd'hui diriger son activité ?*

2<sup>o</sup> *Quelle situation lui est faite, à votre avis, par les conditions économiques actuelles ?*

3<sup>o</sup> *Quelle position immédiate et pratique allez-vous personnellement choisir ou avez-vous déjà choisie, pour assurer votre économie matérielle et par suite le libre développement de votre énergie idéologique ?*

Un numéro double (Janvier-Février) réunit sur cette enquête les opinions des écrivains jeunes, de France et de Belgique. Parmi les réponses — dont plusieurs, nous avons la joie de le constater, attes ent que la Foi catholique est ce train de renaitre chez les artistes, — il nous faut signaler de toute particulière façon celles d'Edmond De Bruijn, directeur du *Spectateur Catholique* et de notre collaborateur : Georges Le Cardonnel :

« ... Et d'abord, il faut savoir mettre toute chose à sa place : L'art n'est pas une fin mais un moyen, il est le divin moyen d'expression d'une âme. Il faut donc commencer par « se faire une âme » ...

« ... C'est parce que toute une génération a été livrée à la vie sans cette notion (de ce qui est parfait) mais douée d'une sensibilité exaspérée, avec des connaissances presque approfondies sur tous, mais ayant appris à démolir les systèmes en se les assimilant, par suite sans enthousiasme, uniquement raisonneuse; sans foi, par suite sans direction de vie, dépourvue de toute raison métaphysique d'agir, jouant avec les idées comme au bilboquet; c'est pour cela que la crise morale existe...

En ces temps où l'on parle tant d'énergie, le catholicisme apparaît cependant par le seul exemple de ses saints comme une merveilleuse école d'énergie, et peut-être bien que ce qui nous séduit, éparpillé ailleurs, se retrouve là; en tous cas, la perfection morale que l'on conseille paraît ne pas être autre que la sienne, avec cette différence que la sienne exigerait peut-être davantage de notre volonte, auquel cas elle serait supérieure; cependant on ne connaît pas le catholicisme.

« La plupart de nos intellectuels seraient honteux de n'avoir pas lu la *Bagavad-Gita*, mais ils ignorent presque l'Evangile et ont certainement peu ouvert saint Denys l'Aréopagiste et saint Thomas.

Il est vrai qu'on a la foi ou qu'on ne l'a pas, mais avant de savoir si on a la foi en quelque chose, il faudrait peut-être bien connaître ce dont il s'agit; et puis on s'est habitué à dire qu'il y a contradiction entre la foi catholique et notre raison, mais, en attendant la science ne dépasse

pas l'étude des rapports entre les choses sensibles et, dès qu'elle essaie d'en sortir c'est pour errer dans les terrains vagues des hypothèses et, aussitôt, perdre son caractère de certitude qui fait qu'elle est la science... »

## UNE VIEILLE NOUVELLE

Des quotidiens et des revues publièrent naguère comme fraîche nouvelle un faire-part larmoyant et ahuri : Le faire part de la mort prématurée d'une feuille hebdomadaire et pornographique qui n'avait conservé, d'une revue littéraire de Belgique, que le titre désormais fameux. Il y a plus de deux ans que *la Lutte* regrette la mort de la *Jeune Belgique*, la vraie, celle de 1880. Quant à la feuille en question sa disparition n'a guère plus d'importance que n'en n'avait l'apparition de ses hebdomadaires dénigrements contre tout ce que la Belgique jeune a produit depuis vingt ans d'écrivains nobles et déjà glorieux.

UIJLENSPIEGEL.



# Les Revues

**La Gerbe.** 1<sup>re</sup> année. N<sup>o</sup> 1. 15 février 1898. — Dès à présent le succès le plus mérité s'augure certain pour notre sœur nouvelle, dont la tentative de rénovation artistique est l'une des plus nobles qui soient. Nulle publication similaire n'existait en notre pays. La tâche incombe donc immense à ces jeunes hommes épris d'art nouveau, et qui sont, eux aussi, convaincus que la Beauté est immuable en Dieu, la Beauté des œuvres humaines, des œuvres architecturales surtout, est multiforme à l'infini, et doit, partout, se rajeunir selon les idées et les âges. Au sommaire : PROSPER ROIDOT, GILBERT COMBAZ, EUG. HERDIES, LÉON BOCHOMS, etc.

De très nombreuses et remarquables planches de Paul Hankar, Crispin, Govaerts, Bochoms, Van Waesberghe, E. Roidot, Strauven, Steyaert, Hols et Alexis Craps. Ce premier numéro, dont l'édition luxueuse est l'objet de justes louanges à l'adresse de l'éditeur, M. P.-L. Molitor, contient la première partie de la conférence de Georges Raemaekers sur *les Origines religieuses de l'Architecture*.

**Durendal.** Superbe ma sœur, votre numéro de janvier! — Couverture exceptée. — Ce numéro là fait honneur aux lettres catholiques.

Un conte d'HENRY CARTON DE WIART : *la Chasse à la mort*, y est surtout admiré. L'étude de M. l'abbé CUYLITS; les *Fontaines de jeunesse*, de FIRMIN VANDEN BOSSCHE; le *Noël de l'Artiste*, de M. l'abbé HENRY MOELLER, et le chapitre : de *la Cathédrale*, d'HUYSMANS, sur la symbolique des couleurs et des gammes, font de ce numéro un recueil du plus haut attrait littéraire.

**La Revue claire.** Nouvelle revue littéraire de Paris, dont le n<sup>o</sup> 1 (février 1898) est de fort bon aloi. Directeur : LÉON LAFAGE. Rédacteur en chef : ROGER COUDREC.

**Le Geste.** De même publie hebdomadairement des études, nouvelles, critiques et poèmes des poètes de province. Un organe de plus pour la décentralisation. Tant mieux.

En fait de décentralisation, la *Revue naturiste* mérite certes la palme (sans adjectif). Cette revue, parisienne par sa rédaction et sa résidence, a inventé le moyen mirifique de décentraliser la littérature française en sollicitant tous les jeunes écrivains provinciaux à envoyer leurs manuscrits, 99, rue Jouffroy, à Paris, afin qu'ils puissent paraître un jour dans la revue de M. Bouhéliar.

A Marseille même on n'eût pas trouvé ça!...

**La Trêve Dieu**, en son dernier numéro paru, qui, nous l'espérons bien, ne sera pas définitivement le dernier, publia une prose de PAUL MUSSCHE, des vers d'YVES BERTHOU, de RAMAEEKERS et d'EDOUARD NED.

**L'Ermitage** de février publie une spirituelle réponse du « déraciné » ANDRÉ GIDE à Maurice Barrès, des vers de RAMAEEKERS, ADRIEN MITHOUARD, EDMOND PILON, une étude sur *l'Âme française* par HENRY BORDEAUX, un portrait de Paul Fort bien dessiné et mal réussi par JEAN VÉBER, etc.

**L'Œuvre** (de Valence, qu'il ne faut pas confondre avec *l'Œuvre*, revue polyglotte de Paris), eût un numéro de fin d'année des plus intéressants, contenant un portrait du poète François Lattard, auteur du *Sotilège de vivre*.

En son numéro exceptionnel de mars 1898

## “ LA LUTTE „

publiera, d'après la sténographie, le compte-rendu  
complet des débats du

# CONGRÈS LITTÉRAIRE

DE BRUXELLES

et la reproduction textuelle des discours pro-  
noncés les 19 et 20 février 1898, au Palais  
des Académies, par :

MM. GEORGES VIRRÈS — VALÈRE GILLE —  
EDOUARD NED — EUGÈNE MONTFORT —  
EDGAR RICHARME — EDMOND PICARD —  
PAUL MUSSCHE — CH. BERNARD —  
GEORGES RAMAËKERS — JEAN NÉLIS —  
JOHAN NILIS — MECISLAS GOLBERG et  
ALBERT JOUNET.

Ce numéro contiendra, en outre : la Conférence sur  
« L'ART POUR DIEU », que M<sup>sr</sup> CARTUYVELS fit à  
Sainte-Gudule et qui clôtura le Congrès.

---

**PRIX de ce N° : 1 fr.**

**A l'Étranger : 1 fr. 50.**

MARS 1898

\*\*\* 3<sup>e</sup> ANNÉE \* N<sup>o</sup> 12.

1 FR. CE NUMÉRO \*\*\*

# la Lvtte

Revue catholique d'Art

« L'ART POUR DIEU! »



\*\*\* P.-L. MOLITOR  
RUE LONGUE-VIE, 36  
BRUXELLES \*\*\*

## LE CONGRÈS LITTÉRAIRE

# la Lytte

REVUE CATHOLIQUE D'ART.

114, rue Franklin, à BRUXELLES

ABONNEMENT : Un an, 5 fr. ETRANGER, 6 fr. (1)

---

COMITÉ PATRONAL :

VALÈRE MABILLE ❁❁ LÉON SOMZÉE  
❁ AMÉDÉE DE BRESSOUT ❁

---

Directeur : GEORGES RAMAEEKERS, rue Franklin, 114

Secrét. de rédaction : EDOUARD NED, rue du Conseil, 34

BRUXELLES

---

Rédaction de « la Lytte » :

ERNST DELTENRE; POL DEMADE; PAUL MUSSCHE; EDOUARD NED;  
JOHAN NILIS; ERNEST PÉRIER; GEORGES RAMAEEKERS; EDGAR  
RICHAUME; GEORGES VIRRÈS.

---

## SOMMAIRE DU N° DE MARS 1898 :

LE CONGRÈS DE BRUXELLES :

B<sup>on</sup> de Haulleville : *Paroles d'ouverture.*

Georges Virrès : *Délimitation des débats.*

Valère Gille : *Exposé de l'Art pour l'Art.*

Edouard Ned : *Réfutation de l'Art pour l'Art.*

Saint-Georges de Bouhélier : *Lettre à Eugène Montfort,*

Eugène Montfort : *Exposé du Naturisme.*

Edgar Richaume : *Réfutation du Naturisme.*

Edmond Picard : *Improvisation.*

Paul Mussche : *L'Art social.* (Réponse à Ed. Picard.)

Charles Bernard : *L'Art païen.*

Georges Ramaekers : *Exposé de l'Art pour Dieu.*

Jean Nélis : *Improvisation.*

Johan Nilis : *L'Esthétique de la Bible.*

Mécislas Golberg : *Du dogme en Art.*

Albert Jounet : *L'Art pour Dieu esthétique définitive.*

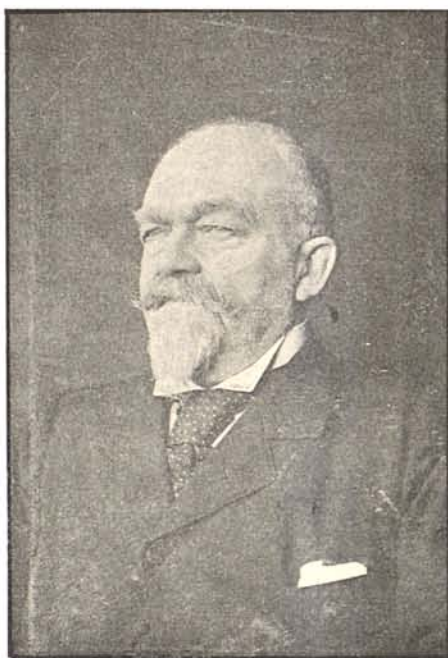
Portraits des orateurs.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION RÉSERVÉS

(1) Les abonnements partent de chaque mois et se font pour un an







B<sup>on</sup> DE HAULLEVILLE

COMPTE RENDU  
DU  
CONGRÈS  
LITTÉRAIRE  
DE BRUXELLES



PAR une louable unanimité à signaler au pays entier, en d'importants et nombreux articles, toutes les péripéties de cette « joute esthétique », les grands quotidiens de Belgique — si longtemps hostiles ou inattentifs aux manifestations de notre jeune vitalité littéraire — ont donné aux débats du récent Congrès de Bruxelles un retentissement énorme, reconnaissant eux-mêmes ainsi la réelle et très haute portée d'une semblable discussion d'Art.

Chacun d'eux admira la surprenante affluence du public, le vif intérêt avec lequel un auditoire délicat et compréhensif suivit jusqu'à la fin les trois séances de ces assises littéraires, mais surtout la parfaite courtoisie des adversaires en présence, dans leurs libres contradictions.

Aussi est-ce avec une joie fière, bien faite pour décupler dans l'avenir son ardeur et son espérance, que *La Lutte*, fidèle à sa promesse, offre maintenant au lecteur le compte-rendu scrupuleux et complet du Congrès littéraire organisé par elle les 19 et 20 février 1898, en la salle de marbre du Palais des Académies.

## Compte-rendu de la 1<sup>re</sup> journée du Congrès

Le bureau provisoire se compose de M. le baron PROSPER DE HAULLEVILLE, président, MM. EDOUARD NED et GEORGES RAMAEEKERS, secrétaires.

M. LE PRÉSIDENT :

MESDAMES, MESSIEURS,

La séance est ouverte. Seulement permettez-moi quelques explications préliminaires. Le groupe de jeunes écrivains qui m'a bombardé président d'honneur a voulu simplement, je suppose, que je sois provisoirement président de cette assemblée, et, suivant les anciennes traditions des Congrès, je proposerai pour commencer de nommer le bureau.

Y a-t-il quelqu'un qui demande la parole ?

M. EMILE VALENTIN. — Il me semble tout naturel, M. le Président, que vous continuiez à occuper la place que vous avez bien voulu accepter. Il me semble tout naturel aussi que les autres membres du bureau soient recrutés parmi le Comité de la vaillante jeune revue à qui nous devons l'initiative de ce Congrès.

J'ai donc l'honneur de proposer à l'assemblée de vous confirmer vos fonctions et de continuer les fonctions du bureau aux membres du Comité de *La Lutte*. (*Applaud.*)

M. LE PRÉSIDENT. — Vous voyez ici la représentation en personne de ce que vous désirez, Monsieur. Ce sont deux membres





GEORGES VIRRÈS

du groupe qui a fait les préparatifs de cette réunion, qui en a organisé tous les éléments.

La parole est à M. Virrès pour l'exposé du programme que nous allons avoir à examiner.

## DISCOURS DE M. GEORGES VIRRÈS.

### *Délimitation des débats.*

Portés sur l'aile des paroles envolées, voici que vont s'essoyer, en plein ciel d'Art, les idéals du Poète et du Penseur. Vibrances de cœurs, émois, appels irrésistibles partant du but entrevu, vers lequel s'érige la volonté fièrement, arborant les étendards.

Et les artistes tantôt, chacun sous les plis de son drapeau, lanceront leur cri de ralliement, la fière devise qui résume leur foi. *L'Art pour l'Art, l'Art social, Le Naturisme, l'Art pour Dieu.*

Ces esthétiques seront librement discutées. Mais afin que l'apologie des diverses tendances puisse se déployer avec largeur dans son idéalité propre, le Comité de la revue organisatrice de ce Congrès a fixé certaines règles, auxquelles il prie les orateurs de bien vouloir se rallier.

Ceux-ci s'interdiront toute querelle de technique. Le débat a une portée plus haute. Pour la plupart d'entre nous, cette dispute n'est plus, d'ailleurs, que vaine. L'Art, instauré dans la complète liberté de la forme, brise à cette heure les lisières, et notre grand Verhaeren, cet admirable exemple, symbolise l'eurythmie triomphante, à travers toutes les expressions.

Les controverses se rapportant à la vérité ou à la fausseté des philosophies qui sont les bases des esthétiques aujourd'hui en question, doivent être écartées. Le catholicisme, ou le panthéisme, ou le paganisme; la croyance dans un système physique, moral et intellectuel, fondement des esthétiques, est admis de prime abord. Il faut forcément restreindre le débat

aux seules exaltations des théories, sous peine de voir la discussion s'égarer.

Enfin, le point de comparaison, dont l'Art pour l'Art, l'Art social, l'Art naturaliste, l'Art pour Dieu, sont les termes, est celui-ci : La meilleure esthétique est celle qui est la plus favorable aux créations de l'artiste. Les participants à ce Congrès rechercheront donc la solution de cette question : *Quelle est, des quatre esthétiques en présence, la plus propice aux créations de l'artiste ?*

Que tel écrivain ne se réclame que de l'Art seul, le voulant affranchi de toute autre préoccupation, que celui-ci veuille pour l'Art une mission sociale, éveillant les grands sentiments populaires par le verbe où se concrètent les ambiances et l'âme de la race, que celui-là contemple l'attitude héroïque qu'incarne l'homme, reconstitue l'archétype dans la splendeur du geste, qu'un autre encore n'œuvre que le regard fixé sur la Toute-Magnificence, son idéal suprême, Dieu ! Et qu'alors nous puissions concevoir, quel est le plus impérieux vouloir, embrasant l'âme de l'artiste, lui ordonnant le renoncement, pour le porter, éperdu, jusqu'au parvis du temple sacré devant les autels de l'immortelle Beauté ! (*Applaud.*)

#### DISCOURS DE M. VALÈRE GILLE.

##### *Exposé de l'Art pour l'Art.*

MESDAMES, MESSIEURS,

Invité à exposer à ce Congrès littéraire la théorie de *l'Art pour l'Art*, j'ai accepté avec plaisir cette mission, parce que, tout d'abord, il est agréable de pouvoir parler des choses que l'on aime, et parce qu'ensuite il me semble que seul un léger malentendu nous sépare, et qu'en fin de compte nous pourrions être tous parfaitement d'accord quant au fond de la question. Eh c'est là déjà — vous en conviendrez de bonne grâce — un avantage réel pour les idées que je vais avoir l'honneur de déve-



VALÈRE GILLE





lopper devant vous, de pouvoir être ainsi acceptées de tous les partis, sans préjudice aucun pour leur programme respectif.

Je serai bref, parce que ce que j'ai à vous dire est fort simple. Peut-être mes contradicteurs auront-ils besoin de plus de temps.

Il est un point sur lequel nous paraissions tous nous entendre : c'est l'*Art*; et ceci me mets à l'aise avec vous. Tous, croyants ou incroyants, homme politique intéressé par la chose publique ou philosophe méditatif qui vous complaisez au jeu subtil des spéculations, vous qui errez avec une nonchalante élégance dans les jardins d'Epicure, donnant un sourire à toutes les fleurs de la pensée humaine mais sans en cueillir aucune, ou vous qui rêvez d'un cloître, d'une cellule silencieuse, imagée avec une piété enfantine par quelque nouveau Fra Angelico, vous tous enfin, esthètes ou artistes, vous aimez l'Art jusqu'à en disputer publiquement dans un Congrès, jusqu'à lui chercher même d'aimables querelles pour avoir, en vrais amoureux, le plaisir de la réconciliation. Vous l'aimez d'une façon absolument désintéressée, j'en suis sûr; vous l'aimez pour lui-même, pour le plaisir qu'il donne; vous le recherchez partout, et lorsque vous avez à exprimer vos idées ou vos sentiments, c'est lui qui vous anime et vous fait désirer la perfection. Tout ce que vous faites, vous voulez le faire avec art. Que ce soit dans une attitude ou dans un cri de passion, vous avez toujours le goût de la Beauté.

Mais vous ne vous contentez pas de réaliser la beauté dans vos œuvres; vous savez aussi la reconnaître dans celles des autres. Votre intelligence sympathique la comprend dans ses manifestations les plus diverses, ou votre sûr instinct la devine dans ses rapports les plus cachés. Vous ne restez pas insensibles devant elle. Qu'elle vous ravisse ou vous transporte, vous en sentez les frissons divins. Laissez-moi croire que vous la goûtez aussi bien dans les sonnets tendres et nobles adressés par Pétrarque à Laure de Noves que dans les sonnets tout frémissant d'une passion contenue de Shakspeare, — dans les vierges radieuses de Raphaël que dans les vierges pensives du

Pérugin, — dans les œuvres de ceux qui, selon l'expression de Victor Hugo, sont tranquillement sublimes, que dans les œuvres de ces lutteurs insensés qui, comme Jacob, luttent avec Dieu.

L'art païen ne vous est pas plus fermé que l'art chrétien, l'art hindou que l'art japonais. Vous avez été sous le charme de la *Joconde*, comme sous le charme des jeunes femmes d'Outamaro. Vous avez compris l'expérience douloureuse, l'indulgence suave et la tristesse voilée de l'une et la souplesse féline des autres. Et si, parfois, vous avez été tentés de mettre des étiquettes aux chefs-d'œuvre, c'était moins pour leur assigner une valeur que pour vous reconnaître vous-mêmes.

Voilà ce que j'entends par l'art, voilà ce que vous entendez aussi, j'espère : la recherche de la perfection, de la beauté dans la traduction par le geste, par la parole, par la ligne, par la couleur ou par les sons, de vos idées ou de vos sentiments.

Mais d'autres sont venus, qui, n'ayant pas à ce point développé le sens de la beauté, sollicités par des préoccupations étrangères, parfois généreuses, n'ont pu trouver dans l'art d'une œuvre une satisfaction suffisante. Brûlés par leur foi religieuse, entraînés par une passion politique, ils ont voulu que toute manifestation de l'esprit humain servît à leur cause. Au xv<sup>e</sup> siècle ils s'appelaient Savonarole, plus près de nous ils s'appellent Proudhon. L'un, pour le triomphe de Jésus roi de Florence, n'hésitait pas à détruire sur les places publiques les œuvres de Boccace, de Pétrarque et de Botticelli ; l'autre n'aurait pas reculé devant l'incendie d'un musée pour réchauffer la populace de Paris. Possédés par une idée fixe, ils étaient devenus l'esclave de cette idée ; ils ne voyaient plus qu'elle, ils voulaient la réaliser à tout prix. Les idées, qui chez l'artiste restent dans le domaine de la spéculation, entraînent pour eux dans le domaine de l'action. Ils n'apercevaient plus les choses selon leur beauté, mais selon leur utilité, comme passagères et transitoires. Dès qu'elles avaient accompli leur mission, elles disparaissaient, entraînées dans le tourbillon changeant des apparences.

Savonarole et Proudhon ont eu des imitateurs. Ecoutez

comme l'un de mes honorables contradicteurs que vous entendrez bientôt, appréciait un roman de M. Emile Zola, *Germinal* :

« Quel écrasant projectile, écrivait-il, lancé d'une main de géant sur l'édifice des conventions contemporaines. Pareil bloc, venant après les autres de même provenance, de même poids, d'égale portée, permet de dire de ces romans monolithes que ce sont des *zoolithes*. Chacun tombe, perce, ravage, écrase, fait des explosions et des écroulements comme un obus. Sous ces chutes terrifiantes, les décombres s'accumulent. Jamais bombardement n'a produit de ruines pareilles ».

Est-ce à ce point de vue qu'il faut se placer pour juger une œuvre artistique ?

A ce compte-là, Messieurs, la *Carmagnole* serait un chef-d'œuvre et le *David* de Donatello une futilité. Et le seul mérite des statues du Parthénon serait d'avoir servi, pendant nombre d'années, à faire de la chaux.

L'auteur de la critique dont je viens de vous donner lecture, prévoyait les objections. Aussi s'empessa-t-il d'affirmer toutes ses intentions. Voici comme il continuait :

« Art transitoire, dira-t-on, destiné à tomber avec l'abus sur lequel il se rue. Eh qu'importe ! Qui donc a inventé que les productions artistiques devaient essentiellement être durables ? L'art, nous l'avons déjà dit, est surtout fait pour l'époque où il agit. Seule, elle le comprend bien. Pour les générations ultérieures, il est toujours fermé par quelque côté et *empreint* du froid de la mort. Le plus noble est celui qui combat pour son temps...

» Meure avec moi mon œuvre, pourvu qu'elle ait servi à quelque chose ! »

Lequel d'entre vous, messieurs, acceptant une pareille théorie, oserait soutenir que depuis la chute de l'empire, les *Châtiments* de V. Hugo n'ont plus aucune valeur ? Parce que les abeilles d'or ne scintillent plus sur le manteau impérial, l'apostrophe du poète : « Abeilles envolez-vous de ce manteau » en est-elle devenue moins belle ?

La question est désormais posée: L'art *doit-il* servir à détruire ou à consolider l'ordre social établi, à convertir à telle religion ou à telle autre quelques âmes faciles, à démontrer la vérité d'un dogme, à inculquer des leçons de morale, à servir enfin à n'importe quoi, — ou bien trouve-t-il son objet en lui-même, a-t-il en lui-même sa propre fin? Vous connaissez ma réponse. Je vous ai montré à quelles injustices, à quelles absurdités même on aboutirait — et on y aboutit — en ne voyant dans l'œuvre d'un artiste que le côté utilitaire.

« L'art, a dit Gautier, est le but et non le moyen, et jamais il n'en exista de plus élevé. Tout poète, statuaire ou peintre, qui met sa plume, son ciseau ou sa brosse au service d'un système quelconque, peut être un homme d'Etat, un moraliste, un philosophe, mais nous nous défierons beaucoup de ses vers, de de ses statues et de ses tableaux; il n'a pas compris que le beau est supérieur à tout autre concept. »

Voilà toute la théorie de l'*Art pour l'Art* exposée en quelques lignes. Faut-il encore vous démontrer que la valeur esthétique de l'expression des idées, ou des sentiments ne dépend nullement des conséquences que peuvent avoir ces idées ou ces sentiments? Une œuvre peut être belle dans sa forme et fautive quant au fond, contraire à votre orthodoxie, ou même parfaitement immorale. Regrettez pour vous que cela soit, mais n'imitiez pas ces archéologues méticuleux qui condamnent *Salammbô* parce que la Carthage de Flaubert est fantaisiste; ne ressembliez pas davantage à Martin de Tours qui, dans son zèle farouche, brisait les nobles chefs-d'œuvre de la statuaire antique parce qu'ils représentaient des dieux auxquels il ne croyait pas. Pourquoi vouloir exiger d'un poème, d'un tableau, d'une symphonie autre chose qu'un plaisir esthétique?

Ne confondez pas, je vous prie, ces deux mondes, le monde immuable des représentations intellectuelles et le monde toujours en mouvement de l'action. Les artistes voient les objets d'une façon désintéressée, sous leur aspect d'éternité, comme dit Spinoza; les autres, éblouis, comme les prisonniers de la caverne de Platon, par des ombres mobiles, les considèrent

dans leur succession et dans leurs rapports. Ils sont pour eux les anneaux de cette chaîne sans fin des causes et des effets qui, se formant et se déformant sans cesse, représente le monde phénoménal. Alors à ceux dont le cerveau pensif reflète, comme une source immobile, une des mille images de l'univers, et qui veulent la fixer pour jamais par leur art magique, ils s'écrient : Prenez garde ! n'en faites rien, ce que vous allez traduire par la plume ou par le pinceau aura pour effet ceci et cela ! Mais l'artiste qui n'en sait rien ; sourit et persévère, et c'est à son aveuglement que vous devez ces poèmes qui chantent dans votre mémoire, ces sonates qui vous ont transportés, ces tableaux qui vous ont plongés dans le ravissement. Il ne pense qu'à son art ; il ignore les conséquences fugitives du sujet qu'il a choisi. Mais d'autres les ont vues qui songeaient plutôt à l'utilité qu'à la beauté, et ce sont ceux-là qui veulent entraver sa liberté.

Je ne dirai pas avec Gautier qui aimait le paradoxe, que tout ce qui est utile est laid. Le paradoxe est une vérité qui a de l'esprit ; mais si vous parvenez à oublier celui de Gautier, vous découvrirez sa pensée. Ce qui est vrai, c'est que l'utilité et la beauté sont deux idées parfaitement indépendantes. Une chose n'est pas belle parce qu'elle n'est pas utile, pas plus qu'elle n'est utile parce qu'elle est belle. C'est pourtant ces deux concepts indépendants et souvent même opposés que les adversaires de l'*Art pour Art* voudraient unir. L'un réclame au nom de la question sociale, un autre au nom de la nature, un troisième au nom de la divinité. C'est fort bien ! mais pourquoi n'y en a-t-il pas un quatrième, un cinquième, un centième qui, selon ses croyances ou ses prédilections, réclamerait au nom de la morale, de la philosophie ou de la science ? Je respecte la foi de chacun, mais je ne puis m'empêcher de trouver qu'il ne s'agit pas en la matière d'une théorie esthétique, mais d'un goût plus prononcé pour tel sujet plutôt que pour tel autre. L'art social ! mais l'art a toujours été et sera toujours social, au sens large du mot. L'art nous apprend à aimer l'harmonie, la clarté, l'ordre, l'équilibre, toutes qualités nécessaires à l'organisation d'une

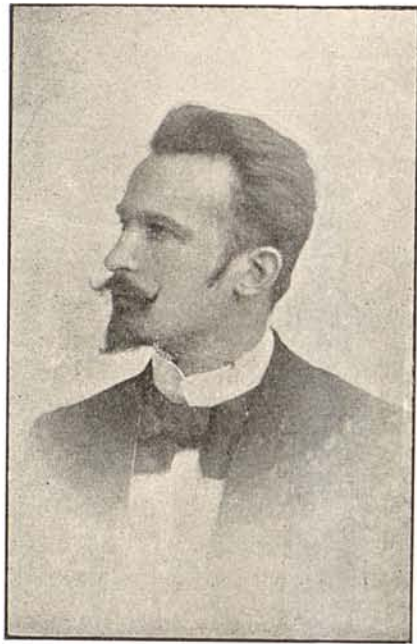
société et au bonheur des individus. Mais si l'on entend par là que l'art doit, comme *Germinal* que je vous citais tout à l'heure, servir une cause révolutionnaire quelconque, fut-elle noble et juste, je proteste. Je proteste si l'on veut coiffer la Vénus de Milo du bonnet phrygien et en faire une Marianne, ou si l'on veut la décorer de la cocarde tricolore. Quant au *Naturalisme*, je n'y puis voir qu'une forme contractée du naturalisme, et à l'*Art pour Dieu* qu'une dédicace.

On accusera, sans doute, les partisans de l'*Art pour l'Art* d'égoïsme; on fera quelques belles métaphores sur leur dédain des choses d'ici-bas, on vous reparlera de leurs tours d'ivoire en essayant de faire résonner les trompettes de Jéricho. Soit! mais alors c'est au nom de la liberté que j'éleverai la voix en concluant. Nul n'a le droit d'imposer à l'artiste un sujet; il prend la matière de son œuvre où bon lui semble. S'il est ému par les souffrances du travailleur, qu'il descende dans les mines, qu'il visite les géhennes, comme Cladel, comme notre Constantin Meunier; s'il est chrétien et catholique, qu'il s'efforce d'avoir le talent d'un Fra Angelico, s'il ne croit à rien — ce qui est une façon de croire à tout — qu'il tâche d'avoir le sourire indulgent et railleur d'Anatole France. Mais s'il veut se sauver n'importe où, hors du monde, laissez lui la tour d'ivoire de de Vigny.

Seulement, qu'en travaillant à la réalisation de son rêve d'artiste, il ne songe qu'à une seule chose, à la beauté. Elle seule le récompensera de son labeur et lui assurera l'éternité. Mais si son œuvre conserve quelque attache avec les choses passagères qui l'ont inspirée, elle disparaîtra avec elles. Le succès dû à des considérations étrangères à l'art est sans durée. Comme moi, vous connaissez des centaines d'exemples de livres qui, à leur apparition, ont eu une renommée retentissante à cause des circonstances présentes, et qui, bientôt après, sont retombés dans l'oubli. Ce qu'il y a d'éternel dans une œuvre c'est sa beauté. Voilà pourquoi les tragédies de Sophocle et de Shakspeare, les tableaux de Vinci et de Rembrandt n'ont rien perdu et ne perdront jamais rien de leur rayonnement idéal.







ÉDOUARD NED

Et je termine sur cette parole de Goethe: « Laissons les choses passagères, qu'elles aient bien ou mal réussi! Nous sommes au monde pour nous éterniser ». (*Applaudissements*).

## DISCOURS DE M. EDOUARD NED.

MESDAMES, MESSIEURS,

Je tiens tout d'abord à remercier M. Valère Gille d'avoir bien voulu, en ce congrès organisé par les écrivains catholiques de *La Lutte*, venir exposer les théories de *l'Art pour l'Art* qu'il défend depuis si longtemps avec ses amis. Sachant que l'esprit d'intolérance est l'antipode du catholicisme, nous avons invité, sans préoccupation d'opinions religieuses, des représentants des grandes tendances littéraires actuelles à rompre une lance avec nous en un tournoi loyal de vrais chevaliers. Nous n'avons pas voulu nous réunir en famille ni perdre notre temps à prêcher des convertis; mais, les diverses esthétiques étant exposées, il ressortira, nous l'espérons, que non seulement notre esthétique est bonne, mais qu'elle est supérieure à toutes les autres.

Je vais donc entreprendre de démontrer que la théorie si bien exposée par M. Valère Gille, n'est pas si propice que le dit son brillant défenseur à l'éclosion d'œuvres d'art. Et vraiment, il faut que la thèse de M. Valère Gille soit bien ingrate, pour que j'ose m'attaquer à elle, après un tel plaidoyer.

Et d'abord, sans me préoccuper des tendances caractérisées par *l'Art pour l'Art*, examinant la formule elle-même et pesant la valeur des mots, je suis forcé de m'avouer à moi-même que cette formule est vide de sens. En effet, qui dit art, dit moyen et tout moyen suppose un but.

Dire qu'un moyen a sa raison d'être en lui-même, qu'il est pour lui-même et non pour le but par rapport auquel il est

moyen, c'est ne pas comprendre la valeur des termes, c'est un non-sens.

L'art pour l'art, le moyen pour le moyen, est donc une absurdité.

Quant aux tendances caractérisées par cette formule, elles méritent une réfutation moins sommaire. Voyons quelles elles sont d'après les protagonistes de ce système ? Ils disent : cette formule signifie que nous voulons être artistes, rien qu'artistes, elle signifie encore que dans ses travaux d'art, l'artiste doit poursuivre avant tout et au-dessus de tout son idéal artistique. Elle écarte les prétentions funestes des stériles théoriciens qui veulent réduire l'art à n'être que l'humble valet d'une doctrine quelconque. En d'autres mots : l'art pour l'art signifie l'expression du beau pour l'expression du beau, l'art est absolument indépendant, c'est un dieu qui plane sur les sommets au dessus de tout. Et cependant l'art en tant qu'il est le beau exprimé est un acte humain et, par conséquent, soumis comme tel aux grandes lois qui régissent l'humanité et qui règlent l'harmonie des êtres, aux lois de la morale et aux lois de l'intelligence.

Mais, nous crie-t-on, l'art est séparé, indépendant. Il ne relève que de lui-même. Artistes, cultivons l'art pour l'art, gardons-nous de rapporter à une fin supérieure ce qui est à soi-même sa fin. Critiques, jugeons de l'art en lui-même et pour lui-même. Que parle-t-on de tableaux licencieux, de musique amollissante, de littérature corruptrice ? L'œuvre est-elle réussie, est-elle artistique ? Tout est là.

Non, messieurs, l'art ne peut pas décliner l'autorité de la morale. Mais, ici nous devons bien nous entendre et éviter des confusions qui trop souvent ont obscurci ces questions d'esthétique. Caractérisons donc bien quelle doit être vis-à-vis de la morale la conduite de l'artiste. Pour cela, je ne puis mieux faire que de vous citer les paroles d'un philosophe que vous connaissez, M<sup>gr</sup> Mercier :

« L'art, dit-il, ne s'adresse pas seulement à l'intelligence, il exprime un sentiment et se donne pour mission de le faire

passer dans l'âme d'autrui. L'art cherche à faire *impression*. Or, cette impression est un appel à la volonté. Toute œuvre d'art est donc de sa nature en relation nécessaire avec l'ordre moral. Il ne peut s'affranchir des lois de la morale et de la religion et peindre indifféremment la vertu ou le vice, le respect ou le mépris de ce qui est sacré. Car l'art a pour but intrinsèque de susciter, par l'expression du beau artistique, un sentiment de complaisance ou de jouissance dans les facultés émotives du sujet qui le perçoit. Or, faire une peinture immorale ou irréligieuse qui est de nature à susciter chez celui qui la contemple un sentiment de complaisance c'est blesser la morale et la religion.

» Donc l'art, comme telle, relève de la morale. S'ensuit-il au moins que l'art *puisse* ou *doive* s'interdire de favoriser positivement la morale et la religion ?

Sans aucun doute, l'art *peut* ne pas tendre positivement à un but moral ultérieur. Le beau en lui-même peut être indifférent et il n'est pas interdit à l'homme de vouloir des choses indifférentes. Il suffit d'une intention subjective générale qui soit honnête, pour que la volition d'une chose indifférente devienne moralement bonne. Or, par le fait seul qu'il poursuit directement le beau, l'artiste a une intention droite, car il sert incontestablement la cause du vrai et du bien en contribuant à faire prévaloir les jouissances esthétiques sur les satisfactions grossières de l'animalité. Donc, l'art ne *commande* pas la recherche expresse d'un but positivement moral et religieux ? Est-ce à dire que l'art *l'exclue* ? Tant s'en faut... »

En d'autres termes, *il ne faut pas imposer* à l'artiste de faire servir directement son œuvre à la démonstration d'une vérité morale, assigner au peintre de ne représenter que des images pieuses génératrices de sentiments vertueux, demander à l'écrivain de faire un prêche ou de défendre une thèse. Mais comme, sous peine de nullité, toute œuvre artistique doit produire une impression et l'impression étant un acheminement vers l'action, il faut que l'impression soit saine. Principalement dans la littérature, l'artiste devra avoir ce souci, car sous les

mots sont des pensées et les pensées sont des actions en germe. « Nos actions, dit Paul Bourget, finissent toujours par ressembler à nos pensées et ce sont ces dernières qu'il importe de gouverner tout d'abord. »

Est-ce à dire que toute peinture du mal, toute représentation de cas passionnels est interdite à l'artiste, sous prétexte de moralité. Nullement, messieurs. Dans toute passion désordonnée il y a une puissance et un abus, il y a un principe de grandeur par où la passion est belle, énergie indomptée, volonté intrépide; il y a donc une beauté réelle dans la peinture vive d'une passion, mais cette beauté n'est complète en son genre que si la peinture du vice sert à montrer la supériorité du bien, si elle profite finalement à la grandeur morale, comme font les ombres aux parties lumineuses d'un tableau.

J'irai plus loin, messieurs, et j'affirme que la peinture du mal pour le mal est absolument antiartistique. Le mal n'est pas seulement la négation du bien, il est aussi la négation du beau. Et bien qu'une œuvre puisse être en même temps immorale et belle, à mon avis, cette beauté là n'est qu'une beauté relative, une beauté tronquée et incomplète. Une magnifique image au service d'un sentiment mauvais est un manque d'harmonie dans l'œuvre et ce sentiment provoquant les instincts de l'animalité amoindrit l'émotion esthétique. Comme un mélange infect altère le goût d'une liqueur exquise, ainsi le sentiment du mal dénature l'effet propre du beau.

On doit donc condamner la théorie de *l'Art pour l'Art*, de l'art indépendant, en vertu de laquelle « le poète, sans se soucier de l'influence bonne ou mauvaise de ses vers, se contente de réfléchir sans intérêt les choses humaines dans ses vagues prunelles et de leur donner avec un désintéressement parfait la vie supérieure de la forme ».

Ces paroles sont de Théophile Gautier, qui a formulé la doctrine *l'Art pour l'Art* en se basant sur les principes des maîtres Flaubert et Leconte de Lisle. D'après ceux-ci il y a un art de voir, et, indépendamment de l'émotion qu'elles nous procurent, il y a dans les choses, surtout dans les choses humaines, ce que

d'autres avant nous y ont mis. C'est ce qu'il faut tâcher de voir et sans se soucier de nous ni de notre plaisir, c'est ce qu'il faut en savoir dégager « sous l'aspect d'éternité ».

Le romantisme avait été le triomphe de l'individualisme et du subjectif. C'est l'époque des *Confessions*. Le devoir du poète était de livrer au public son être tout entier, son âme avec toutes ses impressions personnelles, sans se soucier de la justesse de ces impressions. Le Moi fut le dieu à la mode qu'on disséqua comme étant la mesure de toutes choses. Il fallait alors, pour être artiste et poète, descendre

« Jusqu'au fond désolé du gouffre intérieur ».

Ce fut un excès et bientôt la réaction apparut avec le naturalisme et les partisans de l'*Art pour l'Art*. Avec ceux-ci l'art devint tout à fait objectif, il ne fallut plus s'inquiéter du moi, des émotions personnelles et de là le caractère d'*impassibilité* que se sont donné les parnassiens eux-mêmes. On réduisit l'artiste à n'être plus qu'un miroir sans vie, un réflecteur vague où les choses de la nature et de la vie passaient, choses qu'il fallait rendre tout à fait impersonnelles.

L'art n'est pas dans ces extrêmes.

La vérité n'est pas dans l'art l'exacte imitation de la nature, mais la reproduction du type idéal que l'esprit seul découvre, et qui, en s'incarnant dans la nature, y reste accessible aux sens, lesquels n'en perçoivent que l'inerte enveloppe : d'où deux procédés très divers pour peindre la nature même. Les anciens étaient admirables sur ce point. Ils avaient d'abord merveilleusement compris que le beau, ayant une relation nécessaire à l'intelligence, n'était pas, quant à nous, dans les choses mêmes, mais dans les impressions que nous en recevons, dans les pensées et les sentiments qu'elles font naître en nous. C'est pourquoi jamais ils ne décrivaient simplement pour décrire — ce que font les fidèles de l'art pour l'art — jamais ils ne manquaient de joindre à la peinture des objets extérieurs un sentiment, une idée morale qui reportait immédiatement le regard interne vers le principe éternel du beau.

L'art en effet, doit-être en même temps subjectif et objectif. Qu'il y ait des degrés, c'est certain. L'art n'est jamais ou purement subjectif ou purement objectif; cependant il peut y avoir excès d'un côté ou de l'autre, c'est l'excès des romantiques vers le subjectivisme, c'est l'excès des naturalistes vers l'objectivisme.

L'âme se donne l'empreinte des choses. Mais l'âme n'est point toute passive sous cette impression et je ne comprends pas très bien les vagues prunelles de Leconte de Lisle. L'âme n'est pas la cire qui reçoit une effigie et la garde et la représente. Elle a une action sur les objets qu'elle perçoit, elle leur rend une double empreinte, celle de sa nature elle-même et celle de la fin qu'elle poursuit. Elle reproduit les choses de la nature, mais elle les idéalise, car elle tend toujours vers le beau et tout n'est pas beau dans la nature — je ne parle pas évidemment de la beauté métaphysique de tout être qui, par cela même qu'il existe, est beau.

L'Art doit donc être en même temps subjectif et objectif et l'on ne doit pas tomber dans l'excès des parnassiens.

Ecoutez Lamennais à ce sujet :

« On s'est appliqué à décrire uniquement la nature, la nature telle qu'elle est, telle que la perçoivent les sens, et dès lors on s'est jeté dans une stérile profusion de détails qui éblouissent et où la vue s'égaré. Pas une nuance de forme, de couleur, de son, pas un accident de lumière et de mouvement qui ne soit rendu à l'aide de métaphores et de comparaisons accumulées, dont chacune, prise à part, peut avoir sa beauté, mais qui se mêlent et se confondent tellement, qu'incapable de les démêler, et les ramener à un tout que l'esprit saisisse, l'attention succombe épuisée de fatigue, et que de tant de richesses qui ont rapidement passé sous les yeux, il ne résulte qu'une sorte de vertige. Cette manière de peindre appartient à la décadence de l'art. Elle l'envahit d'ordinaire aux époques où règnent dans la société d'abjectes doctrines de matérialisme et des philosophies sensuelles. Mais on ne s'arrête pas là, il faut descendre la pente jusqu'au bas. L'art se corrompt toujours d'avantage. On en

vient à ne plus voir, à ne plus chercher que la simple forme. On lui demande le beau qui n'est point en elle, qu'elle reflète seulement comme les traits reflètent l'âme et cette forme morte ne répondant jamais aux aspirations de l'artiste, il la tourmente de mille façons, il pétrit bizarrement le cadavre, et ne parvient qu'à le rendre plus hideux ».

Voici que j'arrive, messieurs, par une conséquence logique, à vous parler d'une hérésie artistique défendue par les partisans de l'art pour l'art : *Le Culte de la Forme*. Ici encore, ne me faites pas dire ce qui n'est pas dans ma pensée.

Certes le culte de la forme, le culte raisonnable de la forme est nécessaire pour le complet épanouissement de l'œuvre artistique. En cela les fidèles de l'*Art pour l'Art* ont rendu un grand service à la langue française et nous devons leur en savoir gré.

Les Leconte de Lisle, les Flaubert ont donné au style un degré de précision, de plénitude et de solidité, de *densité*, selon le mot de Flaubert, qui n'a pas peu contribué à leur gloire littéraire.

Mais l'art ne consiste pas uniquement en la forme ; celle-ci est une partie de l'art, et certes une grande partie, mais elle n'est pas tout l'art. Il y a le fond.

Me voilà, Messieurs, en contradiction avec Leconte de Lisle, qui s'insurge contre la distinction entre le fond et la forme. — « L'idée, dit-il, n'est pas derrière la phrase comme un objet derrière une vitre. Elle ne fait qu'un avec la pensée, puisqu'il est impossible de concevoir une idée qui soit pensée sans l'aide des mots. Penser c'est prononcer une phrase intérieure, et les qualités de la pensée sont les qualités de cette phrase intérieure, et écrire c'est tout simplement reproduire cette phrase. Donc qui écrit mal, pense mal. »

Il est vrai que dans une certaine mesure la forme ne se distingue pas du fond, car l'idée n'est littéraire qu'en tant qu'elle est expressible, et l'expression de l'idée constitue la phrase. Mais ici encore il fallait craindre l'exagération, et c'est là ce qui a perdu les pieux de l'art pour l'art. Il arrive alors qu'on entend



un Flaubert dire sérieusement qu'*un assemblage de mots, indépendamment de ce qu'il exprime, a en soi sa beauté*. N'est-ce pas là une véritable hallucination d'art, l'hypnotisme des mots ?

Ils oublient, dit encore Lamennais, que « le beau implique deux choses : le vrai et la forme qui le manifeste, et qu'ainsi conséquemment l'art implique également deux choses : le modèle idéal et la forme dans laquelle il s'incarne, l'infini et le fini : l'infini, puisque le modèle, qui n'a d'existence que dans l'unité divine où l'esprit le découvre, est inséparable de cette unité infinie et participe à son essence ; le fini, puisque la forme qui le rend accessible aux sens est limitée nécessairement. La forme n'a donc de valeur possible que celle qu'elle emprunte au modèle qu'elle réalise au dehors ; lui seul la détermine et sa beauté dérive de la sienne. Sitôt qu'elle s'en sépare, n'ayant plus en soi de principe de vie, elle devient un corps inanimé, une sorte de cadavre dont les traits peu à peu s'effacent, se décomposent, s'altèrent et blessent la vue qui les repousse avec dégoût.

» Figurez-vous la plus belle tête du monde et que, rien ne changeant dans les formes matérielles, cette tête tout à coup devienne une tête d'idiot : que deviendra la beauté ? Et puisque le beau réside primitivement dans l'idée, dans le type et non dans la forme qui manifeste le type, rechercher *la forme pour la forme même*, ou, en d'autres termes, réduire l'art à un de ses éléments, la forme pure, c'est le mutiler. La fonction de la forme est de rendre présent à l'esprit le modèle idéal, en dirigeant vers lui le regard interne, de l'exprimer en ce sens. Elle ne fait que cela, ne peut faire que cela. Et que serait une forme qui n'exprimerait rien ? Elle est le moyen et non pas le but ; le but c'est la vision spirituelle qu'elle provoque, la pensée qu'elle suscite, le sentiment qu'elle éveille ; et la forme, dès lors, n'occupe dans l'art qu'un rang subordonné. »

Or, Messieurs, les partisans de l'art pour l'art donnent à la forme dans l'art le rang principal, le rang unique, si je puis ainsi m'exprimer. Pour eux la forme est tout. Et qu'importe la pensée. Je vous ai cité tout à l'heure les paroles de Flaubert.

Nos parnassiens de Belgique n'ont-ils pas émis les mêmes idées dans leur défunte revue *la Jeune Belgique*?

M. Albert Giraud fait consister tout l'art en une belle forme. M. Iwan Gilkin aussi écrivait dans le numéro de *la Jeune Belgique* du 15 mai 1897 :

« Pour celui-ci — l'artiste — savoir s'il peindra à l'huile ou au blanc d'œuf, en tons plats ou selon les jeux de la lumière, en observant les lois de la perspective ou en les négligeant, en pointillant ou en variant les coups de pinceau, cela importe beaucoup plus que de savoir s'il peindra une Madone ou une Vénus, car dans le premier cas son art même est en jeu, tandis que dans l'autre il ne s'agit que de choisir un sujet. »

Voilà donc la mission de l'écrivain ramenée à un simple procédé. Il ne s'agit plus de savoir si la pensée est belle, celle-ci se meurt peu à peu; on prend n'importe quelle idée, souvent on n'en a pas et l'on se trouve devant une forme magnifique, c'est vrai, mais qui orne un corps sans vie comme ces robes à falbalas, frangées d'or, qui vêtent les mannequins aux vitrines des grandes maisons de confections.

Et voilà l'artiste lancé en plein dilettantisme littéraire, dans la plus extravagante virtuosité et dans l'acrobatisme des mots. Pourquoi s'arrêter en si beau chemin? Pourquoi ne pas voir alors des couleurs dans les sons et des sons dans les couleurs et aller jusqu'à dire avec Arthur Rimbaud :

*A* noir, *E* blanc, *I* rouge, *O* bleu, voyelles,  
Je dirai quelque jour vos naissances latentes.  
*A*, noir corset velu des mouches éclatantes  
Qui bourdonnent autour des puanteurs cruelles...

La beauté du fond se reflète dans la beauté de la forme, certes, mais on peut arriver à faire une forme magnifique sur des riens. L'artiste s'acharnera alors à trouver la beauté des vocables, la richesse des sons, l'harmonie des cadences, et il arrêtera là sa préoccupation et il se souciera de la pensée, de l'idée comme d'une quantité négligeable.

« D'ordinaire, dit Jules Lemaitre, ce qui intéresse dans l'œuvre d'art, c'est à la fois l'objet exprimé et l'expression

même, la traduction et l'interprétation de cet objet. Mais quand l'objet est entièrement, absolument plat et laid, on est bien sûr alors que ce qu'on aime dans l'œuvre d'art, c'est l'art tout seul ! L'art pur, l'art suprême n'existe que s'il s'exerce sur des laideurs et des platitudes. Et voilà pourquoi le naturalisme, loin d'être, comme quelques-uns le croient, un art grossier, est un art aristocratique, un art de mandarins égoïstes, le comble de l'art — ou de *l'artificiel* ! »

Voilà le mot, Messieurs, de l'artificiel. Ces écrivains retirés dans l'aristocratie vaine et égoïste de leurs mots ne demandent à l'art que de leur être un instrument de volupté solitaire et l'ont ainsi confondu non seulement avec sa perversion, mais avec le dévergondage ou la débauche de l'esprit. Ils ont l'étrange vanité d'être seuls à s'admirer, à se mirer dans la forme resplendissante de leurs riens.

Dilettantisme, virtuosité, artistisme, acrobatisme des mots, égoïsme vain, voilà, Messieurs, à quoi se résume le rôle de l'artiste dans la théorie de *l'Art pour l'Art*.

Diré qu'une telle esthétique est de nature à favoriser chez l'artiste l'éclosion d'œuvres belles, d'œuvres grandes, d'œuvres supérieures, n'est-ce pas se méprendre ? L'artiste enfermé dans l'étroitesse des principes que je viens de combattre pourra produire des œuvres belles, en ce sens qu'il provoquera une certaine émotion esthétique en charmant l'oreille par la musique des mots, en charmant les yeux par la lumière des images évoquées en l'imagination. Tels les *émaux et camées* de Théophile Gautier, tels les sonnets sonores de M. de Heredia. Et ceci est déjà quelque chose et ceci est déjà de l'art, puisque l'œuvre ainsi conçue provoquera chez l'homme l'activité de certaines facultés qui vibreront à l'unisson des facultés de l'artiste.

Si donc M. Valère Gille se réclame de la liberté qu'a tout artiste de prendre la matière de son œuvre où il veut, la morale étant sauvegardée, nous lui reconnaissons évidemment cette liberté et nous applaudirons à ses œuvres lorsqu'elles porteront le cachet de la beauté, fût-ce de la beauté unique de la forme.

Mais l'art a des visées plus hautes et plus nobles et l'œuvre supérieure sera celle qui, unissant à la beauté de la forme — seul souci des partisans de l'art pour l'art — la profondeur de la pensée, la grandeur, la perfection du fond, procurera une jouissance et une satisfaction au plus grand nombre de facultés. Ce sera donc celle qui fera vibrer non-seulement l'imagination par l'éclat des couleurs, mais encore la sensibilité par les émotions, la volonté par la vision du bien, l'intelligence par la vision du vrai. Et les facultés de l'homme étant ordonnées selon une hiérarchie constante, l'artiste devra faire vibrer les facultés selon cette hiérarchie. Ainsi se trouvent condamnées bien des écoles littéraires qui font prédominer les facultés inférieures et qui brisent ainsi l'harmonie divinement établie.

L'art social, dont il sera parlé plus amplement demain par l'éminent orateur, M. Edmond Picard, et par mon ami Paul Mussche, est déjà supérieur à l'art pour l'art. Non pas l'art utilitaire qui se mettrait uniquement et servilement au service d'une cause à défendre, mais celui qui, ne se séparant pas de la vie ainsi que le fait l'art pour l'art, veut l'action comme le criaient et Michelet Voltaire, celui qui, sans s'abaisser lui-même jusqu'à la faute, aura pour but d'élever l'âme humaine au-dessus des mesquines contingences

Mais de combien supérieure encore et combien plus fertile en inspirations pour le poète sera l'esthétique de l'art pour Dieu, qui renferme d'ailleurs les tendances de l'art social bien entendu. Prenant à l'art pour l'art ce qu'il a de bon, le culte raisonnable de la forme, la beauté de la forme sans laquelle l'œuvre d'art ne peut pas exister, nous y ajouterons la perfection du fond. Nous ne limitons pas notre idéal à la couleur et à l'harmonie, à la lumière des images et à la musique des mots; nous ne les dédaignons pas non plus, les sachant nécessaires. Mais nous donnons à notre art, non plus lui-même comme objet, mais son objet véritable, la beauté suprême, la perfection infinie, notre Dieu.

L'artiste s'efforcera de reproduire au point de vue du beau dans ses propres œuvres, l'œuvre de Dieu, la création; non

pas seulement l'œuvre extérieure et matérielle que les sens perçoivent, mais tout ensemble le type éternel et sa forme sensible et ainsi soulevant l'homme des basses régions, il lui imprimera un mouvement d'ascension vers Dieu, terme infini et but final, il l'excitera à transformer ses passions terrestres, et à les diviniser dans l'amour éternel et universel. (*Applaudissements.*)

La séance est levée à 6 h. 1/2.

## Seconde Journée

(SÉANCE DU MATIN).

M. LE PRÉSIDENT. — La séance est ouverte.

Nous avons entendu hier M. Valère Gille exposer la thèse de *l'Art pour l'Art*, thèse contredite ensuite par M. Edouard Ned. Y a-t-il quelqu'un dans l'assemblée qui demande la parole sur la question ? (*Silence*).

Si personne ne demande la parole, je prierai M. Eugène Montfort de venir à la tribune pour défendre la thèse du Naturalisme.

M. EUGÈNE MONTFORT. — Mesdames, Messieurs,

Le programme de cet intéressant Congrès annonçait M. Saint Georges de Bouhéliier pour exposer la théorie de l'art naturaliste. M. Saint Georges de Bouhéliier est retenu à Paris ces jours-ci, il ne pourra donc venir. Il m'a prié de le remplacer et de vous lire cette lettre qu'il m'adresse pour expliquer les raisons qui l'empêchent d'assister à ce Congrès.

LETTRE DE M. SAINT GEORGES DE BOUHÉLIER.

18 février 1898.

Que je regrette, mon cher ami, de n'avoir pu vous rejoindre au congrès ? Vous y serez, vous y parlerez devant une assemblée charmante, composée, sans doute, de jeunes hommes et de lettrés remarquables.

La perspective d'un entretien avec M. Edmond Picard, si

illustre et si vigoureux orateur, avec M. Valère Gille, de qui j'ai lu, récemment, des poèmes d'un tour classique et vivant, et avec aussi, M. Ramaekers, qui m'a laissé, lors de sa visite à Paris, le souvenir d'une belle véhémence, cette perspective m'avait, vous le savez, beaucoup souri. Mais les événements me retiennent ici :

Il est beau de soutenir des luttes philosophiques et littéraires, mais quand l'avenir d'un beau pays est en péril, quand un grand homme se trouve menacé dans sa vie, dans sa réputation même, quand la tyrannie des soldats est près de l'emporter sur la vertu, peut-être faut-il se garder des discussions scolastiques, de peur de perdre de vue tant d'intérêts, profonds, graves et terribles.

Vous avez laissé Paris, ce qui s'y passe est redoutable. Les progrès du crime sont rapides. Bientôt, il ne restera plus, de notre antique et rayonnante patrie, que des ruines, des vestiges, un peu de cendre.

Chaque jour, on voit bien que le peuple, infecté par l'esprit des démagogues vulgaires, perd de plus en plus le sens de la gloire, de la justice et du courage. Ah! discuter sur la valeur des mots, tandis qu'ici, nous discutons sur celle de la vertu et des héros!

Si j'avais pu vous rejoindre, en ce congrès pacifique, je me serais efforcé, bien moins d'éclairer les points qui nous séparent de M. Valère Gille, de M. Edmond Picard et des jeunes poètes franciscains, que d'exposer tout au contraire, les points où nous nous rencontrons. Au lieu d'élargir les abîmes, j'eusse désiré les combler. Car voilà ce qui importe.

J'eusse indiqué quels liens, malgré tout nous unissent; quels rapports, entre nous, existeront toujours; quels contacts nous pouvons prendre.

En présence de tant de lettrés et d'écrivains éminents, j'aurais, de mon mieux, présenté les grandes lois de la nature dont nous souhaitons faire les lois mêmes de l'art; j'eusse entrepris de les rendre apparentes; j'eusse mis toute mon attention, non pas à réfuter mes adversaires, sur les objections qu'ils m'eussent

proposées, mais à les convaincre de nos ressemblances : non pas à chercher à leur imposer mes émotions domestiques, mes opinions, et jusqu'à mes manies, comme beaucoup de théoriciens, mais à surprendre les leur et à les dégager magnifiquement ; non pas, pour tout dire, à spécialiser, mais bien à généraliser. Tel était mon dessein secret.

N'augmentons point les divisions. Dissipons-les !

Il existe, en effet, des sentiments sur lesquels tous les hommes rencontreraient l'accord, si les plus bas préjugés et si les pires intérêts ne rendaient pas cet accord impossible.

La vertu et la justice devraient, entre tous les hommes, établir des liens éclatants. Cependant, on s'efforce de les briser.

Nous en avons le spectacle aujourd'hui. Un grand homme est l'objet des outrages d'une canaille abjecte. On le menace. Il peut périr. Les calomnies des journaux augmentent la colère publique ; cette colère, un jour, brisera tout sans doute. Déjà des émeutes se produisent, des cris de mort sont proférés. La lâcheté s'accroît dans les hommes, avec le sentiment de leur puissance.

La patrie française restera sans soutien. Elle ne veut plus du génie pour appui. J'ai vu des jeunes hommes, émus jusqu'aux larmes, à la vue des ruines qui se font dans la conscience de la nation.

Restez ici, mon cher ami. Au milieu des savants et des lettrés, vous retrouverez peut-être un peu de joie. Il n'en est plus pour les hommes dont la patrie va mourir, et qui la regardent succomber.

Vous saluerez, de ma part, le poète Emile Verhaeren. C'est un terrible écrivain. Ses poèmes ont l'ordre ardent qui existe dans une cité. L'homme y vit. J'ai vu à Paris, Emile Verhaeren. Vous savez combien je l'admire.

Peut-être verrez-vous Camille Lemonnier. Voilà un auteur admirable ! Il m'a enivré, fortement. La terre respire dans ses livres. Il a embelli notre âge. Il a mis au monde un éden nouveau. Nous avons tant parlé de lui, que déjà, je crois l'avoir vu.



Que le peuple belge respecte ses grands hommes! C'est d'eux que l'humanité recevra, plus tard, son illustration, sa loi, sa beauté et sa vie.

Croyez à toute mon amitié.

SAINT GEORGES DE BOUHÉLIER.

## DISCOURS DE M. EUGÈNE MONTFORT.

### *Exposé du Naturisme.*

MESDAMES, MESSIEURS,

Vous avez entendu la lettre que j'ai eu l'honneur de vous lire. M. Saint-Georges de Bouhélier n'a pu assister à ce congrès. Je suis donc venu à Bruxelles pour le remplacer et pour exposer ce que *la Lutte* appelle une tendance littéraire : Le Naturisme.

Prévenu, il y a deux jours seulement, j'ai eu seulement le temps de rédiger quelques notes que je vais développer devant vous. Je tâcherai de montrer clairement l'esthétique ou l'âme même de notre art.

Messieurs, j'ai écouté tout à l'heure avec beaucoup d'attention l'exposition qu'a faite de l'art pour l'art M. Valère Gille. Nous entendrons bientôt mon éminent confrère, M. Edmond Picard, parler de l'art social. Puis, M. Ramaekers nous entretiendra de l'art qu'il préconise, l'art pour Dieu.

Pour moi, après avoir exposé le Naturisme, j'essaierai d'établir qu'il est en vérité un art social, et peut-être aussi qu'il contient l'art pour Dieu. Entendons-nous tout de suite cependant : Je ne parle pas du même Dieu que M. Ramaekers. C'est de Dieu pourtant que je parlerai.

Je voudrais d'abord commencer, Messieurs, par un historique assez court, qui me permette de situer à peu près le moment où nous sommes arrivés dans la littérature.



EUGÈNE MONTFORT



## I

*La vie héroïque des aventuriers, des poètes et des artisans*, est datée de juin 1895. Voilà, messieurs, le point de départ du naturisme.

Alors, la poésie se débattait entre les mains d'un certain nombre de jeunes gens qui, lui ayant arraché la force de sa vie, ne savaient pas comment lui rendre un nouveau souffle.

M. de Rénier — d'ailleurs un pur poète, un esprit d'une véritable distinction — eut une influence néfaste sur les jeunes imaginations qui, il y a sept ou huit années, avaient vingt ans. Influence tout involontaire, mais certaine cependant.

Le défaut des très jeunes gens est d'élire un certain esprit, de l'adorer jusqu'à s'efforcer de l'entrer en soi, on n'examine pas si cet esprit nous convient on ne se demande point s'il ne serait pas préférable plutôt de développer son esprit propre. Un esprit vous a séduit. On se modèle sur lui, on le revêt : C'est ce qu'on appelle l'imitation.

Or, parce que M. de Rénier a un cerveau très personnel tout le monde ne peut se l'adapter. Les jeunes gens, séduits par son élégance, ont cru qu'ils avaient son âme, ou du moins ils se sont efforcés de l'avoir. De là, le débordement de pastiches pâles et vides qui marque cette époque. On imita M. de Rénier. Imitations naturellement sans âme, sans inspiration, sans vie intérieure et sans souffle, puisqu'elles étaient des imitations. Quand on considère aujourd'hui cette époque, aujourd'hui que tant de nouveaux talents originaux s'expriment et chantent, on est frappé de la disette d'écrivains, de poètes et d'hommes véritables, que l'on est forcé de constater dans cette génération symboliste.

Dois-je le dire messieurs? — C'est ici, c'est en Belgique qu'alors on a conservé l'art. Je salue avec admiration M. Camille Lemonnier, M. Maurice Maeterlinck, M. Emile Verhaeren.

Puis, au milieu de ce trouble, voilà des fleurs qui s'ouvrent, l'une après l'autre, comme un parterre au printemps. Voilà qu'une génération nouvelle apparaît. Et cette génération nouvelle comprend que tout ce que l'on dit ce n'est rien, que tout ce que l'on sent ce n'est rien. — Depuis elle a dit tout ce qu'elle avait senti de nouveau dans la vie ; aujourd'hui son art à remplacé tout à fait l'art expirant de nos aînés.

Ce qui manqua aux symbolistes, c'est la vie. Reclus dans les cénacles, ils se sont privés du spectacle et de l'approfondissement de la vie universelle ; ils n'ont pas eu l'amour pour tout, l'amour immense qui caractérise les poètes et les philosophes supérieurs. Ils n'ont pas vécu, ils n'ont pas été des hommes, ils n'ont pas aimé, ils n'ont pas su ce qu'il y avait de divin au monde.— Par une juste réaction enfin, c'est cela même qu'éperdûment nous voulons, aujourd'hui.

Au mois d'octobre 1895 que pour la première fois, nos aînés signalent l'existence d'une génération nouvelle. M. Vielé Griffin, dans un article du *Mercure de France*, fait une énumération de ses cadets, il en cite une douzaine, et remarque qu'ils « s'en viennent enthousiastes et divers, vers le champ de la vie prodigue où il y a place pour tous les moissonneurs ». Et il ajoute : « La vie au rêve élargi, purifie et élève la génération qui vient : il n'y aura plus place demain pour la poésie artificielle, pour l'esthétique malade, pour l'anormal, le bizarre et l'obscène ».

Ces jeunes poètes, alors, sont dispersés, il y en a Paris, il y en a dans les provinces, il y en a en Belgique. Ils ne se connaissent pas, et cependant chez tous on remarque ce même désir de vie, ce même sentiment d'humanité qui, au sortir d'une période glacée et morne, fait présager vraiment un réveil profond de la poésie.

A cette époque, vous entendez pour la première fois prononcer le mot naturisme, dans le sens où nous l'employons aujourd'hui, c'est de cette époque que date la conception d'un art nouveau, vivant, héroïque et divin.

J'ai dit que *la vie héroïque des Aventuriers, des Rois, des Poètes et des Artisans*, l'ouvrage de Saint Georges de Bouhélier, était de 1895. Ce livre est important. Il contient cette note, qui est comme le grain renfermant tout le naturisme épanoui plus tard. Je vous demande la permission de la lire :

« Un homme paraît — c'est un maçon, ou un guerrier, ou » un pêcheur. — Il ne faut pas que l'on s'arrête sur ces vaines » sensibilités. . . Mais il s'agit de le surprendre dans un instant » d'éternité. Sublime instant où il se penche afin de polir une » cuirasse, où il jette vers l'eau ses filets ! Nous savons que son » attitude alors est d'accord avec Dieu ».

Passons rapidement :

En novembre 1895 *les Documents sur le Naturisme* sont créés. Dans le n° 2, M. Maurice Le Blond donne des notes sur le naturisme où il développe le sens général de ce mot. Pendant ce temps la nouvelle jeunesse se développe de plus en plus, elle travaille, elle fonde des revues à elle, son esprit nouveau s'oppose à celui de la génération symboliste, elle cherche à se débarrasser de son influence, et si vous me le permettez, pour citer encore M. Maurice Le Blond, je trouve enfin dans le numéro de juillet-août 1896, un article intitulé le *Droit à la Jeunesse*, où se trouvent exprimées les revendications de la nouvelle jeunesse, c'est l'examen des symbolistes, la question qu'on se pose, que reste-t-il de leur mouvement ? l'étonnement qu'il n'en reste rien du tout.

Je cite....

« Certes, la disgrâce de l'opinion n'est point un '*criterium* » suffisant, mais l'irrespect et l'indifférence de la jeunesse sont » peut-être les plus probants et les plus significatifs. Ces senti- » ments, il ne faudrait point les chercher exclusivement ici, » mais dans tous les lieux où s'assemblent quelques tempéra- » ments juvéniles et au fond de toute âme qui pense et qui » frémit. Partout l'entente existe, tacite et perceptible, sinon » toujours hardiment exprimée : « A l'*Effort*, à l'*Art jeune*. »

» Est-ce que le programme du *Livre d'Art* ne portait pas, en  
 » frontispice, cette phrase euphémistique : « Quelque soit notre  
 » admiration pour nos aînés, l'heure est venue de nous en  
 » affranchir » et déjà vingt-cinq jeunes poètes ont répondu à  
 » l'appel des fondateurs. Lisez le dernier volume de M. Ernest  
 » Lajeunesse, et voyez avec quelle violence il invective nos  
 » aînés, avec quels sarcasmes il les plaisante. Certain chapitre :  
 » *Le Concile* surpasse tous les autres en haine et en férocité.  
 » Il faut entendre ces messieurs avouer leur impuissance, se  
 » confesser entre eux leur rage et leur rancœur, tandis que  
 » cette complainte reprend lamentable : « Nous sommes les  
 » Mazel, les Gourmont, nous ne sommes rien et nous n'avons  
 » rien fait. »

L'article fut relevé dans le *Mercure de France*, par M. Vielé Griffin. Il répondit. M. Le Blond répliqua. Et à partir de ce moment commença la lutte, courtoise, mais sérieuse, entre la nouvelle génération et l'ancienne.

Sur ces entrefaites, fut publiée une série d'ouvrages (1) qui donna une sanction à ce mouvement, et montra aux plus rétifs qu'il n'était point vain, mais qu'il y avait bien, en effet, quelque chose derrière son apparence.

Et cette première période fut close avec le manifeste dont vous vous souvenez, publié par le *Figaro*, le 10 janvier 1897. M. Saint-Georges de Bouhéliier y énumérait fortement les qualités apparentes de la nouvelle jeunesse et terminait ainsi :

« Réveil de l'esprit national, culte de la terre et des héros,  
 » consécration des civiques énergies, voilà donc les sentiments  
 » qui constituent à la jeunesse contemporaine un caractère si  
 » singulier, si inattendu et si admirable. Puisse-t-elle tenir ses  
 » promesses, afin que nous assistions au spectacle fortifiant  
 » d'une renaissance française ! »

---

(1) SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER : *L'Hiver en méditation*. — MAURICE LE BLOND : *Essai sur le Naturisme*. — EUGÈNE MONTFORT : *Sylvie ou les émois passionnés*. — MICHEL ABADIE : *Les Voix de la Montagne*. — ALBERT FLEURY : *Sur la route*, etc.

La presse s'empara de ce manifeste, elle fit connaître notre effort au public.

La création de la *Revue Naturiste* en mars 1897, ouvre une nouvelle période. C'est maintenant le travail, l'affirmation certaine et classifiée. Cette année, nous avons traduit nos aspirations d'une manière fort précise, et la plupart des jeunes écrivains les ont reconnus pour les leurs.

La *Lutte* enfin, messieurs, nous a demandé d'assister aujourd'hui à cet important congrès et d'y exposer nos pensées devant vous.

## II

J'ai rapidement tracé l'historique de ce mouvement littéraire, qui n'est pas celui d'un groupe spécial de jeunes auteurs, mais, avec des divergences apparentes, seulement, celui de toute une génération, permettez-moi d'entrer plus avant dans mon sujet, d'en examiner l'esprit et de l'éclairer à vos yeux.

On vous a dit tout à l'heure que dans la théorie de l'art pour l'art, l'art avait sa fin en lui-même ; on va vous dire, sans doute, après moi, que l'art social a pour fin l'humanité, et l'on terminera en vous disant que c'est Dieu que l'art a pour unique fin.

Sur quoi s'appliquent ces théories, quelle est leur source, quelles raisons les ont fait naître ? D'où vient que M. Valère Gille, que M. Picard, que M. Ramaekers diffèrent si étrangement sur le but que chacun d'eux propose à l'art ? Cela vient, Messieurs, de la dissemblance de leurs conceptions de beauté.

Car, cela est bien évident, ils prétendent chacun donner à l'art la fin qui comportera pour lui le plus de beauté. « Qu'y a-t-il de plus beau dans un poème, si ce n'est sa forme elle-même ? » s'écrie M. Valère Gille. « Qu'y a-t-il de plus beau que l'homme ? » lui répond M. Picard. Et notre jeune confrère



Ramaekers interviendra tout à l'heure : « Qu'y a-t-il de plus beau que Dieu ? »

Sans nul doute, Messieurs, mais ce qui manque à chacune de ces conceptions mêmes de la beauté, c'est précisément ce que les autres contiennent de beauté propre, Dieu à l'homme, la vie à la forme.

Eh ! bien, peut-être oserai-je dire que le naturisme est en quelque sorte le faisceau de ces beautés différenciées et essentielles.



Le but de l'art, c'est la beauté. Si nous sommes poètes, c'est que la laideur du monde répugne à notre cœur et que nous désirons fortement vivre dans un univers de splendeur. Mais afin d'y parvenir, il y a plusieurs méthodes. Chacun emploie celle qu'exige son tempérament. L'un se satisfait de la forme d'une phrase ; il y voit toute la beauté, car il peut être vrai, en effet, que la beauté d'une phrase égale celle de l'idée qu'elle exprime. Mais le style peut-il être beau s'il n'a pas reçu l'ordre même de la vie, si les mots dans la phrase ne sont pas dans la disposition exacte qu'occupent toutes les choses dans le monde ? C'est donc sur la vie, c'est donc sur l'univers que l'art s'appuie. Et voilà ce que pensera M. Edmond Picard. Pourtant, par un excès contraire, il préférera la vie à l'art, l'action sans doute à la pensée, la terre des hommes au monde des poètes. « Toute la beauté est dans la vie », dit-il. A cette voix, une voix répond : « Toute la beauté est dans Dieu. »



Je veux citer ici une forte parole d'Hégel. Hégel a dit : « Dieu n'est pas, mais il sera. » Voilà une de nos croyances. Si Dieu n'est pas, il existera un jour. Tous les efforts des hommes doivent tendre évidemment à le créer.

Il s'est fait, Messieurs, depuis cent ans, un grand mouvement dans les consciences. L'idée de Dieu a été remplacée par les

idées de la justice, de la vertu et de l'amour, qui étaient en réalité le fond même de l'idée du dieu théologal. La personnalité de Dieu, au lieu de garder sa forme primitive, synthétisée, s'est au contraire disséminée ; comme une fleur dont les pétales s'étiolent, elle est tombée dans tous les cœurs pour les parfumer. Ce que les hommes adoraient sous la figure d'un dieu ancien, l'ayant éclairé tout à coup, ils l'ont regardé face à face.

Le moment le plus profond de cette grave crise morale, c'est pendant la Révolution. Après les travaux d'un siècle de philosophie, les hommes ont vu clair dans leur pensée ; les images que l'on s'était faites de Dieu, c'est-à-dire de la beauté, de la justice et de l'amour, on les a rejetées, pour les remplacer simplement par le culte de la beauté, de la justice et de l'amour.

Ainsi, sans espoir et sans crainte, sans paradis et sans enfer, on adora les vertus. Car on avait compris que le paradis, précisément, c'était de les adorer. (Je vais développer ceci tout à l'heure.) La justice fut l'objet d'un culte. La raison, cette déesse, symbole de l'harmonie, de l'équilibre, de la vie, fut la beauté qui consacra les hommes.

Il est certain que de la Révolution date une ère nouvelle, un état nouveau de l'humanité. C'est que la Révolution française fut moins une insurrection contre un régime qu'un soulèvement contre des idées. Ce chaos de feu et de sang fut surtout une crise morale, un reflet du bouleversement énorme qui dès lors était opéré dans les âmes.

Je veux citer, à propos de la Révolution française, quelques phrases d'une étude de M. de Bouhéliér, traitant précisément de la « Révolution comme origine du naturisme ».

« Tous les hommes ont acquis des droits à l'éternelle consécration des lyres. Dieu a disparu du monde. La terre, les plantes, les métaux et l'humain travail le remplacent ; voilà les objets de nos cultes. Le sang qui coulait dans le flanc des anges se trouve tout à coup descendu en nous. Le corps des hommes se renouvelle. Une splendeur inconnue brille sur leur sein. Les guerriers, les marins, les forgerons et les laboureurs des cam-

» pagnes ont acquis en 89 leur liberté, en 93 le droit d'être les  
 » égaux des rois et en 94 ils se sont parés des antiques feuillages  
 » que les pontifes réservaient dans leurs rites pour les profondes  
 » statues des dieux.

» Cependant ces triomphateurs, les muses ne les solennissent  
 » point. Les poètes n'ont pas accompli dans l'ordre de la poésie  
 » les mêmes exploits que la nation. Une même gloire pourtant  
 » les attend : le vigoureux éclat du feu et l'amertume bienfaisante  
 » de la mer, portés par les hautes flammes des lyres recevront  
 » leur consécration.

» Les peuples se sont délivrés. Leur triomphe les rend dignes  
 » des dieux. Ils ont reversé sur eux-mêmes le trésor d'extase et  
 » de flamme dont ils environnaient les anges ».

Et plus loin :

« Maintenant se constitue en nous une plus nette conception  
 » du monde. Les races sont dans l'attente, elles respirent splen-  
 » didement. Débarrassés des antiques lois qui changèrent les  
 » formes premières, les hommes, près du feu et de l'Océan, parais-  
 » sent tout près de resplendir en pleine lumière, dans l'univer-  
 » selle communion ».

Ceci établit fort bien la situation de l'humanité dans sa crise,  
 à l'heure présente.

Aujourd'hui, messieurs, aujourd'hui nous sommes à l'aboutissement de cette phase dont la Révolution fut le début. Après la Révolution sanglante, tout le siècle a abrité les révolutions intérieures qui s'accomplissent dans le fond des intelligences des hommes. Toutes les idées, lentement, mais sûrement, se sont changées. Aujourd'hui nous sommes vraiment une nouvelle société.

Messieurs, la conception de Dieu s'est tout à fait modifiée. Pour me servir d'une métaphore qui fera mieux comprendre ma pensée : Aujourd'hui c'est comme si l'esprit de Dieu était descendu dans tous les hommes, nous le voyons briller en eux, il les anime, il les possédera bientôt tout entier, mais déjà il cherche à paraître, et voilà que nos poètes le chantent sans détour.



C'est par là, messieurs, que le naturisme est un art divin. Il restitue au monde et à l'humanité tous leurs caractères sacrés, il les traduit et reflète le sens profond de la vie. Ce que nous voulons, c'est rendre enfin tous les hommes dignes de la vie, en les rendant aussi grands, aussi hauts qu'elle.

Il y a une source intarissable de sublime dans l'âme de l'homme. L'homme bienheureux est celui qui entend chanter en lui son âme. Or, elle peut chanter toujours cette âme, et l'homme être la merveille et la parure de l'univers. Il y a au fond de nous une vie silencieuse et qui attend, elle coule comme un ruisseau plein de diamants dans la nuit, mais quelquefois un rayon de soleil la pénètre, alors tous les diamants brillent, nous sommes éblouis et triomphants comme dans un ciel d'azur.

Eh bien, le naturisme, qui a compris cette vie secrète au fond de tous les hommes, croit qu'elle peut se réaliser en effet, non seulement pour quelques hommes élus de contemplation intérieure, mais bien pour tous les hommes. Cette vie dont je vous parle, cette vie n'est pas seulement dans le cœur profond de rares et admirables hommes, cette vie est dans tous les êtres, cette vie est simplement la forme la plus parfaite de l'être. Je dis, messieurs, qu'un homme pur, qu'un homme qui vit naturellement sans un voile sur son âme, je dis qu'un tel homme goûte cette boisson incomparable et qu'il connaît tout le bonheur de Dieu. Lorsque deux êtres se découvrent toute leur âme, ils communient, c'est ce qu'on appelle l'amour, c'est ce qu'il y a de plus merveilleux dans la vie, c'est la plus claire fontaine de beauté. Eh bien, messieurs, nous disons, nous croyons que cet amour dont je parle, ce bonheur de se découvrir continuellement les uns aux autres, peut exister entre tous les hommes, entre tous les êtres.

Et voilà ce que c'est que l'esprit du naturisme.



Ce sera, messieurs, le rôle des poètes de chanter la beauté du monde et le resplendissement des hommes. Ils prépareront

ainsi l'avènement de l'humanité de Dieu. On pourrait dire que leurs poèmes fixeront les lois des gouvernements futurs.

Je veux vous citer encore comme paraphrase de ceci, quelques lignes de l'étude de M. de Bouhéliier :

« Quand les poètes nouveaux auront glorifié l'homme,  
 » éclairé la mystérieuse force de sa pensée, lorsqu'ils lui auront  
 » rendu sa triomphale vaillance et ses vertus premières, les  
 » peuples, en présence d'un pareil spectacle, gémiront de leur  
 » esclavage. Une révolution en appelle une autre.

» Pour satisfaire une nation, animée depuis la Révolution  
 » de l'ardeur magnifique des luttes, les poètes se préparent à  
 » créer des spectacles où l'homme apparaisse digne des plantes,  
 » du soleil de l'été et des métaux précieux. Déjà des odes d'or  
 » ont pu retentir. L'équilibre restitué au verbe par les poètes  
 » contemporains laisse pressentir leur volonté à rendre leur  
 » proportion, leurs lois, leur harmonie à l'État et aux éléments  
 » naturels. Le lyrique triomphe des chants précède l'explosion  
 » des armées. Quand les hauts esprits de notre âge auront  
 » reconstitué, à l'aide des belles-lettres, les formes primitives  
 » des héros, ces concepts réclameront la vie, et ils vivront.  
 » Transportez dans l'État les idées de Hugo, de Rousseau ou  
 » de Lamartine, vous verrez s'accomplir la farouche explosion.  
 » En écoutant le chant de Ruth, on peut concevoir la destinée  
 » d'une humanité héroïque et juste. Malheur aux peuples qui  
 » se rendent compte de l'abjection de leur vie, en assistant à  
 » des drames tragiques et pompeux ! Malheur aux peuples qui  
 » virent l'éternel perfection des hommes représentés par les  
 » poètes ! Afin de leur permettre de vivre, ils détruiront les  
 » lois présentes. »



Voilà donc comment nous croyons résoudre cette triple antinomie de l'art pour l'art, de l'art social et de l'art pour Dieu :

Il est vrai que, seul, un poème parfaitement écrit, parfaite-

ment composé, parfaitement équilibré, peut contenir la vraie vie de l'univers. Mais, pour nous, voilà ce que c'est qu'un poète :

Le poète est celui qui a reçu de la vie, comme un don merveilleux, le pouvoir d'admirer en lui, centralement, ce qu'il y a de divin dans l'homme. Il le voit en lui, ce dieu ; il l'adore, cette beauté parfaite et radieuse. Alors il cherche à l'arracher des profondeurs de lui-même, à la porter à la lumière, à la montrer aux hommes. C'est ainsi qu'il écrit ses poèmes avec l'espoir et l'effort d'y mettre tout ce qu'il y a de plus beau en lui. S'il réussit, s'il porte au front l'étoile du génie, si ses poèmes épousent exactement la forme de son âme profonde, la rendent clairement visible à tous les hommes, il devient véritablement le père d'une humanité de beauté.

Voilà pourquoi j'ai dit — et je le répète — que le naturisme est un art social et le plus sublime, le plus profond des arts. Jeter au monde des poèmes qui rendent lumineux pour tous ce qu'il y a de divin dans l'homme, c'est donner à tous les hommes l'amour de développer en eux-mêmes ce divin : le dieu que porte et qu'exprime un poète fait des hommes qui le lisent des dieux. Car ayant vu la figure sublime créée par le poète, ils l'admirent, ils s'efforcent de s'embellir pour lui ressembler, et s'il y parviennent, ils sont alors ses fils. Miroirs de cette âme profonde que le poète avait sentie d'abord en lui, que le poète avait adorée, que le poète avait voulu rendre visible aux hommes.

Je crois, Messieurs, je crois que l'art social est celui qui embellit les hommes. Quand les hommes sauront enfin que le plus grand bonheur consiste à développer en soi la plus grande beauté, ils seront bons, ils seront justes, ils seront sains, ils seront arrivés au sommet de l'existence humaine. Ils n'auront plus besoin d'un dieu étranger, puisqu'ils porteront Dieu en eux comme dans un temple.



J'aurais voulu, Messieurs, ajouter bien des choses à cet exposé ; j'aurais voulu tirer avec vous les conséquences des

principes que je viens d'énoncer ; j'aurais voulu, après vous avoir montré ce que j'appellerai la vie intérieure du Naturisme, développer ce qui en sera la vie extérieure, ou si vous préférez l'influence sur la société que doivent exercer les idées qu'il contient.

Après vous avoir dit pourquoi nous admirions l'homme universel, j'aurais voulu dire encore ce qu'il y a d'admirable dans chacun des hommes, comment il faut glorifier chaque métier, chaque fonction.

La composition hâtive de cet exposé ne m'a point permis de m'étendre sur ces questions secondaires, il est vrai, mais que j'aurais bien aimé cependant, Messieurs, développer devant vous.

Je suis heureux, tout au moins, de vous avoir montré aujourd'hui le sens profond du naturisme, d'avoir pu vous indiquer la direction générale de notre effort, et enfin, Messieurs, d'avoir trouvé pour auditeurs des hommes si bienveillants et si éclairés, qui m'ont écouté avec une attention dont je les remercie.

*(Applaudissements.)*

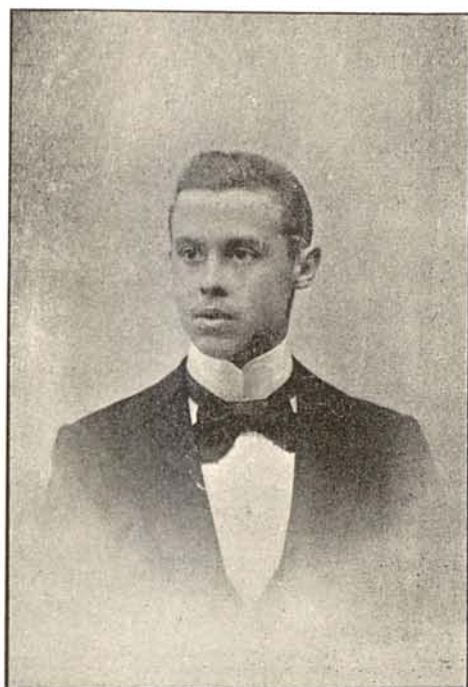
## DISCOURS DE M. EDGAR RICHAUME

MESDAMES, MESSIEURS,

Le naturisme — vous avez pu le remarquer dans l'exposition que vient de vous en faire M. Eugène Montfort — n'est pas qu'une théorie d'art. Bien au contraire, il groupe, dans un but esthétique, diverses aspirations et tendances d'une partie de la jeunesse contemporaine, dans divers domaines de pensée et d'action.

C'est là une qualité, certes, qui prouve la largeur et l'opportunité de cette doctrine, mais c'est là aussi un défaut.

S'il me fallait caractériser le naturisme en quelques mots



EDGAR RICHAUME





synthétiques, je dirais, me servant presque des paroles que naguère prononça Jean Vollis dans l'*Effort* :

« Au point de vue social, le naturisme, c'est tout simplement l'anarchisme. »

Au point de vue moral, c'est le panthéisme, importé d'outre-Rhin, d'outre Alsace et Lorraine.

Au point de vue esthétique enfin, c'est la recherche de la nature et de la vie.

Et ces trois tendances : l'anarchisme, le panthéisme, la recherche de la nature ne seraient que l'application dans les trois domaines : social, moral et esthétique, de cette proposition fondamentale : « Les lois naturelles ont été oubliées, faussées. Reste donc à les retrouver, à les redresser. »

Cette proposition — fondement, j'y insiste, du naturisme — demande outre une interprétation, parce que trop vague, une preuve.

De plus, n'est-il pas évident que la recherche des lois de la nature relève, avant tout, de la philosophie et non de l'art ; j'ajouterai qu'elle devrait plutôt précéder toute manifestation d'art, puisqu'elle en est la base, la substance, l'âme. C'est, en d'autres termes, une de ces mille et une vérités à la Palisse que Boileau se donna la peine de mettre en hexamètres et que nous serinâmes jadis sur les bancs de seconde. Avant donc que d'écrire, apprenez à penser. Et si vous prétendez m'apporter en vos vers des pensées nouvelles, trouvez-les d'abord et puis dites les nous en vos vers. A moins que vous ne prétendiez avec Théodore de Banville, le père du Parnasse et dont vous rejetterez certes avec mépris la paternité, à moins que vous ne prétendiez, disais-je, que la rime vous aidera à trouver la pensée.

Tel est donc, messieurs, la première contradiction — car il en est d'autres — que vous pouvez découvrir au premier coup d'œil dans ce système. On veut nous apporter en même temps qu'un système esthétique, un système sociologique, un système religieux.

Or, les systèmes religieux, sociologique et philosophique qui

doivent nécessairement précéder le système d'art ne sont pas encore prouvés, établis, je dirais même ne sont pas encore inventés, ne sont que vaguement pressentis et déjà l'on écrit, déjà l'on parle de réaliser en pratique son système esthétique.

C'est donc bâtir un temple sans même en avoir fait le plan. Aussi est-ce à demander quel style, quelle harmonie, quelle solidité même pourrait avoir tel édifice.

Telle est donc, comme je le faisais observer, la première impression que produit le naturisme : une contradiction, un non sens dans la façon de bâtir son système, une contradiction, un non sens dans la façon de l'appliquer.

Que si, maintenant, nous entrons plus outre dans l'examen de ces théories et que nous les considérons au seul et exclusif point de vue esthétique, que découvrons-nous ?

En art, la recherche de la nature.

Cette proposition offre un côté négatif et un côté positif. Je m'explique. Elle est négative, car en recherchant la nature l'artiste haïra et rejettera l'artificiel — c'est-à-dire les préciosités et les jongleries verbales du parnassisme — le désir de facticités malades et de sensations rares, nuancées, ténues et contre nature, l'opium, le satanisme, le macabre, bref le décadentisme — les paysages de rêve, baignés de soleil blond ou de lune bleue, où des chevaliers légendaires terrassent des monstres et délivrent des châtelaines, en un mot le symbolisme.

Après la partie négative et la haine de l'artificiel, nous trouvons une partie affirmative, celle-là même qui est la raison de la partie négative : la recherche de la nature.

Que le poète ne s'isole pas de la nature en vie, qu'il ne soit pas qu'une intelligence et une imagination, qu'il soit homme avant tout et se mêle à la vie de la nature, à l'unanime vie des hommes, des animaux, des végétaux, des atomes, que le poète soit un centre où convergent toutes les sensations et tous les sentiments des hommes, qu'il vibre et tressaille de leur vie, que son cœur batte du même battement que leur cœur, qu'il pleure de leurs larmes, qu'il rie de leurs rires et chante de leurs chants. Le poète, s'il se mêle de la sorte aux hommes et ne s'isole pas,

dédaigneux d'eux, sera compris d'eux, sera le vrai poète, aura retrouvé la vraie mission naturelle du poète.

Le poète, s'il ne s'attache par dilettantisme à une classe d'hommes, à des cas exceptionnels et curieux, s'il tâche plutôt à saisir sous l'individu, le genre et l'espèce, s'il prend les archétypes de l'homme dans tous les stades de l'existence — père, mère, frère, fils — soldat, laboureur, marchand, philosophe, amoureux jaloux, fiancé, époux — le poète, dis-je, reviendra au grand art du grand siècle et sera lu, aimé de la quasi totalité des hommes et non d'une caste d'initiés et de névropathes.

· Ici, messieurs, j'approuve et j'applaudis.

Oui, la mission du poète est d'être la voix des hommes et des créatures du globe. Le poète doit être la harpe éolienne que fait chanter l'ample murmure inarticulé de toutes les voix et de tous les êtres terrestres !

Mais est-ce là une notion neuve du poète ? n'est-ce pas là plutôt la notion que tous les vrais poètes et toutes les grandes époques littéraires eurent de la splendide mission du poète ? Je le crois. Du moins, je puis affirmer et soutenir que cette conception du poète n'est l'œuvre des naturistes, comme le panthéisme, et l'anarchisme, ne sont pas de ces messieurs.

Alors quoi ! à quoi de neuf répond ce mot *Naturisme*, quelle nouvelle conception artistique nous apportent ces jeunes esprits ?

Pas grand chose, mon Dieu. Tout ce dont on puisse et doive les louer, et même grandement, c'est d'avoir voulu la nature et le naturel, d'avoir réagi contre les japonaiseries d'un art décadent et d'avoir rappelé à l'artiste la vraie et saine notion qu'il lui fallait avoir de son art. C'est là une justice que je ne puis m'empêcher de leur rendre. Mais quant à prétendre qu'ils ont trouvé la nouvelle et superbe formule d'art, non pas ; ils ont rappelé une des lois éternelles de l'art, rien de plus.

Et encore le principe que l'art doit représenter la vie universelle n'est pas une vérité si rare à notre époque, qu'il faille se flatter pour l'avoir formulée, d'avoir fait une découverte.

Mais enfin, m'objecterez-vous, ce mot nouveau, naturisme,

doit bien signifier quelque idée neuve. Voyons. Continuons donc l'analyse du système.

Le naturisme, disais-je en débutant, c'est, en art, la recherche de la nature. Mais voici que se pose cette question : Par quel moyen arriver à ce but, comment rechercher ou mieux, trouver la nature ? Le naturisme vous répond : « Par la sensation et le sentiment, en plongeant l'artiste dans la vie du globe et en faisant répercuter en lui, les sensations et sentiments des êtres de la création. »

— Mais ce fut là le procédé employé par tous les grands poètes ! Oh ! ce n'est pas tout, ce n'est là qu'une manière de vibrer de la vie ambiante des êtres. Le poète, outre qu'il sentira la nature, devra la comprendre et cela par la science contemporaine.

Ne vous avais-je pas annoncé après la première contradiction, de nouvelles contradictions ?

Comment le poète peut-il réfléchir en même temps qu'il s'émeut, comment peut-il s'exalter du délire lyrique, s'envoler vers les nuages blancs et floconneux — vers les crépuscules roses et lilas, en même temps que les calmes et méthotiques spéculations et les rêches sciences l'étreignent de leurs glaces.

N'y a-t-il pas là une antinomie absolue ?

Cherchez dans toutes les littératures des siècles passés vous n'y verrez guère la science, embrassant d'une étreinte amie, la poésie. Et si jamais quelque poète les voulut unir, il ne le put faire que d'une union contre nature que suivait un ménage infernal. Soyez poète, soyez savant en même temps, je l'admets et j'admire. Mais ne prétendez pas me faire des œuvres d'art avec de l'art et de la science. C'est là de l'illogisme. C'est faire exister ensemble deux contradictions. C'est mettre ou bien en bons vers de la science banale, ou bien de la bonne science en vers exécrables. C'est en revenir à l'art didactique tant décrié — à Delille et à « l'Homme des champs. »

Mais qu'est-il besoin, messieurs, d'épiloguer plus longuement sur cette contradiction qui est d'une évidence aveuglante pour tout esprit droit. La question pour vous est bel et bien résolue. Il y a une antinomie irréductible entre la science et l'art. C'est

là une deuxième absurdité à mettre à charge des théories naturistes.

Or, observez-le, cette deuxième absurdité est absolument sœur de la première absurdité et découle du même sophisme.

La première nous affirmait que le poète serait en même temps que poète, philosophe, métaphysicien, économiste—qui sait ?—fondateur de religion.

La deuxième aggravant la première nous annonce que ce malheureux poète, parce qu'il est en même temps que poète, philosophe-métaphysicien — vous connaissez l'énumération — que ce poète fera avec de la science de la poésie.

Vous le voyez, ces deux erreurs sont bel et bien connexes et filles du même oubli de l'antinomie de la science et de la poésie.

Mais voici une troisième contradiction, une troisième absurdité qui me paraît tout aussi apparentée à la même erreur fondamentale. Elle se trouve dans le but du naturisme, dans son idéal. Quel est-il donc ce but de tous les efforts de l'artiste naturiste, quel est donc l'idéal qui doit le guider dans son pèlerinage vers l'idéale Beauté et la suprême Vertu ?

Son but, son idéal, c'est la déification de l'homme.

Oui, messieurs, le but, l'idéal du poète doit être de faire de l'homme un dieu, de rendre chaque homme infini, infiniment intelligent, infiniment beau, infiniment vertueux.

Les limites du champ clos qu'on nous assigna, m'empêchent de vous montrer, au point de vue philosophique, l'absurdité de telle affirmation et l'inanité de tel idéal.

Mais ce qu'il m'est permis de rencontrer, c'est la contradiction de cet idéal avec un des grands préceptes du naturisme : la recherche de la nature.

En effets, messieurs, ne vous semble-t-il pas que si l'homme se perfectionne et devient, par un clair matin, un petit dieu, un gentil cupidon ou un délicieux boudha peinturluré, si l'homme devient infini, sa fraternité avec les animaux et les végétaux doit diminuer considérablement, sinon se rompre totalement.

Ne vous semble-t-il pas qu'à mesure qu'il s'élève de plus en

plus dans le domaine souverain de la perfection, il s'éloigne mesure des êtres inférieurs et de la matière.

Le seul domaine qui lui reste abordable, c'est le domaine des archétypes éternels—domaine qu'entrouvre plutôt la philosophie. Mais pour lui cessent à jamais toutes les émotions de l'homme matériel en contact avec l'univers matériel.

C'est là, me semble-t-il, une chose évidente.

Eh ! mais, en ce cas, l'homme étant dieu, que devient la recherche de la nature et le naturisme ?

La recherche de la nature a bel et bien diminué, quant au naturisme... quant au naturisme, vous m'avouerez qu'il existe entre ses théories trois contradictions incontestables.

Il voulait amener l'artiste à faire de l'art et à édifier en même temps une philosophie qui fut la base, l'âme de son art.

C'était là sa première contradiction.

Il voulait confondre en la même expression, unir en les mêmes vers l'art et la science et nous produire un art hybride où le buste se terminât en queue de poisson — comme l'annonçait prophétiquement Horace en commençant son *Art Poétique*.

De la sorte le naturisme contraignait à une deuxième contradiction.

Enfin il faisait de l'homme un dieu, ce qui chasse l'homme, devenu parfait, donc esprit pur, du monde physique où pourtant il devait chercher une bonne partie de son inspiration.

C'était là une troisième contradiction.

Et ces trois contradictions proviennent toutes de l'oubli du dualisme du corps et de l'âme—que la délimitation des débats, précédemment établie par Georges Virrès, me défend de prouver.

Or donc, messieurs, si le naturisme est farci de contradictions et d'absurdités, il me semble légitime de conclure qu'il est irréalisable—ce qui était le but de toute l'argumentation qui précède.

Pour moi, le seul précepte qui semble en devoir rester et être efficace, c'est celui qui prescrivait que l'artiste cherchât avant tout la nature. Et c'est d'avoir proclamé cette vérité plus que tous autres, ne l'oublions pas, qu'il faut féliciter les naturistes et les féliciter encore.

Mais, messieurs, cette vérité que contiennent leurs théories esthétiques, se trouve fatalement contenue dans l'*Art pour Dieu*, formule d'une ampleur magnifique.

Le poète qui croit en un Dieu infini et créateur de toutes choses, le poète qui s'agenouille, qui pleure devant le sublime crucifié du Golgotha, le poète catholique surtout est nécessairement amené à admirer et à aimer et à célébrer la Nature créée de son Dieu.

Le poète catholique haïra l'artificiel, les sensations énervantes, le précieux, le contre nature.

Sa morale l'oblige d'un devoir strict où ne peut amener le naturisme, à vivre selon les lois éternelles que l'Intelligence divine et la divine Volonté ont fixées aux créatures et à la gigantesque création.

Soit tant de l'artificiel et mieux que l'artiste naturiste, le poète catholique recherchera la nature, l'aimera.

Car partout il y retrouvera et y baisera les traces des doigts du divin Statuaire.

Il s'en ira par la nature et par la vie, assoiffé de lumière, de chansons, de vertu et de beauté. Il suivra les traces de tous les grands moines — fils de saint Benoit, de saint Bernard, de saint François et de saint Dominique — de tous les superbes poètes que notre divine Mère la Sainte Eglise a placé sur les autels et dont il voit les frocs blancs et bruns flotter au vent de Mai là-bas, devant lui, comme des drapeaux victorieux.

Les blés levant du sol évoquent en son âme les forces toutes puissantes de Dieu, qui jette la semence du grain en le sein de la terre et la semence du verbe évangélique en le cœur de l'homme.

Un chêne, transpercé, imprégné de soleil lui fera admirer l'éblouissant génie du sublime peintre.

Un rossignol qui vocalise l'induera en des extases ravissantes avec saint Vincent Février ou le fera chanter toute une nuit, en alternant avec l'oiseau poète, les louanges de la divine Bonté, comme saint François d'Assise le petit pauvre de Jésus, le frère du Loup de Gubbio comme de messire le soleil et les étoiles.



Les arbres, les horizons brumeux et bleuâtres, le ciel bleu et immense et infini lui feront élever les deux mains et s'écrier avec le Prophète-roi.

*Cœli enanant gloriam Dei et opera manuum ejus annuntiat firmamentum.*

*Dies erueta dici verbum et nox nocti indicat scientiam Non sunt loquela neque sermones quorum non audiantur voces eorum.*

Les cieux racontent la gloire de Dieu et le firmament proclame les œuvres de ses mains.

Le jour en crie la louange au jour et la nuit les fait connaître à la nuit.

Il n'est point de langue, il n'est point de paroles où ne s'entendent ces voix des cieux.

Et si des insensés, disons mieux des malheureux, lui demandent ce qu'il peut trouver dans la nature, il répondra, avec St-Antoine l'Ermite : « Je médites les vérités divines et la nature me sert de livre ! »

Ah, messieurs, qu'on ne vienne pas dire qu'un poète catholique ne sait pas admirer et aimer la nature aussi bellement qu'un poète panthéiste. Car jamais on ne nous fera accroire que ce dernier puisse chérir l'homme, les animaux et toute la création, parce qu'il y voit latent l'immense dieu Pan.

Que le panthéisme essaie—quoiqu'il proclame divin l'homme, de faire aimer son prochain comme le font nos préceptes évangéliques et nos sacrements.

Qu'on nous montre donc un panthéiste — quoiqu'il dise divins les animaux et les végétaux—faisant des nids aux tourterelles comme saint François, le naïf poverello, parlant comme lui à des violettes et comme lui bénissant paternellement les oiseaux.

Qu'ils essaient donc, les panthéistes, d'aimer comme lui la terre qui fut pétrie des mains de Dieu, qui fut foulée de son pied pendant trente trois années, qui fut arrosée et fécondée de son sang !

Qu'ils l'essayent donc,

Je leur lance ici le public défi de le faire.

*(Vifs applaudissements).*





EDMOND PICARD

## IMPROVISATION DE M. EDMOND PICARD

MESDAMES, MESSIEURS,

L'Art est, dit-on, la force harmonisatrice par excellence ! Or, si l'on éprouve assurément quand on entend des discours comme ceux que j'ai eu le plaisir d'écouter tout à l'heure, une sensation de charme, on ressent aussi une sensation pénible lorsqu'on voit ceux qui pratiquent l'Art avoir non seulement la préoccupation, très légitime et pour laquelle nous sommes réunis, d'exposer leurs idées, mais aussi celle de faire tort aux idées des autres et de manquer au principe d'harmonie en s'attaquant avec une vivacité parfois excessive.

J'espère qu'il est ici autre chose que des artistes. Qu'il est ici des personnes qui, comme tout homme, ont en elles le sentiment artistique, mais de plus désirent s'éclairer sur les lois générales de l'Art en dehors de toutes les querelles d'école.

Parfois un désir intense (pour les initiés c'est un besoin) nous traverse, nous occupe, de voir plus clair, d'être renseigné sur ce qui est la règle des sensations artistiques. Un des orateurs l'indiquait tantôt par une belle image : « Nous avons en nous des pierres précieuses ; elles sont dans les ténèbres ; mais un rayon de soleil pénètre ces lieux souterrains par un soupirail, les éclaire, et alors ces bijoux brillent de tout leur éclat. »

Oui, nous avons l'Art en nous ! Par conséquent, nous avons le désir des jouissances de l'art. Nous ne saurions nous en passer. Tout homme fut artiste à certains moments de sa vie, comme tout homme fut amoureux.

Nous désirons connaître, expliquer, pénétrer ce sentiment. Qu'est ce que l'art ? Combien le problème est mystérieux ! Des débats comme ceux d'aujourd'hui ont ce côté vraiment salutaire que quelque clarté en peut résulter.

Je n'ai pas le désir de faire de polémique ; je n'en ai probablement plus l'âge : je suis arrivé à une époque de la vie où l'on

supporte les injures avec une indifférence complète, comme un vieux chien philosophe, qui, harcelé par des enfants, ne se donne plus la peine de grogner et de mordre. (*Applaudissements.*)

Je ne pense plus qu'à essayer de classer mes idées ! les classer pour moi et un peu pour les autres, afin de faire fructifier ce que, dans une vie longue et laborieuse, j'ai pu recueillir de vérités et d'utiles notions dans le vaste domaine artistique.

Tout le monde, aujourd'hui, veut avoir sur l'Art des idées particulières. Mais y a-t-il des théories possibles ? Y a-t-il des doctrines ? Y a-t-il des systèmes légitimes ? Est-ce qu'il y a lieu de s'établir chacun dans un cantonnement spécial, avec un uniforme déterminé, de façon qu'on puisse distinguer sans peine les hussards de l'art des cuirassiers, les artilleurs des fantassins ?

Voilà où semble en être maintenant l'idée esthétique ? Est-il bon qu'il en soit ainsi ? Je l'ai cru longtemps, moi aussi, « en ma belle jeunesse », mais tout cela m'apparaît désormais puéril et je me demande (on apprend aussi à être modeste quand vient l'âge) si j'ai tort ou raison de vouloir une conception plus synthétique de l'art, tandis que jadis je partageais les idées de ceux qui voulaient le démembrer et le confiner dans des petits casiers très propres et très bien agencés.

Je ne résous pas la question. Je veux simplement vous indiquer mes idées actuelles, sans autre prétention.

Voici donc comment, à l'heure présente, je comprends l'Art.

Je vous disais tout à l'heure, que j'espère avoir parmi vous, pour m'écouter, autre chose que des artistes. C'est que l'artiste est essentiellement intolérant. Il est exclusif. Il est extrêmement individualiste. Il ne comprend pas — et de la façon la plus sincère — que l'on puisse avoir sur l'Art d'autres idées que les siennes, et c'est précisément parce qu'il se renferme opiniâtrement dans ses idées personnelles qu'il a une force particulière pour les exprimer.

Certes, il y eut des génies dans le domaine de la Peinture, de la Littérature qui parvinrent à des hauteurs telles qu'ils eurent une vue cosmique du monde ; l'univers leur apparût

alors dans toute sa splendeur et ils purent le comprendre comme ils purent le chanter, sans que rien de sectaire apparût dans leurs vastes cérébralités. Les esprits de cet envergure ne recherchent ni le caractère ni les lois de l'Art pour les réduire en un système raisonné, en une doctrine, faire des syllogismes, tâcher d'établir des règles, dessiner de belles symétries. Est-ce que l'Art véritable, conçu dans sa totalité, s'accommode de cela? Aussi, d'après moi, ce que l'artiste a de mieux à faire quand il se sent remué et poussé par son instinct, c'est de pratiquer son art librement, et de ne pas en raisonner... car il risque de déraisonner! (*Applaudissements.*)

L'Art peut-il être restreint à des évangiles d'école? Oh la grande force sociale, la grande force naturelle, la grande force divine, la grande force cosmique! Cosmique! j'aime ce mot neuf parce qu'il m'évite d'employer le mot panthéiste, très usé. (*Rires.*) On a tellement parlé du grand Pan, qu'on éprouve le besoin de prendre un synonyme. Cosmique! C'est provisoire..., comme tout le reste, d'ailleurs. (*Nouveaux rires.*)

Il y a donc des forces cosmiques. Elles ont apparu aux âmes humaines, pour leur servir de directrices dans l'activité sociale. La Religion, la Morale, le Droit, l'Amour, l'Argent! L'antiquité païenne les représentait par ses dieux. Nous nous sommes habitués à les voir, dans nos esprits, plus compliqués, sous des formes abstraites. Quand nous disons l'Art, nous ne nous figurons plus une divinité. Quand on dit l'Amour, ce n'est plus un dieu. Dans la religion nous désertons peu à peu l'anthropomorphisme. Pour ceux qui observent comment se fait son évolution, il y a une visible tendance à ne plus se représenter l'Être suprême sous une forme humaine.

L'antiquité connaissait les grandes forces sociales. Mais le peuple qui alors exprimait le mieux l'âme humaine, la Grèce, avait besoin de signes extérieurs pour les figurer. Quand on disait l'Art, on voyait Apollon et son cortège de muses; quand on disait la Religion, c'était Jupiter Olympien; l'Amour, c'était Vénus; la Force, c'était Mars.

Les anciens avaient donc des images concrètes pour exprimer

ce-que nous concevons sous des formes abstraites, et nous ne maintenons leurs dieux que pour en faire des allégories ou des symboles. Si l'on voulait orner les portes de nos ministères des cariatides représentant leurs attributions, au ministère de la guerre il faudrait les statues de Mars et d'Hercule; au ministère de l'agriculture, Cérés et Cybèle; aux beaux-arts, Apollon; aux cultes, Zeus olympiens.

Mais gardons-nous de croire que les ministres eux-mêmes sont des dieux. (*rires*).

L'Art est donc une grande force travaillant tous les hommes, traversant toute la Nature! Comme la Religion et le Droit il s'étend à toute l'Humanité. D'où cette conséquence : Il ne peut-être localisé. Ceux qui le font se trompent, et lourdement. Est-ce que vous vous imaginez un homme qui viendrait dire : « L'attraction n'est pas pour tout le monde; elle est pour moi et pour ceux qui partagent mes opinions; c'est nous seuls qui pouvons la comprendre et c'est pour nous seuls qu'elle opère ? »

Je touche ici non pas à la théorie de l'art pour l'art, mais à la théorie de ceux qui pensent que l'art n'est fait que pour une élite, qu'il n'a pas un caractère d'universalité.

Veillez remarquer que lorsqu'on parle de l'Art social, cela ne veut pas dire que l'art doit entrer dans la politique, faire partie du programme d'un parti, intervenir dans les élections! On a sottement et perfidement affecté de le croire, et on m'a prêté cette doctrine grotesque. Constamment « les pervers » attribuent à autrui des paroles qu'il n'a jamais dites, des pensées qu'il n'a jamais eues, des actes qu'il n'a jamais accomplis. (*Rires.*) C'est pour se procurer un moyen de polémiques. (*Nouveaux rires.*)

L'art doit être universalisé et non pas limité à un petit groupe de poètes ou d'artistes. Ceux qui croient à l'utilité de cette mutilation sont en dehors de la conception universelle de l'art. L'art étant une force naturelle doit exister partout : l'art est en toute chose et existe pour tous les hommes.

Quand on voyage en Orient, quiconque est observateur

remarque combien la religion est profondément enracinée dans la vie de l'Arabe. C'est une analogie que je vous signale pour faire mieux comprendre comment l'Art doit être socialement conçu. L'Arabe à toutes les heures de la journée, rattache à ses actes des pratiques religieuses : qu'il se lève ou qu'il s'endorme, qu'il soit midi ou minuit, à l'aube ou au crépuscule, qu'il travaille ou qu'il marche, qu'il haïsse ou qu'il aime, la religion est toujours présente. On m'a raconté là-bas (on m'a même donné le texte de la prière) qu'un vrai croyant lorsqu'il approche sa femme pour accomplir l'acte sacré qui doit conserver l'humanité, murmure une invocation à Allah.

La religion est là ubiquitaire, elle est répandue partout. Mais actuellement, les plus fervents des chrétiens ne sont religieux qu'à certaines heures. Il est rare d'en trouver qui appliquent la religion à toutes choses. Les dimanches et certains jours de fête, on participe à des cérémonies, mais on ne prie plus toute la journée.

M. LE PRÉSIDENT. — Et le bréviaire ? Les prêtres le disent toute la journée ?

M. PICARD. — Le bréviaire ! Mais vous, très honoré Président, est-ce que vous le dites toute la journée ? (*Rires.*) Non, n'est-ce pas ? Vous êtes religieux à certains moments, à certaines heures, comme l'immense majorité des chrétiens.

Eh bien ! il en est de l'art comme il en fut jadis pour la religion. Toute la journée nous devrions en avoir la préoccupation dans tous nos actes, dans toutes nos pensées — comme nous sommes préoccupés de la morale et de l'honneur.

Cette grande force devrait nous pénétrer toujours, comme à l'heure actuelle, dans cette salle où je vous parle, passagèrement vous y êtes tous attentifs.

L'Arabe est religieux d'une façon constante ; il y a des protestants qui le sont à peu près de même ; ils rattachent la religion à tout. Au moyen âge, quand le catholicisme dominait puissamment, c'était aussi la manière d'être et de faire de tout le monde. Actuellement, cela se rétracte et se localise, non pas que la religion soit près de disparaître — je crois que le senti-



ment religieux est aussi puissant que le sentiment de l'amour et que celui de l'art — mais il se transforme, nous détachant du Dieu sous figure d'homme pour nous relier (*reliigare*) progressivement à l'universalité des choses, au Cosmos.

L'Art est en nous comme la Morale est en nous, comme la Force est en nous, comme l'Amour est en nous. L'art est en nous ! Et de même qu'à certaines heures de la vie notre cœur est remué par l'amour et qu'il nous faut aimer, de même les hommes sont remués par l'art et ils veulent en jouir. Les uns de temps en temps. Les autres d'une façon permanente ; ceux-ci sont ce que je nommerai, les érotiques de l'art. Il faut que nous aimions l'art, que nous le sentions, que nous le pratiquions. La source de l'Art n'est pas au dehors, mais au dedans de nos âmes. Notre âme a un fond d'art, elle a besoin de jouissances d'art, comme il lui faut des jouissances de justice, des jouissances de morale, des jouissances religieuses. Aussi l'emploi de l'Art pour l'être humain se perd-il dans les origines les plus lointaines. Dans les temps préhistoriques dont aucune tradition ne nous est arrivée, et dont nous trouvons quelques vestiges au fond des cavernes primitives, dans les terrains qui sont encombrés de leurs débris, les civilisations disparues, les sauvages habitants d'alors ont dessiné à la pointe des couteaux en silex des représentations des choses et des êtres qui étaient autour d'eux ; ils éprouvaient déjà le désir de donner une forme émanant de leur sensibilité humaine aux objets qu'ils apercevaient, car l'art veut l'action humaine comme il veut non pas l'acte lui-même mais sa seule représentation.

Lorsque je suis en présence d'un beau spectacle de la nature, d'un soleil couchant, cette beauté que jamais un artiste ne pourrait reproduire dans la vraie splendeur où on la voit, puis-je dire que c'est une œuvre d'art ? En métaphore, en image, oui. Ce n'est pas une œuvre d'art parce que ce n'est pas un de nos semblables, ce n'est pas un homme qui l'a créée, dessinée, colorée. Mais si elle est représentée sur une toile, c'est une œuvre d'art, parce que c'est un homme, mon semblable qui

l'a faite; il y a appliqué quelque chose de son âme et c'est là ce qui m'émeut. L'œuvre d'art veut qu'il y ait transposition, représentation d'un acte naturel ou réel ou imaginaire par un être de notre espèce, nous livrant un lambeau de ses sensations et par cela même éveillant en nous, si son œuvre est belle, une sensation esthétique.

Voilà les conditions de l'œuvre d'art. Il faut qu'en la voyant, se représente en moi une partie de l'émotion que l'artiste y a mise; il faut que j'éprouve une sensation artistique, comme j'ai, en d'autres conjonctures, la sensation du toucher, du goût, de l'ouïe, de la vue. J'ai, nous avons tous, un sens esthétique comme nous avons des yeux, des oreilles, et c'est lui qui doit vibrer pour l'Art.

De la même manière qu'on est malheureux quand on a perdu la vue, ou l'ouïe, ou l'odorat, ou le goût, ou le toucher, on est malheureux quand on a perdu le sens esthétique. — De la même manière que l'homme qui a la faculté de voir, d'entendre, souffre lorsqu'il est tristement enfermé dans l'impossibilité de voir ou d'entendre, de toucher, de sentir, il souffre aussi l'homme à qui on ne fournit pas l'occasion de satisfaire son sens esthétique.

Réfléchissez à ce que l'exercice du sens artistique donne de satisfaction à celui qui l'exerce d'une manière normale, quotidienne, émue; pensez à ce que cela ajoute à sa nature de beauté et de jouissance. Vous comprendrez alors la calamité pour l'humanité, pour un groupe, pour un être isolé, de ne pas être mis fréquemment en présence d'œuvres artistiques afin de satisfaire ce sens admirable qu'il a en lui et qui a ses appétits comme les cinq autres.

Dès lors, quand on se demande à quoi doit servir l'art, on peut dire qu'il doit servir à satisfaire le sens esthétique universel que tout homme a en lui. Il faut que ce sens puisse avoir son aliment. Il me faut la liberté de la vie, de la vie complète; donc il me faut des jouissances artistiques. Sinon je casse tout! pour employer une expression familière. (*Rires.*)

Une des choses les plus cruelles pour un prisonnier c'est,

dit-on, d'être privé de toute relation sexuelle ! La prison ne nous prive pas seulement de la liberté, elle nous prive aussi de l'amour, et le besoin de l'amour, lui aussi, casse tout pour se satisfaire. De même l'homme veut que son sens artistique puisse être satisfait, il veut cette jouissance de quelque façon que ce soit. « Il veut son droit », comme dit le populaire.

Pourquoi ? Il ne sait pas ! Dans sa nature il est des besoins esthétiques, ils le pressent, ils le tourmentent, il faut que cela soit assouvi.

Quand vous entendez un monsieur qui joue un air de violon, vous ne vous demandez pas à quoi cela va servir. S'il joue bien, vous écoutez !... On est à travailler. On entend le son d'une cloche ; on entend de loin un orgue de barbarie ; une musique de régiment, un malheureux qui tire d'un harmonica des airs pour consoler des conscrits qui ont tiré au sort ; on a la plume à la main... on la dépose... on écoute... on jouit... on est heureux... A quoi pourtant cela sert-il cet air d'harmonica, cet air de violon, le son du piano d'une voisine, qui a l'air d'être enfermée dans le mur ? Cela plaît ! Cela charme passagèrement tout être humain. C'est une preuve que nous avons en nous le sens esthétique. Sinon nous resterions indifférents.

Je ne suis pas adversaire de l'art pour l'art, de l'art naturaliste, de l'art pour Dieu, de l'art pour tout ce qu'on voudra, pourvu que ce soit de l'art. Mais je les veux tous, je n'en exclu aucun. Plus il y en aura, moins cela vaudra !

Pratiquez les tous, jeunes gens, mais faites beau ! (*Applaudissements.*)

Ce que je veux, c'est que l'art puisse servir à tout le monde, car il est universel. Il luit, il doit luire pour tout le monde. Je n'ai pas le temps de dire sur cela tout ce que je sens. J'en parlerais un jour entier, pourvu que ce fut devant un auditoire aussi attentif que celui-ci. Mais je suis en ce moment comme un bûcheron pressé qui frappe l'arbre à coups redoublés pour abattre le plus de besogne dans le temps si court qui m'est imparti. Je me borne à quelques idées. L'Art traverse le temps ; il a toujours eu un caractère d'universalité, c'est de cette façon

qu'on l'a toujours compris. On a pu le diviser en art public et en art privé, en ceci, en cela, en autre chose encore! Mais combien il est ridicule, en cette sublime matière, de distinguer ce qui est petit et ce qui est grand, le petit art et le grand art. Quelle absurdité! il n'y a pas de petit et de grand art. Il y a l'Art, il y a le Beau.

Récemment j'étais à Amsterdam et je voyais dans une salle du musée le portrait du bourgmestre Sixe, et plus loin, la prodigieuse et grandiose *Ronde de nuit*. Le portrait du bourgmestre avait été fait pour des sentiments de famille; il était destiné à mettre sous les yeux des parents la figure d'un être aimé; c'était de l'art privé. La *Ronde de nuit* est un tableau de corporation, touchant donc à la vie publique de l'époque. Entre ces deux chefs-d'œuvre peut-on établir une hiérarchie, dire que le portrait du bourgmestre est du petit art et l'autre toile du grand art ?

Ce qui est dangereux et misérable c'est qu'on s'en tienne exclusivement, dans l'art, aux colifichets.

Dans la Grèce, à Athènes, où l'art public seul était réalisé, voyait-on comme aujourd'hui des artistes occupés à faire de petites œuvres pour eux, pour leurs amis, pour leurs petites amies, pour la prétendue « Elise », travaillant à une multitude de bibelots littéraires ou picturaux comme on le voit maintenant? Est-ce que les sculpteurs, les peintres de cette époque y pensaient? Or, allez maintenant dans n'importe quelle exposition, vous verrez qu'à de rares exceptions près, ce n'est qu'à ces minuscules qu'on s'en tient. On travaille pour les salons et pour le beau monde!

C'est qu'on ne pense plus à l'art désintéressé. On ne trouve plus d'artiste disant :

« Voilà un mur! Je veux y faire des œuvres décoratives! Payez-moi ma nourriture quotidienne, mais laissez-moi peindre la dessus à ma guise! » Ainsi parlaient Fra Angelico et Michel-Ange. Ils avaient un incompressible besoin de répandre l'Art. Ils travaillaient avec enthousiasme. Et quand ils voyageaient, sur leur passage, ils laissaient des traces de leur art, comme un roi laisse tomber des pierreries.

Aujourd'hui l'artiste travaille pour qui peut le payer davantage. On a le tort énorme de considérer la valeur d'une œuvre d'après le prix qu'on l'achète. On ne sait plus souvent si l'œuvre d'art est encore de l'art ou si elle est une marchandise. Aussi ne va-t-elle plus qu'aux riches, et on la fait pour le goût, souvent déprimé, des riches.

Au moyen âge, on voit l'art prendre un admirable caractère de généralité et d'humanité. Les cathédrales gothiques et leurs forestières architectures, les beffrois magnifiques aux grands gestes et aux démocratiques menaces, les hôtels de ville, ces gigantesques joyaux de pierre, protestent et protesteront toujours contre ceux qui prétendent que l'art n'est fait que pour une élite d' « Intellectuels », s'ils est encore permis de se servir de ce mot récemment tant galvaudé.

Mais l'art alors ne s'étendait pas seulement aux monuments publics : si nous pénétrons à l'intérieur des habitations du moyen âge nous le voyons s'appliquer à tous les objets du mobilier : les armoires sont sculptées, les clefs de la maison ciselées, les chandeliers ingénieusement dessinés, les vêtements harmonisés ; cela se développe de façon inouïe : chaque objet tend à devenir une œuvre. C'est l'art privé à côté de l'art public, aussi vivant, aussi séducteur, aussi social !

Ce mouvement a pris naissance dès la Féodalité ; peu à peu les villes deviennent libres, la bourgeoisie s'établit et, comme les nobles, elle veut sa part des jouissances esthétiques.

Mais où l'on voit surtout, dans un pays privilégié (hélas ! cela n'a pas duré) l'art public et l'art privé réunis harmonieusement, c'est en Italie au xiv<sup>e</sup> et au xv<sup>e</sup> siècles. Des monuments admirables surgissent, et pour les embellir, c'est une production étonnante d'objets d'art de toute espèce. Pendant cette période limitée, l'art a accompli vraiment sa mission de procurer à la Société des sensations artistiques dans tous les domaines ; il était partout dans les édifices, les rues, les maisons ; c'est alors qu'ont été créés ces beaux objets de peinture, de sculpture, de ciselure, d'ornementation, d'étoffe, qu'aujourd'hui nous recueillons comme des choses précieuses et qui, toutes, nous apparaissent si belles.

Depuis, que de transformations amoindrissantes pour aboutir aujourd'hui à certaines écoles qui, loin de vouloir universaliser l'art, prétendent le localiser en des formules sectaires, étroites, aristocratiques et par cela même stériles. Après l'apogée de la Renaissance on voit, en effet, peu à peu l'art public subir une rétraction. Cette décadence augmente sous Louis XIV et sous Louis XV ; les monuments, les beautés de l'art public diminuent, sous Louis XVI, on ne s'en occupe presque plus. Puis c'est l'Empire napoléonien..., et l'art public fiche le camp, excusez l'expression ! (*Rires.*) L'art privé s'installe, domine, triomphe, et aboutit à l'époque actuelle, fin de siècle ! L'art réservé aux riches, et l'artiste travaillant pour eux seuls, sans se préoccuper du mauvais métier qu'il fait là ! L'art seulement pour ceux-là qui ont le moyen de le payer.

Parmi les écrivains, les poètes, il en est à peu près de même ; il ne faut, d'après ces fanatiques, faire des vers que pour ceux qui peuvent comprendre les raffinements de la pensée. Quant au reste, le Vulgaire, il ne faut pas s'en occuper.

Mais cette doctrine étroite va finir. L'Art reprend sa grande mission de socialisation. Il veut de nouveau se répandre partout et être pour tous. Il veut être public et privé, il veut être l'art pour l'art, l'art pour Dieu, l'art social, l'art pour la nature, l'art infini et inépuisable. Voilà la vérité et voilà ma doctrine !

Vous assistez à l'aurore du siècle qui commence ! Un jeune orateur vous parlait tantôt, très éloquemment du Naturisme, qu'il croit jeune et frais éclos. En réalité, c'est moins neuf que cela. Il nous a dit que l'art doit être partout dans l'Action et dans la Vie. Il y a quarante ans que je le prêche. La vérité est que l'art a toujours voulu tout pénétrer et que seuls des sectaires ont tenté de le mutiler : l'art a chanté la Nature, Dieu, le Peuple, l'Avenir, les Passions, les Douleurs, les Joies ; il a célébré les exploits des héros, les vertus des saints, l'Homme tout entier et tous les hommes !

Les Écoles ne peuvent aboutir qu'à le localiser misérablement. C'est ce qu'il ne faut pas. Il ne faut pas d'étiquettes sur l'Art, de sales étiquettes.

Quand on est à Paris, sur le Pont-Neuf, et qu'on admire le soir le paysage fluvial et urbain, peut-être unique au monde, fait d'un ciel tragique et d'une ville plus tragique encore ; quand on contemple cette prodigieuse cité avec sa cathédrale, ses monuments, son palais de justice, ses tours, tout à coup, avec horreur, on lit sur un haut pignon, en lettres géantes : « Véritable Liebig ! »... Cette vue produit l'impression d'un crachat en plein visage ! Encore une preuve qu'il faut propager l'art, car lorsqu'il sera répandu d'une façon ubiquitaire, même dans l'âme des marchands, un homme pourra-t-il se résoudre à accomplir de telles abominations ? Trouvera-t-il encore des badigeonneurs complices pour le faire ?

Eh ! bien, cette inscription me semble analogue aux étiquettes dont vous affublez vos petites écoles remuantes. Et en même temps elle montre le danger de ne pas inculquer l'art à tous, de le restreindre au profit d'une classe, d'un groupe, d'une chapelle ! C'est ce à quoi vont ceux qui prêchent qu'il ne faut pas socialiser l'art. Si ce même personnage qui préfère le Liebig à l'Art, se trouvait à dîner en compagnie de dames décolletées et de messieurs en cravate blanche, oserait-il se permettre une incongruité... bruyante ? Non ! n'est-ce pas ? (*Rires et applaudissements.*) Pourquoi ose-t-il en faire une pire dans la rue, dans le ciel ? Parce que si, d'une part, il a en lui, développé, un sentiment de délicatesse qui lui fait observer les règles de la bienséance, qui l'empêche de commettre une inconvenance en société, son sentiment de l'art est atrophié. Il faudrait le lui rendre. Le bon goût sauve de toutes les sottises. Mais pour cela l'art doit aller aux Foules comme il va aux Individus. Il ne faut pas qu'il soit un luxe de cabinet.

Donc répandez l'Art, inspirez-vous de ce principe qu'il n'est pas un tronçon, mais un total, que toutes ses formes sont bonnes, que toutes les idées vraiment artistiques sont salutaires. Rejetez toutes les théories d'art spécial, parlez de son universalité. Armez-vous contre toutes les doctrines mesquines qui veulent le localiser, et alors vous arriverez à mettre dans tout ce qui vous entoure, âmes et choses, du charme et de l'Harmonie et par conséquent de la Beauté.







PAUL MUSSCHE

Voilà ma doctrine, ma seule doctrine, malgré toutes les sottises dont des imbéciles m'affublent. Voilà le véritable but que nous devons poursuivre ! (*Applaudissements prolongés.*)

---

SÉANCE DE L'APRÈS MIDI

DISCOURS DE M. PAUL MUSSCHE

*L'Art Social*

En réponse au discours de M. Edmond Picard

MESDAMES, MESSIEURS,

Il y a quelque naïveté dans l'acte que je pose; monter à cette tribune et donner la réplique à l'éloquent orateur qui vient d'en descendre est chose téméraire que je pourrais expier; heureusement, ma lourde tâche s'allège par les paroles même de mon adversaire.

Au lieu de trouver en Edmond Picard le partisan d'un art social étriqué, socialiste et révolutionnaire (1), nous nous plaignons à applaudir en lui une intuitive largesse de vues, une indépendante profondeur d'idées auxquelles il nous a maintes fois habitués et dont de récentes polémiques dans une passionnante affaire donnèrent au pays une nouvelle preuve.

C'est donc moi même qui vous dirai jusqu'à quel point ces mots : Art social, inscrits au programme, dans une acception large, sont défendables; à quelle limite aussi on devra s'arrêter, de peur de tomber dans des compromissions funestes et de faire de l'art utilitaire éminemment haïssable.

---

(1) V. discours de M. Edm. Picard au banquet Lemonnier, 1883.

Parmi les théories qui classifient l'art, celle-ci nous semble particulièrement heureuse. Elle ne peut certes créer un artiste — mais elle est en quelque sorte une excuse derrière laquelle s'abriteront, contre les reproches des déshérités, les artistes, dont ceux qui ne comprennent pas blâment l'apparente et féconde oisiveté. A ce titre, jusqu'à l'heure d'ailleurs problématique où l'avenir entrouvrira aux yeux de tous le voile de l'intelligence — on pourrait conserver provisoirement cette formule : l'Art social.

Qu'elle soit donc la tente où les élus travaillent en paix, à peine troublés par les clameurs du dehors, — qu'elle leur soit aussi une excuse et qu'au jour où l'universelle misère, rodant plus plaintive autour d'eux, ils s'effraieront de leur égoïsme, de leur désintéressement du mal d'autrui, ils sachent qu'heureux, appelés, groupés pour préparer l'exode du peuple vers la terre bienheureuse, eux artistes travaillent pour la société — et que, quoiqu'on dise ou on pense, rien d'humain ne leur est étranger.

Ils se résigneront donc à vivre hors des partis, à s'abstenir des immédiates et faciles bonnes actions, n'attendant que d'un avenir qu'ils ne verront pas la couronne due à leur mémoire. Ils vivent en faisant leur tâche. Leur œuvre, dans l'ensemble des œuvres de l'humanité, tient une place nécessaire et suprême. En se développant ils accompliront leur rôle utile, social, selon ce qu'ils pourront, et passeront dédaigneux du merci que la plèbe accorde aux guerriers et aux politiciens.

C'est en cela, je crois, — en cette consolation — que réside la qualité de la formule : Art social. Je pense qu'appliquée brutalement pourtant elle serait plus nuisible qu'utile — qu'elle est une cage meurtrissant les ailes de cet être ailé : l'Art, qu'il n'est pas bon que le poète soit marqué à l'épaule de ces deux mots pourtant beaux, que l'avantage qu'elle semble avoir de grouper les jeunes bonnes volontés vers un but spécial est un leurre — parce que le grand poète est nécessairement puissant, farouche et solitaire et que guidé par son génie et sa conscience il est assuré de connaître sa voie. Il va seul et loin au devant des autres — l'arbre géant tue les autres arbres et favorise les brins d'herbe.

Cette formule : l'art social a pourtant, avons nous dit, sa beauté : qui ne la préférerait humaine et soucieuse du mal humain à celle de l'art pour l'art. Certes de nobles esprits que poursuivait le dégoût de la médiocrité s'épurent de celle ci :

Et le vomissement impur de la Bêtise  
Me force à me boucher le nez devant l'azur.

Ils en firent la tour d'ivoire ou ils s'enfermèrent, mais cette claustration était la mort de leur gloire et rien ne survivra de leur œuvre inutile.

Il semble surprenant qu'on puisse énoncer cette proposition : l'art pour l'art. Ah ! si l'homme en possession de l'Infini avait entrevu la beauté ! — mais non, l'art n'est qu'un moyen d'atteindre au beau, c'est le geste adorable de l'enfant qui joint les mains vers Dieu et il est contradictoire d'aimer le moyen pour lui-même.

Disons, puisque nous parlons de l'Art social, que l'artiste est la suprême expression de l'humanité.

« Il est évident que le monde vit et progresse selon d'harmonieuses lois et que les peuples, comme le composé humain, se développent en tendant à un but qui ne se découvre pas toujours immédiatement.

» De ces parties d'un tout eurythmique qu'est un peuple, l'artiste est la plus noble. Il est la suprême expression de la foule au nom de qui, pour qui il parle : c'est ainsi que l'intelligence traduit les besoins que la matière ne sait exprimer et c'est pourquoi la masse adore l'artiste ou le hait (car le corps peut se révolter contre l'âme maîtresse du corps qu'elle anime) mais ne saurait lui être indifférente. Ce divorce du principe pensant et du principe agissant serait un indéniable signe de mort (1). »

Si l'on a pu parfois avec quelque raison reprocher à la foule de renier l'art, il faut avouer que dans le cas des adeptes de l'art pour l'art, les plus coupables sont les artistes, aussi

---

(1) LÉON SOUGUENET. *Revue générale*.

coupables d'abandonner le corps que le serait l'âme dans un suicide individuel.

Que nous apportent les autres formules ? Le symbolisme est mort, il eut cet inénarrable ridicule de prendre un procédé pour but, et c'est un sujet d'étonnement qu'il ait pu avoir des adeptes autres que les mystificateurs qui le créèrent.

Le naturisme est séduisant, si l'on ne craignait qu'il n'enchainât trop l'idée à la glèbe, s'il n'imposait en quelque sorte le panthéisme à ses adeptes. Nous croyons que la formule naturaliste ne peut être utile qu'à quelques-uns particulièrement doués, transformant tout naturellement les idées en images prises aux bois, aux ruisseaux, aux vallons et s'inspirant directement devant les spectacles de la nature. Il faut lire avec sympathie ces poètes qui sont les fils de l'harmonieuse Grèce, bien plus que les pasticheurs brabançons, normands ou gascons qui plagient Leconte de Lisle et dont toute la vertu consiste à mésuser de la sonorité et du prestige de tels mots : peplum, stade, amphore, tombeau. Car c'est au fétichisme des mots qu'aboutit et se réduit l'art pour l'art,

Nous revenons à l'art social.

J'en ai vainement cherché une définition dans l'*Art Moderne*, la revue qui en Belgique défendit cette esthétique, mais si la définition manque, la tendance certes existe, nous pourrions la préciser en ces termes simples :

*L'Art doit être mis à la portée du plus grand nombre.*

L'art social, est-ce un projet ? est-ce une définition de l'art de nos jours ? L'art fut-il social jadis, s'il ne l'est plus maintenant, et comment pourrait-il le devenir sans déchoir ?

Telles sont les questions qui nous intéressent et que nous allons rapidement passer en revue.

Tout d'abord, constatons la répugnance invincible qu'ont l'un pour l'autre l'enseignement direct et l'art. Que reste-t-il des poèmes didactiques, sinon des prétextes à faciles plaisanteries, et le rôle de Delille et de Boileau est douteux. Pourtant, jadis les anciens eurent de ces poèmes, qui sont d'admirables leçons des choses : l'*Odyssée*, les *Œuvres et les Jours*, la *Nature des*

*choses, les Géorgiques.* Peut-être chez ce peuple admirablement doué que furent les Grecs on croirait que l'enseignement poétique put être assimilable à tous ; mais que l'on songe à l'esclavage, au nombre restreint des lettrés à Athènes et à Rome ; qu'on se rappelle que nous ne connaissons bien de l'antiquité que les sommets, et que ceux-là qui habitaient au bord de la mer et se félicitaient de leur bonheur pendant que les naufragés luttaienent contre la vague, selon le mot de Lucrèce, ne sont pas descendus dans la foule, non plus que leurs livres. Le poème didactique, philosophique, sociologique va moins loin, moins profondément dans les masses qu'un manuel.

Il en est de même de la peinture morale, sujet de chromolithographies, et je croirai toujours qu'une fresque de Puvis de Chavannes ou qu'*Œdipe à Colonne* font plus pour élever le niveau social que des suites de tableaux instructifs ou ironiques d'Hogarth ou que le poème de la *Navigation* de Desmenard.

L'Art se meurt dès qu'il touche la foule ; et voyez ce qu'il restera des poèmes humains de M. Coppée, si, au contraire, au lieu de chanter les doléances d'un épicier de Montrouge, vous regardez d'en haut le peuple — pour en comprendre la misère et l'éternelle lassitude — si vous retrouvez dans les yeux flétris par le labeur un reflet du ciel et sur les fronts le reste du baiser qu'y mit le Créateur, ou l'auréole de la douleur, vous faites œuvre sociale ; vous amenez par là un ami, un frère, l'homme de douleur dans le temple éblouissant dont vous, les poètes, vous êtes les prêtres, et c'est l'art d'un Constantin Meunier.

Mais vous n'instaurerez pas un art social par des circulaires ministérielles ou des proclamations d'esthètes ; l'art naît naturellement, l'esprit souffle où il veut ; il est encore l'esprit formidable qui passait sur les grandes eaux aux jours bibliques et vivifiait les mondes.

Je vois un temps où l'art fut vraiment social. Du milieu des villes de jadis s'élevaient des murs de pierre que couronnait une voûte, que surmontait un clocher ; la cathédrale grandissait, œuvre de tous et de plusieurs générations qui, avec le sang, se transmettaient le rêve.

A cette collaboration tous devenaient artistes, car c'était là qu'on voyait l'art social par essence — non pas l'art utilitaire, mais l'art voilant somptueusement l'utile et le nécessaire pour faire à l'objet matériel une part de rêve — sur les murs, parcelle de prison ; la fresque déroule des horizons bleus, sur les fenêtres, qui séparent la pensée du ciel, l'art du peintre de vitraux convoque les interprètes bienheureux ; le mur est une dentelle, la voûte à peine posée, semble-t-il s'ennuagera d'encens ou de nuées, belle comme le dôme de la nuit ; le clocher indispensable pour les sonneries, devient un doigt levé vers le ciel. Au sortir de l'œuvre commune et suprême, l'artiste-artisan rapportera chez lui le goût de l'art et, comme M. Picard le disait ce matin, les choses usuelles : le plat, l'enseigne, le pot, l'assiette s'orne-  
ront par ce souci.

La grande école — c'était la cathédrale — avait créé un peuple d'artistes se mouvant à l'aise désormais dans un monde d'élégance et de beauté, soucieux d'embellir avec amour leurs objets familiers, peu préoccupés de la gloire de leur influence et du souci de leur renommée, et pourtant ces artistes-artisans qui vivaient pauvrement, mais dont la vie s'ennoblissait d'un rayon d'art, étaient plus ignorants que nos paysans. Qu'eussent-ils fait s'ils avaient eu à leur disposition les bibliothèques, les écoles de nos temps, si leur science avait été l'égale de leur esthétique.

Pourtant, de nos jours le sens du beau s'est perdu ; une renaissance, peut-être, une réaction, en tous cas, s'affirme dans l'architecture, le mobilier, voire l'affiche ; mais on voit échouer certaines tentatives mal faites, il est vrai, d'art appliqué ; c'est que l'école qu'était la cathédrale ou la maison commune manque. Ce siècle est savant, mais il n'a plus de vive pensée ; il n'a ni foi ni haine ; des préoccupations sociales ont fait fuir les désirs de Beauté ; l'axe du monde s'est déplacé ; le peuple se passionnera pour des turpitudes, pour des boues remuées, mais ne décernera plus les honneurs de l'apothéose à un poète, comme le faisaient les Italiens au temps de la Renaissance.

L'art chassé de nos rues et dûment verrouillé dans les musées

— on n'a laissé que les cathédrales et les beffrois — ne s'évadera-t-il pas ? Des formules ont amoindri l'art, les écoles officielles le tueraient s'il n'était immortel.

Et puis l'artiste travaille pour vingt buts intéressés souvent, ou bien la préoccupation de la situation souhaitée pour son œuvre le hante. S'il veut faire œuvre sociale, glorifions son intention, mais reconnaissons qu'elle peut lui être funeste et concluons que si l'art n'est plus social, c'est que d'une part on en a le dédain et que d'autre part on veut en fabriquer.

Que l'artiste exprime naturellement l'idéal divin qu'il porte en lui, qu'il chante, comme le veut Lamartine :

Mais pourquoi chantais-tu ? Demande à Philomèle  
pourquoi, durant la nuit, sa douce voix se mêle  
au doux bruit des ruisseaux...

Que l'artiste, insoucieux donc des résultats immédiats de son œuvre, s'en remette de ses préoccupations sociales à l'Harmonie qui règle la course des mondes. Tout dans la nature a sa place, et il serait monstrueux qu'une œuvre de génie n'ait pas, tôt ou tard, son rôle social. Que pourrait devenir l'artiste ? avocat, politicien, professeur, choses pas méprisables, mais inférieures à son rôle essentiel. Il ferait des tableaux moraux, des poèmes opportunistes, anarchistes ou monarchiques.

Le mal de notre époque est qu'elle a trop conscience d'elle-même ; c'est un malade qui a conscience de sa maladie, en suit les progrès au jour le jour, s'ausculte lui-même et meurt de frayeur. Nous allons vite. On ne se résigne pas à porter une pierre à la cathédrale ; on veut à soi seul en construire une entière, et le poète attend du poème qu'il fera demain le changement de l'ordre établi : siècle de psychologie et d'électricité.

Pendant ce temps, l'artiste oublie que son premier devoir, d'homme, à lui comme aux autres, est de se réaliser, d'augmenter le trésor humain et de marcher vers l'avenir entre son génie et sa conscience.

Allumez donc une lumière sur les sommets, ne dévalez pas la



penne pour distribuer à la foule qui se heurte en bas, dans la nuit, des ordres de marche. L'art, fanal, guide vers les sommets, remplit son rôle social par cela seul qu'il existe, et vous, artiste, vous aurez accompli votre tâche rien qu'en forçant la foule à lever les yeux.

Vers quel but hautain faudra-t-il diriger les regards du peuple, sur quelle cime immaculée de rêve et de poésie l'artiste devra-t-il situer son œuvre ? c'est ce que dira la conscience de chacun ; il en est qui s'arrêteront au haut d'un tertre, croyant avoir escaladé le Mont Blanc ; mais d'autres, l'âme en feu, partiront à la conquête de purs Himalayas, certains de trouver au haut d'un pic altier, perdu dans les nuées, une réverbération de l'Infini !

Terminons en disant que la formule : Art social, n'envisage qu'un côté de la question : l'influence de l'art sur la masse, que l'art pour Dieu, désignant bien plus une tendance générale qu'un objectif particulier d'apologie, comprend, résume et idéalise les autres formules ; de l'art pour l'art elle retient le souci de la forme, dans la nature créée elle voit Dieu par un lointain reflet ; c'est elle enfin qui inspire à l'art social son souci d'humanité, et les étendards arborés par les doctrines altruistes ne sont que des lambeaux du Labarum ! (*Applaudissements.*)

### *Interpellation.*

M. PFIDNER. — Mesdames et Messieurs, je crois qu'après les belles paroles de M. Picard, je n'ai pas à maintenir mon interpellation. Cependant, je tiens à m'expliquer : M. Richaume a fait dévier le débat sur le terrain des convictions philosophiques ; j'aurais voulu alors poser à M. le Directeur de *la Lutte*, qui a organisé le congrès, la question que voici : Pourquoi n'y a-t-il pas ici quelqu'un ayant mandat de répondre aux convictions de ces Messieurs et pouvant défendre l'individualisme dans l'art ?

Il y avait en Belgique un homme tout désigné, M. Verhaeren.

M. RAMAEKERS. — Si M. Verhaeren avait été parmi nous, il n'aurait rien pu dire, Monsieur, touchant l'individualisme qui ne fut approuvé par nous, catholiques ; mais chacun ici a le droit de parler.

Que quelqu'un d'entre vous remplace donc M. Emile Verhaeren, que nous regrettons vivement ne pas pouvoir compter parmi les assistants de ce congrès.

M. MUSSCHE. — M. Verhaeren, souffrant, regrette de ne pouvoir assister à ces débats.

M. RICHAUME. — M. Virrès a dit qu'on n'attaquerait pas les bases des philosophies. Je ne l'ai pas fait. J'ai seulement montré que ce système était irréalisable, qu'il se contredisait, et j'ai montré ce qu'il avait de bon.

Mais je n'ai jamais attaqué les bases du panthéisme ni de l'anarchisme. Je l'ai même rappelé par deux fois.

### *Discussion.*

M. MONTFORT. — J'ai remarqué ce matin dans la contradiction de M. Richaume quelques points qui ne m'ont pas paru exacts ; ils sont même extrêmement faux, et j'ai tout lieu de supposer que M. Richaume n'a pas très bien compris ce que j'avais dit.

Je relève quelques points : Il dit « que je pensais que par l'art on arrivait à la connaissance des lois de la nature ». Or, je n'ai jamais dit cela et je ne l'ai jamais pensé. J'ai, au contraire, dit « que c'était d'après les lois de la nature que l'on arrivait à l'art, que l'on partait des lois de la nature pour former l'esthétique de l'artiste. »

J'entends relever aussi une autre erreur : M. Richaume a prétendu que j'avais dit que le poète « était en même temps poète, économiste, sociologue », en un mot universel. Je ne l'ai jamais dit. J'ai seulement déclaré que le poète formait le fond

même de l'esprit des hommes et que c'était en s'inspirant de ses écrits que les économistes, les sociologues, devraient formuler leurs lois.

Il y a encore d'autres choses que je n'ai pas relevées. J'ai voulu seulement faire ces observations pour faire remarquer que la contradiction de M. Richaume ne se rapportait donc pas entièrement à ce que j'avais dit.

M. POL DEMADE. — Nous avons entendu parler ce matin de ce qu'était le naturisme, et j'ai remarqué autour de moi, en examinant la physionomie de beaucoup d'auditeurs, qu'il y en avait parmi eux qui étaient très inquiets.

Mais puisque nous avons le bonheur de posséder parmi nous le représentant attitré du représentant attitré de l'école naturiste, je serais heureux de savoir exactement ce que c'est que le naturisme. (*Rires.*)

M. MONTFORT. — Monsieur Pol Demade, j'ai essayé de le dire; peut-être n'y ai-je pas réussi, mais tous mes efforts ont tendu à cela.

M. POL DEMADE. — Je n'en doute pas. Vous avouez être dans l'impossibilité de me répondre?

M. MONTFORT. — Mon discours sera imprimé dans *la Lutte*, et peut-être y trouverez-vous ce que vous n'avez pas trouvé ce matin.

M. POL DEMADE. — Je me déclare provisoirement satisfait.

## DISCOURS DE M. CHARLES BERNARD

MESDAMES, MESSIEURS,

Dans cette enceinte, tous ceux qui prirent la parole me dirent : Prenez mon ours. Je vous répondrai : Prenez le mien.

Il me semble qu'en l'organisant, les promoteurs de ce congrès aient eu spécialement en vue l'acceptation, ou tout au moins la discussion des quatre théories présentées. Peut-être ne leur



CHARLES BERNARD



plût-il pas d'en admettre d'autres ; je ne sais. Or, je rejette toutes les formules que vous me proposez ; mais, comme il est néfaste de détruire quoi que ce soit, fut-ce le mal, sans mettre rien à sa place, il est légitime, je pense, puisque je démolis, que je m'essaie à reconstruire.

Maintenant, voyons les quatre ours proposés.

M. Picard me présente : la Sociale.

M. Montfort me présente : la Nature.

M. Valère Gille me présente : Leconte de Lisle.

M. Georges Ramaekers me présente : Dieu.

Or, Messieurs, à ces quatre ours, permettez-moi d'en ajouter un cinquième. (*Murmures.*)

J'ai dit que je démolissais, l'expression, peut-être vous paraîtra prétentieuse, mais je la crois seule bonne à parfaitement caractériser la véhémence de mes convictions et à établir en ces choses, nettement et dès le début, l'intransigeance de ma passion.

Or, des quatre théories en présence, celle qui le plus délimite et arrête l'essor de la pensée artistique, est celle qui, réduisant l'art dans l'étroitesse d'une conception religieuse, l'astreint à n'être plus qu'un véhicule docile d'apologétique et de propagande. Et c'est contre cela que je m'insurge, car je dis qu'il est sacrilège de se servir de l'art, religion du beau universel, comme d'un tambour, et sur cette caisse sonore de battre la diane au profit des intérêts forcément réduits et mesquins d'un Dieu ! (*Protestations et bravos.*)

Moins que la théorie de l'art pour Dieu, les autres sont incompatibles avec la réalisation du Beau. Et cependant elles sont encore trop exclusives ; car leur exclusivisme résulte de leur existence même, ne résulte précisément que du fait que l'une a été créée en haine de l'autre. Et la conséquence naturelle en doit être que l'œuvre née selon telle ou telle pensée préconçue, est imparfaite, de ce que, dans sa délimitation stricte, cette pensée doit rejeter comme contraire ou indifférent.

Celui qui part d'un principe et qui, selon la loi de ses déductions et de ses conséquences, veut faire œuvre d'art, se trompe

si ce principe, d'ordre métaphysique ou moral, est incompatible de métaphysiques ou de morales différentes.

Qu'est-ce à dire ? l'artiste esclave du neumène religieux ou moral fera-t-il œuvre mauvaise ? Que non pas, mais telle quelle, délimitée dans l'étroit champ d'action que lui assigne sa conception particulière, elle sera incomplète, et en soi l'œuvre contiendra son impuissance à atteindre l'idéal de plénitude et de perfection.

C'est la théorie de l'art pour Dieu, si âprement défendue en cette assemblée, dont l'autoritarisme exclusif de toute autre conception montre le mieux la naïveté du principe préconçu pour la réalisation complète de l'idée du Beau, parce que, *à priori*, elle exclut tout ce qui est contraire à l'étroitesse de ses dogmes et à l'ordonnance rigoureuse de son rituel.

Et cependant, le domaine ainsi rejeté est immense, car c'est celui où les artistes païens érigèrent leurs chefs-d'œuvre. Et c'est cette terre féconde, d'où les sculpteurs et les poètes de Hellas firent lever la floraison de leur génie, que vous, catholiques, voueriez à la stérilité, parce qu'il aurait plu à votre Dieu d'imposer aux hommes la loi d'airain de ses commandements. (*Protestations.*)

Je sais qu'en face de l'antiquité vous élèverez le moyen âge. Il ne sied pas, en ce moment, de discuter l'idéal esthétique de telle ou telle époque ; mais, sans préjugé, je pense que c'est aller trop loin que de prétendre que les chefs-d'œuvre du moyen âge n'eurent leur raison d'être que dans l'apothéose du dogme romain.

Certes, pour le chrétien, dans le jour mystérieux et doucement coloré des vitraux gothiques, il peut sembler beau de croire que la hauteur des nefs et la sublimité des colonnes fut élevée par des mains obscures et impersonnelles à la plus grande gloire de Dieu. Non, même ici, l'idée religieuse ne fut pas seule déterminante des actions du poète. D'autres facteurs ont agi, et chez des intelligences supérieures, l'instinctif besoin de réaliser hors soi.

L'Eurythmie intérieurement révélée est et sera toujours la cause la plus directe et la plus puissante de leurs inspirations. L'amour que peut inspirer la Divinité, agissant comme cause

unique, peut tendre à l'héroïsme ; mais à la réalisation de l'art, jamais. Or, les artistes du moyen âge, au delà de leur ambiance directe, ignorent tout : l'esprit vinculé comme d'un cierge clair, illumine seul la paix des cloîtres. Au dehors, rien, si ce n'est la force et la brutalité. Et ainsi, il fut naturel que l'inspiration des artistes se tourna vers le merveilleux chrétien, le seul conforme alors à apaiser les souffrances de l'esprit. Mais ils ont réalisé leur art par la glorification divine ; celle-ci ne fut qu'un moyen d'exécution et non pas un but, car leurs poèmes et leurs tableaux, tous, sont humains avant que d'être religieux. Or, à l'époque actuelle, antipodique à celle de Foi et de Croyance, alors que la parole de vérité éclate plus exclusivement dans la chaire des cathédrales, que d'autres conceptions aussi hautes que celle religieuse primitive ont surgi, alors que l'activité spirituelle a multiplié ses directions et ses moyens, il est un non-sens de vouloir confiner l'art dans un domaine d'absolu religieux et le rendre indifférent à ce qui se passe hors de son sein. Non, la personnalité de l'artiste doit comprendre en soi toute l'amplexion des activités extérieures, c'est à lui d'en découvrir l'harmonie, à lui seul est réservé d'en fixer l'utilité dans son œuvre.

De ce que j'avance, la Renaissance, procréatrice des modèles éternels d'art et de pensée, est une attestation magnifique. Et ici surtout je nie que l'essor ait été d'essence chrétienne. Dans les sujets d'apologétique les plus purs même, jamais la volition artistique ne fut plus pleinement humanitaire.

Les gothiques, sous une affabulation d'évangile, représentent le cycle de leur existence ; ils vivent dans leurs œuvres selon eux-mêmes, inconsciemment, mêlant la religion aux actes les plus simples, sans que ceux-ci pour cela soient établis en vue de la glorification du dogme romain. Mais voilà que des esprits audacieux découvrent l'antiquité, et tout à coup ces hommes se trouvent en présence d'œuvres célébrant la vie comme telle dans toute sa splendeur native, vierge de religion et de morale. Et c'est alors que quelques-uns osèrent concevoir la fusion de l'Idéal chrétien et de l'Idéal païen, à vouloir par le premier, c'est-à-dire l'esprit, le second, c'est-à-dire le corps.



Et ce furent ceux-là qui approchèrent du but, parce que rejetant toutes les entraves du dogme il n'en retinrent que la prédominance spirituelle. Ils sublimèrent le corps par l'esprit, et exempte de l'immobilisme physique et matériel ils bâtirent l'œuvre de Chair, en la pétrissant avec la lumière de leur pensée et la splendeur de leur corps.

Et c'est vers ce but que doit tendre la volition artistique. Car au poète seul il appartient de saisir la forme des antinomies universelles, c'est lui, qui pour échapper à la désespérance des principes contraires, tâche de concevoir l'unité, et impuissant à la réaliser dans l'existence, hors soi, fixe cette unité dans son œuvre, parce qu'elle est la seule forme de l'idéal parfait.

Et c'est cette harmonie inférieure qui est indifférente au dogme et à la morale.

Un de mes honorables contradicteurs, Monsieur Edouard Ned, a dit que l'œuvre immorale *à priori* ne peut pas être belle parce qu'elle ne contient pas d'élément moral. Or, le degré de Beauté ne dépend que de l'intensité du geste qui le fit naître, et il s'ensuit que si dans la production d'une œuvre immorale l'artiste exalta son génie plus qu'il ne le fit dans la figuration de sentiments moraux, la première sera incontestablement inférieure à la seconde au point de vue du Beau absolu.

Et je répondrai à mon contradicteur par ce paradoxe, que s'il lui est aisé de prétendre que l'absence d'élément moral infirme l'œuvre d'art, *à contrario* l'absence d'immoralité peut être une cause de faiblesse et d'imperfection.

Prenez-y garde, l'art peut mourir de trop être à l'étroit, confiné dans les limites du Dogme, il peut dépendre du caprice des sectateurs à l'étrangler davantage, en serrant un peu plus fort l'étai du rituel et de l'intolérance.

Le catholicisme, par la glorification du pur esprit, par la théorie du renoncement, par la négation de la chair, ne saurait créer que des types imparfaits.

Et c'est maintenant que je vois sur l'immensité des mers firmamentales, se lever le pâle croissant de la vierge Stella maris en face du ruissellement auroral de l'Anadyomène.





GEORGES RAMAEKERS

Le front de la madone, comme une lampe, s'éteindra dans l'apothéose aubale, le pur esprit se consumera de lui-même, et seule la Déesse, érigée dans la fécondité sublime de sa chair pètrie d'intelligence et de rêve, assomptera le ciel épuré de l'art libre, dégagé des limbes obscurs de la morale et de la religion. (*Applaudissements. Vives protestations.*)

## DISCOURS DE M. RAMAEKERS

### *Exposé de « l'Art pour Dieu »*

MESDAMES, MESSIEURS,

A l'ouverture de ce Congrès, nous fûmes tous d'accord avec Georges Virrès pour adopter comme prémices de nos débats cette évidente vérité: « Que la meilleure des esthétiques est l'esthétique la plus propice aux créations du Poète. »

La tâche m'incombe maintenant de démontrer, en l'exposant ici, que l'esthétique chrétienne, dont *l'Art pour Dieu* n'est après tout que le résumé clair et bref, est bien la meilleure esthétique.

Quand je considère la grandeur d'un tel sujet et l'importance que le retentissement de ce Congrès doit apporter à mes paroles, n'ai-je pas à redouter que le défaut d'éloquence et le manque de cohésion de mes discours n'affaiblissent, dans le jugement de plusieurs, la Force de la Vérité si imparfaitement défendue par ma faiblesse?

Mais si la savante rhétorique que l'on attend d'un orateur en renom me fait défaut, à moi jeune homme qui ai parlé aux fleurs et aux oiseaux, bien plus qu'aux foules, je sais aussi que la Foi que je porte est une flamme ardente dont le reflet, mieux que l'éclat des mots, si Dieu le veut, peut éblouir les âmes.

Qu'on ne m'accuse donc pas de témérité, mais bien plutôt de confiance en Celui qui, étant le Verbe de Dieu, peut faire jaillir

l'éloquence la plus vivante des lèvres les plus inhabiles, comme il fit jaillir autrefois l'eau vive au milieu du désert, sous le geste de Moïse.

Puis, n'ai-je pas d'ailleurs, pour m'aider dans ma tâche, le grand secours des débats antérieurs?

Déjà l'on a critiqué à cette tribune l'*Art pour l'Art*, l'*Art social* et le *Naturisme*; Et ces critiques n'ont fait qu'accroître en moi la conviction que l'*Art pour Dieu* n'avait pas à redouter la comparaison avec ces théories.

C'est donc sans crainte que je vais m'essayer à exposer devant vous, Messieurs, notre esthétique à nous chrétiens.

Et tout d'abord :

A cette question primordiale. *Quel est le But de l'Art?* les partisans de l'*Art pour l'Art* répondirent par la question.

Toute confusion pourtant paraissait impossible tant la réponse s'impose d'elle-même: *Le But de l'Art, c'est la Beauté.* Quelqu'un le contestera-t-il?

Si donc, comme je le disais l'an dernier en répondant à l'*Art moderne*, si donc les jeunes écrivains catholiques s'étaient bornés à proclamer: *l'Art pour le Beau* qui donc eût trouvé à redire?

Mais parce que nous avons appelé la Beauté par son nom, parce que nous avons dit *l'Art pour Dieu!* certains ont ricanné, d'autres s'étonnent.

Eh! bien je le demande à tout esprit élevé et loyal, à tout véritable intellectuel, quelque distant qu'il soit de notre Foi, par sa croyance ou par son scepticisme, est-il une esthétique qui dise mieux à l'artiste la noblesse de sa mission? et aux autres hommes la noblesse de l'artiste!

En proclamant le But divin de l'Art, notre devise affirme ainsi la Foi en Dieu, chez ceux qui l'adoptèrent.

L'Esthétique que cette devise résume, a donc pour base la certitude d'une Foi et l'artiste qui la veut suivre ne bâtira point lui, son œuvre sur le sable.

Il ne sera point l'errant douloureux, toujours à tâtons dans la nuit, ni le gravisser harassé de ces tours, sans cesse démo-

lies et rebâties sans cesse sur des plans nouveaux, qui sont les philosophies humaines. Fort de la Parole qu'il sait infaillible, il saura répondre par cette parole même à toutes les graves questions qui, lorsqu'elles restent sans réponse, font une énigme de la vie.

Edifiant ainsi son esthétique sur la pierre angulaire des Evangiles, quelle fermeté l'artiste catholique va donner par là à son œuvre!

C'est de toute son âme que le véritable artiste se voue à son art. C'est de toute son âme que le vrai chrétien se voue à son Dieu.

Réunir ces deux dévouements, ces deux puissances d'agir, en une même âme, réaliser en une même âme et plus étroitement de jour en jour, leur union fraternelle, c'est à cela, messieurs, que tend notre devise.

Et qui donc oserait nier le trésor d'énergie dont s'enrichirait l'âme où serait ainsi accomplie la fusion de semblables forces?

Or, voyez de quelle harmonie s'embellira la vie de l'écrivain chez qui sera réalisée cette communion de l'Art et de la Foi.

En consacrant sa vie à la Beauté, il la consacrera à Dieu, puisque pour lui, chrétien, la Beauté c'est Dieu même.

La beauté suprême, a dit Vielé Griffin, est la toute perfection.

Ainsi la Foi élèvera vers l'Infini l'intelligence et le cœur du poète, et c'est elle qui donnera à ses œuvres une valeur d'éternité, ses œuvres d'art seront des œuvres pies, et l'art sera lui-même l'instrument de sa sanctification; l'artiste accomplira le chrétien et c'est en vérité qu'avec Wagner il pourra dire: *Mon Art, c'est ma prière!*



Mais la foi naît de la charité.

Et toute véritable charité est un renoncement, car l'amour est un sacrifice.

Voilà pourquoi la foi en Dieu conduit au renoncement le saint, voilà pourquoi la foi en la beauté conduit au renoncement le poète.

Comme le saint, le poète, en effet, est prêt à renoncer à toutes les joies que peut procurer l'or des hommes, à s'immoler tout entier pour cette beauté qu'il glorifie et qu'il veut que la foule adore.

Et quel poète est donc plus apte à se renoncer mieux que le poète chrétien, lui qui a de se renoncer deux sollicitations impérieuses, puisqu'étant chrétien, lui poète, il doit s'efforcer d'être un saint ?

Que la foule ne les comprenne pas et les traite de « fous » ces deux hommes dont les regards sont toujours vers le ciel, cela n'a rien qui nous étonne.

La foule, en effet, veut jouir, la foule qui ne connaît de supérieure joie à celle de ses appétits satisfaits.

La foule qui rit du saint se rira aussi du poète, car le commun mépris du saint et du poète à l'égard de ce que la foule aime, leur rend souvent la foule hostile.

Ce qui apparaît plus étrange c'est qu'il se trouve, à présent, des poètes qui n'admirent plus la beauté de la vie des saints !

Mais qui donc m'a conté que deux frères, après avoir vécu longtemps éloignés l'un de l'autre, s'en étaient venu quelque jour en sens inverse sur le chemin et ne s'étaient pas reconnus ?...

Pour nous, écrivains catholiques, nous reconnaissons dans les saints, nos frères en idéal, ascensionnant vers la bonté de l'infini comme nous ascensionnons vers sa beauté.

A l'école de leur héroïsme nous croyons former mieux et plus bellement nos âmes qu'à l'école des héros païens.

Sans parler ici des grands saints, un Don Bosco, un Cardinal Lavigerie, un Père Damien, par exemple, et la plus ignorée des Sœurs de Saint-Vincent de Paule, ont fait un peu plus, selon nous, pour le bonheur de la très douloureuse humanité, que les Achille, les Robespierre, les Bonaparte et tous les autres massacreurs d'hommes que M. Saint-Georges de Bouhélier et ses amis osent proposer maintenant à l'admiration des poètes ! (*Applaudissements.*)

Si donc il s'efforce de remplir son devoir de croyant, en

modelant son cœur et sa vie selon le cœur ardent et l'admirable vie de ces grands charitables, de ces apôtres sociaux qui sont la gloire de l'Eglise et du monde, le poète catholique pourrait-il s'empêcher de se pencher comme eux vers la douleur humaine?

Docile aux injonctions des fanatiques de l'*Art pour l'Art*, étranglra-t-il dans sa gorge le cri de la pitié dont déborde son âme?..

L'art, sans doute, est toujours social.

L'art, dit Taine, a cela de particulier qu'il manifeste ce qu'il y a de plus élevé et qu'il le manifeste à tous.

Et celui-là, certes, aurait tort, qui voudrait limiter à la seule pitié, quelque noble quelle soit, l'objet de nos poèmes. Mais, barrière pour barrière, nous le préférerions du moins, nous chrétiens, cet exclusivisme là, à l'exclusivisme de ceux qui veulent empêcher le poète de compâtir aux douleurs de la foule, en traduisant ses sanglots dans son œuvre.

Quant à nous, de toute la force de notre foi, nous défendons l'artiste dont les œuvres seront animées de cette pitié, car la pitié n'est qu'une forme de l'amour du prochain, cette vertu que le Christ a apportée aux hommes, et nous le défendrons, non pas au nom d'une esthétique exclusive, mais contre l'exclusivisme et au nom de l'esthétique chrétienne et de la liberté!

Je n'ai pas besoin, Messieurs, de faire appel à votre loyauté pour qu'il soit reconnu par tous qu'une telle attitude est en parfaite concordance avec notre devise.

Car il est évident, n'est-ce pas? qu'en adoptant l'*Art pour Dieu*, comme la devise de ses travaux, l'artiste catholique atteste implicitement qu'il professe une esthétique renfermant dans sa largesse ce qui fut appelé: l'*Art Social*.

Sans l'amour de Dieu, en effet, la foi ne saurait exister; et l'artiste catholique ne peut croire en son Dieu sans chérir en même temps les hommes!

Vous avez tous dû admirer, Messieurs, cette page sublime de l'Evangile, où Jésus, déjouant le piège que lui tendait un docteur de la Loi, révéla pour la première fois à l'humanité le devoir fraternel en répondant à celui qui le tentait:



« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit. C'est là le plus grand et le premier commandement, et voici le second qui lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

Quand donc un écrivain, en dehors de la Foi, laisse s'échapper de son cœur le cri sacré de la fraternité humaine, il emprunte à l'esthétique chrétienne cet apanage qui, à lui seul, la rendrait supérieure à toutes, puisqu'elle seule a le droit de revendiquer comme sien cet amour mutuel qui fut inconnu de la terre jusqu'à la venue du Christ-Dieu !

Or, voici que cet *Art pour Dieu* qui seul, de toutes les esthétiques, peut illuminer l'art des flammes de la charité, va dilater le cœur de l'écrivain croyant d'un amour bien plus vaste encore et ce n'est plus seulement vers les hommes, mais vers l'univers tout entier que bondiront les élans de son cœur !

C'est pour la beauté de leurs âmes, c'est pour leur génie très hautain que nous aimons le Dante, Corneille, Calderon et Hugo, mais cette beauté d'âme et ce génie hautain comment les avons-nous connus ? sinon par les œuvres qu'ils ont produites et dans lesquelles ils se reflètent.

Ainsi, est-ce pour sa beauté sans limites, et pour son génie infini que l'artiste croyant aime surtout son Dieu. Mais cette divine beauté et ce génie divin de l'artiste suprême, comment les pourrait-il connaître sinon par les œuvres que ce Dieu a produites et dans lesquelles il se reflète, comme se reflète dans l'eau de la mer la splendeur du soleil.

Car Dieu pour les chrétiens est l'artiste suprême et l'artiste chrétien trouve en Dieu son maître éternel dont les chefs-d'œuvre sont les mondes.

Si les livres des grands poètes sont pour les artistes nouveaux des trésors d'inspiration et des modèles, quel trésor d'inspiration et quel modèle sera-ce donc pour le poète chrétien, ce livre de la nature, dont chaque merveille est un poème, où éclate la beauté sans borne et la haute puissance du Verbe Créateur !

A lire les œuvres des grands poètes, l'artiste nouveau court

le danger très grave de perdre son originalité, dans les imitations d'école, tandis que puisant au livre sans égal de la création, comme l'abeille puise à la fleur ce suc qu'elle va transformer en miel, il y apprendra, au contraire, du Créateur lui-même, que si l'artiste doit imiter un maître, ce n'est pas en imitant son style mais en créant comme lui ; le disciple copie, mais l'artiste crée et c'est en créant qu'il ressemble à Dieu.

Nous, chrétiens, qui professons une esthétique où la nature est en pareil honneur, n'avons-nous pas, Messieurs, le droit de dire : « que le christianisme, si souvent accusé de fouler aux pieds la nature, à seul appris à l'homme à la respecter, à l'aimer véritablement, en faisant apparaître le plan divin qui la soutient, l'éclaire et la sanctifie. »

Oui, la nature est sanctifiée, elle qui fut arrosée du sang de Jésus-Christ.

« Dieu, dit Saint Jean de la Croix, qui fut un saint et un poète, Dieu a communiqué aux créatures, par son Fils, l'être surnaturel, lorsqu'il a gravé le caractère de son image dans l'homme qu'il a élevé jusqu'à sa ressemblance ; car toutes les créatures étant renfermées dans l'homme, partagent avec lui cet honneur. C'est pourquoi Jésus-Christ dit que lorsqu'il sera élevé de terre, il attirera toute chose à lui. De sorte que Dieu le Père a revêtu de la gloire toutes les créatures dans le mystère de l'Incarnation et de la Résurrection de son Fils. »

Et l'auteur de l'*Imitation* : « Si votre cœur était droit, toute créature serait pour vous un miroir de vie et un livre de sainte doctrine. »

Quelques siècles avant Jean-Jacques Rousseau, que certains prônent tant aujourd'hui, toute une pléiade de poètes avaient déjà célébré cette nature avec plus d'émotion, peut être, avec, certes, plus de sincérité naïve que l'auteur du *Contrat social*. J'ai nommé les poètes franciscains : C'est le bienheureux Jacopone de Todì, c'est Giacomino de Vérone, tous deux inspirateurs du Dante, qui fut lui-même tertiaire de saint François, c'est Antoine de Padoue, c'est l'illustre Bonaventure : « qui porta le souffle lyrique sous la robe de l'École », et fut le créateur du

chant miraculeux de la *Cloche des Angelus*. Et c'est enfin, et c'est surtout leur père spirituel et leur compagnon d'art : l'ineffable François d'Assise.

Sans doute avez-vous lu, messieurs, en traduction du moins, le fameux poème : *Cantique du Soleil* de ce grand saint qui, comme Jean de la Croix, fut, lui aussi, un grand poète.

Qu'il me soit cependant permis de vous en dire, ici, un court passage, à seule fin de vous démontrer que si notre devise : *l'Art pour Dieu* est bien neuve, l'esthétique que cette devise résume est ancienne, comme la vérité :

« Loué soit Dieu, mon Seigneur, à cause de toutes les créatures et singulièrement pour notre frère messire le soleil, qui donne la lumière et le jour.

» Il est beau, il est rayonnant d'une immense splendeur et il rend témoignage de vous, ô mon Dieu ! »

« Loué soyez-vous, mon Seigneur, par notre sœur la terre, mère de la vie, laquelle nous porte et nous nourrit, et produit la verdure, ainsi que les fleurs de toutes nuances et des fruits de toutes espèces... »

Tel fut l'amour de la nature chez celui dont Renan n'a pu s'empêcher de dire : « C'est ce mendiant qui fut le père de l'Art chrétien. » Il parcourait tous les degrés de la création pour y chercher les vestiges de Dieu, et retrouvant celui qui est souverainement beau dans les créatures belles, il ne dédaignait pas les plus petits, les plus méprisés et, se souvenant de leur commune origine, il les nommait ses frères et ses sœurs. En paix avec toute chose et revenu en quelque sorte à la primitive innocence, son cœur débordait d'amour, non seulement pour les hommes, mais aussi pour les animaux qui broutent, qui volent et qui rampent.

« Il aimait les rochers et les forêts, les moissons et les vignes, la beauté des champs et la verdure des jardins, et la terre et le feu, et la mer et les vents.

» Et il les exhortait à honorer Dieu, à le servir. » (1)

---

(1) FRÉDÉRIC OZANAM : *Les Poètes franciscains*.

Ainsi donc l'amant le plus passionné de la Nature et de la vie, que l'histoire littéraire ait jamais connu, fut non seulement un poète catholique, mais l'exemple le plus complet du renoncement chrétien.

Et voici que le frère des oiseaux et des fleurs, réveillé soudain de la mort, s'est redressé tout à coup dans son froc, à la veille du siècle nouveau, comme un démenti triomphant à ceux qui prétendent le panthéisme base obligée de la véritable esthétique naturaliste et qui s'en vont proclamant un imaginaire antagonisme entre la doctrine de renoncement et l'ardent amour de la Vie.

Il semble, d'ailleurs, à qui sait voir, que François d'Assise, remarquons-le en passant, sera l'homme du XX<sup>e</sup> siècle, autant que de ce XIII<sup>e</sup> siècle italien, qu'on appela si justement un modernisme anticipé et que le siècle qui est proche ressemblera étrangement au siècle de François d'Assise par un pareil renouveau d'Art, de Démocratie et de Foi.

Et l'homme? m'objectera quelqu'un, n'est-il donc pas plus grand, puisque divinité, dans le système panthéiste que dans l'esthétique des chrétiens?

Eh bien, je réponds : Non!

Que dit la théorie panthéiste?

« Tout est Dieu, donc l'Homme, partie du Tout est Dieu. »

Dieu? Soit. Mais quelle divinité, messieurs! que celle qu'il nous faut partager avec la plus immonde des choses, car cette chose, quelque immonde qu'elle soit, est Divine, elle aussi, d'après cette thèse, puisque tout est divin.

Une telle divinité, libre à d'autres de s'en glorifier; mais je défends qu'on m'en déshonore, car pour moi, catholique, qui ai de l'homme une idée plus noble et plus haute, je la rejette cette divinité-là, comme un outrage, comme une insulte à ma dignité d'homme!

Opposée à cette doctrine, voici la nôtre : « Un Dieu éternel, infiniment bon et infiniment beau a créé l'Homme à son image et à sa ressemblance. »

Un Dieu s'est fait Homme pour racheter l'Humanité.

Et c'est vous, écrivains panthéistes, qui êtes artistes pourtant, c'est vous qui voulez enlever à l'Homme-Dieu l'auréole flamboyante de la divinité unique!

Mais moi, écrivain catholique, j'adore cet Homme-Dieu et je me jette à genoux devant Lui, pour le prier, me souvenant, prosterné, de ce vers d'Alfred de Musset :

L'Homme est l'être qui prie et c'est là sa grandeur.

Je sais que les membres de mon corps sont les membres de ce Dieu fait homme, car voici qu'à Noël mon Dieu est devenu mon frère et voici que par l'Eucharistie sa chair s'est donnée à ma chair, et j'ai porté en moi sa divinité infinie.

Ne vous étonnez donc plus après cela si saint Pau! a pu s'écrier en parlant aux chrétiens : « *Dii estis*, vous êtes des dieux! »

Avant de terminer, cette remarque encore :

Née de la Charité et basée sur la Foi, l'esthétique que *l'Art pour Dieu* résume, est la seule aussi qui possède l'Espérance.

Elle seule conduit l'imagination du poète aux jardins merveilleux du monde surnaturel que l'Éternelle Beauté habite dans l'infini de sa splendeur.

Elle seule peuple du vol des anges ses rêves constellés.

Elle seule illumine son âme assombrie aux vives clartés de l'Espoir, et lui rappelant que la Mort n'est pas l'inconscience horrible du néant sans fin, que nous promet le panthéisme, et dont la seule pensée révolte tout son être, mais qu'elle est le passage à la vie immortelle, à ce ciel bienheureux où sa chair, lorsque le jour viendra, ira, résurgie triomphante, emportée par son âme désormais sans souffrance, s'anéantir d'amour dans le baiser de Dieu!...

J'ai dit, messieurs, à vous de conclure dans la sincérité de votre cœur d'artistes, si oui ou non, l'esthétique que *l'Art pour Dieu* résume et qui surpasse de telle sorte les trois esthétiques : *l'Art pour l'Art*, *l'Art social* et *l'Art naturaliste*, en réunissant leurs éléments bons, est la meilleure des esthétiques, est l'esthétique la plus propice aux créations du poète. (*Vifs applaud.*)

## IMPROVISATION DE M. NÉLIS

MESDAMES, MESSIEURS,

Vous m'excuserez de prendre la parole aujourd'hui, car je n'y suis pas préparé ; je ne veux vous dire que quelques mots.

Je fais d'abord une constatation à propos des paroles que M. Virrès a prononcées hier : Il a demandé qu'on demeurât sur le terrain esthétique, qu'on n'entrât pas dans les discussions métaphysiques et que les discussions philosophiques fussent également laissées de côté. Nous avons eu la preuve qu'il était impossible de parler d'art, sans immédiatement aborder le terrain métaphysique.

On s'est demandé ce que c'était que l'art, ce qu'il devait être ; il a donc fallu qu'on se rende compte de ce que doit être la beauté ; conséquemment on est entré sur le terrain philosophique et l'on a discuté les croyances de chacune des écoles en présence.

Mesdames et Messieurs, tout d'abord je me permettrai de rappeler un souvenir qui est certainement présent à la mémoire de beaucoup d'entre ceux qui sont ici, c'est le vœu émis l'an dernier à un autre congrès, congrès qui s'occupait de « l'attitude des catholiques vis-à-vis des écoles littéraires contemporaines » ; par ce vœu, les catholiques reconnaissaient le beau sous toutes ses formes ; c'est-à-dire que toutes les formules d'art sont vaines ; c'est là une phraséologie pompeuse et qui ne répond à rien. L'on voudrait savoir où est la vérité ; c'est ce besoin qui nous occupe ; on veut retrouver cette vérité perdue et on fait sa petite école ; un écrivain a sa doctrine et il s'y complait avec quelques adeptes, comme les fakirs de l'Inde en contemplation.

J'ai entendu avec beaucoup d'intérêt la conférence de M. Montfort. C'est de celle-là surtout que je vais parler.

M. Valère Gille est venu nous montrer une doctrine esthétique sans entrer dans la métaphysique. C'est là un dandynisme de l'art, qui, ma foi, n'est pas une formule.

L'art social, ce n'est rien du tout ! C'est un simple vœu émis par M. Picard et, à son avis, il faudrait que l'art soit mis à la portée de tous.

Reste le naturisme qui oppose une doctrine métaphysique bien nette à la théorie de l'Art pour Dieu. M. Montfort a formulé d'une façon très précise la doctrine, base du naturisme, par ces paroles, empruntées à Hegel et qui ont trait au devenir de Dieu : « Dieu n'est pas, n'a jamais été, mais deviendra ».

Le naturisme est donc le génie de Dieu, Dieu est en quelque sorte en formation, nous sommes en train de nous faire un Dieu, cherchez ce que cela peut être au point de vue métaphysique !

C'est là une doctrine assez bizarre ! Dieu est ou n'est pas. S'il peut devenir, que sera-t-il ? (*Rires*).

Mais lorsque nous parlons de l'Art pour Dieu, nous en parlons à un point de vue tout spécial. Et au point de vue général, la théorie de l'Art pour Dieu peut-être admise par tous, même par ceux qui croient au devenir de Dieu, car si ce Dieu est en formation — ici les hommes arrivent à en fabriquer un — il aura tous les attributs de Dieu. Il existe donc un principe de foi universel ; Dieu est pour nous ce principe ; pour d'autres, c'est le grand Dieu qui n'est pas, mais qui sera peut-être un jour ; pour d'autres encore ce sera cette grande loi d'évolution qui pèse sur le monde.

Dieu existe donc, il est le principe de vie qui domine sur le monde. Et qui nous empêche alors d'admettre l'Art pour Dieu, quitte à donner à votre Dieu la signification que vous voulez ?

Mesdames et Messieurs, comme vous le voyez, ce que j'ai à vous dire est assez décousu, je ne m'attendais pas à prendre la parole. En terminant je veux seulement relever encore un mot de M. Picard, qui m'a semblé, ou bien très obscur, ou bien très erroné. Pour montrer ce que c'était qu'une œuvre d'art, M. Picard a employé cette comparaison : un coucher de soleil. Si je le vois tel qu'il est, a-t-il dit, ce n'est pas une œuvre d'art ;

mais si je le vois reproduit sur une toile par un peintre de talent, je dirai que c'est une œuvre d'art. M. Picard donnait donc le concours de la main de l'homme comme caractère essentiel de l'esthétique.

Je crois qu'il y a là une erreur ou une confusion : il ne faut pas confondre l'art avec le besoin esthétique.

Le besoin esthétique est un désir d'avoir des sensations de beauté ; or la beauté se trouve dans les êtres créés beaucoup plus que dans les œuvres artistiques.

L'art n'est qu'un moyen de nous procurer des sensations esthétiques ; il ne faut donc pas aller donner comme condition *sine qua non* qu'une œuvre d'art doit avoir été faite par la main de l'homme.

Je pense, Mesdames et Messieurs, qu'il serait prudent que je quitte la tribune, car mon discours serait encore plus décousu. Seulement, permettez-moi de protester contre l'accusation de M. Bernard à propos de ce qu'il appelle l'intolérance du catholicisme ; certains catholiques le sont, oui, mais les principes de la religion catholique peuvent-être saisis par tous ; la religion catholique tâche de ramener les hommes à leur idéal, sa doctrine est large, tolérante, par excellence... (*Oh ! oh ! au fond de la salle — Applaudissements dans une partie de l'auditoire*)... parce que c'est la doctrine d'un Dieu qui n'a pas créé l'homme pour le damner, mais pour lui procurer une félicité éternelle ; c'est la doctrine d'un Dieu qui est le père de ses enfants ; ce Dieu n'est pas un Dieu mauvais, perfide, voulant le malheur de ses créatures, comme on a voulu le dire, c'est un Dieu qui a sauvé l'homme, par Jésus-Christ. La doctrine catholique se résume en deux mots : foi, espérance. Tous deux aboutissent à une synthèse, charité : amour de Dieu pour les hommes, amour des hommes pour Dieu, amour des hommes entre eux.

C'est cette doctrine qui permet la plus grande largeur d'esprit tant au savant qu'au penseur et qu'à l'artiste. (*Applaudissements prolongés*).



M. BERNARD. — M. Nélis pense que j'ai voulu réduire mon discours à une seule accusation politique, ce qui est loin d'avoir été ma pensée.

M. NÉLIS. — J'ai seulement parlé de la métaphysique ; il ne m'est pas du tout venu à l'esprit de m'occuper de politique.

M. LE PRÉSIDENT. — La politique est à la porte !

M. EDOUARD NED. — Je n'ai qu'un mot à dire pour répondre à M. Bernard.

D'après M. Bernard, qu'aurais-je dit : que l'artiste doit faire servir son art à la morale. Or, je n'ai jamais dit cela. J'ai affirmé que l'artiste doit avoir souci de la morale, mais il ne doit pas faire servir son art à la morale : il ne faut pas imposer au peintre de ne produire que des images religieuses, à l'écrivain de faire un sermon ou un prêche ; mais comme l'œuvre d'art doit produire une impression, il faut que cette impression soit bonne. Je ne vous défends pas, monsieur Bernard, de peindre le mal ou le vice, pourvu que vous le fassiez servir à la glorification du bien.

Le mal n'est pas seulement la négation du bien, mais aussi du beau.

L'œuvre artistique doit faire vibrer dans celui qui la voit, dans celui qui la lit, les émotions intellectuelles, les émotions esthétiques. Or, si vous exprimez le mal pour lui-même, vous ne provoquerez pas ces émotions, mais bien l'instinct de la bestialité, et la bestialité tue l'émotion esthétique. — Quel sera donc parmi deux écrivains, dont l'un aura décrit un homme vertueux et l'autre un homme vicieux, en admettant la parité de génie, de talent, une égale perfection dans l'exécution de l'œuvre, quel sera celui qui aura fait l'œuvre la plus belle, l'œuvre la plus noble ? Mesdames et Messieurs, je vous laisse la réponse ! (*Applaudissements.*)





JOHAN NILIS

## DISCOURS DE M. JOHAN NILIS.

MESDAMES, MESSIEURS,

L'excellence d'une esthétique ne se peut juger que d'après les œuvres nées d'elle.

Je ne nierai point que toutes les tendances n'aient quelque chose de bon et qu'elles n'aient pas produit partout et toujours des hommes de talent, dont les œuvres clament la sincérité artistique à travers les âges.

Mais il en est une cependant, l'*Art pour Dieu*, qui a eu, à l'exclusion de toutes autres, le rare privilège de faire éclore, dès la plus haute antiquité, des œuvres de génie qui n'ont jamais été égalées si ce n'est par l'œuvre idéale de Dieu, la création elle-même !

Quand on étudie attentivement l'histoire des peuples, qui est aussi l'histoire de l'art, on remarque qu'au fur et à mesure que le concept de Dieu s'obscurcit, l'art quittant les régions sereines de son origine vient se prostituer à l'ivresse du vice !

Or, en Orient, ce berceau de la lumière, la notion pure de Dieu s'était conservée le plus longtemps et nous voyons que c'est précisément de là que l'art a rejailli avec le plus d'éclat sur l'humanité toute entière. Nous voyons encore qu'Israël, la seule de toutes les nations qui ait conservé à travers les âges le culte du vrai Dieu, est aussi la seule qui ait légué un livre à l'humanité !

Livre merveilleux ! Il prie avec le poète et dit au philosophe le pourquoi et l'au-delà ; les ignorants peuvent le comprendre, les savants l'étudient et la Foi nous y conduit comme à une cathédrale mystique où habite l'Espérance, cette sœur de la Charité qui guérit nos doutes et nos douleurs !

Mais, faut-il le dire, ce livre dont la langue primitive est incomparablement plus belle et plus simple que celle des Hel-

lènes ou des Latins, ce livre d'art divin, qui a su inspirer les plus grands génies, ce livre est oublié par nos générations modernes!

Mais tournons un instant nos regards vers ce petit peuple dont la littérature a exercé une si grande influence sur toutes les nations, sous tous les climats et sur toutes les langues de la terre.

Dans l'histoire, aucun de ses enfants ne figure parmi les grands conquérants. C'est à peine s'il a su se défendre contre un plus faible que lui!

Asservi, je le vois traîné derrière le char d'un roi de Babylonie et, à peine revenu dans sa patrie, il tombe sous le joug des Romains. Mais qu'importe à ce peuple l'exil et la misère! poète, son idéal le suit aux rives du Cobar!

L'histoire de ce peuple est donc, toute entière dans sa poésie et sa poésie est la copie de la parole créatrice, une imitation de la création « *ex nihilo* ». Son art et sa poésie se confondent avec sa religion, mais sa religion n'était point, comme pour tant d'autres nations, une longue suite de formules rédigées dans une langue obscure dont la connaissance était uniquement réservée à une initiation suprême et sacerdotale, mais elle était la lumière, la connaissance de Jehovah! et Jehovah lui-même était « Celui qui est », la Pensée incréée, infinie qui, comme l'art et la poésie, avait pour sanctuaire le cœur du poète.

Ici, on ne trouve pas non plus comme chez les autres peuples des types isolés qui, à de longs intervalles, font jaillir un rayon de lumière à travers le brouillard des siècles accumulés, mais bien une succession non interrompue d'artistes et de poètes qui, dès la plus haute antiquité, semblent avoir surpris le verbe créateur sur les lèvres mêmes de l'Éternel.

L'Inde n'a pas encore parlé et des siècles s'écouleront avant qu'une voix du haut du Sinaï invitera les cieux et la terre à écouter son verbe rythmé au foyer brûlant de la pensée incréée, que déjà un des ancêtres d'Abraham a consigné sur des tablettes d'argile les humaines douleurs d'une âme soulevée par le souffle divin.

Et à des siècles d'intervalle, au bord du golfe Elamitique, le sauvé des eaux, le fils adoptif de la belle Termouthis, copiera ces mêmes tablettes où Jehovah, par la bouche du poète, interpelle ainsi les siècles à venir :

« Où étais-tu quand je fondais la terre ?  
alors que les étoiles du matin éclataient en  
chant d'allégresse  
et que tous les fils de Dieu poussaient des  
cris de joie ?  
Qui a fermé la mer avec des portes,  
quand elle s'élança du sein maternel ;  
quand je fis de la nuée son vêtement  
et de l'obscurité ses langes ;  
quand je lui imposai ma loi  
et que je lui mis des barrières et des portes ;  
quand j'ai dit : Tu viendras jusqu'ici,  
tu n'iras pas au delà,  
Ici s'arrêtera l'orgueil de tes flots ! »

Et ce même Moïse, plus de mille ans avant qu'un Hérodote traînat péniblement l'histoire des nations à travers l'erreur des âges, évoque devant son peuple ravi, en lui racontant l'origine des choses, le tableau émouvant de la création !

Et cinq siècles avant que Pindare remplit le monde des accents de sa lyre, les montagnes de Sion écouteront la tempête gronder dans le chant d'un roi poète :

« La voix de l'Eternel retentit sur les eaux ;  
le Dieu de gloire fait gronder le tonnerre,  
l'Eternel est sur les eaux.  
La voix de l'Eternel brise les cèdres ;  
l'Eternel brise les cèdres du Liban,  
il les fait bondir comme des veaux  
, et le Liban et le Sirion comme de jeunes buffles.  
La voix de l'Eternel fait trembler le désert ;  
l'Eternel fait trembler le désert de Kadès.  
La voix de l'Eternel fait enfanter les biches.  
Elle dépouille les forêts.  
Dans son palais tout s'écrie :  
Gloire ! »

Aussi le culte n'était-il pas exclusivement rendu à l'Eternel comme créateur des cioux et de la terre, mais les âmes d'élites

adoraient en lui la bonté, la beauté infinie et lui rendaient l'hommage dû à la beauté suprême, le culte de la poésie.

C'est alors qu'apparaissent ces écoles de « Nabi » où le poète Hébreu trouvera pour s'élever jusqu'au Trône trois fois saint, l'échelle mystérieuse d'un autre Jacob !

La tête plongée dans l'abîme des cieux, le voilà qu'il s'avance parmi les foules, le voyant d'Israël, le poète de l'Eternel. Et tandis que sa main, en lettres de flamme écrit l'histoire Messianique, il ébauche les évangiles, ce Livre par excellence des âges futurs.

O, la Bible ! Depuis les chants passionnés des psaumes et des prophètes jusqu'aux pleurs d'un Jérémie ; depuis le récit des origines jusqu'au livre de Ruth ; depuis le Cantique des Cantiques, coulant un diadème de strophes mystiques au front de la belle Sunamite, jusqu'au livre de Job, nous trouvons sans cesse la plus grande diversité de formes dans l'unité créatrice et l'expression esthétique la plus élevée : *l'Art pour Dieu ! (Applaudissements.)*

## DISCOURS DE M. MÉCISLAS GOLBERG

MESDAMES, MESSIEURS,

J'ai assisté à des exposés très précis sur les différents moyens pour être un grand artiste. J'ai appris qu'il s'agissait d'avoir la notion du bien et du mal pour être un grand artiste. Je tâcherai, après avoir entendu, de trouver le critérium du bien et du mal, pour pouvoir devenir un grand artiste.

Eh bien ! je ne savais pas comment sortir du dédale des théories exposées, je ne savais pas comment formuler le bien et le mal. On m'a dit : Il faut éviter la bestialité. Ce mot m'a troublé, mais quand il s'agissait de le définir, je ne savais pas où trouver le critérium. Il faudrait donc que j'aille le demander à ceux qui

sont chargés de veiller sur le bien et sur le mal et c'est seulement alors, renseigné par eux sur la nature du bien et du mal que j'aurais le droit de chercher le critérium. Cette théorie ne peut me satisfaire.

Ensuite, on a parlé de l'art social. Effectivement, M. Picard nous a dit que tout devrait être art social ; ces artistes sont de ceux qui admirent les beautés des chants démocratiques, qui voudraient mettre en peinture les programmes des différents partis. Il est évident que si Shakespeare entendait les cris de révolte des artistes sociaux il aurait pour eux du mépris ; aussi, je crois que l'art social a la même valeur comme dogme que l'art religieux, il doit se rapporter à l'autorité ; or l'artiste ne doit avoir rien de commun avec l'autorité.

Passons maintenant à l'art naturaliste. S'il ne posait pas de dogmes, je m'inclinerais. Mais l'art naturaliste a voulu restreindre le terrain de l'esthétique, il a voulu donner des notions de la morale, il a dit que le bien est là et le mal ici. C'est ainsi qu'il renferme l'émotion.

Eh bien, je crois que si nous jetons un coup d'œil sur ce qu'on a créé Dante, Byron, Balzac, nous ne verrons pas de grandes doctrines sur l'art, nous ne verrons pas chez eux de grandes intentions. Mais ils ne nous donnaient pas de doctrines, ils ne nous disaient pas : ici est l'inspiration, ou vous trouverez là des indications pour votre éducation artistique.

Balzac copiait des phrases entières de Gautier, tellement il était ébloui de cet auteur. Il disait parfois : « Mes romans, c'est un moyen de payer mes dettes, ce n'est pas un moyen esthétique. » Byron a écrit ses premières pages pour arrêter les billets hypocrites de sa mère qui s'opposait à certaines vues purement personnelles. Et ensuite Shakespeare, où puisait-il ses émotions ? Dans les batailles des brigands de la Grèce, entre un baiser et un cri de guerre.

Vous voyez que ce n'est pas dans des dogmes que ces grands écrivains ont cherché les émotions, car ils comprenaient que pour être artiste, il faut être un homme et pour être un homme, il faut savoir aimer et haïr. (*Applaudissements.*)



La beauté ne se dégage pas des paroles de théologie, d'ordre moral, d'ordre social, d'ordre métaphysique, d'ordre matériel ou d'ordre religieux, mais bien de tout ce qui peut faire vibrer le cœur de l'homme. Le principe de l'art, c'est la continuité des formes, ce qui renferme le demain de ce qui est aujourd'hui, et, dans ces conditions, l'artiste ne nous donnera pas des doctrines morales, des doctrines sociales, des doctrines religieuses, mais il saura comprendre le mystère des choses, l'âme des foules, la beauté d'une rue, le mystère d'une forêt vierge, l'animation d'une ville et le calme des campagnes, le charme du printemps et la mélancolie de l'automne. Cherchez l'art dans les cités, là où se créent les passions modernes, où les races et les peuples se rencontrent, où se concentre l'activité humaine, là où Zola trouve la possibilité de se manifester et les autres la possibilité de lutter contre lui! (*Applaudissements. Protestation.*)

C'est dans les foules que se créent les notions du sentiment de la beauté, c'est là que vous trouverez la véritable esthétique! Si vous voulez avoir le sentiment de la beauté, évitez les dogmes théologiques, évitez les principes de l'art naturaliste, évitez ceux de l'art social pour ne pas tomber dans les programmes et les erreurs des partis politiques, travaillez librement, sans aucune... préoccupation de principes. (*Vifs applaudissements.*)

## DISCOURS DE M. ALBERT JOUNET

### *L'Art pour Dieu, esthétique définitive.*

*L'Art pour Dieu* dépasse et réconcilie *l'Art pour l'Art*, *l'Art social* et le *Naturisme*.

L'Art pour Dieu est donc l'esthétique à la fois synthétique et suprême, l'esthétique définitive.

C'est ce que je vais montrer.

Quel est le désir de *l'Art pour l'Art*?

Réaliser la beauté de la forme.

Y a-t-il opposition entre ce désir et l'Art pour Dieu? Absolument aucune.

Dieu est la beauté, le beau est un de ses attributs intimes.

Comment Dieu inspirera-t-il un Art aux formes médiocres, niaises, fausses, plates.

Donc ce que vous voulez, artistes de l'Art pour l'Art, nous le voulons aussi.

Mais nous voulons encore davantage. La grave, souveraine lumière d'un nimbe peut émaner d'un front parfait et mettre sur sa beauté et ce le du corps entier, une lueur d'infini et de gloire éternelle. De même, sur toute forme belle, on peut faire rayonner un rayonnement divin.

Et les sentiments, les idées, les passions peuvent recevoir la même lueur transfigurante que la forme. Sur l'énergie, la rareté, l'audacieux, le pénétrant se répand un sublime supérieur : L'Infini.

Artistes de l'Art pour l'Art, voilà ce que nous voulons : la beauté que vous aimez, et, pour la couronner, celle de Dieu.



Et *l'Art social* que veut-il?

Une émotion humaine, un souffle de progrès, de fraternité et de délivrance sociales dans le beau.

Mais la beauté chrétienne porte au cœur l'amour social, pendant qu'elle porte au front le nimbe de gloire. L'émotion humaine, le progrès, la fraternité et la délivrance sociales, tout cela les Évangiles l'inspirent.

Nous voulons tout cela, comme vous, artistes de l'Art social. Et nous voulons davantage encore.

Le Christ nous fait désirer non seulement la réalisation, en ce monde, d'une société, enfin, plus évangélique, mais l'éternité d'une société fraternelle, fulgurante et impérissable dans le Paradis de splendeur.

Et nous voulons que l'Art s'émeuve à l'espoir de réaliser la

société évangélique sur la terre, mais qu'il s'émeuve encore à l'espoir de l'éternelle fraternité!

L'Art pour Dieu accepte donc et dépasse à la fois l'Art social, ainsi qu'il avait accepté et dépassé l'Art pour l'Art. Et il les réconcilie en même temps qu'il les dépasse.

Dieu n'est-il pas l'universelle perfection, qui réconcilie tous les Idéals partiels en les dominant?

L'Art pour Dieu remplit le désir de l'Art pour l'Art, car il veut la beauté artistement parfaite, et il dépasse ce désir, car il nimbe la beauté de gloire divine.

Mais cette beauté, nimbée de gloire divine, devient charité humaine; voici que la beauté chrétienne remplit le désir de l'Art social et le réconcilie avec le désir de l'Art pour l'Art. La divinité de la beauté la rend bonne, mais la divinité, demeurant inséparable de la beauté, rend la bonté belle.

Et, parce que la charité chrétienne a des certitudes éternelles, elle dépasse le désir de l'Art social, en même temps qu'elle le satisfait, car elle lui montre l'impérissable Paradis comme le prolongement de la Rédemption sociale sur la terre.

Artistes de l'Art pour l'Art et de l'Art social, élevez-vous ensemble, assouvis, étreints, réconciliés, dépassés, éperdus dans l'extase de l'Idéal divin!



Et le *Naturisme*?

Il veut la vie puissante, les ondes géantes de la sève, la palpitation humaine retrouvée dans la forêt et l'océan, les mouvements des feuillages et de la mer retrouvés dans le genre humain, la sympathie entre la fournaise du soleil et la fournaise de la pensée.

Et tout cela nous le voulons aussi. La vitalité, l'énergie de la nature et leurs analogues dans l'Humanité ne nous effrayent pas. Dieu a créé. Il est le maître. Et, chrétiens, nous annexons la force vitale du genre humain et la nature, au nom de Dieu.

Mais, acceptant l'idéal du naturisme, nous le dépassons, puisque nous l'acceptons au nom de Dieu.

Nous voulons exprimer dans l'Art les magnifiques forces

inférieures, mais en les ployant au règne de forces supérieures, plus indomptables, plus magnifiques. Nous voulons que, dans l'Art comme dans la réalité, la sainteté humaine et la toute-puissance de Dieu règnent sur la vitalité et l'énergie du genre humain et de la nature.

Nous voulons que la vie puissante soit le royaume de l'Esprit tout-puissant. Nous ne nous laisserons pas enivrer et asservir par les forces inférieures. Nous planerons sur elles en rois, serviteurs du Roi des rois.

Le Naturisme me semble un pressentiment involontaire, incomplet du christianisme de gloire.

Cette vigueur surabondante et radieuse que le Naturisme a raison d'évoquer dans la nature, dans la vie du genre humain et jusqu'en l'aspect vital dynamique de l'humaine pensée, il a tort de ne pas découvrir qu'elle rayonne, plus belle et plus ardente encore, dans les héroïsmes de la sainteté humaine, et que, par dessus tout, elle a son origine, son but et sa dévorante plénitude dans les abîmes et la gloire de la toute-puissance de Dieu !

L'Art pour Dieu dépasse l'Idéal naturiste en même temps qu'il l'accepte, comme il a accepté et dépassé les deux autres Idéals.

Et l'Art pour Dieu réconcilie le Naturisme avec l'Art pour l'Art et l'Art social.

Car, ayant uni au divin la beauté artistement parfaite et l'émotion sociale, il les a unis, par là même, à la divine puissance et les a associées à l'empire de la force infinie de Dieu sur les vastes forces de l'Humanité et du monde, et, par conséquent, à celles-ci et à toute la beauté qu'elles peuvent offrir.



Ainsi l'Art pour Dieu accepte et, en les réconciliant, dépasse l'Art pour l'Art, l'Art social et le Naturisme.

L'Art pour Dieu, c'est l'esthétique définitive.

La beauté synthèse que nous rêvons à toutes les perfections, artistes de l'Art pour l'Art, mais nimbées de gloire divine et

aussi de toutes les générosités de l'Art social, mais prolongées dans l'éternité, et, enfin, elle est comme le Naturisme, palpitante de vie et ruisselante de puissance, mais, dans sa vie, il y a le Dieu vivant et le tout-puissant dans sa puissance.

Artistes de l'Art pour l'Art, de l'Art social, du Naturisme, Dieu, si votre liberté se livre à lui, vous satisfera tous, vous réconciliera tous, mais vous dépassera et vous écrasera tous par cet écrasement vivifiant dont l'âme humaine est éprise.

Car nous avons été créés insatiables et nous ne pouvons être comblés que par ce qui nous dépasse à jamais.

L'âme de l'homme n'est heureuse que brisée dans l'étreinte de l'Absolu. (*Applaudissements prolongés.*)

M. LE PRÉSIDENT. — Mesdames et Messieurs. Il me reste à vous remercier de la dignité avec laquelle vous avez assisté à ces réunions, de l'attention que vous y avez apportée et de la facilité avec laquelle j'ai pu diriger ces débats intéressants.

Je vous remercie de tout cœur et je félicite également ces jeunes gens pour les efforts qu'ils déploient pour la plus noble des causes. (*Applaudissements prolongés.*)

## Çà et là

### A NOS LECTEURS

Le texte sténographique du discours sur l'*Art pour Dieu*, par lequel M<sup>gr</sup> Cartuyvels, vice-recteur de l'Université de Louvain, clôtura si grandiosement le Congrès littéraire de Bruxelles, dans le majestueux vaisseau de la collégiale, était destiné à paraître au présent numéro de *la Lutte*.

Les innombrables obligations de son ministère pastoral et de son vice-rectorat empêchèrent jusqu'à ce jour l'éloquent prélat de retourner à notre éditeur ce texte sténographique, après vérification désirable.

Ne pouvant retarder davantage la parution du présent fascicule, force nous est bien de paraître aujourd'hui, en dépit de cette involontaire lacune que nous sommes les premiers à vivement regretter.

LA RÉDACTION.

### LETTRE DE GEORGES LE CARDONNEL A GEORGES RAMAEKERS

Valence-sur-Rhône, 18 février 1898.

MON CHER AMI,

Je regrette beaucoup que les circonstances m'interdisent d'aller assister au Congrès auquel vous avez bien voulu me convier.

Les idées qui y seront discutées m'intéressent au plus haut point ; votre devise : « l'Art pour Dieu » me paraît résumer les formules. Je ne parle pas de la première : « l'Art pour l'Art », dont je n'ai jamais saisi la signification ; mais il me paraît que tout art, par le fait même qu'il exprime des idées, est social, si l'œuvre est belle, et par suite produit quelque influence, serait-ce même sur un milieu très restreint ; les idées émises sont comme les plus petites pierres jetées dans l'eau et dont l'effet se fait sentir jusqu'aux plus lointaines rives ; et puis surtout ne limitons pas l'art à une formule humaine ; votre devise qui ne limite pas dans le domaine de la Beauté comprend certes l'Art social ; elle comprend dans un certain sens le Naturisme aussi, dans le sens où le naturisme peut produire quelque chose :

j'entends si naturisme veut dire admiration de la nature et si la poésie naturiste est l'expression de cette admiration par des chants ; je suis alors naturiste et tout poète, tout écrivain est naturiste à un moment donné de son œuvre ; mais si naturisme veut dire adoration de la nature, et je le crains bien, j'estime cette formule uniquement de « littérature » et par suite méprisable ; à moins que les naturistes, et j'oserai bien leur faire cette injure, prennent le mot nature dans le sens très vague de « la Nature » avec un grand N, à la façon des gens qui croient avoir supprimé le mystère quand ils ont dit « la Nature fait ceci » ; à moins que les naturistes ne soient panthéistes, en ce cas nous en viendrions à une discussion philosophique. A moins que les naturistes ne soient surtout des *arrivistes*. (Je ne compte pas parmi les naturistes : M. Joachim Gasquet, dont j'estime le haut talent et en lequel j'ai toujours salué un noble poète.) Ils font tellement de bruit à propos de tout ; et ils sont si implacables pour leurs aînés, parmi lesquels il y a de grands poètes et de probes artistes qui ont donné toute leur vie à l'art ; je puis le dire cela, puisque ceux-là sont mes aînés aussi ; et sans compter qu'ils usent à l'occasion des raffinements du « symbolisme » et que le symbolisme reste une belle formule d'art, la plus haute peut-être, à cause de cela même, la plus difficilement réalisable, mais dans laquelle, je m'empresse de le dire, il ne faut pas se cantonner pas plus que dans aucune ; le symbolisme aura du moins introduit la recherche du caractère d'universalité dans l'œuvre d'art et il aura été la manifestation d'une tendance à un retour vers l'unité ; il aura été une réaction salutaire contre le Naturalisme et une manifestation de l'Idéalisme ; il aura ramené à l'amour de la musique dans le style ; c'est vous dire que je mets à part les gâteaux ou les snobs qui parlèrent ou parlent du déplorable *petit nègre*.

J'aime « l'Art pour Dieu » *parce que ce n'est pas une formule*, et puis parce que cela donne à l'œuvre d'art le haut caractère de l'adoration et de la prière ; parce que cela donne à l'œuvre d'art le caractère brillant d'œuvre d'amour !

Comme je voudrais causer de tout cela près de vous, moins à bâtons rompus !

Je vous serre la main.

GEORGES LE CARDONNEL.

## OPINIONS DES JOURNAUX

L'espace trop restreint de ce volumineux fascicule ne nous permet pas de donner ici les divers avis émis par la presse belge avant, pendant et après les deux journées du Congrès de Bruxelles.

Nous nous bornerons donc à deux citations parmi les plus

saillantes ; mais avant tout, *la Lutte* tient à remercier tous les journaux des comptes rendus par eux publiés : les uns pour leurs chaudes sympathies, les autres pour leurs railleries obligées contre *l'Art pour Dieu* : haines et louanges lui agréent également...

Après avoir affirmé la « mort » de *l'Art pour Dieu*, « l'on est » autorisé — déclara la *Chronique* — à se demander comment » des organisateurs qui commencent par se proclamer « catho- » liques » peuvent avoir eu l'idée bizarre d'organiser une libre » discussion qui réclame avant tout la liberté de la pensée.

» Alors, pourquoi « ce débat contradictoire » ? Sous la ban- » nière catholique, il ne peut être question de débat contra- » dictoire. »

L'étonnement du journal franc-maçon ne nous étonne pas plus que ne nous déconcerte sa risible objection, et c'est très charitablement que nous lui donnons le conseil de simplement se remémorer, s'il ne les ignore, les libres et publiques discussions engagées jadis entre catholiques et religionnaires, par exemple, discussions qui furent si souvent provoquées par les prêtres catholiques eux-mêmes, dans la France du xvii<sup>e</sup> siècle.

Or, tandis que les organes maçonniques s'échinaient de la sorte à rendre suspect d'hétérodoxie le principe de *liberté* qui guida les organisateurs *catholiques* du Congrès, la presse catholique fut unanime à applaudir telle initiative.

« La provocation était crâne, dit le *Journal de Bruxelles*, mais elle pouvait sembler téméraire. L'événement a donné raison à ces jeunes.

» On leur avait promis, dans les milieux voisins, un fiasco retentissant. Ils ont remporté une victoire significative, car leur congrès a réussi au delà de tout ce qu'on pouvait espérer. C'était un véritable tournoi littéraire. Les fondateurs de *la Lutte*, MM. Georges Ramaekers, Paul Mussche, etc., défenseurs de la thèse *l'Art pour Dieu*, portaient un défi public aux propugnateurs de thèses dissemblables ou contraires, ou même hostiles : *l'Art pour l'Art*, *l'Art social*, *l'Art naturaliste*...

» Il y a vingt ans, il y a dix ans, un congrès de ce genre eût été matériellement impossible. On n'aurait pas trouvé un groupe de jeunes gens, fièrement catholiques, résolu d'affronter hardiment la contradiction en public et d'accepter tous les



inconvenients de cette action, autrefois jugée téméraire, ou même, disons-le, grotesque.

» J'aperçois dans cette audace généreuse un grand progrès accompli dans la *vie* catholique de ce pays. Il y a donc maintenant des jeunes gens instruits, dédaigneux des privilèges civils ; il y a des « lutteurs » littéraires qui, ne se confinant plus dans le cercle des congrégations fermées, se jettent, d'un bond, devant ce qu'on nomme le grand public et font appel à la raison pour convertir le monde moderne.

» Ils n'invoquent d'autre force que celle de la discussion rationnelle. Ils n'ont pas peur de la multitude. Ils ont la foi intégrale, celle qui transporte les montagnes. Ce sont des apôtres...

» Des artistes qui se disent chrétiens dans la vie privée et dans la vie publique ont résolu de prendre possession de la foule, à l'aide de moyens absolument modernes. Ils doivent réussir, s'ils persévèrent. Je le jure... »

Et après avoir fait un loyal éloge d'Edmond Picard, le *Journal* conclut :

« Enfin, tandis que d'ignobles mascarades pataugeant dans une mer de *confetti*, rendaient mélancoliques les rues de la ville, une assemblée de jeunes artistes préludait dans d'austères débats à la rénovation de la société moderne.

» Loué soit Jésus-Christ ! »

## « LA LUTTE » AU CONGRÈS DE LILLE

Dans ce numéro, consacré tout entier au Congrès de Bruxelles, il convient d'en rappeler un autre, organisé celui-là aussi, et plus récemment encore, par des catholiques : le *I<sup>er</sup> Congrès des œuvres de jeunesse*, qui tint ses assises à Lille — la capitale du Nord de France — les 10, 11, 12 et 13 de ce mois de mars. Quand, en la seconde journée, l'assemblée aborda ce point de son programme : *l'Action publique du catholicisme par les revues*, Paul Mussche, représentant à ce Congrès *la Lutte*, monta à la tribune. Avec sa fougue enthousiaste, dans une langue vibrante et forte, il y fit le rapide historique de la jeune littérature belge ; et M. Eugène Veuillot nous révéla, dans *l'Univers*, par quelle explosion de bravos les centaines d'auditeurs réunis là, saluèrent la devise : « *L'Art pour Dieu!* » que *la Lutte* venait d'affirmer au Congrès littéraire de Bruxelles, faisant justement augurer par là à nos frères de France le prochain triomphe de l'Idéal chrétien dans les créations des poètes ! Que celui qui la fit applaudir en soit ici remercié !

G. R.

# LA LUTTE

3<sup>e</sup> ANNÉE. — MARS 1897-AVRIL 1898

## ERRATUM

Du n<sup>o</sup> de Noël au n<sup>o</sup> de mars 1898 une erreur de mise en pages est à rectifier. La pagination des 36 pages du n<sup>o</sup> 8 (novembre) ayant été répétée au n<sup>o</sup> de décembre, ce n'est pas 454 pages, mais 494 qu'atteint le volume de la 3<sup>me</sup> année de « LA LUTTE ». Les pages bisseées en cette table sont celles du fascicule de décembre.

## TABLE DES MATIÈRES <sup>(1)</sup>

	PAGES
FRANZ ANSEL. — <i>Départ vers l'inconnu</i> . . . . .	67
CHARLES BERNARD. — Discours prononcé au Congrès de <i>La Lutte</i> . . . . .	422
ALBERT BERTHEL. — <i>Prière des Inquiets</i> . . . . .	235 <sup>bis</sup>
ID.    La science franciscaine : Le docteur admirable . . . . .	311
SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER. — Lettre adressée au Congrès de <i>La Lutte</i> . . . . .	376
PAUL CROKAERT. — La légende du coq noir . . . . .	18
LOUIS DELATTRE. — Le couvreur . . . . .	70
ID.    Histoire du chien Friquet . . . . .	256
LOUISE ET LOUIS DELATTRE. — La fille sans mains . . . . .	109
ERNST DELTENRE. — Frantz Schubert . . . . .	31
ID.    « La musique et la vie » d'André Ruyters . . . . .	161
ID.    « Légende bretonne » d'Henry Henge . . . . .	195
ID.    « Mort de poète » d'Henry Henge . . . . .	226
ID.    Un compositeur franciscain . . . . .	316
ID.    Englebert Humperdinck . . . . .	346
POI, DEMADE. — La colère des Douze . . . . .	233
ID.    Le réveillon de la bonne sœur « Maleine » . . . . .	241 <sup>bis</sup>
ID.    La bible des pauvres . . . . .	291
ID.    La bague d'émeraude . . . . .	327

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italiques.

	PAGES
EUGÈNE DEMOLDER. — Les cloches de Rome. . . . .	168
CHARLES DROUPY. — <i>Rancœur</i> . . . . .	81
ID. <i>Le soir</i> . . . . .	120
EDOUARD DUCOTÉ. — <i>Vivre</i> . . . . .	239
MAURICE DULLAERT. — Epiphanie . . . . .	247 <sup>bis</sup>
ID. L'épopée des pauvres . . . . .	294
MAX ELSKAMP. — Eugène Demolder. (Lettre) . . . . .	249
HENRI GHÉON. — <i>Averse d'été</i> . . . . .	154
VALÈRE GILLE. — Discours prononcé au Congrès de <i>La Lutte</i> . . . . .	358
MÉCISLAS GOLBERG — Discours prononcé au Congrès de <i>La Lutte</i>	444
EUGÈNE HERDIES. — <i>Sons de cloches</i> . . . . .	224
ID. Le retour de l'exil . . . . .	255 <sup>bis</sup>
EDMOND JOLY. — <i>Le Séraphisme</i> . . . . .	306
ALBERT JOUNET. — <i>La conquête des cimes intérieures</i> . . . . .	39
ID. <i>Dans la chapelle des Clarisses, à Lourdes</i> . . . . .	83
ID. Le christianisme glorieux dans la poésie et l'art . . . . .	182
ID. Pensées . . . . .	218
ID. <i>Nativité</i> . . . . .	231 <sup>bis</sup>
ID. <i>Saint Antoine de Padoue</i> . . . . .	288
GEORGES LE CARDONNEL. — La vision du chanoine Hulmann . . . . .	14
ID. Enfance! . . . . .	169
ALFRED LEMAIRE. — « Reconstitutions! » . . . . .	117
LA LUTTE. — Jean Casier . . . . .	37
ID. L'Art au Parlement . . . . .	57
ID. Aux lettrés catholiques (suppl <sup>ent</sup> au n <sup>o</sup> de mai). . . . .	
ID. Eugène Demolder. . . . .	245
ID. Un congrès littéraire à Bruxelles . . . . .	328
GEORGES MARLOW. — <i>Fleur de silence</i> . . . . .	155
EUGÈNE MONTFORT. — Discours prononcé au Congrès de <i>La Lutte</i>	381
PAUL MUSSCHE. — Ballades . . . . .	2
ID. <i>Chansons</i> . . . . .	149
ID. <i>Ode à la nuit</i> . . . . .	167
ID. Ballades . . . . .	201
ID. Le meeting . . . . .	240
ID. Le crucifié! . . . . .	341
ID. Le congrès littéraire . . . . .	323
ID. Discours prononcé au Congrès de <i>La Lutte</i> . . . . .	413
ID. Les livres . . . . .	61, 93, 264, 260 <sup>bis</sup>
EDOUARD NED. — <i>Les semailles</i> . . . . .	1
ID. <i>Et chante l'allouette</i> . . . . .	75
ID. <i>Mes Fleurs, Fleurs de rêve, Fleurs mystiques</i> . . . . .	135
ID. <i>Fleurs de souvenir</i> . . . . .	187
ID. <i>Fleurs d'éternité</i> . . . . .	216
ID. <i>Les Abeilles</i> . . . . .	232
ID. <i>Le Noël de la montagne</i> . . . . .	244 <sup>bis</sup>
ID. L'éloquence Franciscaine . . . . .	301

	PAGES
EDOUARD NED. — Discours au Congrès de <i>La Lutte</i> . . . . .	365
ID. Les livres . . . . .	61, 260 <sup>bis</sup> , 448
JEAN NÉLIS. — Discours prononcé au Congrès de <i>La Lutte</i> . . . . .	437
JACQUES NERVAT. — <i>Nuit d'hiver</i> . . . . .	184
ID. <i>Paroles de l'Apôtre</i> . . . . .	205
ID. <i>Madeleine</i> . . . . .	344
MARIE NERVAT. — <i>Nuit d'été</i> . . . . .	184
ID. <i>Paroles du chevalier à la Princesse insolite</i> . . . . .	207
ID. <i>Convalescence</i> . . . . .	345
JOHAN NILIS. — Visions d'Ezéchiel (trad.) . . . . .	53
ID. Discours prononcé au Congrès de <i>La Lutte</i> . . . . .	441
GEORGES OUDINOT. — Paroles du solitaire . . . . .	10
ID. Vers l'autrefois . . . . .	180
ID. Noël lointains . . . . .	250 <sup>bis</sup>
ID. Les livres . . . . .	196, 265
ERNEST PÉRIER. — La chambre . . . . .	5
EDMOND PICARD. — Discours prononcé au Congrès de <i>La Lutte</i> . . . . .	401
GEORGES RAMAEKERS. — <i>Pâques fleuries</i> . . . . .	13
ID. Post-Scriptum . . . . .	45
ID. <i>Réveil de Mai</i> . . . . .	55
ID. Un Grand méconnu . . . . .	85
ID. <i>Ils l'ont menti</i> . . . . .	99
ID. « L'Art pour Dieu » . . . . .	155
ID. Préface à la légende S <sup>te</sup> Marie la lamentable . . . . .	185
ID. Une loge « Martiniste » à Bruxelles . . . . .	192
ID. La légende de S <sup>te</sup> Marie la lamentable . . . . .	208, 254
ID. Les étoiles de la Noël . . . . .	257 <sup>bis</sup>
ID. <i>Au poète Saint-François</i> . . . . .	263 <sup>bis</sup>
ID. <i>L'Amour</i> . . . . .	339
ID. Discours prononcé au Congrès de <i>La Lutte</i> . . . . .	427
ID. Les livres . . . . .	33, 62, 95, 129, 162, 196, 227, 349
HENRI DE REGNIER. — Eugène Demolder. (Lettre) . . . . .	248
EDGAR RICHARME. — Henry Bataille . . . . .	27
ID. <i>Par un soir de printemps</i> . . . . .	40
ID. Cloche de crépuscule, et chant de coq à l'Aube ! . . . . .	77
ID. <i>Mort d'Ompdrailles</i> . . . . .	108
ID. Henri Ghéon . . . . .	121
ID. <i>Larme d'enfant</i> . . . . .	158
ID. <i>Tandis que pleure la pluie</i> . . . . .	170
ID. A Léon Souguenet . . . . .	198
ID. <i>Les chastes</i> . . . . .	199
ID. La Philosophie de S <sup>t</sup> François . . . . .	268
ID. Discours prononcé au Congrès de <i>La Lutte</i> . . . . .	392
ID. Les livres . . . . .	60, 94, 226, 350
GEORGES RODENBACH. — <i>Prière</i> . . . . .	239
PROSPER ROIDOT. — <i>Bucé matinale</i> . . . . .	120

	PAGES
PROSPER ROIDOT. — <i>Rêve simple</i> . . . . .	178
ID. <i>L'heure triste</i> . . . . .	222
ID. <i>Heure d'aimer</i> . . . . .	253
ID. Les livres . . . . .	164
BLANC DE SAINT-BONNET. — Des temps présents . . . . .	88
ID. Déjà l'anarchie est en nous . . . . .	100, 160
ID. L'expiation . . . . .	190
CAMILLE SCHILTZ. — <i>Paysage lunaire</i> . . . . .	22
ID. <i>Vitraux</i> . . . . .	116
LÉON SOUGUENET. — Observations simples . . . . .	25
ID. <i>Épilogue du roman d'un pauvre jeune homme</i> . . . . .	47
ANNE THIERENS. — Des soirs . . . . .	82
ID. Nana . . . . .	102, 138
ID. La visite à Luntje . . . . .	219
L'ABBÉ ARMAND THIÉRY. — Art et Socialisme . . . . .	41
ID. De la Bonté et de la Beauté . . . . .	68
ID. Notre décadence littéraire et St François d'Assise . . . . .	265
UYLENSPIEGEL. — Ça et là (notules mensuelles) . . . . .	
ID. Les revues (chroniques mensuelles; couverture) . . . . .	
GEORGES VIRRÈS. — Dictions . . . . .	51
ID. Page liminaire . . . . .	152
ID. Plaisir d'amour, chagrin d'amour . . . . .	173
ID. Chronique musicale . . . . .	194
ID. La légende du sonneur . . . . .	234 <sup>bis</sup>
ID. Discours prononcé au Congrès de <i>La Lutte</i> . . . . .	357
ID. Les livres . . . . .	128, 196

## MUSIQUE

ERNST DELTENRE. — Hoffnungstränen. Six chants . . . (Hors-texte)

## GRAVURES

ZACHARIE ASTRUC. — Le Saint François d'Assise d'Alonzo Cano . . . . .	279
GIOTTO — Mort de Saint François d'Assise . . . . .	297
ETIENNE MORANNES. — Eugène Demolder . . . . .	(Hors-texte)
GEORGES RAMAEKERS. — Ernst Deltenre . . . . .	(Hors-texte)
ID. Edouard Ned . . . . .	(Hors-texte)
ID. <i>Ex libris</i> . . . . .	(N <sup>o</sup> de Noël)
ID. Nuit de Noël . . . . .	231

Le numéro de mars 1898 contient les portraits des suivants orateurs du Congrès de « LA LUTTE » : Bon de Haulleville. — Georges Virrès. — Valère Gille. — Edouard Ned. — Eugène Montfort. — Edgar Richaume. — Edmond Picard. — Paul Mussche. — Charles Bernard. — Georges Ramaekers. — Johan Nilis.

# Les Revues

## AUTOUR DU CONGRÈS

*L'Art moderne* apprécia ainsi le Congrès de Bruxelles : « Pour la première fois, à Bruxelles, un congrès où il n'a été question que de littérature vient de tenir ses assises. L'événement est notable et nous tenons à chaudement féliciter *la Lutte* de l'initiative qu'elle a prise. C'est par de telles tentatives, répétées ou mieux assurées, qu'on parviendra à mettre le public en contact avec les choses de l'esthétique et à dissiper le malentendu qui semble, en ce pays, le séparer de l'art... »

(*Le Congrès littéraire*, au n° du 27 février 1898.)

*Le Geste* (de Nîmes), après avoir publié, sous la signature de Mécislas Golberg, un compte-rendu fort malveillant du Congrès de Bruxelles, inséra, dans son numéro du 27 mars, les « élucidations rectificatives » que lui envoya Georges Ramaekers. Il s'y trouve exprimées de telles déclarations :

« Le talent, selon nous, est un don de naissance et le catholicisme, pas plus qu'aucune autre croyance, ne le pourrait donner à qui ne l'a reçu de Dieu, dans l'instant même où l'âme éveillait le corps à la vie. Mais nous avons cette conviction profonde : Que la Foi catholique est la meilleure et la plus pure inspiratrice d'une âme créée par Dieu artistique et féconde. Toute beauté, cependant, dans les œuvres humaines, n'est-elle pas, d'où qu'elle vienne, une louange à la beauté de Dieu ? »

« Que sont toutes les littératures, sacrées et profanes ; que sont-elles, sinon les caractères avec lesquels Dieu écrit son nom dans l'esprit humain comme il l'écrit dans le ciel avec les étoiles. »

Ainsi parla le poète d'Assises au frère Pacifique.

« La foi elle-même, autant que l'équité, fait donc aux catholiques un devoir de reconnaître et de louer le mérite artistique des hommes de talent qui n'ont pas le bonheur de croire ainsi que lui. »

Tandis que Mécislas Golberg affirmait dans *Le Geste* que Georges Ramaekers, absorbé par la passion du bien, « avait fait tout son possible au congrès pour le bâillonner » (sic ! ) M. Henri Gravez (celui qui s'intitula si justement *lui-même* jadis : « Ane de bonne race ») signalait de son côté, dans le *Journal des Gens de lettres belges*, des assertions tout aussi véridiques. Exemple : « M. Edouard Ned releva le gant pour démontrer que tout art qui ne tendrait pas à la gloire de Dieu, de son Dieu, était un art mauvais. » Et plus loin : « Ils (ces « néophytes ») proclament que seul l'art qui partage leurs croyances est légitime et que tout le reste est œuvre mauvaise. »

L'honnête monsieur eût pourtant dû savoir que ce sont là de sots mensonges, lui qui assista au congrès et qui connaît *la Lutte*. Aussi s'attira-t-il les réponsés d'Edouard Ned et de Ramaekers. Mais il fût pris du besoin de déposer de nouveau sa .. malice au bas du dit *Journal*, à seule fin de nous révéler de mieux en mieux sa « bonne race... »

Il est regrettable que le portrait de M. Mécislas Golberg ne nous soit point parvenu pour être publié.

La table des matières de la 3<sup>e</sup> année sera donnée en supplément au numéro d'avril, actuellement sous presse.



REVUE MENSUELLE  
ILLUSTREE, D'ART ET DE  
LITTÉRATURE. DIRECTEUR:  
EDOUARD DUCOTÉ, SECRÉ-  
TAIRE ET ADMINISTRATEUR:  
JACQUES DES GACHONS, 16,  
RUE DU SOMMERARD, A  
PARIS

## A PARAÎTRE PROCHAINEMENT

dans les éditions de *La Lytte* :

POL DEMADE

### LES CONTES INQUIETS

un vol. gr. in-18. Prix : fr. 3.50

PAUL MUSSCHE

### SIMPLEMENT

un vol. gr. in-18. Prix : fr. 2.00

## Collection de "La Lytte",

PAUL CROKAERT :	<i>Amour et florins</i> (comédie) . . . . .	fr. 1.00
PAUL MUSSCHE :	<i>En souvenir</i> (2 <sup>e</sup> édition) . . . . .	» 0.50
EDOUARD NED :	<i>Poèmes catholiques</i> . . . . .	» 2.00
—	<i>Mon jardin fleuri</i> (poèmes, 2 <sup>e</sup> édition) »	2.00
GEORGES RAMAEKERS :	<i>La Nuit rédemptrice</i> (avec dessins) .	» 1.50
—	<i>L'Hymnaire du Printemps</i> (poèmes) »	2.00
EDGAR RICHAUME :	<i>La Philosophie de St-François d'Assise</i> .	» 0.75
PROSPER ROIDOT :	<i>Aubes et crépuscules</i> (avec frontispice d'ELIE ROIDOT) . . . . .	» 2.00
LÉON SOUGUENET	<i>Le roman d'un pauvre jeune homme</i> (avec frontispice). . . . .	» 2.00
ERNST DELTENRE :	<i>Tryptique</i> (3 lieder. Poésie de G. RAMAEKERS). (suppl. mus.) <i>Hoffnungstranen</i> (6 lieder. Poésie de J.-B. SAKKS).	

A partir du numéro d'avril 1898, mois initial de sa quatrième année, *La Lytte*, groupant, sous un comité de rédaction français, les jeunes écrivains catholiques de France, et créant un secrétariat à Paris, y aidera désormais de toute son ardeur à la diffusion de la jeune littérature chrétienne.

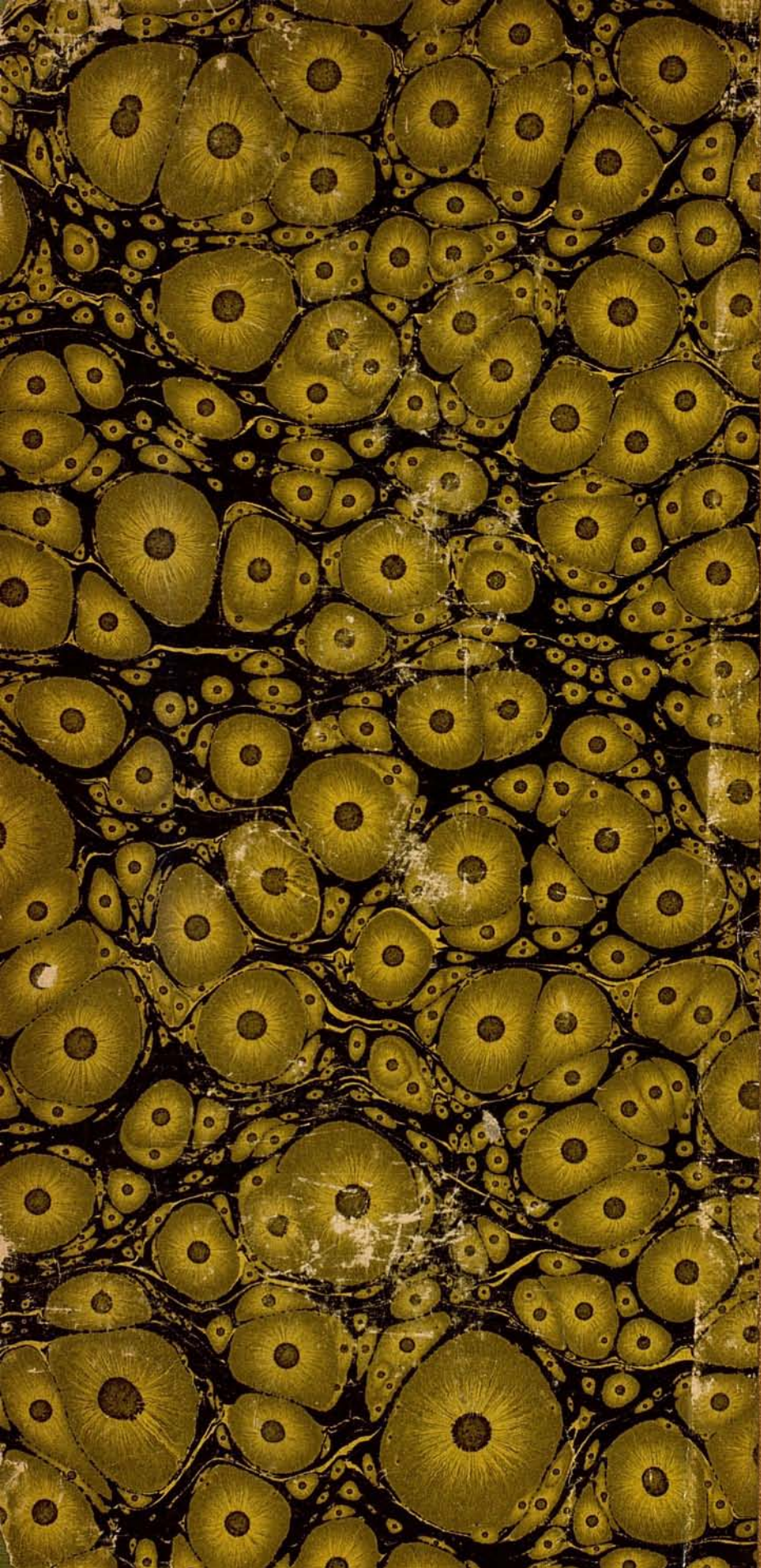












## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

#### **3. Localisation**

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\_du\_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

#### **5. Buts poursuivis**

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).  
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.  
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

#### **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

#### **7. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

### **Reproduction**

#### **8. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

#### **9. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

#### **10. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.